MISSIONS

DE LA

CONGRÉGATION DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

TOME TROISIÈME.



PARIS

TYPOGRAPHIE HENNUYER ET FILS, RUE DU BOULEVARD, 7.

—

1864

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 9. — Mars 1864.

MISSIONS DE NATAL.

I. Les derniers rapports publiés sur les Missions de Natal nous ont conduits jusqu'au mois de mars 1862. A cette époque, Mgr ALLARD rendait compte, dans une lettre pleine d'intérêt, des tentatives qu'il venait de faire pour introduire la Religion catholique parmi les tribus Cafres des *Basuto*. Jusqu'à cette heure, les espérances conçues par les intrépides Missionnaires n'ont point été déçues : tout annonce que l'heure du salut a sonné pour ces malheureuses populations véritablement assises à l'ombre de la mort. Voici l'analyse de la correspondance de Mgr ALLARD :

Pietermaritzburg, le 26 avril 1862. Le 26 du mois de mars de la présente année, j'ai eu l'honneur de vous adresser une lettre pour vous rendre compte de ma visite pastorale aux

catholiques du *Free State;* je vous ai parlé au long de notre voyage chez le grand chef des Cafres, qu'on appelle *Basuto* ou *Meccaties*, et de notre projet d'y commencer une Mission à laquelle j'attache la plus grande importance. Je crois devoir ajouter quelques détails sur l'espoir auquel nous nous abandonnons en faveur de la réussite de notre œuvre.

Un grand nombre de *Basuto* qui s'étaient faits chrétiens et avaient reçu le baptême de la main des ministres protestants établis dans leurs Etats, ont renoncé au christianisme. Ce qui indique que ces ministres n'ont plus autant d'influence qu'ils ont dû en posséder dès les premières années sur ce peuple.

Les *Basuto* nous ont paru un peuple qui ne traite pas légèrement ce qui a rapport à la religion, bien différents en cela des Cafres de Natal. Le P. Gérard eut une longue conversation avec un *Basuto* qui s'est attaché à une Mission protestante, et il lui démontra que la religion qu'il suivait n'est pas la véritable religion de Jésus-Christ, puisqu'elle n'avait été fondée que dans ces derniers temps. Il sentit la force de cet argument, et voilà un homme qui parut déconcerté de voir son espérance s'évanouir, et il nous demandait sérieusement : *Puisque les choses sont ainsi, qu'avons-nous à faire?* — Partout où nous avons passé nous avons toujours pu nous mettre en rapport avec les *Basuto,* parce qu'un grand nombre d'entre eux entendent et parlent la langue des *Zoulous* qui est celle des Cafres de Natal. Nous avons reconnu partout de la simplicité et de la sincérité chez le peuple de *Mosesh,* tandis que les *Zoulous* se montrent rusés et d'un cœur double.

Si nous ne nous sommes pas trompés sur le caractère du peuple de ce grand chef, et que les *Basuto* aiment sincèrement à connaître la vérité, comme nous avons tout lieu de le croire, étant soutenus par l'autorité du roi, qui nous estime et paraît nous donner sa confiance, si, dis-je, tel est l'état des choses parmi le peuple de *Mosesh,* nous avons une grande probabilité de trouver là une moisson abondante. L'impulsion sera bien plus grande si nous y introduisons des écoles pour apprendre à lire et à écrire, des institutions pour les arts et métiers, spécialement des tailleurs pour confectionner des habits;

car les sujets de *Mosesh* sont très-industrieux, ils aiment beaucoup à apprendre à lire et à écrire, et à s'habiller à l'européenne. Le roi nous demandait si nous amènerions des tailleurs, et notre réponse affirmative le ravissait de joie.

Je vous demande un renfort de Pères et de Frères. On aurait de la peine à croire combien nous sont indispensables des Frères convers pour établir des Missions chez les Cafres. Quand on fait des Missions chez les infidèles civilisés, on trouve toujours des habitations pour y loger et y prendre sa nourriture, mais chez les Cafres on ne trouve rien de tout cela. Il faut cependant se bâtir une maison, préparer sa nourriture. Puis les Cafres sont curieux et veulent voir tout ce qui se fait à la cuisine. Comment en leur présence un Missionnaire peut-il s'occuper de ces affaires de ménage, et conclure des marchés pour les choses nécessaires à la vie? Ce qui nous expose à mécontenter bien des personnes : on avilit ainsi le ministère. Une expérience de plusieurs années nous a appris les graves inconvénients qui se rencontrent à faire la Mission auprès de ces infidèles sans Frères convers.

En ce moment, je n'ai pas de Frères disponibles. Le Frère Bernard est à *Saint-Michel*, où sa présence est indispensable. Le Frère Manuel n'est pas moins nécessaire à *Pietermaritzburg*, où l'on compte une Congrégation de trois cents catholiques. Là le Frère fait les fonctions de sacristain, de portier et de cuisinier. Le Frère Terpent, depuis sa blessure, n'est pas descendu de son lit, et il lui faudra bien encore six mois avant qu'il puisse faire quelques tours dans la maison en se traînant sur ses jambes. J'ai donc un besoin pressant de Frères convers.

Il n'est pas nécessaire de vous dire que si nous réussissons à faire quelque chose dans ce nouvel établissement, il faudra nous occuper à avoir des Religieuses...

Pietermaritzburg, le 19 *août* 1862. Nous partons aujourd'hui pour aller établir chez le roi *Mosesh* la Mission dont je vous ai parlé dans mes lettres précédentes. Je mène avec moi le R. P. Gérard et le Frère Bernard. Quelque plaisir que j'aurais à vous écrire plus au long, je n'en ai pas le temps aujourd'hui, au moment de notre départ.

Aussitôt que nous aurons établi notre résidence chez le grand chef *Mosesh*, je vous écrirai et je vous tiendrai toujours au courant de l'état de cette Mission pour laquelle nous avons conçu des espérances bien fondées...

N. D. de l'Immaculée Conception in Basuto land, le 6 *novembre* 1862. En vous écrivant de *Pietermaritzburg* au mois d'août dernier, je vous annonçai notre départ pour le pays du roi *Mosesh*, dans l'intérieur de l'Afrique. Je m'empresse de vous adresser la présente lettre pour vous dire que nous sommes heureusement arrivés au centre de notre Mission. Ce n'est pas toutefois sans de grandes difficultés. Nos amis de Natal nous conseillaient de différer notre départ de quelques mois, la saison étant trop avancée pour que notre attelage ne dût pas courir de grands dangers sous le rapport du froid et de la pluie réunis. Je ne crus pas devoir déférer à leurs conseils. Je tenais beaucoup à ouvrir au plus tôt une Mission pour laquelle nous avions conçu les plus hautes espérances; craignant, d'ailleurs, que les circonstances qui nous étaient si favorables ne vinssent à changer contre nous. Le 19 août nous nous mettons donc en marche avec le R. P. Gérard et le Frère Bernard.

Le véhicule qui portait nos effets n'était nullement léger : c'était un waggon ou charrette à quatre roues qui n'était pas moins chargée de trente quintaux. Aussi n'avancions-nous qu'à petites journées. Nous avons visité quelques catholiques disséminés le long de la route. C'était une vraie consolation pour nous de revoir ces bonnes gens. Nous avons baptisé plusieurs enfants qui nous étaient présentés.

C'est sur la chaîne de montagnes qu'on appelle *Drakensberg* que nous attendait une rude épreuve. Nos bœufs, s'étant nourris d'une plante qui est un véritable poison pour les animaux, tombèrent tous malades le lendemain. Trois périrent, et les autres restèrent si faibles que nous ne pûmes nous mettre en marche qu'après dix jours de repos. Malheureusement le pâturage n'était pas abondant. Il ne restait plus que quelques lisières où l'herbe n'avait pas été brûlée. A de certains endroits les chemins étaient si mauvais que plusieurs fois il nous fut

impossible d'avancer. Mais dans ces fâcheuses circonstances la Providence est venue à notre secours, en nous ménageant des moyens pour nous tirer de l'embarras où nous étions.

Enfin ce n'a été qu'après cinquante-quatre jours de marche que nous sommes arrivés au lieu de notre destination, et notre attelage s'est trouvé tellement affaibli que nous avons perdu la moitié de nos bœufs. Cette perte, toute matérielle qu'elle est, est pourtant un grand sacrifice. Mais pour recevoir les faveurs du Ciel il faut des sacrifices. Plaise au Seigneur qu'ils soient le présage des bénédictions que nous sollicitons pour la Mission que nous venons ouvrir parmi ces infidèles.

Après six mois d'absence, nous voici encore au milieu des *Basuto*, et nous avons pu nous convaincre que les espérances que nous avions conçues des bonnes dispositions de ces Cafres se sont même accrues. Le roi *Mosesh* a vu notre retour avec beaucoup de joie. Dans la visite que nous lui avons rendue, il nous dit d'instruire tout son peuple, voulant nous faire entendre qu'il désirait que nous établissions des Missions dans tous ses Etats. Depuis que nous sommes dans le lieu de notre résidence, il aime à s'informer de nous. C'est un vrai plaisir pour lui d'apprendre que nous sommes contents dans le poste qu'il nous a choisi.

Quoique *Mosesh* soit encore infidèle, il montre cependant des vues qui sont tout à fait conformes à l'Evangile. Il y a plus de vingt ans que les Missionnaires protestants ont été établis dans ses Etats. Un certain nombre de Cafres ont appris à lire dans leurs écoles, même parmi les femmes. Mais ce n'est pas là tout ce que ce grand chef demande des Missionnaires. Il aurait voulu voir s'opérer dans ses sujets une réforme pour les mœurs, c'est-à-dire qu'ils fussent devenus plus exacts à garder les lois de la justice, à respecter la propriété des autres, qu'on les eût rendus sujets plus fidèles et plus obéissants, mais il ne voit pas dans son peuple cet heureux changement. Avec des vues si chrétiennes, dans un chef si puissant, et qui, pour seconder l'élan religieux, donne pleine liberté à ses femmes de le quitter pour se faire chrétiennes, il y a beaucoup à espérer que les chefs subalternes et le peu-

ple seront de mieux en mieux disposés à embrasser la religion catholique, qui seule peut réformer les mœurs et rendre un peuple meilleur. Les détails qui suivent nous donnent aussi droit de tirer cette conclusion.

A peine étions-nous arrivés dans le lieu de notre Mission, qu'un chef de village vint nous rendre visite pour nous exprimer la joie qu'il avait de notre arrivée, et nous engager à transporter notre résidence parmi son peuple. Quelques jours après il vint encore nous voir pour renouveler ses instances; cette fois il était accompagné d'une partie de ses hommes, tous habillés à l'européenne.

Rien ne montre mieux les bonnes dispositions qui l'animent, lui et son peuple, que les motifs qu'il exposait pour que sa demande fût accueillie favorablement. Ayant été admis dans notre tente, il s'exprima en ces termes : « La faveur que je sollicite aujourd'hui, ce n'est pas moi seul qui la demande, c'est aussi l'objet des vœux de mon peuple, c'est aussi le désir d'un capitaine du voisinage, qui, tous avec moi, désirent sincèrement renoncer pour toujours à toute autre religion pour devenir catholiques. Les femmes de notre village, elles aussi, se lamentent de ce que vous bâtissez trop loin d'elles, désirant comme nous de se faire catholiques. J'offre à vous céder la place où sont bâties nos habitations. L'endroit est très-propice, il est d'ailleurs arrosé par une magnifique fontaine. Nous vous y laisserons dans la solitude, tandis que j'irai résider à quelques pas plus loin, avec mon peuple. Vous, je vous considère comme de véritables Missionnaires, comme des envoyés de Jésus-Christ. Je ne suis pas un hypocrite, je vous parlerai sincèrement. » Puis il nous ouvrit son cœur...

Quoique les raisons qu'il nous exposait fussent très-engageantes, nous ne crûmes pas pouvoir accéder à sa demande. Nous lui répondîmes que le roi *Mosesh* nous avait assigné cette place pour nous avoir près de lui, laissant à notre choix de nous établir ailleurs quand nous connaîtrions mieux le pays. Cette réponse satisfit ce chef. Mais nous avions des raisons encore plus péremptoires qui nous dissuadaient d'accepter ses offres. La prudence ne nous permit pas de les dévoiler.

« Eh bien, répliqua-t-il, j'ai deux de mes enfants que j'avais résolu d'envoyer dans un collége de la ville du Cap de Bonne-Espérance, je vous les confierai pour que, sous votre direction, ils se forment à la science tout en recevant l'instruction religieuse. Puis je ne suis pas si loin de vous que je ne puisse venir recevoir la médecine spirituelle, c'est-à-dire vos avis. » Pour favoriser ces bonnes dispositions, je lui promis de visiter son village et de lui envoyer régulièrement un Missionnaire chaque semaine pour les instruire. Ce chef nous offrit ses services et ceux de son peuple pour nous aider à bâtir notre chapelle.

Le trait suivant fait voir que les *Basuto* sont loin d'être indifférents sur la religion et sur leur salut. Ceux d'entre eux qui se sont attachés aux ministres protestants font la réflexion suivante : *Nous avons suivi leurs instructions, puis nous avons été baptisés, qu'avons-nous gagné? Nous ne voyons point de différence entre nous et ceux de nos compatriotes qui sont demeurés païens; notre conduite n'est pas meilleure que la leur.* Aussi, avant notre arrivée, un excellent catholique qui réside parmi eux, leur ayant fait connaître ce que c'étaient que les Missionnaires catholiques, aussitôt ils exprimèrent le désir de les voir s'établir chez eux. Notre première visite aux *Basuto* a produit d'heureux fruits. On a beaucoup parlé de nous et de la différence qui se trouve entre les Missionnaires catholiques et les ministres protestants. *Molapo*, fils du roi *Mosesh*, et gouverneur d'une de ces provinces, à notre retour de Natal, voulait nous retenir chez lui pour former une Mission parmi son peuple. Nous apprenons que dans un grand village où se trouvent réunis environ dix mille Cafres, on nous désire aussi, et ils sont dans cette persuasion qu'après avoir établi une Mission dans les Etats de *Mosesh*, nous irons porter les lumières de la foi chez eux. Nous ne faisons que d'arriver, nous n'avons pas même encore pu ouvrir notre Mission par un cours d'instruction, nous ne connaissons pas assez leur langue et nous n'avons pas de local, et cependant il se trouve déjà des personnes qui demandent à s'établir près de nous pour pouvoir suivre notre religion. On voit que la grâce travaille dans ce peuple.

Les filles et les femmes elles-mêmes veulent apprendre à lire et il est bon de favoriser cet élan, afin que nos Missions ne cèdent en rien aux missions protestantes, mais surtout afin que tout le monde, apprenant à lire un catéchisme raisonné, en soit plus solidement fondé dans la doctrine chrétienne pour pouvoir donner raison de sa foi.

Je me permets aussi de rappeler à votre souvenir qu'en demandant au grand chef la permission d'établir des Missions parmi son peuple, nous lui promîmes d'amener des personnes qui apprendraient à ses sujets l'art de couper et de confectionner les habillements et plusieurs autres arts industriels. *Mosesh* fut enchanté de cette proposition.

Le roi a une grande confiance en nous. Il regarde en quelque sorte notre établissement dans ses Etats comme l'aurore d'une nouvelle ère qui rendra son peuple heureux. Il me semble donc qu'il ne faut rien négliger pour répondre à la confiance qu'il nous donne.

D'après ces détails, un établissement de Religieuses devient nécessaire pour nous aider à recueillir les bénédictions que le Seigneur nous a préparées. Une école de femmes ne peut être dirigée que par des Religieuses.

Mais ces femmes sont à demi nues et leurs enfants encore moins habillés. Nous leur apprendrons les règles de la décence chrétienne. Ce n'est pas assez. Où prendra-t-elle, une mère chrétienne, de quoi habiller quatre ou cinq enfants qui sont devenus avec elle les membres de Jésus-Christ ? Et les hommes, où trouveront-ils des ressources pour se couvrir ? Ils sont généralement trop pauvres pour acheter chez les Européens des habillements tout faits. Ce que nous ferons, ce sera d'acheter pour les premières années des étoffes et des toiles qui nous viennent d'Europe. On les a encore à assez bon marché à Natal. Les Sœurs établiront des ateliers ou des ouvroirs pour confectionner des habillements. C'est là que s'exerceront à la couture les filles et les femmes des Cafres.

Mais nous ne nous arrêterons pas là, le sol de ce pays est assez riche pour se prêter à la culture du chanvre et du lin. Les troupeaux qui paissent dans la contrée fournissent assez

de laine pour des habillements d'hiver. Sous la direction des Sœurs, on tirera parti de ces éléments pour en obtenir des étoffes.

Il est aussi très-important d'ouvrir un asile aux femmes qui, pour se faire chrétiennes, seront obligées d'abandonner leur mari polygame. Ces femmes, avec leurs enfants, seront réunies dans un village près de l'Eglise, sous la direction immédiate des Sœurs. Ce sont là les œuvres bien importantes qui sont dévolues aux Religieuses dans la régénération de ce peuple.

C'est aux Sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux que je me suis adressé pour former cet établissement. Il ne faut pas moins de six Sœurs pour commencer. J'en accepterais même un plus grand nombre, si on le jugeait à propos.

P. S. Dans ma lettre, j'ai fait mention d'un chef cafre qui veut nous confier deux de ses enfants; ils seraient comme pensionnaires chez nous et suivraient en même temps un cours d'études tout en recevant l'éducation religieuse. Je crois devoir entrer dans les vues des parents et accéder à leur demande. Dans la suite, ces enfants bien formés pourraient être d'un grand secours à la religion catholique dans ce pays.

Les *Basuto* font preuve de beaucoup de perspicacité. Je connais un enfant de treize ans qui, ayant eu des rapports fréquents avec de bons catholiques, veut non-seulement se faire chrétien, mais, dans toutes les réunions où les protestants attaquent notre sainte Religion, il en prend hautement la défense et trouve toujours des raisons ingénieuses pour la soutenir. *La religion catholique a vieilli,* lui disait un jour un autre Cafre, *c'est pour cela que la Religion protestante est venue la réformer. — La religion catholique a vieilli!* répliqua notre jeune champion, *comment pourrait-il se faire que la parole de Dieu ait vieilli et ait eu besoin d'être réformée par des hommes?*

Le nombre des catholiques a un peu augmenté à Natal; quelques-uns se sont établis à la campagne, il faut les visiter de temps en temps.

Mission de Notre-Dame de l'Immaculée Conception in Ba-

suto land, le 13 *janvier* 1863. Nous vivons dans un pays où il n'y a point de poste établie. Nous sommes à cinq journées de marche de *Bloëmfontein*, qui est le bureau de poste le plus convenable et le plus voisin, et cependant je sens le besoin de vous exposer l'état de notre Mission. Dans ma dernière lettre, en date du 6 novembre 1862, je vous ai raconté dans quelles dispositions nous avons trouvé l'esprit de ces indigènes pour la réception de l'Evangile. Bien loin de diminuer en rien ce que je vous en ai dit, je suis heureux de pouvoir confirmer ces bonnes nouvelles. Je pourrais me contenter de ce résumé, mais je sais que vous aimez à avoir de plus amples détails ; je vais donc ajouter à mon premier récit des circonstances qui ne manqueront pas de vous intéresser.

Notre première visite à *Mosesh* et à son peuple, en 1862, a eu les plus heureux résultats. Un grand nombre de *Basuto*, qui paraissent animés d'un désir sincère de connaître la véritable religion, a ouvert les yeux sur la fausse voie dans laquelle les conduisaient les ministres protestants. Dans les différentes localités où nous avions passé, nous avions déclaré hautement que la religion protestante était trop jeune pour être la religion fondée par Jésus-Christ. Cette vérité a eu beaucoup de retentissement et a produit de profondes sensations. *Eh quoi!* se sont écriés ces sauvages, *la religion que les ministres nous prêchent n'existe que depuis trois cents ans, et on nous la donne pour la religion chrétienne qui a été établie il y a plus de dix-huit cents ans !*

L'un des *Basuto*, conseiller et frère du roi, en entendant une déclaration si précise, qui pour la première fois retentissait à ses oreilles, voulut avoir des explications avec son ministre et lui demanda qui les avait envoyés, qui avait établi la religion qu'il prêchait et où elle avait pris naissance. Le missionnaire protestant ne sut que lui répondre. Il est difficile de dire l'impression que ce silence du ministre a produite sur l'esprit de cet indigène en défaveur du protestantisme. Depuis lors, ce *Basuto* désire beaucoup de venir assister à nos instructions et il est impatient que l'on fasse l'ouverture de la Mission. *Je vous prie de me faire avertir lorsque l'on commen-*

cera de prêcher, dit-il à un catholique, *j'y irai moi-même et y ferai aller mon peuple.* Car il est chef de village. Il demeure cependant à trois lieues de notre Mission, mais cette distance n'est rien pour les *Basuto.*

Les ministres protestants ont appris à lire à un certain nombre d'entre eux et ont mis entre leurs mains le livre des Evangiles. C'est précisément par là que nous leur démontrons la fausseté de la religion protestante et la vérité incontestable de l'Eglise catholique, et nos preuves sont si claires pour eux qu'elles ne souffrent pas de réplique. Les *Basuto* trouvent bien à propos le célibat des Missionnaires catholiques : Nous savons, nous disent quelques-uns d'entre eux, que les Apôtres ont tout quitté et que plusieurs n'étaient pas mariés. Aussi, en voyant nos ministres protestants, nous sommes-nous demandé où étaient les successeurs des Apôtres qui avaient renoncé à tout et vivaient d'une manière pauvre. Mais lorsque nous avons vu arriver des Missionnaires catholiques, nous nous sommes dit : Ceux-ci sont plutôt les vrais successeurs des Apôtres, parce qu'ils marchent mieux sur leurs traces.

Pendant qu'un certain nombre de *Basuto* nous applaudissent, on fait tout ce qu'on peut pour nous calomnier. On va jusqu'à avancer que si les Prêtres catholiques ne se marient pas, c'est qu'ils entretiennent des femmes en secret. Mais les *Basuto* ne sont pas gens à se laisser imposer si facilement ; ils répondent à ces calomnies en disant : « Que les ministres prouvent ce qu'ils avancent contre les Prêtres catholiques et alors nous les croirons. »

Le roi *Mosesh* est au courant de tout ce qu'on débite contre nous, et il a trop de bon sens pour ne pas voir que ce ne sont là que des calomnies. Dernièrement nous lui fîmes une visite. Assis par terre sur une peau, à la manière des indigènes, dans le lieu où il donne audience, il fut bientôt entouré d'un grand nombre de personnes, et comme il y avait chez lui le chef d'un Etat voisin qui ne dépend pas de lui, il voulut qu'il fût présent à la conversation, qui roula en grande partie sur notre sainte Religion. Il nous demanda si nous avions déjà bâti et si nous pourrions bientôt commencer les exercices de notre

Mission ; il nous dit qu'il voulait assister à l'ouverture, nous priant de le faire avertir. Plusieurs fois il prit le Crucifix du P. Gérard, puis le montrant à tous ceux qui étaient présents : *Voilà,* dit-il, *Jésus-Christ attaché sur la Croix, il n'a jamais eu de femme, ainsi que les Prêtres catholiques.* Puis il expliquait les différents tourments de la Passion. Nous ne manquions pas de dire que ce n'était pas le bois de la Croix ni la matière du Crucifix que nous adorions. Nous regrettâmes de ne pouvoir pas comprendre tout ce qu'il disait à l'assemblée, car son discours était animé. Cette conversation ne manquera pas de produire son fruit. Il y avait là présents des Chefs venus de loin pour visiter le roi, en sorte que la semence divine va être portée dans différentes provinces chez un peuple qui n'est pas indifférent pour la Religion.

Après ces détails, permettez-moi de vous entretenir de nos projets. J'ai appris que plusieurs chefs de province et autres *Basuto* de distinction envoient leurs enfants au collége protestant du Cap de Bonne-Espérance. Là ils sont instruits dans l'erreur et les préjugés contre l'Eglise catholique. Pour les attirer à eux, les protestants leur offrent une éducation toute gratuite, il y a des fonds votés par le gouvernement d'Angleterre ou par des sociétés pour recevoir et entretenir des indigènes. Cette considération nécessite au plus tôt l'établissement d'un collége, ou pour mieux dire d'une école primaire supérieure, afin d'empêcher ces enfants de fréquenter les colléges protestants. Ceux qui seraient admis à l'école supérieure seraient des pensionnaires qu'il faudrait nourrir et habiller gratuitement, tandis que d'autres enfants des villages voisins seraient comme externes et fréquenteraient une simple école chaque jour. Il y a aussi beaucoup de jeunes gens de dix-huit à vingt ans, et même des hommes mariés, qui voudraient apprendre à lire, il faut aussi les satisfaire. Cela étant, je pense qu'une école pour les arts industriels doit marcher de pair avec l'école primaire supérieure ; car comment occuper des pensionnaires sauvages seulement avec des livres, pendant toute la journée, sans leur donner de longues récréations, et comment remplir ces longues récréations d'une manière profi-

table, si ce n'est en leur enseignant les arts mécaniques? Je pense donc qu'avec des Sœurs religieuses, il nous faut des Frères et des Pères qui soient chargés de ces écoles primaires.

Je suis charmé d'apprendre que notre province d'Angleterre est dans un état florissant et qu'on y forme des Frères convers dont six sont déjà partis pour Ceylan et deux pour la Rivière-Rouge. Je vais écrire pour donner une idée de la Mission que nous établissons ici et inspirer à nos Frères convers et scolastiques la vocation pour cette partie de l'Afrique. Je connais les Frères convers irlandais que nous avions au Canada; ils sont animés d'un excellent esprit et précisément tels que je les voudrais pour les *Basuto*.

En résumé, il me faudrait six Frères convers. Voici de nouvelles raisons qui m'obligent d'en demander un si grand nombre.

La Sacrée Congrégation vient de nous charger de l'établissement portugais de *Delagoa*, qui compte quatre cents catholiques sans pasteur, et que le Cardinal Préfet de la Propagande me dit être abandonnés à toutes sortes de dangers pour leur salut. Très-probablement un des nôtres aura à y résider constamment. Ce pays est extrêmement malsain : les étrangers qui y abordent y prennent facilement la fièvre et meurent. C'est le P. Sabon que j'ai choisi pour remplir ce poste, il parle et entend assez bien la langue portugaise, et plusieurs fois il m'a entretenu lui-même de l'abandon où s'y trouvaient les catholiques, désirant beaucoup que nous tournassions nos regards de ce côté-là; mais nous n'en étions pas chargés alors. C'est avec grand regret que je me vois forcé d'y envoyer ce Père sans compagnon : je n'ai point de Frères convers à ma disposition. Je n'ai que les PP. Bompart et Le Bihan, qui sont à la station de *Saint-Michel*. L'un d'eux remplacera le P. Sabon et l'autre remplacera le Missionnaire de *Bloëmfontein*, que son Supérieur vient de rappeler en Belgique. Cela étant, il me faudrait quatre Pères pour subvenir à tous nos besoins. L'un pourrait être le compagnon du P. Sabon à *Delagoa*, et tous deux ils verraient s'il n'y a pas moyen d'établir des Missions chez les sauvages des environs. Car, à part cet établissement

portugais, qui n'était pas compris dans le Vicariat Apostolique de Natal, tous les autres pays jusqu'au tropique du Capricorne sont sous la juridiction de ce Vicariat. A *Bloëmfontein*, poste trop isolé des autres Missions, il faudrait un Frère convers pour être le compagnon du Missionnaire. Il en faudrait un autre à *Pietermaritzburg* pour aider le P. Barret.

Chez les *Basuto* nous aurions donc à former un collége, à établir une institution des arts et métiers et à préparer quelqu'un pour aller bientôt faire un second établissement, car j'entends dire que le roi *Mosesh* veut que nous nous établissions dans l'endroit même où il réside, sans quitter le poste de Notre-Dame, d'où je vous écris.

Je me permets encore de vous faire part d'une observation qui est bien capable de donner de l'importance à la Mission chez les *Basuto*. Nous ne pouvons pas nous trouver dans des circonstances plus favorables pour y établir des Missions. Le pays est très-peuplé et très-fertile; les *Basuto* forment un peuple très-intelligent. *Mosesh* désire beaucoup que ses sujets avancent dans la civilisation, surtout parce qu'il est entouré de divers Etats civilisés avec lesquels il faut qu'il traite d'égal à égal, et pour tout cela il compte sur nous.

Je vous prie de vouloir m'aider à accomplir cette œuvre si importante en me donnant les renforts que j'ai demandés.

Il paraîtra peut-être que je me presse trop, puisque nous n'avons pas encore commencé les exercices de la Mission et que par conséquent je n'ai encore point de résultats à vous présenter. Mais les apparences de succès sont si ostensibles, que, Dieu aidant, nous avons tout lieu d'espérer. On nous bâtit maintenant une toute petite habitation de vingt pieds sur quinze, pour pouvoir y loger nos bagages et nous y abriter nous-mêmes, car jusqu'à présent nous avons vécu sous une tente. Lorsque cette maison aura été achevée, alors nous avons promis à *Mosesh* d'ouvrir la Mission, dont les réunions auront lieu en plein air, les *Basuto* étant satisfaits de ce local, et aussi à cause de l'empressement qu'ils ont de nous entendre annoncer les voies du salut. Ce ne sera que plus tard, et lorsque nous pourrons compter sur la liste un certain nombre de

catéchumènes, que nous nous bâtirons une assez large Eglise pour contenir sept à huit cents personnes. Je me ferai d'ailleurs un devoir de vous informer des progrès de la Mission aussi souvent qu'il me sera possible.

Je termine cette assez longue lettre en vous donnant quelques nouvelles de nos Pères. A Natal comme à la Mission de Notre-Dame de l'Immaculée Conception, nous nous portons tous bien. Vous savez que notre climat est très-salubre et que la température est à peu près celle du centre de la France.

Basuto land, le 4 février 1863. J'ai reçu hier seulement votre lettre du 22 août dernier. C'est avec une grande joie que j'apprends le dévouement dont vous environnent tous les membres de la Congrégation à travers les difficultés qu'il plaît à Dieu de vous faire traverser. Je suis persuadé que toutes ces épreuves tourneront à l'avantage de notre chère famille. A Natal, nous avons prié et fait des neuvaines...

Saint-Michel nous est très-utile pour y former nos Pères à la langue des *Zoulous,* parlée à Natal et tout le long de la côte, depuis *Grahams'town* jusqu'à la baie *Delagoa* ou *Lorenzo Marquez.* Mais cette langue est la clef de la langue des *Basuto* et de beaucoup d'autres parlées par les sauvages en deçà du *Drakensberg,* c'est-à-dire dans l'intérieur jusqu'au grand Lac, à tel point que lorsqu'on connaît bien le *zoulou*, le P. Gérard me dit qu'en deux mois on peut prêcher le *basuto.* Ce poste peut donc toujours être utilisé.

Basuto land, le 30 *juin* 1863. Je suis un peu embarrassé pour envoyer un Père à *Delagoa.* Ce n'est pas que le P. Bompart ne se soit offert généreusement pour remplir ce poste, à la place du P. Sabon, qui, à cause des *coolie,* devient nécessaire à *d'Urban*, où il réside. Je suis disposé à accepter les offres du P. Bompart, ne pouvant d'ailleurs mieux faire, mais la difficulté consiste à me voir dans la nécessité de l'envoyer tout seul dans un poste bien exposé. Toute voie par mer nous est fermée en ce moment; sur un navire à voiles on y serait arrivé dans quatre jours et sans autre danger que ceux des tempêtes, tandis que la voie de terre ne peut se parcourir que dans un mois. Il faut que l'on aille à pied, que l'on fasse por-

ter ses petits bagages par trois ou quatre Cafres, les seuls compagnons et les seuls guides qu'on peut lui donner, et que l'on passe par des pays où, dans une grande partie de l'année, règnent les mêmes maladies que l'on redoute à *Delagoa*. Ne serait-il pas nécessaire de lui donner un autre compagnon, un Frère au moins ? Mais où le prendre ? C'est un acte de dévouement qui lui sera bien méritoire, car il y a à *Delagoa* quatre cents catholiques entièrement abandonnés... tous les quatre ans seulement un prêtre vient du Mozambique pour les administrer. Beaucoup d'enfants meurent sans baptême, les chrétiens adultes ne peuvent pas se réconcilier à la mort et il y règne une grande immoralité. J'espère que de là nous pourrons nous occuper des tribus sauvages voisines. On trouvera près de *Delagoa* un endroit plus sain ; nos Pères y résideront dans la saison où les fièvres exercent le plus de ravage, ou du moins si leur présence est constamment nécessaire à *Delagoa*, ils viendront se refaire de leurs fatigues dans ce lieu de refuge.

Je termine en vous donnant une idée de notre position à *Notre-Dame des Basuto*. Quelques mois après notre arrivée, le grand chef *Mosesh* et d'autres personnages influents nous pressaient beaucoup d'ouvrir notre Mission. Nous avons été retenus par la difficulté du langage. Notre temps a été employé à l'étude de la langue et à la bâtisse de notre maison et de notre chapelle. La chapelle provisoire est en forme de croix, longue de 80 pieds sur 15 de largeur; elle a été bâtie en un mois, comme par enchantement, n'ayant que quelques Cafres pour nous aider. Le Frère Bernard en fait maintenant la charpente, déjà tous les matériaux sont prêts pour la toiture. Tout cela s'est accompli dans moins de trois mois. Mais nous n'attendrons pas de l'avoir couverte dans toute sa longueur pour faire l'ouverture de la Mission. Il y a huit jours que nous avons rendu une visite à *Mosesh*. Il nous a dit : *Je veux être présent quand vous commencerez, pour dire à mon peuple : Voilà mes Missionnaires.*

De nouvelles circonstances ont retardé l'ouverture de la

Mission. Une lettre de Mgr ALLARD, en date du 5 septembre 1863, annonçait la prochaine ouverture des exercices. Nous espérons recevoir bientôt les détails d'un événement depuis si longtemps désiré, et qui peut, avec la grâce de Dieu, avoir les plus heureux résultats. Puisse la persévérance infatigable de nos Missionnaires recevoir enfin la récompense, qu'ambitionnent ici-bas leurs cœurs, dévorés du zèle de la maison de Dieu !

II. Ne quittons point les Missions de Natal sans visiter les différents postes qu'y occupent nos Pères. A *Pietermaritzburg*, réside le R. P. BARRET, chargé de la Congrégation des catholiques de cette ville et de la direction des écoles. La population s'est augmentée, et par là même le travail du Missionnaire. Il lui faut entreprendre de temps en temps des voyages pour visiter les familles catholiques disséminées sur une vaste étendue de terrain. Les écoles sont en voie de progrès : le nombre des élèves s'est considérablement accru, et certainement cet établissement est une des plus belles institutions de la Mission de Natal. Le P. BARRET fait face à toutes ses obligations avec son dévouement ordinaire.

III. A *Saint-Michel* nous trouvons, pendant l'année 1862 et une partie de l'année 1863, les deux RR. PP. BOMPART et LE BIHAN. Voici comment le R. P. LE BIHAN, dans une lettre en date du 6 novembre 1863, fait connaître la position qu'il y occupe :

Je suis bien content dans ma position à *Saint-Michel*, où je fais mes efforts pour accomplir la volonté du bon Dieu. Cette Mission, comme vous le savez, est maintenant interrompue à cause des mauvaises dispositions que les Cafres ont montrées pour écouter les vérités de l'Evangile. La place n'est cependant pas abandonnée ; dans l'avenir, elle peut devenir un poste très-avantageux, d'après toutes les raisons qui nous ont été communiquées par notre cher Supérieur et Evêque. Sans

doute, je ne pourrai vous apprendre rien de neuf et d'intéressant sur ce qui regarde l'histoire de cette Mission, tout a été dit et il ne me reste qu'à ajouter : Les Cafres sont à peu près les mêmes dans cette localité ce qu'ils étaient lorsque le R. P. Gérard leur prêchait. Oh ! viendra-t-il donc le moment, ce précieux moment, si jamais le bon Dieu le leur accorde, où se fondra la glace de ces cœurs endurcis et plongés dans la boue de leurs passions ! Quoi qu'il en soit, mon Très-Révérend Père, à l'exemple de notre très-cher Supérieur et de mes autres bons Frères, je suis loin de me décourager, quelque pénible qu'il soit pour un Missionnaire d'être réduit à un délaissement qui est plus navrant pour le cœur qu'une persécution sanglante. Comme eux, je ne cherche pas mon plaisir ni ma gloire sur cette terre étrangère. Grâce à Dieu, les peuples ne sont pas les mêmes dans les divers pays évangélisés par nos Pères. Les Annales de notre chère Congrégation que je lis avec un extrême plaisir, publient bien haut qu'il y a encore des âmes qui veulent se sauver. Je m'unis à ces chers Pères et Frères pour en bénir le bon Dieu. La part qui leur est échue dans la vigne du Seigneur est belle et riche, surtout quand on fait la comparaison avec les Cafres. Tout en lisant leurs charmantes lettres, je tâche de me nourrir de plus en plus de leur esprit et de m'enflammer de leur zèle, afin de devenir bon Religieux et bon Missionnaire.

IV. Le R. P. Sabon occupe depuis onze ans le poste de la ville de *d'Urban*. Son ministère s'exerce à l'égard des catholiques anglais et irlandais et à l'égard des *coolies*. Voici les détails que renferme une lettre de Mgr Allard, en date du 30 mars 1861, et qui n'ont pas encore été publiés :

Un nouveau champ est venu se présenter tout à coup au zèle du R. P. Sabon. Voici à quelle occasion. Les colons de Natal, ne pouvant pas trouver auprès des Cafres toute l'assistance qu'ils désiraient pour les travaux domestiques et d'agriculture, ont fait venir environ quinze ou dix-sept cents Indiens de la classe de ceux qu'on appelle *coolies*. Ce sont des familles en-

tières qui, cédant aux offres avantageuses du gouvernement, sont venues chercher à Natal un moyen honnête de subsister. Ils doivent payer les frais de leur passage par trois ans de services chez les Européens, qui leur donnent encore des gages convenables. Or, il s'est rencontré que, sur le nombre de ces immigrants, il y avait environ trois cents catholiques. Les premiers de ces Indiens qui ont abordé à Natal ont immédiatement réclamé le secours d'un prêtre catholique. Le zèle du R. P. Sabon aurait prévenu leurs désirs, toujours empressé qu'il est d'aller visiter les vaisseaux qui entrent dans le port avec des immigrants; mais en ce moment le R. P. Sabon était à *Pietermaritzburg*. A son retour, il se mit à l'œuvre. Il visitait chaque jour ces Indiens sans craindre le choléra, que l'on disait être sur leur vaisseau, mais qui heureusement n'avait pas éclaté. Dans cette occasion, la conduite du R. P. Sabon présenta un contraste frappant avec celle des ministres protestants, dont pas un ne se présenta pour visiter ces Indiens, quoique parmi eux on comptât plusieurs protestants. Les messieurs de l'administration se plaignirent de leurs ministres, tandis que chacun louait le zèle du prêtre catholique.

On eût cependant rendu peu de service à ces Indiens si l'on n'avait pas su se faire comprendre d'eux. Leur langue est le *tamoul*, mais un grand nombre de ces *coolies* comprennent la langue portugaise, et le R. P. Sabon en savait assez pour s'exprimer clairement. Quelquefois même les juges de Natal réclament ses services comme interprète. Ceci donna un grand avantage au P. Sabon dans ses rapports avec ces Indiens. Par ses visites fréquentes, et l'intérêt qu'il leur a montré en leur distribuant des médailles, etc., il est parvenu à se faire reconnaître comme le seul Missionnaire des *coolies*, au point de n'avoir pas à craindre le prosélytisme des ministres protestants. Il a déjà commencé son ministère parmi eux, baptisant des enfants qu'on lui apportait quelquefois de loin, bénissant leurs mariages, donnant le baptême même à des adultes. Mais un point très-important pour le succès de son ministère était d'apprendre la langue tamoule. Il s'est aussitôt appliqué à cette étude avec le secours d'un interprète, et je ne doute point qu'il n'y

fasse des progrès rapides. Il est sur le point d'entreprendre un voyage de huit jours pour les visiter là où ils ont été s'établir. Il y a des fermes où l'on compte jusqu'à vingt catholiques. Cette Mission commence sous de bons auspices. Le R. P. Sabon est connu des gentilshommes protestants qui l'estiment. Déjà plusieurs l'ont engagé à aller visiter leurs *coolies*. Il fait sa première tournée avec le magistrat préposé à ces Indiens, qui va l'introduire chez les fermiers protestants auprès desquels il est important de se ménager un favorable accueil. Il profitera des moments où ces Indiens ne sont pas au travail pour les instruire, célébrer la sainte Messe et entendre leurs confessions, prendre connaissance des désordres qu'il peut y avoir parmi eux et établir des règles de discipline. Je ne doute pas qu'il n'ait à recueillir une abondante moisson.

Le R. P. Sabon rend lui-même compte de la Mission de *d'Urban*, dans une lettre adressée au Très-Révérend Père Supérieur Général, le 28 mars 1862. Nous ne retrancherons point les premières lignes, qui expriment si bien les sentiments qui animent les Missionnaires de Natal à l'égard de notre Bien-Aimé Père.

Mgr Allard, notre digne Evêque, vient de me faire passer la circulaire nous annonçant votre nomination comme Supérieur Général de notre chère Congrégation. Cette bonne nouvelle nous a tous réjouis ici. Pour moi en particulier, j'en bénis le Seigneur du plus profond de mon cœur. Quoique mes prières soient bien faibles et imparfaites, je prierai souvent l'Esprit divin de vous donner sa grâce, et de faire fructifier en même temps les travaux des ouvriers qui sont confiés à vos soins paternels. Je serai heureux si de temps en temps, dans vos prières, vous pensez au pauvre Missionnaire de la ville de *d'Urban*.

Comme Mgr Allard vous aura sans doute mis au courant de tout ce qui se passe ici, je ne m'étendrai pas longuement dans cette lettre. Il suffit de vous dire que j'ai à soigner deux Œu-

vres distinctes, celle des Anglais catholiques et celle des *coolies*, Indiens venus dans ces parages depuis quelque temps. Je ne parle pas des Anglais, cette Mission est à peu près comme toutes celles que nous avons parmi ce peuple. Quelques protestants, depuis que je suis ici, ont abandonné leurs erreurs, et au moment où je vous écris, j'en ai cinq qui viennent régulièrement à ma chapelle le dimanche. Espérons que le Seigneur leur ouvrira entièrement les yeux, et qu'ils deviendront de fervents catholiques. L'un d'eux m'a déjà demandé le baptême.

Venons à mes *coolies*. J'ai parmi eux environ trois cents catholiques, dispersés çà et là dans la campagne ; ils sont tous domestiques chez les fermiers. Je vais les visiter de temps en temps et toujours ils me reçoivent très-bien. Leurs maîtres me donnent toute facilité pour leur parler, et, non contents de cela, ils m'offrent la plus cordiale hospitalité. Je n'ai qu'à me louer d'eux, quoiqu'ils soient protestants. Souvent même, quand je suis trop fatigué, ils m'ont prêté un cheval pour retourner à mon poste.

J'ai eu le bonheur de baptiser huit infidèles, sans compter les enfants : ce qui a augmenté le nombre de mes *coolies* catholiques. Ils me sont très-attachés, et quand ils me voient ils m'entourent pour me demander de mes nouvelles. Quelques-uns se prosternent et baisent mes pieds. C'est ainsi qu'ils agissent à l'égard des prêtres catholiques qui sont parmi eux dans l'Inde. Malheureusement il s'en trouve quelques-uns dans leurs rangs qui sont protestants. Quelle différence entre eux et nos catholiques! Si je vais leur parler, ils ne m'écoutent pas, ou bien ils se contentent de répondre : *Good morning, sir!* Je ne vous parle pas de leurs vices, etc. Un mauvais arbre ne peut pas donner de bons fruits.

Je vous citerai deux faits qui montrent le zèle de ces pauvres Indiens. A la Messe de minuit de Noël, ils ont apporté dans ma chapelle une *niche* ou *brancard* très-bien orné. Au milieu était un Enfant Jésus dans son berceau, tout autour des anges suspendus par un fil; c'était simple mais gracieux. Puis deux à deux, un cierge à la main et se traînant sur leurs genoux,

ils sont venus baiser cet Enfant Jésus et lui offrir leur cierge qu'ils ont laissé à l'Eglise.

Un peu avant Noël, je les avais fait avertir par mes *meneurs* que je dirais pour eux une Messe à minuit. Ces chers enfants, sans m'avertir, vont emprunter le tambour de la ville, et, vers minuit, au grand étonnement des protestants, ils viennent, tambour battant, à la chapelle. Au moment où je commence la Messe, un roulement se fait entendre, puis à l'élévation, puis encore à la fin du saint Sacrifice. A peine le service était-il terminé, qu'une autre bande, de cent environ, arrive, non avec un tambour, mais avec deux violons... Tous sont restés dans mon Eglise jusqu'au matin, chantant des cantiques en s'accompagnant de leurs instruments. Vous voyez par ces faits que, quoique les Indiens ne soient pas d'une perfection consommée, tant s'en faut, il y a quelquefois parmi eux un zèle dont certains catholiques sont bien éloignés.

Pour faire un plus grand bien parmi eux, il faut nécessairement savoir leur langue, car très-peu parlent anglais. A cet effet, j'emploie tout mon temps libre à l'étude du tamoul, langue très-difficile, mais aussi très-belle. Je me suis procuré quelques livres d'Angleterre ; j'en ai demandé d'autres ; j'espère pouvoir dans quelque temps faire quelques instructions dans cette langue.

Je recommande d'une manière particulière cette Mission, surtout ces pauvres Indiens, à vos bonnes prières et à celles de nos Pères.

Rien de bien nouveau ici ; nous nous portons tous bien. Notre digne Evêque doit venir un de ces jours visiter les catholiques.

Nous avons vu que le R. P. Sabon jouit d'une grande estime auprès des protestants de *d'Urban*. Les faits le prouvent d'une manière bien évidente. Nous lisons dans une lettre de Mgr Allard, du 10 septembre 1863 :

Le R. P. Sabon vient de faire pour la Mission de *d'Urban* une bonne acquisition. Le local sur lequel est bâtie notre chapelle, 150 pieds × 100, nous a été donné par le gouvernement

colonial. Nous voulions l'agrandir en y ajoutant un autre emplacement de la même dimension, le seul qui était à vendre, contigu à notre chapelle, mais il valait au moins 500 ou 600 livres sterling. Pour l'avoir à bon marché et comme par faveur de la ville qui en avait la propriété, le R. P. Sabon a fait agir ses amis protestants, car il est bien aimé par tous. Au jour de la vente publique, le Père se rend au lieu où devait se faire l'encan. Là se trouvaient réunis un grand nombre de protestants qui voulaient favoriser le prêtre catholique. L'*actioner* met le lot à 250 livres sterling. Un wesleyen seul ose lever la voix pour faire renchérir et avance 255 livres. Le croiriez-vous? on le siffle, on frappe des pieds, on l'insulte à tel point qu'il se retire, et le R. P. Sabon, ajoutant 5 livres, reste sans aucun autre compétiteur et obtient le lot pour 260 livres. Immédiatement après on lui en offrait 500. Dieu soit loué! nous avons maintenant à *d'Urban*, dans un endroit de la ville qui est très-bien situé, un terrain assez considérable pour une belle église, un presbytère et une école, avec des cours pour l'amusement des enfants, ou des jardins. A *Pietermaritzburg*, nous sommes déjà pourvus, sur une plus grande échelle encore, de tout ce qui est nécessaire pour nos établissements futurs.

De son côté, le R. P. Sabon écrit à notre Bien-Aimé Père Général, en date du 22 septembre 1863 :

Il y a déjà bien longtemps que je n'ai pas eu le bonheur de vous écrire; cependant j'en prenais la résolution à chaque courrier, et je renvoyais toujours à cause de mes nombreuses occupations. Mais cette fois, je m'y prends d'avance pour remplir auprès de vous ce devoir important.

Vous nous avez dit dans une de vos lettres, que c'était dans votre cœur que nous devions déposer nos peines et nos joies. Nos peines! elles sont grandes pour un Missionnaire des pays lointains; tout n'est pas rose à Natal. Cependant nous avons aussi nos joies, et aujourd'hui je viens vous entretenir d'un événement qui m'a tout ému et auquel je ne puis penser sans verser des larmes de bonheur. Je veux parler d'un *concert* qui

a été donné à *d'Urban*, et dont le produit est destiné à m'aider à bâtir une petite maison. Pour bien faire comprendre ce que j'ai à vous dire, je dois remonter à quelques années plus haut.

Je dessers la paroisse de *d'Urban* depuis plus de onze ans. Je n'ai trouvé, à mon arrivée, ni église, ni maison pour habiter, je fus obligé de louer une chambre pour y dire la sainte Messe, et j'allais de maison en maison prendre ma nourriture. Bientôt, cependant, aidé de notre digne Evêque, et par des souscriptions faites parmi les catholiques, je parvins à bâtir une petite chapelle ; mais faute de moyens pécuniaires elle se ressentit un peu de notre pauvreté, car nous fûmes obligés de la couvrir en chaume. Restait encore la difficulté d'avoir des appartements pour moi, et nous étions sans le sou. Comment faire ? Il y avait autour de cette chapelle des varangues : j'eus l'idée de les fermer en dehors par un mur, et je me vis logé dans des chambres ayant quatre pieds de largeur. Dans ce beau *château*, cependant, j'ai eu le bonheur de loger quelquefois Mgr Allard, nos Pères et d'autres personnes qui venaient me visiter. Comme j'habitais dans une ville qui commençait à se former, tout cela était bien, car les autres habitants n'étaient guère mieux logés que moi, mais les années se sont écoulées, la ville s'est bien bâtie, et votre serviteur, toujours faute d'argent, n'avait jamais pu suivre l'impulsion générale. Cet état de choses ne pouvait pas toujours durer ; le chaume qui couvre la chapelle et mes appartements est usé, et puis ma grande ambition a toujours été de voir cette Mission sur un pied respectable. J'ai donc songé à réparer la chapelle et à bâtir une maison. Mais comment faire dans un pays où tout est si cher ? Après avoir bien prié la sainte Vierge, avoir examiné, réfléchi, j'ai hardiment ouvert une souscription parmi mes quelques catholiques ; ils donnent chacun une légère aumône par semaine, mais ils sont peu nombreux et la plupart très-pauvres, de sorte que bien loin de pouvoir m'aider, c'est moi qui dois aller à leur secours dans leurs besoins. J'ai vu qu'il me faudrait bien longtemps avant de pouvoir recueillir la somme qui m'est nécessaire pour réaliser mes *beaux projets*. J'ai eu

alors l'idée de faire donner un concert par des amateurs protestants. La chose ne me paraissait pas facile. C'était un peu hardi d'employer un tel moyen, que de faire donner un concert par des protestants en faveur d'un prêtre catholique ! « Supposé qu'ils consentent, me disais-je, n'échouerai-je pas d'une manière plus éclatante? Puis-je compter sur une assistance presque exclusivement protestante, surtout dans une ville où toute la population est wesleyenne ou méthodiste? » Je ne me décourage pas. Je me mets à l'œuvre. Les meilleurs musiciens et chantres de la ville, plusieurs dames me promettent sans difficulté aucune leur concours. Je fais plus, j'obtiens gratis une grande salle pour le lieu de la réunion ; bancs, chaises, bougies, tout m'est prêté ou offert sans aucuns frais pour moi, et un matin les journaux de la localité annoncent qu'un grand concert sera donné dans telle salle et à telle heure ! Je puis vous assurer, mon Très-Révérend Père, que je n'étais pas sans crainte : j'ai passé plus d'une nuit sans pouvoir dormir... Enfin deux jours avant que le concert eût lieu, j'avais acquis la certitude qu'il réussirait ; toute ma crainte se dissipa. On achetait à l'envi les billets d'entrée, ceux de première classe étaient de 5 shillings, ceux de seconde de 3 ; on ne parlait dans la ville que du concert du *Father Sabbone ;* j'étais devenu, pauvre ignorant, le héros du jour.

Le moment arrivé, la vaste salle était comble; les dames avaient leur grande toilette, et les gentlemen leur habit de parade. Votre serviteur a un peu suivi l'impulsion générale. Je me suis fait beau en ce jour, et j'ai couvert mes mains de magnifiques gants en peau. Quand je suis arrivé dans la salle, beaucoup de ladies et de gentlemen m'ont entouré pour me féliciter sur ce beau succès. J'étais si ému, si oppressé, que je pouvais à peine articuler quelques mots ! Je pensais à mon isolement... Me voici, moi, prêtre catholique, sans un confrère, au milieu de cette grande assemblée protestante réunie pour me faire plaisir ! Aussi ai-je versé des larmes presque tout le temps qu'a duré le concert, c'est-à-dire pendant cinq heures environ. Comme vous ne connaissez pas les messieurs et les dames qui m'ont prêté leur concours à cette occasion, je ne ci-

terai pas leurs noms, mais je vous assure que je n'oublierai jamais leur bonté à mon égard. Ce concert a été donné le 11 septembre, à sept heures et demie du soir, et n'a fini que vers minuit.

Pour ce beau fait, si nous avions vécu du temps de la *bonne* reine Elisabeth, on aurait d'abord décimé la population de *d'Urban*, puis la tête du Missionnaire aurait été clouée à la cime de quelque mât. Heureusement que nous sommes sous le règne de Victoria, rien ne viendra par conséquent troubler notre bonheur.

Vous me demanderez sans doute quels sont les résultats de ce concert? D'abord il faut vous dire que les musiciens et chantres, bien entendu, avaient des places gratuites, ainsi que leurs parents et amis, et toutes les personnes qui nous ont aidés. Malgré cela, nous en avons retiré 61 liv. 2, c'est-à-dire 1,528 francs environ. Nous n'aurons à déduire de cette somme que les dépenses des billets et affiches.

Pardonnez-moi, mon Très-Révérend Père, si dans cette lettre je vous parle un peu trop de moi; je le fais sans orgueil. Je sais que je suis indigne de cette espèce de triomphe remporté par notre sainte Religion, on peut dire sur toute la population de *d'Urban* : à Dieu seul gloire et honneur!

Vous recevrez par le même courrier un journal de cette ville où l'on raconte le concert dont je vous parle. J'y ai fait imprimer une lettre pour remercier en général les habitants de *d'Urban*.

Nous lisons en effet dans le *Natal Mercury* du 13 septembre 1863 ces quelques lignes que nous traduisons :

Le Concert. Nous publions avec plaisir la lettre suivante :

D'Urban, le 12 septembre 1863.

A l'Editeur du *Natal Mercury*.

Monsieur,

J'ai la confiance que vous voudrez bien me permettre d'offrir, par la voie de votre journal, à tous les habitants de *d'Urban*,

mes remercîments et ma reconnaissance pour leur bienveillante assistance au grand concert donné vendredi dernier dans le but de m'aider à bâtir une petite maison ; en particulier, aux propriétaires de la salle de concert qui n'ont exigé de moi aucune rétribution ; aux artistes habiles, dames et messieurs, et à tous ceux qui y ont pris part en quelque manière. J'ose affirmer que ma vie durant je conserverai envers tous la plus profonde reconnaissance, et que je ne perdrai jamais le souvenir de cette belle soirée. Je profite de cette occasion pour remercier chaudement tous les citoyens de *d'Urban* des témoiguages d'affection qu'ils m'ont toujours manifestés. Puissent-ils être heureux et prospérer ! C'est le vœu de mon cœur.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre humble et reconnaissant serviteur.

Sabon, O. M. I.,
Missionnaire.

C'est de *d'Urban* que le R. P. Bompart a écrit la lettre suivante que nous reproduisons dans toute sa simplicité. C'est bien ainsi qu'un Oblat doit obéir et envisager avec calme les sacrifices et les immolations du devoir.

D'Urban, le 20 septembre 1863.

Mgr Allard vient de m'annoncer qu'il se dispose à me confier un poste important dès que j'aurai terminé les occupations qui me retiennent ici. C'est à *Delagoa* que Sa Grandeur me destine. Elle m'exprime avec le plus vif regret l'impossibilité où elle se trouve de me donner un compagnon, n'ayant pas à sa disposition un Père ou un Frère pour m'accompagner dans une Mission si éloignée. On ne peut s'y rendre qu'à pied après une marche de trente jours parmi les incidents les plus divers. Placé à une distance de cent vingt lieues du plus près de mes Frères, ayant à desservir quatre cents catholiques portugais, plus, un grand nombre de Cafres à instruire, si Dieu me prête vie, vous pouvez concevoir, mon Très-Révérend Père, combien je soupire après un compagnon. Ne serait-ce que pour me confesser et recevoir l'assistance nécessaire, si le bon Dieu ve-

nait à m'appeler à lui au moyen de la fièvre qui y règne à certaines époques de l'année... En attendant de pouvoir vous donner de consolants détails sur ma nouvelle Mission, je vous prierai de bénir et de fortifier par vos bonnes prières celui qui sera toujours heureux de s'appeler votre très-humble et très-obéissant enfant.

BOMPART, O. M. I.

V. Donnons une place aux détails que nous fournit une lettre du R. P. GÉRARD, le compagnon assidu de tous les travaux et de tous les voyages entrepris par le Vicaire Apostolique. Ces détails nous ramènent à la visite pastorale faite par Mgr ALLARD aux catholiques du *Free State*, et à la première excursion chez les *Basuto*.

Pietermaritzburg, le 1er avril 1862.

..... Je pense que notre vénérable Evêque et Supérieur vous a donné de longs détails sur notre voyage dans le *Free State*. En quittant chaque Mission, la pensée des miséricordes divines venait toujours à mon esprit. C'était bien naturel. Mon pauvre jeune cœur de Missionnaire n'avait jamais encore goûté ce bonheur intérieur que l'on ressent quand le bon Dieu s'est servi de notre faiblesse pour lui réconcilier les pauvres pécheurs. Les fruits de cette excursion ont donc été très-satisfaisants. Les protestants eux-mêmes ont été édifiés en voyant notre vénérable Evêque, venant de si loin, dans une manière d'être si simple et si pauvre, bravant les ardeurs du soleil et les intempéries du ciel, se contentant d'une nourriture grossière, couchant sur la dure ou dans l'herbe du chemin, comme cela nous est arrivé quelquefois, allant çà et là pour chercher la brebis égarée. *Jamais*, disaient-ils, ils n'avaient vu, et probablement ils ne verront jamais leurs ministres faire la même chose pour leur troupeau. Nous avons eu le bonheur de recevoir une dame protestante dans l'Eglise catholique, une autre dame hollandaise se propose de venir à la ville pour achever sa conversion. Un gentilhomme du pays qui avait assisté ré-

gulièrement aux exercices de la retraite dans une localité, disait à un de nos catholiques : *Si Monseigneur restait encore quelque temps avec nous, je me ferais catholique.*

Le pays que nous avons parcouru est très-riche en troupeaux de brebis, de vaches et de chevaux. Mais il est très-aride : on a de la peine à concevoir comment de si nombreux troupeaux, s'élevant de 6,000 à 9,000 brebis dans une seule ferme, peuvent trouver à manger sur ce sol pierreux qui nous rappelle les plaines de la Crau. Les Hollandais qui habitent ces contrées sont indépendants et forment une espèce de république. Ils n'ont encore ni police, ni armée. Ils sont pour la plupart nés dans le pays, et détestent ceux de Hollande à cause de leur habileté. Beaucoup sont d'origine française ; ils émigrèrent en Afrique au temps de la révocation de l'édit de Nantes. Aussi ont-ils une profonde rancune contre l'Eglise catholique, qui, disent-ils, les a persécutés et obligés de s'enfuir pour sauver *leur vie et leur religion.* Cependant au fond ils sont débonnaires ; ils nous ont reçus partout avec une grande hospitalité, et nous avons pu constater leur simplicité et leurs mœurs patriarcales.

Un jour nous allâmes frapper à la porte d'un riche fermier, père d'une nombreuse famille. Nous ayant demandé qui nous étions, Monseigneur lui répondit en anglais : *Je suis l'Evêque catholique de Natal, et voilà mon Révérend Secrétaire.* On nous introduisit immédiatement dans la grande salle où nous fûmes présentés à la maîtresse de la maison, et on se hâta de nous servir du café, coutume générale de ce peuple qui boit du café à chaque heure du jour. Le soir venu, nous fûmes témoins de tout ce qui se passe dans l'intérieur d'une de ces familles. Le père et la mère étaient assis près d'une petite table, tenant conversation avec un ami du voisinage qui venait d'arriver. Le reste de la famille, dont l'aîné pouvait avoir quinze ans, allait et venait gravement et en silence, préparant la table et le souper. Quand tout fut prêt, une petite fille s'avança avec un petit sac contenant une pile de vieux bouquins : c'étaient des livres de chant. Chacun s'approcha de la table et prit le sien. Comme chef de la famille, le père commença à

faire une prière d'un ton très-solennel, puis il annonça un psaume. Et voici qu'après une pause, tous nos gens, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, se mirent à chanter à gorge déployée, chacun faisant sa partie. Une seconde prière suivit le psaume. Pour moi, du coin reculé de la chambre où je me trouvais, j'aurais bien volontiers donné cours à ma bonne humeur, en entendant la discordante harmonie de ce lutrin. Mais à force de me mordre les lèvres, je fis assez bonne contenance. Une pensée sérieuse se présenta bientôt à mon esprit. Que de catholiques se laissent dominer par le respect humain et ne font point leurs prières avant et après les repas, tandis que ces pauvres gens, fidèles à leurs traditions, ne redoutaient pas la présence d'un Evêque et d'un Prêtre catholique !

Je ne parle pas d'une autre scène qui avait précédé celle que je viens de décrire, je veux dire le lavement des pieds par une jeune fille aux membres de la famille.

Vous avez appris l'heureux résultat de notre visite chez un des plus puissants rois du sud de l'Afrique, *Mosesh*, le lionceau de la montagne, la terreur du *Free State*. Nous avons obtenu la permission de faire des Missions chez son peuple ; il y compte beaucoup. Puissions-nous avoir bientôt un renfort de Frères convers, afin d'établir cette Mission d'une manière solide ! Cela ne me répugne pas de faire les fonctions de Frère convers, bien souvent nous avons tous eu cet honneur. Mais l'expérience nous a prouvé que sans Frères nous ne pouvons faire de Missions chez les Cafres qu'avec les plus grands inconvénients...

Bénissez cette future Mission. Je la recommande à vos bonnes prières et à celles de nos chers Pères et Frères de la Congrégation.

VI. C'est afin de répondre à ces demandes réitérées de secours qu'une nouvelle caravane d'ouvriers évangéliques vient de se diriger vers la colonie de Natal. Elle se compose de deux Pères, le P. Barthélemy et le P. Hidien, de deux Frères convers, le Frère Moran et le Frère Tivnan, et de six Sœurs de la Sainte-Famille dont voici les noms :

la Mère Marie-Joseph Angot, Supérieure; les Sœurs Saint-Paul Gény, Marie de Jésus Vaillant, Louis de Gonzague Ilabec, Hyacinthe Renaudot et Saint-Augustin Cochin. Ces religieuses portent l'habit des Sœurs de l'Espérance.

Notre Bien-Aimé Père Général aurait ardemment désiré pouvoir accorder tous les secours demandés par Mgr Allard, quatre Pères et six Frères convers. Mais les besoins de toutes nos Missions sont si grands, le champ qui s'ouvre partout au zèle de nos Missionnaires est si vaste qu'il n'a pu envoyer, à son grand regret, que deux Pères et deux Frères convers. Que le Seigneur daigne multiplier le nombre des Oblats de Marie Immaculée !

Les Missionnaires se sont embarqués à Brest sur la frégate de l'Etat *la Néréide,* le samedi 6 février 1864. Les religieuses ont été conduites à bord par la Directrice Générale de la Sainte-Famille. Voici les détails sur l'embarquement qui ont été transmis au Supérieur Général dans une lettre du 7 février :

Je veux, avant de quitter nos chers Missionnaires, vous dire un mot de leur installation. Hier, samedi, à deux heures, je les conduisis à leur navire et je les y laissai, le cœur bien serré et bien triste. Outre la douleur de ce dernier adieu, je m'inquiétais de leur emménagement. Elles seront à l'étroit. J'avais presque regret d'avoir insisté pour leur procurer ce passage. Cette pénible impression s'est dissipée à la réflexion. Puis, au moment où nous arrivions, il y avait un tel embarras pour charger toutes les provisions et ce qui manquait à la cargaison, que tous ces hommes paraissaient avoir perdu la tête. Je fus tranquillisé le soir par le R. P. Hidien, qui avait compris mes inquiétudes; il obtint de venir coucher à terre et me mit au courant de l'installation des Missionnaires. Les Sœurs occupent un carré avec deux dames, le P. Barthélemy, les deux Frères et un Père du Saint-Esprit. Les Sœurs ont deux cabines de quatre lits, ce qui les met plus au large en leur laissant

un lit vacant. On met deux hommes d'ordonnance à leur service et un factionnaire garde la porte du carré. Elles sont à la table des officiers, qui sont bien disposés pour elles et sauront au besoin se gêner pour leur être utiles. Vous ne trouverez pas la place du P. Hidien dans cette description des cabines. C'est que, par une bonne fortune, le Commandant, par je ne sais quelle prédilection, après notre arrivée à bord, l'a fait appeler et lui a dit qu'il le logerait dans la chambre qui lui était destinée et qu'il laissait son antichambre à sa disposition, ce qui lui permettrait de dire la sainte Messe à peu près tous les jours. Il mangera avec lui. Voyez votre cher fils confortablement installé dans la dunette et ayant un degré de considération de plus par suite de cette préférence. Ce bon Père compte bien ne pas jouir seul des avantages de sa position. Il sera plus facile à tous de profiter des avantages spirituels, ayant à leur disposition un joli oratoire où rien ne troublera le recueillement pendant la célébration des Saints Mystères. Dieu a eu sans doute des desseins de miséricorde en favorisant le passage des Pères sur ce navire. Il y a six cents hommes à bord et pas d'aumônier. Parmi ces soldats se trouvent de jeunes conscrits qui n'ont pas perdu encore le souvenir des croyances du foyer de la famille. Qui sait si tous arriveront au terme de ce long voyage ? Et alors quelle suprême consolation, au moment de la mort, de se trouver fortifié par les secours de notre sainte Religion ! Nos Pères ont fait ici, dans cette prévision, remplir leurs fioles des saintes huiles...

Les vents contraires ont retenu la frégate pendant plusieurs jours dans la rade de Brest. Elle a dû prendre le large le 10 ou le 11 de ce mois. Que l'Etoile des Mers dirige sa course à travers les flots du grand Océan ! Qu'elle éloigne les orages et les tempêtes et protége la vie de ces Missionnaires qui vont apprendre aux Cafres à connaître, à aimer et à servir notre adorable Sauveur et sa Mère Immaculée !

Paris, le 17 février 1864.

P. S. Ces pages étaient écrites et déjà livrées à l'impression lorsque est arrivée de Brest la lettre suivante, adressée au Supérieur Général par le R. P. HIDIEN. Elle indique le jour précis du départ, et nous donne les dernières nouvelles de nos heureux voyageurs.

A bord de *la Néréide*, le 17 février 1864.

MON BIEN-AIMÉ PÈRE,

Le bon Dieu nous a ménagé ce beau jour pour nous permettre de partir. Ce matin je m'unissais à tous mes Frères, unis dans un même sentiment de reconnaissance au souvenir de la faveur accordée à notre Congrégation par le Souverain Pontife. C'est à pareil jour que j'ai eu le bonheur de faire mon Oblation ; je demandai alors au bon Dieu la grâce d'aller aux Missions étrangères, et voilà que, trois ans après, je me vois emporté par le navire qui doit me conduire au milieu de mes chers Cafres.

Pardonnez-moi mon griffonnage ; le balancement du navire, joint à mon art ordinaire en calligraphie, ne me permet pas de mieux écrire. Dans quelques minutes, le pilote emportera cette dernière lettre, écrite en vue des côtes de France.

Adieu, bien-aimé Père, adieu... Je vous aime toujours comme un fils dévoué. Bénissez-nous tous... Adieu !

Anatole HIDIEN, O. M. I.

Le retard qu'éprouve l'impression de ces pages nous permet d'ajouter les derniers détails que nous venons de recevoir. Nous ne pouvons en renvoyer la publication à l'année prochaine. La Mission des *Basuto* est ouverte. Puissions-nous faire en sa faveur une sainte violence au ciel. Voici la lettre du R. P. GÉRARD, datée du 7 décembre 1863, arrivée à Paris le 26 février 1864 :

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Il y a longtemps que je me reprochais d'être si peu exact à vous donner des nouvelles de notre Mission chez les *Basuto*.

Je sais combien vous vous intéressez à tout ce que nous faisons ou proposons de faire et combien vous pouvez nous aider par vos prières, vos conseils et les secours que nous attendons de vous. C'est avec un vif regret que j'ai toujours été dans l'impossibilité de remplir ce devoir. Vous le croirez difficilement, et cependant nous avons été si occupés aux travaux de notre Chapelle que nous avons toujours renvoyé à plus tard l'exécution des choses les plus nécessaires, de crainte de retarder l'époque de l'ouverture de la Mission. Ainsi il n'y a guère qu'un mois que nous nous sommes fait une espèce de lit pour nous coucher, encore y avons-nous été forcés parce que Monseigneur commençait à ressentir les douleurs très-vives d'un rhumatisme qu'il attribue à notre habitude de coucher par terre. Il n'y a qu'un mois que nous avons une table pour prendre nos repas. Nous n'avons encore qu'une chaise et elle a été faite pour recevoir le roi *Mosesh*. Nous avons tout laissé pour hâter l'ouverture de la Mission, et ce ne fut que l'avant-veille du jour où elle eut lieu que je m'enfuis dans les rochers de notre montagne pour pouvoir me recueillir devant le bon Dieu et m'aviser sur la manière dont je m'adresserai, en une langue que je n'avais pas encore bien étudiée, à l'auditoire si nouveau et si imposant que je devais avoir.

Aujourd'hui, nous pouvons un peu respirer, et je profite de ce loisir avec le plus grand bonheur pour vous exprimer tous les sentiments de respect, de dévouement et d'amour filial qui ont toujours animé mon cœur envers vous. Le jour où je vous écris ces lignes est trop près de celui de demain pour que je n'anticipe pas et ne vous dise le bonheur que nous aurons, en célébrant la fête de notre bonne et Immaculée Mère et Patronne, d'être près de vous, quoique éloigné de plusieurs milliers de lieues, avec nos bien-aimés Pères et Frères de tous les pays, sinon *ex corpore*, au moins *ex corde et spiritu*. Que de pensées et de désirs viennent ici se présenter à mon imagination! Mais gloire, honneur et actions de grâces au Seigneur qui nous a donné une Mère si belle, si pure et si tendre, et qui nous a appelés au bonheur de former une bande d'élite des enfants de Marie!

J'en viens à notre Mission, mon Très-Révérend Père, et je désire vous donner tous les renseignements qui peuvent vous être agréables. Maintenant que nous commençons à entendre les *Basuto* parlant leur langue, nous serons plus en état d'apprécier leurs dispositions.

Le 1er novembre dernier a été le jour fixé pour l'ouverture de la Mission. Le retard que nous avions subi provenait du petit nombre de nos ouvriers et d'un voyage que le Frère Bernard fit pour aller à la rencontre du Frère Terpent, qui nous venait de Natal. Les *Basuto* désiraient depuis longtemps voir arriver ce jour où ils devaient contempler des choses magnifiques et être témoins de la manière dont les *Baromans* ou catholiques honorent Dieu. A la vérité, on leur avait tant parlé des *Baromans*, dansant à l'autel, adorant la pierre, le cuivre, le bois, s'enrichissant des shillings donnés pour acheter la rémission des péchés, etc., que beaucoup d'entre eux trépignaient d'impatience de voir tout cela de leurs propres yeux. Le Roi, en particulier, homme d'un profond jugement, nous avait dit plusieurs fois que nous devions l'inviter à l'ouverture de nos exercices, qu'il viendrait lui-même et parlerait à son peuple en notre faveur.

Aussitôt que le roi a connu le jour fixé, il a envoyé des ordres de tous côtés pour que les hommes se tinssent prêts à venir. Cette démarche ne fut point approuvée dans le camp des ministres protestants. Ils mirent leur *veto* à l'invitation du roi, mais celui-ci ne s'en formalisa pas, comme il nous le dit lui-même en pleine assemblée. Cependant les rares *Basuto* christianisés par les ministres n'osèrent affronter leur courroux. Le frère du roi, qui est un pilier de la secte, fut affligé de la défense. Il ne vint point le dimanche, mais il visita la Mission le lundi.

La présence du roi fut pour nous une grande consolation. Nous nous sommes réjouis de voir le plus renommé des chefs de cette partie de l'Afrique se montrer si favorable aux Missionnaires de la véritable Eglise de Jésus-Christ. *Mosesh* arriva vers les neuf heures du matin, quoique la montagne où il réside soit à deux lieues et demie à cheval de notre Mission. Ajoutons

qu'il est déjà avancé en âge ; il compte au moins soixante ans. Il était accompagné de plusieurs de ses fils et d'un grand nombre de cavaliers tous habillés à l'européenne.

La Chapelle avait été ornée de notre mieux et selon nos petites ressources. Le chœur était couvert d'une tenture rouge ; l'autel avait un crucifix et des chandeliers envoyés de France ; puis au milieu était une belle statue de la Très-Sainte Vierge, en bronze : c'est un présent que nous a fait le bon P. Barret. On voyait au fond du chœur un beau tableau de Notre-Seigneur couronné d'épines, fait aussi par les mains habiles de cet excellent Père.

Une Messe solennelle fut célébrée par Monseigneur, avec accompagnement d'harmonium touché par le Frère Terpent. Nous chantâmes deux Cantiques en *sisoutou.*

Je n'ai pas besoin de vous dire combien les *Basuto* furent ébahis en voyant de si belles choses. La mitre et la crosse les frappèrent surtout. Je leur expliquai de mon mieux que c'étaient les signes de l'autorité et de la charge qu'ont les Evêques pour faire paître dans les champs de la vérité les brebis de Jésus-Christ, et cela sous la direction de l'unique et grand Pasteur à qui le Seigneur a confié tout son troupeau. A la Communion se fit le Sermon de l'ouverture de la première Mission catholique chez les *Basuto.* C'était pour ces pauvres peuples un jour de Pentecôte ; c'était pour la première fois qu'ils recevaient la loi de Jésus-Christ de ceux qui ont été envoyés par Lui. Oui, mon bien-aimé Père, nous ouvrîmes cette Mission au nom de la Sainte Eglise catholique, au nom de notre Saint-Père le Pape, qui nous a députés, et aussi au nom de notre chère Congrégation. C'est sous la protection de l'Immaculée Conception que nous l'avons placée.

En ce jour, je me rappelais avec bonheur les paroles que notre Révérendissime et bien-aimé Père et Fondateur m'avait écrites quelques mois avant sa mort. J'espère bien que, voyant la manière dont nous avons accompli son désir, il priera pour nous. Il savait combien les Cafres sont durs et obstinés.

Grâce à Dieu, tout alla fort bien pendant la cérémonie. Après le Sermon, le roi voulut aussi faire le sien. Il demanda

la permission à Monseigneur, qui la lui accorda bien volontiers. Il lui fut donc permis de se placer dans le Sanctuaire, d'où il pouvait dominer ses sujets. Il leur parla longtemps; entre autres choses, il leur dit qu'aujourd'hui il leur avait apporté un trésor, que s'ils cherchaient bien, ils arriveraient à connaître quelle est la véritable religion, si c'était la nôtre ou celle des ministres protestants; qu'un de ces derniers avait voulu l'empêcher de venir chez les *Baromans*, mais qu'il avait tenu à voir de ses propres yeux si ce qu'ils avaient si souvent entendu dire d'eux était vrai ou non; qu'il pouvait affirmer qu'il n'avait jamais vu dans le temple des protestants rien qui approchât de ce qu'il voyait ici, surtout la mitre et la crosse. Puis, appelant les principaux chefs par leur nom, il leur recommanda de veiller à ce que l'Eglise fût toujours pleine; qu'on se gardât bien de faire le moindre mal à la Mission, parce qu'il serait là pour punir les malfaiteurs; qu'il les invitait tous, hommes et femmes, à nous offrir leurs services lorsque nous aurions besoin d'eux pour le travail. Il leur rappela ce que j'avais dit, en commentant les paroles de Notre-Seigneur : *Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé.* Il parla à peu près en ces termes, mais il dit encore beaucoup d'autres choses que je ne pus comprendre parfaitement, mais qui avaient un peu rapport aux affaires de l'Etat.

A la fin de la Messe, je demandai au roi s'il ne désirait pas que nous priions pour lui, afin que Dieu lui conservât de longs jours. Il me fit un signe approbatif, et nous chantâmes le *Domine salvum fac.*

Quand la Messe fut achevée, le peuple se retira. Alors commença pour les *Basuto* une nouvelle fête. Ceux des environs vinrent offrir des chèvres au roi. Bientôt nous entendîmes le cri des pauvres animaux frappés par le fer. Les feux s'allument de tous côtés. Les *Basuto* circulent d'un groupe à un autre jusqu'à ce que tout ait été dévoré. Il ne resta que les peaux et les cornes.

Dans le courant de la journée, le roi fut continuellement occupé à recevoir les visites de son peuple dans une petite chambre que nous lui avions préparée. Le soir il désira voir

de nouveau la Chapelle et l'examiner de plus près. Son attention se porta surtout sur la statue de la Sainte Vierge. Je la descendis de son trône et je la plaçai sous ses regards. Il l'admira et voulut l'avoir entre ses mains : je la lui confiai quelques instants. Oh ! espérons que notre bonne et miséricordieuse Mère lui aura fait sentir quelque chose de sa divine influence ! Quand la nuit fut venue, nous eûmes encore un petit exercice en faveur de nos catholiques présents, ce jour-là, au nombre de sept. Le roi y assista aussi.

Le lundi, Monseigneur voulut à son tour fêter le roi et sa suite. Un de nos bœufs, le plus gras de tous, fit les frais du festin. Le roi fut très-sensible à cette politesse et il en exprima plusieurs fois ses remercîments. Nous fûmes témoins, dans cette circonstance, de l'affection qu'il a pour son peuple. Comme un père au milieu de ses enfants, il distribua lui-même aux *Basuto* la viande qui avait été préparée. La matinée se passa bien vite. On lui amenait de toutes parts les animaux domestiques qu'il a placés dans les différents villages. On dit qu'il les compte par milliers.

Après nous avoir donné une bonne et cordiale poignée de main, il pria le Frère Terpent de sonner encore une fois l'*Ordonnance du Régiment*, ce qu'il aime beaucoup. Puis il nous quitta.

Au moment de son départ, son frère, pour lequel il a une grande estime, arriva. Je vous ai dit qu'il est protestant. C'est un homme bon et sincère. Par suite de la connaissance qu'il a faite avec un de nos zélés catholiques et des conversations que nous avons eues avec lui, il en est arrivé au point de dire que nous sommes les vrais Missionnaires. Il reconnaît la fausseté des assertions qui ont été émises sur notre compte. J'ai eu avec lui une longue conférence où je réfutai tout ce qu'on lui avait dit d'une manière si péremptoire, qu'il s'écria : *Ah! je vois maintenant!* Le dogme de l'Immaculée Conception surtout, qu'on lui avait représenté comme une nouveauté de doctrine et une addition à la Bible, lui fut démontré être en parfaite harmonie avec sa propre manière de penser ; aussi fut-il frappé d'étonnement. J'ai toujours pensé qu'il avait quelque

motif secret pour demeurer attaché à la secte. Il dit que c'est par reconnaissance pour ceux qui l'ont tiré du paganisme... Enfin, espérons et prions. Quand je lui ai dit le fameux *Quid prodest? Que sert-il à l'homme*, etc.? il ne sut que répondre... il balbutia seulement à voix basse : *Un jour*... Je vous donne ces petits détails pour vous faire connaître ce nouveau peuple, si différent des *Zoulous*. Nous n'avons jamais vu ni entendu rien de semblable au milieu de ces pauvres tribus, vraiment dignes de toute pitié.

Les dimanches qui ont suivi l'ouverture de la Mission n'ont pas offert sans doute une assistance aussi nombreuse. Nos plus proches voisins ne sont pas les plus fervents. Tous craignent d'ailleurs de voir leurs femmes devenir chrétiennes et les abandonner. Un grand nombre ont défendu à leurs femmes de venir, ils ne s'en cachent pas, et eux-mêmes ne viennent guère nous entendre. Cependant ils ne nous haïssent pas. Quand je vais dans leurs villages, c'est à qui m'offrira du lait, du pain ou de la bière. Cette attitude nous fait espérer qu'ils viendront un jour, à mesure que les préjugés et les préventions s'effaceront. Nous voyons même que chaque dimanche le petit nombre s'augmente. Quelques jeunes gens montrent d'excellentes dispositions. Il en vient une douzaine régulièrement d'un village éloigné de deux lieues. Ils viennent à cheval, conduits par un chef très-intelligent. Il a été baptisé, mais il est retourné au paganisme, n'ayant pas la force de porter le fardeau. Sa religion stérile ne pouvait lui donner la grâce divine qu'elle ne possède pas.

Il est certain qu'une bonne école dans le genre de celles dont parlent nos saintes Constitutions ferait un grand bien parmi les *Basuto*. Le roi *Mosesh* entrerait très-volontiers dans ces vues, et je crois que les parents en grand nombre enverraient leurs enfants au collége ou à cette école. Là ils apprendraient, avec la doctrine chrétienne, les différents métiers qui les rendraient recommandables aux yeux de leurs compatriotes. Ils ont du goût pour l'instruction et pour s'habiller à l'européenne, mais les habillements sont excessivement chers ici. Il leur faut vendre un bœuf pour se vêtir de la tête aux

pieds. Je crois aussi qu'il serait bon de faire autant de Stations que l'on pourrait à présent, parce que le roi *Mosesh* est très-favorable à la Religion catholique. Mais *Mosesh* a bien une soixantaine d'années, et qui sait ce qui nous arrivera après sa mort ?

J'ai appris avec le plus grand bonheur que votre Paternité avait la bonté de nous envoyer deux Pères, deux Frères et même des Sœurs de la Sainte-Famille. Je ne puis trouver de termes pour vous exprimer toute ma reconnaissance. Il est temps de prendre d'assaut le *Fort armé* qui se défend si obstinément dans cette terre d'Afrique. Employant ainsi des moyens extraordinaires pour amener la conversion de ces tribus, nous aurons au moins une consolation, celle d'avoir fait tout notre possible.

Les exercices de la Mission sont actuellement l'assistance à la Sainte Messe, où nous chantons des Cantiques, puis l'instruction, suivie d'un interrogatoire sur ce qui a été prêché. Dans l'après-midi, un Catéchisme, suivi d'un Cantique en l'honneur de la Très-Sainte Vierge. Nous avons fait un Cantique sur l'*Ave Maria*. C'est un bonheur pour moi de penser que nos *Basuto* s'unissent à toutes les nations de la terre pour proclamer la Sainte Vierge bienheureuse. Qu'eux aussi commencent à dire : *Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous !* Sans doute, ils ne le font pas encore de toute leur âme et de tout leur cœur, mais c'est un commencement ; la Sainte Vierge, espérons-le, leur apprendra le reste.

Vous voyez, mon bien-aimé Père, quelles sont nos espérances, et les petits, les chétifs débuts de notre Mission. Vous voyez aussi les obstacles. Comme partout en Afrique, c'est la polygamie, système diabolique, qui fait que la femme est vendue comme un animal. Ici cette coutume a une aggravation. Les chefs peuvent donner de leurs femmes à d'autres particuliers, mais les enfants leur appartiennent. Si ce sont des filles, elles sont vendues à leur tour à peu près trente vaches. Si ce sont des fils, ils deviennent les bergers des chefs. On dit qu'au point de vue de la moralité, les *Basuto* sont plus corrompus que les *Zoulous*. Cela peut être, mais certainement ils ont

beaucoup plus de bonnes qualités que ces derniers; ils sont plus francs, plus sensibles à l'honneur, plus accessibles à l'instruction et à la civilisation.

Un couvent de Sœurs sera ici de la plus grande utilité. Outre l'instruction qu'on y trouvera, ce sera un lieu de refuge et de protection pour les femmes qui voudront se faire catholiques. Les femmes cafres et surtout les femmes *Basuto*, plus sensibles, n'aiment pas la polygamie. Si elles veulent se faire baptiser actuellement, elles seront chassées, et où iraient-elles? Auprès de nous, cela n'est pas possible. Mais un couvent leur offrira naturellement un toit hospitalier... C'est pourquoi je prie Notre-Seigneur et la Sainte Vierge de donner à nos Frères et à nos Sœurs une heureuse traversée. Qu'ils nous arrivent bientôt en bonne santé, remplis de courage et d'esprit religieux!

Je suis obligé de terminer ma lettre. Le courrier va partir et Monseigneur désire que je prépare sans délai un petit livre pour enseigner à lire aux *Basuto*.

Bénissez notre chère Mission naissante et veuillez bien prier dans vos saints sacrifices pour votre indigne, mais cependant très-obéissant enfant,

Joseph GÉRARD, O. M. I.

MISSIONS DU TEXAS.

C'est à la date du 25 juin 1862 que s'arrête la correspondance du R. P. Gaudet, Pro-Vicaire du Texas, publiée dans le premier volume de nos *Missions*. Les lettres qui ont suivi ne nous ont apporté jusqu'au mois de novembre que le récit des cruelles épreuves par lesquelles Dieu se plaisait à faire passer la Communauté de Brownsville. Le 11 août expirait le Frère Copeland, modèle de l'obéissance religieuse. Le 6 octobre, succombaient le même jour et presque à la même heure le R. P. Sivy et le R. P. Shumacher. Les pages renfermant ces douloureuses nouvelles ont été publiées ailleurs; personne n'a oublié l'accent de tristesse indicible qui les accompagnait. Nous avons prié pour ces victimes de la charité chrétienne, et une douce espérance s'est formée dans nos cœurs. Une si noble semence jetée sur la terre du Texas ne sera point perdue. Au-dessus de ces tombes multipliées se formera la moisson pleine et abondante que Dieu a promise au sacrifice et à l'immolation. Continuons d'analyser la correspondance du R. P. Gaudet.

Brownsville, le 7 novembre 1862. Depuis ma dernière lettre, nous avons été sur le point de perdre le R. P. Clos d'une rechute de sa première maladie. Grâce aux prières, je crois, plus qu'aux soins des docteurs, il est maintenant hors de danger, mais sa convalescence sera longue. Le R. P. Maurel est parfaitement remis. Le R. P. Rieux n'a pas encore ressenti d'atteinte, peut-être échappera-t-il. Tous les anciens Pères vont bien. L'épidémie a presque disparu de Brownsville, mais

elle sévit en ce moment à Matamoros. La gelée blanche que nous avons eue ces jours passés y mettra fin, et nous en serons quittes pour quelques années, trois ans au moins. Mais l'épidémie de la guerre nous fera voir ses horreurs probablement cet hiver, car les fédéraux s'emparent de la côte. Comme Brownsville est port de mer et que, de plus, la rivière leur fournit le moyen de remonter avec leurs canonnières, nous nous considérons déjà comme prisonniers de guerre. Ce n'est pas ce qui nous effraye beaucoup, seulement nous craignons pour notre Eglise et notre maison...

Brownsville, le 15 *décembre* 1862. Le 11 de ce mois j'ai reçu votre lettre du 27 octobre. C'est la première que je reçois de vous depuis que vous êtes notre Supérieur Général. Avez-vous reçu les miennes? vous ne m'en parlez pas, ce qui me donne lieu d'en douter. Aujourd'hui je profite de l'occasion d'un Français, non pas pour vous écrire longuement, mais seulement pour vous dire que nous nous portons tous bien, et que votre lettre a été pour tous un vrai soulagement dans la triste situation où nous met, depuis si longtemps, la privation de toute communication.

C'est un plan bien arrêté chez moi de me rendre auprès de vous au printemps prochain. Dans ma dernière lettre je vous demandais la permission de passer par le Canada : j'espère que vous me l'accorderez... Je termine en vous exprimant le désir ardent que j'ai de vous voir pour vous mettre au courant de toutes choses et rapporter de nombreuses bénédictions pour notre pénible mais bien méritoire Mission.

Brownsville, le 23 *mars* 1863. Depuis ma dernière lettre, les affaires politiques n'ont pas changé ici. Le port de Matamoros est très-fréquenté; il le serait davantage si nous n'étions pas dans la saison des vents violents du sud. Il y a des navires dans le golfe depuis quatre ou cinq mois sans avoir pu être déchargés. Par le moyen de Matamoros, nous pouvons nous procurer le strict nécessaire à la vie, mais toujours à des prix fabuleux.

L'Evêque de Monterey nous est arrivé d'Europe le 22 janvier dernier. Il a pris son logement chez nous, et il est de-

meuré notre hôte jusqu'au 16 mars, jour où il est passé de l'autre côté pour visiter quelques-unes des paroisses de son Diocèse, le long du Rio-Grande. Après son excursion, qui durera de deux à trois mois, il pourrait bien se faire qu'il rentrât chez nous, car le gouverneur de l'Etat, Vidaury, tout en lui témoignant le désir de le revoir à Monterey, lui a fait dire par les chanoines qu'il ne croyait pas les circonstances actuelles opportunes à sa rentrée. Sur ce le digne Prélat utilise son temps de son mieux au milieu des populations simples qui, loin de le molester, le reçoivent partout à bras ouverts. Du reste, si quelque difficulté survenait, il n'aurait qu'à passer la rivière, ce qui lui serait facile. Dans sa tournée, il est accompagné de son Secrétaire et du R. P. Olivier. Le R. P. Olivier est chargé de voir et d'examiner un poste que Monseigneur nous offre pour nous dédommager de Victoria, où il ne nous a pas été possible de rentrer. Par la création d'un nouveau Diocèse dans le Tamaulipas, Victoria devient naturellement la ville épiscopale ; nous n'en parlerons donc plus. Si le poste en question est acceptable, vous en aurez connaissance en son temps. Je dois m'y transporter moi-même après Pâques pour examiner l'endroit ; si la chose réussit, de manière ou d'autre, il faudra que j'aille vous voir pour ramener avec moi une vraie cargaison de Pères et de Frères. Comptez votre cher troupeau pour voir quels seront les privilégiés pour notre Mission qui est le vrai chemin du ciel, sans passer par le Purgatoire, car il se fait sur les lieux mêmes. Actuellement nous rôtissons, et sans la rivière nous mourrions de soif, comme nos pauvres animaux qui sont dans l'intérieur des terres. Depuis le mois d'août nous n'avons eu qu'une légère pluie, en novembre, je crois. La santé publique est cependant bonne : elle est due en partie à la sobriété forcée de nos gens, qui manquent à peu près de tout, excepté du strict nécessaire. La guerre en est la cause encore plus que la sécheresse.

Nous attendons de jour en jour notre nouvel Evêque. Il a écrit de Lyon qu'il viendrait débarquer chez nous. Qu'il vienne donc vite !

Brownsville, le 30 *avril* 1863. J'arrive du Sanctuaire de

Notre-Dame d'Agualegnas, poste que Mgr de Monterey nous a proposé, et dont je vous ai parlé dans ma précédente lettre. Ce voyage, qui a duré trois semaines, a été bien pénible soit à cause de la grande sécheresse qui désole nos contrées depuis si longtemps, soit à cause des difficultés, des obstacles presque insurmontables qu'offrent les voies mexicaines : point de fourrage pour les animaux, rien que de l'eau salée pour les abreuver, des ravins, je dirai mieux, des précipices à franchir, des bois sans fin à traverser, voilà tout ce que j'ai eu à vaincre. Aussi nos chevaux ont-ils été bien vite hors de service, au point que j'ai été obligé d'en louer d'autres. Un d'entre eux, animal fougueux et non encore dompté, nous a mis les bras de la voiture en pièces. Si je n'avais pas instantanément sauté de la voiture à terre, je ne sais ce qui aurait pu m'arriver. J'en ai été quitte pour une contusion à la jambe, qui heureusement n'a pas été grave. De toutes ces difficultés, peines et privations, j'ai gagné une forte fièvre qui m'a saisi le lendemain de mon arrivée à Agualegnas. Toute une nuit j'ai, comme de coutume, battu la campagne en chantant force hymnes et cantiques. Ne suis-je pas vraiment heureux d'employer ainsi mon temps, quoique malgré moi ? Me trouvant avec Monseigneur, son Secrétaire et le P. Olivier qui l'avait accompagné dans sa visite, rien ne m'a manqué, et par les soins attentifs et intelligents du Secrétaire de Monseigneur j'ai été sur pied au bout de deux jours. Je suis, du reste, si habitué à ces sortes d'épreuves que je ne m'en effraye pas.

Mais il vous tarde de savoir ce qu'est ce Sanctuaire, et ce qui a été résolu en conséquence de mon voyage, le voici :

Agualegnas est un petit bourg de deux mille cinq cents à trois mille âmes. Jusqu'à ce jour, cette place a dépendu d'une autre paroisse voisine. Monseigneur vient d'en faire la séparation. Agualegnas est actuellement érigé en paroisse, le district qui la forme est assez étendu. La population totale est évaluée à six mille habitants répartis en quatre endroits différents. *Ponte-Agudo*, qui est à trois lieues, compte six cents âmes. *Parras*, à sept lieues, a à peu près le même chiffre. Dans ces deux postes on se prépare à y élever des chapelles. L'*Alamo*,

qui est à dix lieues, compte aussi une population qui demande une Eglise. Ajoutez à cela plusieurs ranchos considérables.

Le Sanctuaire de Notre-Dame d'Agualegnas a été autrefois très-fréquenté : il conserve encore son ancienne renommée ; mais depuis que le Mexique est en révolution, les pèlerins ont bien diminué. La proximité de certaines tribus indiennes est aussi un grand obstacle à la fréquentation du Sanctuaire. Ces enfants des bois, n'étant plus contenus dans leurs limites respectives, font de temps à autre des excursions dans les environs pour exercer leur vengeance contre les Mexicains, ils volent, tuent tout ce qu'ils rencontrent sur leur chemin. Il est vrai que ces excursions sont assez rares, mais ce n'en est pas moins, à mon avis, un obstacle sérieux à notre établissement dans ce poste. En outre Monseigneur veut absolument que nous établissions et dirigions une école à Agualegnas, et il a raison, car sans de bonnes écoles on ne peut pas espérer un grand succès. Mais où prendre les sujets ? Là-dessus, quoique le poste plût beaucoup au R. P. Olivier et qu'il ne me déplût point à moi-même, j'ai jugé prudent, sans le refuser, de tout ajourner à mon retour d'Europe. Monseigneur y a consenti. En attendant quelques mois, les affaires du Mexique prendont nécessairement une tournure plus décisive, et ainsi nous serons mieux à même de voir s'il est opportun ou non de nous y établir. Ma visite en France décidera donc du sort de cet établissement projeté. Quand vous aurez entendu le pour et le contre, vous direz le dernier mot.

A mon retour d'Agualegnas, j'ai trouvé à la maison Mgr Dubuis, notre nouvel Evêque, arrivé depuis deux jours avec trois jeunes Prêtres de France et trois Religieuses du Verbe Incarné pour le couvent de Brownsville. Sa Grandeur paraît bien disposée à notre égard, et a loué, admiré tout ce que nous avions fait et voulions faire à Brownsville. Mgr l'Archevêque de la Nouvelle-Orléans est également arrivé d'Europe le quatrième dimanche de Carême, amenant avec lui une multitude de Prêtres, Séminaristes, Religieux et Religieuses. Les postes qu'il nous avait proposés sont déjà occupés. Il est vraiment fâcheux que nous n'ayons pas pu les accepter, car une Maison

de notre Congrégation dans la Louisiane nous aurait été d'un grand secours sous beaucoup de rapports. Depuis longtemps je soupirais après l'occasion de nous y introduire. Maintenant il faut laisser la Providence nous préparer d'autres voies.

Vous parlerai-je encore de mon voyage en France? Il est certain que je suis plus que décidé à le faire cette année, et je crois que je ne passerai pas le mois de juin sans m'embarquer.

Le R. P. Gaudet a tenu parole. Après avoir réuni tous les Pères de Brownsville et de Matamoros pour vaquer ensemble aux exercices de la retraite annuelle, le R. P. Gaudet a quitté Brownsville le 11 juin. Le 29, il arrivait à la Havane et en repartait le lendemain pour New-York. Aucun accident fâcheux n'a troublé le cours de sa navigation. Le 7 juillet, le R. P. Gaudet se dirigeait vers Montréal, où il était reçu le 8 avec la plus touchante cordialité. Il eut le plaisir d'y passer deux jours dans la compagnie du R. P. Vincens. Il put s'entretenir longuement avec ce Père, à jamais regretté, des besoins de la Mission du Texas. Qui aurait dit le 16 et le 17 juillet, jours où eurent lieu ces entretiens, qu'un des deux interlocuteurs était si près de la mort? Le R. P. Gaudet devait quelques semaines après recevoir en France la nouvelle de la mort inattendue d'un de ses meilleurs amis... de celui qui avait dirigé ses premiers pas dans la vie religieuse au Noviciat de N.-D. de l'Osier.

Mais avant d'accompagner le Pro-Vicaire du Texas jusque sur le sol natal, retournons à Brownsville et parcourons avec le R. P. Clos les ranchos qui dépendent de la Mission de nos Pères. Voici quelques extraits de sa correspondance avec le R. P. Hidien, qui a bien voulu nous la communiquer avant son départ pour la Cafrerie. Comme

on le verra, cette correspondance remonte à l'époque de l'arrivée du R. P. Clos à Brownsville.

Brownsville, le 25 *avril* 1861. Je profite du départ de Mgr de Monterey et des Religieux qui l'accompagnent pour vous écrire deux mots. Nous voici rendus sains et saufs à notre destination, où nous nous trouvons depuis trois semaines. Toute mon occupation est dans l'étude de l'espagnol, il me tarde de connaître cette langue pour parler aux pauvres Indiens et leur apprendre quélques prières.

Pour avoir une idée de nos Missions, j'ai demandé un jour d'accompagner le R. P. Olivier dans un hameau où il devait aller dire la Messe et prêcher. Un dimanche nous partons à cinq heures et demie du matin, à cheval, bien entendu. Nous arrivons bientôt au village ; il me serait difficile de vous donner une idée de la misère de ces pauvres gens : figurez-vous quelques pieux plantés en terre, quelques branches entrelacées et recouvertes de boue, voilà l'habitation de ces Mexicains, une salle unique leur sert de chambre à coucher, de réfectoire, de chambre de travail, de tout en un mot.

Après la Messe il fallut déjeuner, je sentis d'abord la plus grande répugnance à manger leur *tortilla,* faite avec de la farine de maïs mêlée avec une farce dégoûtante, accompagnée de viande séchée au soleil ; les chiens, chez nous, n'en voudraient pas. Tout d'abord je voulais refuser, mais je pris mon courage à deux mains, et au risque de me donner en spectacle au milieu de l'unique appartement, je me mis à faire comme le Père ; lui, est un peu rompu au métier, cependant, la semaine précédente, il est rentré malade d'une Mission où sa nourriture consistait en viande pourrie. Vous voyez que nos pauvres Français s'habituent difficilement à ces repas mexicains. La chapelle où nous avons dit la Messe est en rapport avec la pauvreté du hameau, c'est pire que l'étable de Bethléem ; sur l'autel il y avait une statue de la Sainte Vierge, qui certainement n'était point un objet d'art. Je me mis à sourire en la voyant.

Pendant que le P. Olivier s'était un peu écarté, je réunis quatre ou cinq petits enfants, plus noirs que moi, et je leur

fis réciter l'*Ave Maria*. Je ne saurais vous dire le respect de ces peuples pour le Prêtre, c'est presque de l'adoration : hommes, femmes, enfants, tous se mettent à genoux pour nous baiser la main; quelle foi! et cependant... je ne comprends pas comment il y a encore de la religion dans ce pays, ou plutôt je me l'explique par la grande dévotion qu'ils ont envers la Sainte Vierge.

Dimanche dernier j'accompagnai le P. Olivier dans une autre station, nous partîmes le samedi soir. Que vous dirai-je de notre couche! j'étais étendu sur une couverture placée sur une table; n'étant pas habitué à reposer sur un lit aussi délicat, je me vis forcé de me lever vers deux heures et demie pour aller me coucher auprès du P. Olivier, qui avait un sommier moins dur que ma table. Vous voyez par là que je ne suis pas encore bien fait à la vie du Missionnaire, mais j'espère que cela viendra ; je voudrais seulement savoir mon espagnol ; cependant une chose me console de ne pouvoir faire des Missions, c'est qu'en étudiant la langue je fais la volonté du bon Dieu.

Les récréations ici se passent agréablement, chacun a ses faits curieux à raconter, et vraiment quelquefois c'est à ne pas y croire, si nous ne savions pas qu'il y a une Providence toute spéciale qui veille sur les Missionnaires ; lorsqu'ils devraient périr, ils n'attrappent même pas une égratignure. Oh! quand viendra le moment où je pourrai moi aussi m'aventurer pour sauver des âmes, pour leur faire aimer Jésus et Marie! Quand viendra le moment où je pourrai, pour franchir les fleuves et les rivières, monter sur un vapeur pareil à celui que montent nos Pères! Il est d'invention indienne; tout l'appareil consiste dans un cuir de vache rempli de foin, le Missionnaire se met dedans ou à califourchon, comme il l'entend, et un Indien le tire en avant au moyen d'une corde qu'il attache à son corps pendant qu'il se sert de ses bras et de ses jambes pour nager. Le R. P. Parisot, toujours intrépide, a le courage de se mettre à cheval sur ce cuir traîné de la sorte; le moindre mouvement pourrait l'engloutir au fond des eaux, cependant il ne lui est jamais rien arrivé de fâcheux. Le R. P. Olivier, moins coura-

geux, se fait enfermer dans le cuir. Que dites-vous de la nouvelle invention de machine à vapeur?

Brownsville, 10 *juin* 1862. Quelques mots vous donneront une idée du pays : ces jours-ci je prêchais dans un bourg de cinq ou six huttes, voilà que, le jour du départ, au moment où je sellais mon cheval, une femme vint me dire qu'une de ses voisines me faisait prier d'aller la voir, elle avait besoin de me parler. J'arrive, mais vous dire dans quel état de misère se trouvait cette pauvre femme serait impossible ; elle avait autour d'elle six ou sept enfants vêtus de cuir naturel, deux plus petits, affamés, se jetaient sur le sein de leur mère, où ils se battaient pour avoir leur aliment. Je vous assure que dans ce moment j'étais fort embarrassé de mes yeux ; si j'avais vu un crochet dans les roseaux de la hutte, je les y aurais accrochés, mais pas moyen. Cette bonne femme me faisait appeler pour une chose fort curieuse.

Elle me demanda si ceux qui se marient devant le Prêtre sans tenir une chandelle à la main, étaient bien mariés. — *Parfaitement*, lui dis-je. — *Comme tout le monde me disait que je vivais en concubinage, que je n'étais pas bien mariée, parce que je n'avais pas suivi cette pratique, je voulais savoir si je devais me présenter de nouveau devant le Prêtre pour me marier légitimement*. Je lui répondis que ce n'était pas nécessaire, qu'elle était bien mariée. — *Je vous demande pardon, Père*, ajoutait-elle, *si je vous ai fait demander, je n'avais rien pour me couvrir assez modestement pour aller me présenter devant vous*.

Je lui demandai ensuite si elle n'avait pas assisté à la Mission. — *Mon Père*, dit-elle, *je n'avais rien pour sortir*. — *Donc vous ne vous êtes pas confessée?* — *Non, Père*. — *Combien de temps y a-t-il que vous ne vous êtes pas confessée?* — *Dix-huit ans*. Sans autre préambule, je tire mon mouchoir pour faire un confessionnal à la mode mexicaine ; mais elle me dit que dans ce moment elle n'était pas disposée, elle me promit de venir se confesser à la Mission voisine, que pour cela elle se ferait prêter des habits ; elle a tenu sa parole, est venue se confesser et a reçu la sainte Communion.

4 *mai* 1863. — Il y a six mois, je suis allé jusqu'aux portes du tombeau, on m'a administré; malgré cela et peut-être à cause de cela, je n'ai pu franchir le peu de chemin qui me restait à faire ; aussi pendant quelques jours j'ai conservé un peu de rancune contre la Sainte Vierge : elle n'a pas voulu de moi ; il aurait été si doux cependant de mourir ! Il paraît que je n'ai pas été trouvé digne de la voir et de la contempler, Elle me réservait pour de nouvelles souffrances, je ne lui avais pas encore gagné assez de cœurs, c'est pour cela sans doute qu'Elle m'a laissé de nouveau dans l'exil. C'était aussi la pensée qui me dominait pendant ma maladie. Un soir, on m'avertit de me préparer à recevoir le Saint Viatique, on me trouvait bien mal, le médecin dit qu'il n'y avait plus rien à attendre ; moi seul je sentais que je ne devais pas mourir ; je savais que j'avais beaucoup à expier, que par conséquent la Sainte Vierge me réservait pour souffrir encore ; c'est précisément ce que je disais à un de nos Pères : *Je suis sûr que je ne mourrai pas cette fois-ci,* lui disais-je, *il me reste encore à porter des croix bien pénibles sur la terre ;* ce que j'avais prévu s'est réalisé...

Ma part est la plus belle aux yeux de la Foi : *Evangelizare pauperibus misit me...* c'est mon lot. Pour la Mission qui m'occupe, il faut une santé de fer, car ce n'est qu'à force de peines, de fatigues et de sueurs que l'on peut faire quelque chose. Je le sais maintenant par expérience, je viens de passer deux mois et demi dans nos Missions ; impossible de vous dire tout ce que l'on endure, privations de tout genre, souffrances au dehors, plus grandes souffrances à l'intérieur ; ce qui me fatigue le plus physiquement, c'est le manque de sommeil.

Pendant le jour, on prêche, on catéchise, on visite les familles (je ne vous parle pas de leur misère, ce serait trop long de vous dire les détails, j'attends une circonstance plus favorable pour vous faire connaître la Mission tout au long), la nuit on récite le rosaire, on prêche encore ; après le rosaire on confesse, de sorte que rarement on se couche avant minuit ; et mieux vaudrait ne pas se coucher, parce qu'il est impossible de fermer l'œil, mille puces, garrapates, mousquitos, vous font faire mille tours sur votre couche, qui bien souvent se

compose d'une peau de bœuf ou de vache, de sorte qu'on se lève plus fatigué que la veille.

Autrefois, quand je lisais les *Annales de la Propagation de la Foi*, je me disais que les Missionnaires étaient des poltrons de se plaindre de la piqûre de petits insectes, maintenant je comprends qu'ils avaient bien raison, c'est un lent martyre. Certaines fois j'ai eu tout mon corps plein de boutons provenant uniquement de la piqûre des insectes. C'est vraiment un supplice.

Cette année, j'ai été chargé d'une grande partie de la Mission, c'est pour la première fois que j'ai parcouru certaines bourgades. Oh ! si j'avais un compagnon, je passerais d'heureux moments, mais impossible de marcher deux, à cause de la misère des peuples, qui ne peuvent pas nourrir deux Missionnaires.

En arrivant dans une bourgade, j'invite ces pauvres gens à se confesser, mais ils ne l'entendent pas ainsi ; ils me disent qu'ils ne me connaissent pas, et plusieurs, pour se débarrasser de moi, ajoutent : « Si tel ou tel Père ne vient pas nous visiter, nous ne nous confesserons pas. »

Que dites-vous de ces paroles ? comme c'est encourageant ; cependant cela ne m'épouvante pas ; je leur fais promettre de venir au moins le soir réciter le rosaire ; ils viennent, parce qu'ils aiment un peu la Sainte Vierge. Alors changent les affaires, ils me regardent d'un œil plus bienveillant, enfin ils se confessent, et rarement il en reste quelques-uns sans remplir leur devoir pascal.

Aussi le jour de la Communion est-il un de leurs beaux jours ; j'aime à les voir avec un air de bonté, de contentement qu'ils n'avaient pas. Avant de partir, je leur donne ma croix à baiser et ils le font avec bonheur. En se la passant les uns aux autres, ils font de grands signes de croix, collant leurs lèvres cinq ou six fois sur mon crucifix, puis ils me disent : *Si vous ne revenez pas, nous ne nous confesserons plus.*

Dans les bourgades où, les années précédentes, il se confessait au plus quatre ou cinq personnes, cette année il s'en confessait jusqu'à quarante ou soixante. Un jour, je disais à un

jeune homme de trente ans de remplir ses devoirs de chrétien (jamais il ne s'était confessé). *Plus tard, plus tard,* me répondait-il. Je l'engage à venir au rosaire, et après la cérémonie c'était le premier qui tombait à mes genoux pour se confesser. *Je vous avais bien dit,* me répétait-il avec confusion, *que je ne me confesserais pas ; maintenant je me rends, ayez la bonté de m'entendre.*

Dans une autre bourgade, j'avais passé toute la journée avec un bonhomme de soixante ans, impossible de le déterminer à se confesser ; enfin je désespérais, lorsque tout à coup il se présente pour m'accompagner : je devais aller visiter une femme aveugle et malade ; je le remercie poliment, lui disant que je connaissais mon chemin ; malgré mon refus il persiste, et je cède à sa demande. Arrivés au milieu du bois, il m'arrête au pied d'un arbre en me disant : *Père, à présent que nous sommes seuls, je veux me confesser.*

Un autre jour, la sœur d'un de nos fameux généraux mexicains vint visiter une bourgade qui était sa propriété ; ce fut précisément lorsque j'y donnais la Mission. On m'avertit qu'il y avait bien des années qu'elle ne s'était approchée des Sacrements. Après avoir discuté quelque temps avec elle, elle finit par céder, elle se confessa, fit la sainte Communion le lundi matin, et le vendredi une attaque la transportait subitement dans l'éternité. On me disait que depuis son retour à Dieu elle pleurait de joie et répétait que jamais plus ses ouvriers ne travailleraient le dimanche.

Dans les deux mois de ma tournée, j'ai fait faire la première communion à plus de cent quarante hommes de trente, quarante, cinquante et soixante ans, et qui ne s'étaient confessés qu'une fois, lors de leur mariage, et Dieu sait ce que valent leurs confessions faites dans ce moment-là ; j'ai marié plus de vingt-cinq hommes vivant dans le concubinage, j'en ai séparé plusieurs autres qui ne pouvaient se marier et qui vivaient ainsi dans le désordre.

Le bien se fait, grâce à la protection de Marie. Oh ! si vous saviez comme je fais résonner à leurs oreilles ce doux nom de notre Mère ! Combien de personnes qui ne s'étaient jamais

confessées me disent, lorsque je leur ai fait promettre de bien aimer la Sainte Vierge : *Oh ! oui, Père, Elle, ma dévote !* c'est le mot qu'ils emploient ; c'est aussi à Marie, leur *dévote,* que j'attribue le grand nombre de conversions.

31 *mai* 1863. — J'arrive de Mission, et comme il me reste encore quelques instants avant le départ du R. P. Supérieur pour la France, je vais en profiter pour m'entretenir avec vous. Après avoir visité une grande partie de la Mission pour préparer les gens à faire leurs Pâques, j'obtins de partir avec un compagnon, ce fut le bon petit P. Kalum (prononcez Keralum), qui est dans cette Mission depuis douze ans. Il connaît parfaitement les bourgades que nous allions parcourir, puisqu'il les visite depuis longtemps. Cette partie de la Mission est la plus difficile soit à cause de l'étendue de terrain que l'on a à parcourir, soit à cause de la sauvagerie des gens et de la pauvreté des familles. Comme vous le pensez bien, deux Pères ne peuvent jamais aller ensemble, à cause de la misère de la population, de sorte qu'en arrivant dans une bourgade, on se sépare pour aller l'un d'un côté, l'autre de l'autre ; on se rejoint après quatre ou cinq et quelquefois après huit jours.

Nous partîmes le premier lundi de mai de Brownsville, nous voyageâmes longtemps ; enfin après un long trajet nous arrivâmes, un peu avant dans la nuit, dans une bourgade composée de deux familles ; nous demandons à passer la nuit en cet endroit ; impossible d'aller plus loin, l'obscurité était profonde, seulement quelques éclairs venaient dissiper de temps en temps les ténèbres pour nous replonger dans des ténèbres plus épaisses. Un orage nous menaçait, déjà le tonnerre grondait bien près de nous ; nous voyant dans l'impossibilité d'avancer plus loin, nous nous vîmes forcés de passer la nuit dans une hutte. Pour souper on nous donna une tasse de café avec une bouchée de pâte de maïs, pour couche on nous offrit une porte. A peine étions-nous étendus sur notre lit moelleux que la pluie commença à tomber par torrents, il y avait six mois environ que nous n'avions pas eu le plaisir de l'entendre. Cette nuit-là nous nous mouillâmes à peu près comme si nous avions été couchés dehors, malgré la précaution qu'on avait

eue d'étendre une peau de bœuf sur nos têtes pour nous garantir tant soit peu. Nous nous levâmes de bonne heure, frais et dispos, comme vous le pensez; on nous fit déjeuner par cœur, et nous avions cependant sept ou huit lieues à faire avant d'arriver à d'autres bourgades.

Heureusement j'avais mis un peu de pain dans mon petit sac où nous plaçons tout ce qui nous sert à dire la Messe ; c'est une chapelle ambulante : il contient la pierre sacrée, le calice, l'ornement, la clochette pour appeler les gens, en un mot tout ce dont le Missionnaire a besoin pour le Saint Sacrifice. Tout en cheminant, je dis au P. Kalum : *Père, ne mangeriez-vous pas un petit crouton? — Volontiers,* me répondit-il. — *Mais pourquoi n'avez-vous rien mis dans votre sac pour nous soutenir un peu pendant la route? — Je ne le fais jamais*, me dit-il, *je compte toujours sur la Providence! — Vous avez raison, Père*, lui dis-je, *et pour vous prouver que la Providence ne vous fait pas défaut, voilà un petit crouton qu'elle vous envoie.* Vous pouvez croire que nous fîmes honneur à notre déjeuner. Un peu de pain, ce fut à peu près tout notre déjeuner, notre dîner, je dirais presque aussi tout notre souper. Ce jour-là même nous nous séparâmes pour nous réunir au bout de huit jours. Ce temps écoulé, je ne fis qu'entrevoir mon compagnon un instant, nous nous confessâmes, après quoi je m'enfonçai dans les déserts, lui laissant à lui quelques bourgades rapprochées les unes des autres où il pourrait plus facilement travailler; en nous séparant, le Père, qui connaissait parfaitement les lieux, m'avait dit : *Père, je vous désire bonne chance, plus d'une fois vous coucherez à la belle étoile;* mais il n'avait pas deviné juste. Connaissant la bonté de mon coursier, me fiant à sa légèreté et à la rapidité de sa course, je savais toujours, à dix minutes près, le temps qu'il me fallait pour franchir l'espace que j'avais à parcourir; de manière que, malgré la prédiction de mon vieux compagnon, habitué à coucher en plein air chaque fois qu'il visite cette partie de la Mission, je n'ai pas eu l'avantage de dormir sur la dure.

Difficilement je vous dirais la joie et le contentement que

me donnaient ces peuples à demi sauvages ; des bourgades entières se confessent et communient ; et ces pauvres gens me disent : *Père, revenez, revenez bientôt nous voir.*

Un jour, un jeune Indien de dix-huit ans, qui avait été pris à l'état sauvage à l'âge de douze ans et qui maintenant est un peu civilisé, voulut, malgré mon opposition, m'accompagner dans la bourgade voisine, que je ne connaissais pas ; en passant dans les bois, il me dit, en me montrant un gros arbre : *Voyez-vous cet arbre, Père, eh bien, il y a quinze jours environ, je trouvai un lion couché sur cette grande branche, je voulais tirer sur lui avec ma carabine, mais jamais je n'ai pu faire avancer mon cheval assez près de l'animal pour le viser.* C'est vous dire que nous pouvons avoir l'avantage de rencontrer quelquefois de ces charmants compagnons de voyage dont on se passerait volontiers.

Nous arrivâmes dans une bourgade où j'eus le bonheur de confesser assez de monde. Je me rendis ensuite au point du rendez-vous déterminé avec le P. Kalum. J'arrivai un jour avant lui : c'était dans une bourgade de dix familles, la plus grande que nous ayons dans cette partie de la Mission.

Je commençai à visiter les familles, je les invitai à venir au rosaire ; là, comme dans les autres populations que j'avais visitées, j'eus la consolation de voir tout le monde se confesser. Le Père arriva la veille de mon départ ; vint le beau jour de la Communion générale, impossible de vous dire la joie de ces bonnes gens. Après la cérémonie, le plus vieux de la bourgade fit une quête pour les Missionnaires, et il nous remit 25 ou 30 francs.

Une seule femme était restée sans faire sa Mission ; elle pleurait, elle s'arrachait les cheveux, elle aurait voulu faire comme les autres, mais elle vivait en concubinage, et pour surcroît de malheur son prétendu époux n'était pas dans la bourgade.

La Mission terminée, nous partîmes vers dix heures du matin pour nous rendre dans une autre bourgade bien éloignée ; le Père pensait connaître le chemin, et après un léger déjeuner nous montions en selle.

Nous marchâmes toute la journée et nous n'arrivions pas; cependant, selon la marche de ma monture, je pouvais calculer que nous avions fait un long trajet, au moins seize ou dix-huit lieues. Nous étions morts de soif et de faim aussi, nous n'avions rien à manger qu'un peu de fromage, mais s'en nourrir ce n'était que faire augmenter la soif qui nous dévorait. Vers six heures du soir nous arrivâmes en face d'un long étang, et d'après les indications qu'on m'avait données, je reconnus que nous étions à dix ou douze lieues de la bourgade que nous cherchions.

Nous voyageâmes longtemps encore; le cheval du Père ne pouvait plus suivre le mien. *Montez sur mon cheval,* lui dis-je, *donnez-moi le vôtre, il faut à tout prix arriver.* Nous marchâmes jusqu'à dix heures du soir. *Votre cheval boite,* me dit le bon P. Kalum, *il ne peut plus aller, que faire? — Ah! vous m'avez joué le tour,* lui dis-je, *vous revenez à votre ancienne habitude.* En effet bon gré, mal gré, il fallut coucher à la belle étoile, à la lueur des éclairs, au bruit du tonnerre qui nous annonçait un orage terrible; heureusement nous en avons été quittes pour la peur. Après avoir étendu la couverture de nos chevaux et mis leurs selles sous nos têtes, nous fîmes un bon somme, malgré la piqûre des insectes et nos estomacs vides qui criaient la faim.

Il y a deux ans, à pareille époque, j'avais été dans une des meilleures bourgades de la Mission, accompagnant un Père qui allait y dire la Messe; il me fut impossible de dormir sur un mince matelas étendu sur une porte renversée; je me levai vers minuit pour aller me coucher avec le Père, qui, disait-il, avait un bon lit; mais c'était de la même fabrique, seulement l'habitude le lui faisait trouver bien moelleux. Parfois je ris de mon ancienne délicatesse; je vous assure qu'actuellement il m'est aussi doux de dormir sur un cuir de bœuf comme autrefois sur un bon lit de plume. J'y dors beaucoup mieux, parce que toujours on se couche content et l'on se réveille de même, bien que souvent on n'ait pas soupé la veille et que l'on n'ait rien à se mettre sous la dent.

Après cette nuit passée en plein air, quel ne fut pas notre

étonnement de voir que nous étions arrivés à trois cents pas environ de la bourgade que nous cherchions. A peine descendus de cheval, on vint me chercher pour baptiser un enfant à vingt lieues de là; nos chevaux étaient rendus, nous-mêmes brisés. Malgré cela, après avoir pris une tasse de café, je partis faire ce baptême et la Mission dans la même bourgade, laissant le Père pour confesser. Je fis environ trois lieues avec un guide qui, arrivé à cette distance, me dit : *Père, impossible que je vous accompagne, mon cheval ne peut plus aller;* alors je m'aventure seul, sans connaître le chemin, je pars au galop ; toute la journée j'allai le même train. Vers six heures du soir, en passant dans un bois, je remarque bien distinctement, dessinées sur le sable, les traces du lion, elles étaient toutes fraîches. A cette vue, je vous assure, je sentis un frisson parcourir tous mes membres, mais bientôt je fais appel à mon courage et la peur disparut cinquante pas plus loin avec les traces de l'animal qui avait pris une autre direction.

J'arrive enfin dans la bourgade vers huit heures du soir, mon coursier était rendu et blessé; je restai là deux jours, confessant, arrangeant un mariage de concubinaires, après quoi je repartis sur un cheval excellent et qui aurait pu se mesurer avec avantage avec les coursiers de nos hippodromes. Ainsi, rejoindre mon vieux compagnon fut l'affaire de quelques heures.

En galopant, je suis arrivé au bout de mon papier. Adieu! Une autre fois je continuerai ces détails, si le récit peut vous intéresser encore.

Avec cette lettre, le R. P. Gaudet en apportait plusieurs autres dont nous voudrions pouvoir citer quelques passages. On aimerait à lire ces pages où respire le véritable esprit de la famille, cet esprit d'union, de charité, de dévouement et d'obéissance que notre Bien-Aimé Fondateur nous a laissé comme la plus précieuse portion de son héritage. La privation des communications les plus nécessaires, les épreuves et les souffrances les plus variées ne

l'ont point affaibli ou diminué : on dirait au contraire qu'il a grandi en raison des douleurs et des sacrifices. Oui, ces cœurs qui vivent si loin du centre de la famille y adhèrent de toute la force de leurs plus généreux sentiments. Ces lettres néanmoins, rentrant dans la catégorie des communications intimes et particulières, ne doivent pas prendre place dans notre publication. Nous en avons dit un mot pour prouver que les membres les plus éloignés de la famille n'ont rien perdu de ce qui en fait la vie et la fécondité.

Le 18 juillet, le R. P. Gaudet arrivait à Québec. Après une visite à nos Pères, il s'embarquait sur le steamer l'*Hibernia*, qui le transportait en dix jours à Liverpool. Là il se reposa pendant quelques jours en trouvant dans notre résidence une fraternelle hospitalité. Le 5 août, le R. P. Gaudet était à Paris, dans la Maison Générale, où notre Bien-Aimé Père l'attendait avec le plus cordial empressement.

A la fin du mois d'août et au commencement du mois de septembre, le R. P. Gaudet a pu visiter le Noviciat de N.-D. de l'Osier et la Maison du Sacré-Cœur à Autun. Partout il a pu constater la douloureuse et profonde sympathie que les épreuves de la Mission du Texas ont fait naître dans tous les cœurs.

Voici le rapport que le R. P. Gaudet a remis entre les mains du Supérieur Général. Nous le publions dans toute son étendue. On y trouvera l'historique du passé et le tableau de la situation présente de la Mission du Texas.

Lorsqu'en octobre de l'année 1849, à la sollicitation de Mgr Odin, Évêque de Galveston, de passage au Canada, trois de nos Pères, le R. P. Telmon, le R. P. Soulerin et le R. P. Gaudet, se rendirent de Montréal à Brownsville, munis de pouvoirs et de facultés pour y jeter les premiers fondements d'un établissement de notre Congrégation, Brownsville comptait une population d'environ trois mille âmes, non compris les soldats

de la garnison. Jusqu'à cette époque aucun Prêtre n'avait eu de résidence stable dans cette ville composée d'Américains, de Mexicains et de Français, tous fraîchement arrivés. Seulement, deux Prêtres attachés aux troupes des Etats-Unis, en qualité de chapelains, y avaient exercé le ministère en passant, comme l'atteste une espèce de registre fort court et fort en désordre, où l'on trouve quelques actes de baptêmes et de mariages.

La paix ayant été conclue entre les Etats-Unis et le Mexique, la majeure partie des troupes américaines furent rappelées et les chapelains probablement les accompagnèrent ; du moins, depuis cette époque, 1846, époque de la fondation de Brownsville, jusqu'à l'année 1849, date de l'arrivée de nos Pères, il n'en est plus fait mention, non plus que de la présence d'autres Prêtres. Aussi nos Pères, à leur arrivée à Brownsville, ne trouvèrent absolument rien d'établi, aucun lieu dédié au culte. En arrivant ils eurent à louer une habitation pour se loger. Ils offrirent d'abord le saint Sacrifice de la Messe dans des habitations privées tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, de la ville. S'ils trouvèrent quelques bonnes âmes qui les accueillirent de leur mieux et selon leurs moyens, la majorité ne les reçut qu'avec froideur, indifférence et même un certain mépris. Une lettre du R. P. Soulerin au P. Gaudet, que Mgr Odin avait retenu à Galveston pour raison de santé, donnera une idée exacte des épreuves que ces deux premiers Pères eurent à endurer au début de la Mission. En voici un extrait sur l'original :

« *Brownsville,* 20 *mars* 1850. Mon Révérend Père, si les difficultés, les épreuves, les tribulations, les croix de tout genre sont le cachet des grandes œuvres, nous pouvons avec assurance ranger parmi elles notre établissement à Brownsville. Ce n'était point assez d'une froide réception, d'une quasi totale indifférence vis-à-vis nous et l'Eglise, de la part des habitants de cette ville, durant notre séjour au milieu d'eux; ce n'était point assez des privations de tout genre auxquelles il a fallu nous soumettre, pour ne pas froisser leur excessive susceptibilité, et leur donner des Prêtres une tout autre idée que celle qu'ils avaient entretenue, avec certaine raison, jusqu'à notre arrivée ; il fallait encore digérer le triste quart

d'heure d'une expulsion de notre premier logement. Le Seigneur, j'aime à le croire, nous a ménagé ce contre-temps pour nous bien graver dans la mémoire que rien ici-bas ne se fait sans qu'il y mette la main... Croyez-vous que tout cela nous ait découragés? point du tout. Nous sommes résolus à faire face aux épreuves jusqu'à la dernière goutte de sang. Ainsi sachez bien que, du sein de notre exil, qui est la maison de l'excellent lieutenant Garéché, nous dressons encore toutes nos batteries pour reconquérir au plus tôt le terrain qu'il nous a fallu céder. Nous espérons, sous peu de jours, rentrer dans une nouvelle maison qui vient de nous être offerte gratis par un luthérien. Ce sera notre quatrième station en quatre mois, etc. »

A cette citation ajoutons un extrait d'une autre lettre écrite au même P. Gaudet par le R. P. Telmon, qui sera un complément encore plus expressif des difficultés que ces deux Pères rencontrèrent au début de cette Mission.

« *Brownsville*, 3 *avril* 1850. Mon bien cher Père, Mgr Odin a été étrangement trompé sur les dispositions de nos gens pour l'établissement de la Religion au milieu d'eux. Il n'y en a pas un seul en ville qui ait l'ombre de foi et de vues religieuses ; ceux qui ont souscrit pour la construction d'une Eglise, en lui demandant des Prêtres, l'ont fait par pure spéculation. Comme les Mexicains refusaient leur confiance à ces étrangers qui n'avaient chez eux ni Prêtres, ni autel, ils ont voulu se laver de cette tache et montrer à leurs pratiques qu'ils étaient chrétiens comme eux. Du reste, tout devait se borner à l'édifice. Quant à la pratique, ils n'y ont jamais songé; ils sont tous francs-maçons, qu'en attendre ! Quant à la partie mexicaine, c'est un ramassis d'échappés de prison, d'assassins, de joueurs, d'ivrognes et de prostituées. Un très-petit nombre d'entre eux se tient en dehors de cette catégorie, mais ils ne vont pas plus loin. Ils travaillent le dimanche comme les autres jours. Quelques-uns viennent à la Messe, mais je ne puis les amener à l'instruction en espagnol que je fais après les Vêpres. Je les chauffe quelquefois le matin, mais ils n'en font pas mieux l'après-midi. Cet état de choses me cause d'inex-

primables angoisses... nous sommes à bout de nos finances. Depuis un mois nous mangeons chez un officier de la garnison, M. Garéché, un fervent catholique. Lorsqu'on nous enleva un hangar où nous avions établi notre chapelle, nous nous trouvions absolument sans gîte. La souscription ouverte pour notre entretien ne se paye pas. En quatre mois nous avons eu quatre logements différents et trois Eglises. Le premier dans un hangar ; le deuxième dans la maison même qui servait de chapelle, misérable chambre habitée auparavant par deux femmes de mauvaise vie ; le troisième à la garnison ; le quatrième dans une espèce d'appentis attenant à notre chapelle actuelle ; or, cette chapelle a été autrefois une salle de bal, d'ivrognerie et le reste... encore sommes-nous heureux de l'avoir. Le propriétaire, luthérien allemand, nous en a donné l'usage gratuit jusqu'à ce qu'il y ait une Eglise bâtie. C'est un catholique qui nous a jetés à la porte, c'est un protestant qui nous recueille. »

Malgré tant de traverses et de difficultés, ces deux Pères, par leur patience et leur zèle, parvinrent, cependant, après quelque temps à se concilier et à s'attirer cette population si désorganisée moralement, et arrivèrent, aidés par des contributions, à élever une chapelle en planches de quatre-vingts pieds de long sur vingt pieds de large, dont le tiers fut destiné à leur résidence. C'est dans cette modeste chapelle que commença d'une manière régulière le culte religieux pour aller toujours en progressant, quoique bien lentement dans le principe. On avait un pied-à-terre, on était à l'abri des vexations arbitraires, c'était beaucoup. Tout faisait espérer un succès prochain, lorsque tout à coup, à la suite du Chapitre général de la Congrégation tenu à Marseille, l'ordre arrive au P. Soulerin de se rendre en Canada et de prendre en passant le P. Gaudet à Galveston. Quelque temps après le Supérieur Général rappelle le P. Telmon en France, c'était donc détruire cet établissement naissant.

Mgr Odin se vit obligé d'envoyer un Prêtre séculier pour succéder aux Pères. Le Prélat, quoique bien contrarié de ce rappel subit, ne perdit pas espoir de revoir les Oblats venir de

nouveau continuer l'œuvre qu'ils avaient commencée. Un an après il se rend à Rome pour les affaires de son Diocèse, et à son retour passe à Marseille pour solliciter auprès de notre Révérendissime Supérieur Général le retour des Oblats à Brownsville ; ses espérances ne furent point trompées. Après mûre délibération, six Pères et un Frère convers lui furent accordés, et, en compagnie de ce digne Evêque, s'embarquèrent pour Galveston, où ils arrivèrent en mai 1852. Quatre mois plus tard trois Pères et le Frère prirent la route de Brownsville et rentrèrent en possession de ce poste, délaissé dix-huit mois auparavant, pour ne plus l'abandonner. Après quelques mois de séjour à Brownsville, le Supérieur de la Maison, le P. Verdet, conçut le projet de construire une Eglise en brique plus en rapport avec les besoins de la population et dans un lieu plus central que la chapelle existante, qui, du reste, n'était qu'une chétive construction temporaire et inachevée. La première pierre de ce nouvel édifice fut posée le 6 juillet 1856. Grâce aux efforts incessants des Pères, et malgré des contrariétés, des revers de tout genre, l'édifice s'éleva et fut à même d'être bénit et livré au culte le 12 juin 1859, jour de la Pentecôte. Quoique loin d'être achevée, cette Eglise de style gothique, à trois nefs, n'en est pas moins un monument, au dire des connaisseurs, et selon les papiers publics la plus belle construction en ce genre, non-seulement de la contrée, mais encore du Texas.

Depuis, les Pères ont construit leur résidence contiguë à l'Eglise. Cette bâtisse, disposée à propos pour les commodités et usages d'une communauté religieuse, sans avoir l'élégance des constructions américaines, ne laisse pas que d'offrir un beau contraste avec l'Eglise. Sa façade, avec doubles arceaux superposés du rez de-chaussée au deuxième étage, forme une belle galerie dans toute sa longueur et donne l'idée de nos anciens cloîtres. Après l'Eglise, c'est sans contredit la bâtisse la plus vaste et la plus imposante de la ville. En voici les dimensions : longueur, 82 pieds; largeur, 34 pieds; hauteur, 34 pieds; largeur des deux galeries à jour, 10 pieds sur 80 pieds. La toiture est une terrasse dans toute la longueur

de l'édifice. De cette vaste plate-forme, la vue se promène à plusieurs lieues à la ronde sur le Texas et sur le Mexique. Les étrangers qui veulent avoir une idée de la ville de Matamoros sans traverser le Rio-Grande, n'ont qu'à venir jeter un coup d'œil de ce point de vue.

Le Couvent des Religieuses du Verbe Incarné est un établissement qui a aussi pris naissance à Brownsville, grâce aux soins et efforts des Pères. Cette Communauté, amenée de Lyon par Mgr Odin, compte actuellement douze religieuses et a déjà opéré un bien immense auprès de la jeunesse du sexe. Outre le pensionnat tenu par ces dames, elles donnent habituellement l'instruction à près d'une centaine d'externes de parents pauvres. Par le moyen de cette école, les Pères ont pu établir des catéchismes réguliers, œuvre qui, auparavant, avait toujours échoué malgré leurs efforts, vu l'indifférence des parents au sujet de l'instruction religieuse de leurs enfants. Actuellement, toutes les années, à une époque fixe, un certain nombre de ces enfants sont préparés avec soin à la première communion; et la fidélité avec laquelle elles continuent ensuite à assister aux offices de l'Eglise, à fréquenter les sacrements, donne beaucoup à espérer pour l'avenir.

Il reste encore beaucoup à entreprendre, beaucoup à faire; mais l'œuvre la plus urgente, sans contredit, est un établissement pour l'instruction de nos petits garçons, qui, faute des premiers principes d'éducation, passent leur jeunesse à courir les rues, livrés à eux-mêmes, sans qu'on puisse les amener au catéchisme, même le dimanche. Déjà les Pères ont fait dans ce but l'acquisition d'un vaste local à l'extrémité de la ville, et si la guerre des Etats-Unis n'était venue paralyser toutes choses, ils auraient déjà fait des démarches efficaces pour la construction de cet établissement, qu'ils se proposent de confier aux Frères de la Doctrine chrétienne. Les habitants de la ville et de la contrée le désirent avec anxiété. Aussitôt que les circonstances le permettront, on mettra la main à l'œuvre, et la construction sera poussée avec toute l'activité que permettront les ressources, qui sont encore en partie entre les mains de la Providence. Mais à ce sujet les Pères sont sans inquiétude.

Jamais elle ne leur a fait défaut, aussi leur confiance en elle est-elle illimitée.

Une fois cet édifice sur pied, la ville et la Mission seront pourvues de trois établissements qui feront honneur à la Religion, et seront un témoignage permanent du zèle et du dévouement des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée. Ainsi délivrés des grands embarras qu'entraînent toujours après elles des œuvres de ce genre, dans un pays où il faut pour ainsi dire tout diriger, tout faire par soi-même, il ne restera plus qu'à perfectionner, ce qui se fera petit à petit et sans difficulté par le moyen de l'économie. Alors aussi le ministère sera plus régulier, moins pénible et plus fructueux, à n'en juger que par les succès déjà obtenus malgré les contrariétés sans nombre, les événements fâcheux survenus depuis que nous sommes à Brownsville, tels que trois révolutions qui ont ravagé la Mission d'un bout à l'autre, la guerre actuelle qui a entièrement suspendu tout commerce, trois épidémies affreuses qui nous ont éprouvés si cruellement en nous enlevant quatre Pères et deux Frères, le naufrage du P. Verdet, Supérieur de la Mission, des disettes répétées occasionnées par de longues sécheresses, sans parler des privations que nous impose le blocus de notre port, et cela depuis un an entier.

Il y a dix ans, quoique la population de Brownsville ne fût pas de beaucoup inférieure à celle d'aujourd'hui, c'est à peine si trente à quarante personnes se rendaient aux offices du dimanche ; il va sans dire que les sacrements étaient complétement délaissés. Aujourd'hui l'Eglise neuve se remplit aux grandes solennités. Les dimanches ordinaires, les deux Messes de paroisse et les Vêpres sont bien suivies, sans parler de deux neuvaines, l'une à l'Immaculée Conception, l'autre à saint Joseph en Mars, les exercices du Carême et du mois de Marie, qui attirent un bon nombre d'âmes fidèles, les enfants surtout. Autre succès qui, sans être apparent, n'en est pas moins un grand bienfait : autrefois on n'appelait les Pères auprès des malades que lorsqu'ils avaient perdu la parole, les exceptions à cette déplorable habitude étaient fort rares. A force de leur rappeler, à l'Eglise, les graves obligations de

faire assister à temps leurs malades, ils ont fini par le comprendre, ou du moins ils se sont rendus à nos désirs, à nos avis. Actuellement leurs précautions, leurs prévoyances ne laissent rien à désirer, et nous permettent de les visiter à temps, même de les visiter plusieurs fois, pour les préparer à la réception des derniers sacrements. Ceci s'applique non-seulement aux gens de la ville, mais même aux gens du dehors, car il n'est pas rare qu'on vienne nous appeler des ranchos, quelquefois assez éloignés, pour confesser des malades, baptiser des enfants en danger. Ce succès, à lui seul, serait suffisant pour soutenir le zèle et la patience du Missionnaire au milieu de ces populations. Autrefois on n'avait la chance de leur faire quelque bien ni pendant la vie, ni à l'heure de la mort, ce qui était plus que désolant.

Reste maintenant à parler du ministère que les Pères ont à exercer au dehors. Notre juridiction s'étend à l'est jusqu'au golfe même, c'est-à-dire à douze lieues de Brownsville. A l'ouest, en remontant le Rio-Grande, à vingt-cinq lieues; au nord-est, dans l'intérieur, à trente lieues. Nombre de ranchos où l'on peut dire la Messe, cent cinq, sans compter quantité d'autres ranchos qui n'ont que deux ou trois habitations et qu'il est bon de visiter de temps en temps, ne serait-ce que pour baptiser les nouveau-nés.

Ce genre de ministère est des plus pénibles, en raison du climat, des distances et de la pauvreté des gens, qui n'ont pour toute habitation que de misérables huttes en branches ou roseaux enduits d'un peu de terre en guise de mortier. Inutile d'ajouter que le Missionnaire, la plupart du temps, doit se contenter, comme eux, pour tout lit, de sa couverture étendue par terre, ou d'un cuir de bœuf; la selle du cheval ou le petit sac contenant la chapelle du Missionnaire tient lieu d'oreiller. Là il repose ses membres fatigués et dort, si toutefois la vermine dont ces misérables réduits sont hantés le lui permet. Le cheval, pendant ce temps, attaché à une longue corde, cherche comme il peut une maigre pâture parmi les broussailles, car ce n'est pas souvent qu'on puisse le pourvoir à demeure, vu les grandes et fréquentes sécheresses qui dévorent

tout. Et le Missionnaire, que mange-t-il? Un peu de pain de maïs arrosé d'une tasse de café sans lait la plupart du temps, et souvent sans sucre, voilà la nourriture habituelle de ces pauvres gens. On est heureux de trouver parfois un morceau de viande séchée au soleil; quant à la viande fraîche, c'est rare d'en rencontrer, surtout dans les petits ranchos. Ce qui revient à dire que le Missionnaire vivote tout en faisant des courses qui lui ouvrent cependant passablement l'appétit; mais il finit par s'y faire, ou plutôt à se résigner, dès lors qu'il ne peut faire autrement. Lorsque certains de nos Pères restent un mois absents, ils rentrent nécessairement exténués, mais le régime de la Communauté, sans être recherché, a l'avantage d'être substantiel et copieux, de la sorte ils rattrapent ce qu'ils ont perdu et se remettent promptement, s'ils sont de *bonne constitution.*

Si physiquement parlant ce genre de ministère est très-pénible, il a aussi ses difficultés morales qui demandent une énergie de caractère, une patience, un renoncement à soi-même plus qu'ordinaires. Ces enfants des champs et des bois, les trois quarts d'origine indienne, sont retombés avec le temps dans les habitudes de leurs pères, ou plutôt ne s'en sont jamais bien dépouillés. La paresse, la danse, le jeu, les superstitions, sont leurs exercices de prédilection. Le concubinage est au rang des choses communes, d'habitude ; ils trouvent étrange qu'on les en reprenne si fort. *Je ne suis pas le seul,* voilà leur excuse. Dernièrement un de nos Pères alla visiter un nouveau rancho fort écarté, il se composait de neuf familles, dont sept étaient de la catégorie ci-dessus mentionnée. Ce n'est pas tout, pour légitimer ces alliances champêtres, la plupart du temps les informations préliminaires en découvrent l'impossibilité actuelle, on apprend que tels ont laissé mari ou femme dans l'intérieur du Mexique. Leur parler de se séparer, c'est perdre son temps. *Qui me fera vivre,* dit la femme, *et ces enfants, qui les soutiendra?* Parfois, au moment de la mort, ils se décident à cette démarche, voyant qu'il n'y a pas moyen autrement de recevoir les sacrements ; mais si la mort passe outre, ils reviennent à leurs habitudes. Ceux qui ne sont pas dans cette catégorie sont d'une insouciance telle pour leurs devoirs reli-

gieux et ceux de leurs enfants, que souvent on ne sait vraiment comment s'y prendre avec eux : ils vous promettent tout, ils conviennent de tout, mais n'en restent pas moins là sans faire la moindre démarche. Voilà le peuple que nous avons à évangéliser. Je doute fort que notre Congrégation ait un ministère, n'importe dans quelle Mission confiée à ses soins, qui offre si peu de consolation et tant de privations aux Missionnaires. Cependant on baptise à peu près tous les enfants, les mariages bénis par l'Eglise deviennent assez fréquents, les unions illégitimes se régularisent à la suite de plusieurs visites ; quelquefois le temps lève les empêchements qui les rendaient d'abord impossibles ; mais il n'en est pas moins vrai de dire qu'on sera longtemps à réformer ce pauvre peuple, que les mauvais exemples de ceux qui auraient dû le reprendre, l'instruire, l'édifier, ont comme autorisé dans le vice. Autre obstacle qui rend aussi cette réforme très-difficile, c'est que le peuple est trop inconstant, trop nomade, vagabond. Telles familles qui sont ici aujourd'hui, demain passeront la rivière et s'en iront fixer leurs pénates à dix, vingt-cinq, cinquante lieues plus loin dans l'intérieur ou le long de la rivière, pour revenir l'année prochaine ou plus tard se fixer à Brownsville ou dans un rancho voisin. Rien ne les attache à un endroit, ces familles vivent au jour le jour, sans s'inquiéter le moins du monde de l'avenir. En partant d'un lieu, elles peuvent dire en toute vérité : *Je porte tout avec moi*. Une couverture, un grand coutelas à la ceinture, un fusil sur l'épaule ou un pistolet, voilà la charge de l'homme ; la femme porte sur sa tête la garde-robe, une pierre à broyer le maïs ; les enfants, en chemise ou vêtus comme ma main, les suivent. On ne fait pas de voyage sans rencontrer sur la route de ces familles de *bohémiens*. Arrivés à destination, ils s'installent n'importe où ; d'abord on fixe la couverture sur quatre piquets en guise de tente pour protéger pendant le jour des ardeurs du soleil, et pendant la nuit, du serein. Le lendemain, ou plusieurs jours après, car le Mexicain ne se presse jamais, ils s'en vont couper quelques rames à la forêt voisine, des joncs ou grands roseaux, les plantent en terre, enduisent de boue ces frêles cloisons, je di-

rai mieux, clôtures, jettent par-dessus quelques branches, des palmes ou de l'herbe sèche en guise de toit, et les voilà installés, sans souci, jusqu'à ce que quelque événement ou le caprice viennent leur dire de chercher d'autres parages, d'entreprendre une nouvelle expédition. Voilà le Mexicain de la basse classe, et tous ceux de notre Mission, à part les maîtres des ranchos, appartiennent à cette catégorie.

En terminant ce coup d'œil, vous trouverez peut-être que je ne me suis pas assez étendu sur les détails ou faits particuliers. Mais je crois vous en avoir dit assez pour vous donner une idée exacte de la fondation de la Mission, des œuvres qu'elle embrasse, du bien déjà obtenu et de ce qu'il reste à faire. *Messis multa, operarii autem pauci.*

A. Gaudet, o. m. i.
Prêtre, Supérieur.

A cet exposé si clair et si précis, le R. P. Gaudet a ajouté de vive voix toutes les explications désirables. Il a demandé avec instance de nouveaux ouvriers évangéliques. Les propositions faites par Mgr l'Évêque de Monterey rendaient nécessaire le renfort sollicité par le Pro-Vicaire du Texas. Le Mexique s'ouvre à nous, et sur les deux rives du Rio-Grande, le plus vaste champ s'offre au zèle et au dévouement de notre Congrégation. Dieu nous appelle à y travailler au salut des âmes les plus abandonnées, mais le temps propice n'est pas encore venu. La guerre ravage ces belles régions, et on ne peut prévoir la fin des calamités qu'elle entraîne après elle. Le Mexique trouvera-t-il la paix et l'union ? Le Texas rentrera-t-il dans le calme et la tranquillité ? Question insoluble pour le moment. Augmenter le nombre de nos Pères dans une pareille situation, ce serait exposer sans aucun avantage sérieux de nouveaux Missionnaires à toutes les épreuves de l'acclimatation. La prudence conseillait l'expectative : c'est le parti qui a été suivi. Dès que les troubles auront cessé, on

n'oubliera pas le magnifique avenir que le Seigneur promet à la Congrégation dans ces contrées si douloureusement éprouvées.

Les nouvelles que le R. P. GAUDET a reçues de la Mission du Texas pendant son séjour en France ont confirmé la sagesse des mesures adoptées. Le R. P. OLIVIER lui écrivait à la date du 7 juillet :

Béni soit mille fois le Seigneur qui n'a pas permis que j'eusse à vous annoncer de trop tristes nouvelles! Depuis votre départ, nous avons été soumis à de terribles secousses, mais grâce à Dieu, nous en avons été quittes pour la peur. Voici ce qui s'est passé : le jour même où je revins de Matamoros à Brownsville, le 15 juin, je tombai malade et j'eus à souffrir jusqu'au samedi suivant. Je commençai alors, quoique bien faible, à dire la Messe au couvent et à confesser les religieuses. Le 17 du même mois, notre cuisinier fut atteint d'une fièvre qui le mit hors de service pendant une dizaine de jours. Le 21 au soir, le R. P. CLOS voulut partir pour visiter les ranchos en amont de Brownsville; mais le lendemain matin, il revint plus mort que vif, car la fièvre, accompagnée d'un violent mal de tête, l'avait complétement abattu. On s'empressa de lui prodiguer les soins les plus actifs. Malgré cela, on ne put couper la fièvre qu'au bout de six jours. Aussi fut-il réduit à une si grande faiblesse, qu'il se croyait perdu. Grâce à Dieu et aux soins du bon Frère ROUDET, aujourd'hui le R. P. CLOS visite ces ranchos. Ce n'est pas tout, le 23 juin, le R. P. MAUREL se sentit un peu indisposé, je lui proposai de faire une petite promenade à cheval, ce qu'il accepta avec plaisir ; mais le soir même la fièvre le prit et le mit dans un état pitoyable, jusqu'à nous donner des inquiétudes sérieuses... Enfin il est debout et commence à prendre des forces. Jugez par ce tableau de la triste situation où nous nous sommes trouvés pendant près de trois semaines. Le couvent a eu aussi ses épreuves, les religieuses et les enfants ont été frappés, mais aujourd'hui il semble que la fièvre a presque entièrement disparu.

Notre ville prend un accroissement extraordinaire. Français,

Irlandais, Espagnols, etc., affluent dans Brownsville. Tous ceux qui viennent de l'intérieur du Texas avec du coton vendent leurs chars afin de s'établir ici.

Aujourd'hui, 13 juillet, les Pères sont tous très-bien ; la communauté marche d'un pas égal, et il n'y a parmi nous qu'un cœur et qu'une volonté.

La chaleur est excessive et la sécheresse continue toujours d'une manière effrayante. Cependant, il y a trois jours que le ciel nous offre de belles apparences de pluie prochaine... Pour le moment je n'ai pas d'autres nouvelles à vous donner.

Le commerce de Brownsville décline un peu, écrivait le R. P. Parisot, le 3 septembre, depuis que le gouvernement exige le 25 pour 100 sur le coton. Les troupes fédérales s'avancent vers le Texas ; tout est en mouvement. Matamoros se prépare à résister aux Français. Mais avant que ceux-ci arrivent, cette ville sera peut-être le théâtre d'une nouvelle guerre civile...

Ces nouvelles alarmantes préoccupaient l'esprit et le cœur du R. P. Gaudet. A distance on craint toujours plus et on s'exagère facilement le mal que l'on redoute. Ayant terminé les affaires qui l'avaient amené en France, le Pro-Vicaire du Texas n'aspirait plus qu'à retourner au milieu de ses frères pour partager avec eux les périls de leur situation. Vers la fin de novembre, on annonça le prochain départ de Liverpool d'un bâtiment se rendant directement à Matamoros. Le R. P. Gaudet crut devoir profiter de cette occasion et il quitta Paris le 27 novembre, amenant avec lui pour la Mission du Texas deux Frères convers, le Frère Robert et le Frère Charret, heureux de l'accompagner sur cette terre lointaine.

Le départ devait s'effectuer au commencement du mois de décembre. Différentes circonstances l'ont retardé jusqu'au mois de janvier 1864. C'est dans les premiers jours de cette année que le R. P. Gaudet et ses deux compagnons ont mis à la voile. La Providence n'a pas voulu

qu'ils fussent exposés aux fureurs de l'Océan, au milieu des grandes tempêtes qui ont régné pendant la première quinzaine de décembre.

Mais les anxiétés ne manquaient pas au généreux Missionnaire. Les feuilles publiques annonçaient que Brownsville était tombé au pouvoir des fédéraux et que la ville n'était plus qu'un monceau de cendres. La rareté des communications ne pouvait qu'augmenter les inquiétudes. Enfin une lettre du R. P. Olivier, en date du 16 novembre, fit connaître la véritable situation des choses. Le R. P. Gaudet a pu s'embarquer avec l'espoir de revoir tous nos Pères et les beaux établissements qu'il a créés à Brownsville. Que Marie Immaculée conduise son frêle navire et le protége contre les dangers des flots !

Nous pouvons maintenant raconter tous les événements qui se sont succédé à Brownsville. Plusieurs lettres nous en ont apporté le récit navrant. Nous lisons dans une lettre du R. P. Clos, adressée au R. P. Vandenberghe le 8 novembre 1863 :

Laissez-moi vous parler un peu de l'état affligeant où nous nous trouvons, et vous exposer les phases pénibles que nous venons de traverser.

Parti les premiers jours d'octobre pour accompagner Mgr l'Evêque dans sa visite diocésaine, je rentrais heureux et content de retrouver ma cellule et de pouvoir me reposer des fatigues de la Mission. J'étais un peu malade, et c'est ce qui me faisait revenir avant l'époque déterminée. J'arrive à Brownsville le 29 octobre. Quelle ne fut pas ma surprise de trouver la ville en proie à la plus vive agitation ! Un capitaine confédéré venait de se révolter. Ayant appris qu'on devait licencier ses soldats, et par suite lui enlever sa place, il résolut de faire un coup d'Etat. Il fut convenu entre les soldats et leur chef de massacrer la plupart des Américains de l'endroit et de mettre le feu à la ville. Le projet devait s'exécuter dans la nuit du 26 au 27 octobre. Heureusement que le père du capitaine en

donna avis au général de la garnison. Aussitôt on prend des mesures pour sauver la cité ; les habitants s'arment et force fut à la troupe rebelle de passer le fleuve et d'aller se réfugier dans la ville voisine appartenant au Mexique. Là, sur un sol étranger, ils étaient en sûreté. Brownsville fut donc épargnée, mais quatorze citoyens avaient été immolés à la fureur des insurgés. Dimanche dernier, premier jour de novembre, tout était rentré dans le calme. Mais ce calme n'a pas été de longue durée.

Le lundi matin, la nouvelle du débarquement des fédéraux circule dans la ville ; la seule rumeur jette une terreur panique dans tous les esprits ; toutes les familles sont dans l'affliction et l'épouvante. Chacun cherche un refuge. De tous côtés, on voyait des charrettes chargées de meubles que l'on faisait passer à Matamoros ; femmes et enfants se désolaient, les hommes se jetaient à la nage pour traverser le fleuve. Seuls les Pères ne s'alarment point ; seuls, au milieu de la débâcle générale, nous restons immobiles, parce qùe seuls nous étions sans opinion politique ; seuls, nous sommes de tous lespartis sans appartenir à aucun.

Le lundi soir, nous eûmes la visite de l'aide de camp du général confédéré qui commandait la place. Il venait nous dire que nous n'avions rien à craindre, que l'état-major s'était réuni, et que l'on avait résolu d'abandonner la place aux fédéraux, parce que la garnison n'était pas en nombre suffisant pour se défendre. — *Restez tranquilles,* nous dit l'aide de camp, *vous n'avez rien à craindre, demain nous partons à onze heures.* — *Mais,* lui demanda un Père, *n'allez-vous pas brûler la ville en sortant, ainsi que tout le monde le craint?* — *Jamais,* ajouta-t-il, *on ne se portera à une extrémité semblable.* Comptant sur ces paroles, nous demeurâmes tranquilles chez nous sans rien enlever de la maison.

Le mardi, vers une heure de l'après-midi, on sonne la trompette pour réunir les soldats ; c'était le signal du départ. Curieux, nous aussi, de voir passer les troupes, nous montâmes à l'étage supérieur de notre maison, d'où nous pouvions facilement apercevoir le défilé des soldats qui quittaient ce que l'on

appelle ici leur *garnison*. A peine étions-nous placés derrière les persiennes que nous vîmes une épaisse fumée partir en même temps de quelques casernes, bientôt les flammes s'élèvent; dans un instant elles se communiquent aux maisons voisines; de là un incendie épouvantable, suivi rapidement d'une explosion effrayante produite par plusieurs barils de poudre que les soldats avaient laissés à dessein dans une des casernes afin de faire sauter la ville, bâtie sur le sable. Le coup fut si violent qu'il brisa les loquets de nos portes, qui dans ce moment se trouvaient fermées, les vitres furent cassées, l'Eglise se fendit, une statue de saint Pierre s'endommagea, et une barre de fer qui fermait l'entrée de la sacristie fut entièrement pliée. La secousse se fit également sentir à Matamoros, et nos Pères eurent aussi les carreaux de leurs fenêtres brisés.

Je n'essayerai pas de vous dépeindre les cris de désespoir, la désolation des pauvres habitants qui étaient restés dans Brownsville; ils se portaient en foule à notre maison, en criant : *Sauvez-nous, sauvez-nous!* Dans un instant, notre basse-cour, notre maison, notre Eglise furent encombrées d'armoires, de malles, de meubles, etc. Tous venaient chercher un refuge chez les Pères. Cependant il n'y avait pas plus de sûreté pour nous que pour les autres. Tant il est vrai que la Religion seule peut donner du calme et de la tranquillité dans les moments les plus critiques; nous paraissions impassibles au milieu de la tourmente, répétant sans cesse : *Que la volonté de Dieu s'accomplisse!*

Maintenant vous dire comment nous avons échappé à une mort certaine et à l'incendie, c'est une chose que l'on ne peut pas expliquer. Pour moi, je l'explique à ma manière : les enfants de Marie, les Oblats, ont une bonne patronne dans leur Mère... Eh bien! c'est notre Mère Immaculée qui a été notre libératrice et notre paratonnerre... Je dis libératrice, parce que, d'après de noirs desseins, nous devions être entièrement ensevelis sous les ruines. Une chambre en maçonnerie avait été préparée pour recevoir vingt-cinq barils de poudre avec des bombes et des grenades. Pour échapper à l'explosion épouvantable qui devait naturellement en résulter, toute la troupe

avait déjà fui ; tout à coup un général mexicain organise une petite compagnie afin d'arrêter les progrès du feu ; tout le monde se met à l'œuvre : on parvient à se rendre maître de la flamme au moment où elle allait atteindre la chambre fatale, on s'empare de la poudre et des projectiles et on jette le tout dans le fleuve. Si nous avons la vie sauve, c'est presque un miracle : une minute de plus et nous étions tous ensevelis sous les décombres. Donc c'est avec raison que nous pouvons dire que Marie Immaculée a été notre libératrice. Elle a été aussi notre paratonnerre. Le feu avait été mis à plusieurs endroits de la ville à la fois... Lorsque nous ne fûmes plus séparés de l'incendie que par trois ou quatre maisons en bois, nous nous dimes : *C'en est fait de notre maison!* Enlever des objets, c'était impossible ! où les porter? Alors chacun de nous prit ce qu'il y avait de plus précieux : un Père fut chargé du Très-Saint Sacrement, moi des vases sacrés, et ainsi de suite. Placés au milieu de la basse-cour, nous attendions notre sort, mais tout à coup le vent change de direction et avec lui l'incendie. Nous commencions à nous tranquilliser, lorsque la troupe furieuse des soldats arrive, tout en fuyant, en face de notre porte pour mettre le feu à quarante ou cinquante balles de coton qui appartenaient à un de nos voisins. Au moment où ils vont exécuter leur projet, un homme qui était à l'angle de la rue, les prie d'épargner ce coton. Dans une autre circonstance, pour toute réponse ils auraient déchargé leurs armes sur lui : cette fois, ils n'en firent rien et passèrent outre, brûlant tout sur leur passage. Des centaines de balles de coton ont été incendiées dans la ville, le général lui-même donnait l'exemple à ses soldats; seul le coton qui se trouvait attenant à notre maison a été épargné, et avec lui nos bâtisses. Nul doute que nous n'eussions été consumés par le feu, s'ils eussent incendié le voisin. Qui donc a préservé la maison et l'Eglise des Pères? C'est notre paratonnerre, c'est Marie Immaculée ! Les hommes voulaient nous faire périr, mais que peut la fureur des mortels devant Celle qui enchaîne la rage des démons ?

A la journée si triste de mardi n'a pas succédé le calme. Une fois que la troupe a été partie, nous avons été sous le rè-

gne de l'anarchie. Il s'est formé aux environs de Brownsville une bande de voleurs qui, pendant deux jours, ont pillé à volonté, et même ont tué quelques individus. Cependant le centre de la ville est demeuré tranquille, grâce à l'activité du général mexicain qui s'est mis à la tête de quelques hommes pour maintenir l'ordre. Le jeudi au soir sont enfin arrivés les fédéraux au nombre de 2,500. On leur a livré la ville, qui se composait en grande partie de ruines et de décombres. Il y avait à peine trois cents personnes, tant hommes que femmes, tout le reste de la population avait passé le fleuve pour se réfugier sur le sol mexicain. Hier et aujourd'hui, nous nous trouvons dans une sécurité parfaite, mais en revanche Matamoros est dans le trouble et l'agitation. Pour surcroît de malheur, on ne laisse passer personne de ce côté-ci. Le général mexicain qui nous a sauvés à Brownsville a été nommé gouverneur de Matamoros, mais son gouvernement a été d'un jour. Le parti contraire ayant prévalu, ses partisans ont été emprisonnés, et le général a été fusillé avec quelques Français qui l'avaient suivi sur le sol mexicain... Dans ce moment, un aide de camp de l'infortuné général s'est échappé en traversant le fleuve à la nage ; il nous assure qu'il y a plusieurs autres Français arrêtés... Que va-t-il advenir dans la cité mexicaine ? on n'en sait rien...

Vous voyez que nous sommes dans les nouveautés. Comme vous pouvez bien le penser, la Religion ne trouvera pas son avantage dans toutes ces révolutions. Depuis douze ans que nos Pères sont ici, ils sèment dans les larmes, Dieu seul connaît si nos successeurs recueilleront dans la joie. Que n'avons-nous une population stable et permanente ! Le Carême dernier, j'avais, durant près de quatre mois, visité toute notre Mission. Je croyais avoir fait quelque bien... je suis revenu dernièrement dans les mêmes lieux, mais presque partout des familles nouvelles avaient remplacé les anciennes. Comme les bourgades se composent ordinairement de domestiques, jamais ils ne s'établissent solidement dans la contrée : sur le moindre prétexte, au premier démêlé, ils vont et viennent du sol mexicain sur le sol américain et réciproquement. Cela fait aussi

que des deux côtés du fleuve il y a un nombre considérable de malfaiteurs, d'hommes perdus de réputation. Ce qui a toujours soutenu nos Pères, c'est, d'un côté, l'obéissance qui les a envoyés ici, et de l'autre, l'espoir de rentrer un jour dans le Mexique. Serons-nous trompés dans notre attente? Dieu le sait! Quant au Texas, c'est un pays qui exige l'abnégation la plus entière. Le clergé séculier se décourage, et bientôt il n'y aura plus que la Congrégation des Oblats. Plusieurs communautés religieuses s'y étaient établies, elles se sont retirées; seuls les enfants de Marie Immaculée sont inébranlables. *Evangelizare pauperibus misit me*, c'est bien ici le cas. Le point capital à désirer, c'est que notre population, quoique dégradée, devienne stable, alors nous pourrons lui faire du bien. Si le bon Dieu en ordonne autrement, que sa sainte volonté s'accomplisse : il ne demande pas le succès, il demande le sacrifice et le dévouement...

Une lettre du R. P. Olivier au R. P. Gaudet, en date du 16 novembre, confirme les faits que le R. P. Clos vient de raconter et ajoute les détails suivants:

Que vous dirai-je du présent? que vous dirai-je de l'avenir? Cela est bien difficile à exprimer dans une lettre. Cependant, pour vous rassurer, je vous dirai que notre position actuelle n'a rien qui puisse nous inquiéter. La ville se repeuple, presque tous les habitants qui avaient passé de l'autre côté du fleuve sont revenus dans leurs foyers, de sorte que la confiance semble renaître. Dimanche dernier, notre Eglise était presque pleine de soldats, et, parmi ceux qui sont ici, il y en a un grand nombre de catholiques, même dans les rangs des premiers officiers. Le général en chef de l'expédition, M. Bancks, est venu à la maison nous offrir ses services. En un mot, pour ce qui nous regarde, nous sommes parfaitement tranquilles et libres dans notre ministère. Mais d'un autre côté, il est certain que cette expédition va ruiner le pays, parce que le nombre des troupes qui doivent occuper le Texas est très-considérable, et par conséquent on fera main basse sur

les troupeaux. Quant à l'argent, je crois qu'il aura bientôt disparu de la frontière pour faire place au papier.

Comme vous le voyez, nous sommes assez bien pour le présent, mais cela durera-t-il ? Pourquoi fouiller dans l'avenir et s'inquiéter ? Celui qui pendant onze ans nous a protégés d'une manière si visible nous abandonnera-t-il maintenant ? Cela n'est pas possible. Il n'y a donc qu'à nous remettre entre les mains de sa divine Providence.

Mais passons un peu de l'autre côté de la rivière, à Matamoros. Vous y trouverez établi le gouvernement de Cortinas, c'est tout dire... Cortinas, l'assassin de l'infortuné Cobor... Aussi de jour en jour on s'y attend à une terrible révolution. Déjà les deux armées opposées sont en marche, l'une qui se dirige sur Matamoros et l'autre qui est sortie de cette ville pour contenir l'ennemi.

Continuons l'analyse des lettres que nos Pères du Texas ont adressées au R. P. Gaudet et qui ne nous sont parvenues qu'après son départ. Elles expriment tous les sentiments d'affection qu'ils nourrissent à l'égard de leur Supérieur. Le voir revenir au plus tôt au milieu d'eux, c'est là le plus ardent de leurs désirs. Il leur semble que leurs souffrances diminueront s'ils les partagent avec un Père qui a toujours été leur soutien et leur consolateur. Le R. P. Clos, dans une lettre en date du 22 novembre, trace encore un tableau bien triste de la situation de Brownsville et de Matamoros. Mais les détails les plus complets se trouvent dans une lettre du R. P. Maurel que nous reproduisons.

Brownsville, 9 décembre 1863. Votre dernière lettre, datée du 1er octobre, a été pour nous un grand sujet de consolation. On vous a déjà écrit pour vous le dire ; je veux vous remercier tout spécialement du bien qu'elle m'a fait. En voyant les sentiments que vous nous conservez, je l'avoue, j'ai senti mes yeux se remplir de larmes... Revenez bien vite au milieu de

nous... Un moment j'ai craint de ne pas vous revoir... C'est la pensée qui me préoccupait au moment de votre départ, oui, je craignais de mourir pendant votre absence... et d'être enterré là-bas, vous savez, sous le *saule*... sans votre dernière bénédiction...

Mais ce qu'il vous importe surtout de savoir en ce moment, et ce que vous attendez sans doute avec anxiété, ce sont des nouvelles de Brownsville. Je ne reviendrai pas sur les événements qui vous ont été racontés dans des lettres antérieures. Je veux m'occuper immédiatement de notre situation présente. Nous avons eu ici jusqu'à sept mille hommes. Un certain nombre est reparti pour *Corpus Christi ;* aujourd'hui encore une compagnie va se diriger vers cette place. Les troupes sont campées à *Freeport* et près de la *Maison-Rouge*. Ils y ont construit trois forts et creusé de grands fossés : c'est là qu'ils se fortifient tous les jours. Nous avons cependant encore beaucoup de soldats en ville et nous sommes entourés à deux milles de distance. On ne peut faire un pas sans passe-port. Les formalités à remplir étaient très-ennuyeuses. Nous en avons obtenu un du général jusqu'à nouvel ordre pour sortir de la ville quand nous voudrons. L'ordre règne dans notre cité, mais les personnes qui viennent à l'Eglise sont peu nombreuses, parce qu'elles craignent d'être insultées. D'ailleurs la plupart des fidèles qui fréquentaient habituellement l'Eglise ont quitté Brownsville. Dimanche passé, l'Eglise était aux deux tiers pleine de soldats. Le général qui est sous les ordres de Bancks y était avec son état-major. Il était venu voir l'Eglise, et il l'a trouvée belle avec raison.

Quelques jours après son arrivée à Brownsville, le général Bancks est allé faire une visite aux Sœurs. Deux jours après, il est venu chez nous. Il a choisi le R. P. OLIVIER pour son maître d'espagnol, mais il n'a pris que deux leçons. On a pensé que ce n'était pas l'espagnol qu'il avait envie d'apprendre, mais bien de voir quelles étaient nos impressions. Lorsqu'il a appris que nous étions Français, il a baissé la tête et est resté pensif un instant. Il n'est plus ici depuis longtemps ; on croit qu'il est à *Corpus Christi.*

Les troupes qui occupent Brownsville semblent appréhender quelque chose. Il paraîtrait que les soldats ne sont pas contents, parce qu'ils n'ont pas assez de vivres et surtout pas assez de munitions. Ils se sont emparés des magasins et vendent eux-mêmes le pain et la viande. Le commerce est nul ; ils le sentent et ils s'en plaignent. Le bruit court qu'ils vont quitter la ville pour s'avancer dans l'intérieur, ne laissant ici qu'une petite garnison. S'ils sont repoussés, ils se retrancheront à *Freeport*. C'est leur plan. Et alors que deviendrait la ville ? Pour le couvent des Sœurs ce serait fini. On a déjà parlé d'arborer le drapeau sur ses murs. Dans un entretien, le général a dit qu'il serait forcé de s'en emparer pour y former une redoute et y dresser une batterie. Leur intention bien arrêtée est de l'entourer de fossés, de mettre des gabions de terre derrière les murs et de les disposer de manière à pouvoir y placer des canons. Ils ne vont pas jusqu'à dire que les Religieuses seraient obligées d'évacuer le couvent ; mais si tel est leur plan, que pourraient-elles faire au milieu des soldats !

Le R. P. Clos est arrivé hier au soir des ranchos d'en haut. Il est actuellement à la recherche de son cheval qu'on lui a volé au *Barranco ;* on l'a vu hier en ville. Il a eu beaucoup de baptêmes à faire parce que personne ne se hasarde à venir auprès de nous. Moi-même je suis allé la semaine passée en faire cinq à *Santa Rosalia*. Les gens sont excessivement vexés dans les ranchos, non pas par les Américains, mais par des bandes de Mexicains venus de l'intérieur du Mexique. Ils passent dans les ranchos et volent tout ce qu'ils peuvent rencontrer ; ils font main basse sur tout. La plupart d'entre eux ont fait partie des troupes de Juarez. *Les Français m'ont* couru *une fois,* disait l'un d'eux au R. P. Clos, *jamais je ne m'exposerai à me faire* courir *de nouveau*. Comme vous le comprenez, avec toutes les bandes qui se sont formées, il ne peut y avoir que du désordre. Aussi tous les jours n'est-il question que d'assassinats et de vols.

Voilà les nouvelles de Brownsville ; elles sont pénibles. Quoi qu'il en soit, nous nous préparons à solenniser dimanche

prochain la fête de l'Immaculée Conception avec le plus de pompe possible. Dimanche passé, on a repris les messes en musique. Un fédéral a dit à un des Pères, le lendemain, avec enthousiasme que notre chœur pouvait difficilement être surpassé.

L'horizon nous apparaît un peu plus serein du côté du Mexique. Le curé de Reynosa, qui était ici ces jours derniers, nous a dit que Mgr l'Évêque de Monterey lui avait parlé des Pères de Brownsville, et qu'il montre devant tous qu'il a pour nous beaucoup d'estime et d'affection.

Matamoros est dans le plus triste état. Après le coucher du soleil, on ne peut plus sortir avec sécurité. Il ne se passe pas de semaine que l'on n'y assassine quelqu'un. Voler, c'est de tous les jours...

14 *décembre*. Ayant perdu l'espérance de pouvoir faire partir ma lettre, je l'avais interrompue. Je la continue aujourd'hui. Les affaires ont pris une bien vilaine tournure à Matamoros. On est à la veille de s'y battre avec plus de fureur qu'au temps de Carvajal. C'est d'un côté le gouverneur Ruitz qui, irrité d'avoir été déposé de sa charge, revient à la tête d'une bande assez nombreuse, dit-on, pour s'emparer de Matamoros par la force; de l'autre, ce sont Cerna et Cortinas qui se préparent à défendre la ville. Les gens de Ruitz sont déjà à la porte de Matamoros. La population est en émoi et un grand nombre d'habitants se sont enfuis dans les ranchos; les bords de la rivière sont encombrés des effets de ceux qui viennent se réfugier à Brownsville. Les rues sont barricadées: on a fait des fortins avec des balles de coton. On est allé de la part d'un colonel mexicain avertir nos Pères de Matamoros de faire vider leur sacristie. Elle a été remplie de poudre, de bombes, de boulets, etc., si littéralement remplie que si par malheur le feu vient à y être mis, toute la ville sautera. Malgré cela, les Pères ont encore pu jusqu'à ce jour faire les offices dans l'Eglise. Ils se sont retirés dans la vieille sacristie, qu'ils ont fait arranger et disposer pour leur résidence. Ils y sont établis depuis à peine quinze jours. Si la poudre prend feu, ils iront voyager bien loin !... Nous

leur avons fait promettre hier de venir nous rejoindre en cas de danger. Jusqu'à présent aucun d'eux n'a paru.

A Brownsville, nous avons célébré hier très-solennellement la fête de l'Immaculée Conception. C'est une des plus brillantes solennités que nous ayons eues. On a chanté la Messe de Bordeaux. Le R. P. Vignolle a officié, accompagné du Diacre et du Sous-Diacre. L'Eglise était pleine de soldats jusqu'au dehors. Il n'y a eu qu'une voix pour déclarer que c'était splendide, et que l'on n'avait jamais rien vu de semblable. Cependant nos paroissiens, nos vrais paroissiens, sont bien peu nombreux. La Congrégation de Brownsville est devenue petite, pauvre, triste... Dieu fasse qu'elle ne le soit pas longtemps !

Tout est bien tranquille à Brownsville maintenant. On dit cependant que les confédérés reviennent... Nous n'avons pas de maladie dans la ville, mais la petite vérole règne dans les environs. Nous avons un froid très-intense, l'eau s'est gelée dans notre cour à un demi-pouce d'épaisseur. Tous les Pères se portent bien...

Terminons par les extraits suivants de deux lettres du R. P. Parisot, la première du 18 et la seconde du 25 décembre ; ce sont les derniers documents reçus sur la Mission du Texas :

Les fédéraux ont eu ce soir, 18 décembre, une revue générale. Ils ne doivent pas être plus de 6,000 ; selon mon calcul approximatif, ils ont dix régiments ; un bon nombre d'entre eux sont catholiques ; le jour de l'Immaculée Conception, ils remplissaient l'Eglise, nous avons eu ce jour-là une véritable réunion de Pâques. Les dimanches ordinaires, le nombre des soldats monte de cent à cent cinquante. Ils se conduisent très-bien et nous respectent.

Les fédéraux commencent à s'ennuyer à Brownsville. Je l'ai appris du général en chef lui-même. Voici comment : il avait mis un détachement de soldats dans notre vieille Eglise sans nous avertir. J'allais le trouver pour lui dire qu'avant de

s'emparer de la maison de Prêtres français qui étaient neutres dans leur question politique, il aurait dû au moins avertir les propriétaires afin que ceux-ci eussent pu se consulter, d'autant plus qu'il y avait trois familles locataires. Il reconnut la justice de ma réclamation, et me dit qu'il tâcherait de choisir un autre local. Sur ces entrefaites, les locataires s'étant retirés, j'offris la maison au général, qui fut enchanté de ma demande. Il me remercia et me dit qu'il était très-sensible à cette manière d'agir; *néanmoins*, ajouta-t-il, *nous ne l'occuperons pas, parce que nous allons partir d'ici où nous n'avons rien à faire ou à gagner; nous marchons au-devant de l'ennemi et ne laisserons ici qu'un petit détachement.* Le dimanche d'après, le général vint assister à la Messe avec son état-major.

Nous avons eu la Messe de minuit. L'Eglise n'a pas suffi à la moitié de ceux qui voulaient y pénétrer; elle regorgeait. Pour faire la quête, j'ai été obligé d'improviser un bedeau afin de m'ouvrir un passage. Le sujet de mon sermon a été la miséricorde de Dieu.

Je vais vous dire une chose qui vous fera plaisir. On a voulu vous ménager une surprise : laissez-moi vous en faire jouir d'avance. Dans les mois d'août et de septembre, le commerce a été florissant comme jamais on ne l'avait vu. L'or était extrêmement abondant. Je dis aux Pères : *Voulez-vous que nous fassions la voûte de l'Eglise? je vous promets* 3,000 *piastres.* La proposition fut acceptée, et en quelques jours je réalisai la somme. La voûte a été terminée pour le 8 décembre, et le 13, jour de la solennité de l'Immaculée Conception, nous montrâmes à nos gens le fruit de leur générosité. La voûte est magnifique, le fond est bleu et les nervures blanches; les murs ont été peints couleur de paille, et les colonnes couleur blanche. Il n'y a eu aucun accident pendant les travaux.

En faisant ma quête, on m'a dit plusieurs fois : *Quand vous viendrez solliciter nos aumônes pour la construction d'un collége, nous vous donnerons avec plus de profusion.* Vous voyez que cette quête a produit du bien sous tous les rapports. La tour est aussi terminée; elle est bien prise; elle a environ vingt pieds de hauteur au-dessus du toit. La fente de la nef

n'a pas augmenté : nous l'avons fermée avec du mortier.

Tous nos Pères vont bien et vous envoient leurs plus affectueux souvenirs. Ils vous attendent...

P. S. Je rouvre ma lettre pour vous annoncer que les Pères de Matamoros nous arrivent. La ville est menacée de bombardement. On leur a pris les sacristies pour en faire des dépôts, et l'Eglise sert d'hôpital.

PARISOT, O. M. I.

Les réflexions sont inutiles. Elles s'offrent en foule à la suite de la lecture de ces lettres pleines d'un si vif intérêt. On ne peut s'empêcher de ressentir des impressions douloureuses en assistant aux scènes de perturbation et de révolutions qu'elles nous racontent. Combien grandes ont dû être les anxiétés et les souffrances de nos Pères! C'est un long martyre qu'ils ont enduré et qu'ils endurent encore. Dieu a ses desseins; il ne nous permet pas de les sonder. Mais nous savons que la terre est remplie de sa miséricorde; que sa puissance infinie ne paraît jamais d'une manière plus éclatante que lorsqu'elle se joue des projets des hommes et que sa bonté se manifeste surtout en tirant le bien du mal. Attendons avec patience la fin des épreuves de la Mission du Texas; elle donnera un jour des fruits en proportion des fatigues et des sueurs qui l'auront fécondée. Puissent les prières de la famille abréger la durée des douleurs et hâter le moment des consolations !

Paris, le 20 février 1864.

MISSIONS DE L'ORÉGON.

Dieu se plaît à répandre ses bénédictions les plus abondantes sur les travaux auxquels se livrent nos Pères dans une partie des vastes régions que baignent les flots de l'océan Pacifique. Là encore, le zèle des Missionnaires ne peut suffire aux besoins des émigrants et des peuplades indigènes. Des tribus sauvages, en grand nombre, n'ont pas pu être visitées, et cependant on sait que toutes leurs aspirations se tournent vers la connaissance et la possession de la véritable foi. Nos Pères déploient une activité infatigable; les Missions s'établissent, les chapelles s'élèvent, un collége se fonde, et ce n'est que le commencement des plans qu'ils veulent réaliser. Le progrès spirituel marche de pair avec le progrès matériel, et partout où les Missionnaires sont à poste fixe, il est facile de constater les améliorations morales dont ils sont devenus les instruments. De véritables prodiges de conversion s'opèrent, et les sauvages régénérés reproduisent les actes héroïques de vertu que les premiers chrétiens offrirent au monde idolâtre.

Une grande mesure, réalisée par le chef de l'Eglise, par notre Saint-Père le Pape Pie IX, assure à notre Congrégation une position plus stable dans ces immenses contrées. La Colombie Britannique vient d'être détachée du Diocèse de Vancouver, constituée en Vicariat Apostolique et confiée au dévouement des Oblats de Marie Immaculée.

Le R. P. D'Herbomez, Vicaire des Missions de l'Orégon, a été préconisé Evêque de Melitopolis *in partibus infide-*

lium et Vicaire Apostolique de ce nouveau Vicariat dans le dernier consistoire du 20 décembre 1863. La Colombie Britannique est très-étendue : du 49ᵉ degré de latitude nord elle va jusqu'au 60ᵉ, où elle touche aux possessions russes. Les montagnes Rocheuses la séparent du territoire de la Rivière-Rouge; nos Pères pourront plus tard se mettre en communication avec leurs Frères qui évangélisent le Diocèse de Saint-Boniface et le Vicariat Apostolique de la rivière Mackensie. Toutes ces colonies sont soumises au sceptre de la Grande-Bretagne et exploitées par l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson.

I. Nous avons à raconter les événements qui se sont succédé dans nos Missions du Pacifique depuis l'année 1861. Avant de reprendre la suite de la correspondance du R. P. D'Herbomez, écoutons le R. P. Chirouse qui a adressé à notre vénéré Fondateur la lettre suivante sur la Mission des *Snohomish*, le 8 octobre 1860:

Monseigneur et Très-Révérend Père,

La grande réserve de terrain que le gouvernement américain a faite aux sauvages du *Puget-Sound* en achetant leur pays, se trouve à peu près sur le 48ᵉ degré de latitude et le 122ᵉ de longitude de Greenwich, à deux journées d'*Olympia*, sur la rive droite et à l'embouchure de la *Snohomish*. C'est là qu'aux sapins et aux érables toujours verts qui bordent la rivière et la baie succède une longue rangée de loges sauvages; et c'est là aussi que se trouvent notre nouvel abri, notre modeste chapelle, enfin notre chère Mission de *Saint-François-Xavier des Snohomish*. La place est très-centrale et plus de vingt-cinq tribus environnantes ont l'avantage de pouvoir fréquenter la Mission avec peu de difficultés et en toutes saisons.

Nous ne sommes pas plus éloignés de *Victoria* que d'*Olympia*, et, avec les canots des sauvages, bien que par des baies vastes et périlleuses, nous avons le précieux avantage de communi-

quer de temps à autre avec notre R. P. Vicaire, et de recevoir de lui la direction qui nous est si indispensable pour notre sanctification et celle des âmes confiées à nos soins.

Les deux premières années que nous venons de passer chez les *Snohomish*, le bon Père Durieu, le Frère Verney et moi, ont été comme toutes celles que l'on passe chez les sauvages, fécondes en épreuves et en bénédictions. Dans des œuvres de ce genre, les commencements sont toujours pénibles; et comment ne l'auraient-ils pas été chez un peuple si profondément plongé dans l'abîme de la corruption et de l'indifférence! L'ivrognerie, la paresse, la polygamie, l'infâme prostitution, les haines intestines, les vols, les massacres journaliers et une infinité de superstitions toutes plus ridicules les unes que les autres, tels furent d'abord les ennemis qui, sans décourager notre zèle, ont fait plus d'une fois couler nos sueurs et nos larmes. Le fardeau était pesant, mais pour le porter, heureusement, nous étions deux et bien unis par les liens de la plus tendre charité; aussi le Dieu tout bon pour qui nous travaillions, bénissant cet accord fraternel, a-t-il toujours fait succéder à nos peines les plus amères les joies les plus douces.

Il y a dans le *Puget-Sund* deux classes distinctes de sauvages: les chrétiens, que l'on nomme aussi *gens du prêtre*, et les infidèles, auxquels sont unis quelques apostats. Ces derniers, de concert avec les impies et les fanatiques venus d'Europe et des États-Unis, semblent n'avoir rien tant à cœur que de paralyser notre influence, afin de mieux détruire l'œuvre de Dieu. Ils nous insultent, nous menacent et ne cessent d'inventer contre nous les plus noires calomnies. Dernièrement, un de ces suppôts de l'enfer (c'est-à-dire un sorcier) fut très-irrité contre nous de ce que, dans une de nos instructions faites en public, nous nous étions fortement élevés contre ses superstitieuses et infernales jongleries; pour se venger, il alla nous décrier et nous dénoncer auprès des Américains comme ennemis de la paix et comme des hommes dangereux qu'il fallait chasser de la contrée... « Ces prêtres, leur « disait-il, sont des hommes de sang qui n'ont pas même de « la sympathie pour les blancs leurs semblables. Ils tâchent de

« persuader en secret aux sauvages qu'il n'y a rien de mieux « à faire que de massacrer les Américains. Détruisez les blancs, « leur disent-ils, sinon, les blancs vont vous détruire, car « ils ont empoisonné toutes les provisions qu'ils vous ven- « dent, etc. » Un *store-keeper*, feignant d'ajouter foi à ce récit et se félicitant de trouver une occasion et un motif apparent pour insulter les prêtres, se présente un jour en conséquence à notre Mission d'un air triomphant et menaçant, tout comme un *shérif* qui se sent fort pour saisir son coupable (j'étais alors dans une tribu voisine pour la visite de plusieurs malades), et s'adressant à mon confrère le P. Durieu, il lui dit brusquement : « Prenez garde, tout le monde est fatigué et « irrité de votre conduite ; » puis, lui portant le poing sous le menton : « Dites la vérité, ajouta-t-il ; prouvez que vous n'avez « pas dit aux sauvages que nos provisions sont empoisonnées ; « parlez, sinon vous n'avez pas longtemps à vivre, etc. ; » mais force lui fut bientôt de se calmer sur la réponse du Père : que c'était dans leurs propres *stores* (magasins) que nous prenions nos provisions de bouche et autres qui ne nous empoisonnaient nullement, ni nos commissionnaires sauvages que nous envoyions souvent dans leurs *store-keeper ;* et il se retira un peu confus, murmurant cependant ces quelques mots : *Je m'en assurerai.* Il y a deux mois seulement, un autre jongleur d'un village où les infidèles dominent, nourrissant depuis longtemps le diabolique projet de faire massacrer les chrétiens par ses partisans, convoqua une réunion générale. Ayant commencé par y maudire notre sainte Religion, les Prêtres et tous les chrétiens : « C'est vous, s'écria-t-il de toutes ses forces, « c'est vous *lavés* (baptisés), c'est vous qui irez brûler dans le « grand feu d'en bas, puisque vous êtes les ennemis du grand « Esprit qui y règne et qui inspire les *tamanouas* (sorciers). » Puis, bondissant en possédé, et brandissant avec furie son long coutelas : « Où est votre *robe noire?* s'écriait-il, je ne « la crains pas, ni son Dieu, ni sa prière ; ce couteau que le « grand Esprit de l'ours rend puissant lui ouvrira le ventre ; oui, « je lui déchirerai les entrailles, et il mourra avant de m'en- « voyer dans son enfer dont il parle tant ; par ses sortiléges et

« sa médecine il a tué mon enfant ; je l'écorcherai lui, là où « je le rencontrerai.» (Un des enfants de ce sorcier était mort quelque temps après avoir reçu le baptême de la main d'un des anciens Missionnaires.) Quelques chrétiens, voulant alors arrêter ses blasphèmes, ne firent qu'attiser davantage le feu de sa colère, qui, se communiquant bientôt aux autres infidèles, aurait fini par le massacre d'un bon nombre de nos néophytes s'ils n'eussent pris la fuite. Oh oui, mon Très-Révérend Père, la superstition est encore ici une des épines les plus profondes et les plus difficiles à arracher, comme elle est le puissant levier des jongleurs pour épouvanter et ébranler nos nouveaux chrétiens. « Mes enfants, disait un vieux et célèbre jongleur « dans un festin de mort (festin qui a lieu ordinairement à la « suite des funérailles des grands de la tribu), le prêtre est « venu de loin ; il n'est qu'un étranger ; comment pouvons-« nous savoir que ce qu'il dit est vrai ? Mon sang est celui de « vos ancêtres et le vôtre est le mien. Ma tête est blanche et je « connais tout, et par conséquent je ne saurais vous tromper ; « croyez-moi donc et n'écoutez pas la *robe noire*. Vous savez « bien que quiconque mange du chien, du loup, du corbeau « sans en mourir, c'est qu'il est plein d'esprits malins plus « puissants que ceux qui habitent dans ces animaux. Vous « savez bien qu'il faut être esclaves de ces hommes-là ; autre-« ment, il faut les fuir pour n'être point victime de leur indi-« gnation et même de leur regard qui seul peut donner la « mort. Or ce prêtre dont on s'approche si témérairement, a « mangé de tout cela ; bien plus, il a écorché et mangé des « grenouilles, des serpents et des tortues ; animaux hideux que « nous savons bien être les enveloppes des esprits les plus « ténébreux et les plus malfaisants, etc., » et ce disant, il maniait avec tant de force et d'habileté les tournures de la langue sauvage, que quelques-uns de nos néophytes, anxieux et troublés, vinrent me demander si quelquefois j'avais mangé de ces reptiles ; et il ne me fallut rien moins que de longues explications pour les rassurer et leur apprendre à répondre aux accusations ridicules et hypocrites de ces ennemis du vrai Dieu.

De plus, Monseigneur, la population blanche qui s'accroît tous les jours dans nos contrées, augmente aussi nos peines et rend toujours plus difficile l'exercice de notre ministère auprès des sauvages. Ces blancs, venus pour le négoce, sont pour nos chrétiens des pierres d'achoppement, des démons tentateurs, et quelquefois de vrais persécuteurs. Il n'est pas rare de voir des marchands de whisky, après avoir inutilement employé les flatteries, les présents et tous les moyens imaginables de séductions, s'irriter de la tempérance et des autres vertus de nos chrétiens, les accabler ensuite d'injures et de coups pour les forcer à s'enivrer afin de pouvoir plus aisément extorquer leur argent, leurs huiles ou leurs pelleteries ; et souvent faire les violences les plus brutales à leurs vertueuses épouses.

Sans doute les gouvernements des Etats-Unis ont des lois, mais, malheureusement, ceux même qui les formulent ont soin, dit-on, de formuler d'avance la résolution de ne les observer et de les faire observer que lorsque bon leur semblera. Mais Dieu qui veille sur nos pauvres enfants des bois, prend plus d'une fois en main sa cause.

Le printemps dernier, trois de ces blancs, cantiniers de profession, montés sur une embarcation, désiraient traverser une large et périlleuse baie pour porter leurs liqueurs dans un camp d'infidèles, sur le rivage opposé; ne connaissant guère la direction qu'ils avaient à prendre, ils engagèrent à monter sur leur canot, pour les guider, un jeune chrétien qui revenait de la pêche. *Victor* (tel était le nom du jeune sauvage), connaissant leur coupable dessein et craignant d'offenser Dieu en coopérant à l'œuvre du démon, les pria de l'excuser et de le laisser continuer sa route. *Nous te récompenserons largement*, lui dirent-ils, *viens.* — *Ma mère m'attend à la cabane*, repartit Victor, *et je ne voudrais point, pour tout au monde, lui causer du chagrin par un trop long retard.* Ces blancs, le voyant si fermement résolu à ne pas se rendre, se mirent à l'apostropher de grossières injures et des blasphèmes les plus affreux. Victor prit la fuite ; mais ils parvinrent à le saisir, et le traînant brusquement sur leur embarcation, ils

prirent le large. *Tu viendras pour rien, puisque tu ne veux pas venir pour tout au monde;* et, en parlant ainsi, ils frappaient cruellement de leurs rames sur la tête du pauvre Victor, qui, voyant même couler son propre sang sans se plaindre et sans avoir l'air d'être ému, se refusa constamment à leur indiquer leur route. Néanmoins on avançait toujours, sans que les cantiniers sussent trop où ils se dirigeaient; le vent soufflait avec violence et semblait exciter les vagues à engloutir au plus tôt ces impies. La tempête sévissant de plus en plus, l'éclair fend la nue, le tonnerre gronde, et au milieu de la grêle qui tombe avec un fracas terrible, la voile unique est emportée en lambeaux. Dès lors, à chaque instant, l'embarcation menaçait de chavirer. Nos cantiniers, perdant l'esprit et livrés à un désespoir affreux, laissent tout aller; et voilà que le canot, poussé avec violence, va se briser contre un vieux cotonnier flottant accouru, ce semble, comme instrument de la vengeance divine. Bientôt la cantine et les cantiniers ont disparu sous les flots; et notre cher Victor, se confiant aux vagues, se voit heureusement conduit sur ce même cotonnier qui, devenu pour lui instrument du salut, semblable à un grand coursier blanc, l'a en un instant conduit au rivage comme au galop. Des blancs et des sauvages étaient là réunis; ils n'avaient pu être d'aucun secours aux naufragés, mais ils reçurent le bon Victor comme en triomphe. *J'aurais bien voulu sauver ces infortunés*, me disait Victor lui-même lorsqu'il vint me raconter cet événement, *mais ils ont disparu si rapidement dans les flots que je n'ai pu les voir ni s'enfoncer, ni reparaître.* Cher enfant! il se serait vengé en chrétien, mais Dieu lui réservera sa récompense.

Pour nous, Monseigneur et bien-aimé Père, semblables à de pauvres bergers qui ont à garder leurs troupeaux dispersés çà et là dans les forêts et entourés de loups, nous comprenons heureusement combien nous sont nécessaires la vigilance, le courage, la prudence ainsi que tous les autres secours qui viennent d'en haut; c'est pourquoi, tout en prêchant, catéchisant, visitant les malades, administrant les Sacrements, etc., nous ne cessons d'étudier chaque jour la théologie qui est la

science de Dieu, et de demander à ce Dieu des miséricordes de ne point permettre que nous perdions le ciel en travaillant à le procurer aux autres. Dieu veut bien bénir nos travaux, et nos peines dès ici-bas ne sont pas sans récompense.

A ce sujet je prends la liberté, Monseigneur, de raconter encore quelques anecdotes qui réjouiront Votre Grandeur sur les bontés de Dieu à l'égard de vos enfants. Depuis dix ans, le grand *Shawissant*, chef des infidèles dans une tribu où nous avons une petite chrétienté pieuse et édifiante, résistait à la grâce et persécutait ses sujets pour les empêcher de se faire chrétiens. Il y a environ deux mois que, le jour où ce *Shawissant* se disposait à assassiner le chef des chrétiens, il fut lui-même égorgé par un de ses frères à la suite d'une rixe occasionnée par l'excès des boissons enivrantes. C'est ainsi que furent exaucées les prières de ceux qui avaient demandé à Dieu sa conversion ou sa mort; et, depuis lors, la Religion étant délivrée de son plus grand ennemi, bon nombre d'infidèles que ce suppôt du démon subjugait, se sont joints à nos chrétiens pour se faire instruire, et se sont présentés à nous il n'y a que quelques jours pour solliciter la faveur d'être préparés au baptême. De plus, suivant l'usage de ces tribus, plusieurs jongleurs ayant été accusés d'avoir jeté des sorts sur la liqueur qu'avait bue *Shawissant* dans cette rixe et sur le couteau avec lequel on avait répandu son sang, les prétendus coupables devaient payer de leur tête la vie du grand homme. Il fut heureux, au moins pour un de ces jongleurs, de se persuader qu'il n'aurait de refuge assuré que chez nous; ce pauvre homme vint donc nous prier humblement de lui sauver la vie. *Prêtres*, nous dit-il, *vous qui défendez de verser le sang, ayez pitié de moi ; on m'accuse faussement et on veut me faire mourir; parlez et j'aurai la vie; écoutez mes supplications, et à l'avenir j'écouterai votre parole pour plaire au grand Chef d'en haut et sauver mon âme.* Nous parlâmes en effet en sa faveur et personne n'osa plus attenter à ses jours. Notre jongleur converti tint parole, et le beau jour de l'Assomption de notre bonne Mère l'Immaculée Vierge Marie, nous eûmes la consolation, en présence de plus de huit cents sauvages

réunis pour célébrer la solennité de ce jour, de le voir renoncer aux impiétés et aux extravagances de son art diabolique; et, dans cet acte solennel, son attitude et ses paroles furent si touchantes, si pathétiques qu'elles édifièrent toute l'assemblée et firent verser des larmes de joie à un grand nombre. Voici quelques-unes de ses paroles qu'il serait trop long de rapporter en entier : *Dans le crime, mes cheveux ont blanchi sur cette terre; dans la terre d'en haut, où les vieux deviennent jeunes, ils reverdiront; car, coûte que coûte à ma vieille nature, j'arracherai ces griffes de Satan qui sont plantées dans mon cœur, je les brûlerai; et, puisque Dieu me pardonne, il m'aidera; je lui donnerai mes derniers jours, et il recevra mon âme à mon dernier soupir.*

Notre nouveau converti se nommait *Siacaksout*, c'est-à-dire le puissant en sortiléges, il demanda le nom de *Touxkapt* (le vrai pénitent), pour le porter jusqu'au jour de son baptême, où un patron lui serait choisi dans le ciel. Jusqu'à ce jour, *Touxkapt* n'a point démenti la signification de son nouveau nom; il a généreusement rejeté deux concubines, brûlé ses roulettes et tous ses instruments de jonglerie, s'est soumis à plusieurs pénitences publiques, et est devenu aussi humble qu'il fut jadis fier et orgueilleux.

Le Dieu de toute consolation ne nous a pas même privés dans ces derniers temps de celle du retour de la brebis qui malheureusement s'était égarée d'elle-même et qu'un de nos fervents chrétiens, sans même s'en douter, nous a ramenée au bercail. Ce trait, Monseigneur, vaut, je crois, encore la peine d'être cité. Un de nos chrétiens les premiers régénérés avait abandonné la religion pour retourner à ses anciens désordres et gagner sa vie dans la paresse par le commerce le plus honteux. Heureusement pour ce pauvre déserteur, il avait un neveu nommé Félix, une de ces âmes qui, choisies de Dieu et correspondant à sa grâce, en obtiennent tout ce qu'elles veulent. Félix priait tous les jours pour le retour de son oncle à la sainte prière, il l'obtint; mais sa mort prématurée ne lui permit pas d'en être l'heureux témoin ici-bas. Pardon, Monseigneur, si j'interromps le récit de la conversion de l'apostat

pour parler des derniers jours de l'intéressant Félix. Le pauvre jeune homme donc, exténué par les langueurs d'une maladie de poumons, se trouvant à *Olympia* depuis plusieurs semaines, se fit transporter auprès de notre habitation, afin, disait-il, de pouvoir remettre son âme à Jésus et à Marie après l'avoir lavée dans les eaux de la confession et par l'extrême-onction. Pendant les quelques jours que Dieu lui laissa encore pour achever de se préparer au grand voyage, Félix ne laissa perdre aucun instant. Jour et nuit il aurait désiré avoir le prêtre auprès de lui ; il ne cessait de prier Dieu avec larmes de lui pardonner ses péchés et de lui montrer le ciel. Rien de plus édifiant que les dispositions avec lesquelles il fit alors sa confession générale. « Que je suis heureux ! disait-il après avoir « reçu l'absolution ; comme Dieu est bon ! il m'a pardonné ; « j'en suis assuré, je n'irai point au feu d'en bas ! Je le verrai « celui qui m'a créé ! Je la verrai la meilleure des Mères, la « tendre Marie ! Je le verrai ce bon frère Sauveur qui est mort « sur la croix pour moi ! Je verrai aussi mes chefs, mes gar- « diens les anges, et je toucherai la main à tous mes parents « du ciel qui m'attendent tous, comme me dit le prêtre, pour « m'embrasser cordialement, etc. » La dernière nuit, Félix édifia et attendrit jusqu'aux larmes tous les chrétiens et même les infidèles, témoins de son agonie. Quand je lui donnai l'extrême-onction, à chacune des onctions que je faisais sur ses organes, il s'écriait, les yeux amoureusement tournés vers le ciel : « Grand chef d'en haut (mon Dieu), tu es bien bon, « pardonne à mes yeux, à mes oreilles, etc.; pardonne-moi en « tout et pardonne à tous. Jésus ! mon Jésus-Christ ! Marie, « tendre Mère des pauvres sauvages, vous savez combien je « vous aime ! ah ! prenez mon âme et faites que je puisse m'en « aller avec vous. Mon bon ange, mon gardien, tu n'as plus que « quelques instants à veiller, veille bien ; chasse loin de moi ces « esprits du feu d'en bas, qui sont là pour manger mon âme. » Puis, s'adressant à ses parents, à ses amis : *Souvent je vous ai contristés*, leur disait-il, *j'aime, je bénis tout le monde, ne me maudissez pas*. Je m'aperçus qu'une sueur glacée découlait de son front et je terminai les prières de la recommandation

de l'âme, lorsque, me serrant la main, il me dit d'une voix mourante : « Je pars, adieu mon Père, je m'en vais vers cette « immortelle région que tu es venu m'indiquer de si loin ; ne « m'oublie jamais quand tu prieras dans ton livre et je pen- « serai à toi quand je rencontrerai Jésus et Marie. Jésus, Marie, « mon bon ange, » furent les dernières paroles qu'il prononça et qui accompagnèrent sa belle âme aux pieds de Dieu. C'était le mardi 2 octobre, fête des Saints Anges gardiens, que Félix alla jouir de la société de ces esprits bienheureux. Revenons maintenant, Monseigneur, à *Jacques*, oncle paternel de notre cher défunt, qui avait tant prié pour sa conversion. Il assista à la sépulture de Félix avec tous ses autres parents. Nous rendîmes au défunt tous les honneurs funèbres. Aux dernières paroles des prières de l'Eglise que je prononçai sur sa tombe, des larmes que j'avais pu à peine contenir jusqu'alors et que je ne pus cacher coulèrent de mes yeux. Dieu voulut bien les faire servir à l'édification de l'assistance et à la détermination que prit l'oncle de Félix de rentrer dans le bercail de Jésus-Christ. Tous nos pauvres sauvages, touchés eux-mêmes jusqu'aux larmes de voir un *blanc*, un prêtre, pleurer la perte d'un des leurs, semblaient envier le sort du jeune défunt ; mais le plus impressionné de tous fut Jacques, obstiné jusqu'alors. « C'est donc bien vrai, se mit-il à dire, c'est donc bien « vrai qu'il y a un ciel et que nos âmes ne meurent point ! « J'en avais douté ; aujourd'hui, je le crois. Voyez comme le « prêtre aime les bons sauvages même après leur mort ! Un « homme qui pleure ne saurait mentir. Il est donc vrai qu'il « y a un enfer ! Infortuné, j'en ai pris la route. Ah ! je revien- « drai sur mes pas ; j'irai à mon père la *robe noire*, il m'ai- « dera à sortir du précipice et je reprendrai le chemin du ciel « en faisant pénitence jusqu'à la tombe. » Jacques a tenu sa parole : le soir du même jour, il est venu pleurer ses égarements au tribunal de la pénitence, et sa famille, qui avait comme lui abandonné la religion, l'a imité dans son retour. Ils se sont tous soumis à la pénitence publique que nous imposons ordinairement en pareil cas. Notre nouveau converti est entré dans cette voie pénible avec une telle ferveur qu'il

semble s'y délecter ; il est le défenseur de ces pratiques si utiles auprès des lâches, lui qui, avant même de quitter *la prière,* en était le détracteur le plus scandaleux. Le voilà déjà devenu un apôtre zélé parmi les siens.

Mais, même à part ces fleurs plus éclatantes, nos travaux ne sont pas sans consolation.

Rien de plus édifiant que la vie des nouveaux chrétiens de la Réduction où est établie notre résidence : dans chaque famille, on récite la prière du matin en commun. Tous ensuite viennent assister à la sainte Messe pendant laquelle ils disent le rosaire ou chantent des cantiques avec une piété touchante. Dans la matinée il y a l'école qui se fait en langue anglaise et le Catéchisme en langue sauvage pour les enfants. Le soir, la prière se fait en commun à l'Eglise ; elle est toujours précédée d'une instruction ou Catéchisme pour tous.

Chaque samedi et veille de fêtes, nos chrétiens qui n'habitent pas la Réduction nous arrivent, même de très-loin, pour célébrer les jours saints avec nous et avec leurs frères qui demeurent auprès de la Maison de Dieu. Notre chapelle provisoire, qui n'a que 40 pieds sur 18, se trouvant alors beaucoup trop petite, plus de la moitié de nos bons priants, obligés de ne prendre part aux offices qu'en dehors du lieu saint, n'en reviennent pas moins le samedi d'après.

Nos chrétiens s'approchent fréquemment du sacrement de Pénitence, et toujours avec des dispositions excellentes. Nous en avons constamment qui se préparent, les uns pour la première Communion, les autres pour recevoir le sacrement de Confirmation. Ils possèdent généralement assez bien la lettre et le sens du petit Catéchisme que nous avons composé en leur langue et que nous avons eu soin de faire approuver par l'autorité diocésaine.

Ces pauvres sauvages, auparavant esclaves de l'intempérance, comprennent et goûtent aujourd'hui la loi de pénitence ; ils nous feraient de pieux reproches si nous manquions de les prévenir de tous les jeûnes ordonnés par l'Eglise ; on les voit avec bonheur faire le signe de la Croix avant leurs actions principales ; il en est même qui pratiquent avec fruit et

la visite au Saint Sacrement et le saint exercice de l'oraison. Malgré les privations cruelles auxquelles ils sont si souvent soumis, ils gardent la loi de l'abstinence bien mieux qu'un grand nombre de chrétiens civilisés : c'est qu'ils sont bien persuadés et bien pleins de cette pensée, que ne pas obéir à l'Eglise c'est désobéir à Dieu. Il faudrait voir avec quelle ferveur, depuis longtemps, ils prient pour notre Saint-Père le Pape !

Tout le monde sait dans ces contrées qu'autrefois les sauvages de *Puget-Sound* étaient d'une avarice sordide, ingrats et très-exigeants envers les blancs et même envers les *Robes noires*. Aujourd'hui, surtout à notre égard, les choses ont bien changé : ils nous appellent leurs Pères, et leur conduite prouve que ce n'est pas là un vain nom qu'ils nous donnent. Souvent ils nous apportent les prémices de leur chasse, de leur pêche ; si nous avons à faire une excursion dans quelque tribu voisine, c'est à qui prendra le premier place dans notre canot pour nous conduire et nous servir ; quelquefois même ils vont jusqu'à nous présenter de l'argent et avec instance : *Il est bien juste*, nous disent-ils, *que tu sois un peu récompensé de tant de peines que tu prends pour nous depuis tant d'années, un peu dédommagé des présents que tu nous fais.* Oh ! quel bien on peut opérer avec un vrai zèle et une vie sainte, auprès de ces pauvres Indiens ! Comme les vérités et les pratiques de notre sainte Religion vont droit à leur esprit et à leur cœur. Oh ! je les aime ces pauvres sauvages ! ils sont une terre neuve et qui n'a besoin que de culture pour produire des fruits en abondance ; d'ailleurs, Dieu me les a donnés en partage, aussi la grâce que je lui demande chaque jour c'est de laisser au milieu d'eux ma dépouille mortelle. Combien de ces nations encore, dans ces contrées, qui ne peuvent être évangélisées à cause du défaut d'ouvriers ! et cependant toutes, à quelques exceptions près, donneraient à leurs Missionnaires les mêmes consolations que celles de la circonscription du *Puget-Sound*, où nous ne sommes que deux (il faudrait être quatre), et nous comptons sur nos registres, d'*Olympia* à *Victoria*, quatre mille huit cents chrétiens.

Je ne dois pas cependant, Monseigneur, omettre de vous dire que les menées de tout genre des *blancs* qui se répandent partout dans ces contrées, et uniquement dans l'intention de s'enrichir, nous font toujours plus sentir la nécessité d'établir les résidences sur des terrains libres, appartenant aux Missionnaires comme citoyens américains : sans cela, et la liberté pour l'exercice de notre ministère, et la stabilité, courent de très-grands dangers.

Notre R. P. VICAIRE m'ayant mandé pour accompagner le R. P. FOUQUET dans son expédition chez les tribus du nord, j'ai eu la consolation de voir tous nos Pères et Frères à *Victoria*. Je puis vous en donner les meilleures nouvelles et pour l'état de leur santé et pour les œuvres de zèle auxquelles tous nous cherchons à concourir de notre mieux. Les PP. FOUQUET et GRANDIDIER vont fonder une nouvelle Mission sur la grande rivière *Fraser*, pour les blancs et pour les sauvages, etc.

Daignez agréer, Monseigneur, les sentiments de la profonde vénération et du dévouement le plus filial de, etc.

C. CHIROUSE, O. M. I.

P. S. Nos sauvages ayant su que j'écrivais à notre premier et grand Chef, au delà des mers, tous les principaux chefs chrétiens sont venus me prier avec de grandes instances de présenter à Votre Grandeur leurs hommages de respect, de soumission et de reconnaissance : « Ton chef, m'ont-ils dit, « est notre grand chef, et ton père notre grand Père, il t'aime, « il nous aime donc aussi, puisque c'est lui qui t'a envoyé pour « nous sauver. Dis-lui qu'après notre premier bon (très-bon) « chef le Pape, père de tous en Jésus-Christ, il aura toujours « la première place dans notre cœur. Dis-lui de nous bénir « comme il te bénit et de prier pour nous tous. »

II. La correspondance du R. P. D'HERBOMEZ, publiée dans le 1er volume des *Missions*, s'arrêtait au 31 mai 1861. En voici la suite jusqu'à l'époque de son départ pour la France, déterminé par la convocation du Chapitre géné-

ral qui devait se tenir le 5 décembre de la même année.

Saint-Joseph Esquimalt, le 29 juin 1861.

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Je ne sais trop à quelle époque la présente lettre parviendra à Votre Grandeur. La malle d'Europe que les steamers américains nous apportaient tous les quinze jours régulièrement, ne nous arrivera maintenant que tous les mois ou six semaines. Je le regrette vivement, car nous voudrions voir arriver de vos nouvelles avec une rapidité toujours croissante, tant il nous tarde d'être pleinement rassurés sur l'état de votre santé.

J'ai beaucoup de choses à communiquer à Votre Grandeur sur nos Missions, leur organisation, leurs ressources et leurs besoins. C'est pourquoi j'ose espérer que vous me pardonnerez si je n'entre pas dans de longs détails sur la visite que j'ai faite à la Mission de *Saint-Charles*, sur la rivière *Fraser*. Les détails intéressants que les RR. PP. FOUQUET et GRANDIDIER ont envoyés, ont dû réjouir votre cœur paternel, en vous montrant que leur Mission et ses dépendances vont toujours en progressant. Je ne ferai que vous donner ici un résumé de leurs travaux et des résultats qu'ils ont déjà obtenus. Malgré certains préjugés, nos Pères ont fini par gagner l'affection des blancs, et l'on peut dire que leur ministère auprès des catholiques de leur district porte ses fruits. Outre différents postes de blancs que nos Pères doivent visiter, ils ont encore à visiter et à instruire trois à quatre mille sauvages, dispersés çà et là depuis les montagnes des *Cascades* jusqu'au littoral de la mer, aussi loin que la baie des *Quamish*. Les dispositions dans lesquelles j'ai trouvé les sauvages de la rivière m'ont rappelé les années 1856 et 1857 du *Puget-Sound*; presque tous ont renoncé à boire les liqueurs enivrantes; dans chaque camp se fait la prière du matin et du soir; ils observent exactement le dimanche, et témoignent du désir de rejeter le mal pour devenir bons. Les blancs sont étonnés du changement qui s'est opéré parmi les sauvages, et le journal de *Victoria* a publié

que ces heureux résultats étaient dus aux efforts de deux jeunes Prêtres catholiques. Quant à nous, nous ne comptons pas trop sur ce premier élan. L'expérience prouve que ce premier feu passe bien vite et ne laisse dans la persévérance que ceux qui sont guidés par des motifs de foi et le vrai désir de leur salut éternel. Ceux-ci forment le nombre des élus pour le ciel. La divine Providence les choisit dans chaque camp ; on en rencontre toujours qui font la consolation des Missionnaires. Le nombre des petits enfants que nos Pères ont baptisés, depuis environ neuf mois qu'ils sont dans la Mission de *Saint-Charles*, doit s'élever à près de quatre cents. Le R. P. Grandidier a donné aux sauvages trois cent dix billets de tempérance ; le R. P. Fouquet en aura donné autant. Nous espérons qu'un bon nombre d'adultes persévéreront et iront un jour rejoindre leurs enfants qui les ont devancés dans le séjour des bienheureux.

Quant à l'organisation de nos Missions, nous ne pouvons mieux faire, pour les mettre sur un bon pied, que de nous conformer, autant que possible, à ce qui a été si sagement statué dans l'appendice ajouté à nos saintes Règles, où Votre Grandeur nous trace la direction que nous devons suivre dans toutes nos Missions étrangères. Je ne puis trouver aucun directoire de Missions plus parfait. C'est pourquoi je me ferai toujours un devoir sacré de chercher à m'en approcher autant que nos ressources et notre personnel me le permettront.....

La santé du R. P. Fouquet ne m'a pas permis de faire entreprendre à ce cher Père le voyage dont je vous avais parlé dans ma dernière lettre. J'ai envoyé à sa place le R. P. Grandidier, qui part pour aller visiter les blancs et les sauvages, du haut de la rivière *Fraser* jusqu'au fort *Alexandre*. Il poussera son excursion jusqu'aux mines du *Caribou ;* peut-être les mineurs viendront-ils en aide à l'œuvre de nos Missions.

Voici le rapport que le R. P. Chirouse m'a envoyé sur la Mission des *Snohomish*, en date du 1er juin 1861. Vous verrez que si les succès primitifs ne se maintiennent pas, les Mis-

sionnaires n'en obtiennent pas moins des résultats bien consolants. Je laisse la parole au Père Chirouse :

« Mon Révérend Père, puisque telles sont vos intentions, je ferai trêve un instant à mes nombreuses occupations pour vous donner quelques détails sur les travaux apostoliques que nous avons accomplis depuis six mois. Disons-le avec joie et reconnaissance... comme par le passé, la divine Providence n'a pas cessé de bénir nos fatigues, et de nous soutenir dans les peines et les difficultés qui ne nous ont pas manqué. *Rien sans peine*, nous le savons bien ! mais la patience vient à bout de tout, et c'est surtout chez les sauvages qu'il en faut ; sans elle, non-seulement nous ne saurions posséder nos âmes, mais encore nous ne pourrions jamais gagner à Jésus-Christ celles des infidèles dont le salut nous est confié. Le bien que nous avons opéré n'a peut-être pas l'éclat que l'on pourrait désirer, les chiffres des résultats obtenus ne montent pas très-haut ; je le dis sans découragement, car votre devise est aussi la nôtre : *Peu et bon*, et, comme vous, nous aimons à aller doucement, et à marcher avec la prudence que vous nous communiquez, dans ces contrées de déceptions. Je ne veux point dire que nous ferions mieux ailleurs : partout, le démon rôde, et partout il y a beaucoup à faire, et c'est certainement là où Dieu nous veut que nous pouvons mieux réussir. Le Seigneur a ses élus en tous lieux, même chez les plus dégradés et les plus misérables des peuples, tels que sont les sauvages du *Puget-Sound*.

« Pour le spirituel, notre Mission paraît moins florissante, mais ce qui console, c'est que l'on peut croire qu'il y a plus de bien vrai et solide que jamais. Depuis quelque temps, le Seigneur agite son crible avec une force surprenante, il purifie son grain tous les jours, la paille tombe, et l'on voit paraître ce qui est fourni, pesant et digne du grenier. Nos concours sont beaucoup moins nombreux, mais ceux qui viennent, c'est la foi qui les conduit, et le désir de leur salut les empêche de se lasser ; tandis que ceux qui ne suivaient que leur orgueil, leurs caprices et de vils intérêts, se fatiguent de ne point trouver ce qu'ils recherchaient. Beaucoup sont sincères, et ne se

lassent point d'aimer et de servir Dieu ; ils ne cessent de donner à leurs voisins les exemples des plus belles vertus chrétiennes. Quatre ou cinq visites que les fidèles éloignés font à la Mission, et deux ou trois que le Missionnaire leur fait pendant l'année, semblent suffire pour les maintenir dans leurs bonnes résolutions.

« Comme vous le savez, les *Skadgets* et les *Kikialos* ne comptent point ou presque point de baptisés, excepté les enfants, qui reçurent le baptême des mains des premiers Missionnaires. Ces pauvres sauvages, chrétiens sans le savoir, n'ayant jamais reçu d'autre instruction que celle qu'on leur donne par les rues de perdition, ne veulent point croire des vérités qui combattent leurs mauvaises tendances, et leur dégradation est si grande, qu'il faudrait des miracles nombreux, fréquents et éclatants, de la Providence, pour les éclairer. *Dis-moi qui tu fréquentes, et je te dirai qui tu es;* nos *Swonomish*, leurs voisins, leurs amis et leurs alliés, ne valent guère mieux qu'eux, et je trouve surprenant que les *Skoddamish*, qui se trouvent entre ces deux tribus, continuent à prier et à se conduire en chrétiens, autant que le peuvent faire des sauvages. Nos *Snohomish*, qui, en général, n'ont jamais rien valu, ne valent pas encore beaucoup ; à part quelques exceptions, ce sont les moindres de nos sauvages : têtes dures, inventeurs de maux, esclaves de la matière en tout sens, sans pantalons, indiennes ou calicot, etc. La Religion n'est rien pour eux ; leurs enfants seuls nous donnent quelques espérances : plusieurs se conduisent bien, font des progrès au Catéchisme et à l'école, et montrent beaucoup de dispositions pour la civilisation. Dix ou douze d'entre eux commencent à lire et à écrire. Quant à l'industrie, en vous assurant que le produit de leurs travaux manuels pourra abondamment les nourrir pendant toute l'année prochaine, vous conclurez que c'est un beau commencement pour de jeunes sauvages. Les *Snokualmish*, trompés par ceux des *Klikataks* qui ont toujours été ennemis de la vérité, ne cessent de débiter contre nous les inventions les plus infernales : ce sont les armes dont se servent nos ennemis, dans le *Puget-Sound*, pour paralyser notre

ministère. Les gens des bois sont toujours dupes des mille histoires que leur font les *Spokans*, avec lesquels ils se visitent assez fréquemment. On leur dit, et ils croient qu'il fait nuit en plein midi, quand le soleil leur crève les yeux. Avec eux, comme avec bien d'autres, l'on pourrait presque dire que les agents du démon font ce qu'ils veulent, et que nous, nous ne faisons qu'avec beaucoup de peine ce que nous pouvons. Les *Skékidamish*, divisés en deux classes bien distinctes : la première, qui est la plus nombreuse et de la pire espèce ; la seconde, qui ne compte que cinq ou six familles, sont aussi bons que les autres sont mauvais. Ils sont fermes, courageux, fervents, sans respect humain, et ne se laissent point entraîner par les mauvais exemples. Après celle des *Lamy*, c'est la tribu qui a fourni à notre cimetière le plus grand nombre de morts, que les jongleurs n'ont point approchés. Lazare Tsandséous, dont je veux vous raconter ici les derniers instants, était de cette tribu. Il avait dix-huit ans, lorsqu'en 1858 il reçut la faveur du Baptême à Saint-Joseph d'Olympia. Depuis ce temps-là, les autres sauvages disent qu'il n'a jamais passé une journée sans faire sa prière, même dans les temps de bourrasque, où le démon aurait bien voulu en faire un renégat. Ce que je sais bien, c'est que, régulièrement, Lazare a fréquenté les Sacrements de pénitence, quatre ou cinq fois l'année, avec des dispositions peu ordinaires chez les sauvages. Au mois d'avril dernier, sa vieille maladie de poumons a empiré considérablement, et sa mère, toujours superstitieuse, n'a rien oublié pour le faire consentir à appeler à son secours les jongleurs du voisinage. Lazare a toujours repoussé avec courage tous les efforts de Satan et de ses suppôts. Il était à deux journées de la Mission, lorsqu'il perdit entièrement l'usage de ses membres : *Mon seul docteur*, dit-il alors, *c'est le Prêtre... Je crois au Dieu tout-puissant, qu'il m'a appris à connaître, et je ne crains point la mort... Portez-moi chez le Prêtre, je sais qu'il me donnera certainement la vie de l'âme pour le présent, et celle du corps pour l'avenir.* Il n'avait que deux couvertures et deux chemises, et ayant toujours refusé de les donner aux jongleurs qui lui promet-

taient la santé, il en donna une avec joie à un de ses amis qui l'amena auprès de nous dans un tout petit canot où il eut à souffrir un véritable martyre le long de la route. A son arrivée, j'allai le voir sur son grabat : *Mon Père,* me dit-il en versant des larmes de bonheur, *je suis heureux ! Sans doute, tu as prié pour moi, car j'ai vaincu le démon des Tamanouas. j'ai pu me rendre ici sans qu'aucun d'eux m'ait touché. Maintenant je suis content, parce que je sais que tu m'aideras et que je ferai une bonne mort, pour aller voir mon bon Père d'en haut.* Il fit certainement une bonne mort, car, six jours après, ayant reçu les derniers Sacrements, il expira dans l'amitié de son Dieu. Je terminais la dernière onction, lorsque Lazare, semblant reprendre ses forces, se leva gaiement sur son séant et me dit : *Mon Père le Prêtre, je sens que je quitte cette terre, fais-moi une faveur et laisse-moi mourir nu, puisque c'est ainsi qu'est mort mon Sauveur pour mes péchés : j'ai deux clochettes qui me servaient pour appeler ma mère et mes frères à la prière, je n'ai qu'une couverture et deux chemises, prends le tout, je t'en prie, pour réparer un peu les torts que j'ai pu faire pendant les jours que je viens de passer dans ce monde.* Et puis, s'écriant avec force : *Chef d'en haut, je t'aime ! pardonne-moi !* il a rendu le dernier soupir, les yeux dirigés vers le ciel, comme pour y accompagner son âme. *Mon Dieu,* me suis-je écrié, *que je serais heureux si, dans votre miséricorde, vous m'accordiez un jour une pareille mort !* Notre vieux Pierre, de la même tribu que Lazare, vient de le suivre sur la route de l'éternité. Sans doute qu'ils se sont rencontrés dans la bienheureuse patrie, car notre pauvre Pierre, malade depuis quinze ans, est mort muni des mêmes secours que Lazare, et les dernières paroles qu'il a articulées ont été les saints noms de Jésus et de Marie. Cette année a été abondante en décès de ce genre, et certainement ce sont là les plus beaux fruits de notre pénible Mission.

« Vous pensez peut-être, mon Révérend Père, que j'oublie nos bons *Lamy* et *Simiama*. Non, je ne les mets au dernier rang que pour ne point les confondre avec les autres, car il

me semble qu'ils ont droit à une attention toute particulière de notre part. Il y a toujours de nouvelles conversions dans leurs rangs, et il n'y a pas encore eu d'apostat. C'est en cela qu'ils se distinguent surtout des autres tribus, dont beaucoup semblent se faire un misérable jeu de la Religion. Ils sont toujours fidèles à nos ordres, ils se rendent à la Mission aux temps marqués et remplissent leurs devoirs de chrétiens avec le zèle le plus édifiant. Les blancs disent partout que ce ne sont pas des sauvages comme les autres. Vous ayant envoyé le rapport de la visite que j'ai faite à nos bons *Lamy* en décembre dernier [1], je ne vous en parle plus. A mon retour, le R. P. Durieu, mon bien cher compagnon, alla faire une visite aux *Simiama* ; tous les sauvages se montrèrent empressés à entendre la parole divine et notre Père, vrai apôtre de Jésus-Christ, remporta sur l'Enfer de nombreuses et éclatantes victoires.

« Passons maintenant au temporel de notre Mission. Nos sauvages font des progrès encourageants dans l'agriculture ; chaque famille a son jardin assez bien cultivé et bien entouré à la façon américaine, et beaucoup ont doublé et même triplé leurs semences. Plusieurs ont construit de petites maisons à la mode des blancs... l'avenir seul me fait craindre, car il n'est malheureusement que trop vrai que les blancs qui nous entourent seront toujours pour nos pauvres sauvages des pierres d'achoppement et des principes de destruction. Ils sont comme les champignons, les meilleurs ne valent rien. Nous avons à lutter contre des influences qui nous sont opposées et qui paralysent notre action. N'importe, nous faisons le bien et, avec la grâce de Dieu, nous continuerons de le faire.

« Voici le nombre des Sacrements administrés dans la Mission des *Snohomish* pendant les six mois qui viennent de s'écouler : baptêmes, 57, dont 17 d'adultes ; mariages, 18 ; confirmations, 39 ; confessions, plus de 200 ; sépultures, 18, dont 8 d'adultes. »

[1] Voir le 1er volume des *Missions*, p. 152.

Nous nous défendrons, Monseigneur, le mieux que nous pourrons contre les injustes menées des agents de la réserve. Si nous rencontrons trop d'obstacles au bien de la Mission de leur part, mon intention serait de les laisser sur leur réserve avec les mauvais sauvages, et d'acheter une petite île qui se trouve non loin de là, afin d'y réunir nos néophytes. Séparés ainsi des blancs et des mauvais sauvages, ils n'en deviendront que meilleurs. Les événements détermineront le parti que j'ai à prendre.

La malle d'Europe, que nous attendons depuis environ six semaines, n'est pas encore arrivée : quelle croix pour vos enfants ! veuillez les bénir tous !

Hélas ! cette malle si impatiemment attendue devait apporter à nos Pères les plus tristes nouvelles, et leur apprendre la mort de notre Bien-Aimé Fondateur. Sur les bords du Pacifique la désolation fut la même qu'au centre de la famille. Tous les cœurs recevaient une blessure qui ne se fermera jamais. Le courrier apportait aussi les lettres de convocation du Chapitre Général. Le R. P. D'Herbomez se prépara à franchir le grand Océan pour prendre sa place dans la vénérable assemblée. Il hâta son départ et arriva vers la fin d'octobre 1861, à N.-D. de Montolivet.

III. Obéissant à l'ordre qu'il avait reçu du R. P. D'Herbomez, le R. P. Grandidier entreprit la visite des sauvages qui habitent le haut de la rivière *Fraser* et poussa son excursion jusqu'aux mines du *Caribou*. Ecoutons le récit qu'il en a fait au Supérieur Général dans une lettre du 3 septembre 1862 :

Je suis parti de *Fort-Hope* le 3 juillet 1861, et j'y suis revenu le 11 octobre. Le bon Père Durieu me tenait compagnie en attendant l'arrivée du R. P. Pandosy qu'il allait remplacer dans la Mission du lac *Okonagan*. Le temps passait vite et agréablement avec ce cher Père, et ce n'est qu'avec peine que je le

quittai. Pour aller du côté du *Caribou*, il y a deux chemins : l'un suit la rivière *Fraser* de *Fort-Hope* à *Lytton*, et de là traverse les plaines en laissant le *Fraser* à gauche ; l'autre part de la rivière *Harrisson* à 40 milles au-dessous de *Fort-Hope*, et monte à travers les montagnes par *Fort-Douglas* et *Lillooet*. Je choisis cette dernière voie. Quelques semaines avant, l'Evêque anglican, avec trois ou quatre ministres, avait tenté une espèce de propagande parmi les sauvages de *Fort-Douglas* et de *Lillooet*. Je résolus de détruire ce qu'ils avaient fait, et je comptai sur la Providence et la grâce de Dieu pour aider un débutant comme moi qui n'avait pas encore livré bataille seul au diable et à ses auxiliaires. Je commençai à jouir du plaisir de coucher à la belle étoile et de manger ce que la main de Dieu me préparait. Quand j'arrivai à *Fort-Douglas*, je vis tout de suite les traces du passage des ministres. Il y avait quelques semaines que le Père Durieu s'y était trouvé, les sauvages étaient venus en foule autour de lui sans s'inquiéter des ministres qui étaient là. Mais quand j'arrivai, à peine quelques bons vieux vinrent-ils tout joyeux me toucher la main. Je fis la visite des loges : les portes s'entr'ouvraient ; les habitants me regardaient passer, mais quand je voulais entrer, les portes se refermaient ; personne ne me toucha la main. Le soir, je ne pus réunir que quelques sauvages. Le lendemain, je célébrai la sainte Messe au milieu d'un véritable luxe de pauvreté : deux dames-jeannes vides servirent de colonnes, ma malle de table, une couverture de pente d'autel et deux boîtes d'allumettes de chandeliers. Après le sacrifice adorable, j'adressai aux sauvages une instruction sur le baptême. Cinq enfants sur vingt présents me furent offerts ; les parents des autres refusèrent de les laisser baptiser de peur que le baptême leur donnât la mort. Je combattis avec force cette erreur déplorable : dix enfants reçurent la grâce de la régénération, mais les cinq qui restaient avaient pour pères des blancs sans religion aucune. Il fallut me contenter de mes quinze enfants, et je remerciai le bon Dieu de tout mon cœur. Les parents étaient à moi ; pour me les attacher plus encore, je donnai une jolie médaille à chaque enfant baptisé. Dans la

journée, je composai un cantique et je le leur enseignai le soir ; l'assistance était nombreuse ; ils commençaient à revenir. J'appris de mes gens que les ministres avaient visité ces pauvres sauvages et leur avaient dit que les prêtres français ne valaient rien, que leur prière n'était pas bonne, etc. D'autre part, je savais que le ministre résidant à *Douglas* n'avait jamais paru au milieu des sauvages et qu'il avait dit qu'il ne donnerait pas un sou pour voir les sauvages appartenir à sa secte plutôt qu'à une autre. Tout cela devait me servir.

Le dimanche, dans une réunion des sauvages, je voulus leur faire promettre de renoncer aux liqueurs ; tous ceux qui étaient présents le firent. Je profitai de leurs bonnes dispositions pour réfuter les accusations portées contre nous. Lorsque j'eus fini de parler, un des chefs prit la parole et montra l'embarras dans lequel se trouvaient les sauvages entre les affirmations contradictoires des ministres et des prêtres : *Qui donc a raison?* demanda-t-il. — *Je vais te le dire,* répondis-je ; *tu dois croire celui qui conforme ses actes à ses paroles, qui te témoigne en tout et partout une véritable affection. Le ministre est-il venu te voir?* Et je continuai ainsi avec une véhémence toujours croissante pendant près d'une heure. Je n'épargnai pas, vous le pensez bien, nos calomniateurs. Lorsque je me tus, le chef me dit : *Puisque tu dis que tu nous aimes, reste avec nous et enseigne-nous à prier.* Malheureusement, je ne pouvais pas rester longtemps. Je leur promis que le R. P. Fouquet viendrait les voir. C'est ce qu'il a fait quelques mois après, et je suis heureux de dire qu'il les a trouvés fidèles et persévérants.

Le lendemain, je partis avec un sauvage qui me portait ma malle ; j'avais assez de me porter moi-même : le fardeau me parut pesant et bien chaud, dans un chemin entre deux montagnes de pierre, où le soleil me tombait en plein sur la tête. Ce n'était point l'argent qui m'appesantissait ; j'avais reçu du Frère Blanchet 50 dollars pour faire 300 milles et autant pour revenir. Or, avec cela, je ne pouvais pas avoir un domestique avec deux ou trois chevaux, comme le ministre. J'avais donc à me régler sur l'exemple de notre vénérable procureur et à être

économe. J'achetai du fromage et du pain (à 25 sous la livre) à *Fort-Douglas*, et avec cette provision je vécus en chemin ; la vue d'une auberge faisait horreur à ma bourse, et par conséquent à mon estomac, et je passais outre. Cependant, je prenais un repas par jour, et je vous assure que l'hôtelier ne volait pas son argent.

Le soir du second jour, j'arrivai à un camp sauvage, mais le ministre avait passé par là ; je ne pus baptiser que cinq enfants. Je mangeai une croûte avec un morceau de fromage et je me couchai à la belle étoile, ayant un sauvage à droite et à gauche, car, outre mon porteur de malle, deux jeunes gens de notre Mission étaient venus jusque-là avec moi afin d'apprendre leurs prières ; ils se montrèrent très-fidèles et très-bons.

Le lendemain, je mangeai encore un morceau de mon pain desséché par deux jours de soleil : grand bien me fit ! Ce fut mon déjeuner, mon dîner, mon souper et mon déjeuner du lendemain. Jugez de l'appétit ! Je crois que je mis ma ceinture dans ma poche avant de me mettre à l'œuvre, afin d'ôter tous les obstacles. A trois milles de là se trouvait un camp nombreux de sauvages, mais il fallait traverser une rivière. Au moyen d'une plaque de tabac à fumer, je trouvai un sauvage et un canot. Nous arrivâmes à une belle prairie, occupée par des Américains. Ces messieurs auraient voulu m'empêcher d'aller auprès des sauvages, mais je ne cédai point à toutes les difficultés qu'ils soulevèrent et je parvins bientôt au camp. En y entrant, je pris ma croix et la montrai aux sauvages. Tout de suite, les vieux commencèrent un signe de croix qu'ils ne savaient plus finir. Ces signes, quelque grotesques qu'ils fussent, me firent plaisir. Les sauvages me touchèrent la main, se réunirent ensuite dans une hutte qu'ils remplirent. Là je baptisai vingt enfants et je fis une instruction à l'assemblée sur la tempérance. Tous voulurent avoir un billet. Je leur parlai ensuite de Dieu. Bref, il était une heure du matin quand je me jetai sur ma couverture. Pauvres gens ! comme je regrettai de ne pouvoir rester avec eux plus longtemps ! Ils étaient si bien disposés ! mais il fallait me hâter. Je repartis à cinq heures, et

quand j'arrivai à l'endroit où j'avais soupé la veille, je baptisai encore un petit enfant. Là, il se livra un rude combat entre mon estomac et ma bourse. L'estomac demandait à manger; la bourse commençait à s'aplatir. Mon sauvage murmurait, je ne pouvais lui donner du pain. Nous partons. Bientôt nous rencontrons d'autres sauvages ; mon guide s'arrête avec eux, et pendant que je me rafraîchis en buvant de l'eau d'un ruisseau, il prend un chemin de traverse sans que je m'en aperçoive. Cinq, dix minutes s'écoulent, et mon homme ne paraît pas. Jugez de mon inquiétude ! Il aura disparu, me dis-je, en emportant tout mon avoir. Je crie, je retourne sur mes pas en courant... Vains efforts. Je rencontre enfin un homme à cheval, qui m'assure que mon sauvage a au moins quatre milles d'avance sur moi. Mon estomac se fâche de plus belle ! Il me faut refaire ma route... toujours à jeun. Je retrouvai mon homme, et le soir nous arrivâmes ensemble à une auberge où nous pûmes nous rassasier. J'eus le bonheur de régénérer quelques enfants de sauvages campés dans les environs. Ce fut mon bouquet de la journée.

Le jour suivant j'emportai du pain, et sur le bord d'un frais ruisseau je déjeunai aussi confortablement qu'on peut le faire avec du pain sec et de l'eau. Dans la journée je vis quelques familles sauvages campées sur le chemin. Je m'empressai de baptiser les enfants, puis je m'arrêtai à contempler un spectacle qui réjouit un moment mon estomac. Les sauvages faisaient sécher de la viande à la fumée. Je leur demandai à quel animal appartenait cette dépouille. Je crus comprendre que c'était à un jeune ours. L'*autre* partie de moi-même tressaillit d'aise ; la bourse s'ent'rouvrait et laissait échapper une pièce de monnaie ; la viande est si appétissante pour un homme au pain et à l'eau ! Cependant je prends de nouvelles informations ; certes, cet ours-là avait de bien gros os, de bien longues côtes, il devait venir de l'arche de Noé !... Soudain j'aperçois une tête, et l'ours si tendre, si succulent se change en une vieille carcasse de cheval... L'*autre* poussa un soupir et ne dit plus rien : son appétit avait disparu.

Tout le long de ma route, je rencontrai des sauvages et des

sauvagesses qui portaient leurs enfants sur leur dos en allant recueillir des fruits à la montagne. Je me fis connaître à eux, je leur demandai de me laisser baptiser leurs enfants, et m'écartant un peu, à l'ombre d'un buisson j'administrai le Sacrement à ces chères petites créatures. Je changeai en anges ces pauvres esclaves du démon. La cérémonie finie, je continuai ma route, tandis que les sauvages allaient de leur côté. Quelquefois mon guide me disait qu'en nous détournant un peu nous trouverions quelques familles. Je le suivais ; nous traversions les torrents sur des troncs d'arbres, des forêts où nous avions de l'eau jusqu'à mi-jambe ; mais au bout de tout cela, j'avais la consolation de baptiser quelques enfants. C'était un doux repos pour moi.

Sur le soir, j'arrivai au bord d'un lac ; un grand nombre de sauvages y étaient réunis. Je baptisai de vingt à vingt-cinq enfants ; il était nuit close quand j'eus fini. Je me disposai à me reposer sous une tente sauvage, quand un bon Anglais vint m'inviter à passer la nuit chez lui. Il me servit un bon repas, en me disant que peut-être je n'avais pas soupé et que, dans tous les cas, après avoir travaillé toute la journée je devais avoir assez d'appétit pour prendre une collation. Je le rassurai, et la manière dont je fis honneur à sa table lui prouva mieux encore que mes paroles que je n'avais pas fait l'immortification de souper deux fois.

A l'aurore, je célébrai la sainte Messe et je traduisis le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo* dans la langue de ces sauvages. Je leur enseignai aussi un cantique que j'avais traduit. Un fait vous prouvera le désir qu'ils ont de s'instruire. Quelques-uns d'entre eux avaient eu des rapports avec les sauvages de notre Mission sur le *Fraser* et avaient appris un cantique. Ils s'imaginèrent qu'en traduisant les paroles mot à mot, le cantique devait être parfait, et un soir, je les entendis chanter sur un air connu ces strophes que je n'avais certainement pas composées. Leur bonne volonté me toucha profondément. Je n'oublierai pas cette émotion de surprise éprouvée au bord d'un lac, à la nuit tombante, au milieu de ces pauvres enfants des bois... Je restai trois jours avec eux et je repris ma course.

Au delà du lac je trouvai un autre camp de sauvages. Ils me préparèrent une tente, couvrirent la terre d'un tapis et vinrent en procession me toucher la main. Je baptisai les enfants et j'adressai à leurs parents une instruction. Ils voulaient me retenir, mais j'allai coucher dans un camp plus éloigné, où j'accomplis encore les œuvres de mon ministère. J'étais arrivé sur les bords d'un troisième lac. Je le traversai le lendemain dans un canot, le plus grand de tous, mais non le meilleur. Nous étions vingt passagers, et deux d'entre eux furent occupés tout le temps à pomper l'eau qui pénétrait dans notre embarcation. Les sauvages étaient heureux d'être avec le Prêtre ; ils riaient, causaient avec un entrain extraordinaire. Le nouveau camp où nous arrivions était considérable. Je baptisai les enfants et j'encourageai ces pauvres sauvages à persévérer dans leurs bonnes dispositions. Ah ! mon bien-aimé Père, si nous avions du monde, quelles belles Missions on pourrait établir ! J'ai trouvé tous ces sauvages animés des meilleurs sentiments ; tous me pressaient de rester avec eux, d'avoir pitié de leurs âmes, de ne pas les abandonner à leur misérable sort, de leur apprendre à connaître Dieu et le chemin du ciel. Mon cœur saignait à la pensée que je ne pouvais pas même leur donner un espoir sûr de retour parmi eux !

J'arrivai enfin à *Lillooet*, où je fus reçu assez froidement par les quelques blancs catholiques établis dans cette place. En revanche, les sauvages m'attendaient avec impatience : j'en trouvai de cent cinquante à deux cents réunis pour me recevoir. La pêche du saumon allait commencer, et ils voulaient me voir avant de se disperser. Le saumon remonte les rivières de ce pays en très-grande quantité ; c'est une des principales ressources des sauvages pendant l'hiver. A mon arrivée, le chef, vieillard de plus de soixante et dix ans, me souhaita la bienvenue au nom de tous, et les autres me serrèrent la main avec une affection et des paroles qui me consolèrent des petites misères que j'avais endurées. Le dimanche, je dis la Messe pour les blancs dans une maison particulière : il y avait une dizaine d'auditeurs de plusieurs nations différentes.

Le lundi, je fis encore un triage parmi mes effets, je ne gardai plus que le strict nécessaire, deux couvertures pour la nuit, et ce qu'il faut pour administrer les Sacrements. Les sauvages m'avaient envoyé un cheval pour m'amener dans leur camp, à quelques milles de *Lillooet*. Trois chefs, accompagnés de plusieurs membres de leurs tribus, vinrent à ma rencontre et me conduisirent dans leur tente. Il y avait au moins vingt-cinq tentes de sauvages. Après avoir baptisé une vingtaine d'enfants, je parlai à ces pauvres infidèles de Dieu et du ciel, etc. Il était onze heures du soir quand on songea à manger et ensuite à dormir. Je couchai dans la tente du chef, l'ayant à un de mes côtés, et son frère à l'autre. Pendant la nuit, les sauvages prirent trois saumons qu'ils apportèrent au moment où nous nous préparions à partir. A l'instant, les préparatifs furent suspendus, les chaudrons exhibés et le feu rallumé, et les saumons, coupés en morceaux, dansèrent dans la marmite. Comme de droit, j'eus ma part; on me servit les meilleurs morceaux dans un plat, avec un peu de galette cuite sous la cendre, et en dépêchant mon saumon, je faisais cette réflexion de saint Paul : *Scio esurire et abundare* (Ep. ad Philipp. IV, 12), et j'ajoutais comme conclusion : Vive la vie du Missionnaire !

Quand tout fut fini, on leva le camp; une heure après, il n'y avait plus une seule tente là où nous avions passé la nuit. J'allai un peu plus loin. Je rencontrai un chef campé avec sa famille ; il m'obligea à passer la nuit au milieu de ses gens. Comme je pus avoir un bon interprète, je leur adressai une longue instruction ; ils étaient contents, et ne savaient comment me témoigner leur reconnaissance ; ils me caressaient, me passaient la main sur l'épaule, en disant : *O koukpi ! ô koukpi ! ô chef ! ô chef ! que nous sommes heureux !* Le lendemain, ce même chef me prêta un de ses chevaux pour aller jusqu'à la rivière *Bonaparte*, à une distance de cinquante milles. J'achetai, en passant devant une maison, un pain de deux livres, qui fut pour le jour suivant mon unique nourriture et celle du sauvage qui m'accompagnait. Le soir, j'arrivai à un petit camp de quatre tentes. Sur-le-champ, sous le pré-

texte de dire mon office, je m'enfonçai dans un bosquet sur le bord d'un ruisseau, et je me mis à laver ma chemise, mes bas et mon mouchoir ; pendant la nuit, quand je fus sous ma couverture, je repris tout doucement ma chemise à moitié sèche, et le lendemain je me trouvai frais, propre et dispos. C'est généralement de cette façon-là que j'ai donné mon linge à la blanchisseuse.

Sur le midi, nous nous arrêtâmes et nous mangeâmes des oignons sauvages avec notre pain, cela suppléait un peu au manque d'eau. A la tombée de la nuit, j'atteignis une ferme tenue par un ancien bourgeois de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Ce monsieur connaît nos Pères depuis longtemps, et leur a toujours rendu service. Je trouvai chez lui une cordiale hospitalité. Voulant ménager tout à la fois mes forces et mes ressources pécuniaires, je m'enhardis à lui emprunter un cheval, pour continuer ma route plus facilement. Ma demande fut immédiatement exaucée : il me dit que son fils était parti l'avant-veille avec une bande de chevaux chargés, et il me conseilla de forcer un peu le cheval le premier jour, et de me joindre à son fils. J'entrai dans ses vues : avec mon cheval, je pouvais m'écarter et voir les sauvages, et regagner le campement du soir pour y prendre ma nourriture, ce que je ne pouvais pas faire si je me joignais à un *pack-train*, c'est-à-dire à une des troupes de chevaux ou de mulets qui portent des provisions aux mineurs du *Caribou*.

De nouveaux embarras m'arrivèrent avec le cheval, c'était la première fois que j'allais me servir d'une monture ; comment m'en tirerai-je ? Imaginez-vous Don Quichotte sur Rossinante : voyez le P. GRANDIDIER sur sa Rossinante, armé d'une trique et incapable de faire avancer son coursier, lequel était fort, mais paresseux. Au bout de deux milles, ma selle chancelle, et je me demande quelle en est la cause : je m'aperçois que les couvertures qui étaient au-dessous avaient glissé et étaient tombées à terre, et je risquais beaucoup de les imiter. J'appris alors à seller un cheval ; je remplaçai les couvertures perdues par mes deux couvertures de lit, et je continuai, comme Don Quichotte, à courir après ma Dulcinée,

c'est-à-dire M. Mac-Lean fils. Les chemins étaient mauvais, pierreux, montagneux, et mon cheval entêté, si bien que la nuit arriva et que le souper n'arrivait point. Je demandai à un *packeteur* qui revenait où était Mac-Lean: *Au moins à dix milles d'ici*, répondit-il. Je poursuivis mon chemin sans rien dire, et je fis un nœud à ma ceinture en guise de souper. Mais la Providence a des voies singulières pour faire trouver un souper comme pour tout le reste. Mes couvertures me préoccupaient souvent. Je m'aperçus tout à coup que la ventrière de mon cheval était trop large, et que mes couvertures avaient disparu... Je préférai revenir sur mes pas pour les chercher que d'aller en avant et de coucher à la belle étoile avec la rosée... pour couverture. Je les retrouvai près de ce *packeteur* auquel j'avais parlé. *L'autre* me dit à l'oreille que c'était mon bon ange qui avait tiré mes couvertures près de cet homme, afin qu'il me donnât à manger. En effet, je demandai l'hospitalité, qui me fut généreusement octroyée, et je trouvai nourriture et compagnie.

Le lendemain je courus encore à la recherche de mon introuvable Mac-Lean. Mais Dieu veillait sur moi avec un soin tout paternel. Une compagnie de *packeteurs* français me rencontra, et l'un d'eux eut compassion de moi : il m'invita très-poliment à me joindre à eux et à faire route ensemble ; j'acceptai cette offre avec reconnaissance. Mon cheval me donna de nouvelles inquiétudes. Il ne voulait pas rester avec les autres chevaux, et tous les matins il me fallait trotter dans la rosée pendant deux ou trois heures pour le retrouver ; le soir, mes pieds n'étaient pas encore secs. J'ai été bien traité dans cette compagnie. On m'avertissait du voisinage des indigènes, et je partais à travers champs pour les visiter, baptiser les enfants, et je revenais auprès de la bande. Trois nœuds faits à l'extrémité de la corde qui servait de bride m'avaient donné le secret de faire marcher mon cheval.

Notre nourriture consistait en galettes, *fayots* et lard salé, le matin ; lard salé, *fayots* et galettes, le soir, et ainsi de suite chaque jour. Le temps était terriblement chaud, et quand nous passions dans les forêts de sapins brûlés, on cuisait lit-

téralement dans son jus. Plusieurs fois j'ai failli rester sur place. Plus nous avancions, plus ma santé laissait à désirer ; les privations, les variations atmosphériques, froid glacial pendant la nuit, chaleur étouffante pendant le jour, tout contribuait à m'accabler. Une fois, la chaleur était réellement étouffante, mon sang bouillonnait dans mes veines, ma tête était en feu. Soudain, ma vue se troubla, mes oreilles bourdonnèrent, la sueur me prit, je ne vis et n'entendis plus rien : j'eus à peine le temps de sauter à bas de mon cheval, j'appuyai la tête contre la selle, et, pendant cinq minutes, je crus que ma Mission allait se terminer là. Mais, grâce à Dieu, peu à peu tout rentra dans son état normal, et je pus continuer mon chemin. Plusieurs accidents du même genre n'ont pas eu de plus funestes conséquences.

Les routes sont bonnes en de certains endroits, mais réellement affreuses dans d'autres : ce sont de vrais casse-cou. Le terrain est pierreux et généralement couvert de sapins. Ce n'est pas un sol de première qualité, cependant il peut porter les principales productions nécessaires à la vie, telles que le blé, l'orge, l'avoine, les pommes de terre et autres légumes. Il y a beaucoup de gibier, d'ours en particulier ; c'est l'ours noir qui domine. L'ours noir n'attaque pas l'homme, à moins qu'il n'ait des petits à défendre ou qu'il ne soit provoqué par la faim.

Après avoir bien chevauché, nous arrivâmes à une place nommée le *Petit-Lac,* à huit milles de *Quesnel.* Il s'y trouve une agglomération de maisons et les principaux dépôts de provisions. Comme il y a beaucoup de plantes vénéneuses dans le pays, et que le fourrage est rare, je me décidai à renvoyer mon cheval à quelques milles plus bas, où le terrain est plus planturcux. Je fis un paquet de mes couvertures et du reste, et je le mis sur mon dos ; ce fut dès lors mon unique mode de transport, quoique ce ne fût pas le plus agréable, surtout avec des bottes qui m'écorchaient les pieds, et des chemins où on enfonçait dans la boue jusqu'aux genoux. C'était le commencement du pays minier qu'on nomme le *Caribou.* J'allai faire une visite aux sauvages blancs qui cher-

chent l'or, et voir s'il leur restait encore un peu de foi. Hélas ! trois fois hélas ! ils sont pires que les pauvres sauvages que j'avais visités !

En quittant le *Petit-Lac* j'entrai donc proprement dans le pays minier : j'en pris les habitudes. Vous ne m'auriez pas reconnu, si vous m'eussiez rencontré sur le chemin avec une espèce de bonnet en laine noire sur la tête (j'avais perdu mon chapeau en route), une cravate noire, une chemise en laine rouge et noire, une paire de pantalons qui avaient été noirs autrefois, mais qui s'étaient argentés et qui étaient décorés d'une paire de mitasses en toile blanche, depuis le genou jusqu'aux souliers, et par-dessus tout cela mettez une vieille capote que le P. Eyral tira d'un honteux oubli, à Montolivet, lors de mon départ pour l'Angleterre, et par-dessus cette capote placez un paquet de cinquante livres sur le dos du voyageur, noircissez la peau du P. Grandidier, déjà si éclatante de blancheur à Marseille, et vous aurez le portrait de ma Révérence, très-peu respectable, je vous assure. Mais on n'y regarde pas de si près dans ce pays-ci. Si les bourbiers, les rochers, les chutes sont poétiques, vus de France, je puis vous certifier qu'ils ne le sont guère quand on y est enfoncé jusqu'aux genoux ; bien heureux est-on quand on n'est pas crotté jusqu'aux aisselles. Le pays est montagneux, le climat pluvieux par excellence, et les routes sont essentiellement boueuses. Les chevaux se font des escaliers dans la route, ils posent tous le pied au même endroit, et cet endroit, se creusant de plus en plus, devient un petit réservoir d'eau où toutes les pluies s'écoulent et demeurent, de sorte que pour marcher à sec les piétons sont obligés de sauter de tronc d'arbre en tronc d'arbre, et quand ils sont humides ou que ce sont des racines, le pied glisse et l'on nage dans la fange. Un cours de gymnastique ne serait pas de trop pour ceux qui auraient une vocation prononcée pour être Missionnaires de mineurs. Quelquefois on met le pied sur un tronc d'arbre, et ce tronc d'arbre, mis en mouvement, glisse tout doucement au milieu du marécage et vous dépose plus ou moins proprement dans la boue. Cela m'est arrivé plus d'une fois. Je vou-

lais me relever, et pour cela appuyer ma main sur un fond solide, mais j'enfonçais toujours et je ne touchais pas le fond, de sorte que l'on était obligé de venir à mon secours, car je n'avais pas cru prudent, après un premier jour de marche, de continuer à voyager seul, et je m'étais joint à une compagnie de mineurs. La route est semée de carcasses de chevaux : les uns morts dans la boue, d'où ils n'ont pu se tirer, les autres de fatigues, d'autres empoisonnés, etc. Les ponts ne coûtent pas cher, pas plus que la route elle-même. On coupe les arbres à un pied de terre et le chemin ainsi frayé est intitulé : route excellente, parce qu'on peut voir clair devant soi quand on se casse le cou en descendant les côtes. Les ponts ne sont que des arbres ébranchés, non équarris, placés en long les uns au bout des autres, de sorte que, quand les piétons passent c'est un tour de force que de ne pas se crotter ; pour les chevaux c'est encore pis. Il n'y a guère de *pack-train* qui traverse ces ponts roulants sans avoir trois ou quatre chevaux qui perdent l'équilibre, sautent dans le marais et s'enfoncent jusqu'à mi-ventre ; alors on décharge l'animal, puis on le prend, l'un par la bride, l'autre par la queue, et un troisième commence à fouetter. Si le cheval est épuisé et ne peut pas sortir du bourbier, il y reste et y meurt. D'autres se prennent les pieds entre les troncs, et alors on coupe le pont à coups de hache, jusqu'à ce que l'animal soit délivré.

En arrivant à *Quesnel*, j'allai loger chez un Français. Je fus assez bien reçu pour mon argent, et le soir j'eus l'avantage d'avoir une cellule à part pour prendre mon repos; voici comment : j'étendis mes deux couvertures sous le comptoir.

Le lendemain nous partîmes pour *Keithley's-Creek* qui est le premier endroit minier du *Caribou*. La route m'offrit dans toute leur splendeur les merveilles que je vous ai décrites. Jugez-en quand je vous dirai que, pour faire 20 milles, nous avons marché depuis neuf heures du matin jusqu'à sept heures du soir et que nous étions épuisés. Nous payâmes notre souper et notre déjeuner une piastre et demi pièce, et nous repartîmes le jour suivant pour *Autler-Creek*, qui est le centre, la capitale du *Caribou*. A sept heures du matin, nous étions

en route et nous avons marché jusqu'à huit heures et demie du soir sans manger. En quittant *Keithley's-Creek* nous eûmes 10 milles de chemin à gravir par une pente aussi rapide que celle de la colline de Notre-Dame de la Garde. Elle nous amena sur une hauteur qui domine toutes les montagnes environnantes ; de là elles vous apparaissent dans la plaine. En face, on voit les premières rangées des *montagnes rocheuses* qui ne sont plus qu'à 40 ou 50 milles de distance; ces montagnes se succédaient l'une à l'autre aussi loin que la vue pouvait atteindre, blanches de neige. Ah ! me suis-je dit, peut-être derrière ces masses énormes y a-t-il quelques-uns de mes Frères qui travaillent de leur côté à sauver les âmes, peut-être de mes Frères de noviciat, de scolasticat, d'oblation ! des Frères que je ne reverrai probablement pas sur cette terre ! Adieu, Frères bien-aimés ! adieu, vous, pauvres sauvages qui avez été mes espérances et mes premières affections avant que l'obéissance m'assignât vos Frères de ces pays-ci pour ma part dans la vigne du Seigneur ! Vous tous, je ne vous oublie pas, quoique je sois séparé de vous. Priez aussi pour moi et mes sauvages. Et j'envoyai cette salutation à mes Frères de la Rivière-Rouge. Ah ! mon Père, ce me fut une grande consolation de me retrouver dans mon isolement avec le souvenir de mes Frères ; je n'étais plus aussi seul ! je me sentis fortifié, encouragé intérieurement. Que n'aurais-je pas donné pour revoir ces chers Frères ! C'est surtout quand on est abandonné à soi-même que l'on sent le bonheur d'appartenir à une famille comme la nôtre : on se rattache de toutes ses forces à ce qui peut en rapprocher, à ce qui peut en rappeler le souvenir, et ce souvenir est un baume pour le cœur dans les moments de détresse et d'affliction; c'est une source de force, quand le découragement nous saisit, c'est une consolation indicible dans l'isolement où nous nous trouvons. La pensée de mes Frères renouvela toute mon énergie, et je continuai mon chemin en regardant le ciel, là où il n'y a plus de séparation, plus d'isolement, plus de souffrance et où tous, je l'espère, nous nous retrouverons pour bénir Dieu et nous aimer tous en lui.

De cette montagne nous aperçûmes de belles prairies ver-

doyantes, et ce fut une exclamation de joie qui nous échappa à cette vue, car nous n'avions fait que marcher sur des pierres ou dans la boue, et nous allions avoir la jouissance de marcher sur un tendre gazon. Mais quel désenchantement quand en arrivant à ce gazon nous le trouvâmes inondé ! Nous enfoncions dans l'eau jusqu'à la cheville. Il paraît que le sommet de ces montagnes abonde en sources d'eau, les pluies fréquentes, jointes à la fonte des neiges, les changent en ruisseaux, et l'eau se répand de toutes parts. Nous rencontrâmes un Français qui revenait d'*Autler-Creek*, et nous lui demandâmes combien il y avait encore de milles : *Quatre ou cinq*, nous répondit-il, et nous devions arriver avant la nuit. Nous marchons, nous traversons des marais, des ruisseaux, et point d'*Autler*. La nuit arrive : nous ne distinguons plus rien devant nous ; nous marchons l'un derrière l'autre, nous nous enfoncions dans la vase ; nous étions harassés. Je ne vous parle plus de nos chutes en sautant d'un arbre à l'autre, on n'y faisait plus attention. Nous allions camper au milieu de la boue et du bois, quand on aperçut quelques lumières au loin. Nous arrivâmes enfin au bas de cette fameuse montagne au pied de laquelle roule le petit ruisseau appelé *Autler*. Nous le traversons sur un arbre presque perpendiculaire, où nous sommes obligés de nous accrocher aux branches pour ne pas aller finir la journée au milieu de ses eaux.

Après quelques moments d'attente, nous étions autour d'une bonne table et nous en avions besoin. Je passai la nuit dans cette maison. Le lendemain, je restai enveloppé dans mes couvertures jusqu'à midi : je m'occupai à raccommoder mes pantalons et ma capote qui s'en allaient en morceaux. C'est un trésor que de savoir mettre un bouton et boucher un trou ! Pour cirer mes souliers, j'allai les laver dans le ruisseau. Je sortis ensuite pour voir cette fameuse ville ; c'est un ramassis d'une trentaine de maisons qui sont presque toutes ou des magasins ou des lieux de jeux ou de boisson. Je ne connaissais personne, ni catholiques, ni Français. Dans ce pays, il est difficile de connaître la religion d'un homme. Il est là non pour pratiquer sa religion, mais pour faire de l'or ; l'or, l'or,

c'est le Dieu de l'endroit, c'est le Dieu du pays. Tout ce qui n'a pas rapport à l'or, n'est pas digne d'attention. Il y a à *Autler* le siége d'une Compagnie française ; mais comment m'y introduire? Le premier avec qui je fis connaissance, était un médecin qui ne savait pas trop s'il croyait en Dieu : il me demanda de lui en prouver l'existence. Il en vint ensuite à m'insulter en me jetant à la face les scandales qui ont été commis par des personnes appartenant au clergé ou aux ordres religieux. Je lui répondis peu de chose : je ne voulus pas discuter avec un homme de cette trempe, qui ne croyait pas à l'existence d'un Dieu.

Je ne restai qu'un jour à *Autler-Creek,* parce que chaque repas me coûtait 2 piastres et que je ne voyais pas la possibilité d'exercer mon ministère. Je me rendis à *William's-Creek,* où je connaissais des Irlandais catholiques du *Fort-Yale,* qui se trouve dans notre Mission du *Fraser.* Avant de partir, j'achetai un pain d'une livre qui me coûta 1 piastre. Je ne pus pas même le manger en entier, tant il était bon! Je repris mon paquet et je continuai mon chemin à travers les monts ; vers la fin du jour, j'arrivai à *William's-Creek,* qui est encaissé entre deux montagnes laissant juste assez de place pour voir le ciel. Je fus très-bien accueilli par mes connaissances ; je passai avec elles trois jours que j'employai à visiter tous les catholiques du creek. Je reçus de ces chers Irlandais un peu de poudre d'or qui me permit d'accomplir mon retour d'une manière plus confortable ; c'était sans doute le premier présent que les mines du *Caribou* faisaient à un ministre de Jésus-Christ.

Voici en quelques mots les procédés qu'emploient les mineurs pour obtenir l'or. Ils prennent avec eux un sac de farine, un peu de lard, une poêle à frire, un pic, une pelle et un grand vase en fer-blanc. Ils s'aventurent ainsi dans les bois, et quand ils arrivent dans un endroit où le sol leur paraît aurifère, ils creusent jusqu'à ce qu'ils atteignent le roc. Ils recueillent la terre qui recouvrait le roc et la lavent en rejetant la boue et les pierres, l'or reste au fond. Si le placer est riche, ils y établissent leur tente, coupent des arbres, taillent

des planches qu'ils disposent en canaux. L'eau qui passe dans ces canaux lave la terre aurifère, et à leur extrémité dépose l'or dans un double fond, parsemé de trous. Quelquefois les mineurs mettent toute une saison pour préparer tout ce qui est nécessaire à l'extraction de l'or. L'or du *Caribou* n'est pas ordinairement en poudre : il forme de petits grains. Des mineurs travaillent souvent des heures entières sans rien obtenir, tandis qu'à côté d'eux d'autres recueillent jusqu'à dix, vingt, trente onces d'or par jour. Il y a de l'or en quantité au *Caribou,* mais pour l'obtenir il faudra beaucoup de peines et de souffrances. J'ai vu les mineurs à l'œuvre, et je n'aurais pas accepté le salaire qu'on leur donne pour le travail qu'ils sont obligés de faire ; dans l'eau jusqu'à mi-corps, à la besogne de six heures du matin à six heures du soir, ils ont à peine de quoi manger, tant les vivres sont rares. Cette année il n'y avait plus de farine au *Caribou,* et celle que l'on y transportait était déjà vendue à 7 fr. 50 c. la livre.

Pendant mon séjour, j'ai essayé d'élever l'esprit des catholiques pour un moment au-dessus de l'or, mais je n'ai obtenu que de vagues réponses. *La saison est trop courte*, dirent-ils, *pour que nous ayons le temps de remplir nos devoirs religieux ; quand nous redescendrons, nous le ferons*. Ils redescendirent et trouvèrent d'autres prétextes... J'allai visiter un autre creek, occupé par des mineurs, parmi lesquels on comptait une douzaine d'Irlandais catholiques. Ils me reçurent très-bien, me procurèrent toutes les douceurs possibles dans ce pays de privation ; mais quand je touchai à la corde sensible, quand je les pressai de remplir leurs devoirs, je ne rencontrai qu'indifférence.

Comme les places que j'avais visitées étaient en plein rapport, que les mineurs s'y étaient fixés, et que, par conséquent, ils auraient pu, s'ils l'avaient voulu, se servir de mon ministère, je ne crus pas devoir aller plus loin dans les creeks récemment découverts, où les mineurs étaient occupés à s'établir et dont on ne distinguait les chemins qu'aux coups de hache que les mineurs avaient donnés à droite et à gauche. Il pouvait certainement y avoir des catholiques, mais au milieu de

leurs travaux, m'auraient-ils montré moins d'indifférence? De plus, je sentais ma santé chanceler. Je revins donc à *Autler-Creek*.

Je n'eus d'autre maison pour me retirer que celle d'un pauvre nègre protestant; il fut très-hospitalier. Sa demeure consistait en quelques piquets auxquels étaient cloués des bardeaux faits à la hâte et qui laissaient l'air circuler en pleine liberté; le plancher était la terre nue, mon siége un tronc d'arbre et mon lit mes deux couvertures étendues sur le sol. L'humidité était telle, que le matin mes couvertures étaient trempées. Aussi les rhumatismes sont-ils à l'ordre du jour. Mais, comme dit le R. P. FOUQUET, *cela ne fait pas mourir*. Pendant la semaine que je passai à *Autler*, je fis connaissance avec quelques catholiques, et bientôt je fus en état de visiter toutes mes ouailles, qui étaient en assez grand nombre. Mais elles n'écoutèrent pas ma voix, et trois d'entre elles seulement vinrent se confesser. C'est plus que je n'osais espérer après l'accueil qui m'avait été fait. Ce me fut une grande consolation de pouvoir leur donner la sainte communion en présence des trente autres catholiques qui avaient daigné se rendre à la Messe le dimanche. Un plus long séjour aurait pu amener de meilleurs résultats, mais les forces commençaient à me manquer. Je ne dormais plus, et en me levant, je sentais tout tourner autour de moi. Il était temps de partir si je voulais retourner sûrement. Je pliai donc bagage et remontai la terrible montagne. A son sommet, je respirai plus librement. Je m'arrêtai chez un Français qui m'offrit de partager sa couche, et je montai littéralement au troisième ciel; je touchai le toit avec ma main. C'était un lit à trois étages, occupés par six habitants. Le lendemain, j'allai coucher à *Quesnel*, où je m'arrêtai pour me reposer Pendant ce temps, je raccommodai une seconde fois mes pantalons; les fils ne tenaient plus. Je passai un jour entier à cette agréable occupation, roulé dans mes couvertures. Ensuite, je me mis à la chasse de tout le gibier prohibé qui s'était propagé d'une manière effrayante. Rien que dans un bas, il y avait une compagnie de cinquante grenadiers, et je vous assure que ce sont des hôtes très-incom-

modes, qui ne laissent pas jouir d'une seule minute de repos. Mes pauvres bas étant usés, je déchirai un sac de farine en deux et je m'en entourai les pieds en guise de bas. Je me remis en route.

Deux jours après avoir quitté *Quesnel,* je rencontrai M. Begbie, le grand juge de la Colombie britannique. Il me remit deux lettres du R. P. Fouquet ; l'une d'elles m'annonçait la plus triste nouvelle que put recevoir un Oblat, la perte de notre bien-aimé Père. Ah ! ce fut une heure bien douloureuse pour moi, une heure pleine de découragement que celle que je passai à relire chaque mot de cette lettre, à pleurer celui que je ne devais plus revoir, et à me rappeler toutes les circonstances où j'avais eu le bonheur de l'approcher... Enfin je surmontai ce premier mouvement de douleur, et des pensées plus consolantes y succédèrent...

A la *tente ronde* je retrouvai mon cheval ; j'avais hâte de lui confier mon paquet et ma personne, et je me rendis au fort *Alexandre,* seul, sans guide, sans compagnon, par un petit sentier fréquenté seulement des sauvages et des ours. Sur le soir, je m'arrêtai : je charriai une bonne provision de bois pour entretenir le feu qui devait éloigner les ours et remédier à la rosée abondante qui tombait sur mes couvertures et les traversait. Mon souper consista en un morceau de pain ; après quoi je dis mon office à la clarté du feu. Mais comme j'avais peur que le cheval ne se perdît dans le bois, je lui passai au cou une courroie à laquelle j'avais attaché mes deux étriers en fer, de sorte que le bruit qu'ils faisaient en frappant l'un contre l'autre suppléait au manque de clochette, et quand l'animal s'écartait au loin, je sortais de mon lit et j'allais le chercher.

Le jour suivant, après une journée dure entre les dures, j'arrivai au fort *Alexandre,* où je fus bien accueilli. Mais les sauvages ne voulurent pas me laisser baptiser leurs enfants. *Quand tu viendras pour rester au milieu de nous,* me dit le chef, *alors tu feras tout ce que tu voudras de nous; mais tant que tu ne feras que passer, le baptême que tu donnerais à nos enfants ne ferait que les rendre pires qu'ils ne sont. Reste ici, instruis-nous, baptise-nous ; prends soin de nous, et nous se-*

rons heureux. Mais si tu veux t'en aller, tu ne baptiseras pas nos enfants. J'eus beau dire et beau faire, je ne pus rien obtenir. *Tiens*, me dit-il, *vois-tu ce chapelet, cette échelle catholique; autrefois je le connaissais, je savais ce que cela voulait dire; depuis que notre prêtre est parti, nous avons été délaissés et nous ne savons plus rien; nos jeunes gens boivent et s'enivrent, nos femmes se prostituent aux blancs; pourquoi? C'est qu'il n'y a point de prêtre parmi nous... O toi qui dis que tu nous aimes, qui dis être venu pour nous, aie donc pitié de nous, reste avec nous et enseigne-nous à connaître et à aimer Dieu, et à devenir bons...* Oh! mon bien-aimé Père, comme je souffrais de ne pouvoir accéder à des sollicitations si pressantes! Mais que pouvons-nous faire? Pour tout le territoire de l'Amérique qui se trouve de ce côté-ci des *montagnes Rocheuses*, depuis *Vancouver* jusqu'au pôle, nous ne sommes que quelques Oblats, et combien de milliers de sauvages embrasseraient avec joie notre Religion s'il y avait des Missionnaires pour leur annoncer la bonne nouvelle! Hélas! si nous avions ici les miettes qui tombent de la table de l'Eglise de France, qui sont foulées aux pieds, avec quelle ardeur nos pauvres sauvages les recevraient! Souvenez-vous de nos pauvres sauvages, qui n'ont d'autre espoir qu'en vous et dont le salut est entre vos mains...

Ne pouvant rien faire avec ces infortunés sauvages, et n'ayant ni le temps, ni la santé nécessaires pour monter au fort *Georges*, situé à huit ou dix journées plus au nord, sur le *Fraser*, je redescendis à *William's Lake*. Lorsque je quittai le fort *Alexandre*, je fus témoin du rapide changement que quelques heures apportent dans la température : il faisait une chaleur excessive, et dans une demi-journée trois orages terribles me passèrent sur le dos, pluie torrentielle, grêle grosse comme le pouce, éclats de tonnerre effrayants, rien n'y manquait; les chemins étaient changés en torrents; j'étais trempé jusqu'aux os, malgré mon manteau : c'était une de mes couvertures fendue au milieu et que je glissai sur mes épaules au moyen de ce trou.

De *William's Lake* je suivis le chemin du *Fraser* et je m'en

allai par monts et par vaux, perdant tout en route, aujourd'hui mon portefeuille, demain mes cahiers, tantôt trottant sur le dos de mon cheval, tantôt le portant presque en gravissant les montagnes, tantôt couchant dans une bonne maison, tantôt au milieu des bois, sans avoir rien à manger, tantôt recevant une bonne nourriture, tantôt n'ayant que des fruits sauvages et du saumon sec.

En quittant *Lillooet* je continuai à suivre le *Fraser*, mais je finissais mon voyage comme je l'avais commencé, c'est-à-dire à pied ; j'avais reconduit ma fidèle monture à son propriétaire, en l'assurant de ma reconnaissance. Mais à défaut de cheval je pris un sauvage pour porter ma malle. Il me fit passer par des chemins affreux, perpendiculaires au *Fraser*, dont les flots impétueux tournoyaient en se couvrant d'écume. Parfois il fallait se pencher sur l'abîme pour éviter un rocher qui s'avançait sur le chemin ; ailleurs il fallait grimper sur une montagne à pic où le sentier n'était que des pierres d'ardoises qui glissaient sous les pieds et allaient se perdre dans le gouffre ; un seul faux pas, et on les aurait suivies sans aucune chance d'échapper à la mort ; là, le chemin était tombé dans la rivière, et les sauvages avaient creusé un trou dans le flanc de la montagne, juste pour y mettre le pied. Pour suivre ce dangereux escalier il fallait se coller autant que possible, se pencher à ras sur la montagne : au-dessous de soi, une pente de deux cents pieds terminée par des rapides où le *Fraser* fait des entonnoirs, et pas le moindre petit brin d'herbe ou la moindre branche pour vous aider à vous sauver. Je parvins, avec la grâce de Dieu, à me tirer de tous ces mauvais pas, et j'arrivai à ma chère Mission dans le courant d'octobre, après une absence de plus de trois mois. J'avais baptisé à peu près trois cent trente à trois cent cinquante personnes, enfants ou malades à l'extrémité, administré l'Extrême-Onction à quelques malades, entendu trois confessions et donné deux communions.

Mes pauvres sauvages de *Fort-Hope* furent bien contents de me revoir. Le lendemain, ils me conduisirent à *New-Westminster* où je surpris le R. P. Fouquet et le R. P. Jayol. Après

quelques jours de repos, la fatigue se fit sentir plus fortement, et je dus garder le lit. Un docteur consulté recommanda l'inaction la plus absolue et bien des choses qui ne pouvaient pas se faire. Ce qu'on pouvait faire on le fit, et le reste on le laissa à la garde de Dieu. Maintenant je suis mieux et je désire retourner bientôt au combat. Le R. P. FOUQUET m'a envoyé à *Saint-Joseph d'Esquimalt*. Le R. P. PANDOSY tâche d'adoucir mes douleurs d'estomac en y mettant de temps en temps des cataplasmes de bœuf frais. J'espère qu'à l'arrivée du R. P. D'HERBOMEZ, je serai en état de reprendre les armes.....

Charles GRANDIDIER, O. M. I.

IV. Avant de s'éloigner des Missions du Pacifique pour venir en France, le R. P. D'HERBOMEZ en avait confié le soin et la direction au R. P. FOUQUET. Ce sont les lettres de ce Père qui nous instruiront des événements que présente l'histoire de ces Missions pendant l'absence du R. P. D'HERBOMEZ. Mais on nous permettra de remonter à quelques années et d'analyser rapidement l'ensemble de la correspondance du R. P. FOUQUET depuis son arrivée à *Saint-Joseph d'Esquimalt*. Elle offre les détails les plus intéressants. Commençons par une lettre adressée à Mgr GRANDIN, lorsque le P. FOUQUET se trouvait encore sur les bords de la rivière Colombie, le 6 décembre 1859, se dirigeant vers Saint-Joseph.

..... Je ne puis m'empêcher d'admirer la coïncidence qui va me faire exercer le saint ministère non loin de vous, et je puis dire dans le même champ. Vous avez dû apprendre à Marseille que nous irons tôt ou tard parmi les Indiens de la Colombie Britannique, et voilà que je lis, dans des ouvrages que je me suis procurés en route, que ces sauvages appartiennent en grand nombre à la même souche que ceux de l'île à la Crosse. Que j'aie le plaisir de vous traduire quelques-uns de ces passages : *La langue des Talsulies est un dialecte de la famille des Chippewyan, si répandue dans le nord de l'Améri-*

que. M. M'Lean mentionne un fait singulier, c'est que les deux nations se comprennent parfaitement (Harlitt. *British Columbia and Vancouver's Island*). Je lis également dans un autre ouvrage : *Parmi les tribus qui appartiennent aux Tinné ou Dtinaé, Athabascan ou Chippewyan, race qui habite l'ouest des montagnes Rocheuses, les Talsulies ou Coureurs occupent la plus grande partie de la Nouvelle-Calédonie ou Colombie Britannique.* J'apprends du même auteur que vous devez être fourni de tout ce qui concerne la langue et l'instruction des Chippewyan : *M. Laflèche et son collègue M. Taché se sont appliqués à l'étude du Tinné... Je sais que la langue Chippewyan d'Athabascan devient une langue écrite sous l'active surveillance des catholiques romains, à l'île à la Crosse* (John Richardson, *Arctic searching*, etc.). Ce voyageur était avec Mgr Taché et M. Laflèche en juin 1848. Voici ce qu'il dit d'eux : *Ils sont tous les deux intelligents, très-instruits et dévoués à l'instruction des Indiens.* Ces données m'ont fait penser que nous pourrions, Monseigneur, nous adresser à vous pour avoir tout ce que vous savez devoir être utile à des Missionnaires qui seront chargés d'une partie des Chippewyan.

Qui sait si plus tard je ne pourrai pas vous écrire? Les montagnes Rocheuses ne sont pas un obstacle qui arrête les trappeurs canadiens. Ils ont su découvrir plusieurs passages indiqués sur les différentes cartes que je me suis procurées ainsi que dans les livres cités plus haut. Dans tous les cas, les Missions de la Congrégation semblent devoir former un réseau qui embrassera toute l'Amérique anglaise.

Je vous ai dit qu'il y a des passages entre vos contrées et les nôtres. J'ai rencontré ici un nommé Sullivan qui arrive du pays des *Crees*. Il m'a paru fort aimable et m'a donné quatre vocabulaires à copier, ce qui m'a beaucoup fait travailler ces jours-ci ainsi que le R. P. Grandidier, mon compagnon. J'ai déjà une dizaine de vocabulaires plus ou moins étendus des langues indiennes d'Amérique. Quoiqu'ils soient incomplets, plusieurs ne me seront pas inutiles ; les uns renferment trois cents mots, d'autres mille et plus. M. Sullivan m'a communiqué le nom de plusieurs autres voyageurs venus de vos pa-

rages; quelques-uns vous ont connu. Veuillez nous bénir, etc.

Esquimalt, 22 décembre 1859. Je vous ai parlé, Monseigneur et Bien-Aimé Père[1], de notre heureuse arrivée. Nous avons eu un aussi bon voyage que nous pouvions le désirer. C'est à notre Immaculée Mère que je l'attribue ; nous ne saurions trop remercier le Ciel de la protection dont nous avons joui. Partis de Southampton le 19 octobre, de San Francisco le 1er décembre, nous ne sommes arrivés ici que le 12. Nous avons perdu du temps en remontant la rivière Colombia à cinquante lieues dans l'intérieur des terres de l'Orégon. Nous avons touché à Astoria, Saint-Hellen, Fort-Vancouver, Portland. J'ai pu dire la Sainte Messe dans cette dernière ville où deux prêtres bien complaisants m'ont donné des nouvelles de nos Pères de *Saint-Joseph d'Olympia*. De la rivière *Columbia*, nous sommes venus à *Steilacoom* et *Olympia* Nous avons pu passer quelques heures avec le R. P. Jayol et le Frère Blanchet : ils parlaient de nous au moment où nous arrivions. Votre Grandeur comprendra notre joie réciproque.

Nous arrivâmes enfin à Esquimalt le 12 décembre. J'ai trouvé le R. P. D'Herbomez souffrant de ses rhumatismes. Mgr Demers nous a bien reçus. Vous connaissez sans doute les détails de la fondation d'une nouvelle Mission par les Pères Pandosy et Richard sur les bords du lac *Okanagam*. Son avenir paraît devoir être prospère.

Les pensées du R. P. Vicaire se dirigent vers l'île Charlotte, où les sauvages sont plus nombreux que partout ailleurs et moins en contact avec les blancs : il est plus facile d'aller s'y établir, de fournir à notre entretien que dans l'intérieur des terres. Chaque année, plusieurs navires s'y rendent, les Indiens viennent en certain nombre jusqu'ici. Le R. P. Vicaire a l'intention de m'envoyer faire une apparition sur les lieux afin de mieux les connaître et d'apprécier les mœurs et le caractère de ces sauvages. Dans peu de temps, j'espère savoir assez le *chinouk* pour me tirer d'affaire avec un interprète : Je n'en manquerai pas parmi ceux qui viennent à *Vancouver*.

[1] Notre vénéré Fondateur.

Je crois bon de vous transmettre ce que j'ai recueilli sur la Colombie Britannique et la rivière *Fraser*. Après la fièvre de l'or, qui, l'année passée, attira un si grand nombre d'émigrants, il y eut un moment de découragement. Les mineurs se précipitèrent en masse sans vivres portés à l'avance, sans chemins pour en faire venir, sans établissements pour fournir des secours sur les lieux. Ils suivaient des routes presque inconnues et remontaient la rivière *Fraser*, qui en de certains endroits est très-dangereuse. De là est venue la cruelle déception, qui a fait tant de victimes. Le consul français de San Francisco me disait qu'elles ont été plus nombreuses qu'on ne le croyait. Notre domestique mexicain a rencontré des hommes morts de faim ; des vingtaines d'émigrants périssaient à la fois corps et biens dans le *Fraser*. Maintenant les nouvelles des mines, sans être aussi brillantes qu'au temps de la fièvre, sont cependant bonnes ; plusieurs mineurs sont restés et ont fondé des établissements : on a vu se former des concurrences de steamers et tout annonce que le mouvement de l'émigration vers la Colombie se continuera. Ce qui la montre en bonne voie, c'est l'accroissement que prend Victoria et la fondation d'une ville à l'embouchure de la rivière. Cette colonisation doit cependant se faire moins vite que celle de la Californie, car le climat est plus rigoureux, la terre cultivable moins bonne et plus rare, et les communications sont plus difficiles...

(La suite au prochain numéro.)

VARIÉTÉS.

RESCRIT APOSTOLIQUE.

Beatissime Pater,

Congregatio Missionariorum Oblatorum SS. Virginis Mariæ sine labe conceptæ ad pedes S. V. provoluta exponit quod die 10 aprilis anni 1838, factâ supplicatione SS. Patri Gregorio XVI, obtinuit quinquaginta dierum indulgentiam fidelibus quoque defunctis applicabilem ab omnibus Christi fidelibus lucrandam quotiescumque ter *Pater, Ave* et *Gloria,* in memoriam trium horarum agoniæ D. N. J. C., et juxta mentem sanctitatis suæ et pie et corde contrito recitaverint ante quamlibet ex crucibus ab oratricis Congregationis sacerdotibus in sacrarum Missionum vel spiritualium exercitiorum fine jam erectis vel infrà triennium ab illâ die decurrendum erigendis. Sed cum tempus istius indulti jam a longo tempore expiraverit et nunquam posteà ejusdem renovatio postulata fuerit, eadem Oblatorum Congregatio suppliciter rogat ut S.V. dignetur benigne concedere in perpetuum eamdem indulgentiam defunctis applicabilem a Christi fidelibus sub iisdem conditionibus lucrandam quotiescumque oraverint ante quamlibet ex crucibus ab oratricis Congregationis sacerdotibus in fine Missionum vel exercitiorum spiritualium post expirationem illius indulti erectis vel in perpetuum erigendis.

Ex audientiâ Sanctissimi habitâ die 20 *decembris* 1863. Sanctissimus dominus noster Pius divinâ Providentiâ PP. IX, referente me infrascripto S. Congregationis de propagandâ fide secretario, benigne annuit pro gratiâ prorogationis ad

quinquennium in formâ et terminis præcedentis rescripti.

Datum Romæ ex ædibus dictæ S. Congregationis, die et anno prædictis.

Gratis sine ullâ solutione quocumque titulo.

H. Capalti, *secretarius.*

NOTES DE VOYAGE[1].

—

X. Dès le dimanche au matin, 25 janvier 1863, nous gravissions la colline de Notre-Dame de la Garde. Le Supérieur Général employa toute la journée aux entretiens de la visite. Le soir, il réunit la communauté et lui adressa des paroles pleines d'affection. Le lundi, à six heures, lorsque la ville était encore plongée dans les ténèbres, nous montions à la chapelle pour dire notre messe au pied de la statue vénérée. C'était un spectacle nouveau et bien intéressant qui s'offrait à notre vue. Les étoiles scintillaient au firmament, et Marseille était enveloppé d'un manteau de vapeurs que perçait çà et là de vives clartés. Nous allions vers Notre-Dame de la Garde, avec Marie Immaculée, qui a toujours été en pleine lumière et jamais dans les ténèbres... *quasi stella matutina in medio nebulæ.* Qu'elle nous garde toujours!

En descendant la colline, nous nous sommes arrêtés quelques instants dans le bel établissement destiné à l'éducation des jeunes aveugles. C'est une œuvre admirable et que Dieu bénit d'une manière ostensible.

Le mardi 27, le R. P. Vincens arrive ; il repart jeudi pour la Corse.

XI. Le mercredi 28, la vapeur nous emportait vers Aix. Reçus à la gare par le R. P. Roullet, nous trouvons en entrant dans la maison le R. P. Guinet, Provincial, à la tête de la com-

[1] Voir les pages 143, 261 et 564 du tome II.

munauté. Il nous est facile de remarquer les ravages de plus en plus profonds que la maladie exerce sur ce généreux Missionnaire. Nous sommes bientôt auprès du R. P. Courtès, que la présence du Supérieur Général émeut profondément. Là aussi le mal fait des progrès, et les symptômes deviennent chaque jour plus alarmants : ce fidèle témoin des premières années de la Congrégation voudrait encore porter le poids du jour, avec le fardeau de l'âge, mais ses forces sont paralysées, et il sent qu'il s'achemine lentement vers la tombe.

La vue de ces deux malades attristerait notre séjour à Aix, si elle n'était la source des plus beaux exemples d'édification : ils apprennent à vivre et à mourir, les armes à la main, en véritables Oblats de Marie Immaculée.

Après le dîner, nous allons visiter Mgr l'Archevêque d'Aix : Sa Grandeur fait au Supérieur Général l'accueil le plus bienveillant.

Le lendemain, M. Conil, Vicaire Général, venait s'asseoir à notre table. Le R. P. Courtès réunit toutes ses forces, descend au réfectoire et prend place à côté du Supérieur Général. Au dessert, il ne peut porter la parole comme il le faisait dans toutes les circonstances solennelles, mais il fait lire par le P. Chardin le discours qu'il lui a dicté. Après avoir rappelé les événements des dernières années et avoir félicité le Supérieur Général de ce voyage de Rome « où vous êtes allé porter votre « dévouement et le nôtre aux pieds du Saint-Père et recevoir « cette bénédiction apostolique de Pie IX qui, unie à celles de « Grégoire XVI et de Léon XII, établissent la Congrégation « des Oblats de Marie Immaculée comme une phalange des« tinée à combattre, à souffrir et à mourir pour la gloire du « Vicaire de Jésus-Christ, » le vénérable vieillard ajoutait : « Bien-aimé Père, si dans un jour de festin, il ne fallait pas « éloigner l'ombre même de la tristesse et de la douleur, je « m'arrêterais là,... mais mon état est si pénible et, d'un autre « côté, votre présence me fait tant de bien, que je termine par « cette pensée qui est un regret, si je meurs, de ne pouvoir « plus vous servir et un désir que tous m'égalent et même « me surpassent (ce qui leur sera facile sans doute) en esprit

« de vénération, d'obéissance, de dévouement à votre personne « sacrée. »

Les sanglots du R. P. Courtès couvrirent la voix du lecteur, et on comprend mieux qu'on ne peut l'exprimer le saisissement qui s'empara de tous les convives. Recueillons ces paroles inspirées par la piété filiale, la mort en a fait un testament précieux : *Defunctus adhuc loquitur.*

Impossible de décrire le moment des adieux : il fut bien pénible, un pressentiment secret disait à notre cœur que nous ne reverrions pas le P. Courtès ici-bas. Le vénéré malade pleurait et remerciait en souriant.

XII. Le samedi, nous retournons à Marseille et nous nous dirigeons vers la maison de Montolivet. Nous y arrivons vers midi. Quelle profonde solitude ! quel changement s'est opéré dans cette belle demeure ! Nous visitons la chapelle, les chambres, la bibliothèque, l'oratoire où reposait le cœur de notre Père : tout est vide, deux Pères et cinq Frères remplacent la nombreuse communauté. Le R. P. Bellon et le R. P. Lagier nous font un fraternel accueil. C'est de cette maison que sont partis tant de généreux Missionnaires qui combattent si bien les combats du Seigneur. Le nom de Montolivet restera gravé dans bien des cœurs reconnaissants, et la Congrégation n'oubliera pas une demeure qui a été bénie par notre vénéré Fondateur et sur laquelle reposaient de si riches espérances.

XIII. Le 2 février au matin, nous disions un long adieu à Marseille, et à sept heures nous partions pour Notre-Dame de Lumières. Le R. P. Bermond, Supérieur de ce sanctuaire renommé, nous attendait à la gare d'Avignon. Avant de prendre la voiture, le Supérieur Général eut le temps d'aller offrir ses hommages à l'Archevêque d'Avignon, Mgr Debelay, qui a daigné plusieurs fois nous donner des preuves de sa bienveillante sympathie. Le Prélat commençait à ressentir les atteintes de la lente et douloureuse maladie qui l'a conduit au tombeau. Son accueil fut simple, bon et paternel. Le couronnement de la statue miraculeuse de Notre-Dame de Lumières fut le principal objet de la conversation. Le nom de notre vénéré Fondateur s'y trouva naturellement rappelé, et il donna

occasion à Mgr Debelay de prononcer des paroles que nos cœurs ont avidement recueillies. *Mgr de Mazenod,* disait l'Archevêque d'Avignon, *a été un des plus grands évêques de notre époque : il y avait chez lui quelque chose des évêques de la primitive Eglise; la largeur des pensées, la hardiesse des plans, la fermeté mêlée à une grande bonté lui ont permis de restaurer l'Eglise de Marseille et de la faire ce qu'elle est aujourd'hui. Et ne croyez pas,* ajoutait le vénérable prélat, *que je dis ceci parce que vous êtes ses enfants, ses Oblats : non, je vous le dis, parce que c'est ma conviction, c'est ainsi que j'ai toujours jugé Mgr de Mazenod en l'environnant de mon respect et de ma vénération la plus profonde.*

Il était sept heures du soir lorsque la voiture, après une course fatigante de quatre heures, au milieu de la poussière et de la chaleur, nous laissa à l'entrée du sanctuaire. Nous pénétrâmes immédiatement dans l'Eglise où nous attiraient la présence eucharistique, des chants et les accords de l'orgue. C'était le moment du Salut qui terminait la fête de la Purification de la Très-Sainte Vierge. La cérémonie avait lieu dans le souterrain ; elle empruntait à cette circonstance un charme de plus, et il était doux aux voyageurs fatigués de se reposer aux pieds de Jésus et de Marie, bénissant leur famille, à la fin du jour. Les Junioristes chantaient avec entrain, ils avaient reconnu l'hôte si ardemment désiré.

La visite de la maison de Notre-Dame de Lumières a duré trois jours. Ce temps s'est écoulé d'une manière bien rapide. Les entretiens sérieux étaient suspendus et remplacés par d'agréables promenades dans les environs du sanctuaire. La chapelle de Saint-Michel et son site pittoresque eurent les primeurs. Nous avions à prier sur la tombe de nos frères décédés et à leur payer ce tribut de sympathique souvenir. La blanche chapelle se détache avec grâce sur le fond noir du rocher qui la protége ; elle est la reine du côteau : on la dirait placée sur les hauteurs comme la sentinelle vigilante du Sanctuaire de Marie. Il y a des harmonies secrètes dans le rapprochement des autels de la Vierge, Mère du Verbe incarné et de l'Archange qui combattit le premier l'antique serpent dont la Vierge Im-

maculée devait écraser la tête. Tous ces lieux participent à la sainteté des mystères qu'ils rappellent ; aussi sont-ils toujours visités par la pieuse foule des pèlerins.

Le mercredi, 4 février, il y eut une séance académique préparée par les Junioristes en l'honneur du Supérieur Général. Déjà une première manifestation de leurs sentiments avait eu lieu la veille, à la suite du repas. Une voix s'était rendue l'interprète de l'affection de tous, et avait redit les fruits du passé et les espérances de l'avenir. Mais aujourd'hui la littérature devait dominer et présenter comme un spécimen des travaux et des progrès de la jeune phalange. Voici le programme de cette séance académique : idylle en vers latins par les élèves du second cours, discours en faveur de la prééminence des sciences sur les lettres et les arts, un dialogue de Lucien récité, discours en faveur de la prééminence des arts sur les lettres et les sciences, une scène du *Cid* interprétée par trois élèves, le cantique de Tobie déclamé par un autre ; enfin, un troisième discours en faveur de la prééminence des lettres sur les sciences et les arts. Une heure et demie s'écoula, pendant la lecture ou la déclamation de ces différents travaux, avec un intérêt croissant. Il y avait dans chacune de ces œuvres la preuve d'un travail intelligent, d'une application soutenue et d'heureuses dispositions pour l'étude. Que Jésus et Marie bénissent ces germes jetés dans une terre féconde, afin qu'il s'y forme pour la famille de nombreuses et abondantes moissons !

Les Junioristes conserveront le souvenir de cette visite trop courte : une distribution de médailles bénites par le Souverain Pontife les a fait participer aux grâces et aux bénédictions rapportées de Rome.

C'est avec plaisir que nous avons parcouru les *Mémoires* sur la maison de Notre-Dame de Lumières écrits par le R. P. Franson ; il y a là des documents bien intéressants pour l'histoire du Sanctuaire de Marie. On voit les améliorations matérielles et spirituelles qu'ont progressivement reçues le pèlerinage et le lieu qui abrite nos Pères et les Junioristes. Tout n'est pas terminé ; l'avenir de Notre-Dame de Lumières, espérons-le, aura encore de plus beaux jours.

Le 6 février au matin, nous quittions la maison, emportant les plus agréables et les plus douces impressions des trois jours passés auprès de ce gracieux Sanctuaire. Il est des joies qui finissent trop vite ; on les voudrait éternelles !

XIV. Notre-Dame de Lumières devait être la dernière station du Supérieur Général avant son retour à Autun. Il ne restait plus de toutes les maisons du Midi que celle de Notre-Dame de Bon-Secours ; mais les Pères qui l'habitent étaient tous occupés aux travaux des Missions. Cette visite fut renvoyée à un temps plus opportun.

Le 10 février au soir, le Supérieur Général arrivait à Autun vers les trois heures de l'après-midi. Toute la communauté du Sacré-Cœur l'attendait avec le même empressement qu'au mois de septembre : c'était encore l'arrivée d'un Père. A première vue, on put constater sur l'ensemble des physionomies un état sanitaire plus consolant que celui qu'offrait Montolivet.

Le lendemain, le Supérieur Général se présentait chez Mgr l'Evêque d'Autun, et y était accueilli toujours avec la même bienveillance. Il était accompagné des Pères Martignat et Fayette, arrivés la veille d'une bourgade où la Mission qu'ils prêchaient a parfaitement réussi. Monseigneur invita le Supérieur Général et le P. Martinet à dîner le jour suivant chez lui avec tout son Chapitre.

Le temps est magnifique ; il fait un soleil d'été ; tout germe dans la campagne. Nous visitons, en nous rendant à Saint-Jean, le monument élevé sur le lieu où saint Symphorien fut décapité, l'église de Saint-André et la porte de ce nom.

Les examens de nos Frères Scolastiques commencent le 12 au matin. Le R. P. Tempier arrive de Paris pour prendre part aux séances et se reposer ainsi des fatigues qu'il a éprouvées. Les discussions sont sérieuses et dénotent une intelligence claire et précise des matières de l'examen. Il règne parmi tous les Frères une grande émulation.

Une grippe assez forte s'empare du Supérieur Général et nous fait craindre quelque dérangement pour la fête du 17. Mais heureusement le mal ne s'accroît pas et la rénovation

des vœux peut s'accomplir très-solennellement après une chaleureuse instruction sur ces paroles si appropriées à la profession religieuse : *Scio cui credidi...* M. Bouange, Vicaire Général d'Autun et l'ami dévoué de notre famille, a bien voulu venir célébrer la Sainte Messe dans notre chapelle : *Il désirait*, a-t-il dit, *prier pour nous parmi nous*. Il accepte de partager notre dîner et de chanter les Vêpres solennelles. Tout se passe dans l'ordre le plus parfait. Une douce joie, la joie de la famille, anime tous les cœurs. *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.*

Vers la fin des Vêpres, Mgr l'Evêque d'Autun arrive au Sacré-Cœur et passe une demi-heure avec le Père Général. C'était le complément de cette journée délicieuse ; elle s'achève joyeusement au milieu des illuminations qui décorent les arceaux et les colonnes du cloître.

Une plume dont on appréciera les charmes complétera l'historique de cette seconde visite du Supérieur Général au Sacré-Cœur d'Autun.

Le 18 février, le Supérieur Général, le R. P. Tempier et le R. P. Rey reprenaient la route de Paris, où ils arrivaient le soir même, sans aucun accident.

Deux jours après, la maison de Paris recevait le R. P. Vincens et le R. P. Tamburini. Le R. P. Vincens a heureusement rempli la mission qui lui avait été confiée; il a visité avec une grande consolation nos deux maisons de Corse. Au retour il a beaucoup souffert d'une tempête qui a assailli le navire. Le R. P. Tamburini quitte la Corse; il vient à Paris recevoir les instructions qui lui sont nécessaires pour occuper le poste de Procureur à Rome.

XV. Le 20 mars, le Supérieur Général s'est remis en route et s'est dirigé vers Bordeaux. Il voulait visiter la maison de Talence et assister au service du trentième jour pour le repos de l'âme du R. P. Merlin, décédé le 23 février dernier. C'est le 20 mars qu'a lieu cette lugubre cérémonie; tous les Pères de Talence et de Bordeaux se réunissent, et une nombreuse assistance remplit l'Eglise. M. l'abbé Sabatier, Doyen de la Faculté de théologie, prononce l'oraison funèbre du R. P. Merlin,

qu'il appelait son ami et son frère. Il intéresse son auditoire et le touche profondément. Les larmes coulent avec abondance et l'orateur ne parvient qu'avec peine à maîtriser sa propre émotion.

Le même jour, nous voyons le R. P. Sigaud qui a prêché le Carême à Gujan, sa santé paraît altérée : il a eu les fièvres qui affligent ce pays marécageux. Le lendemain arrive le R. P. Marchal ; la Mission qu'il vient de prêcher a eu un complet succès. Le R. P. Delpeuch, successeur du R. P. Merlin dans la supériorité de Talence, conduit toutes choses avec l'expérience que lui donne un séjour prolongé dans cette maison.

Les Pères qui habitent Bordeaux et qui s'occupent des œuvres de la Sainte-Famille, montrent dans l'exercice de leurs fonctions le même zèle et le même dévouement que nos plus ardents Missionnaires. Dieu bénit leurs travaux et le R. P. Soullier, Supérieur de la résidence, déploie la plus grande activité pour suffire à toutes les exigences de sa haute position.

Le R. P. Guinet arrive d'Aix et vient chercher avec un climat plus doux une amélioration à la cruelle maladie qui le dévore. Le Supérieur Général le quitte avec le pressentiment d'une mort prochaine. Ce spectacle de la souffrance a assombri les derniers jours que nous avons passés à Bordeaux.

XVI. De retour à Paris le 13 avril, le Supérieur Général en repartait le 4 mai pour faire la visite des maisons et des résidences de notre province britannique. Nous voudrions le suivre dans les Trois-Royaumes, l'accompagner au milieu de nos Frères et raconter les incidents de cet heureux voyage ; mais nous craignons de ne pas en être un historien fidèle : nous ne pourrions être qu'un écho bien faible des narrations que nous avons entendues. Mieux vaut-il laisser ce soin à celui qui doit nous raconter les œuvres accomplies par nos Pères de la province d'Angleterre pendant l'année 1863.

Il est temps de terminer ces *Notes de voyage*, qui ont pris des proportions que nous n'avions pas prévues. Nous avions voulu fixer des souvenirs qui occupent dans l'histoire de notre famille une place à part. La première visite de notre second Supérieur Général aux diverses maisons de France ne devait

point passer inaperçue; il y avait de grandes instructions à recueillir. Notre cœur a entraîné notre plume au delà des limites que nous nous étions primitivement tracées. Il nous semblait dans chaque maison assister à une scène moins solennelle, mais aussi réelle et aussi saisissante que celle qui immortalisera le Chapitre Général de 1861. Partout l'esprit de famille s'est manifesté avec une puissante et affectueuse énergie. Il convenait de constater cet épanouissement de la vie qui nous est propre, non plus seulement dans les membres d'une auguste assemblée, mais jusque dans le cœur de tous les enfants de la Congrégation partout où l'obéissance les a placés. Nous l'avons admiré et dans ceux qui travaillent encore et dans ceux qui ont déjà obtenu la récompense des fidèles serviteurs : l'Oblat de Marie est fidèle jusqu'à la mort à celui que Dieu lui a donné pour Père. Cet esprit d'union, de charité et de dévouement, a été le parfum de vertu le plus suave que nous ont laissé ceux des Nôtres appelés à se reposer dans une meilleure patrie. Le souvenir de ces Frères si tendrement aimés que nous avons rencontrés dans les stations de notre voyage, en se mêlant à ces lignes tardives, les empreint de je ne sais quel cachet de tristesse et de mélancolie. Ils ont disparu, ils ont atteint le terme du grand voyage ; à nous, de marcher sur leurs traces et d'arriver au même but, auprès de celui qui a été le Créateur, le Fondateur, le Père de la famille et des œuvres qu'elle embrasse.

FIN.

Paris. — Typographie HENNUYER ET FILS, rue du Boulevard, 7.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 10. — Juin 1864.

CINQUANTE ANS DE PRÊTRISE.

SOUVENIRS DE FAMILLE.

Le 7 avril 1864, à Aix.

Une cérémonie des plus touchantes réunissait, le jeudi 7 avril, une nombreuse assistance dans l'église de la Mission d'Aix. Mgr Chalandon, archevêque de cette ville, accompagné de ses Vicaires Généraux, de plusieurs membres du Chapitre métropolitain, des Supérieurs des communautés religieuses et de vénérables prêtres, avait bien voulu renoncer à présider la distribution des saintes huiles, pour honorer de sa présence une fête de famille célébrée par les Oblats de Marie Immaculée. A l'élite sacerdotale de l'ancienne capitale de la Provence étaient venus s'adjoindre plusieurs prêtres du diocèse de Marseille. Mgr Jeancard, évêque de Cérame, auxiliaire si dévoué de Mgr de Mazenod, avait quitté Cannes, lieu ordinaire de sa résidence, et avait apporté aux Missionnaires avec l'éclat de sa présence le témoignage de sa vieille et fidèle amitié. A

la suite des deux prélats et du clergé se serrait un groupe d'Oblats, tous Supérieurs des différentes communautés du Midi. A leur tête on voyait le T. R. P. Fabre, Supérieur Général, et les deux Provinciaux de France. Cet ensemble de prêtres, de religieux formait avec les Pères de la maison une couronne hiérarchique et glorieuse autour du R. P. Tempier, doyen de la Congrégation, et le premier et inséparable compagnon de son fondateur. C'était pour fêter et honorer ce vénérable Père que tant d'amis illustres et de frères dévoués s'étaient réunis. Le R. P. Tempier avait atteint le 27 mars la cinquantième année de sa promotion au sacerdoce. La coïncidence avec la fête de Pâques avait fait retarder la célébration de cet anniversaire jusqu'au 7 avril, et dans une pensée délicate le Très-Révérend Père Général avait choisi pour lieu de cette fête la maison d'Aix, berceau de la Congrégation. Tous, en effet, se rappelaient dans cette réunion de prêtres, de laïques notables et d'amis accourus de loin, que M. l'abbé Charles-Joseph-Eugène de Mazenod avait fait dans cette maison et cette chapelle de la Mission d'Aix ses premiers essais de vie religieuse. Le premier prêtre qui répondit à son appel fut M. Tempier, à cette époque jeune vicaire à Arles. Il convenait de donner à ce plus ancien Missionnaire de l'Ordre, survivant au Père de famille, un témoignage de vénération qui rejaillît sur la mémoire de ce dernier. Aussi, selon l'expression de Mgr l'Archevêque, qui en présidant cette fête avait su prévenir les vœux les plus ardents, faisait-on ce jour-là non-seulement la cinquantaine du P. Tempier, mais encore celle de la Société tout entière.

Des fêtes de ce genre sont rares et, par conséquent, pleines d'émotions. C'était la première qui se célébrait dans la famille des Oblats de Marie ; le Fondateur avait presque atteint le glorieux terme ; il est mort six mois avant le jour qui aurait mis le comble à la joie de ses en-

fants. Comment aurions-nous pu maîtriser notre émotion en présence de la scène qui se déroulait sous nos regards? Ah! si la première messe célébrée par un prêtre nouvellement ordonné inspire des sentiments vifs et profonds, nous pouvons assurer que cette messe, célébrée au jour cinquante fois anniversaire, renferme de plus éloquentes leçons et produit des impressions plus durables. L'attendrissement qu'on remarquait dans les deux évêques et les prêtres passa bientôt dans les rangs des fidèles qui remplissaient, dans l'ordre le plus parfait, toute l'étendue de la chapelle. Dans leurs rangs nombreux et serrés, on voyait les membres de la famille du R. P. Tempier, ses deux vénérables frères, ses amis, ses connaissances, les amis et les bienfaiteurs de la maison. Les deux sœurs de l'Espérance qui ont soigné Mgr de Mazenod dans sa dernière maladie étaient là, c'était une douce compensation à de longs jours d'angoisses mortelles; elles étaient là avec plusieurs de leurs sœurs et avec la Directrice Générale de la Sainte-Famille qui était venue ajouter au charme de cette réunion intime.

Comment une telle assistance n'aurait-elle pas été émue en contemplant à l'autel entouré de prêtres, ses amis ou ses disciples[1], un religieux dont la vigoureuse vieillesse portait avec tant de sérénité le poids des années et des souvenirs, célébrant sous le regard de Dieu et de deux Pontifes amis ce sacrifice eucharistique qui renouvelle jusque sous les cheveux blancs l'éternelle jeunesse du sacerdoce : *Ad Deum qui lætificat juventutem meam!* Comment échapper au grand enseignement donné par ce spectacle

[1] M. Carbonnel, chanoine de Marseille, remplissait les fonctions de prêtre assistant; le P. Roullet, Provincial du Midi, celles de diacre; le P. Balain, Supérieur du Grand Séminaire de Fréjus, celles de sous-diacre; les PP. de Rolland et Vassereau faisaient acolytes, le P. Rey (Ach.) dirigeait les cérémonies, et un frère scolastique portait l'encensoir.

d'un grand et saint archevêque honorant de sa présence et de sa parole la dignité du prêtre et les stigmates de l'apôtre dans la personne d'un ancien du sanctuaire ? Aussi jamais messe solennelle et magnifique telle qu'il s'en célèbre dans la pompe de nos cathédrales ne nous impressionna-t-elle comme ce sacrifice offert dans une modeste chapelle de religieux, devenue pour quelques instants un cénacle de prêtres et de fidèles amis. On peut dire que tout a été éclatant et instructif dans cette fête : les chants de ces voix sacerdotales brisées dans le service de Dieu ; les plus simples cérémonies accomplies non plus par des lévites de second ordre, mais par des prêtres, et surtout le charme des paroles prononcées par Mgr l'Archevêque.

A l'Evangile, le Pontife, qui, par une délicate attention, avait revêtu la mozette que portait autrefois Mgr de Mazenod, est descendu de son trône et, se plaçant à l'autel avec la mitre et la crosse, il a prononcé le discours suivant, véritable monument de son estime pour une communauté de Missionnaires, et page d'histoire résumant dans quelques accents pathétiques la fondation, les débuts, les joies et les épreuves d'une Congrégation entière :

MONSEIGNEUR, MES PÈRES, MESSIEURS,

C'est un souvenir touchant que celui de l'apôtre saint Jean, survivant à Notre-Seigneur, à Marie et à tous les Apôtres, et entouré dans sa grande vieillesse des respects et de la tendresse des chrétiens formés par ses soins. Chacun voulait le voir, l'entendre, être béni par lui. On regardait avec une pieuse vénération les traces qu'avaient laissées sur ses membres les fatigues de l'apostolat, les douleurs de l'exil, les chaînes de la prison, ou la chaudière d'huile bouillante dans laquelle il avait été plongé ; on écoutait sa parole comme l'écho fidèle de la parole même du Sauveur, et on sentait près de lui quelque chose de ces flammes de charité et d'amour qu'à la der-

nière cène le cœur de Jésus avait allumées dans son cœur. Instruits, convertis, baptisés, soutenus par lui, ses disciples et ses disciples c'était le peuple chrétien presque entier, ne pouvaient s'arrêter à la pensée qu'il leur fût jamais enlevé, et parce qu'on croit bien vite ce que le cœur espère, l'opinion s'était répandue partout qu'il ne devait jamais mourir.

Ne sont-ce pas des sentiments pareils aux sentiments de cette foule qui naissent en vous, mes Pères, au moment où vous célébrez la cinquantaine du disciple bien-aimé de votre premier Père? Moins encore que les années, les sollicitudes et les fatigues de son ministère ont imprimé sur les traits du Père Tempier les glorieux stigmates d'un laborieux apostolat, et nous rapellent son vicariat d'Arles, sa généreuse correspondance à l'appel de votre Fondateur, les générations successives dont il forma la jeunesse aux lettres et à la vertu, les missions évangéliques auxquelles il présida dans toute l'étendue de notre Provence, les travaux incessants par lesquels il contribua si puissamment à ressusciter le diocèse de Lazare, la direction de votre Noviciat et de votre Congrégation tout entière. En l'entendant vous donner ses conseils, vous croyez entendre encore ceux de cet autre fils de l'Eglise d'Aix, du vénérable Pontife à qui Dieu avait voulu confier la noble tâche de fonder un Ordre qui pût pourvoir à tous les besoins de notre époque, et vous avez mille fois senti que l'esprit du Prophète avait reposé sur son disciple. L'homme de la confiance de Mgr de Mazenod fut aussi l'homme de son cœur, et vous retrouvez encore en lui cette tendresse paternelle à laquelle vous fûtes accoutumés et qui vous rend plus faciles tous les sacrifices de votre sainte vocation.

Heureux êtes-vous, Révérend Père Général, d'avoir conservé et puissiez-vous conserver longtemps ce conseiller fidèle qui fut le confident de toutes les pensées du grand Évêque qui, sous les auspices de Marie, fonda votre Congrégation, le témoin de toutes ses œuvres, le consolateur de toutes ses peines, le compagnon de tous ses travaux et l'ami de toute sa vie. Le Seigneur, en vous donnant les talents et les vertus qui vous distinguent, vous avait préparé à la charge importante qu'il vous

destinait; mais je le bénis de vous avoir donné, comme à Moïse, un Jéthro pour vous enrichir de son expérience, comme à David un Samuel pour vous soutenir de ses conseils.

O chère Congrégation des Oblats, j'aime à vous voir honorer, comme vous le faites aujourd'hui, celui qui à tant de titres à votre reconnaissance, à votre vénération et à votre amour joint le mérite d'être la tradition vivante de la Sainte Règle à laquelle vos enfants ont voulu soumettre leur vie, et le second anneau de la chaîne qu'ils doivent continuer à travers les siècles. Qu'ils inscrivent dans leur mémoire ou dans leur cœur plutôt, chacune de ses paroles, chacun de ses exemples ; qu'ils en lèguent le souvenir à ceux qui viendront après eux, ou mieux encore, qu'ils se forment sur le modèle, façonné par la main même de Mgr de Mazenod, à son image et à sa ressemblance.

Hélas! malheureusement le temps presse, et les regrets succèdent sans relâche à d'autres regrets. Depuis moins d'un an, ont disparu, en trop grand nombre, ces hommes vénérés qui, dans cette maison même, avaient commencé la pieuse association dont la cinquantaine du P. Tempier nous redit la première époque. Aix avait été la patrie de plusieurs et le Noviciat de tous. Courtès ! si pieux, si bon, si simple, si attaché à votre Fondateur, si vivement pénétré de tous ses sentiments, si cher à Dieu et aux hommes ; mon âme s'était attachée à son âme, comme l'âme de David à l'âme de Jonathas. Vincens ! à l'esprit fortement trempé, au zèle si ardent, au cœur si dévoué, que je pourrais le nommer le héros des deux mondes dans votre Congrégation ; il me serait même permis de lui décerner la palme du martyre, puisque c'est dans l'exercice d'une mission lointaine et en remplissant la charge importante dont vos suffrages l'avaient investi qu'il nous a été soudainement ravi. Honorat ! que l'apostolat avait épuisé en Amérique, et qui n'était revenu en France que pour mourir dans l'apostolat, comme ces braves soldats qui, après avoir triomphé sur le champ des grandes batailles, rencontrent une mort glorieuse en défendant les remparts de leur propre patrie. Ah ! il n'est pas étonnant que ces noms se trouvent les premiers dans le cœur et sur les lèvres d'un archevêque d'Aix ; ceux qui les portaient appartenaient par leur naissance, par leur

éducation, par leur ordination, à mon diocèse ; ils étaient vos frères, mais ils étaient aussi mes fils dans le sacerdoce, ils sont maintenant, et pour vous et pour moi, des protecteurs dans le ciel. Mais pourrai-je donc vous oublier, vous, vénéré GUINET, le Provincial de nos contrées, que nous n'avons pu connaître qu'un moment que pour vous regretter toujours, et vous tous encore, chers anciens Pères, dont le nom fait défaut à mes lèvres, mais dont le souvenir ne fait point défaut à mon cœur. Je m'unis à toute la Congrégation pour honorer votre mémoire et pour la bénir, pour admirer vos exemples et chercher à les retracer dans notre conduite : *Laudemus viros gloriosos et parentes nostros in generatione suâ* (Eccl. XLIV, 1).

Un témoin de ces temps anciens que nos neveux regarderont un jour comme les temps héroïques de la société, nous demeure encore, et sa seule présence semble répéter les paroles de saint Jean : *Quod vidimus, et audivimus, annuntiamus vobis, ut et vos societatem habeatis nobiscum et societas nostra sit cum Patre et Filio ejus Jesu-Christo* (I. Joann. 3). C'est pour cela, mes Pères, que votre respectable et bien-aimé Père Général a voulu vous réunir en grand nombre pour assister à une cinquantaine qui n'est pas seulement celle de votre premier assistant, mais aussi en quelque sorte celle de toute la Société. Tant que cette Société sera dirigée par l'esprit de foi, de dévouement et de zèle, qui anima votre premier Père et qui anime toujours dans sa verte vieillesse celui qu'il pouvait appeler son fils non moins que son frère, son Assistant et son ami ; tant que, marchant sur les traces des MAZENOD et des TEMPIER, vous pourrez dire : *Societas nostra cum Patre et Filio ejus*, l'Eglise de la terre et l'Eglise du ciel auront à se réjouir, et le diocèse d'Aix s'honorera d'avoir été votre berceau.

Achevez maintenant, mon Révérend Père, l'auguste sacrifice que vous venez de commencer dans une église qui vous est si chère à tant de titres. Dans les cinquante ans de votre sacerdoce, près de vingt mille fois vous êtes monté au saint autel, et prêtre selon le cœur de Dieu, à chaque fois vous avez acquis de nouveaux mérites, non moins que de nouvelles grâces. Nous sommes heureux de prier aujourd'hui avec vous et pour vous,

plus heureux encore d'espérer que vous voudrez bien aussi prier pour nous, et si en ce jour béni nous n'avons pas la consolation d'entendre votre parole, en vous voyant entouré de vos confrères et de vos amis, des religieux que vous avez formés, et de vos anciens confrères d'Aix que vous avez édifiés, nous devinons votre cœur et nous comprenons que votre souhait c'est le dernier souhait de saint Jean : *Filioli, diligite invicem !* Puissions-nous nous le rappeler toujours et y répondre toujours ! Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

Nous n'ajouterons aucune réflexion. Il nous suffit de dire que de telles paroles sont comme un burin qui groupe et inscrit en caractères ineffaçables les faits épars jusque-là de la vie d'une société et qu'elles deviennent pour elle un papier de noblesse dont la reconnaissance et le respect auront la garde.

La cérémonie s'est poursuivie dans l'ordre le plus parfait. Mais après la bénédiction du Très-Saint Sacrement, le T. R. P. Fabre, Supérieur Général, quittant avec la permission de Mgr l'Archevêque la place d'honneur qu'il avait occupée jusqu'à ce moment auprès de lui, est monté en chaire, et résumant dans une allocution concise et chaleureuse les impressions de tous, il a remercié, d'une voix où se trahissait l'émotion de son âme, le vénérable Archevêque d'Aix en qui *il lui avait semblé retrouver le Père et le Fondateur de la Famille*, Mgr de Cérame, *l'ami illustre et dévoué*, les nombreux ecclésiastiques présents et les fidèles recueillis et tout en larmes. La bénédiction des deux Prélats donnée solennellement a terminé cette pieuse réunion, et chacun s'est retiré emportant le parfum de ses souvenirs et de ses pensées.

Quelques instants après, un repas réunissait dans le réfectoire de la communauté les nombreux invités. Trois centres avaient été créés pour le placement des convives ; le premier était présidé par Mgr l'Archevêque à la table

principale, le second par Mgr de Cérame, et le troisième par le R. P. Tempier, héros de la fête. Cette disposition ingénieuse avait permis de multiplier les places d'honneur aux tables latérales et de disperser sur tous les points de la salle les hôtes les plus éminents. Nous donnons comme simple document historique la liste de ces chers invités[1] :

Mgr l'Archevêque d'Aix, Mgr l'Evêque de Cérame, M. Reynaud, M. Conil, M. Rouchon, Vicaires Généraux, M. Figuières, Doyen du Chapitre, M. Lenoir, Chanoine, Vicaire Général, M. Contestable, Chanoine Secrétaire Général, M. Gespier, Chanoine Archiprêtre, M. Félix, Chanoine, M. Caillat, Curé de Saint-Jean, M. Reynaud, Professeur à la Faculté de théologie, M. Boyer, Secrétaire de Mgr l'Archevêque, M. Lucas, Supérieur du Grand Séminaire, le R. P. Payan, Supérieur des Jésuites, le Supérieur de la maison de la Retraite, M. le Curé d'Orgon.

Le Diocèse de Marseille était représenté par M. Cailhol, Chanoine, ancien Vicaire Général de Mgr de Mazenod, M. Dupuy, Chanoine, M. Carbonel, Chanoine, M. Gondran, Curé de Saint-Cannat, M. Chauvier, Aumônier du couvent du Saint-Nom de Jésus, M. le Curé de Château-Gombert.

Les Oblats étaient : le Très-Révérend Père Général, le R. P. Tempier, le R. P. Roullet, Provincial du Midi, le R. P. Burfin, Provincial du Nord, le R. P. Bernard, Supérieur de Montolivet, le R. P. Dassy, Supérieur de Notre-Dame de la Garde, le R. P. Bermond, Supérieur de Notre-Dame de Lumières, le R. P. Balaïn, Supérieur du Grand Séminaire de Fréjus, le R. P. Bellon, Supérieur du Calvaire, le R. P. de L'Hermite, Supérieur d'Aix, le R. P. Rey, Se-

[1] Quelques prêtres et laïques, qui avaient assisté à la fête religieuse, se sont excusés de l'assistance au repas pour des occupations ou raisons majeures.

crétaire du Supérieur Général, et les Pères Chardin, Bonnard, Sumien, de Saboulin, Bonnet, de Rolland, Vassereau et le Frère André, qui composent la maison d'Aix.

Parmi les laïques nommons : les deux frères du R. P. TEMPIER, M. de Saboulin, M. Joseph de Boisgelin, le docteur Castellan, M. Pison, Président des conférences de Saint-Vincent de Paul, M. Sarrus, avocat, neveu de Mgr l'Archevêque de Tours[1].

Des émotions nouvelles nous attendaient au réfectoire. Au dessert, M. Cailhol, Chanoine de Marseille et ancien confrère du R. P. Tempier dans le Vicariat Général, s'est levé et a prononcé les paroles suivantes, interrompues par son émotion et ses larmes ;

MONSEIGNEUR, MESSIEURS,

Il manque à cette fête celui dont le cœur grand et bon était le centre autour duquel se réunissaient nos cœurs. Il ne manque pas cependant tout entier, son esprit est encore vivant ici. Je crois le voir lui-même avec son meilleur sourire, avec ce sourire affectueux qui est gravé dans nos âmes, applaudir du haut du ciel et célébrer avec nous cet aniversaire... Et puis, Monseigneur, ne le rappelez-vous pas au milieu de nous ? Votre bonté touchante, votre affection paternelle à l'égard de nous ont remplacé sa bonté et son affection, vous nous avez prodigué les consolations qui adoucissent les douleurs et aident à supporter les épreuves, et aujourd'hui vous avez mis le comble à notre joie en daignant la partager, en rehaussant par votre présence les pompes de la cérémonie religieuse et en présidant ces agapes fraternelles. Oh ! soyez mille fois béni ! Je suis heureux d'avoir l'occasion de déposer publiquement aux

[1] M. Fabry, conseiller, et M. Tavernier, avocat, amis intimes de la Congrégation, n'ont pu assister ni à la Messe ni au dîner ; le premier ayant son audience, le second pour cause de grand deuil. M. le Supérieur du Petit Séminaire, souffrant, a dû se faire excuser, et le Supérieur des Capucins était absent.

pieds de Votre Grandeur l'hommage respectueux de notre profonde et éternelle reconnaissance.

Maintenant, très-cher et vénérable ami, si je reporte ma pensée jusqu'à l'époque où, nouveau prêtre, vous montiez pour la première fois au saint autel, quelle carrière j'aperçois se dérouler devant mes regards !

Associé à l'administration des deux saints Evêques qui se sont succédé sur le siége de Marseille, vous les avez aidés avec un dévouement sans pareil à porter le poids de leur charge. Tout était à faire, pour ainsi dire. Unissant votre zèle à leur zèle, vos efforts à leurs efforts, comme eux vous n'avez reculé devant aucune difficulté. Les communautés religieuses dont vous étiez spécialement chargé vous ont dû, quelques-unes leur fondation ou leur existence, toutes leurs développements et leur régularité.

La gloire de Dieu, l'honneur de l'Eglise, le bien des âmes, voilà le but unique qu'avec ces saints Evêques vous vous êtes proposé et que, durant près de quarante ans, vous avez, au prix de tous les travaux, cherché à atteindre. Grâce au Seigneur, ce but a été atteint. Quiconque voudra être juste reconnaîtra que l'esprit de religion et de piété, qui fait en ce moment la gloire du diocèse de saint Lazare, est dû, après Dieu, à ces administrations dont vous avez largement partagé les travaux et les sollicitudes.

Mais ce n'est point là ce dont je veux aujourd'hui vous féliciter. Lorsque l'abbé de Mazenod, dévoré du zèle qui remplissait les Apôtres, eut arboré l'étendard de la croix avec cette devise : *Evangelizare pauperibus misit me*, vous avez été le premier à vous unir à lui et à le suivre dans cette voie apostolique. Elevée bientôt au rang des familles religieuses, la Congrégation vit s'ouvrir devant elle le champ de l'Eglise tout entière. Votre courage fut à la hauteur des devoirs nouveaux qui vous étaient imposés; ils étaient nombreux, compliqués, ils semblaient dépasser les forces humaines. La grâce de Dieu, secondée par la générosité de votre cœur, vous soutint constamment, et vos amis eurent le bonheur de vous trouver toujours le même, dans les rapports intimes serein, gai,

affectueux ; dans les conseils calme et éclairé ; dans l'action prudent, décidé et énergique. Fallait-il subitement passer d'une affaire sérieuse à une autre toute différente, diriger d'importantes constructions, se mettre en voyage, cela eût été pénible pour un grand nombre, ce n'était rien pour vous, et l'on vous voyait au besoin, parvenu déjà à un grand âge, traverser l'Océan, aller visiter des contrées lointaines, en revenir de la même manière que vous eussiez fait une promenade d'agrément à la maison de campagne.

Les épreuves, disons mieux, les perles précieuses qui embellissent l'éclat de la couronne de toute âme chrétienne et surtout sacerdotale, ne vous ont pas manqué ; elles ont accru vos mérites et aujourd'hui elles doivent augmenter votre joie. Au surplus, que de consolations vous ont été données ! Plus heureux que Moïse et Aaron, qui ne purent apercevoir que de loin la terre promise, Mgr de Mazenod et vous avez vu croître, prospérer, s'établir d'une manière définitive la tribu sainte, la race sacerdotale. Aujourd'hui vous avez le bonheur de voir les destinées de cette œuvre bien-aimée affermies pour longtemps par les forces viriles, le zèle, l'intelligence et les mérites de celui qui, comme un autre Josué, devenu le Père de la Congrégation, s'honore d'avoir été formé à votre école et qui, avec sa reconnaissance et son amour, est venu vous offrir les sentiments et les vœux de tous ceux qui sont et qui veulent toujours s'appeler vos enfants.

Et pour qu'aucun de ceux qui s'intéressent à vous et vous conservent des sentiments qui datent de loin ne manque à cette réunion, la Providence a permis qu'un évêque, qui a été votre confrère dans l'administration du diocèse de Marseille, et qui était lui-même si dévoué à Mgr de Mazenod, vienne assister à cette fête. Il a quitté sa famille, il s'est éloigné du lieu de sa résidence pour s'unir à nous, ses vieux amis, et fêter un autre ami, lui souhaiter du fond de son cœur que Dieu prolonge son existence et le comble de toutes ses bénédictions !

C'est là notre vœu à tous ! Oui, action de grâces à Dieu et à la Vierge Immaculée de toutes les faveurs qui vous ont été accordées, reconnaissance pour la protection qu'ils vous ont

prodiguée dans votre longue carrière ! Mais qu'ils vous conservent longtemps encore à vos amis, à vos enfants, à vos frères, à tous ceux qui vous connaissent, vous vénèrent et vous aiment !

Je porte un toast, Messieurs, pour la longue vie, la santé et le bonheur du Révérend Père Tempier !

Ces paroles si pleines d'affection et de dévouement ont été chaleureusement applaudies. Elles avaient interprété les sentiments de tous. Le R. P. de L'Hermite, Supérieur de la maison d'Aix, autorisé par le Supérieur Général, s'est levé après M. Cailhol et a porté à son tour le toast suivant :

MONSEIGNEUR,

Il y a quelques années à peine, la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée voyait à sa tête un Pontife illustre, qui partageait avec ses enfants toutes les joies comme toutes les épreuves. Il était de toutes nos fêtes et de tous nos deuils de famille. Dieu, qui l'a ravi à notre vénération filiale, a consolé cette douleur par le choix d'un successeur animé du même esprit pour le gouvernement de notre société religieuse ; nous pouvons ajouter que l'affection de Mgr DE MAZENOD pour ses Missionnaires a passé également de son cœur dans celui d'un très-grand nombre de prélats qui nous accordent partout le bienfait de leur haute protection. Personne mieux que vous, Monseigneur, n'a compris le grand art de consoler des fils orphelins. *Oui, je le sais,* ce n'est pas simplement en conservant à la communauté d'*Aix* une bienveillance constante que vous témoignez de la bonté de votre cœur pour la modeste Congrégation des Oblats de Marie ; votre sympathie les accompagne par delà votre diocèse et les couvre au loin d'un reflet d'estime dont ils sont fiers. Aujourd'hui, Monseigneur, en présidant cette fête de famille, vous honorez en même temps le vénérable Père qui en est l'objet et la société tout entière dont il est le doyen.

Et vous, Pontife dévoué et bien cher, en qui nous retrouvons avec la dignité de l'évêque la fidélité de l'ami, nous vous devons aussi une parole de reconnaissance pour cet élan spontané qui vous a porté ici, afin d'ajouter par la joie et la splendeur de votre présence à la joie de celui qui fut le compagnon de vos travaux et à l'honneur de ces Missionnaires dont vous partageâtes toujours la bonne comme la mauvaise fortune.

Mon Très-Révérend Père, votre cœur a préparé cette solennité. Héritier de l'œuvre du Fondateur des Oblats, comme de son autorité sur eux, vous exécutez dans la fête de ce jour le testament de sa pensée et de son cœur. Votre présence à *Aix* aujourd'hui est à la fois un acte de père et un acte de fils qui nous rappelle les procédés du premier chef de la famille. Aussi nous aimons à redire, en souvenir du passé et dans l'émotion du présent : « Nous sommes tous les enfants d'un même père : *Omnes filii unius viri sumus.* »

MON RÉVÉREND PÈRE,

Cinquante ans c'est beaucoup dans la vie d'un homme, c'est beaucoup aussi dans la vie d'une société. Nous vous devions de vous honorer en présence de ces vénérables prélats et de ces hôtes si chers, fidèles au rendez-vous de l'amitié. Le premier vous répondîtes à l'appel du Fondateur ; vous avez porté avec lui le poids du jour et de la fatigue dans tous les ministères où s'exerça sa charité, et maintenant qu'il n'est plus, vous nous redites ce qu'il fut et ce qu'il fit. Bien que jeunes encore sur le cœur de l'Eglise, nous avons déjà nos traditions, et nous pouvons interroger nos anciens, dont la verte vieillesse nous enseigne encore : *Interroga patrem tuum et annuntiabit tibi, majores tuos et dicent tibi...*

Longtemps encore, mon Révérend Père, soyez parmi nous le témoin et le narrateur de l'histoire, le type des vertus sacerdotales et religieuses, le conseil de notre jeunesse. Il appartenait à des voix plus autorisées que la mienne de vous féliciter publiquement ; il semble surtout qu'après les félicitations si délicates et tombées de si haut, qui vous ont glorifié ce matin

devant un cénacle de prêtres, tout essai d'éloge devînt superflu. Mais je n'ai pas oublié que la maison d'*Aix* fut le berceau de notre société, et si je me suis levé au milieu de mes aînés pour vous exprimer l'affection de tous, ce n'a pas été pour faire un acte téméraire. En tous cas on me le pardonnera. *Aix* fut votre berceau comme le nôtre, et puisque la Providence m'a confié la garde de cette patrie religieuse où furent conçus et commencés tant de projets apostoliques, je veux être fidèle au culte des souvenirs et dire, en vous acclamant au sein de cette fête d'un sacerdoce rajeuni : « *Ad multos annos !...* »

Nosseigneurs les Evêques ont répondu à ces deux discours par quelques mots pleins d'à-propos et de délicate affection. Mgr de Cérame a exprimé surtout sa vive satisfaction des paroles prononcées le matin par Mgr l'Archevêque, et ses vœux ardents pour la prospérité de la Congrégation dont le P. Tempier est le Doyen. Ces vœux trouvaient dans tous les cœurs de sympathiques échos.

Chacun se transmettait doucement ses impressions, et au milieu de ces fraternelles agapes, les regards se portaient fréquemment sur le R. P. Tempier, dont la figure radieuse et les procédés affectueux pour tous donnaient la mesure de son bonheur. N'oublions pas de dire qu'après s'être arrêté à contempler le front souriant de ce vieillard encore si fort et si aimable, on se reposait avec un charme non moins attrayant sur les nobles physionomies de ses deux frères, assis non loin de lui et partageant les honneurs et la joie de l'humble religieux.

Le dîner terminé, on s'est dispersé dans les corridors, le jardin et les salles de la vaste maison, ancien monastère de Carmélites, dont les murs antiques et sévères portaient encore, malgré les parures du jour, les traces vivantes de la pauvreté première. La plus douce allégresse s'épanouissait sur tous les visages, et le R. P. Tempier et le Supé-

rieur Général recueillaient les plus chaleureuses félicitations. La fête s'était écoulée sans aucun accident; elle avait répandu dans l'âme de chacun des parfums célestes.

Aussi, en se retirant successivement, prêtres et laïques se redisaient à part soi que les fêtes chrétiennes et religieuses sont les seules dont le souvenir soit exempt d'amertume. *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !*

MISSIONS DE L'ORÉGON [1].

IV. Continuons de résumer la correspondance du R. P. Fouquet :

Esquimalt, 23 *février* 1860. D'après les renseignements que je me suis procurés, nous avons environ cent mille Indiens dans le diocèse de Vancouver et le territoire qui en dépend. Je ne sais si ce chiffre n'est pas trop élevé. Il y a des régions où ils sont, dit-on, au nombre de dix, vingt et trente mille sur une étendue de terrain peu considérable ; cela tient à la grande quantité de poissons qu'on trouve dans les rivières et dans les nombreuses baies de cette partie du Pacifique ; le climat est aussi une cause du grand nombre d'indigènes ; il est beaucoup moins sévère que de l'autre côté des montagnes Rocheuses. On pourrait dans ces contrées établir de bien belles Missions ; Mgr de Vancouver reçoit continuellement des demandes de Missionnaires, mais il n'a personne à envoyer. Nous avons dans l'île des tribus qui n'ont jamais vu de prêtres. Un Anglais me disait qu'elles étaient encore en pleine sauvagerie.

Nos Pères ont beaucoup souffert de la pauvreté et du dénûment de toutes choses. Plusieurs n'ont pas pu pendant leurs voyages célébrer la Sainte Messe faute d'ornements. Hier il en est arrivé une caisse : nous nous en sommes tous réjouis. A quels travaux ont dû se livrer les Pères Chirouse et Durieu pour bâtir leur chapelle ! Chaque jour ils avaient à faire une demi-lieue de chemin, à déblayer le terrain, à couper des arbres, à les charrier et à bâtir, et cela au plus fort de l'hiver et du mauvais temps !...

Esquimalt, 24 *février* 1860. Au R. P. Tempier. Bien que je sois en pleine sauvagerie et dans mon atmosphère, il faut que

[1] Voir le dernier numéro, page 89.

pour un moment je quitte mes bois, il faut que j'aille faire une petite apparition à Montolivet : je la lui dois à bien des titres. J'ai à lui dire que dans nos parages tous les regards se tournent vers la montagne de sanctification, elle est le fondement de toutes les espérances. Oh ! belle et délicieuse colline, comme les sauvages t'aiment déjà ! Oui, mon Révérend Père, les sauvages connaissent Montolivet. Quand j'ai dû me faire connaître à eux pour qu'ils ne me prissent pas pour un ministre du roi George, je leur ai dit que je venais d'une grande maison de vrais prêtres français (*passayouk lepletle*) ; que dans cette grande maison beaucoup de jeunes hommes apprenaient toutes les paroles du Chef d'en haut pour aller les porter en tous lieux aux hommes. Quand je leur ai dit qu'il y en avait cinq fois les dix doigts de mes mains, j'ai été interrompu par un *haba !* général de contentement. Pour eux, c'était *ayo lepletle*, beaucoup de prêtres. A peine avais-je fini mon discours, qu'un sauvage vint s'accroupir de l'autre côté du brasier, en face de moi ; il demanda solennellement de me faire connaître son cœur. Je lui donnai mon assentiment. Il commença aussitôt à pérorer : c'est, je crois, un des plus grands orateurs de la tribu. En cette circonstance du moins, il fut très-éloquent. Dans ma vie, j'ai peu entendu d'orateurs crier aussi fort et s'animer autant ; tout lui servait pour rendre plus expressive sa gesticulation, la cendre du foyer, les morceaux de bois qui lui tombaient sous la main, sa couverture, son carquois, rien n'était négligé. Je voyais qu'il avait à cœur de me convaincre et de me persuader. Heureusement que vous n'étiez pas là pour le contredire. Savez-vous ce qu'il voulait? Il voulait que je fisse partir un grand papier pour la terre des *passayouk* et que je parlasse au chef de la grande maison des prêtres pour lui faire connaître le *tomtom* (le cœur) de tous les sauvages. Leurs cœurs sont pour les prêtres, les prêtres sont les amis des sauvages, etc. La conclusion était que le chef de la grande maison doit faire vite prêtres tous ces jeunes gens et les envoyer dans le pays des *Sanitsch* : « Qu'il vienne le chef, qu'il fasse venir tous les prêtres, oui, tous... Vois-tu, nous avons beaucoup de terres (il m'en traçait la carte sur

la cendre du foyer), la moitié sera pour les prêtres (son doigt déterminait rapidement les limites sur la cendre) ; les prêtres seront nos pères, nous les aimerons, etc. » Après avoir entendu pendant une demi-heure tous les arguments de mon orateur, je dus me contenter d'encourager leurs bons sentiments et leurs bonnes dispositions. Je ne voulus pas promettre en votre nom que vous viendriez avec tous les habitants de Montolivet sur nos brumeux rivages, je leur dis seulement que s'ils ne rejetaient pas ma parole, le grand chef de tous les prêtres français en enverrait peut-être quelques-uns ; que le cœur bon de cet Évêque français aimait les sauvages comme je le leur avais déjà dit, que s'il pouvait en envoyer encore, son cœur serait content de faire venir des prêtres sur cette terre lointaine... Vous voyez, mon Révérend Père, que je n'oublie pas Montolivet. Ici tout me le rappelle. Quand je fais de vraies courses de sauvage, je me souviens de mes anciens essais, mes excursions dans les montagnes qui terminent si bien votre bel horizon. Au retour je vous disais mes rêves, mes déceptions, et vous paraissiez les écouter avec plaisir. Maintenant je suis en pleine réalité... Je voudrais vous faire comprendre mon bonheur et vous donner une petite idée de ma vie de sauvage. Qu'elle est belle pour un Père Fouquet !

A une journée de marche de notre résidence d'Esquimalt, se trouve une petite tribu de cinq cents et quelques Indiens répandus en quatre camps. C'est là qu'un mois après mon arrivée, le R. P. Vicaire m'envoya faire mes premiers essais. Je le quittai le 16 janvier. Un vieux chef, avec deux jeunes sauvages, était venu me chercher. Ce bon chef avait cinq à six fois demandé un Missionnaire. Ce jour-là il était en grande tenue ; les antiques caleçons avaient fait place à de vrais pantalons, un gros fil de laiton recourbé agrafait sa couverture bleue, et avec sa casquette il avait l'air de quelque chose. Pour lui faire honneur, je le chargeai de mon espèce de couverture à petites raies blanches et noires, et je lui confiai le petit fusil de voyage ; il aurait fallu voir comme il marchait dignement. Je le suivais le cœur content ; ma soutane était relevée sous votre précieux surtout et, soit dit en passant, je courrais loin

pour trouver son semblable ; avec mes bottes françaises et mon chapeau américain, j'avais je ne sais trop quel air, mais j'étais heureux, je voyais se réaliser tous mes désirs.

Nos deux jeunes sauvages portaient le sac à tour de rôle. Celui qui est devenu mon compagnon de voyage avait remarqué qu'il ne contenait que mon bréviaire et ce qui est nécessaire à l'administration des Sacrements. En passant près d'une maison anglaise, il nous quitta et revint avec un pain de bon froment. Quand je lui demandai la raison de cet achat, il se contenta de me répondre : *Tu ne sais pas ce qui va t'arriver.* Nous continuâmes notre route, bientôt nous ne trouvâmes plus que les sentiers presque invisibles des bois ; heureusement pour moi que notre vieux mentor les savait par cœur. Après huit heures de marche, nous arrivâmes près du camp. Dès que mon vieux chef aperçut un de ses hommes, il lui donna ses ordres de la force de ses poumons ; nous fîmes une première halte. J'abaissai ma soutane, j'arrangeai convenablement ma croix, offrant à Dieu mon premier essai. Le digne chef étendit ma couverture sur ses épaules, je le laissai faire, il voulait paraître en grand uniforme à côté du Prêtre. Bientôt je vis accourir de tous côtés des hommes, des femmes, des enfants, les uns en pantalon et en chemise, d'autres avec ce seul vêtement ; toutes les femmes avec des robes ; le tout parsemé de couvertures les plus variées. Tout ce monde se mit sur une seule ligne, les hommes en tête ; puis quand ils furent bien en ordre, ils s'avancèrent vers nous pour que je donnasse la main à chacun d'eux. Pour cela, ils passèrent tous à côté de moi et au fur et à mesure ils se rangèrent derrière nous. Vous pouvez voir par là que nos sauvages ont encore des usages dignes de gens civilisés ; tous ceux qui ont été visités par des Prêtres font la même chose.

Quand le cérémonial de la réception fut accompli, le chef me conduisit à sa loge ; tous nous y suivirent. On jeta quelques débris de vieux troncs d'arbre dans le foyer, et tous s'accroupirent autour du feu ; pour moi, je m'assis sur le lit, ou, si vous voulez, sur la natte du chef, c'était la place d'honneur. Je commençai aussitôt mon discours d'arrivée, je ne fus pas

long ; un des jeunes sauvages qui connaissait le *chinouk* me servait d'interprète. Le chef me répondit longuement, puis il fit son sermon à ses gens pour les inviter à être dociles à mes instructions. Quelques autres parlèrent après lui sur la joie que leur causait la venue du Prêtre ; ils me tinrent là plus d'une heure à les écouter. La sonnette du chef enfin se fit entendre, elle convoquait tous les sauvages à la prière. Les absents arrivèrent bien vite. Ces sauvages ont appris la prière et les cantiques qu'ils savent du R. P. Chirouse et des hommes de sa Mission ; ils en comprennent quelques mots ; mais bientôt ils auront tout ce qui est nécessaire en leur propre langue. Après la prière je fis ce discours qui donna lieu aux éloquentes paroles que je vous ai rapportées. Je parlai une demi heure ; j'avais pour interprète une jeune métisse canadienne ; en lui parlant moitié français, moitié *chinouk*, elle me comprenait bien.

Les discours étant terminés, mon sauvage vint me dire : *Veux-tu manger ?* Je vous assure que mon *naouitika* ne se fit pas attendre. Il était plus de neuf heures du soir, le déjeuner avait disparu depuis longtemps et le dîner avait passé inaperçu : je n'y avais pas même pensé. Il y avait là une espèce de perdrix, je fus traité en grand seigneur. Plumer le volatile et lui faire sentir le feu, ce fut l'affaire d'un moment : on me le servit dans un plat avec des pommes de terre qui n'étaient guère plus cuites que le gibier. La fourchette du père Adam fonctionna pour la première fois et mon bon estomac d'autrefois ne se trouva pas plus mal de ce premier repas sauvage. Ce fut très-heureux pour lui, car il dut se contenter les jours suivants de quelques poissons frais et du saumon fumé, huileux et sale à dégoûter tout autre qu'un sauvage. Je ne fis que toucher au pain que mon jeune guide avait pris pour moi. Il savait ce qui allait m'arriver, mais il ignorait que je serais en état de mener pendant plusieurs jours la vie sauvage dans toute sa simplicité. C'est là que j'appris à apprécier le sel, qui est absolument interdit dans la cuisine indienne. Le sauvage a payé plus tard le pain qu'il avait acheté, et quand le R. P. Vicaire a voulu le rembourser, il n'a jamais

voulu y consentir. Il lui répondit : *Je regarde le prêtre comme mon père : ce prêtre ne comprenait pas que la nourriture sauvage ne lui convient point ; moi, vois-tu, je le savais.* Ce trait et quelques autres du même genre ont valu à ce sauvage d'être choisi pour mon compagnon ; il a toujours eu grand soin de moi. Sans que je lui eusse rien dit, il arrangea la place qui devait me servir de lit ; il entoura ma natte d'autres nattes et de la voile d'un canot, de telle sorte que je dormais sans être vu de personne.

Avant de faire mes exercices et de gagner mon gîte, je dus encore écouter quelques adresses. A onze heures, j'ai pu me reposer : ma première journée avait été bonne ; les sauvages étaient très-bien disposés. Je m'endormis bientôt en dépit des orateurs qui péroraient sur la venue du prêtre : il y en avait dans toutes les loges et souvent plusieurs qui criaient à tue-tête. Le camp se composait de quatre loges et dans chacune d'elles se trouvaient de huit à dix feux ou familles. Malgré les nombreuses ouvertures du toit, la fumée me faisait d'abord pleurer ; je suis revenu presque boucané. Pendant la nuit, le vent et la pluie me réveillèrent : je m'empressai d'ouvrir mon parapluie et de protéger mon sac ; je déroulai la natte qu'on m'avait mise pour oreiller, j'en fis un toit protecteur de ma personne ; mais je dus renoncer à me mettre à l'abri du vent qui m'envahissait de tous côtés. Mon fidèle sauvage s'aperçut de mon remue-ménage, ses efforts furent inutiles ; la fatigue l'emporta bientôt sur tout, et elle suppléa à ce qui manquait au confortable.

Le lendemain le mauvais temps continua. Malgré cela, deux sauvages partirent et allèrent porter aux autres camps la nouvelle de mon arrivée ; c'était le mercredi. J'employai ma journée à faire deux instructions et d'autres discours pour les engager à bâtir une église. Aujourd'hui le vieux chef est venu m'en donner des nouvelles ; elle aura 42 pieds de long sur 18 de large ; elle est bien avancée. Je fis aussi la bénédiction des loges pour en chasser le diable et en prendre possession au nom de Jésus-Christ. La clochette du chef convoqua tout le monde à la cérémonie ; tous se placèrent comme au mo-

ment de mon arrivée. Après la bénédiction de l'eau, je me mis à la tête des rangs; après moi venait le chef, portant élevée ma croix de Missionnaire qui servit de croix de procession dans cette circonstance ; il était tout fier de l'honneur que je lui faisais. Nous parcourûmes dans cet ordre toutes les loges : je les aspergeais avec une branche de cèdre en guise de goupillon et je récitais des Psaumes pendant que les sauvages chantaient des Cantiques. J'employai aussi une partie de cette journée à recueillir des mots *sanitsch* et différents renseignements.

Le jeudi les sauvages arrivèrent des autres camps. La journée se passa en réceptions, discours et entretiens avec les chefs. Le soir à la prière, ils étaient près de deux cents.

Le vendredi matin, je fis trois baptêmes d'enfants. Après la prière, j'allai avec les hommes seulement bénir l'emplacement de la future église : le mauvais temps nous empêcha d'aller en procession. Après le déjeuner, les sauvages des autres camps partirent pour s'en retourner chez eux. Je résolus de les visiter afin de baptiser les enfants. On me conduisit en canot ; les autres avaient pris le chemin des bois. Nous étions quatorze dans notre canot, fait d'un seul tronc d'arbre. Plusieurs, nous ayant précédés, annoncèrent mon arrivée : je fus reçu avec le cérémonial ordinaire. Je fis une instruction, j'entendis quelques adresses, baptisai cinq enfants et je bénis les loges comme dans le premier camp. Lorsque je voulus visiter le troisième, personne ne consentit à me prêter de canot, ils auraient désiré de me retenir. Nous dûmes en prendre deux sans autorisation et même contre le gré de ces bons sauvages. Quoique la nuit arrivât, nous partîmes au nombre de dix ; la mer était tranquille. Mes sauvages chantèrent le Cantique du canot : je chantai à mon tour l'*Ave maris Stella* et le Cantique du sauvage ; vous eussiez admiré mon chant, il est vrai que je ne craignais pas la critique. J'expliquai le Cantique à mes gens et je leur parlai assez longuement de notre Immaculée Mère. Pendant tout ce temps les deux canots marchèrent de front, et les rameurs firent le moins de bruit possible. La nuit était assez belle, pour moi elle était pleine de charmes. Les

étoiles brillaient au firmament; leur scintillement me semblait des sourires. Tout nous portait à un recueillement pieux.

Nous arrivâmes vers neuf heures. Quand nous approchâmes du camp, les sauvages se mirent à chanter de toutes leurs forces et en faisant un grand bruit; ils voulaient annoncer ainsi la venue du Prêtre. Bientôt de nombreuses torches de sapin gras vinrent éclairer notre marche et nous conduire à la loge du chef, qui ne m'avait pas quitté un instant, de crainte que je n'allasse pas coucher chez lui. Le cérémonial de la réception fut rempli dans sa loge; la prière et l'instruction suivirent, celle-ci fut courte. Le chef fit partir tout le monde, excepté quelques intimes; il souhaitait que nous pussions manger tranquillement ses pommes de terre et ses vieux saumons. A cause du vendredi je ne pus accepter un morceau de daim qu'il se promettait de faire chauffer en mon honneur. Mon lit fut préparé comme à l'ordinaire; seulement le chef me fit étrenner deux belles couvertures neuves qu'il tira du fond d'une espèce de coffre. Un petit incident marqua cette soirée : le feu fut si bien entretenu et excité, que le toit s'enflamma; on eut vite éteint ce commencement d'incendie. Nous nous couchâmes tard; probablement qu'à Montolivet votre sollicitude m'aurait adressé des reproches, ici je vivais à la sauvage; je ne me levai qu'à six heures et demie.

Le samedi après l'instruction, quatre baptêmes et la bénédiction des loges, nous prîmes la route d'Esquimalt. Les pluies avaient grossi les torrents; les troncs d'arbre ne pouvaient plus nous servir de ponts; il fallut entrer dans l'eau Au premier cours que nous rencontrâmes, les sauvages se regardèrent; je compris leur embarras, le passage était trop mauvais pour qu'ils me prissent sur leurs épaules. J'entrai résolûment dans l'eau, elle avait à peine deux pieds de profondeur. Comme il y avait beaucoup de vase, j'engageai mes gens à chercher un autre gué. Mon sauvage me répondit avec une certaine fierté : *Quand tu as passé là, toi notre chef, le sauvage passe par là :* et ils passèrent tout droit. Dans vos voyages, vous avez remarqué les habitudes des Américains; je dus

faire comme eux, m'asseoir et lever les jambes en l'air pour vider mes bottes pleines de vase et d'eau. Mes pauvres sauvages me regardaient avec compassion : *O chef! ô prêtre!* Une fois mouillés, nous ne fîmes plus attention à rien, et en marchant un peu vite nous nous échauffâmes. Enfin, après un peu de fatigue, j'arrivai, heureux de mon premier essai. Le divin Maître avait ménagé ma faiblesse ; il m'avait épargné les contradictions qui éprouvent les forts.

Afin d'avoir les prières et le catéchisme en langue *sanitsch,* je repartais quelques jours après pour la Mission des PP. Chirouse et Durieu, dont quelques-uns des sauvages connaissent la langue *sanitsch.* C'était pour moi une nouvelle phase de la vie sauvage, c'était la vie de canot que j'allais expérimenter. J'avais bien voyagé sur la baie des *Sanitsch,* mais c'était peu de chose. Nous avons mis trois jours pour nous rendre à la Mission. Notre plus longue traversée nous a tenus pendant dix heures; la mer moutonnait, mais nous n'en marchions que mieux avec notre canot fait, comme tous les autres, d'un seul tronc d'arbre. Nous navigâmes quinze heures, afin de pouvoir franchir le matin suivant un mauvais passage qui devient plus dangereux dans les autres moments de la journée.

J'avais avec moi une tente et un lit, c'est-à-dire une natte et deux couvertures; avec cela je ne craignais que l'humidité du rivage. Je m'en défendais en prenant pour paillasse des branches d'arbres secs ou des morceaux de bois roulés par la mer. J'ai les côtes aussi dures que le bois, et la plupart du temps je dormais jusqu'au matin sans me réveiller. Mon sauvage faisait la cuisine. Une fois le feu allumé, il mettait cuire les pommes de terre et la morue, pendant que les autres plantaient dans le sable de longs bâtons et avec leurs nattes faisaient une muraille inclinée du côté du feu ; c'était leur abri pour la nuit. Deux jeunes sauvages, plus propres que les autres, couchaient dans l'intérieur de ma tente. Le dîner et le souper étant prêts, on me servait dans une assiette, et cette fois j'avais une fourchette : mes conducteurs s'étaient munis de tout cela. L'unique assiette avait bien plus d'un emploi, et on me faisait beaucoup d'honneur en y passant un peu d'eau, quand la maman

sauvagesse venait d'y laver l'unique chemise de son poupon : je n'y faisais pas grande attention. J'ai vu mieux que cela au camp des *Snohomish*. Je me trouvais dans une loge avec le R. P. Chirouse ; un grand chef arriva, ganté à l'instar d'un jeune lion de Paris, avec sa canne, ses souliers, sa vieille et sale redingote d'où sortait un bout de foulard ; il se croyait un grand personnage. Il prit sa place à côté de moi ; c'est ici une impolitesse de regarder en face son interlocuteur. J'ignore s'il croyait de sa dignité de cracher vigoureusement et loin, le fait est que tout allait du côté du foyer et entrait dans la marmite où cuisait le poisson ; il ne s'en préoccupait guère. Comme nous étions en séance solennelle, je pus garder mon sérieux.

Pendant les quinze jours que je suis resté avec les bons Pères Chirouse et Durieu, j'ai appris beaucoup de choses sur nos indigènes. Nous avons là une belle Mission ; j'ai vu près de huit cents sauvages à une procession ; c'était pour l'inauguration d'une vieille statue de la Sainte Vierge, à laquelle des sauvages avaient refait des mains en bois. Je fus très-touché en voyant tous les chefs venir les uns après les autres faire avec leurs hommes un acte de consécration à la Sainte Vierge ; le chef improvisait et tous les autres répétaient après lui. Ils étaient sept ou huit chefs. J'ai assisté aussi à une séance de pénitences publiques... Que de choses j'aurais encore à vous dire ! J'ai veillé jusqu'à minuit pour causer avec vous : j'aimais tant ces causeries d'autrefois ! Je salue avec un bon *klahahouyame* tous les Pères et Frères de Montolivet...

Mission de Saint-Charles. New-Westminster, 13 *décembre* 1860. Au R. P. Tempier. Croirez-vous que j'ai presque peur d'être accusé de trop de sauvagerie à votre égard ? Pour ne pas m'attirer de reproche, j'ai cherché plusieurs fois à vous faire parvenir au moins un signe de vie, mais jusqu'ici je n'ai pu réussir à mettre à exécution mon désir. C'est ainsi qu'en juillet, je commençai une lettre, et que deux mois durant je la portai sur moi, espérant, malgré tous les contre-temps d'un voyage en pays sauvages, pouvoir la terminer. Hélas ! à mon retour, ma pauvre missive n'était plus en état de partir pour l'Europe, elle avait trop souffert à travers les neiges des monts

Manson et du *Chevreuil*, sans parler d'un bain forcé que nous avons pris dans le lac *Smeihmap* et mainte autre mésaventure de tout genre. Plus tard, j'ai commencé une seconde lettre à *Esquimalt*: elle a eu le même sort que la première. Aujourd'hui, 13 décembre, je me remets à l'œuvre avec un nouveau courage : je ne sais quand cette troisième lettre sera prête à partir, car je veux, pour réparer le temps perdu, vous la faire longue; mais en quelque temps qu'elle vous arrive, elle vous dira qu'au milieu de ma vie errante je n'ai pas perdu de vue l'heureuse solitude de Montolivet. Vous savez que mille souvenirs m'y attirent sans cesse. Qu'est-il besoin de vous dire le plaisir que l'on goûte à se croire pour un moment au centre de sa famille, tout près de notre bien-aimé Père? Quand on est Oblat de Marie Immaculée avec l'esprit de famille pour devise, on le sent mieux qu'on ne l'exprime. Veuillez donc m'accorder quelques-uns de ces moments que votre bonté pour moi ne savait pas me refuser. La seule pensée que je m'entretiens avec vous, me fera du bien.

Je ne puis vous parler que de nos Missions. Je ne vous donnerai pas de détails sur l'état où elles se trouvent; vous avez dû apprendre par une autre voie combien il est consolant et encourageant. Nous ne demandons qu'une chose, que Montolivet puisse fournir un grand nombre de Missionnaires à nos contrées. Nous comptons ici les sauvages non par centaines, mais par milliers. Depuis un an, j'ai visité de cinquante-cinq à soixante camps ou campements sauvages, cinq ou six places où vivent des gens civilisés. J'ai marché pendant environ trente journées en canot, vingt à pied, quatorze à cheval et douze en bateau à vapeur pour faire ces visites; comme elles n'avaient pour but que de connaître le pays, les résultats et les fruits n'en sont pas très-grands. Néanmoins, j'ai baptisé cinq cents enfants sauvages, sans compter les trois cents qu'a baptisés le R. P. Chirouse, pendant les deux mois que nous avons passés ensemble. J'ai baptisé aussi quinze enfants de blancs, entendu quelques confessions, donné quelques communions et fait un seul mariage. Plus de la moitié des camps indiens que j'ai visités n'avaient jamais vu de prêtres sur leurs terres, et je puis dire

malgré cela qu'il n'y en a pas un qui n'ait montré au moins quelques désirs d'être instruits, la grande généralité a faim et a soif de la justice, dans toute la force du terme. Vous pouvez en juger vous-même, mon Révérend Père, si vous voulez nous suivre, le R. P. Chirouse et moi, dans l'excursion que nous avons faite ensemble.

Nous sommes partis le mercredi de Pâques pour aller nous ne savions trop dans quels parages. Notre obédience portait que nous nous dirigerions vers le nord, en suivant les côtes, nous devions aller le plus loin possible, sans trop nous arrêter dans les camps ; ce n'était pas une Mission, mais une reconnaissance en pays inconnus des Missionnaires que nous entreprenions. Nous ne savions pas le sort qui nous attendait, mais marchant sous l'égide de notre Immaculée Mère, qu'avions-nous à craindre ? Nos néophytes de la Mission des *Sanitschs* ne partageaient pas notre confiance ; ils paraissaient persuadés que les sauvages du nord, qu'ils redoutent autant que nos pères redoutaient les anciens Normands, nous tueraient ou que tout au moins ils nous feraient esclaves. Ce qui augmentait encore leurs inquiétudes, c'est qu'un chef de leurs voisins avait été presque massacré par ces Indiens : cela s'était passé huit jours auparavant ; ils étaient encore sous l'impression de cet attentat. Malgré les longs discours des chefs et des grands parleurs, nos *Sanitschs* durent nous faire leurs adieux ; ils furent des plus touchants. L'un d'entre eux, notre bon vieux David, se chargea de nous conduire jusqu'à *Nanaïmo ;* à partir de là, nous laissions à la Providence le soin de nous fournir les moyens de continuer notre route.

Nous avons mis deux jours pour quitter les terres des *Sanitschs;* le troisième, nous arrivâmes au camp du chef blessé. Nous nous réjouissions d'y trouver un bon gîte, car il était neuf heures du soir, et nous avions eu une pluie battante et une assez mauvaise mer. Aussi, lorsque David nous annonça la proximité des loges, la joie fut-elle grande dans nos rangs. Mais elle fit bientôt place au doute. Tous les yeux se portant dans la direction indiquée, nous avions peine à croire qu'il y eût des sauvages là où nous n'entendions pas le moindre bruit et où

aucun indice, pas même la plus petite lueur de feu, ne se faisait remarquer. Notre bon mentor affirmant toujours que nous étions en face du camp, on chercha à expliquer le silence de mort qui y régnait. L'un disait que les *Penelakrest* s'étaient retirés à une autre place depuis que leur chef avait été blessé; l'autre, qu'ils nous avaient entendus arriver et que, nous prenant pour des ennemis qui voulaient profiter du mauvais temps, ils se tenaient sur la défensive. Nous ne savions que penser, quand les chiens du camp trahirent la présence de leurs maitres. Je me suis mis aussitôt à crier : CHILOUSE ! (CHIROUSE, nom de mon compagnon connu et aimé de ces sauvages) — Ti POQUET (et FOUQUET), me répondit une voix joyeuse. Jeter les armes de côté et accourir sur le rivage fut pour ces pauvres gens l'affaire d'un moment; ils étaient si heureux de notre arrivée et si empressés de nous recevoir, qu'ils ne nous donnèrent même pas le temps de débarquer; ils entrèrent dans l'eau et tirèrent notre canot sur la grève, avant que nous eussions eu le temps d'en sortir. Bientôt nous fûmes auprès d'un bon feu dans la loge la plus reculée. C'est alors que les récits commencèrent. Pendant qu'ils étaient à se féliciter de n'avoir pas tiré sur nous, l'un d'eux nous avoua qu'il avait déjà le doigt sur la détente de son fusil, quand le nom du P. CHIROUSE est venu le désarmer. Henri, de la Mission des *Sanitschs*, celui qui avait reconnu ma voix, était tout confus d'avoir voulu tirer sur nous; il ne savait que faire pour réparer sa méprise. Après avoir mis à sécher tout notre petit bagage, il partit sous l'impression d'une pensée lumineuse, il avait de quoi faire oublier sa faute. En effet, il revint bientôt avec deux canards. Il voulait que nous mangeassions chacun le nôtre, car ils étaient bons. — *Regarde, beaucoup graisse*, nous disait-il, pendant qu'il se hâtait de les plumer, — *très-bons oiseaux* — *récemment morts*, — *en ce jour, moi faire morts.* — Il se promettait de nous bien régaler. Une vieille sauvagesse, voulant aussi fêter notre venue et nous faire faire un bon repas, nous apporta précieusement quelques pommes de terre. Tout fut bientôt cuit, car Henri se contenta d'échauder ses *kalakalas* (oiseaux), pour qu'ils fussent plus succulents. Nous eûmes bien soin, comme l'on

dit, de mortifier la mortification, en ne mangeant pas chacun le nôtre. Pour mon propre compte, j'aimais mieux décrocher quelques-unes des coquilles qui étaient à boucaner au-dessus de ma tête. Après notre bon souper, les quelques familles sauvages qui étaient restées dans le camp firent leurs prières et nous les nôtres, puis chacun gagna sa natte et ses couvertures ; les nôtres avaient été arrangées non loin du feu et autant que possible à l'abri du vent et de la pluie.

Le lendemain, tout de suite après avoir célébré notre messe, nous partîmes pour *Nanaïmo*. Plusieurs jeunes gens voulurent nous accompagner jusqu'à cette station. Ils furent les bien reçus, nous avions place pour eux dans notre canot. En route, nous avions à passer entre deux îles, si resserrées, qu'à la marée montante ou descendante il y a un courant fort rapide. Notre mentor voulant attendre le moment favorable, notre jeunesse profita de ce temps pour se donner le plaisir de la chasse aux cochons de mer. Ils firent entendre force grognements simulés et non sans succès. Un certain nombre de cochons de mer se montrèrent à la surface de l'eau, mais quoique nos gens ramassent sans faire le moindre bruit, ils ne purent en approcher aucun à une portée raisonnable ; ils durent se contenter de s'être bien amusés et d'avoir ri de bons coups comme savent le faire les Indiens.

Le soir de ce même jour, nous arrivâmes sans encombre à *Nanaïmo*. Les sauvages témoignèrent la plus grande joie en revoyant le P. Chirouse, qui les avait visités l'année précédente. Il employa la journée du dimanche à baptiser les enfants, à arranger les différends et à faire tenir le tribunal... Je me contentais de faire connaissance avec ces Indiens, en leur adressant une courte instruction. Outre les sauvages, *Nanaïmo* compte une petite colonie de blancs, qui y ont été attirés par les mines de charbon qu'exploite la Compagnie de la baie d'Hudson : les catholiques et les protestants vinrent nous visiter au camp indien où nous étions descendus ; quelques-uns assistèrent à la sainte messe.

Dès le lundi, il fallut songer à repartir, et l'après-midi nous nous remîmes en route. Nous avions trouvé trois *Komox* qui

s'étaient chargés de nous conduire jusque sur leurs terres; à eux s'était joint un métis, qui voulait nous accompagner, sous prétexte d'avoir occasion de se convertir; la Providence le destinait à être ma plus lourde croix. Nos trois *Komox* paraissaient être de bons sauvages, et *Noukinechàss*, le fils du chef, sous un air dur et même farouche, cache un excellent fond. Nos *Sanitschs* sortirent avec nous de la baie de *Nanaïmo*; nous voulûmes leur faire chanter le cantique du canot. *Nous ne pouvons chanter*, nous dirent-ils, *nous avons le cœur trop malade, nos cœurs pleurent*; ils auraient pu ajouter : Et nos yeux aussi... Ils ne firent pas d'autre réponse à nos instances. Ils savaient, ces fidèles néophytes, que *Nanaïmo* est la dernière place visitée par les Missionnaires... Nous avions appris que nous rencontrerions les *Youkoultas* et les *Quatriols*, tribus redoutées dans nos parages, et je puis vous dire que ce n'est pas sans raison. Il y a quelques années, les *Quatriols*, dans une seule embuscade, ont tué treize *Nanaïmos*, et depuis mon retour, ils ont massacré huit *Kaouktchines*, hommes, femmes et enfants. Je n'ai pas la réputatien d'être trop sensible, cependant ce ne fut pas sans émotion que je répondis au dernier *klahahouyam* de notre bon David : l'attachement que nous montraient ces pauvres sauvages était trop manifeste pour ne pas nous faire impression.

Nos nouveaux compagnons, instruits par ce qu'ils avaient vu à *Nanaïmo*, étaient si empressés de nous voir au milieu de leurs gens, qu'ils nous demandèrent de ne pas camper; ils s'offraient à ramer toute la nuit. C'était d'un bon augure pour nous; nous ne crûmes pas devoir nous opposer à leur désir. Le temps se trouvant très-beau, je dormis aussi bien que sous ma tente, j'allais dire aussi bien que dans vos cellules aérées de Montolivet. Dans notre vieux tronc d'arbre creusé, nous respirions à pleins poumons; nos jambes seules eurent à se plaindre, car il nous fallait rester plutôt accroupis que couchés. Le beau temps de la nuit ne dura que jusqu'au matin. A neuf heures, il fallut chercher un refuge dans une rivière, la mer devenait grosse, et notre canot, tout fendu et recousu seulement avec de petites branches d'osier ou de cèdre, ne pouvait tenir contre de fortes vagues. Ce repos forcé fut mis à profit pour

descendre à terre et prendre notre repas du matin. *Noukinekass* voulut aller faire un tour de chasse. Ce ne fut qu'après deux heures d'absence qu'il reparut à la lisière du bois appelant au secours. Qu'était-il arrivé ? Il avait tué deux chevreuils, et il trouvait ennuyeux de les porter l'un après l'autre. Arrivé au campement, il n'eut rien de plus pressé que de mettre devant le feu quelques morceaux de son abondante chasse. A peine avait-il avalé sa bonne part des pommes de terre qu'on nous avait données à *Nanaïmo*, que déjà il retirait son rôti. En digne fils de chef, il se conduisit à notre égard comme envers de grands chefs ; il nous présenta quelques-uns des meilleurs morceaux, selon son goût. Heureusement pour nous, nous avions déjeuné; nous pûmes, sans impolitesse, refuser ses offres. Mes compagnons, avec leurs estomacs élastiques, surent y loger deux déjeuners à la suite l'un de l'autre. Ce bon repas ranima leur courage, et la mer s'étant un peu calmée, nous fîmes encore un long trajet ce jour-là, mais le lendemain, il nous fut impossible de naviguer; il s'était élevé pendant la nuit une furieuse tempête qui dura toute la journée et toute la nuit suivante. Nos troix *Komox* sachant quelques mots anglais et chinouk, ce loisir forcé fut employé à composer des prières et des cantiques en leur langue.

Le jeudi, la mer devint assez calme pour nous permettre de nous rembarquer. Nous avions été arrêtés dans les parages mêmes des *Komox*. Bientôt quelques petits campements furent signalés sur le rivage. Notre pilote nous fit dès lors marcher le long de la côte, et à chaque camp que nous rencontrions, *Noukinekass*, de sa voix la plus solennelle, donnait à ses gens l'ordre de décamper et de se réunir à la place principale, il leur amenait le Prêtre, c'était tout dire. Quelques-uns d'entre eux firent si bonne diligence, qu'ils nous rejoignirent assez promptement. Pour ces sauvages, c'est peu de chose que de déloger, et même d'emporter avec eux leurs habitations. Vous les diriez, mon Révérend Père, presque aussi habiles que ces Américains dont vous me parliez autrefois en me racontant vos voyages. Ceux-ci ne peuvent transporter leurs maisons que par des rues bien nivelées, et encore ont-ils besoin, pour

réussir, d'employer force engins et machines; pour le sauvage, un vieux tronc d'arbre qu'il appelle son canot, est plus que suffisant. Il le charge de tout le matériel de sa maison, de tout son ameublement, de toutes ses provisions, de toute sa famille, et il s'en va où il veut; ne devrait-on pas aussi l'appeler l'homme de la liberté? Je ne vous dis rien de la construction et de la démolition de sa loge; tout est aussi simple que le transport. Quelques planches de cèdre, des pieux fichés en terre et des brins d'osier ou de cèdre en font tous les frais. Parfois les nattes remplacent les planches. Que peut-on désirer de plus simple? la fumée, l'air, le vent, la pluie ne manquent pas d'entrées; il n'est pas nécessaire de se préoccuper des ouvertures de la maison. Cependant, outre ces loges de voyage, le sauvage a ses loges d'hiver; outre ses campements, il a ses camps, du moins le long des côtes. Quand je parle de camps, j'entends de vrais camps retranchés. Des troncs d'arbre d'une quinzaine de pieds de long et profondément plantés en terre servent d'enceinte fortifiée; les grandes loges, dont les piliers sont ordinairement de gros bonshommes sauvagement sculptés, se trouvent assez bien défendues.

Les *Komox* étaient dans leurs campements pour la pêche des coquilles. A notre arrivée *Noukinekass* et son père les firent tous réunir sur la grève. La première chose que nous dûmes faire fut de leur apprendre à se mettre en rang et à venir nous toucher la main, cérémonial de réception que nous avons établi partout. Les sauvages l'aiment dès qu'ils le connaissent, mais il n'est pas rare que tout d'abord il y en ait qui aient peur. J'ai principalement remarqué les vieilles; ce sont elles surtout qui redoutent de nous donner une poignée de main. Je pense qu'à première vue elles nous prennent pour les hommes d'un grand *tamanouas*; elles croient nous faire beaucoup d'honneur en nous regardant comme des sorciers dont elles ne pourront détruire les puissants sortiléges. Après notre premier discours où nous expliquons ce que nous sommes et ce que nous venons faire, je n'ai pas observé que cette crainte persévérât. Rien d'étonnant si avec notre soutane, notre crucifix, etc., on nous prend pour des hommes extraordinaires;

or, pour le sauvage il n'y a pas d'homme extraordinaire sans *tamanouas*, c'est le *tamanouas* qui fait tout, et nous ne saurions nous plaindre de cette première impression chez les Indiens.

Nous avons fait chez les *Komox* comme dans les autres camps ou campements. Nous avons baptisé les enfants, enseigné quelques prières et Cantiques et donné des instructions sur les premières vérités de la religion. A cause de la proximité de *Nanaïmo*, nous avons établi la tempérance dans quelques stations. Pendant une des séances pour la tempérance, un jeune homme me demanda à me faire connaître son cœur. Je ne refusai pas de l'entendre. Il vint immédiatement se placer devant moi brandissant un long coutelas et gesticulant avec une grande animation : *J'ai le cœur mauvais*, disait-il, *j'ai le cœur plein de colère, j'ai ce coutelas pour tuer mon ennemi, mais maintenant je veux rejeter le mal, car j'ai compris vos paroles, je crains maintenant le chef d'en haut et je ne veux point aller avec le mauvais chef du feu d'en bas*, etc. Je pris quelques informations pour savoir s'il n'était pas le voleur ou le meurtrier qu'on nous avait signalé à *Nanaïmo*. Quand je sus que ce n'était pas lui, je l'encourageai dans ses bonnes résolutions et je fis mettre de côté le coutelas qu'il avait jeté à nos pieds en finissant son discours. Il désira que nous l'emportassions comme un signe du mal qu'il avait rejeté. Puisse-t-il ne pas plus reprendre son mauvais cœur qu'il ne touchera désormais à cette arme meurtrière ! Nous avons été moins heureux auprès d'un autre *Komox*. Il avait arrêté un esclave qui se sauvait d'une autre tribu. Comme nous devions passer chez ces gens, nous aurions été bien aises d'emmener avec nous le pauvre fugitif et de lui procurer ainsi la liberté. Le maître nous répondit qu'il ne rejetait pas la parole du Prêtre, mais qu'il voulait lui-même le remettre à ses gens dont il se disait allié par sa femme, etc. Nous comprîmes qu'il mentait et je lui fis entendre que nous n'étions pas dupes. A notre retour, nous l'avons rencontré par hasard avec d'autres *Komox*. Il avait si bien compris la leçon, qu'il nous fit demander si nous lui toucherions la main et ne nous fâcherions pas contre lui. Sur

notre réponse que nous avions eu le cœur malade parce qu'il nous avait menti, mais que jamais le Prêtre n'avait le cœur mauvais, il vint se présenter devant nous et nous fit présent de quelques œufs de mouettes pour nous rendre le cœur bon. Malgré ce refus, nous avons été très-satisfaits des dispositions des *Komox*.

Leur chef se chargea de nous conduire chez les *Youkoultas* ou les *Matelpas ;* nous n'avions pu parvenir à nous faire expliquer lesquels nous rencontrerions les premiers. Deux de ses gens et quatre *Youkoultas* qui se trouvaient là s'embarquèrent avec nous. Nous avions ainsi sept bons rameurs. Nous n'étions pas trop, car bientôt nous eûmes tous fort à faire. A peine notre canot débouchait-il de derrière l'île des *Komox*, qu'un vent violent nous surprit ; nous avions la voile, elle fut maintenue parce que le vent nous était favorable, mais nous nous trouvâmes lancés au milieu de longues herbes marines. Comme le canot ne suivait plus le mouvement des vagues, chacune d'elles nous apportait son contingent, et le R. P. Chirouse et moi nous ne faisions autre chose que de jeter l'eau pendant que tous les autres ramaient de toutes leurs forces pour nous débarrasser. Après bien des efforts nous sortîmes de ce mauvais pas pour tomber dans un autre. Le vent augmentait de violence et la mer grossissait à vue d'œil. Que faire? reculer? avec un vent contraire les plantes marines étaient pour nous une barrière infranchissable ; nous ne pouvions rebrousser chemin. Le rivage n'était, il est vrai, qu'à une demi-lieue, mais il ne fallait pas songer à y aborder, car le tenter eût été faire briser le canot contre les rochers dont la côte est hérissée. Vous comprendrez cette difficulté, mon Révérend Père, si vous pensez à quelques-uns des points les plus abruptes et les plus rocailleux du rivage de Marseille au moment où souffle le mistral. Ce ne serait pas une chose difficile pour nos sauvages d'aborder au château d'If par un temps de mistral avec une des plus mauvaises barques des pêcheurs marseillais, mais certainement ils ne pouvaient tenter une descente sur la rive inhospitalière que nous avions si près de nous. Force nous fut de marcher en avant. Nous apercevions

au loin une longue pointe s'avançant dans la mer, nous avions à la doubler. C'était là pour nous le plus difficile, car il nous fallait franchir une chaîne de brisants qui, venant de la pleine mer, aboutissait à cette pointe et présentait au moins une lieue d'étendue. La doubler en son entier, c'eût été courir à une perte certaine. Que serions-nous devenus, une fois au large, avec notre vieux canot, au milieu d'une tempête telle que celle qui s'annonçait? Le meilleur était de tenter un passage entre deux brisants. Notre métis sonpçonnait les sauvages de nous avoir mis dans ce péril afin de nous faire périr et de voler le peu que nous avions. Il nous était difficile de pousser aussi loin la défiance et de croire que les bonnes dispositions qu'ils nous avaient montrées n'étaient qu'hypocrisie. Pendant ce temps la difficulté du passage ne faisait qu'augmenter. Nous apercevions mieux la barrière qui s'élevait devant nous : ce n'était que rochers sur lesquels les vagues se précipitaient en tumulte et avec un fracas bien peu rassurant. Arrivé près des brisants, le chef, que nous laissions maître absolu du canot, montra aux deux pilotes le passage qu'il connaissait. Il eût été bien difficile à tout autre qu'à lui de voir un passage entre ces deux rochers contre lesquels la mer se brisait avec furie, surtout au moment où l'espace qui les séparait paraissait si étroit et rempli de tourbillons ; l'écume couronnait les vagues, comment s'assurer qu'il n'y avait pas d'écueils à fleur d'eau? Quoi qu'il en soit, grâce à la protection de notre Immaculée Mère, notre pauvre et vieux canot passa sans aucun accident.

Tout joyeux du succès, le chef *Komox* nous montra au loin une anse de refuge; il ne savait pas le danger qui nous attendait encore. Notre canot marchait de vague en vague avec une grande vitesse, poussé par un vent très-fort et soutenu par tous les rameurs ; il faisait environ six lieues à l'heure. Tout à coup un cri d'alarme se fait entendre, deux violents coups de rame y répondent en faisant trembler et craquer notre vieux tronc d'arbre. Nos deux pilotes ont compris le cri poussé si à propos, nous étions au haut d'une vague qui nous aurait précipités sur un écueil à fleur d'eau si leurs vigoureux coups d'aviron

n'eussent été donnés assez à temps pour nous faire passer à côté du péril en l'effleurant. Quelques moments après, nous étions à terre, remerciant Dieu et sa Mère Immaculée de nous avoir sauvés.

Le soir nous eussions bien désiré trouver un bon campement afin de nous sécher auprès du feu, mais il fallut y renoncer. Heureusement que la journée du lendemain fut très-belle. A midi, nos gens nous montrèrent un camp *Youkoulta*, mais ils eurent bientôt reconnu que tous ses habitants avaient émigré ailleurs. Peu après, ils découvrirent dans une baie un *man ward* anglais (navire de guerre). Les officiers étaient occupés à faire la levée des côtes. Nous passâmes assez près du *man ward*, sans toutefois l'accoster, le chef désirait aller camper près d'un rapide afin de le passer le matin à la marée basse. Quelques canots qui rôdaient autour du navire se dirigèrent sur nous; c'étaient des *Youkoultas* avec leurs figures horriblement barbouillées de rouge et de noir mêlé avec de la graisse de mouton sauvage, leur mine n'était guère plus rassurante que leur mauvaise réputation. En voyant des *Youkoultas* avec nous, ils s'approchèrent et finirent par venir nous toucher la main, chaque canot passant pour cela à côté du nôtre ; ils eurent ensemble de longs pourparlers à notre sujet, car nous entendions souvent le mot : *lepletle*, le Prêtre. Ils nous dirent que le lendemain nous pourrions arriver à un campement de *Youkoultas*. En effet, nous le rencontrâmes. Pour y arriver, il nous fallut passer dans un vrai labyrinthe d'îlots. Mais grande fut notre surprise en apercevant, au fond de ce dédale, tous les sauvages rangés en ordre sur la grève et tous en grande tenue. Je suis sûr que vous n'eussiez pas trouvé une seule couverture neuve dans les cassettes, elles étaient toutes étalées au grand jour. Instruits par ceux qui nous accompagnaient, ces gens à mauvaise mine que nous avions vus la veille avaient pris le devant et marché pendant la nuit pour apporter la nouvelle de notre arrivée et apprendre la manière de nous recevoir. En cette circonstance j'ai appris une fois de plus à ne pas juger les personnes sur leur mine. Nos compagnons avaient voulu tirer des coups de fusil avant

que nous aperçussions le campement; c'était probablement le mot d'ordre convenu pour annoncer notre approche. Nos trois bannières étaient déployées, le R. P. Chirouse jouait sur sur son accordéon pendant que nous chantions : *Oh! Kochiategad aoukehman*, etc. *Oh! chef d'en haut, le Père,* etc. Tout servait à rendre notre arrivée imposante et capable de faire impression sur ces sauvages. Bien entendu que Dieu parlait à leurs cœurs plus que nos paroles; sans cela, il est impossible de comprendre comment deux hommes inconnus, arrivant au milieu de gens inconnus, ont pu ainsi faire recevoir leur parole.

Nous avons eu chez les *Youkoultas* les mêmes exercices que chez les *Komox,* et nous avons trouvé d'aussi bonnes dispositions. Le chef voulut que nous prissions son plus grand canot pour aller chez les *Matelpas;* il devait être du voyage et quatre des siens offraient de s'unir à nous. Le canot *komox* fut laissé, mais ceux qui l'avaient monté voulurent nous suivre plus loin. Nous nous trouvâmes ainsi quinze dans un seul tronc d'arbre. Il y a des canots qui peuvent porter jusqu'à cinquante personnes, mais ils sont rares. En général, les canots de nos sauvages sont très-bien faits, et un habile constructeur de navires n'en dédaignerait pas la forme. On dit du reste que le clipper a pris la sienne de celle du canot *chinouk.*

De nouveau embarqués, mais en plus grand nombre, nous marchions avec vitesse; nos rameurs, cependant, se croisaient les bras; avec un vent favorable, le sauvage n'aime pas à ramer. Le pilote seul est obligé de se servir de la rame, et c'est avec elle qu'il dirige son canot. La journée fut très-heureuse, et nous pûmes gagner un petit campement de *Youkoultas.* A notre approche, ces sauvages, qui n'avaient pas été prévenus de notre arrivée, furent effrayés; ils nous prirent tout d'abord pour des ennemis; les femmes et les enfants se sauvèrent dans le bois, tandis que les hommes se postaient derrière les arbres du rivage. Comme il était encore jour, la méprise fut vite reconnue, et nous ne fîmes que rire de leur frayeur; ils s'en amusèrent eux-mêmes. J'employai une partie de la nuit à les instruire, et le matin je baptisai les enfants. Nous ne pou-

vions nous arrêter longtemps pour une cinquantaine de sauvages, nous les quittâmes donc pour aller chez les *Matelpas*.

Ces derniers, nous voyant arriver après trois décharges de coups de fusil, avec musique, chant et toutes nos bannières déployées, furent très-embarrassés pour deviner qui nous étions; ils ne savaient trop s'ils devaient nous prendre pour des amis ou des ennemis. Le chef *Youkoulta*, en se faisant connaître, les rassura bien vite. Plus tard, nous eûmes à nous plaindre de leur trop grande familiarité; eux, qui d'abord ne voulaient pas nous toucher la main, finirent par ne plus vouloir s'éloigner de nous; ils nous envahirent littéralement, suivant tous nos mouvements depuis le commencement jusqu'à la fin, et touchant à tout pour s'assurer de ce que c'était. Nous avons eu à peu près partout le même désagrément; heureusement que nous n'y faisions pas grande attention. Notre métis y trouva une fois l'occasion de se fâcher sérieusement. Qu'était-il arrivé? Rien de bien extraordinaire. L'Indien crache sans se gêner: un des sauvages avait craché au beau milieu de son plat de marsouin... le pauvre homme l'avait fait sans malice; il ne connaissait pas les habitudes des gens civilisés. Quoi qu'il en soit de l'indiscrétion des *Matelpas*, le fait est que nous n'avons pas eu à nous plaindre d'eux. Outre les exercices ordinaires, ils eurent une plantation de croix, parce que nous les trouvions dans leur grand camp. Le R. P. Chirouse tira si bien parti de cette cérémonie, que les sauvages en furent enthousiasmés.

Quand il nous fallut partir, une difficulté imprévue se présenta. Le chef et quinze jeunes gens s'étaient embarqués dans le canot; d'autres voulaient encore venir, mais il n'y avait plus de place. Pour les consoler, nous fûmes obligés de consentir à ce qu'ils prissent un autre canot. Où allions-nous? Je n'avais pas pu obtenir une explication claire et précise... on me montrait la direction de *Tsawaté, là beaucoup de sauvages*, c'est tout ce que nous savions. Le second jour de marche, nous fûmes assaillis par un violent coup de vent qui faillit nous faire périr; c'est, je crois, le plus grand danger que nous ayons couru pendant tout notre voyage. Nous étions dans un bras de mer, encaissé entre deux chaînes de hautes montagnes dont le

sommet était couvert de neige. A l'exception de quelques places, il est impossible d'aborder au rivage, à cause des rochers qui s'élèvent à plus de cent pieds au-dessus des eaux. La rafale tendait à nous lancer contre ces rochers; nos sauvages eurent à lutter pendant plus d'une demi-heure contre la violence du vent et cela sans gagner deux brasses de terrain. Je vous assure cependant qu'ils ramaient de toutes leurs forces, et bien que ce vent fût glacial et qu'ils eussent quitté leurs couvertures, ils étaient trempés de sueur; ils comprenaient que si le vent les gagnait, nous étions tous perdus. Quand la perche qui servait de mât fut coupée, le vent ayant un peu faibli, nos dix-sept rameurs prirent le dessus; nous étions sauvés. Nous aurions pu ce jour-là nous rendre à *Tsawaté* si nos *Matelpas* n'avaient refusé d'y arriver pendant la nuit; ils nous parlaient de guerre et de *Mamlelekolas*. Nous les vîmes, avant de se coucher, préparer leurs armes et prendre toutes les précautions possibles contre une attaque nocturne. Ces craintes étaient chimériques : la nuit fut très-paisible, et de bon matin, tout le monde fut sur pied pour lever le camp.

Comme nous arrivions à l'extrémité du bras de mer pour entrer dans la rivière, trois ou quatre canots, montés par des hommes qui paraissaient nus, se dirigèrent sur nous à force de rames. *Mamlelekolas*, nous dirent les *Matelpas;* c'étaient en effet des sauvages de cette tribu; ils accouraient, non pour nous attaquer, mais pour nous suivre. Bientôt nous vîmes un autre canot descendre rapidement la rivière; il était monté par deux hommes. L'un d'eux, malgré le beau soleil dont nous jouissions, portait un parapluie européen tout étendu; s'il voulait conserver son teint, il fallait qu'il fût bien délicat, chose rare en pays sauvage; peu après, sa casquette et son habit galonnés se firent remarquer; il portait des espèces de moustaches. Son canot abordant le nôtre, il nous fit un salut à demi civilisé et, partant, des plus gauches, et vous, mon Révérend Père, qui avez voyagé en Angleterre et en Amérique, vous eussiez compris son *good morning, good health.* Nous n'étions pas des gendarmes, cependant il n'eut rien de plus pressé que de nous montrer ses papiers; il en avait de signés par dif-

férents capitaines et par malheur ils étaient favorables. Nous nous consultâmes pour savoir si nous nous fierions à ce sauvage trop civilisé pour nous. Comme nous n'avions pas d'interprète depuis que les *Komox* nous avaient quittés au camp des *Matelpas*, il fut invité à prendre place dans notre canot. Il baragouinait quelques mots anglais et un peu de *chinouk*, c'était pour nous une bonne fortune, toute autre considération fut mise de côté. Sur notre demande, il nous montra, au haut de la rivière, la place où nous devions fixer notre tente ; le trajet était encore assez long ; les chants, la musique recommencèrent. Les décharges de mousqueterie avaient déjà eu lieu et les bannières étaient arborées depuis longtemps. Nous apercevions de grands camps, le moment était venu de déployer tout ce que nous avions de ressources pour faire impression sur ces sauvages qui voyaient le prêtre pénétrer pour la première fois sur leurs terres. A mesure que nous passions devant les loges, les sauvages en sortaient tous et suivaient notre canot, tandis que d'autres s'empressaient de passer la rivière, qui fut bientôt sillonnée d'embarcations. Il y avait des camps sur les deux bords, et ces jeunes gens, sachant où nous allions camper, voulaient tous être présents à notre arrivée. Nous en aperçûmes aussi quelques centaines descendant vers la place qui nous avait été montrée. Cet emplacement était déjà préparé pour nous recevoir. Avertis à l'avance, les sauvages avaient ramassé toutes les voiles des canots pour former une enceinte capable de contenir trois mille personnes ; ils n'étaient pourtant pas seize cents ; j'en ai compté quinze cent quarante-trois.

Le cérémonial de réception fut accompli avec une rigueur dont nous nous serions bien passés, car il nous fallut plus de deux heures pour toucher les mains d'un si grand nombre de sauvages. N'ayant pas suggéré cette rigueur d'étiquette, nous ne pouvions pas l'empêcher. Les *Matelpas*, qui avaient été si maladroits chez eux, étaient à *Tsawaté* d'une exigence et d'une ardeur que rien ne pouvait égaler. Les uns étaient dans la foule expliquant ce qu'il fallait faire ; d'autres, placés à côté de nous, veillaient à ce que pas un ne passât dans l'enceinte sans s'être convenablement acquitté de son devoir. Avant de commencer,

il s'écoula un temps assez considérable, nous en comprîmes bientôt la raison, c'est qu'ils discutaient l'ordre dans lequel tout ce monde allait se présenter. Ils convinrent que les tribus viendraient les unes après les autres, les hommes d'abord, les femmes ensuite. Vous ne sauriez vous imaginer l'agitation et le tumulte qui régnaient dans cette multitude de sauvages dès que le nom d'une tribu était prononcé, une fourmilière mise en émoi peut vous en fournir une petite idée. Dès que le triage était fait, les hommes se présentaient pour donner la poignée de main de bienvenue, mais malheur à ceux qui ne savaient pas faire, nos *Matelpas*, devenus pas leur récente éducation d'importants personnages, étaient sans miséricorde ; ils ne craignaient pas de faire recommencer trois et quatre fois la cérémonie, jusqu'à ce qu'elle eût été passablement accomplie même par les plus maladroits. Les maladroits n'étaient pas rares, comme vous devez bien le penser, mais nous étions déterminés à prendre patience et à voir redresser toutes les mains mal présentées. L'un nous présentait la gauche, puis la droite, mais le poing fermé ou la main aussi roide qu'un morceau de bois ; un autre arrivait le bras en l'air ou en bas, un autre avait peur et voulait passer en courant. *Halte-là, on ne passe pas ainsi,* disaient nos *Matelpas ;* il fallait que le pauvre effaré se résignât à passer sans courir et à nous donner la fameuse poignée de main. Les enfants à la mamelle n'étaient pas même dispensés du cérémonial ; on les portait et on leur tenait les mains.

Quand tous furent placés dans l'enceinte destinée aux réunions et à l'entrée de laquelle nous nous étions tenus debout, nous y entrâmes à notre tour pour adresser à cette multitude accroupie notre discours d'arrivée. Nous eûmes à y ajouter un point de plus, celui de la paix. L'enthousiasme qui régnait nous permit de les menacer de notre départ, s'il arrivait le moindre trouble jusqu'à ce que nous eussions fait bons les mauvais cœurs. Une réunion générale fut ensuite indiquée pour le soir. Nous employâmes l'après-midi à visiter un certain nombre de malades ou infirmes qui n'avaient pu venir nous recevoir.

L'heure de la réunion étant arrivée, deux grands feux furent

allumés, et au moins quatorze cents sauvages se placèrent autour. Après l'instruction, il fallut songer à enseigner les prières. Les *Matelpas* qui les savaient furent distribués en différentes places, le plus habile d'entre eux les répétait après le prêtre, et ensuite tous les autres. Il se forma bien vite des groupes de jeunes gens plus ardents que le reste à apprendre. Je ne pouvais m'empêcher de sourire en en voyant quelques-uns se cracher dans les mains et se les frotter avec force pour les rendre plus aptes à faire le signe de la croix ; d'autres se tiraient les bras ou se les allongeaient dans le même but. Je vous laisse à deviner ce que peuvent faire des sauvages excités par l'enthousiasme et l'ambition d'apprendre. Malgré leur bonne volonté, nous dûmes les congédier avant que les prières ne fussent apprises, ce qui n'empêcha pas que pendant toute la nuit vous eussiez pu les entendre réciter à tue-tête des fragments de prières ou chanter à s'égosiller des lambeaux de cantiques. Après la réunion, on s'était disputé nos *Matelpas ;* de tous côtés on les avait invités à des festins. Pour contenter plus de monde, ils se divisèrent en plusieurs bandes et enseignèrent nos prières et nos chants à ces pauvres sauvages impatients de les connaître. Une grande rivalité s'était élevée entre les jeunes gens des différents camps, et c'était à qui saurait le plus tôt les prières et les cantiques.

Le lendemain, outre les réunions générales, il y en eut deux pour des camps désignés à l'avance ; il s'agissait de baptiser les enfants : chacun de nous en baptisa de soixante à soixante-dix. Le jour suivant, il y en eut plus de cent à baptiser dans une seule réunion. Pendant que l'un de nous administrait le Sacrement, l'autre inscrivait sur le registre le nom, l'âge de l'enfant, etc., et en livrait une copie à chacun. Nos premières instructions avaient donné aux parents les notions nécessaires pour comprendre ce que nous avions à leur dire sur le baptême. Nous n'avions pas besoin d'insister sur sa nécessité ; au contraire, il nous fallait faire les gros yeux pour ne pas baptiser ceux qui étaient trop âgés. Une grande attention était indispensable, autrement nous aurions été trompés. Il n'est sorte de ruse que n'employassent les parents pour nous obli-

ger à recevoir leurs enfants adultes ; ils les tenaient accroupis, et si nous disions de les faire tenir debout, les parents les mettaient à genoux ; il fallait insister avec force pour en avoir raison et prendre les enfants par la main, afin de les faire lever. Ils allaient jusqu'à les tenir enveloppés dans leurs couvertures, et alors c'était presque un combat pour s'assurer si l'enfant n'était pas trop grand. Depuis un an que je suis dans ce pays, j'ai administré le baptême dans plus de trente camps, je l'ai vu administrer dans un bon nombre d'autres; jusqu'ici, je n'ai trouvé qu'un seul homme qui ait fait difficulté de laisser baptiser son enfant.

Le 3 mai, nous eûmes une très-belle cérémonie pour un pays sauvage, et je ne sais pas si quelques-unes des processions de Marseille comptent autant de personnes dans leurs rangs que la nôtre à *Tsawaté;* nous avions au moins quatorze cents sauvages, tous assez bien alignés ; les spectateurs, il est vrai, étaient peu nombreux. Tous nos indigènes, avertis à l'avance, avaient voulu venir en grande tenue ; les fourrures, les couvertures, le rouge, tout était étalé. En tête marchaient le R. P. Chirouse et un chœur de jeunes gens ; ils devaient donner le ton ; sans cette mesure, je m'attendais à une vraie cacophonie, car les quatorze cents sauvages chantaient tous et de toute la force de leurs poumons. Le R. P. Chirouse avait eu la bonne pensée de faire ramasser un grand nombre de cordes qui, mises bout à bout et attachées aux deux bras de la croix, servaient à tenir notre procession dans un ordre parfait ; chaque sauvage s'y tenait attaché, et si par hasard il venait à perdre prise, il se hâtait de reprendre la corde et de se remettre à l'alignement. Le défilé eut lieu d'abord sur le banc de la rivière où se trouvaient les loges, puis les rangs se déployèrent dans une belle prairie pour revenir au lieu où devait être plantée la croix. Ils se groupèrent tous autour de l'emplacement privilégié, et de peur d'accident, le silence fut prescrit pendant que l'on élevait le signe du salut sur cette terre jusque-là privée de bénédictions. A peine la croix était-elle fixée, que les chants recommencèrent. Puis l'instruction eut lieu. J'avais fait asseoir mon auditoire, mais à la fin je le fis tenir debout,

les mains levées vers la croix, et ces quatorze cents sauvages répétaient tout d'une voix les paroles que je leur suggérai par le moyen de mon interprète, qui faillit s'égosiller tant nous criions fort : *O Jésus-Christ, fils du Chef d'en haut, tu as été bon, nous étions esclaves du diable, tu as payé pour nous! O Jésus-Christ, fils du Chef d'en haut, nous rejetons tout mal de nos cœurs, nous voulons être bons! O Jésus-Christ, fils du Chef d'en haut, nous te donnons nos cœurs, etc.* Je ne vous dirai pas, mon Révérend Père, les sentiments et les consolations que nous éprouvâmes, en voyant la croix ainsi triomphante au milieu de ces infidèles.

Nous eûmes encore une réunion bien intéressante, ce fut celle de la paix. Nous avions fait préparer une place pour les douze chefs. Nous fîmes une instruction sur les avantages de la paix et les malheurs de la guerre, puis les chefs furent fortement interpellés et invités à faire connaître leur cœur à ce sujet. Ils se levèrent tous les uns après les autres pour parler à l'assemblée, et comme ils furent tous pour la paix, chacun d'eux, après son discours, vint nous toucher la main ainsi qu'aux autres chefs et cela en signe de bon cœur. Ceux des *Matelpas* et des *Mamlelekolas* qui étaient cause de la guerre furent réunis au milieu de l'assemblée, les uns à côté des autres ; ils se regardaient bien un peu de travers et ne paraissaient pas très-satisfaits de se voir obligés de faire ainsi connaître leur cœur devant tout le public. La parole leur fut adressée directement et ils furent chargés de tous les maux de la guerre. A peine le Missionnaire eut-il fini de parler, que plusieurs des anciens se levèrent spontanément pour parler aussi en faveur de la paix; ils furent invités à le faire les uns après les autres. Leurs discours, que nous nous faisions interpréter, ne manquaient pas d'une certaine éloquence et ils étaient accompagnés des gestes les plus expressifs et les plus animés. Chacun des dix ou douze coupables fit ensuite connaître son cœur en s'adressant à toute l'assemblée et à nous en particulier. Ils déclarèrent qu'ils voulaient se réconcilier, et, comme preuve de leurs bonnes dispositions, ils se touchèrent la main, puis, se tournant vers la croix, ils firent à Jésus-Christ

les promesses que nous leur suggérâmes. Comme il était trop tard pour terminer toutes les formalités de la pacification, la remise des papiers de paix fut renvoyée au lendemain. Chaque chef vint apposer une croix auprès de son nom sur le papier qui contenait les promesses de paix et en recevait une copie. On leur dit, à la fin de cette réunion, de se préparer à faire le *hoye-hoye*, c'est-à-dire l'échange, qui devait être le sceau de la réconciliation.

Pendant les jours qu'il nous fut donné de passer avec eux, ils ne parlèrent pas du *hoye-hoye*, ce qui me fit craindre que la pacification ne fût pas sincère. Le dernier jour, après l'instruction du R. P. Chirouse, il se manifesta une grande agitation parmi les sauvages. Ce Père avait tracé deux routes sur le sable, l'une, celle de Jésus-Christ, conduisait en haut avec le chef d'en haut ; l'autre, celle du *yâble*, diable, conduisait au feu d'en bas ; tous avaient été invités à passer par celle qu'ils choisissaient. Pas un, bien entendu, ne passa par celle du diable. Ce fut à la suite de cette instruction qu'eut lieu le *hoye-hoye*. Au milieu de l'agitation dont je vous parlais plus haut, nous vîmes quelques sauvages s'éloigner subitement, puis revenir bientôt après ; ils apportaient des couvertures, des fusils, des pistolets, des coutelas, des casse-têtes. Les couvertures furent déchirées et les morceaux distribués ainsi que les armes. Nous reçûmes chacun un coutelas comme signe que ces sauvages avaient rejeté leurs mauvais cœurs. Le R. P. Chirouse reçut de plus un casse-tête pour le porter à une des tribus de sa Mission avec laquelle les *Mamlelekolas* étaient en guerre. Le *hoye-hoye* fut ainsi fait et nous pûmes partir satisfaits. Tous les sauvages, après nous avoir touché la main, se rangèrent sur les bords de la rivière et commencèrent à chanter les Cantiques que nous leur avions appris. Pendant que nous descendions vers la mer, ils nous saluèrent de plusieurs décharges de coups de fusil et nous firent en élevant les mains toute espèce de signes d'adieu auxquels nous répondions de notre mieux.

Nous avions eu trop de consolations à *Tsawaté*, il était nécessaire de souffrir quelques épreuves. Notre interprète m'a-

vait dit que les nouveaux compagnons qui s'étaient chargés de nous conduire, ne se feraient pas payer. Cependant en route ils demandèrent ce que je leur donnerais. Je compris qu'ils désiraient du plomb, c'était une chemise. Notre interprète dit aussi aux *Matelpas* qui partirent après nous de faire diligence pour demander chacun une chemise. Vingt chemises! c'était beaucoup plus que je n'en avais. Je ne donnai à chacun qu'un hameçon de fort calibre. En prodiguant le peu que j'avais je me serais trouvé obligé de ne pas aller plus loin.

Nous nous dirigions vers le fort *Ruper*. Il nous arriva d'être mouillés d'abord par la pluie qui ne cessa pas de tomber pendant trois jours, puis par un bain de mer. Nous campâmes sur la grève sans penser que nous étions exposés aux grandes marées du mois de mai. Au beau milieu de notre plus profond sommeil, la mer nous envahit; nous déguerpîmes au plus vite, emportant tout ce que nous pouvions. Je dus rentrer dans l'eau pour repêcher plusieurs objets et entre autres nos chapeaux et nos souliers ; tout était en déroute, les sauvages eux-mêmes se retiraient au plus vite. Pour comble d'agrément, la pluie ne cessa pas de toute la nuit. Nous ne pouvions nous retirer dans les broussailles, le terrain était trop marécageux. Il fallut que chacun se débrouillât de son mieux. Notre tente étant restée dans la mer, le R. P. Chirouse plaça ses couvertures sur un tronc d'arbre charrié par les eaux, sa natte mise par-dessus servit à le protéger un peu contre la pluie. Il paraît que ce cher Père a un sommeil bien tranquille. Je ne sais s'il a dormi, mais le fait est qu'il resta allongé sur son tronc d'arbre sans tomber ni à droite ni à gauche. Pour moi, je préférai dormir assis et enveloppé dans mes couvertures, ma natte me servant aussi de toit, malheureusement nos nattes n'étaient pas des toits sans gouttières, et la pluie que nous avions sur le rivage était de la neige sur les montagnes qui nous dominaient; en somme, je crois qu'un bon Anglais n'aurait pas trouvé la nuit très-confortable.

Le lendemain nous eûmes le même temps. Ayant rencontré un petit campement de *Quakiols*, nous nous y arrêtâmes plus

d'une heure pour nous sécher un peu et prendre quelque chose de chaud. Cela me fournit l'occasion de baptiser sept ou huit enfants. Le soir de ce jour nous campions avec d'autres *Quakiols,* qui après avoir voulu nous recevoir en ennemis, se montrèrent très-complaisants. Ils emportèrent nos couvertures dans leurs loges pour les faire sécher ; elles se sentaient toujours du bain de la nuit précédente. La veillée fut encore employée à baptiser les enfants et à donner quelques instructions à ces pauvres sauvages qui se sont montrés animés des meilleures dispositions : je me faisais un devoir d'en profiter autant que possible.

Le quatrième jour depuis notre départ de *Tsawaté,* nous arrivions au fort *Ruper.* Une grande loge fut mise à notre disposition par les sauvages. Le chef du fort ne put, à son grand regret nous y recevoir. Il en fut tout affligé. Ce bon vieux capitaine de vaisseau demeura avec nous dans la loge des sauvages. Quoique protestant, il assistait à nos instructions et pendant que nous enseignions les Cantiques il allait et venait, d'une extrémité de l'assemblée à l'autre, chantant lui-même de son mieux pour animer les sauvages. Au moyen d'un interprète il leur fit un discours par lequel il les invita à bien recevoir notre parole. En terminant, il voulut qu'ils se missent tous à genoux pour recevoir notre bénédiction. C'était une nouvelle cérémonie que nous n'avions pas encore observée chez les Indiens. Il va sans dire qu'il leur donna l'exemple. Il nous offrit deux sacs de pommes de terre et nous remit lui-même plusieurs petits objets, tels que tabac, savon, etc. Nous avons trouvé au fort *Ruper* huit hommes, dont quatre étaient catholiques. Un de ces pauvres Irlandais pleurait de joie en voyant des prêtres catholiques dans ces pays sauvages. Deux protestants nous firent baptiser les enfants qu'ils ont eus de femmes indiennes, nous promettant de les faire élever dans la religion catholique dès qu'ils en auraient l'opportunité. Le même fait s'est reproduit dans des lieux où se trouvent des ministres. Ce qui n'a pas empêché l'un d'eux de venir, il n'y a que trois jours, me faire une visite à *New-Westminster.* Un gentleman protestant m'avait dit qu' il désirait être en rela-

tions avec moi. Ce ministre a étudié à Oxford ; peut-être même est-il puséiste. Toujours est-il qu'il connaît notre Mission de Leeds et qu'il est venu de là.

21 *décembre* 1860. Je commence à être effrayé du nombre de pages de ma lettre, et cependant nous ne sommes pas au milieu de notre voyage ; mais je crains qu'il n'en soit pour celle-ci comme pour les autres, que quelque contre-temps ne l'empêche de partir. Je viens de recevoir une lettre qui m'annonce que je dois après Noël me remettre en route. Décidément je vais passer ma vie en voyage, mais je suis loin de m'en plaindre. Hier encore le chef d'une tribu nombreuse à trois journées d'ici venait me supplier d'aller visiter ses gens : *Jamais*, disait-il, *le Prêtre n'a paru chez nous*. Je renonce donc, mon Révérend Père, à vous raconter la suite et la fin de notre voyage vers le Nord ; elles ont été comme le commencement. Mais, hélas! nous n'avons pas pu voir tous les sauvages qui auraient voulu recevoir la visite du Prêtre. Rien ne me fut plus pénible que d'éconduire une vingtaine de sauvages venus avec leur plus grand canot pour nous mener chez eux. Ayant appris, je ne sais comment, que nous étions dans leurs parages, ils se hâtèrent de se mettre à notre recherche et ils nous rencontrèrent après une journée de marche.

A partir du fort *Ruper* nous nous sommes avancés à quatre journées vers le Nord ; nous avons parcouru un bon nombre de baies et de bras de mer et visité encore une quinzaine de camps. Tous, à l'exception des *Bilbalas*, nous ont montré les meilleures dispositions. Les *Bilbalas* nous auraient satisfaits si nous n'avions pas été accoutumés à trouver mieux. Ils assistaient aux instructions, apprenaient les prières, laissaient baptiser leurs enfants, mais ils paraissaient plus indifférents. D'ailleurs ils passent pour être plus corrompus que les autres.

Le 21 juin, nous rentrions à *Esquimalt*. Nos *Sanitsch*, qui avaient appris la fausse nouvelle de notre mort, nous reçurent comme des gens revenus de l'autre monde. Je suis resté une quinzaine de jours à la Mission pour expédier les affaires les plus pressées, ensuite je suis reparti avec le R. P. Pandosy et nous nous sommes rendus à la résidence du lac *Okanagan*. Il

nous a fallu un mois; il est vrai que parfois nous ne faisions pas de longs trajets à cause de la difficulté des chemins, nous trouvions encore de la neige sur les montagnes. Nous avons voyagé avec des employés de la Compagnie de la baie d'Hudson, et pendant huit jours nous n'avons rencontré ni habitations de sauvages, ni habitations de blancs.

Du lac *Okanagan*, je pris le chemin des écoliers pour m'en revenir; le R. P. Vicaire m'avait recommandé d'étudier les routes, les voies de communication, les ressources, etc. Je ne devais pas même aller à la recherche des sauvages dont les camps sont connus, et je ne pouvais pas m'arrêter à cause de la proximité de l'hiver. Malgré cela, je suis encore arrivé trop tard. J'ai mis un mois à effectuer mon retour. Ce voyage a été moins agréable pour moi que celui que j'ai fait le long des côtes, parce que je n'avais pas le temps de m'arrêter avec les sauvages, mais il a été aussi heureux : s'il m'est arrivé bien des mésaventures, je n'ai eu à regretter aucun accident : Marie Immaculée nous protége, c'est tout dire. J'ai toujours eu un guide, à l'exception de trois jours où la route était facile à trouver sans s'égarer mais non sans crainte de l'être ; seul dans ces déserts, je dormais aussi tranquille couché sous quelque arbre ou sous la belle voûte du ciel que couché dans la cellule que vous m'aviez donnée à Montolivet.

De retour de ce second voyage au commencement de septembre, je n'ai pas encore passé quinze jours sans en faire d'autres. Ici je suis presque en pays chinois; nous avons quelques milliers de ces étrangers; j'ai voyagé plusieurs fois avec eux; ils ne sont pas barbares comme dans le lieu de leur naissance, ils ne nous menacent pas du rotin. J'en ai eu quatre une fois dans mon canot, nous fîmes bien vite connaissance. Si vous avez au Scolasticat quelques Frères zélés pour la conversion des Chinois, vous pouvez nous les envoyer ici, ils trouveront plus de besogne qu'ils ne pourront en faire. S'ils veulent le martyre, ils pourront remplacer celui du rotin et de la cangue par celui de la patience et de la mort à petit feu. Saint Bernard semble dire que parfois le dernier est plus méritoire.

Je pense, mon Révérend Père, que vous apprendrez avec plaisir que le premier élève de Montolivet venu dans ces parages est déjà un bon Missionnaire. Le R. P. Grandidier marche tout seul et s'en tire à merveille. Voici un petit trait de son zèle ; il m'écrivait ces jours-ci : « J'irai dire la messe de minuit à *Fort-Yale*, puis je reviendrai dire la messe du jour à *Fort-Hope*. » Or, ces deux postes sont à cinq lieues l'un de l'autre; la seule voie de communication possible est la rivière, qui est si rapide, que les bateaux à vapeur n'ont pas osé pendant longtemps faire le trajet; il la redescendra en canot avec un froid qui, selon son expression, n'est pas piqué des vers. Ce que je vous dis du zèle de ce Père je pourrai le dire de celui des autres; le R. P. Jayol, par exemple, encore convalescent, partait ces jours derniers pour aller vivre au milieu des sauvages. Si les besoins n'étaient pas si nombreux et s'il n'y avait pas tant de bien à faire, on pourrait taxer parfois ce zèle d'imprudence. En voyage, j'ai vu le R. P. Pandosy tout malade continuer sa route et baptiser des dizaines d'enfants comme s'il n'avait rien. Les Pères Chirouse, Durieu et Richard vous sont également bien connus ; ce dernier aurait bien besoin de passer quelque temps au Séminaire de Marseille, pour y rattraper la prospérité qu'il y avait autrefois et qu'il a perdue ici. Quant à notre R. P. Vicaire, il est superflu de vous dire tout le bien qu'il fait malgré sa mauvaise santé. Il vous remplace pour moi, c'est tout vous exprimer. Je bénis toujours la divine Providence de m'avoir envoyé dans ces Missions. Qu'il fait bon marcher sous la sainte obéissance !

En jetant un regard sur ma lettre, je me demande si elle vaut la peine de vous être envoyée, cependant je tiens beaucoup à vous donner une preuve des sentiments que je vous conserve. Qu'elle aille donc! je sais que vous lui pardonnerez d'avoir été faite à la hâte et pendant les nuits, je sais aussi que vous n'attendez pas d'un ancien *ergoteur* des fleurs de rhétorique ; il ne peut que dire les choses sans s'occuper de les orner...

Les lettres suivantes du R. P. Fouquet, nous montrent

les accroissements successifs de la colonisation, les travaux plus étendus et plus multipliés qui en résultent pour les Missionnaires. New-Westminster, lieu de sa résidence, a vu sa population augmenter du double dans l'espace de cinq mois, et les quatre petites villes qui forment la Mission de Saint-Charles étaient dans la même voie de progression : le 7 janvier 1861, le R.-P. FOUQUET comptait deux cents catholiques dans le ressort de cette Mission, nouvellement fondée, et plus de quatre mille sauvages. Ces derniers offriraient au zèle du Missionnaire des moissons faciles et abondantes si déjà la corruption apportée par une prétendue civilisation n'exerçait parmi eux les plus affreux ravages. On en jugera par cet extrait d'une lettre en date du 1er mars 1861 :

Je suis arrivé dans un camp; qu'ai-je trouvé? trois sauvages ivres : un Américain leur avait vendu des boissons. En les accostant, je les saluai; ils ne me répondirent pas. J'appelai immédiatement mon interprète, et je leur dis tout ce que je savais de plus énergique dans la langue sauvage. Un d'entre eux finit par me regarder, je l'apostrophai en termes plus véhéments encore; mais quelle prise ma parole pouvait-elle avoir sur de pareilles natures? Je m'éloignai, et j'allai passer la nuit hors du camp, dans une loge à moitié découverte, avec une vingtaine de sauvages qui m'avaient accompagné. Malgré une pluie battante, trois de mes gens partirent pour porter aux indigènes, campés sur les bords d'un lac voisin, la nouvelle de la venue du prêtre. Je les ai tous vus prendre le *pledge* de tempérance, un seul excepté. Le chef m'a ensuite accompagné pendant trois jours dans la visite que je fis aux malheureuses tribus dominées par la boisson.

Voici le règlement d'un jour de dimanche à New-Westminster ; c'est ainsi que s'est passé le 9 mars 1861 :

A huit heures du matin, après les confessions, messe et

instruction pour les sauvages ; à onze heures, messe et lecture pour les blancs. A une heure, instruction pour les sauvages; à trois heures, chapelet avec les blancs. A six heures a lieu, chez les *Moskoyams*, une réunion de tempérance ; de sept à neuf heures, une autre réunion chez les *Skrohamish*. On ne parle pas des affaires qui ont été traitées dans les intervalles de ces exercices.

Dans une lettre en date du 19 décembre 1861, le R. P. FOUQUET résume les travaux de nos Pères pendant la même année :

Le R. P. Vicaire a dû vous dire que, dans le courant de cette année, nous avons bâti deux chapelles à Esquimalt, une résidence de Missionnaires chez les *Sanitsch*, une Eglise chez les *Snohomish ;* trois autres chapelles élevées dans des villages indiens, sous la direction du R. P. CHIROUSE; deux Eglises à New-Westminster, un presbytère et un hôpital; à Fort Hope, une chapelle et une résidence de Missionnaires; au lac *Okanagan*, tous les bâtiments nécessaires à une Mission sont en construction. On a visité plus de douze mille Indiens, sans compter les blancs dans toutes les places et toutes les mines. Aux quatre mille Indiens que l'on soignait précédemment, il faut en ajouter au moins quatre mille autres Un grand bien s'est opéré parmi les blancs : bon nombre de vieux pécheurs ont été ramenés à leurs devoirs; quelques-uns ne s'étaient pas confessés depuis trente ans. Dans une localité qui compte une soixantaine de catholiques, neuf personnes, qui ne fréquentaient ni Église ni sacrements, se sont rendus à la voix du Seigneur. Que vous dirai-je des sauvages? Sur deux mille hommes, plus de dix-huit cents ont accepté la tempérance, et plus de seize cents l'ont gardée dans une seule Mission ; auparavant, l'ivrognerie était générale et faisait les plus affreux ravages. Dans une réunion de sauvages, j'ai compté trente-sept chefs qui, après la prière, sont venus, avec une partie de leurs gens, pour promettre une nouvelle fidélité à la tempérance. Ce sont là de véritables triomphes remportés sur l'esprit de tout mal.

Un rapport, en date du 16 juillet 1862, renferme les passages suivants :

Huit ou dix mille émigrants sont arrivés dans nos parages, sans compter les vingt mille qui se sont dirigés vers les mines nouvellement découvertes en Orégon. L'histoire de la Colombie britannique va être celle de tous les pays où la fièvre jaune attire l'émigration. Notre Congrégation est la seule à l'œuvre dans ces vastes contrées : Dieu fasse que nous puissions nous y établir solidement, afin de combattre la propagande protestante qui ne manque d'aucune ressource ! Nous devons le dire, les ministres sont moins estimés que nous. Ces jours-ci, j'ai reçu une abjuration et j'ai baptisé l'enfant d'une protestante, qui n'a pas voulu le présenter au pasteur protestant.

A New-Westminster, les soldats en garnison continuent de fréquenter notre Église. Le capitaine d'un steamer vient tous les mois à peu près faire la Communion.

Nous avons eu à exercer un nouveau ministère. La petite vérole a été apportée de la Californie à Victoria, où elle a fait d'affreux ravages parmi les milliers de sauvages qui s'y trouvaient. L'humanité du gouvernement s'est bornée à chasser ces malheureux, qui ont porté dans leurs différents pays la cruelle épidémie. Ces pauvres sauvages sont maintenant décimés par ce fléau ; Dieu sait combien il en restera ! Nous avons fait tous nos efforts pour les protéger. Le R. P. Pandosy en a vacciné plusieurs milliers ; j'en ai eu au moins huit mille qui ont passé sous ma lancette. J'ai envoyé au R. P. Chirouse tout ce qu'il lui fallait pour cela, et j'ai appris qu'il en a fait bon usage : le R. P. Durieu emporte avec lui ce qui lui est nécessaire. Je crains beaucoup que les sauvages de la côte ne viennent à disparaître sous les coups de la terrible épidémie. Les ministres sont restés inactifs.

Terminons l'analyse de la correspondance du R. P. Fouquet par la lettre suivante, adressée au R. P. Tempier le 8 juin 1863, sept mois après le retour du R. P. D'Herbomez dans les Missions du Pacifique, en compagnie

des Pères BAUDRE, LE JACQ et GENDRE. Nous publierons plus tard les lettres de Mgr D'Herbomez et des autres Pères.

New-Westminster, le 8 juin 1863.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Je viens de relire une fois de plus, et toujours avec un nouveau plaisir, la bonne lettre que le R. P. D'HERBOMEZ m'a remise de votre part; en revoyant sa date, je dois vous avouer que j'ai ressenti, malgré ma sauvagerie à vous si bien connue, ce que vous pouvez appeler de la confusion; j'ai eu honte. Cependant, mon Révérend Père, ne me grondez pas trop fort; veuillez plutôt vous plaindre à ces malheureux sauvages qui dévorent notre vie, et à qui nous n'avons pas le courage d'en refuser la plus petite partie. J'ai beau leur dire que je devrais écrire à mes *télikomes* qui ont le cœur malade contre moi; les affamés, ils n'ont point d'oreilles, toutes leurs affaires, même les plus petites, doivent passer les premières; il faut les satisfaire, ou sinon point de repos, et celui-là est bien habile qui peut échapper à leurs poursuites.

En ce temps-ci, quoique dérangé à tous moments, je m'imagine être en vacances parce que nous avons envoyé en vacances nos petits écoliers; je m'empresse de profiter de cette espèce de répit pour écrire à notre bien-aimé Père Supérieur Général et à vous; j'ai des dettes de tous les côtés, je commence par acquitter ces deux-là; car je crains bien de faire banqueroute à plusieurs, et je ne voudrais pas que vous fussiez du nombre.

Vous désirez, mon Révérend Père, que je vous parle de mes Missions; je le fais volontiers, puisqu'on parle de ce que l'on aime, et que je n'aime rien tant ici-bas que nos Missions. Laissez-moi vous parler de celle de Saint-Charles où je me trouve; elle a été ainsi nommée en l'honneur de notre Vénéré Fondateur, et je suis heureux de pouvoir vous dire les bénédictions dont nous jouissons; car je les attribue au grand Évêque de Marseille aussi bien qu'au saint Archevêque de Milan; j'aime à invoquer l'un et l'autre : en perdant notre Père, nous avons

eu la consolation de penser qu'il serait comme notre second Patron, et qu'il continuerait à veiller sur ses enfants.

Ici, nous sentons que son grand cœur ne s'est point amoindri au ciel ; du séjour d'en haut, il continue à répandre ses abondantes bénédictions. Pour vous rendre plus sensibles celles dont nous jouissons dans notre Mission de Saint-Charles, je vous dirai deux mots de son premier commencement.

Au mois de septembre 1860, le R. P. Vicaire nous envoya, le R. P. Grandidier et moi, avec les chers FF. Blanchet et Janin, sur le Fraser ; ce fleuve était, comme il est encore, la grande route que suivent les chercheurs d'or pour arriver aux mines. Nous savions que les sauvages étaient nombreux sur ses bords, et qu'autrefois, lors des visites rares de quelques Missionnaires, ils avaient montré d'assez bonnes dispositions ; mais depuis que le torrent de l'émigration avait passé chez eux, ils étaient tombés dans un état pire que la sauvagerie.

Une immoralité qui aurait fait rougir Sodome et Gomorrhe, Rome païenne et Constantinople la Turque, avait répandu parmi eux la plus affreuse corruption ; les infortunés, ils avaient appris à associer à leurs grossiers vices d'autrefois tous les immondes raffinements que porte avec elle l'écume dégoûtante d'une civilisation corrompue. Ce n'est pas tout : des hommes sans conscience et sans honte faisaient, en dépit des lois du pays, un infâme trafic de poisons qu'ils appelaient *liqueurs :* c'était de l'alcool avec un mélange de camphre et de jus de tabac. A cette époque, on ne rencontrait partout que des sauvages ivres. D'après ce que j'ai vu pendant cinq ou six mois, je ne pense pas que sur mille il y en eût cent qui ne s'enivrassent pas souvent ; il y en avait beaucoup qu'on ne trouvait jamais sobres. On les voyait par bandes autour et jusque dans les places où sont les blancs, se battre et se tuer en hurlant comme des bêtes féroces. Dans une seule nuit, deux furent tués à New-Westminster ; le dimanche précédent, je les avais séparés et dispersés : ce jour-là, nous étions absents. Dans leurs camps, là où ils n'avaient rien à craindre des blancs, c'était encore plus horrible ; que des parents, et même des frères se battissent et se tuassent entre eux, ce n'é-

tait pas chose rare : on a vu des pères ivres poignarder leurs enfants inoffensifs. Jugez, d'après ces quelques données, quel était le champ que nous avions à défricher; il fallait non-seulement déraciner les vices invétérés de la sauvagerie, mais encore attaquer ceux qu'on leur avait apportés avec l'ivrognerie.

Pour nous faire sentir notre impuissance et nous empêcher de nous attribuer des bénédictions dues à d'autres qu'à nous, la divine Providence permit que, pendant cinq ou six mois, nous ne pûmes rien faire; malgré tous nos efforts et notre bonne volonté, nous voyons à peine quelques rares sauvages s'approcher de nous. A cette époque, notre Vénéré Fondateur gisait sur son lit de douleur; il pensait à nos Missions, car on nous l'a écrit depuis, et nous, sans le savoir, nous recueillions le fruit de ses souffrances : c'est alors que commença véritablement notre Mission de Saint-Charles. Au mois de février 1861, le R. P. Vicaire nous envoya quelques-uns des bons sauvages de la Mission des *Sanitsch.* Nous parcourûmes avec eux tous les camps du Fraser, prêchant partout contre l'ivrognerie, et partout les sauvages en masse s'enrôlèrent sous la bannière de la tempérance; la Société avec les chefs en tête, ses *captains* et ses *watchmen*, fut organisée dans tous les camps. Dès cette première tournée, plus de mille hommes en firent partie. Tous les camps que nous visitâmes prirent aussi la prière, et, dès qu'elle fut sue, chaque chef voulut acheter une clochette pour réunir son monde soir et matin. Par une disposition admirable de la divine Providence, pendant que nous faisions notre tournée, la douane et la police envoyaient leurs agents donner la chasse aux marchands de liqueurs empoisonnées : quelques-uns furent attrapés; tous les autres s'enfuirent pour ne plus revenir. Je me rappelle encore en avoir rencontré trois au camp des *Tsihans;* ils avaient appris que nous venions et avaient débité contre nous les plus infâmes calomnies. A notre arrivée, le chef et quelques-uns des siens vinrent nous toucher la main; les autres se tinrent groupés autour de leurs empoisonneurs; je n'étais pas sans inquiétude. Je dis au chef de réunir ses gens dans sa loge et de nous y conduire; il le fit : tous les

sauvages nous y suivirent; les blancs, avec leurs figures de bandits, y vinrent aussi. Il fallut ici se contenter d'un simple discours d'ouverture, et indiquer une réunion pour le soir; il était bon de bien connaître son terrain avant d'aller en avant. Le chef me parut être un excellent homme; il ne s'est jamais démenti depuis, et j'appris toutes les calomnies inventées contre nous. A la réunion du soir, personne ne manqua; mais je ne pus découvrir qu'un des blancs, et autour de lui étaient les mêmes amis qu'à notre arrivée. Quand j'eus chargé le bâton qui me servait d'ivrogne d'au moins une vingtaine des maux de l'ivrognerie; quand, après l'avoir fait passer par la mort et tous les jugements, je l'eus conduit et laissé en enfer avec tous les maux dont il était accablé, je remarquais que la grâce avait produit son effet, la place était emportée. Le chef et tous les orateurs, car les sauvages ont leurs grands parleurs, pouvaient à peine se contenir pendant que je finissais mon sermon. Dès qu'ils eurent la liberté de parler, ils déployèrent toute leur éloquence pour appuyer la parole du Prêtre, et je puis dire à leur louange que quelques-uns, surtout le chef, le firent d'une manière bien sensée; les infortunés! ils comprenaient tous les maux que leur apportait l'ivrognerie, car la parole de Dieu leur avait ouvert les yeux. Me sentant assez fort pour attaquer l'ennemi dans ses derniers retranchements, je relevai toutes les calomnies sans faire la moindre allusion à la source d'où elles venaient, et je portai un défi solennel et triomphant qu'on vînt à les répéter devant nous; puis, par une apostrophe aussi énergique que je pus la faire, j'invitai tous les bons sauvages à venir se grouper autour du Prêtre, leur vrai ami et leur père. Tous ceux qui étaient tant soit peu loin se levèrent et vinrent autour de nous; de plus de deux cents sauvages, la honte en retint à peine quinze autour du *wisky-man*. Je les montrai du doigt en m'adressant au chef. *Vois, tu viens de dire qu'il n'y avait pas beaucoup de mauvais parmi tes gens, que c'était le mauvais lôme* (rhum) *qui les avait égarés, tu as bien dit; vois, comme ceux qui aiment encore l'ivrognerie* (le plein de rhum) *sont peu nombreux; regarde les bons, ta loge en est remplie, etc.* Bientôt je vis mes

quinze retardataires se glisser les uns après les autres parmi les bons ; l'empoisonneur se cacha, avec un seul de ses amis, dans un coin de la loge, et je ne l'ai jamais revu depuis. Les sauvages étaient tous gagnés ; le chef et les parleurs voulurent couper le mal par sa racine, ils recommencèrent leur discours, mais cette fois à notre adresse. Ils voulaient que nous leur permissions de brûler la maison du *lôme. Vois-tu*, disait le chef, *c'est ici notre terre ; nous ne voulons plus y voir de lôme, nous ne ferons pas de mal à ces blancs qui nous apportent la mort, mais nous voulons brûler leur maison ; comme cela ils partiront, et leur cœur ne sera plus de revenir, etc.* Il nous fallut parler *fort* pour les détourner de leur dessein, et leur apprendre à aller plutôt à Fort-Hope se plaindre au chef anglais, qui met dans la *maison-forte* les marchands de *lôme.* Dans notre visite, nous eûmes bon nombre d'épisodes de ce genre-là. Je ne puis m'arrêter à vous les raconter; qu'il me suffise de vous montrer que notre ministère était béni, pour qu'avec nous vous en rendiez gloire à Dieu et à notre bien-aimé Fondateur.

L'impulsion donnée s'étendit rapidement de tous côtés ; lorsque nous redescendimes, nous trouvâmes plusieurs députations qui venaient nous presser d'aller dans les camps ; ils étaient trop écartés pour que nous eussions pu les visiter en montant. Il y avait un mois que nous étions en route, nos sauvages, comme nous, étaient très-fatigués, puis ils avaient hâte de retourner sur leurs terres, il nous fallut en refuser plusieurs et remettre à plus tard la visite si désirée. Il nous en coûtait de ne pas nous rendre à leur ardent désir, le zèle du cher Père Grandidier surtout en souffrait. Je le vis, pour ne pas refuser les *Tsenes*, partir à cinq heures du soir après une grande journée de fatigue, et voyager plusieurs heures de la nuit par un temps affreux, vent, froid, pluie et neige tout ensemble. Arrivé au camp, il eut à faire son long sermon, à distribuer le *pledge* à tous les hommes, à organiser la société et à baptiser bon nombre d'enfants, ce pauvre Père n'eut fini qu'à deux ou trois heures du matin; sans prendre de repos il vint me rejoindre, il était plus mort que vif, de froid et de fatigue; nous avions

encore quelques camps à visiter chacun de notre côté; il ne voulait pas que cette visite, qui n'était pas entrée dans nos calculs, vînt à être une cause de désappointement pour les sauvages chez lesquels nous étions annoncés, je n'avais pas le courage de condamner son zèle. De là il remonta à Fort-Hope, où le travail ne devait pas lui manquer, pendant que je descendais moi-même à New-Westminster. Rentré dans son poste, ce cher Père ne connut plus de repos, il sut si bien profiter des bonnes dispositions des sauvages pour les lancer tout à fait dans le bon chemin et les y affermir, que depuis ils sont toujours restés des meilleurs et lui sont extrêmement attachés. Tous les dimanches, la chapelle était remplie et débordait; les blancs ne revenaient pas du changement opéré, au lieu des cris féroces des sauvages ivres; ils les entendaient maintenant chanter des Cantiques, sonner et faire régulièrement matin et soir leur prière ; au lieu de poisons ils achetaient des habits ; les marchands d'habits s'en réjouissaient, mais les marchands de *lôme* étaient furieux. Ceux-ci allèrent dans le temps de Pâques jusqu'à jeter des œufs pourris au Père. Ce ne fut qu'un cri d'indignation parmi les blancs, dont ce Père avait su se faire aimer et estimer aussi bien que des sauvages, et les suppôts de l'enfer furent heureux que le Prêtre ne voulût pas les dénoncer à la vengeance publique, qu'ils n'auraient assurément pas évitée.

Les magistrats donnèrent des ordres sévères à la police de Fort-Hope et de Fort-Yale pour tâcher de prendre ces misérables ; le gouverneur de la colonie crut de son devoir d'aller en personne faire une visite au Père pour lui témoigner sa satisfaction. Je crois que j'ai encore la lettre où il m'en parle ; laissez-moi la chercher, c'est un de vos anciens élèves de Montolivet, vous seriez bien aise de l'entendre lui-même vous raconter ce trait de bienveillance : « Le lendemain de « mon arrivée, c'est le R. P. Grandidier qui parle, comme je « me rasais, on frappa à la porte ; qui était-ce? S. Exc., le « juge Bigby et le juge O'Reilly, ma chambre était en désor- « dre, je n'avais pas encore eu le temps de réparer celui « que mon départ avait causé. Je m'excusais et le gouver-

« neur prit mon fauteuil [1], et M. Bighy et M. O'Reilly s'assi-
« rent sur ma malle, on causa de différentes choses... Il me parla
« des Indiens, me témoigna la vive satisfaction qu'il éprouvait
« de les voir sobres; et me parla avec beaucoup d'affabi-
« lité. M. Landwoid [2] me dit qu'il avait aussi parlé à M. Prin-
« gle [3], mais d'une manière dure, bien dure, bien morti-
« fiante. Le gouverneur réunit plus tard les Indiens et leur
« parla longuement; il les exhorta à persévérer dans la tem-
« pérance, il les encouragea à venir chez le Prêtre qui leur
« enseigne la vérité, le vrai chemin du Ciel et qui les rendra
« bons, etc. Il leur donna de bons avis et à moi un bon coup
« de main. » Dès ce même été, les sauvages de Fort-Hope, de Fort-Yale et du voisinage, commencèrent, sous l'impulsion de ce Père et la direction du cher F. Janin qui ne leur refuse jamais ses services, à se bâtir des maisons comme les blancs, et cette semaine encore, le rédacteur d'un journal méthodiste écrivait de Fort-Yale après avoir constaté ce fait : « Nous avons « observé les heureux fruits obtenus par les travaux des Mis- « sionnaires romains, non-seulement pour la politesse et le con- « fort, mais encore pour l'abstention des liqueurs et des désor- « dres trop ordinaires aux sauvages. » (*The British Columbian*, 3 juin 1863.) Ce n'est pas la première fois que la bigoterie est forcée de reconnaître la puissance de la grâce, je pourrai vous citer bon nombre de ses aveux.

A New-Westminster, les *Skroamishs*, campés par centaines autour et dans la ville, ne purent résister à l'entraînement général. Quand, à Pâques, ils virent plus de cinq cents sauvages du Fraser accourir autour du Prêtre, ils y vinrent aussi en grand nombre, et peu de temps après tous leurs camps avaient pris la prière, et vu la Société de tempérance organisée parmi eux; le tout s'est fait à New-Westminster, car jamais Prêtre n'est encore allé sur leurs terres; jusqu'ici il nous a été impossible de les visiter, bien qu'ils soient nombreux (près de deux mille), ils viennent ici les uns après les autres se faire

[1] Fauteuil fait à coups de hache par le cher F. Janin.
[2] Protestant.
[3] Ministre de l'Église anglaise.

instruire, et depuis ils n'ont pas cessé de le faire. Ici, comme dans toute la Mission, le changement fut soudain pour que personne ne pût douter de l'action de la grâce, et les bonnes dispositions des sauvages se sont maintenues bien mieux qu'on ne pouvait s'y attendre.

Je ne vous dis rien, mon Révérend Père, de notre ministère parmi les blancs, ils sont si peu nombreux et si dispersés qu'on ne peut pas appeler cela une Mission proprement dite. Nous avons pu bâtir deux petites églises pour eux, l'une à New-Westminster et l'autre à Fort-Yale ; bien que la plus grande ne soit que de 40 pieds sur 20, elles ont assez coûté ; la journée d'ouvrier est de 15 à 20 francs ; catholiques, protestants, juifs, tous ont contribué à leur construction ; malgré l'aide de tant de gens elles sont encore nues et loin d'être complétées. Parmi ce petit troupeau de blancs et de noirs, nous trouvons de bien bonnes âmes ; nous avons quelques communions fréquentes, nous rencontrons même en ces pays lointains des âmes d'élite qui feraient honneur à la belle France. Nous n'avons pas trop à nous plaindre des protestants, les vieux bigots exceptés.

Nous n'avons encore eu que quelques abjurations, mais il y en a toujours quelques-unes à l'horizon. Tels ont été, mon Révérend Père, les commencements de notre Mission de Saint-Charles. Je regrette de ne pas savoir vous décrire, dans toute sa vérité et sa beauté, le consolant spectacle de milliers de sauvages qui, au premier appel de la grâce, sortent soudain et de tous côtés des profondeurs de l'abîme où les tenaient enchaînés tous les vices d'une sauvagerie invétérée unis à l'affreuse corruption des rebuts du monde civilisé. Vous ne pouvez vous faire une idée des scènes d'horreur qui se passaient ici, c'était pire que l'abomination de la désolation : vous avez entendu parler des immondices qu'entraîne après lui le torrent des chercheurs d'or, ce torrent avait passé au milieu de nos infortunés sauvages, c'est tout dire. A peine la parole de Dieu s'est-elle fait entendre à eux, que la scène est changée ; la transformation est subite et complète. L'ivrognerie a entièrement disparu, là où il y avait cent ivrognes souvent il n'en

reste pas un, ils sont devenus aussi rares qu'ils étaient communs ; malgré les tentations auxquelles ils sont soumis, un nombre comparativement très-petit de sauvages brisent, à différentes époques, leurs engagements pour les reprendre aussitôt, je n'en connais que deux qui ne se soient pas soumis à la pénitence infligée et qu'on ait dû chasser de la Société de tempérance. Sous le rapport de la moralité le changement a été presque aussi consolant ; on nous écrivait : *Squaws are all leaving the white men, and there is the greatest excitement.* « Les sauvagesses (de mauvaise vie) quittent toutes les blancs, et il y a ici le plus grand mouvement. » Je ne vous ai presque rien dit de l'ardeur de nos sauvages pour se faire instruire, je pourrais sous ce rapport vous citer les traits les plus touchants, mais ma lettre est déjà bien longue et je suis talonné par toutes sortes de petites affaires. Je ne puis qu'ajouter une chose, c'est que notre Mission de Saint-Charles n'a été depuis ce temps-là qu'une suite non interrompue de bénédictions ; si elle a passé par quelques épreuves, ce n'a été que pour mieux faire ressortir les faveurs du Ciel, je voudrais avoir le loisir de vous les raconter, mais il est temps que je m'arrête. En vous écrivant ces lignes je ne puis perdre de vue notre vénéré Fondateur, il me semble que c'est lui qui a tout fait ; je ne puis oublier que, dans le temps où nous admirions ces prodiges de la grâce, ce Bien-Aimé Père pensait à nous, priait pour nous, et souffrait pour nous, je voudrais avoir entre les mains les lettres qu'on nous écrivait à cette époque ; mais encore une fois je m'arrête. En recommandant à vos prières notre belle Mission, je vous prie de ne pas m'oublier et de croire toujours aux sentiments respectueux avec lesquels j'aime à me dire, mon Révérend Père, votre très-affectionné et toujours reconnaissant Frère en N.-S. et M. I.

L. Fouquet.

MISSIONS DE LA RIVIÈRE-ROUGE.

JOURNAL DE Mgr GRANDIN[1].

Mission de la Nativité, Attabaskaw, 20 juin 1861.

Me voici revenu, Monseigneur et Bien-Aimé Père, à ma chère Mission d'autrefois. Il y a quatre ans, pour me rendre d'ici au grand Portage la Loche, je mis quatorze jours; pour venir du Portage ici, je n'en ai mis, cette année, que quatre, et cela malgré une pluie continuelle pendant les deux derniers jours et malgré un accident qui nous a fait perdre un temps considérable : notre canot s'est crevé en descendant un rapide.

Partis le 11 à neuf heures du matin, nous sommes arrivés à Attabaskaw le 15 à deux heures après minuit, mais nous descendions le courant et nous voguions presque jour et nuit. J'ai été heureux de revoir cette chère Mission d'Attabaskaw, où j'ai fait mes premières armes. L'état du R. P. Faraud m'a cependant bien affligé. Ce cher Père est tellement souffrant, qu'il ne lui est plus possible de continuer son œuvre de dévouement qu'avec les plus grandes fatigues. Il va partir pour l'île à la Crosse, où il pourra se rétablir en faisant le bien. La Mission de la Nativité est bien la Mission du Père Faraud. Il y a souffert pendant douze années; dans les commencements il travaillait pendant la nuit à l'étude des langues et pendant le jour à se construire une maison, et plus tard une église. Aujourd'hui il possède parfaitement la langue montagnaise, il est convenablement logé avec son confrère et le Frère Alexis, il a une petite église bien propre : le tout est en bois, il est vrai, et pourrait être réduit en cendres promp-

[1] Voir le tome II, page 234.

tement, mais enfin ce sont les constructions du pays; les sauvages l'aiment et le comprennent ; ils ne l'appellent plus que leur vieux Père. C'est maintenant que le Père Faraud recueillerait de plus grandes consolations, et il est obligé de s'éloigner. Heureusement le R. P. Clut possède assez bien la langue, et avec un autre Père il pourra continuer l'œuvre du Père Faraud.

Un autre sujet de tristesse pour moi, c'est l'état de disette auquel sont réduits les sauvages. Les eaux ayant augmenté, la pêche est absolument nulle. Les sauvages ne peuvent donc se tenir près de la Mission et suivre une retraite en règle pour se préparer à la confirmation. Je les verrai cependant tous, grâce à leur bonne volonté, mais à plusieurs reprises. Pauvres enfants ! ils préfèrent jeûner pendant deux ou trois jours plutôt que de ne point être confirmés et d'être privés d'assister à nos cérémonies. Malgré toutes ces misères, je suis cependant bien heureux ; nous nous trouvons en famille ; sept Oblats réunis, ces rencontres sont rares dans le Nord. Le Frère Péreat, qui avait ruiné sa santé en travaillant à l'établissement de la Mission du lac des Esclaves, parait assez bien rétabli. Il va repartir pour aider les Pères Végreville et Gasté à l'établissement de la Mission du lac Caribou. Là il dépensera les forces qu'il a recouvrées et sa vie même, s'il le faut.

Sur la grande rivière des Esclaves, le 7 juillet.

Lundi dernier, 1er juillet, j'ai quitté la Mission d'Attabaskaw. J'y ai laissé le R. P. Séguin, qui se rendra à son poste par une autre occasion. Mon embarcation est toujours un canot, et le Frère Boisramé mon fidèle compagnon. Je vous avoue, Bien-Aimé Père, que si les Frères ne rendaient pas de si grands services dans les Missions, je garderai celui-ci auprès de moi, au moins pendant cet hiver. J'espère que le bon Dieu me donnera assez de forces pour faire son œuvre et la mienne. Cependant ma santé n'est pas excellente et je ne serais pas surpris si, par suite de mes courses, j'étais condamné à passer un mois ou deux sur mon dos. Tomber malade dans une Mis-

sion si pauvre qu'elle soit, ce n'est pas ce qui m'effraye, mais tomber malade dans un fort, chez des commerçants étrangers à sa nation et à sa religion, chez des hommes qui, malgré l'hospitalité bienveillante qu'ils nous accordent, nous aiment bien mieux loin d'eux que sous leurs regards, c'est ce qui me paraît on ne peut plus pénible. Si Dieu veut qu'il en soit ainsi, que sa sainte volonté soit faite pour cela comme pour tout le reste, mais un Frère près de moi en pareil cas me rendrait la maladie moins douloureuse et au besoin la mort plus douce. Cependant je ne puis, pour ma consolation personnelle, quoique les Pères d'Attabaskaw me le conseillent, me résoudre à faire souffrir une Mission tout entière. Mais, Bien-Aimé Père, si vous pouviez augmenter le nombre de nos Frères convers dans nos Missions, je ne ferais aucun voyage sans en avoir un avec moi. A défaut de mieux, outre les deux sauvages qui conduisent notre canot, j'ai un petit garçon de douze à treize ans qui remplacera le Frère Boisramé quand je ne pourrai plus l'avoir : il sera donc mon domestique, mon infirmier en cas de maladie, mon cuisinier, mon sacristain et même au besoin mon grand vicaire ; le cher Frère Boisramé va s'efforcer de le former à tous ces nobles emplois.

La rivière des Esclaves est extrêmement gonflée par les eaux que lui apporte la rivière la Paix, grossie elle-même, dit-on, par la fonte des neiges des montagnes Rocheuses. La quantité d'arbres que l'eau entraîne nous oblige à une attention continuelle afin de ne pas briser notre canot. Ajoutez à cela que l'eau est dégoûtante, ce n'est que de la boue ; c'est cependant la seule que nous pourrons boire jusqu'au grand lac des Esclaves.

Le 2 juillet, nous rencontrons un nombreux campement de sauvages ; la force du courant les a effrayés ; ils n'ont pas osé se rendre à Attabaskaw pour le moment de mon passage. Ils me prièrent de rester pendant la nuit avec eux, afin de leur dire la Messe le lendemain. Mais comme je suis pressé et qu'ils ne sont pas en mesure de me nourrir ni moi ni mes hommes, je ne puis condescendre à leurs désirs. Cependant ces sauvages nous épouvantent par ce qu'ils nous disent des rapides que

nous sommes sur le point de rencontrer ; ils n'ont jamais été aussi dangereux, assurent-ils, et notre canot est trop petit et trop lourdement chargé. Malheureusement ils n'en ont pas de meilleur à nous offrir, et ils n'ont aucun moyen pour nous soulager. Nous continuons donc notre voyage malgré la pluie. Une heure s'écoule et nous arrivons au sommet d'un rapide. Nos hommes sont effrayés. Pour décharger le canot nous nous décidons à aller par terre et nous recevons sur notre dos et l'eau qui tombe du ciel, et celle qui tombe des arbres, néanmoins nous préférons nous mouiller plutôt que de nous exposer à boire l'eau sale du torrent. C'est toujours ainsi que nous agirons lorsque nous pourrons le faire, mais le plus souvent il est absolument impossible d'avancer à pied. Une journée tout entière se passe à traverser les rapides et les chutes qui se succèdent continuellement. Une fois, pour éviter la force du courant, nous prenons un bras de rivière qui nous paraît plus tranquille ; nous nous avançons assez loin, mais nous sommes tout à coup arrêtés par les arbres que les eaux ont entraînés et qui ont fermé le passage. Après de vains efforts, il fallut nous résigner à mettre pied à terre, et à nous frayer un chemin : c'était une difficulté de plus, nous n'avions pas de hache pour faire les abatis nécessaires. Grâces à Dieu, nous parvînmes cependant à tout transporter, et nous ne pensâmes plus qu'à camper, à souper et à nous sécher.

La journée du lendemain s'écoula encore au milieu des rapides et des portages. Une fois étant à terre, nous vîmes le canot se remplir d'eau, je tremblai pour la vie de nos hommes, mais j'en fus quitte pour la peur. Une autre fois, étant nous-mêmes dans le canot, nous eûmes toute la peine du monde à résister au courant et à empêcher notre embarcation d'aller se briser contre de gros arbres vers lesquels nous étions entraînés : cette fois la peur fut partagée par nos sauvages. Sur les quatre heures du soir, nous étions sortis de tous ces mauvais pas. Le danger passé, mes gens ne faisaient plus qu'en rire : *J'ai faim,* disait l'un, *tout à l'heure je ne sentais pas le besoin de manger. Hier,* disait l'autre, *je dor-*

mais malgré moi, aujourd'hui je n'ai pas pensé à dormir. En de pareils dangers, disait sagement le Frère Boisramé, *il est bon d'être contrit d'avance; car on peut mourir sans avoir même le temps de faire un acte de contrition.* Pourtant il ne lui faut pas grand temps pour cela, car il assure en avoir fait au moins cinquante dans une demi-heure, lorsqu'une tempête nous surprit pendant la nuit, l'année dernière, au milieu d'un grand lac.

Enfin, vers les huit heures du soir, nous arrivons à la rivière au Sel, chez le bon vieux Beaulieu : Votre Grandeur m'a entendu plusieurs fois lui parler de ce vénérable vieillard. Je n'essayerai pas de vous dépeindre la joie de ces braves gens en me revoyant, je puis vous dire que la mienne égalait la leur, car bien que j'aime tous les sauvages, cette famille mérite une prédilection spéciale; elle est presque la seule réellement aimable, la seule qui comprenne le dévouement et les sacrifices des Missionnaires et qui se trouve disposée à lui rendre tous les services en son pouvoir. Par malheur les eaux de la rivière étaient aussi très-hautes et par conséquent la pêche nulle. *Nous n'avons pas de provisions,* me dit le bon vieux. —*Puisqu'il en est ainsi,* lui répondis-je, *je vous confesserai tous cette nuit, et je partirai demain après avoir dit la sainte Messe.* Cette détermination affligea tous les membres de la famille. Mais que pouvais-je faire? Si nous mangeons là nos provisions, nous ne pourrons plus continuer notre voyage : ajoutez qu'il n'est guère possible de manger notre pâté devant des gens qui ont faim sans le partager avec eux. On me dit cependant qu'on pourrait me fournir assez de carpes pour vivre; je me décidai à passer avec cette excellente famille la journée du lendemain. Pauvre vieux! il était désolé de n'avoir que de la carpe à me donner. *Te voilà devenu Grand Prêtre,* me disait-il, *jamais Grand Prêtre n'a paru dans ce pays, et je n'ai que de la carpe à t'offrir!* Il avait fait tout ce qui lui était possible pour mieux me traiter, ses enfants étaient allés à la chasse et n'avaient rien rencontré; il y avait même envoyé des sauvages, qui ne sont revenus qu'au moment de mon départ : outre la peine de n'avoir rien

tué, ils ont eu celle de ne pouvoir profiter de mon passage.

Le vieillard m'introduisit dans sa maison de prière : c'est une maison qu'il a bâtie uniquement pour le Prêtre. Votre Grandeur appelle nos châteaux du Nord des baraques en bois, c'est bien là une baraque, éclairée seulement par trois châssis de parchemin. Depuis l'hiver de l'année 1856-1857, où je séjournai deux mois à ce poste, le P. Gascon a pu y passer un mois ou deux. Comme il disait la sainte Messe dans cette maison, la famille ne l'a plus habitée. A la place où le sacrifice adorable était offert, et où je l'ai offert moi-même, car l'autel est resté debout, Beaulieu a déposé toutes ses images avec plus ou moins de goût, et il en a dérobé la vue aux profanes par une espèce de rideau. C'est là que tous les vendredis, les dimanches et les jours de fête, ce nouveau patriarche réunit ses enfants et ses petits-enfants. Les sauvages étant rassemblés autour de lui, on chante des cantiques, on récite le chapelet, et chacun doit entendre les avis et les réprimandes du vieillard, qui les formule sans ménagement. Outre ces réunions des jours de fête, il y en a une moins générale tous les soirs pour la prière. Ce bon vieillard est un vrai Missionnaire à l'égard de sa famille et de ses voisins. Je ne puis m'empêcher de vous citer un trait qui vous donnera une idée de son zèle. Lorsque je me rendis avec lui dans sa demeure pour la première fois en 1856, nous rencontrâmes un malheureux chrétien, à qui un sauvage infidèle avait enlevé sa femme. Privé de sa légitime épouse, il se crut en droit d'en prendre une autre. Il n'ignorait point cependant qu'il encourait par ce fait la peine de l'excommunication. Pour en éviter l'opprobre il voulut me gagner par des présents et des prières, et obtenir d'être admis au moins au Sacrement de Pénitence. Ne pouvant pas réussir, il essaya de se confesser en écrivant sa confession avec un charbon sur un arbre. Je lui fis comprendre que tout cela était inutile tant qu'il conserverait une femme étrangère. Il eut enfin le courage de la rejeter, et deux mois après, avant mon départ, je le confessai. Craignant pour sa persévérance, je le recommandai aux soins du Patriarche de la rivière au Sel. Il prit le

jeune homme dans sa maison et tint toujours éloignée la femme illégitime. Grâce à cette vigilance le jeune homme ne commit aucun écart et se conserva jusqu'au printemps dernier dans ses bonnes résolutions. Mais il y avait à craindre que l'épreuve ne fût trop longue. Le vieillard entreprit lui-même un pénible et lointain voyage pour aller chercher sa femme légitime, avec laquelle le R. P. Faraud l'avait autrefois marié. Le jeune homme eut scrupule de reprendre sa femme après en avoir été si longtemps séparé : il lui semblait qu'il fallait pour cela une nouvelle bénédiction nuptiale. Il consulta Beaulieu, qui fut un moment embarrassé. *Après tout*, dit-il, *si je perds un objet, je n'en perds point la propriété, et si je le retrouve, je puis me remettre en sa possession, je crois qu'il en est de même pour ta femme. En tout cas, de crainte de mal faire, récitons le chapelet, puis tu reprendras ton épouse, et s'il y a péché, j'en serai responsable.* Ainsi fut célébré ce nouveau mariage.

Je passai la journée du 4 tout entière avec ces bonnes gens; je les entendis en confession, je fis quatre baptêmes, dont deux étaient d'adultes, et le soir je bénis solennellement leur cimetière. Le 5, je chantai la Messe dans la maison de prière de la famille, je donnai la communion à quinze personnes et j'en confirmai treize. Si j'avais pu demeurer huit jours seulement, j'en aurais admis un plus grand nombre à la première communion. Tous ne savaient comment me témoigner leur reconnaissance : Beaulieu se fit l'interprète de leurs sentiments ; il commença son discours en français, puis, les expressions lui faisant défaut, il le continua en montagnais. *Père, Monseigneur*, me dit-il, *n'étant pas Grand Prêtre, tu es venu nous voir et nous instruire, pour qu'on se souvienne de ta parole, tu as béni une grande croix au milieu de nous... Hier, tu as béni notre cimetière, oh ! pas peur, va ! pas peur* (ne crains pas). *Je ne souffrirai jamais qu'on y enterre des personnes non baptisées, ou qui ont mal vécu ! — Entendez-vous*, disait-il à ses gens en montagnais, *si pendant mon absence on vient enterrer des morts dans le cimetière, ne laissez jamais déposer dans la terre sanctifiée des personnes*

non baptisées ou excommuniées. C'est là que mes os reposeront, peu importe le lieu où je mourrai... — *Père*, ajouta-t-il encore, *lorsque autrefois je te demandai un Père, tu me disais de m'adresser au Grand Prêtre, te voilà devenu Grand Prêtre toi-même, c'est donc à toi que je m'adresse maintenant pour en avoir un. Le chef traiteur m'a dit qu'il me doit trente livres sterling ; c'est tout ce que j'ai : je les conserverai pour aider le Missionnaire et en outre tous nos bras seront à son service.* J'ai promis à ce vénérable vieillard que si nous devenons plus nombreux, un des Pères du Lac des Esclaves viendra le visiter chaque année.

Nous allâmes ensuite nous prosterner au pied de la croix, puis en revenant à la maison, je leur parlai du Souverain Pontife et je les engageai à prier pour lui. *Nous ne manquons jamais de le faire,* me répondit le vieillard. Et il me récita une prière pour le Pape et pour l'Eglise, que le Père Faraud ou le Père Eynard lui a enseignée. *Je suis le seul à la savoir,* ajouta-t-il, *mais je la dis tout haut afin que tout le monde la dise avec moi.*

Enfin, il fallait partir, je bénis toute cette petite population de cinquante à soixante personnes, je touchai la main à chacune et nous nous embarquons dans notre canot d'écorce, que l'on a de nouveau enduit de gomme, car sans cela il nous exposerait aux bains de siége. Nous avons changé de compagnons. C'est le fils aîné de Beaulieu et un sauvage de sa bande qui nous conduisent ; mon *petit grand Vicaire* est un de ses petits-enfants. Nous descendons le courant avec vitesse jusque vers les trois heures du soir, un violent orage nous oblige alors de nous rendre à terre pour sécher nos vêtements auprès d'un grand feu. Nous repartons vers les sept heures du soir, décidés à naviguer toute la nuit : dans la saison actuelle, ici, la nuit et le jour ne se distinguent plus. Mais après avoir avancé pendant quelques heures, nous rencontrons les serviteurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui au nombre de quarante-cinq remontent le courant vers le grand Portage la Loche avec cinq barques chargées de fourrures. Nous campons avec eux, et après avoir échangé les nouvelles

que nous avions de part et d'autre à nous communiquer, je leur adressai une petite instruction et en confessai un certain nombre. Nous nous reposâmes encore quelques heures ensemble, puis nous continuâmes notre chemin.

Le 6 à midi, nous dûmes prolonger assez longtemps notre repos afin de faire sécher notre linge, tout imbibé d'eau par l'orage de la veille. Pendant ce temps nous reçûmes la visite d'un ours noir, mais au moment où un de nos hommes s'apprêtait à le saluer d'un coup de fusil, il se sauva dans le bois et nous ne le revîmes plus. Le soir nous campâmes assez près du lac des Esclaves : j'espérais pouvoir m'y rendre le lendemain à temps pour y célébrer la sainte Messe. Le départ eut donc lieu de bon matin, mais dès six heures, il fallut s'arrêter, un vent violent qui soufflait de l'avant nous empêcha de marcher. Nous passâmes la journée et la nuit suivante sur une île presque entièrement submergée. C'est là que j'ai pris les notes à la date du 7 juillet, à l'exception des quelques lignes qui précèdent. Je les continue aujourd'hui à la Mission de Saint-Joseph.

Grand lac des Esclaves, le 19 juillet.

Avant de vous parler de cette Mission, mon bien-aimé Père, il faut que je vous raconte la dernière journée de notre voyage. Je n'ai pu arriver au grand Lac que le lundi 8, sur les trois heures de l'après-midi. Pour nous rendre dans le lac, nous avions pris une branche de la rivière qui devait, disait-on, abréger notre chemin. Cette fois encore nous nous trompâmes dans nos calculs, car, à son embouchure, cette rivière était tellement encombrée d'arbres, que le passage était complétement impraticable sur un espace de plusieurs centaines de pas, ce qui nous retarda de plusieurs heures. Pendant que nous nous efforcions de sortir de cet embarras, nous apercevions l'île où se trouve la Mission. Nous voyions la fumée s'élever au-dessus des arbres, nous nous disions que le petit frère Kerney, faisait cuire son poisson, mais nous ne pûmes arriver à temps pour en manger.

Une fois dans le lac, nous rencontrâmes une famille sauvage

qui s'éloignait de la Mission ; elle m'attendait depuis plus d'un mois, et, comme tant d'autres, fatiguée d'attendre et de jeûner, elle s'en allait. Il y avait dans un canot un vieil aveugle qui avait fait sa première communion le matin. *Les Pères m'ont fait prendre patience longtemps*, me dit-il, *afin que je reçusse le Saint Sacrement de tes mains; mais, voyant que tu n'arrivais pas, ils me l'ont donné aujourd'hui. Puisque te voilà*, ajouta-t-il, *je ne partirai pas;* et chacun en dit autant. On tire aussitôt quelques coups de fusil pour annoncer mon arrivée ; ce signal fut compris. Nous apercevons bientôt une pauvre maison de bois, couverte en écorce, surmontée d'une croix et entourée de quelques loges sauvages ; nous distinguons sur le rivage une troupe d'hommes, de femmes et d'enfants, et, à leur tête, nous reconnaissons les PP. Eynard et Gascon avec le F. Kerney. A cette vue, je ne pus retenir mes larmes. C'est cette Mission que je supposais autrefois devoir m'être confiée ! Le souvenir des souffrances et des privations qu'y ont endurées ceux qui en ont été chargés en ma place, me remplit d'émotion. Un instant après, je serrai nos Pères entre mes bras, puis je les suivis dans leur pauvre chapelle. C'est une petite chambre de 9 pieds carrés, ayant forme de chapelle ; elle se trouve à l'extrémité d'une salle de 20 pieds carrés, qui reçoit les sauvages au moment des offices. Aujourd'hui, comme ils ne sont pas nombreux, la salle leur suffit; dans les grands concours, elle ne peut pas tous les recevoir. Tout est pauvre; mais ce petit autel, fait par le F. Kerney, qui, certes, est loin d'être un parfait ouvrier, est cependant orné avec goût; ce petit tabernacle sans serrure, et qu'on ne peut tenir fermé qu'au moyen d'un morceau de bois et d'une vis, est propre et bien arrangé, et, tout pauvre qu'il est, il contient en lui-même, comme le sein virginal de Marie, Celui que le ciel et la terre ne peuvent contenir. Je vous vois tous les jours, bien-aimé Père, vous rendre dans l'Église de votre ville épiscopale, où le Saint Sacrement est solennellement exposé. Oh ! si vous pouviez venir dans ce pauvre petit sanctuaire, je suis sûr que vous y prieriez avec plus de bonheur que dans les riches églises de Marseille !

Après m'être remis de mon émotion, je visitai l'établissement tout entier. J'entrai d'abord dans une pièce voisine que l'on n'aperçoit pas du lac; elle a 18 pieds sur 20 : on a trouvé moyen d'y faire une petite cuisine, un réfectoire et une chambre à coucher; les deux Pères ont chacun leur cellule près de la chapelle. Partout se montre la pauvreté même; mais la pauvreté rend ingénieux. C'est ainsi que, n'ayant pas de serrures pour les portes, on y a suppléé avec du bois et des cordes de cuir, et ces portes se ferment et s'ouvrent très-bien. Le mobilier consiste en quelques malles, cinq chaises bien mal faites, et enfin trois tables qui ne le sont guère mieux : une dans le réfectoire, l'autre dans la salle, et la troisième, toute petite, dans la cellule où je me trouve. Le F. Kerney l'a faite quelques jours avant mon arrivée, ne voulant pas que je fusse réduit à écrire sur mes genoux. Ainsi, Monseigneur, j'ai maintenant l'avantage de converser avec vous plus à mon aise. Pour me laisser en paix, les pauvres Pères n'ont qu'une table à eux deux, et ils sont obligés de travailler dans la salle où les sauvages vont et viennent à chaque instant. Si je suis plus à l'aise pour vous écrire, vous voyez, Monseigneur, que j'ai un bien mauvais papier, et encore suis-je heureux de l'avoir. Je croyais en trouver ici, mais nos Pères ne peuvent pas m'en donner. Ils en sont si peu fournis, que, par suite de leur pénurie, le P. Gascon n'a pas écrit à Votre Grandeur. Ils sont obligés de faire les actes de baptême et de mariage aussi laconiquement que possible afin de ménager leur papier : c'est le naufrage que nous avons éprouvé il y a deux ans qui est cause de cette indigence. J'espère que les employés de la Compagnie qui reviendront du Portage leur apporteront quelques secours. Malgré leur pauvreté, je les trouve bien mieux que je ne m'y attendais. Si, au lieu d'un frère convers, ils en avaient deux ou trois, je ne les plaindrais nullement; car leur grand souci vient de la difficulté de se procurer des engagés, et de la manière peu satisfaisante dont ils sont servis de la part de ceux qu'ils trouvent avec tant de peine. Aujourd'hui, ils n'en ont point. Un vieux sauvage fait la pêche pour eux, et il s'en acquitte bien mal. Ici on peut encore, par la culture, obtenir

des pommes de terre ; mais, pour cela, il faut beaucoup de travail, et les gens du pays qui ne s'engagent que dans le but de voyager ne se soumettent pas volontiers à ce labeur. Comme le F. Boisramé s'entend bien à la culture de la terre, je le laisserai ici à la place du F. Kerney, qui se rendra à Good-Hope, où les pommes de terre ne peuvent pas être cultivées.

Le soir même de mon arrivée, je donnai la bénédiction du Saint Sacrement, et j'ouvris les exercices de la Mission, que les sauvages ont suivis pendant toute la semaine dernière avec la plus grande fidélité. La pêche, devenue abondante, leur a permis de rester plus longtemps. Dimanche, j'officiai pontificalement et je confirmai vingt personnes : j'en aurai encore quelques-unes pour dimanche prochain. Mais je n'ai pas vu le tiers des sauvages; peut-être, quand je repasserai, serai-je plus heureux. Actuellement, je me repose avec nos chers Pères, qui ont bien besoin eux-mêmes de se reposer. Je crois vous l'avoir dit, le protestantisme a fait invasion dans le pays; il ne fait pas grand mal dans les postes que nous occupons; mais là où nous ne sommes pas, il réussit à rendre les sauvages indifférents. Aussi, n'étant pas assez nombreux pour tenir tête à l'ennemi, les Missionnaires ont-ils fait force voyages. Partout le bon Dieu a couronné leurs efforts des plus heureux succès ; mais ils ne peuvent résister à la fatigue, ils demandent du secours. J'unis ma voix à la leur, mon bien-aimé Père, parce que je sens tout le besoin que nous en avons.

Mission du Saint-Cœur de Marie, dite *de la Grosse-Ile*, le 1er août 1861.

Avant de continuer mon Journal, permettez-moi, Monseigneur, de vous souhaiter une bonne année, car c'est demain que vous commencez, je pense, votre quatre-vingtième année. Je sais bien que demander pour vous une prolongation d'existence, ce n'est guère aller au-devant de vos désirs ; mais vous pardonnerez à votre enfant de s'aimer un peu en vous, et, dans ma position, je crois que cet égoïsme est bien pardonnable. Si tous les membres de la famille sont vos enfants, je crois l'être plus que les autres, car je ne suis pas seulement Oblat,

mais je suis Évêque, et tous les degrés de la cléricature, depuis la tonsure jusqu'à l'Épiscopat, me sont venus par vous ; je suis donc votre fils à tous les titres. J'ai toutes les raisons possibles pour vous aimer. Vivez donc, Bien-Aimé Père, pour la plus grande gloire de Dieu, pour notre consolation et pour le salut des pauvres nations du Nord, qui sont, il faut le dire, *sicut oves non habentes pastorem,* et qui en attendent de vous, sous peine de devenir la proie du loup déguisé en berger. Comme je vous le disais dernièrement, vos enfants ici se montrent dignes de leur Père ; ils ne s'épargnent en rien pour étendre le royaume de Dieu ; mais nous ne pouvons faire face à tous les besoins.

Vendredi dernier, 26 juillet, j'ai quitté la Mission Saint-Joseph, où j'ai goûté de grandes consolations, et où j'ai été on ne peut plus édifié de l'ordre, de la bonne tenue et de la ponctualité de cette petite Communauté, composée seulement de trois membres qui font cependant l'ouvrage de six. Presque continuellement l'un des deux Pères est en mission, et non pas à la porte, mais à 60, 80 et 100 lieues et plus. Ils font le plus souvent ces voyages sur la glace, les raquettes aux pieds ; et l'hiver dernier, le P. Gascon a fait une visite par de si mauvais chemins, qu'il ne lui fut pas possible d'avoir des chiens pour traîner ses provisions et sa chapelle. Un homme lui rendait ce service ; mais afin de ne pas trop le charger, le Père portait lui-même ses couvertures sur son dos, après avoir réduit son mobilier à la plus simple expression. Outre le strict nécessaire pour célébrer la sainte Messe, il n'avait pas d'autres vêtements que ceux qui couvraient son corps. Au bout de quelques semaines passées au milieu des sauvages, ne pouvant plus supporter la vermine qui le dévorait, il fut obligé d'emprunter une chemise à un serviteur de la Compagnie, qui, lui-même, en avait au plus une pour changer. Voilà, Monseigneur, la vie de vos enfants du Nord.

Je me suis donc embarqué le 26 juillet avec le bon F. Kerney, qui, aussi bien que le cher F. Boisramé, que j'ai laissé à sa place, a tout le dévouement et le courage que doit avoir un Oblat-Missionnaire. Notre petit garçon est toujours avec nous,

et deux sauvages, dont l'un est Montagnais, et l'autre de la tribu des Couteaux-Jaunes, nous conduisent. C'est la première fois que je vous parle des Couteaux-Jaunes ; je ne vous dirai rien de cette tribu que je ne connais pas assez par moi-même ; mais les sauvages qui la composent passent pour être des voleurs, et celui qui est avec moi paraît vouloir justifier la réputation de sa nation. Tout le monde me disant que c'était une grande imprudence que de traverser le grand lac des Esclaves avec le petit canot que j'avais eu jusqu'à présent, et qui ne serait pas capable, disait-on, de résister au plus petit vent, j'achetai l'unique grand canot que je trouvai ; mais il était si usé, qu'il n'a pas été possible de le gommer suffisamment pour l'empêcher de prendre l'eau. Il fallait le vider à chaque instant et nous sécher, nous et notre linge, à tous les campements. Les rhumatismes sont le résultat de ces bains forcés; je puis dire cependant que je n'en souffre pas plus qu'à l'ordinaire.

Samedi soir nous sommes arrivés à un campement où les moustiques étaient très-nombreux et acharnés à nous tourmenter. Afin de pouvoir dormir, nos hommes avaient fait un petit feu, dont la fumée éloignait les cruels insectes. Mais le petit feu qu'ils avaient allumé en se couchant devint grand pendant qu'ils dormaient, et, le matin, l'un d'eux déplora la perte d'une portion de sa couverture, de son bonnet de nuit, d'une partie de sa chemise, et sans doute d'une partie de sa peau. Pour moi, j'avais à regretter un bon morceau de notre pâté, ce qui pouvait nous exposer à jeûner. Mais le soir, le vent nous força de nous arrêter à l'entrée d'une rivière, où nous pûmes prendre assez de poisson pour vivre le lendemain. C'est mardi dernier, 30 juillet, que je suis arrivé à la Grosse-Ile, à temps pour célébrer la sainte Messe.

La Compagnie de la baie d'Hudson a là un poste pour la traite des fourrures, mais la religion n'en a pas encore pour le salut des âmes. Cependant, les sauvages qui la fréquentent sont très-nombreux, et comme la pêche y est très-abondante, ils peuvent y séjourner longtemps. Le P. Grollier est le premier Missionnaire qui ait paru à ce poste. Il y aura deux ans, je crois, le 20 de ce mois, que le saint Sacrifice était offert

pour la première fois sur cette terre, et que ce bon Père dédiait cette Mission au très-saint et immaculé Cœur de Marie. J'ai renouvelé cette consécration en disant la Messe votive du saint Cœur de Marie, le jour de mon arrivée. Malheureusement, je n'ai trouvé que les femmes et les enfants de ces hommes que j'ai rencontrés transportant les fourrures au grand Portage la Loche. N'étant point attendu ici, les sauvages se sont tous absentés. Les PP. Gascon et Eynard les ont visités à différentes reprises, mais ils n'ont pu les instruire que très-imparfaitement, n'ayant que quelques jours à leur donner et ne connaissant pas assez la langue. On parle toujours montagnais, mais c'est un montagnais déjà bien différent de celui de l'île à la Crosse et d'Attabaskaw.

Bien qu'il n'y ait pas beaucoup de monde, je vais cependant demeurer ici huit jours, afin d'instruire un peu ces femmes et ces enfants, et d'en confirmer quelques-uns. Le commis du poste a bien voulu me procurer une petite maison qui me sert de dortoir et de chapelle ; elle n'est pas richement meublée ; il n'y a d'autre meuble que ma cassette et une chaise que l'on m'a procurée. La lumière y entre par deux parchemins déchirés. Pendant le jour, nos couvertures sont repliées dans un coin, les sauvages s'y asseyent au moment des instructions et y laissent leur vermine. Le soir, nous les étendons sur le plancher et nous prenons ainsi notre repos. Nous mangeons à la salle du commis, qui a, de plus, la bonté de nourrir nos hommes pendant mon séjour. Le cher Frère Kerney trouve le temps un peu long, parce qu'il n'a pas de quoi s'occuper ; il ne peut pas même se livrer au plaisir de la lecture pendant que je parle aux sauvages. Pour moi, ce qui me gêne le plus, c'est d'être obligé de faire de la peine à ces gentilshommes qui nous donnent l'hospitalité, en parlant contre leur religion. Autrefois, nous n'étions pas dans cette nécessité, parce qu'il n'y avait pas de ministre. Aujourd'hui, il nous faut nécessairement détromper les sauvages. Je m'efforce de le faire de manière à ne choquer personne, mais, malgré toutes les précautions possibles, quelquefois nous nous attirons des désagréments.

Sur la rivière aux Liards, 26 août 1861.

Il y a longtemps, Monseigneur, que j'ai interrompu mon journal : le travail d'abord, quelquefois le mauvais temps, de fâcheuses indispositions m'ont empêché de le continuer. Aujourd'hui il fait beau ; outre le plaisir d'un ciel pur, j'aurai l'agrément de m'entretenir avec vous. Je ne vais plus en canot, je vais dans une barque ; voilà ma couverture étendue à côté de moi, c'est le siége le plus convenable que je puisse vous offrir, veuillez l'accepter... Que je serais heureux si je pouvais seulement quelquefois me voir à vos côtés !... Hélas ! je ne puis vous parler que de loin et sur mon mauvais papier !...

Le 6 août, je laissai la Mission du Saint Cœur de Marie après avoir dit la sainte Messe aussi solennellement que possible et avoir confirmé sept personnes seulement. Je m'embarquai sur la rivière Mackensie. Grâce au bon vent et à la force du courant, notre marche fut très-accélérée. Bientôt, nous aperçûmes une barque qui venait du Portage la Loche. Ayant une plus grande voile que nous, elle nous rejoignit en peu de temps. Je demandai mes lettres et on me dit que, par un malentendu inexplicable, une partie avait été laissée à Attabaskaw. Jugez de mon désappointement : cette barque portait le bourgeois que je puis appeler le gouverneur de la Compagnie dans cette partie du Nord. J'avais bien des choses à régler avec lui, mais il m'aurait fallu pour cela au moins les lettres de Mgr Taché, et je ne les avais pas... Le soir, je soupai avec ce monsieur sur le bord de la rivière, à une place où il y a toujours une bonne pêche, où la terre est cultivable et où on ne manque pas de bois pour bâtir. A cause de tous ces avantages, on nous conseillait d'établir là le centre de nos Missions de cette partie du Nord, et la résidence du futur Évêque. Ma crainte était que le ministre protestant ne s'en fût déjà emparé ; c'est en effet ce que le gouverneur lui avait conseillé, parce que c'est l'unique place où l'on puisse réunir les sauvages et fonder des écoles. Fort heureusement que le ministre protestant n'avait pas encore cédé à ses avis, et pour lui épargner de tergiverser

plus longtemps en présence de ce chef traiteur et de tous les hommes de sa barque, j'ai déclaré que je prenais possession de la place [1]. Après le souper, le bourgeois se remit en marche et m'invita à continuer mon voyage avec lui. Je le remerciai en lui disant que je voulais connaître à fond mes nouvelles propriétés. En effet, le lendemain, le Frère Kerney fit une Croix que je bénis solennellement et que nous plantâmes à l'endroit où doit s'élever l'église. Je plaçai, de plus, deux poteaux afin d'indiquer les limites de la Mission. Le matin, je dis la sainte Messe pour le futur établissement que je nommai la Providence, car ce sera, dans la réalité, la Providence du Nord. Il faudrait que nous eussions là trois ou quatre Pères, autant de Frères convers ; nous pourrions y vivre en communauté, sans beaucoup de frais, et desservir les Missions de Saint-Michel au fort Roë, du Saint Cœur de Marie au fort Grosse-Ile, du Sacré-Cœur au fort Simpson, de Saint-Raphaël au fort de Liards, où je me rends, des Saints-Anges au fort Scalket, où le P. Gascon va en ce moment, et où jamais prêtre n'a mis le pied, ainsi que la Mission de Sainte-Thérèse au fort Norman, sur la rivière Mackensie. Je crois, Monseigneur, que vous trouverez tous ces forts sur la carte que je vous ai remise ; vous verrez combien ils sont éloignés les uns des autres ; il sera même impossible que trois ou quatre Missionnaires puissent les visiter régulièrement. Si plus tard nos ressources le permettent, il faudra fonder une Mission permanente au fort de Liard, mais celle de la Providence presse davantage, parce que ce poste est plus central. Nous aurons à y établir des sœurs, un hôpital et une école, comme à l'île à la Crosse.

Je n'ai rien fait pour cette nouvelle Mission que de dire la sainte Messe, de bénir et de planter la croix ; mais, s'il faut en juger par le peu de temps que j'ai passé là, une nuit et une demi-journée, les épreuves ne nous manqueront point. Le soir, quand le chef traiteur fut parti, je lus quelques lettres que je recevais de ma famille : j'appris les tristes épreuves du Souverain Pontife et votre dangereuse maladie. Il me fut im-

[1] C'est là qu'a été fondée la Mission de la Providence. Voir le tome II, p. 232.

possible de retenir mes larmes et de ne pas me laisser aller malgré moi à la plus profonde tristesse... Je lus encore deux discours du Saint-Père et une lettre insultante que m'écrivait un ministre protestant, voisin de l'île à la Crosse, qui s'applaudissait de la chute de celui qu'il appelle l'Antechrist, abattu, disait-il, par ses propres enfants, et abusant de la sainte Ecriture, il me prédisait, avec une ironie satanique, le triomphe du Protestantisme et la ruine du Catholicisme. Le double incendie de la Rivière-Rouge ne contribue pas peu à faire croire à nos frères séparés que Dieu se déclare irrévocablement contre nous. Ils voient l'Eglise humiliée partout, même dans nos Missions, à cause de nos revers de fortune. Aussi, nous croyant sans doute ensevelis sous nos ruines, paraissent-ils chanter victoire et renoncer à nous combattre. Je n'ai pas appris qu'un ministre se soit rendu au lac Caribou, où on ne supposait pas que nous nous établirions. Ici, on attendait trois ministres, il n'en est venu aucun. Qu'ils chantent victoire s'ils veulent, ils seront obligés d'avouer que les malheurs ne nous abattent pas entièrement et que, malgré notre faiblesse, nous pouvons tout en Celui qui nous fortifie. Cependant, les malheurs de l'Eglise, votre dangereuse maladie, les insultes des protestants, me jetèrent dans une si grande tristesse, que je tombai malade...

Après avoir vénéré notre pauvre croix, recommandé ma Mission à la divine Providence, je m'embarquai avec un bon vent, c'était le 7 août ; mais, après avoir marché pendant quelques heures, je me trouvai si fatigué, que mes hommes crurent devoir camper. Les jours suivants, je continuai mon voyage avec peine, et en donnant de grandes inquiétudes au cher Frère Kerney. Enfin, le 10 j'arrivai assez bien remis à la Mission du Sacré-Cœur, fort Simpson. Le Cœur de Jésus fortifia le mien, je pus de suite ouvrir les exercices.

Mais il faut, avant tout, que je vous fasse connaître ce poste. Le fort Simpson est la résidence de ce chef que j'ai rencontré à la Mission de la Providence, et qui exerce sa juridiction sur tout le district du Nord. A l'automne, les dix barques qui conduisent les fourrures au grand Portage la Loche

reviennent chargées de marchandises au fort Simpson. Chaque barque est montée par neuf hommes de différentes nations, les commis des postes voisins, les familles des engagés se réunissent à la même époque avec un grand nombre de sauvages des environs. Pendant plusieurs jours, on voit dans ce poste une population composée de je ne sais combien de nations. On trouve là des Anglais, des Irlandais, des Ecossais, des Canadiens, des Norwégiens, des Orcadiens, des métis canadiens, anglais et autres. Parmi les sauvages, on rencontre des Sauteux, des Maskégons, des Cris, des Montagnais, des Esclaves, des Plats-côtés-de-chiens, des Couteaux-jaunes, des Peaux-de-lièvre, des Létanais, des Sécanais et même des Esquimaux. La France est représentée par ses Missionnaires. Vous concevez, mon bien-aimé Père, quelle confusion il y a là pendant plusieurs jours; c'est réellement la Tour de Babel. A mon arrivée, ce tumulte n'existait pas encore; il n'y avait guère que les Esclaves, c'est le nom que l'on donne aux sauvages qui fréquentent ce poste. Ils me paraissent d'un caractère plus doux et plus traitables que les Montagnais, mais je ne puis pas porter mon jugement sur une nation que je ne connais point encore. Le langage des Esclaves diffère de celui des Montagnais, cependant les deux tribus des Esclaves et des Plats-côtés-de-chiens comprennent la langue des Montagnais; de sorte que j'ai pu les instruire.

J'ai maintenant affaire à de nouveaux peuples qui n'ont vu le Missionnaire qu'en passant et rarement. Les enfants sont tous baptisés, mais il y a bien peu d'adultes qui aient reçu cette grâce. Je rencontre souvent de ces pauvres sauvages qui ne nous connaissent pas encore, aussi mes instructions ne sont-elles pas fort relevées. Je leur apprends à faire le signe de la croix, leur enseigne les principaux mystères, le *Pater*, l'*Ave*, et je leur donne les plus essentielles leçons de morale. Malheureusement ces infortunés ont été trompés. Après nous avoir appelé et désiré longtemps en vain, ils ont été visités par le ministre protestant qui réside au fort Simpson. En général, ils l'ont regardé comme l'homme d'une femme et non comme l'homme de Dieu. Mais ils n'en ont pas moins

perdu leur enthousiasme pour la Religion. Je n'ai point été content de leur assiduité pendant les premiers jours. Cependant on peut dire qu'ils sont tous catholiques avant d'être chrétiens. Etablissons-nous à la Providence et bientôt nous aurons là des Missions aussi prospères que celles d'Attabaskaw et de l'Ile à la Crosse.

Le 11, les barques du Portage arrivèrent et avec elles les Pères Séguin et Gascon, qui m'aidèrent heureusement à continuer les exercices de la Mission, où l'affluence devenait chaque jour plus considérable. Je fis alors quatre instructions par jour, deux en français et deux en montagnais, sans compter une foule d'entretiens particuliers que nous accordions chacun de notre côté à différents sauvages. Nous n'avions pas d'appartement assez grand pour réunir tout notre monde, nous ne pouvions par conséquent faire aucune cérémonie, ce qui était un obstacle à l'entrain de la Mission. Pour suppléer aux cérémonies, je portai la soutane violette presque tout le temps, et cela m'a assez bien réussi. Le dimanche, nous trouvant réunis en nombre suffisant, je chantai la grand'messe aussi pontificalement que possible, donnai la communion à un certain nombre de personnes et en confirmai huit seulement, parmi lesquelles se trouvait une vieille femme venue des terres de l'Amérique russe et que le Père Grollier a eu le temps d'instruire parfaitement [1]. Cette sauvagesse a une fille mariée à un protestant. On a voulu, à cause de cela, l'obliger à être protestante : on a pu, m'a-t-on dit, faire baptiser la jeune femme par un ministre, mais elle n'a jamais voulu consentir à se marier devant lui. Pour la mère, vous ne sauriez croire tout ce qu'on a tenté afin de la contraindre à abandonner sa foi, les efforts de l'enfer ont été inutiles. J'ai dignement récompensé son courage en l'admettant à faire sa première communion et à recevoir la confirmation. C'est la première de sa nation inconnue admise à ces grandes faveurs. Le même jour, je baptisai cinq adultes. C'est peu, me direz-vous. C'est vrai, Monseigneur ; si j'eusse

[1] Nous trouverons l'histoire de cette courageuse femme dans la correspondance du R. P. Grollier que nous publierons un jour.

été ministre protestant j'en aurais baptisé plusieurs centaines, mais en Missionnaire catholique je cherche avant tout à faire des chrétiens. Encore une Mission comme celle-ci, et nous pourrons en baptiser un grand nombre.

Les Pères Séguin et Gascon m'ont apporté les lettres de Mgr Taché, parmi lesquelles j'ai trouvé votre circulaire et celles du R. P. Tempier. Par ces différentes pièces, j'ai pu me convaincre de la gravité de votre maladie... Je ne puis croire que le bon Dieu, après nous avoir envoyé tant d'épreuves depuis quelque temps, veuille les couronner toutes par celle qui serait certainement la plus pénible et la plus sentie. Mgr Taché joignait une circulaire à la vôtre, dans laquelle il nous recommandait particulièrement de prier pour votre conservation. Nous n'avions pas besoin de cette invitation, chacun de nous, j'en suis certain, comprend la perte qu'il ferait en perdant son Père ; aussi ne cessons-nous de demander le retour de sa santé par l'intercession de Celle que l'on appelle le *Salut des infirmes;* nous l'invoquons à cette fin dans tous nos campements. Je ne recevrai plus de lettres jusqu'à la fin de mars 1862. Que ce temps va me paraître long!

Le mardi, 20 août, je partis du fort Simpson, accompagné du P. Gascon et de mon petit jeune homme pour me rendre à la Mission de Saint-Raphaël, au fort de Liard. Le P. Séguin et le Frère Kerney devaient continuer les exercices jusqu'au moment de leur départ pour Good-Hope. Mon embarcation, cette fois, est sinon plus épiscopale, du moins plus large et moins fatigante qu'un canot d'écorce ; c'est une grande barque conduite par onze hommes, où je me trouve avec un chef traiteur, trois femmes, quatre enfants, quatre chiens, et au moins cent caisses ou ballots de marchandises. Vous voyez, Monseigneur, que je voyage réellement en *omnibus*. La barque qui porte le P. Gascon est chargée d'une manière analogue. Je ne descends plus la rivière Mackensie, mais je remonte la rivière de Liard, qui vient des montagnes Rocheuses. Ainsi je ne vais plus vers le Nord, mais vers l'Ouest et souvent même en plein vers le Sud. Notre marche n'est pas

accélérée, car le courant est très-fort et nous avançons en sens contraire. Pour triompher de ces obstacles, quatre hommes et quelquefois huit, suivant que le courant est plus ou moins rapide, sont attelés comme des bêtes de somme et marchent par terre au milieu des branches, sur les pierres coupantes, dans la boue et dans l'eau jusqu'à la ceinture. Les rivages sont si mauvais, que les chiens, pour avoir marché les deux premiers jours, se sont ensanglantés les pattes, et nous avons dû les remettre dans la barque, sous peine de les rendre incapables de travailler cet hiver.

Les trois ou quatre premiers jours, la rivière était bordée de côtes, qui n'ont pas moins de quatre ou cinq cents pieds de hauteur. Pour peu qu'il pleuve, il se fait des éboulements affreux. J'ai été témoin d'un accident de ce genre et j'en suis encore épouvanté. Je suivais à pied les hommes qui tiraient la barque, lorsque tout à coup à quelques pas devant eux tombe une immense quantité de boue, d'eau et de pierres. Nous ne pouvions prendre une autre direction. Après quelques moments d'hésitation, les hommes s'avancent, mais une grosse roche tombe et écrase presque un sauvage sécanais qui passait le dernier. Pour éviter le danger, j'avais pu sauter dans la première barque. Mais la seconde était encore à distance; le Père Gascon et deux petits enfants cueillaient des fruits sauvages assez loin de là, et ne se doutaient pas du danger qui devenait de plus en plus imminent. Ma principale crainte était qu'on ne les attendît pas; nous les appelions, mais le bruit du courant les empêchait de nous entendre. Enfin ils finirent par apercevoir nos signes de rappel et ils purent, grâce à Dieu, passer sinon sans danger, du moins sans malheur. Depuis deux jours il me semble que je remonte le cours de l'Isère, les montagnes élevées qui bordent la rivière me produisent cette illusion. Mais la hauteur est le seul trait de ressemblance; tout est absolument sauvage, on ne voit ni habitation ni culture. Aujourd'hui 28 août, on nous annonce que si nous n'avons pas de temps contraire, nous pourrons arriver demain.

Mission du Sacré-Cœur, fort Simpson, 16 septembre 1861.

Monseigneur, la Mission du fort de Liard, Saint-Raphaël, est terminée, je me hâte d'en faire connaître les résultats à Votre Grandeur. Je suis arrivé à ce poste le 29 août au soir. Beaucoup de sauvages étaient réunis, non pour me voir, car on ne m'attendait pas, mais pour voir les traiteurs et faire leurs échanges. Ce fut une surprise d'autant plus agréable, qu'elle était moins prévue. Vous n'entendiez que leurs *merci* en me touchant la main. Ils n'ont point laissé à ce mot emprunté à notre langue sa vraie signification; il faudrait le traduire, dans leur sens, plutôt par *je suis content* que par *je suis reconnaissant*. Plusieurs de ces sauvages avaient vu le P. Gascon l'année précédente ; j'étais heureux d'avoir ce Père avec moi ; il pouvait me faire mieux connaître ses ouailles. Un grand nombre voyaient le Prêtre pour la première fois, mais beaucoup avaient malheureusement vu un ministre et même deux ministres protestants.

Après avoir touché la main de tous les sauvages grands et petits, je promis de leur parler le lendemain, et nous allâmes, le P. Gascon et moi, dresser notre ménage dans la chambre qu'on avait bien voulu nous donner, et que nous partageâmes avec notre petit jeune homme. Il était impossible de faire nos exercices de Mission dans ce local trop exigu et sans porte extérieure accessible aux sauvages ; pour arriver chez moi, il fallait passer par la chambre du chef traiteur. D'ailleurs, j'avais à relever les calomnies dont nous avions été les victimes de la part des ministres protestants ; il eût été fort désagréable de le faire dans la maison et sous l'œil du chef traiteur, qui est protestant, chaud partisan du ministre et qui avait pu contribuer lui-même à répandre ces faux bruits. Or nous avions besoin de son assistance. Il nous avait parfaitement reçus et nous rendait un grand service en nous admettant à sa table, ce que l'on a fait jusqu'à présent dans tous les postes. Je demandai et j'obtins la permission de réunir les sauvages dans une espèce de grand hangar où l'on fait les barques et les

autres ouvrages en bois. De grand matin, nous le nettoyâmes de notre mieux, dressâmes un autel sur un établi, et, quand le moment fut venu, je célébrai le saint Sacrifice devant un nombre assez considérable d'hommes, quelques femmes et quelques enfants. Le petit nombre des femmes et des enfants s'explique par l'habitude où sont ces sauvages chasseurs de les laisser dans les bois tandis qu'ils viennent faire l'échange de leurs fourrures. Aussi ces femmes sont-elles plus éloignées de la civilisation que les hommes. Ces derniers étaient plus de deux cents au fort, et les femmes et les enfants ne dépassaient pas le chiffre de soixante à quatre-vingts.

Pendant que je célébrais la sainte Messe, le P. Gascon remplissait l'office de prêtre assistant, de chantre et de suisse. Très-souvent, tout en chantant son cantique montagnais, il s'éloignait de l'autel, soit pour faire avancer les sauvages qui encombraient la porte sans oser aller plus loin, et qui, par là même, empêchaient les autres d'entrer, soit pour chasser les chiens, moins réservés que les sauvages. Quelquefois il interrompait son chant par un gros *thilthi yan* (taisez-vous donc), car chacun faisait ses remarques à haute voix, et ils auraient bientôt fini par faire plus de tapage que le chantre lui-même, qui n'était encore aidé par personne, parce que nos cantiques avaient l'avantage d'être nouveaux pour tous.

Après la sainte Messe, je leur adressai la parole en montagnais; les hommes m'écoutèrent avec la plus grande attention, les femmes aussi pendant un moment; mais comme le montagnais diffère beaucoup de leur langue, qui est *l'esclave*, elles éprouvaient plus de difficulté, et, supposant, du reste, que toute instruction n'est pas faite pour les femmes, elles se laissèrent aller à la dissipation, et plusieurs se retirèrent.

Je vous ai parlé autrefois de l'état de mépris et d'abaissement où vit la femme infidèle, et ce que je vous disais semblait surprendre Votre Grandeur. Eh bien! Monseigneur, je ne vous ai encore rien dit par la raison que les sauvages avec lesquels je m'étais trouvé jusqu'alors avaient au moins quelques idées de religion : ceux-ci n'en ont point; aussi la femme

n'est-elle pour eux qu'une chose dont l'homme a besoin. C'est une esclave qui lui donnera des enfants, lesquels, dès l'âge de dix ans, pourront fournir autant de fourrures au traiteur que le père lui-même, et bientôt le soulageront en aidant à faire vivre la famille. Cette esclave est encore bonne à autre chose : à faire les souliers et les habits des chasseurs, à préparer les peaux des animaux qu'ils tuent, à en transporter la viande au campement avec l'aide des chiens, et pour récompense de leurs nombreux services, elles ne recevront, le plus souvent, que des coups de leur brutal mari. Mais il n'est pas plus vrai de dire de celles-ci que des Montagnaises que les restes des chiens leur servent de nourriture; c'est une exagération. Généralement parlant, leur condition n'est pas meilleure que celle des chiens, néanmoins, elles mangent avant eux, autrement elles mourraient de faim. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ces malheureuses semblent aimer leur abjection. Ne pouvant croire que le bon Dieu ait pu s'occuper d'elles, elles ne se donnent pas la peine de s'occuper beaucoup de Lui, aussi n'est-ce qu'après quelques jours que j'ai pu les déterminer à venir régulièrement aux exercices et à travailler sérieusement à s'instruire. Pauvres femmes ! si elles aussi connaissaient *le don de Dieu !*

Revenons à mon discours. Quand je l'eus terminé, une espèce de sous-chef qui était présent se crut obligé d'y répondre. Suivant lui, tout ce que je disais était vrai; le prêtre est réellement un homme de Dieu et le ministre, aussi bien que les sauvages, n'est que l'homme d'une femme. *Mais,* ajouta-t-il, *le ministre nous donne du tabac et nous promet bien des choses ; si, toi, tu nous donnais aussi du tabac, tous nous prierions avec toi.* Je fis un second discours pour leur faire comprendre que, n'étant pas payé comme le ministre, je ne pouvais, à son exemple, leur faire des cadeaux, que, du reste, je leur promettais le ciel, et cela *gratis*, s'ils voulaient m'écouter et m'obéir; que, d'un autre côté, je les laissais entièrement libres de prier avec le ministre ou avec moi, mais que s'ils allaient un jour en enfer, ils n'auraient pas de reproches à me faire. — Tous, à l'exception de trois, engagés au service

du chef traiteur, ont préféré prier avec moi qu'avec l'homme d'une femme.

Trois jours après, le P. Gascon a dû s'éloigner pour aller visiter les sauvages du fort Scalket, à l'ouest du fort de Liard, sur la rivière de Courant-Fort. Les sauvages de ce poste n'ont jamais vu de prêtres ; ils espéraient en recevoir un le printemps dernier, et en l'attendant ils ont dû, pendant plus de quinze jours, se nourrir d'une espèce de racine heureusement fort abondante, dit-on, dans ce pays. Malgré leur bonne volonté, ils ont dû s'éloigner sans avoir vu l'homme de Dieu. Le cher P. Gascon a voulu les dédommager cet automne, et malheureusement une lettre que je viens de recevoir de lui m'apprend qu'il n'a pas pu arriver jusqu'à eux. Des difficultés insurmontables l'ont forcé à revenir sur ses pas. Cette rivière du Courant-Fort est très-dangereuse ; on en dit des choses effrayantes. Pour ne pas s'exposer au péril du courant, le P. Gascon, avec quelques employés et quelques sauvages, avait dû gravir à pied le sommet des montagnes les plus escarpées, ayant à redouter à chaque instant de rouler d'un rocher à l'autre jusqu'au fond de la rivière, et cela pendant deux jours, puis il s'est rendu sur un radeau au fort de Liard, d'où il a pu m'écrire.

Les sauvages qu'il allait visiter sont encore d'une nation différente de toutes celles que nous avons pu voir jusqu'à présent; ils sont connus dans le pays sous le nom de *Mauvais monde*, mais, d'après toute vraisemblance, ce nom leur a été donné tout à fait gratuitement. Ils ne parlent pas, me dit-on, une seule des langues que nous connaissons.

Quand le P. Gascon partit pour le fort Scalket, je rentrai pour continuer la Mission de Saint-Raphaël, mais toujours avec mon petit garçon qui me rendait de grands services. A l'heure des exercices, il allait sonner la clochette dans le bois et faisait venir les sauvages. Outre cela, il me servait la Messe et était le parrain de la plupart des enfants que j'ai baptisés. Parmi ces enfants, j'en ai baptisé un dont je n'ai pas pu dire, en écrivant l'acte : Né aujourd'hui, ni même hier ; c'était une vieille qui a peut-être plus de cent ans et qui est enfant pour

la seconde fois. Il m'a été impossible de lui apprendre à faire le signe de la Croix. J'ai eu beaucoup de peine à obtenir qu'elle se laissât baptiser; elle m'objectait toujours qu'elle était trop vieille. Je n'ai pas baptisé d'autres adultes; je ne les ai trouvés ni assez instruits, ni assez désireux de l'être. Ces sauvages sont très-superstitieux, et quelques-uns se figurent qu'une fois baptisés ils ne pourront plus chasser.

Le 3 septembre, je fus averti de l'arrivée du chef des sauvages et d'un certain nombre de chasseurs qui l'accompagnaient. La solennité avec laquelle on le recevait me fit penser que j'allais voir une espèce de petit roi. J'ai été tout surpris de le trouver plus déguenillé que les autres. On m'en a donné pour raison qu'il regarde comme indigne d'un chef d'aimer les beaux habits, cela ne convenant qu'à des jeunes gens. Je redoutais l'arrivée de ce chef; je savais qu'il avait trois femmes. J'avais lieu de craindre qu'il ne voulût pas embrasser notre sainte Religion et qu'il n'en détournât ses subordonnés. Il ne tarda pas à me rassurer lui-même. En arrivant, il vint me toucher la main et baiser mon anneau, et tous ses jeunes gens l'imitèrent : je ne sais qui a pu leur indiquer cette manière de saluer l'Evêque. Il vint ensuite me voir dans ma chambre, me dit qu'il avait trois femmes, mais qu'ayant appris qu'il ne pouvait pas les conserver et être de la prière, il en avait déjà rejeté deux, qu'il était bien résolu de ne pas reprendre. Après lui, plusieurs de ses chasseurs vinrent me faire les mêmes aveux et les mêmes promesses.

C'est la première fois, Monseigneur, que je vous parle d'un chef sauvage ; les Montagnais avec lesquels j'ai été le plus souvent n'en ont point. Les Esclaves ont les leurs : on m'a dit qu'autrefois cette dignité était héréditaire, et un vieux chef, qui a donné sa démission, m'a en effet beaucoup prié d'user de mon autorité pour que la qualité de chef passât à son fils quand il serait grand. D'après ce que j'ai pu voir, cette dignité n'est ni élective ni héréditaire. Il paraît qu'à la mort d'un chef, le commis du fort offre un grand nombre de présents à celui des sauvages qui lui procure le plus de fourrures, et le fait ainsi accepter pour chef. Je ne vous donne pas cela comme

une règle générale ; mais, d'après ce que j'ai pu voir, c'est ce qui a lieu le plus souvent.

Le 7 septembre arriva un autre chef, accompagné de cinquante à soixante jeunes gens, deux femmes seulement, et trois ou quatre enfants ; pas de vieillards. Cette nouvelle bande appartenait à la tribu des *Tékanais*. Quelques-uns comprenaient le montagnais, mais ne le parlaient pas. J'ai bien souffert pendant le peu de jours que j'ai passés avec eux, parce que je ne pouvais les instruire que par interprète, ce qui ne produit jamais le même effet sur les sauvages. Deux sauvages d'une autre nation, dite dans le pays *Gens de la montagne*, sont aussi venus apporter leurs fourrures : je n'ai pas pu les instruire, quoiqu'ils parussent très-bien disposés. Je dus me contenter de leur apprendre à faire le signe de la Croix, et de leur donner quelques objets de piété pour eux et pour leurs familles.

Vous voyez, bien-aimé Père, que puisque, en fondant notre Congrégation, vous avez eu en vue de lui faire évangéliser les pauvres et les plus abandonnés, nous sommes peut-être ceux de vos enfants qui remplissons le plus à la lettre notre belle vocation. Les différentes tribus de ces contrées sont les plus misérables du monde sous tous les rapports. L'appât du gain, plus que toute autre chose, a porté des commerçants anglais, et même des ministres protestants, à venir les trouver : ces étrangers ne diminuent en rien la pauvreté morale des sauvages, et ils se posent comme de grands philanthropes, parce que les uns leur apportent différents objets plus ou moins nécessaires qu'ils échangent pour des fourrures; les autres, avec leur tabac, obtiennent que les sauvages se laissent baptiser, et, par là, trouvent le moyen de faire augmenter leur traitement. Vos enfants, Monseigneur, n'ont que des privations à attendre avec la récompense, il est vrai, que Dieu leur réserve ; mais si leurs souffrances pouvaient effrayer votre cœur si paternel, les souffrances encore plus grandes de ces peuples infortunés ne manqueraient point de faire battre votre cœur de Missionnaire.

Afin de pouvoir leur porter secours au plus tôt, le P. Gascon

va passer l'hiver au fort de Liard, et au printemps il pourra baptiser les enfants que je n'ai pas vus, et aussi quelques adultes ; car je n'ai baptisé que la centenaire dont je vous ai parlé. Pendant les quelques jours que j'ai passés à ce poste, je me suis donné une grande peine pour instruire les sauvages, et j'ai obtenu un bien petit résultat. Il est vrai que de prime abord, les vérités de notre Sainte Religion leur paraissent si étranges, qu'il faut beaucoup de temps pour les leur faire comprendre et les graver dans leur mémoire. Les sauvages encore infidèles ne doivent pas être comparés à des enfants en classe. Il est difficile d'obtenir d'eux un parfait silence ; chacun a toujours quelques remarques à faire, et, bien entendu, il faut qu'il les fasse tout haut. Ajoutez que la place où je les réunissais était bien propre à leur donner des distractions. Le hangar que l'on avait bien voulu mettre à ma disposition ne me servait que le matin ; des ouvriers venaient ensuite y travailler, chanter et s'amuser. Je devais alors faire mes instructions en plein air, où un rien pouvait détourner leur attention. Ces ouvriers protestants n'avaient pas, je suppose, l'intention de me nuire ; cependant ils paraissaient avoir à cœur de mettre le désordre le plus complet dans mon *église*. Il me fallait chaque jour travailler près d'une heure pour la nettoyer, afin de pouvoir célébrer un peu décemment.

Enfin il fallait partir ; j'aurais voulu le faire le 10, je ne le pus que le 12 ; la neige qui tomba pendant trois jours me contraignit de retarder mon départ. Elle tombait encore quand je me remis en route sur un canot d'écorce, accompagné de mon petit garçon et de deux sauvages. Je n'étais pas très-bien monté en hommes ; celui de mes sauvages qui pouvait me rendre le plus de services, et qui seul connaissait le chemin, avait un mal de pied tel qu'il ne put faire autre chose que de ramer. Mon autre sauvage était jeune et très-paresseux, en sorte qu'au campement il me fallait travailler beaucoup avec mon petit sacristain, et, pendant tout le temps, j'ai ramé autant que mes forces me l'ont permis. J'ai dit autrefois que nous ne pouvions réussir à rendre les sauvages aimables, bien que nous pussions en faire de bons chrétiens. Je ne m'étais pas en-

core trouvé avec des sauvages complétement infidèles, car certainement j'aurais constaté beaucoup plus de qualités dans ceux qui sont déjà christianisés.

Le 13 au soir, nous arrivâmes à un campement de sauvages partis du fort quelques jours avant moi. Sur leur invitation, nous nous joignîmes à eux. Ils étaient sur un petit monticule autrefois complétement entouré d'eau : en ce moment, une partie seulement était submergée ; mais tout autour ce n'était que de la boue et du sable imbibé. Quatre familles assez nombreuses étaient réunies sur ce petit espace, où deux feux étaient allumés. Après avoir touché la main à tout le monde, je découvris dans un coin un autre petit feu ; près de ce feu, une femme qui paraissait à dessein bannie de la société des autres ; on avait fait une barrière de branches d'arbre, comme pour empêcher qu'on la vît. Malgré ces précautions, j'allai lui toucher la main, et je compris de suite la raison de son isolement ; elle avait auprès d'elle un enfant né le jour même. Je le baptisai de suite, pouvant à peine y voir à la clarté du feu ; et comme je faisais ce baptême près de la mère, aucun, pas même le père, ne voulut y assister. La loi de la purification est, chez les sauvages, de la dernière sévérité ; elle va jusqu'à la cruauté. Ainsi, quand ces sauvages lèveront le camp, ils ne feront point entrer cette femme dans un des canots ; mais ayant rapproché deux canots qu'ils uniront par une planche, la pauvre mère s'assiéra sur cette planche au risque de sa vie et de celle des conducteurs des canots. On m'a assuré que, pendant quelque temps, les nouvelles mères ne peuvent pas suivre le chemin battu ; elles sont obligées de se frayer une route dans la boue, dans la neige, portant avec leur enfant des fardeaux assez pesants, et cela lorsque les femmes de la condition la plus ordinaire garderaient au moins la chambre. Le P. Grollier, donnant une Mission au fort Norman, baptisa une femme qui était encore sous la loi de la purification. Vous ne sauriez croire toutes les précautions qui furent prises afin qu'elle ne souillât pas les lieux par où elle passait en allant chez le Missionnaire. Son mari avait deux planches qu'il plaça successivement bout à bout jusqu'à ce qu'elle fût rendue chez le P. Grollier, et, une

fois dans la maison, elle demeura sur une de ces planches, sans vouloir jamais consentir à se mettre ailleurs.

Le baptême de l'enfant achevé, je fis mon souper, chantai un cantique et récitai la prière; les femmes qui se tenaient à part me regardèrent, mais ce fut tout; je leur en fis mon compliment assez vertement, elles me donnèrent leur insignifiante et ordinaire réponse : *Nous ne savions pas.* Je songeai alors à préparer mon lit; il n'y avait pas de place sur le petit monticule : si j'avais eu affaire à des sauvages chrétiens, ils m'en auraient fait un, ou du moins ils seraient allés me couper des branches pour me mettre à l'abri de l'humidité; ils n'en firent rien. Nous fûmes obligés, mon petit *grand Vicaire* et moi, de ne faire qu'un lit des deux nôtres : nous nous réchauffâmes ainsi et reposâmes très-bien. C'est, du reste, de la sorte que je dormirai dorénavant en voyage, car les nuits commencent déjà à être passablement froides.

Le lendemain, je me trouvai un peu embarrassé quand le moment de partir fut venu. Celui de mes hommes qui avait mal au pied se dit dans l'impossibilité de continuer le voyage. J'essayai en vain d'en engager un autre; chacun me répondait que, n'ayant pas de provisions, il fallait chasser pour faire vivre la famille. Enfin, je pus obtenir un petit garçon de quinze à seize ans, qui avait l'unique avantage de connaître les rapides. Me voilà donc avec trois enfants pour exécuter la partie la plus dangereuse de mon voyage.

Quelques heures de marche nous avaient suffisamment éloignés du camp, lorsque tout à coup un de mes jeunes gens aperçut un orignal qui traversait la rivière à la nage : elle avait en cet endroit 1 kilomètre de largeur. Tous nous nous efforçons de l'atteindre avant qu'il ait pu gagner terre. Bientôt une balle qu'il reçoit dans la tête l'oblige de s'arrêter. Voilà mes gens heureux, se réjouissant à la pensée de manger de la viande fraîche et grasse. Je n'étais pas fâché non plus, je vous l'assure; mais je redoutais le retard que cette rencontre devait nous occasionner, et, par là, même, de ne pouvoir me rendre à Good-Hope. Pour ne pas perdre de temps, je priai, grondai et travaillai, et, après six heures de travail, nous pû-

mes continuer notre voyage. Je ne sais, Monseigneur, si quelques-uns de mes confrères vous ont déjà fait connaître l'orignal : c'est un animal qui, dans cette saison surtout, vaut bien un coup de fusil. Il est de la taille des chevaux ordinaires de France, et il leur ressemble assez par les formes de son corps, à l'exception des pieds qui sont fourchus; sa tête serait celle d'un cheval, si elle n'était surmontée d'un magnifique panache qui n'a pas moins d'un mètre d'envergure.

L'animal une fois mort, il fallait l'attirer à terre, et, après bien des efforts inutiles, nous ne pûmes que l'en approcher; notre faiblesse nous contraignit de le tirer de l'eau par morceaux, ce que mes sauvages firent avec beaucoup de dextérité. J'aurais aimé qu'ils y missent plus de propreté et moins de superstition. L'orignal n'était pas encore entièrement dépecé, que déjà une partie était dans la chaudière. Nous plaçâmes dans notre canot autant de viande qu'il put en porter, et nous laissâmes le reste pour les premiers occupants. Toute médaille a son revers. En tirant notre proie à terre, nous avons endommagé notre canot, et, pour surcroît de malheur, le malade que j'avais laissé le matin avait oublié de nous remettre notre gomme, et nous ne pouvions nous en procurer à l'endroit où nous nous trouvions. La graisse dont nous étions pourvus suppléa au manque de gomme, mais d'une manière insuffisante : il me fallait à chaque instant vider le canot; aussi nos couvertures étaient-elles toutes imbibées d'eau, et mon ornement fut-il passablement endommagé.

Le dimanche 15 septembre, je n'eus pas la consolation de dire la sainte Messe : j'avais cependant tout ce qu'il me fallait, sauf une cassette ou une planche pour déposer la pierre sacrée. Je me contentai par force de la Messe des sauvages, qui consiste en la récitation du Chapelet et des prières de l'Archiconfrérie. Nous passâmes une partie de la journée dans les rapides; plus d'une fois les vagues nous inondèrent littéralement. Nos deux sauvages poussaient alors un gros éclat de rire; je vous avoue que j'étais plus modeste; je secouai vite ma soutane pour ne pas laisser pénétrer l'eau jusqu'à la doublure, puis je me hâtai de vider la sentine.

Le lendemain nous arrivâmes au fort Simpson avant midi : je pus dire la sainte Messe et me dédommager ainsi des misères du voyage. Je n'ai pas trouvé ce poste aussi bruyant que je l'avais laissé. Il n'y a plus que quelques Anglais ou Écossais, un ministre protestant, sa femme et ses enfants, et enfin trois ou quatre sauvagesses dont les maris ou les enfants sont en voyage pour le service de la Compagnie. Je croyais ne faire que passer ici : je suis obligé d'y rester jusqu'à la fin du mois, ce qui me fait manquer la Mission de Good-Hope. Mon ministère serait complétement nul, si je n'avais ces quelques vieilles et leurs enfants qui, malgré les menaces, les promesses et les présents du ministre, viennent chaque jour se faire instruire. *A quoi bon aller le trouver,* disent-elles, *il ne nous montre pas même à faire le signe de la Croix.* Ici comme ailleurs le Dieu des humbles semble prendre plaisir à se révéler aux petits, tandis qu'il se cache aux superbes; j'en aime d'autant plus mon *infirma mundi elegit Deus.*

Mission de N.-D. de Bonne-Espérance, 15 novembre 1861.

Je suis resté par nécessité au fort Simpson jusqu'à la fin de septembre, et j'y ai reçu pendant tout ce temps une bienveillante hospitalité. Enfin, le 28, deux sauvages arrivèrent de Good-Hope ; ils étaient envoyés par la Compagnie pour porter les lettres. Je repartis le 30 avec eux et avec mon petit compagnon. Mon embarcation ne me coûta rien, je n'eus plus qu'à payer ma nourriture. Ces deux sauvages étaient moins désagréables que les précédents ; l'un d'eux était baptisé et l'autre commençait à se christianiser. Ils appartiennent à la tribu des Peaux-de-lièvre, que les Pères de Good-Hope évangélisent; ils comprennent le montagnais, comme les Esclaves, mais ils ont quelques expressions particulières que l'on ne comprend qu'avec le temps. Je ne pouvais plus espérer arriver à Good-Hope assez tôt pour voir les sauvages ; passer quelques jours avec nos Pères, puis revenir au fort Norman avant les glaces, tel était mon but. Le mauvais temps m'empêcha de le mettre à exécution et m'imposa de rudes fatigues.

Le 2 octobre au soir, nos bons Anges, sans doute, nous con-

duisirent à un campement de sauvages ; nous n'y trouvâmes qu'une femme et cinq enfants. Ils se hâtaient de venir à nous, mais quand ils me virent, ils se hâtèrent en sens contraire ; ils n'avaient jamais vu de prêtre, je leur causai donc une grande frayeur. La voix de mes hommes les rassura, ils osèrent s'approcher et même me toucher la main d'aussi loin qu'ils purent. A la lueur de notre feu, je baptisai les trois petits enfants : je donnai aux deux premiers deux patrons marseillais, saint Elzéar et sainte Delphine. Si jusqu'à présent nous n'avons pas ici de Missionnaires marseillais, nous avons été au moins tous envoyés de Marseille, et c'est encore de là que j'attends du secours pour ces pauvres sauvages. Je m'efforçai en vain d'apprendre aux autres à faire le signe de la Croix ; ce fut peine perdue. Le lendemain de grand matin, je me remis en route, recommandant mes trois jeunes chrétiens et leurs parents infidèles aux Anges Gardiens, aux Saints de Marseille et aujourd'hui je les recommande avec non moins de confiance, à l'Évêque de Marseille, à ce grand Chef de la prière, le Père des Missionnaires de ce pays, et, pour me servir de l'expression sauvage, le grand Père de tous nos priants.

Le 4, le mauvais temps commença ; je pus me rendre le soir au fort Norman, Mission de Sainte-Thérèse. J'y passai la nuit seulement et je repartis le lendemain après avoir dit la sainte Messe. Perdant alors tout espoir de pouvoir revenir par eau, je laissai là mon petit garçon, qui aurait eu trop de peine à marcher sur les premières glaces. Il m'en coûta de le laisser ainsi, car, outre qu'il me rend de grands services, j'aime cet enfant... Non-seulement je m'éloigne de lui, mais il n'y a ici personne à qui je puisse le recommander.

Nous partons malgré le vent du nord et la neige qui tombe à gros flocons ; je n'emporte avec moi que mes provisions et les objets absolument nécessaires au voyage. Mes deux sauvages étaient trop galants pour me laisser faire ma cuisine : ils y mirent de la dextérité et même de la propreté. Une fois entre autres, l'un d'eux en ma présence chercha avec soin, dans le collet et les manches de sa chemise, une quantité de petits animaux qu'il dévora... Pardonnez-moi, Monseigneur,

si je dis les choses comme elles sont, ou du moins sans détours. Quand ce sauvage en eut ainsi tué un grand nombre, il prit le pot dont je me servais pour boire, puisa de l'eau et se lava la bouche. Il avait fait assurément un acte héroïque de propreté, et il aurait osé ensuite faire la cuisine du Pape lui-même.

Nous n'avions pas encore les gros froids d'hiver ; mais nous avions les premiers froids auxquels on est bien plus sensible. Déjà il fallait faire son lit dans la neige, et cette première neige n'avait pas les avantages qu'elle a aujourd'hui, elle mouillait et s'attachait aux pieds, tandis que maintenant elle est littéralement aussi sèche que du sable. Le 6, jour de dimanche, le vent du nord devint si violent, qu'il nous fut impossible de continuer notre marche. Ainsi si je n'eus pas la consolation de célébrer la sainte Messe, j'eus celle de chômer le jour du Seigneur. Depuis le fort Simpson jusqu'ici la rivière Mackensie a en moyenne au moins un kilomètre de large ; d'où il résulte que, même en descendant le courant qui est très-fort, les vagues sont quelquefois tellement gonflées par le vent, qu'il est impossible d'avancer. Cependant la saison pressait, déjà les rivages se bordaient de glaces. Le vent tombant avec le jour, nous nous remîmes en route et nous marchâmes toute la nuit. Je n'eus pas le courage de ramer ni même celui de dormir, tant il faisait froid ! En allant à terre pour déjeuner, un glaçon, sans que nous nous en aperçûmes, creva notre canot. Lorsque nous y rentrâmes, je me trouvai dans l'eau et dans la glace ; il me fallut le reste de la matinée vider la sentine presque continuellement. Notre embarcation était si usée, qu'elle devenait dangereuse dans cette rigoureuse saison. Nous commencions à nous demander avec anxiété comment nous terminerions notre voyage, lorsque la divine Providence vint à notre secours au moment où nous y pensions le moins. Nous fûmes rejoints par une barque de la Compagnie qui revenait du grand lac d'Ours chargée de poisson. Nous laissâmes là notre dîner, abandonnâmes notre feu et même notre canot, nous montâmes dans la barque qui n'avait rien à craindre des premiers glaçons, et, aidés d'un bon

vent et du courant, nous arrivâmes, le 9 au soir, au fort Good-Hope, et je me transportai aussitôt à la Mission de N.-D. de Bonne-Espérance.

Le cher Père SÉGUIN, ayant eu connaissance de mon arrivée, accourut au-devant de moi, le Père GROLLIER venait aussi, mais sa santé ne lui permet plus de courir; je dirai même qu'elle ne lui permet plus de marcher. *Ne soyez pas surpris, Monseigneur,* me dit le Père SÉGUIN, *le Père* GROLLIER *sera si essoufflé quand vous le verrez, qu'il ne pourra pas vous parler*. Il n'était pas cependant à plus de deux cents pas de sa maison. Il ne put en effet me dire un seul mot, et je ne pus lui en dire davantage. J'ai voulu lui donner le bras pour l'aider à marcher, mais il n'y consentit point; il s'arma d'un bâton et me fit signe de ne pas l'attendre tandis qu'il monterait la côte tout doucement. Au sommet je trouvai le Frère KERNEY; il était occupé à enduire la maison de boue, quand il apprit mon arrivée, il n'eut que le temps de se laver les mains et le visage, et de faire quelques pas et de me demander de le bénir. J'entrai donc dans leur pauvre habitation; je cherchai où était le saint Sacrement; on me dit que le lieu où j'étais formant toute leur demeure, ils ne le possédaient pas encore. Je me prosternai alors à la place où nos Pères célèbrent chaque jour la sainte Messe, devant une image grossière représentant N.-D. de Bon-Secours couvrant de son manteau la chrétienté tout entière et l'image du Sauveur crucifié; c'est là toute la décoration de leur maison.

(*La suite au prochain numéro.*)

MISSIONS DE FRANCE.

MAISON DE N.-D. DE LA GARDE.

Fête de l'Annonciation de la T.-S. Vierge, 1864.

Nommé Supérieur de la maison de N.-D. de la Garde, le 19 mars 1862, à la place du R. P. Bernard, j'ai eu à me féliciter de commencer mon ministère sous le patronage du chaste époux de Marie.

Dans la communauté qui venait de m'échoir en partage je trouvai deux anciens confrères au dévouement bien connu : le P. Viala, qui poursuivait avec succès la sainte carrière des missions, et le P. Rey, aumônier de la prison d'arrêt et Palais de Justice. Trois autres Pères étaient attachés plus spécialement au service de la chapelle. Il me fut accordé d'adjoindre à notre maison un jeune Père du Calvaire qui me suppléait depuis un mois auprès des jeunes aveugles pour les instructions et l'administration des Sacrements.

La communauté compta ainsi sept Pères de résidence.

Notre œuvre essentielle en cet établissement est l'exercice du saint ministère à N.-D. de la Garde. Une seconde Mission nous y est conférée : la continuation de l'apostolat de la Congrégation auprès des pauvres et des âmes les plus abandonnées ; c'est à cette Mission que se rattache particulièrement le service de l'Institution des jeunes aveugles.

Je dois maintenant narrer l'ensemble de nos travaux

accomplis pendant deux ans, je relaterai aussi les faits appartenant à l'histoire moderne du sanctuaire dont nous sommes les gardiens.

Le pèlerinage de N.-D. de la Garde a pris depuis vingt-cinq à trente ans une extension fort remarquable, et ses progrès vont toujours croissants. Qu'il y a loin de ces foules qui se suivent surtout le samedi, le dimanche, les fêtes de la Très-Sainte Vierge et le beau mois de mai, à ces humbles concours de pèlerins qu'on rencontrait avant cette époque dans l'étroite chapelle, alors que un ou deux Prêtres au plus y célébraient la sainte Messe. En dehors des heures où s'offrait le divin sacrifice, le nombre des visiteurs était ordinairement si restreint, qu'on s'était habitué sans réclamation à tenir fermées les portes du Sanctuaire, de l'*Angelus* du midi à l'*Angelus* du lendemain matin. Si, pendant les longues heures de l'après-midi, quelque pèlerin gravissait la sainte montagne, il n'avait pas d'autre consolation, arrivé au seuil de la demeure de Marie, que de s'agenouiller devant une porte de fer, à claire-voie, et d'y adresser de loin des vœux, des hommages à l'auguste souveraine des cieux. A l'exception des secondes fêtes de Pâques, de la Pentecôte et au jour où la statue de N.-D. était remontée dans le sanctuaire, rarement on voyait ces flots pressés de la multitude qui tant de fois maintenant dans le cours de l'année envahissent la pieuse enceinte et inondent ses abords.

Il est hors de doute que l'un des plus grands mobiles propagateurs du développement des pèlerinages est l'appel d'une communauté religieuse auprès des autels qui en sont le terme. Un service éminent fut donc rendu au diocèse par Mgr de Mazenod, notre vénéré Fondateur, lorsqu'il attacha au sanctuaire de N.-D. de la Garde un certain nombre de ses Enfants, serviteurs de Marie Immaculée, pour en être les gardiens ou plutôt les Mission-

naires. En présence des résultats palpables et éclatants de notre ministère, on permettra aux Oblats de Marie de s'applaudir d'avoir coopéré puissamment à l'extension de l'antique pèlerinage.

Le grand événement ménagé à la capitale du monde catholique par la foi et la piété de Pie IX, le jour de la Pentecôte 1862, a multiplié de nobles et importantes visites au sanctuaire marseillais de la *Bonne Mère :* un nombre considérable d'Évêques et des milliers de Prêtres, avant de traverser les mers, ont voulu saluer et prier Celle que l'Église appelle avec bonheur *Stella maris*.

Dans l'une de ces matinées si fécondes en douces émotions, sept Prélats se sont rencontrés en même temps pour offrir le saint Sacrifice à l'autel de Marie. Nous avons vu chaque jour pendant deux semaines de trente à quarante Prêtres étrangers, accourus des diverses contrées catholiques de l'Europe, célébrant tour à tour la sainte Messe. Une fois le bourdon se fit entendre, et la ville apprit avec intérêt que nous avions voulu fêter d'une manière exceptionnelle l'heureuse arrivée de l'Évêque de Nîmes, accompagné d'une cinquantaine de ses Prêtres, qui devaient, le soir même, s'embarquer pour Rome. Grâce à ces solennelles rencontres, les exercices du mois de mai ont été plus brillants que de coutume. Nous n'avions d'ailleurs rien négligé pour en relever l'éclat, soit par des prédications bien nourries, soit par des chants habilement préparés, soit par la grâce et la splendeur des décorations qui environnaient l'autel et la statue de Marie.

La plupart des Prélats qui avaient visité le Sanctuaire avant leur départ vinrent remercier la Sainte-Vierge à leur retour. Nous devons noter surtout le pèlerinage de Mgr l'Évêque de Marseille, qui, pressé de rendre à Marie ses actions de grâces pour son voyage et pour les faveurs qu'il avait obtenues du Souverain Pontife, adressa, de l'au-

tel, une allocution émouvante où son esprit et son cœur se révélèrent admirablement dans le narré des grandes choses dont il avait été témoin. A la fin de son discours, Sa Grandeur annonça que le Pape lui ayant accordé la faculté de donner une fois dans chacune des Églises de son diocèse la bénédiction papale, il avait choisi le Sanctuaire de la *Bonne Mère* pour en répandre sur Marseille les premières et les plus ardentes effusions.

Le concours était considérable : les journaux avaient annoncé la visite de l'Évêque à sa chapelle de prédilection.

Bien des communautés, les Séminaires, des établissements d'éducation, des conférences, des congrégations d'hommes et de demoiselles, des tiers ordres, des cercles ne manquent pas chaque année d'accomplir leur pèlerinage à N.-D. de la Garde : leur réunion renouvelle les fêtes du Sanctuaire et en popularise toujours davantage la douce renommée. Parmi ces édifiants *rendez-vous* on remarque deux fois l'an les religieuses caravanes de Prêtres et de laïques qui prennent passage sur nos bateaux à vapeur, pour visiter les saints lieux de la Palestine. Ordinairement le Président de la caravane, qui est choisi parmi les Prêtres, après avoir célébré la sainte Messe, adresse une exhortation à l'assemblée, bénit les croix du voyage et les attache à la poitrine de chacun des pèlerins : la bénédiction du Très-Saint Sacrement et des chants liturgiques familiers à ces intéressants croisés accompagnent et clôturent leur exercice.

Nous avions terminé comme dans les années précédentes, c'est-à-dire avec de grandes consolations, la fête patronale de l'Assomption et son octave ; le lendemain de la dernière solennité, la colline de N.-D. de la Garde a vu se dérouler un magnifique triomphe. Ce jour avait été désigné par Mgr l'Évêque pour la consécration de la ville Épiscopale et du diocère au Très-Saint Cœur de Marie.

Une foule incalculable gravissait, deux heures avant la cérémonie, ces rochers sanctifiés que couronne la chapelle de la Sainte Vierge. Le cours Bonaparte, les sinuosités embaumées de son jardin, se remplissaient déjà de fidèles empressés. On eût dit un pèlerinage public de la cité auprès de son auguste Patronne.

Le ciel était beau, et les cœurs battaient d'une joie pure. La procession très-nombreuse de son côté eut de la peine à se frayer un passage, au milieu de ces hommes unis pour une imposante manifestation.

Cinq Prélats, au nombre desquels se trouvait Mgr SÉMÉRIA, en terminaient le cortége. Qu'il fut grand le spectacle donné en ce jour par l'Église de Marseille! Eh! qui aurait pu ne pas être vivement ému lorsque, de la riche estrade que nous avions érigée sur la plate-forme de la chapelle, Mgr Cruice d'une voix forte prononça l'acte de consécration au Cœur Immaculé de Marie : les acclamations qui suivirent et qui se prolongèrent assez longtemps, durent retentir comme un céleste écho sur nos places publiques, et dans nos rues, pavoisées pour le passage de la sainte milice. A la fin de la cérémonie, les cinq Prélats se recueillirent, et sur ces têtes profondément inclinées à leurs pieds, le long de la colline, sur tous les toits, sur la mer même, les plus amples bénédictions tombèrent de leur cœur, sous le regard de Celui qui devait providentiellement les féconder.

Nous verrons plus tard de quelle manière cette mémorable journée, ce contrat de Marseille avec le ciel reçut son anniversaire. Constatons en outre que dès ce moment les faveurs spirituelles accordées à Paris à l'Archiconfrérie de N.-D. des Victoires, furent étendues au Sanctuaire de N.-D. de la Garde. Tous les dimanches à l'issue des vêpres, un exercice y a lieu pour la conversion des pécheurs.

Trois jours après, sept Prêtres de la Société des Missions Étrangères partant pour Siam, montèrent à N.-D. de la Garde, suivis de plusieurs personnes zélées pour la propagation de la foi, et qui leur avaient offert dans leur maison une généreuse hospitalité; ces jeunes apôtres demandèrent la faveur d'offrir un *ex-voto* à la Très-Sainte Vierge, qui portât leurs noms respectifs et celui du pays de Mission, que chacun d'eux allait évangéliser. J'accédai avec joie à ce légitime désir : le modeste *ex-voto* a été placé avec honneur dans notre chapelle, et depuis s'est établi l'usage, déjà répété cinq fois, que tous les Prêtres des Missions Étrangères viennent déposer un *souvenir* équivalent, avec ses propres inscriptions, vrai témoignage de sainte fraternité aux pieds d'une commune Mère.

Puisque nous parlons ici d'*ex-voto*, nous ne poursuivrons pas notre récit sans toucher au moins le sujet des grâces extraordinaires qui ont pu être remarquées dans le cadre des mois que ce rapport comporte :

Je m'en tiendrai à en relater deux seulement, pour lesquelles on m'a communiqué un procès-verbal en forme, dont je donnerai le résumé.

Le premier est écrit de la main même du général d'Orgoni, scellé de son sceau et daté du 28 mai 1863 :

Le général y déclare que Louis-Charles-Gaston, son fils, étant arrivé à l'état le plus voisin de la mort, fut délaissé par les médecins et abandonné par eux, comme étant réduit, à peu de chose près, à l'état de cadavre.

« C'est alors, dit-il, que ma foi dans l'intervention de N.-D. de la Garde se réveilla au point qu'en toute hâte j'expédiai télégraphiquement une dépêche ainsi conçue :

« Au R. P. recteur du Sanctuaire de N.-D. de la Garde,
« Marseille : Aussitôt cet avis reçu, allumez le plus gros
« cierge dans la chapelle, et que la première Messe soit

« célébrée pour mon enfant qui est prêt à rendre son âme. »

« L'enfant, alors étendu sur un coussin demeura la nuit tout entière sans produire un mouvement : à peine reconnaissait-on une faible chaleur répandue sur le tronc seulement. Mais vers la septième heure du matin, ses yeux s'entr'ouvrirent; sa respiration devint perceptible : bientôt il put avaler quelques gouttes d'eau sucrée : un quart d'heure plus tard, il prit le sein de la nourrice, étant déjà plein de vie.

« Deux jours après je reçus les quelques mots suivants : *Je me suis conformé à vos intentions, et j'ai dit la sainte Messe pour l'enfant.*

« Or, dit le général en terminant, il a été vérifié depuis que la sainte Messe avait été célébrée *un peu avant* l'instant où la Sainte Vierge m'a rendu mon enfant, qui continue à être plein de force et de santé et qui vivra longtemps, je l'espère, pour glorifier la puissante intercession de N.-D. de la Garde.

La seconde faveur a été accordée à un autre enfant également sur le point d'expirer et pour la conservation duquel le père, plein de religion, fit plusieurs vœux que le ciel enfin exauça.

Ce père a livré à un artiste de Marseille l'expression de sa reconnaissance. C'est un procès-verbal fort éloquent, nous l'avons décrit plus au long dans un journal de la cité. Voici une partie de notre article :

« Une délicieuse petite toile de 0m,70 sur 0m,50 a été offerte au sanctuaire de N.-D. de la Garde. C'est là le vrai *ex-voto* de la piété catholique. L'art, l'histoire et la foi se sont unis pour en consacrer l'humble et poétique sujet.

« Hâtons-nous d'en féliciter l'auteur et de bénir aussi l'intelligente générosité de la famille, qui n'a pas reculé devant la dépense exigée de sa reconnaissance.

« L'œuvre de M. Bronzet ouvre la voie au projet ré-

cemment conçu de préparer pour la nouvelle chapelle une heureuse application de la pensée chrétienne et traditionnelle dans les tableaux vulgairement désignés sous le vocable d'*ex-voto*. . . . .

« M. Bronzet a compris que dans le sanctuaire de N.-D. les *ex-voto* parlaient à l'âme et au cœur. Il a pu voir bien souvent la suite des fidèles des deux sexes et de tout rang parcourant avec un intérêt sensible la collection des tableaux qui forment une sorte de couronne à la Vierge de toute consolation. Ardent à maintenir les respectables traditions de nos pères, il a remarqué aussi comme nous, comme tous, que les pèlerins de Marie contemplaient avec plus d'amour les scènes d'*histoire locale*, si l'on me permet cette locution, en présence d'œuvres qui pour la plupart n'ont aucun mérite au point de vue de l'art. Son pinceau avait à répondre à la piété, aux actions de grâces d'un père, d'une mère, il n'a pas hésité à en écrire le sujet comme une miraculeuse histoire, pour qu'il figurât à l'ombre de *celle* qui fut et demeure le principe, le terme de toutes ces annales intimes de la pauvre humanité.

« Voici le fait : un petit enfant commençait à mourir, ses parents s'épuisaient en douleurs et en prières aux pieds de la Mère de Dieu. Un vœu jaillit de leurs cœurs, l'enfant est guéri instantanément.

« Thème fort simple sans doute ; on jugera du succès avec lequel il a été rendu. Au premier plan, une légende attire l'attention : elle remplit la face d'une base qu'on dirait un tombeau désormais fermé :

VIRGINI DEIPARÆ
AFFLICTORVM CONSOLATRICI
PRO RESTITVTA FILII SALVTE
EXVLTANTES VOTA SOLVVNT
A.-J. ET M.-P.
MDCCLXII.

Or, sur ce socle, repose un berceau où l'enfant bien-

aimé se meurt. Accablée sous le poids de son malheur, la mère succombe à la souffrance. Au chevet du berceau, l'*ange de la paix*, dont Chateaubriand a invoqué l'apparition d'une manière si gracieuse auprès de la couche des chrétiens mourants, est déjà descendu du ciel pour fermer les yeux de l'enfant à la lumière. Tandis que le doux messager de Dieu touche délicatement de ses deux mains la fleur d'innocence qu'il est venu cueillir, soudain il a senti vers le cœur l'attouchement d'un sceptre d'or ; il lève le front entouré de l'auréole, et son regard, respectueusement souriant, a reconnu la Souveraine des deux mondes en diadème glorieux. La Vierge-Mère a fait acte de puissance ; le sceptre d'or rappellera la vie dans les veines de l'enfant. Admirable enchaînement ! Jésus encore au premier âge se tient debout aux genoux de sa Mère ; un tout petit enfant au type éthéré, à robe blanche traînante, s'est prosterné les mains jointes devant lui. D'où vient-il ? que demande-t-il, dans cette attitude de suppliant ? L'enfant est lui-même habitant de la lumière, ange qui vivait sous le pavillon des mortels il n'y a que peu de mois, et qui est aujourd'hui le frère des esprits célestes ; mais il était aussi le frère selon la chair de l'enfant qui va mourir. Il a prié le Sauveur de conserver à sa propre mère son second-né, vu qu'elle avait fait dans sa personne et avec beaucoup de résignation le sacrifice du premier. Le Dieu enfant qui brise et ressuscite à son gré l'aiguillon de la mort, a transmis à sa mère le droit de vie. Le prodige ne s'est pas fait attendre. L'ange de la paix devra remonter au ciel, rendant à ses parents le privilégié de tant de prières et de tant d'amour.

« Telle est la scène de notre *ex-voto*. On se laisse attendrir en parcourant ces détails et l'on participe par le cœur à la joie de la famille qui a laissé pour la postérité un mémorial votif, *vota solvunt*.

« Je puis me dispenser de signaler à l'admiration des artistes catholiques et la composition du sujet, et le charme de son caractère, la disposition et l'ensemble des personnages qui composent ce drame élevé. . . . .
Il n'y aura donc qu'une voix, nous osons le dire, pour faire l'éloge du tableau de M. Bronzet ; comme il n'y aura qu'un désir, nous l'espérons surtout, de voir se multiplier de pareils *ex-voto.* »

Parmi les pèlerins qui continuent à fréquenter le sanctuaire de N.-D. de la Garde, qui offrent des *ex-voto*, font brûler des cierges, laissent dans les troncs ou déposent dans les bassins à la quête, d'abondantes largesses, il faut mettre au premier rang les équipages des navires, et les passagers avant et après leur voyage, et les parents et les amis de ceux qui s'embarquent ou retournent à Marseille. N.-D. de la Garde est assise aux portes de la France comme pour accueillir les hôtes des mers et les couvrir de ses maternelles bénédictions ; elle reçoit le dernier vœu à la séparation de la patrie, et les premiers saluts au retour.

Comme le 11 juillet 1832, à l'occasion du départ d'un célèbre pèlerin, on pourrait écrire chaque jour ce qu'il a consigné aux premières pages de son voyage en Orient. « Le matin à notre insu, à l'heure même où le vent entrait dans nos voiles, une femme de Marseille, accompagnée de ses enfants, a devancé le jour et est allée prier pour nous au sommet de la sainte montagne, d'où son regard ami voyait sans doute notre vaisseau comme un point sur la mer. »

« Montez à N.-D. de la Garde, » s'écriait M. Ambroise Rendu, dans un remarquable opuscule intitulé *Un mot sur les images dans les écoles*, « voyez ces braves matelots prosternés devant la Madone ; ils ont parcouru l'Océan à travers mille dangers ; ils ont souffert l'horrible torture de

la faim ; ils ont vu périr leur vaisseau ; il leur faut pourtant recommencer leurs courses périlleuses ; eh bien, ils se sont agenouillés devant la bonne Mère ; ils ont prié devant la statue que lors d'un précédent naufrage ils avaient invoquée pour conserver au moins la vie sauve, et les voilà qui se relèvent pleins de confiance et de courage, redemandant la mer, malgré ses affreux périls. »

Nul ne s'étonnera donc de voir en si grand nombre, dans la chapelle de Marie, ces petits bâtiments suspendus au lambris, ces navires dessinés ou peints à l'aquarelle appendus aux murailles, et nous nous garderons bien de faire disparaître ces naïves représentations de la prière et de la reconnaissance. Au contraire, nous tendrons à les multiplier pour qu'on n'oublie jamais sur tous les rivages et sur chaque mer que N.-D. de la Garde est toujours la Patronne des marins.

Le jour même où j'écris ces lignes, je vois, de ma croisée, monter au sanctuaire une famille, père, mère, enfants, matelots ; l'un d'eux, c'est le capitaine sans doute, avec un jeune homme porte triomphalement sous un grand globe de verre un beau navire, que je distingue fort bien et qui doit être le modèle de celui sur lequel ils ont déjà affronté bien des mers en courroux. Demain matin, nous lui consacrerons une place de prédilection.

L. T. Dassy, O. M. I., *Supérieur.*

(*La suite au prochain numéro.*)

MAISON DU SCOLASTICAT A AUTUN.

—

Autun, Scolasticat, mars, mai 1864.

Mon très-révérend et bien-aimé Père,

Le Scolasticat, votre maison de prédilection où se traitent les intérêts les plus chers de nos maisons de France et de l'étranger, compte environ dix-huit mois depuis sa translation de Marseille à Autun. Or, s'il a commencé d'agir, il n'a pas encore commencé d'écrire. Ce silence, à la fin, deviendrait, peu s'en faut, aussi répréhensible que l'inaction. Je devine votre désir, et depuis plusieurs semaines, ce désir me presse si fort, il me revient si souvent en pensée, que je me sens à chaque instant sous le coup d'une bienveillante accusation et d'un paternel reproche.

Nous ne pouvons ignorer, mon Très-Révérend Père, et c'est là une de nos plus douces consolations comme aussi la raison de notre confiance au succès de notre œuvre, l'intérêt avec lequel vous suivez tous les incidents de notre vie au Scolasticat. Nous reconnaissons en cela le Père qui s'enquiert de tout, qui veut tout voir, tout connaître pour applaudir au bien et l'encourager, pour redresser les erreurs ou stimuler les retards, s'il y a lieu. C'est ici en effet, vous nous l'avez dit assez souvent, que se trouvent les espérances de la famille. Comment ne s'y trouveraient pas également vos plus vives affections et vos plus incessantes sollicitudes?

Je me rends donc à vos désirs, j'ai hâte de prévenir votre rappel à la circulaire du 3 avril 1862. Il est plus que temps, j'en conviens, de jeter un coup d'œil sur l'espace

parcouru et de noter en passant ce qui peut intéresser dans notre Chronique locale. Si les rapports mensuels et les fréquentes relations épistolaires que j'ai le bonheur d'entretenir avec votre paternité, ne vous ont rien laissé ignorer de ce qui se passe parmi nous, il appartient au compte rendu que vous avez si utilement restitué sous une nouvelle forme, de formuler la résultante générale de toutes ces informations particulières, de faire apprécier avec plus d'ensemble, partant avec plus d'exactitude, la position, et enfin de répondre au bienveillant intérêt que la charité inspire à des frères aînés pour des frères plus jeunes.

Je n'oublierai aucune de ces fins dans la rédaction que j'entreprends : elles en seront la règle et la mesure. Je n'oublierai pas non plus que ces lignes doivent être, pour plusieurs dès cette année, et pour un grand nombre dans la suite, un souvenir du berceau où ils prirent naissance à la vie religieuse, du champ de manœuvres où ils firent leurs premières armes, où ils s'exercèrent par maintes évolutions à la stratégie de l'Apostolat aussi bien qu'aux dures épreuves des luttes personnelles ; un souvenir de cette maison de travail, foyer de lumières, où leurs jeunes intelligences, facilement impressionnables à tout ce qui est grand, noble et beau, se plongèrent avides de vérité dans les profondeurs de la science théologique, et où leurs âmes émues goûtèrent la connaissance du Verbe dans les douceurs de l'oraison et les hauteurs d'une contemplation que rien ne venait interrompre ; un souvenir enfin de ce nouveau cénacle où la couronne sacerdotale fut posée sur leur tête, la puissance leur fut donnée sur le corps du Sauveur et la plus glorieuse Mission, signifiée en ces termes : *Ite ad oves quæ perierunt de domo Israel... Euntes docete omnes gentes...*

En l'année 1859, nos premiers Supérieurs ne pensaient

aucunement, je suppose, à nous préparer hors de Marseille une demeure nouvelle. On n'avait pas encore mis la dernière main à ce vaste établissement de Montolivet qui s'embellissait tous les jours dans les limites de la pauvreté et le bon goût de la sévérité religieuse. Notre Bien-Aimé Père était rayonnant de jeunesse au sein de ses grandes œuvres et de ses soixante-dix ans. Sous sa paternelle protection, nous pouvions nous promettre encore de grandir et de nous fortifier de longs jours avant le temps de l'épreuve.

Aujourd'hui cependant il n'est pas impossible de reconnaître que ce qui n'était pas dans la pensée des hommes était néanmoins arrêté dans les desseins de Dieu. L'événement dont je parle, auquel on ne pouvait pas se préparer, pas plus qu'on ne pouvait s'y attendre, recevait dès lors, par la conduite de la divine Providence, un commencement d'exécution.

Saint Lazare de Béthanie, l'ami du Sauveur, premier Evêque de Marseille, dont le corps, comme l'attestent les plus authentiques monuments, fut transféré en la ville d'Autun vers le milieu du neuvième siècle, par Gérard de Roussillon, établissait entre les deux Eglises une fraternité de longue date. Je n'oserais dire que cette fraternité n'eut jamais d'expression autre que ces démonstrations peu courtoises dont la tradition garde le souvenir, ce déploiement de forces aux jours des solennités religieuses, dans le but de protéger le précieux trésor contre un retour offensif des Marseillais dépossédés. Ce que je puis affirmer, c'est qu'avant Mgr de Mazenod, notre vénéré Fondateur, jamais aucun Evêque de Marseille n'était venu vénérer à Autun les saintes reliques de l'Apôtre de la Provence.

Si les Eglises de Marseille et d'Autun étaient sœurs, les deux éminents Prélats d'Autun et de Marseille ne pouvaient se rencontrer sans s'accorder mutuellement estime

et vénération. Comme témoignage de cette haute affection entre les deux nobles cœurs eut lieu un échange touchant, et dont le sens ne dut pas échapper aux délicates intentions de nos vénérés Seigneurs. Chaque Evêque donnait *de meliori bono :* Mgr de Marseille, tirant du trésor de son cœur, donnait à l'Eglise d'Autun une famille d'Oblats. Mgr d'Autun, n'écoutant que l'inspiration de sa générosité, retirait du trésor de son église un bras de saint Lazare, pour l'offrir en présent à l'église de Marseille. C'est une belle origine pour nos Pères de *Saint-Jean.* Ils s'en souviennent et ne sont point en dessous de la Mission qui leur incombe.

Ce fut entre ces deux événements que Mgr de Mazenod vint donner le salut fraternel à Mgr Frédéric-Marie-François de Marguerie, et vénérer les sacrées reliques de l'ami de Jésus, avec cette foi profonde, ce sens exquis de piété et cet amour ardent des grands souvenirs que tout le monde lui a connus et qu'ici on se plaît à nous rappeler encore, plusieurs années après un passage si rapide.

Mgr de Mazenod était accompagné dans ce voyage par le R. P. Fabre, Supérieur du Grand Séminaire de Marseille. Vous deviez, mon Très-Révérend Père, recevoir la succession et continuer les œuvres du saint Evêque, sitôt ravi à l'affection de ses enfants ; Dieu vous faisait entrer sur ses travaux avant qu'il eût entièrement achevé sa tâche. Celui qui écrit ces lignes faisait alors partie de cette heureuse famille qui, pendant plusieurs années, a eu le bonheur de travailler avec vous et sous votre direction à la formation des âmes sacerdotales. Nos cœurs vous suivaient partout, et vous nous écriviez d'Autun pour nous faire assister et aux cérémonies religieuses et à la cordiale entrevue. Qui eût pu dire alors, et qui n'admirerait aujourd'hui, sans la comprendre encore dans toutes les parties de son œuvre, la conduite de la Divine Providence?

Quand les jours de deuil furent venus, Marseille eut pour nous des sympathies, elle eut aussi des rancunes gratuites et des inimitiés ardentes. Nous fûmes plus touchés des unes qu'offensés des autres. Dans l'ordre des sentiments il y avait compensation. Dans l'ordre des faits, il en devait être autrement. L'animosité, qui ne le sait? appartient à l'action; la bienveillance à la contemplation : les ennemis parlent haut et s'agitent sans fin, les amis s'indignent en secret et réprouvent en silence. Je me tais moi aussi, de peur que ma plume ne vienne à trébucher sur un sujet si glissant. Après bientôt deux ans de diversion je sens que j'ai besoin de me défier et de me contenir, et ce n'est pas sous le couvert d'une publication de famille qu'il serait convenable de faire le procès à ceux de qui nous croyons avoir à nous plaindre. Aujourd'hui comme au premier moment je veux m'attacher à cette ligne de conduite si lumineusement tracée par votre exemple, mon Très-Révérend Père. Esprit de foi, calme, modération, respect de l'autorité religieuse toujours digne de révérence alors même que par erreur elle nous est contraire. Devant l'ensemble des faits qui se produisirent pendant un an et qui aboutirent à une sorte de catastrophe, je ne dirai que deux mots : Dieu l'a permis ; et, en m'adressant à ceux de nos frères qui n'ont assisté que de loin à nos tribulations : Soyez en paix, nous avons partagé le sort de notre Bien-Aimé Père, avec lui attaqués en tout, convaincus ?... en rien.

Par des motifs dont vous n'aviez à rendre compte à personne et qu'aucun de nous n'a senti le besoin de vous demander, vous avez transféré le siége de votre administration à Paris.

Bientôt après, le Grand Séminaire autrefois relevé par Mgr de Mazenod, créé dans sa double existence matérielle et morale par le vénérable P. Tempier, qui l'a dirigé pen-

dant vingt-huit ans comme Supérieur, nonobstant quarante années de dévouement et d'administration irréprochable, le Grand Séminaire nous était retiré, pour quelles raisons ? sur quels reproches ? je l'ignore. Mais pour répondre à tous les griefs et pour annuler *à priori* tous les prétextes, qu'il me suffise de dire qne nous avions alors pour Supérieur le R. P. Lagier, bien connu pour sa science théologique et son habileté dans la direction des âmes, lui que vous avez appelé depuis à partager avec vous la sollicitude pour les intérêts généraux de la Congrégation. Nous avions pour professeur de morale le R. P. Rambert, à qui vous avez confié l'œuvre importante d'un de vos Noviciats, œuvre que déborde encore l'activité de son zèle et de son intelligence ; pour professeur d'exégèse, d'histoire et d'éloquence sacrée, le R. P. Delpeuch, qui suffisait à tout avec un talent supérieur, et qui aujourd'hui est à la tête des Missions bordelaises ; pour professeur de droit canon, le R. P. Corbin, qui a payé de sa santé, compromise jusqu'à des crachements de sang, ses thèses contre le libéralisme moderne et qui a vu aussi, sans être dépassé, son horizon s'agrandir au Séminaire de Fréjus ; pour professeur de philosophie, le R. P. Séméria, qu'accompagnait à son entrée dans l'enseignement l'estime de tous ses frères et condisciples. Il est vrai que le dogme était faiblement représenté. Mais je me rassure par la pensée que dans le cas d'un défi ou d'une suspicion, je n'étais que le sixième obligé de relever le gant.

Le Scolasticat, qui ne supportait les graves inconvénients de sa position géographique qu'à raison de l'affection paternelle sous laquelle il avait grandi, et qui les aurait peut-être supportés encore à raison de précieux souvenirs et d'une considération qui ne demandaient qu'à être respectés, le Scolasticat allait se trouver sans compensations en présence de difficultés nombreuses.

D'un autre côté, tout se disposait en notre faveur. Sa bienveillante protection, on la retrouvait dans un illustre et saint Prélat qui s'est glorifié d'avoir hérité de l'affection paternelle de Mgr de MAZENOD pour ses enfants. Autun était la ville centrale, la ville silencieuse, la ville des études ; c'était le *refrigerium* après les eaux et le feu de la tribulation. La pensée de saint Lazare, le souvenir du bon accueil, la mémoire de notre bien-aimé Père, qui était là vivante, tout cela revenait à l'esprit, l'occupait et le préparait. Il ne fallait plus qu'une inspiration soudaine, plus qu'un mot. Cette inspiration et ce mot vinrent d'Autun, et ils furent accueillis comme venant du Ciel.

L'ancienne cité éduenne, devenue *Augustodunum* sous la domination romaine, sœur et émule de Rome, comme le porte sa légende, *Soror et æmula Romæ*, Autun est située au point d'intersection de deux grandes chaînes de montagnes, dont l'une s'étend à l'ouest vers l'Océan, et forme le bassin de la Loire ; l'autre, vers la Méditerranée, au midi, et forme le bassin de la Saône et du Rhône. Le département de Saône-et-Loire occupe le sommet de ces deux versants ; ses eaux sont tributaires des côtes de Bretagne et des côtes de Provence. A leur tour, les deux mers lui font hommage, et c'est sur son territoire qu'elles communiquent entre elles par le canal du Centre. La ville est assise sur une dune dont la base, au midi, se perd brusquement dans le flanc de la montagne qui nous borne et nous domine de ce côté-là, tandis que, de l'autre, la déclivité va insensiblement se perdre dans les eaux sinueuses de l'Accaron et de l'Arroux, au delà desquels une vaste plaine de prairies et de céréales nous laisse apercevoir les horizons de la Côte-d'Or et de la Nièvre.

Aux temps de sa splendeur, la populeuse cité avait porté son enceinte et le luxe de ses palais et de ses temples jusqu'aux berges des deux rivières qui coulent à environ 1,500

mètres du point culminant, centre actuel de la vie. Autour des champs appelés encore aujourd'hui du nom de cité, et qui n'ont gardé avec le nom que les débris de la chose, savoir : des ossements, des colonnes tronquées, des chapiteaux appartenant à tous les ordres et à toutes les époques, des agglutinations de petits cubes de marbre qui nous révèlent la richesse et la profusion des mosaïques au temps d'une antique gloire ; autour, dis-je, de ces champs solitaires, on peut suivre, presque sans interruption, ces indestructibles murailles dont la profane spéculation n'a pas même toujours réussi à détacher, pour des constructions vulgaires, le revêtement extérieur en petit appareil, disposé par assises régulières avec une merveilleuse précision, selon les règles de l'art romain.

Une seconde enceinte, dite de François Ier, enserre la ville, sans la presser toutefois, dans la circonscription actuelle. Vers le sommet de la dune, et au passage étroit qui la sépare de la montagne, les deux enceintes coïncident, et n'en sont plus qu'une seule sur laquelle diverses époques ont laissé diverses empreintes. On y admire, par exemple, une grande et belle tour qui n'appartient ni aux Romains ni à la Renaissance, mais au douzième siècle. Cette riche parure de la noble dame romaine impose à mon imagination un souvenir d'enfance. Elle ne me paraît pas mal imitée en celle de nos fières amazones des Alpes, lorsque, la mitre en tête, et dextrement assises sur leur mule d'ébène, elles étalent avec complaisance une double rivière d'or, dont les rangs tombent inégaux sur leur noble poitrine, pour marquer sans doute en même temps l'étroite obligation des devoirs et l'honorable latitude de la condition, la force et la douceur du lien dont elles s'honorent. Ainsi m'apparaît, sauf peut-être la signification que je ne garantis pas la même, la double enceinte d'Autun.

A ce collier d'honneur s'attachent des joyaux de prix.

Sur le parcours de nos antiquités séculaires, la pensée du touriste est reportée, non sans satisfaction, soit à ces temps de l'élégance architecturale qu'on appelle le siècle de François Ier, soit à ces temps de la force et du grandiose qu'on appelle la période romaine. Des bastions trois quarts circulaires, faisant saillie de distance en distance sur les lignes droites, offrent à l'œil émerveillé l'aspect le plus pittoresque. Trois de ces tours décorent notre propriété. Mais là ne sont pas les grands souvenirs.

Sur la plus grande et plus ancienne ligne de fortifications demeurent encore debout deux portes monumentales dont je ne donnerai pas la description, pour ne pas sortir des limites où se renferme l'intérêt des lecteurs bienveillants. Il suffira de dire que l'une d'elles a été témoin du premier drame émouvant du christianisme dans ces contrées. C'est là que l'illustre Église d'Autun a jeté ses fondements, et a scellé dans le sang sa première pierre.

La légende authentique de saint Symphorien touche de trop près, malgré l'intervalle des siècles, à notre maison, pour qu'il me soit permis de l'omettre. Mais puisque nous sommes à ce point dominant de l'histoire locale qui sépare le paganisme du passé et le christianisme de l'avenir, avant de quitter l'extrême limite de la ville et de rentrer dans ses rues de modeste apparence et de médiocre intérêt, jetons un regard autour de nous, afin de saisir d'un coup d'œil les ruines ou les transformations du passé que nous ne pouvons pas décrire en détail.

Au lieu même où nous sommes, la religion chrétienne, usant de son triomphe, a converti en église, et dédié à l'apôtre saint André une tour qui accostait la porte pour sa défense. De là le nom de Saint-André donné à la porte elle-même et au quartier.

D'ici l'œil ne peut se distraire au point de s'arrêter tout d'abord sur autre chose que sur l'ancienne basilique. Elle

couronne la ville, élevée en amphithéâtre sur les pentes de la colline. L'idée qui s'y attache domine tous les souvenirs : c'est la victoire de la vie chrétienne sur le culte païen, c'est l'aspiration de la terre vers le ciel, c'est la merveilleuse expression d'une piété qui a valu à la ville d'Autun le glorieux titre de Ville du Christ : *Œdua Christi civitas*, disent les monnaies de Charles-le-Chauve. De tous les points environnants, et à de grandes distances, on voit la maison de Dieu comme le sommet des choses humaines appuyer sa base au-dessus des habitations de l'homme, et dessiner sa flèche élégante dans l'azur des cieux. L'édifice est dédié à saint Lazare, à sainte Madeleine et à sainte Marthe. Il est marqué du caractère de plusieurs époques différentes : le porche, la nef, les bas-côtés, le transept avec son portail, c'est-à-dire tout l'édifice primitif, sont du douzième siècle. Les chapelles, au nombre de quinze, et la flèche, « l'un des monuments de ce genre les plus intéressants par sa hauteur, son élégance et la hardiesse de son appareil[1], » appartiennent au quinzième et au seizième. Le revêtement intérieur de l'abside principale, en beau marbre de couleur, paraît d'une époque relativement récente, et tout à fait dans le goût de la renaissance.

Dans le fond du tableau se dressent les plateaux élevés de Mont-Jeu et de Mont-Dru (*mons Jovis*, *mons Druidum*). A notre droite, dans la plaine, au delà des murs et de la rivière, les ruines d'un temple de Janus. Plus près de nous, le fameux temple de Cybèle, première divinité du pays, dont le culte abominable était célébré avec un emportement plus que frénétique, et fut l'occasion du martyre de saint Symphorien. Ce cloaque infect des plus viles passions fut, dès la fin du sixième siècle, purifié par la Religion, qui en fit un asile de vierges chrétiennes, œuvre

[1] M. l'abbé Faillon.

à laquelle, dit-on, le nom de Brunehaut ne fut pas étranger. Cette fondation, placée d'abord sous le vocable de la Sainte Vierge, est devenue l'abbaye, puis la paroisse de Saint-Jean-le-Grand. Aujourd'hui, les Oblats de l'Immaculée Vierge Marie y offrent la victime sans tache, pour laver éternellement un éternel outrage à la sainteté de Dieu, et de là ils étendent au loin, par la parole, les fruits de ce sacrifice. L'officine de vices, la pierre de scandale et le lieu de la dégradation sont devenus une officine de vertus, un foyer de sainteté, un principe et une espérance de régénération chrétienne.

Devant nous, l'histoire évoque les pierres que le temps a renversées. Des monuments funèbres d'abord, enfouis dans le polyandre ou cimetière que voilà sous nos pieds, forment la base d'un panorama qui se continue par le théâtre, le cirque, les temples, les palais, le prétoire, le Capitole, et, par-dessus tout, l'autel de Jupiter (*mons Jovis*); car Rome ancienne avait apporté tout cela à la Rome nouvelle.

A notre gauche, sur le versant nord-est de la montagne qui regarde la ville, nous demandons ce que veut dire cette lourde pyramide, contrastant comme un roc dénudé avec la fraîcheur du paysage. Elle marque l'endroit où fut le *Champ des Urnes*, et nous n'y arrivons qu'en passant par la rue des *Mânes*. Là encore se trouvait un polyandre, celui de l'époque druidique, et l'on pense que la pyramide recouvre la tombe de Divitianus. En continuant à tourner sur notre gauche, nous rencontrons les *Dieux Termes* et la pierre sacrée appelée Pierre du Cerf (*petra cervalis*).

Si nous achevons de nous retourner sur nous-mêmes, nous nous trouvons en face de quatre nouvelles localités importantes : Saint-Pierre-l'Étrier, qui a reçu son nom de la *voie pavée* (*via strata*) sur laquelle les premiers fidèles élevèrent une église au prince des Apôtres. Saint-Martin,

ancien temple de *Saron* ou divinité du chêne, théâtre illustré par les prédications et les miracles du grand thaumaturge de la Touraine, par les austères vertus des disciples de saint Benoît, et aujourd'hui encore séjour embaumé et embelli par tout ce que le caractère sacerdotal offre de plus divinement attrayant et surnaturellement aimable. Chaque point de ce territoire a deux histoires et le moindre vestige de l'antiquité, pour peu qu'on l'interroge, nous révèle une source intarissable de contrastes, non pour satisfaire une curiosité stérile, mais pour commander une admiration reconnaissante des œuvres de Dieu et de sa conduite miséricordieuse sur le peuple chrétien. Là où furent honorés les dieux farouches de la race gauloise, là où les autels avides se rougirent plus d'une fois du sang des victimes humaines, là où le druidisme avait ses écoles et ses mystères, là aujourd'hui la vénérable et savante Société de Saint-Sulpice donne à nos générations de Prêtres les leçons de la piété, de la science et du dévouement, là se forment à l'héroïsme de la charité les Apôtres stationnaires des paroisses, et les Apôtres voyageurs de la Chine ou de la terre d'Anam. Là, enfin, dans la méditation des mystères eucharistiques et la participation au sacrifice de l'autel nouveau, l'homme apprend à donner son sang pour le salut de l'homme et pour la gloire de Dieu.

Le quartier de Saint-Symphorien, si le sang de son martyr n'avait pas pénétré dans le sol, n'aurait plus rien de ce qui fit sa gloire. Son abbaye? détruite ; son église? violée. — Saint-Pantaléon est le chef-lieu des trois petits États que nous venons de nommer. Il a longtemps abrité sur son territoire les reliques de Saint-Symphorien. Sa jolie petite église romane toute neuve remplace les monuments ruinés des lieux circonvoisins, elle en résume aussi toute la gloire.

Il est un lieu que nous n'avons pu apercevoir de l'endroit où nous sommes, et qui nous intéresse au premier chef. Nous avons bien vu en quelle terre fut jetée la semence d'où a surgi le grand arbre de la chrétienté d'Autun. Mais nous n'avons pas vu dans quel jardin de bénédiction s'est balancée la tige qui la portait dans sa fleur. Transportons-nous-y, c'est là du reste que nous devons retrouver notre maison, notre famille, nos occupations, notre prière commune. Là, nous laisserons notre esprit s'étendre en liberté dans ses réflexions, et notre cœur prolonger ses actions de grâces. Là, nous serons chez nous !...

Jusqu'au milieu du deuxième siècle on ne trouve point d'Église d'Autun hiérarchiquement organisée. Cependant l'Évangile y était secrètement connu et pratiqué par un certain nombre de familles, qui avaient dû recevoir la lumière de la foi de quelque Apôtre Missionnaire, débiteur de la bonne nouvelle à plus d'une contrée, obligé par conséquent d'émigrer sans cesse de peuplade en peuplade et de faire en courant la conquête des âmes au royaume de Jésus-Christ.

Vers l'an 160, sous le Pontificat d'Anicet, une colonie d'Apôtres, partie du pays de l'Ionie, reçut en passant à Rome la mission d'évangéliser les Gaules. Cette colonie célèbre envoyée et conduite jusqu'à Rome par saint Polycarpe, ce sont les apôtres Pothin, Irénée, Bénigne, Andoche, le diacre Thyrse, le sous-diacre Andéol et probablement avec eux Ferréol et Ferrution, Valérien et Marcel, Félix, Fortunat et Achillée. Ainsi que le font entendre les Bollandistes : *Polycarpus transmisit Beatum Irœneum cum innumerâ multitudine prœdicatorum ;* Lyon devint le foyer d'où rayonna la lumière nouvelle. Or, pendant que Pothin se donnait Irénée pour successeur et se multipliait dans ses deux autres disciples Marcel et

Valérien, le jeune Andéol portait l'Évangile dans les montagnes du Vivarais; Félix, Fortunat et Achillée à Vienne; Ferréol et Ferrution à Besançon; Andoche, Bénigne et le diacre Thyrse à Autun.

Dans cette dernière ville une famille patricienne avait embrassé le Christianisme et en pratiquait les plus sublimes vertus. Elle se composait d'un vénérable père nommé Fauste, d'une héroïque mère nommée Augusta et d'un enfant de douze ans, qui devait se montrer un jour intrépide jeune homme et fidèle témoin de Jésus-Christ, digne fils de pieux parents. Son nom était Symphorien.

La maison de Fauste, avec ses attenances, s'étendait largement sur les remparts à mi-côte au couchant de la grande ville. « Fauste résidait à Autun, dit Bonav. Goujon, en un superbe logis qu'il y avait et duquel se voit encore pour ce jourd'hui des vestiges. » La tradition place en effet, poursuit M. l'abbé Dinet, chanoine d'Autun, auteur de *Saint Symphorien et son culte*, la tradition place la maison de Fauste près de l'abbaye de Saint-Andoche. « On a des raisons de croire que la maison à gauche, en entrant à Saint-Andoche, est celle où naquit saint Symphorien, glorieux martyr d'Autun. » (Edme Thomas.) On y construisit dans la suite une église dédiée à saint Pierre, elle existe encore en partie. (M. l'abbé Dinet.)

Les Apôtres furent instruits soit avant leur départ, soit pendant leur voyage, de la réputation de Fauste : *Auditâ beati viri benignitate et fide plenissimâ.* (Bolland.) Ce fut à ce cœur chrétien qu'ils confièrent leur vie et le succès de leur entreprise; ce fut dans sa maison qu'ils reçurent une cordiale hospitalité, *gratissime ab eo sunt recepti.* (Bolland.)— *Faustum virum nobilissimum ac Christianitatis verissimum amatorem, reperiunt. A quo omni humanitatis liberalitate suscepti, omnique honoris assentatione habiti sunt.* (Actes de saint Bénigne). Ils choisirent cette

oasis dont l'opulence sénatoriale portait loin les limites, pour en faire le berceau de la vie chrétienne, la première école de la société renouvelée.

Vous avez reconnu les lieux, mon Très-Révérend Père. Je n'ai pas besoin de vous apprendre quelles émotions agitent le cœur de vos enfants quand ils fouillent le sol, ou les archives de l'histoire.

Notre clôture confine avec l'emplacement ci-dessus indiqué ; or, dans cette partie de la ville, les palais, largement espacés, étaient environnés de jardins, et Fauste, un des premiers personnages de la cité, de très-noble famille, décoré de la dignité sénatoriale avec droit de faire porter devant lui les faisceaux prétoriens, ne devait le céder à personne en somptuosité. *Fausto nobilissimæ familiæ viro, senatoriâ dignitate conspicuo et prætorianis fascibus sublimato.* (Bolland.) — Évidemment le personnel d'une pareille maison ne pouvait tenir dans l'étroit espace d'une chambrée. Aussi, un Ecclésiastique du premier rang, d'une érudition parfaitement sûre, et particulièrement versé dans la connaissance des antiquités historiques, M. l'abbé Bouange, Vicaire général de Mgr l'Évêque d'Autun, nous a-t-il assuré plusieurs fois qu'il regardait comme indubitable que le sol de notre établissement entrait autrefois dans les attenances de la maison de Fauste, qu'il fut la première habitation de la Foi à Autun, le seuil hospitalier à jamais illustré par les saints apôtres Andoche, Bénigne et Thyrse ; le berceau de saint Symphorien, le lieu témoin de ses vertus, et de ses jeux d'enfance, le premier temple où notre jeune héros inspiré par les magnificences de l'action créatrice, par le silence et le secret du site, par les sublimes perspectives de la doctrine chrétienne, douloureusement affecté par le contraste de ce qui se passait là-bas dans la foule aveuglée, ouvrait son âme pure à la suave charité de Jésus-Christ,

comme le lis ouvre son calice à la rosée du ciel, répandait la prière de son cœur comme le baume exhale son parfum et s'empourprait à la pensée et par le désir du martyre à l'égal des roses parmi lesquelles il portait sa blonde tête si fière et si douce.

Quelles pensées pour nous, mon Très-Révérend Père ! Nous sommes ici à l'école de l'apostolat et du martyre !

L'enfant avait grandi sous le régime fort et suave de l'autorité paternelle et de l'autorité religieuse. Il était devenu un jeune homme de vingt ans, brillant dans les lettres grecques et latines, au sein de ces écoles florissantes qui voyaient accourir à leurs leçons vingt mille étudiants ; ange par la pureté de son cœur et la pudeur de son front, héros par la fierté de son caractère et la hardiesse de sa volonté, chrétien par son humilité et sa douceur, par sa foi inébranlable et son intrépide dévouement à la cause de Jésus-Christ.

Vers l'an 180, Marc-Aurèle étant empereur et Héraclius gouverneur de province à Autun, les Apôtres avaient déjà été obligés de fuir, déjà ils avaient confessé la foi devant l'empereur lui-même, Bénigne à Dijon, Andoche et Thyrse à Saulieu. La persécution, partie de Lyon, s'étend jusqu'à Autun.

On célébrait les fêtes impures de Cybèle. Des troupes de jeunes hommes parcouraient la ville affichant en public le cynisme du crime et l'impudeur des vociférations et des chants. La Providence miséricordieuse de Dieu voulut opposer une barrière à ces débordements, elle conduisit sans le prévenir le jeune fils d'Augusta sur le passage du cortége infernal. Le héros chrétien s'enflamme, la rougeur lui monte au front et l'indignation déborde de son cœur ; ses lèvres frémissent et laissent échapper, comme la corde de l'arc son trait, le trait de la parole de Dieu ! Il est reconnu comme chrétien, conduit au gouver-

neur, jeté en prison, soumis à l'interrogatoire, battu de verges, et enfin condamné à la décapitation hors de la ville.

Fauste et Augusta, non moins héroïques que Symphorien, soutiennent leur fils dans le combat, bien loin d'employer à sa délivrance le crédit de leur nom, dont le gouverneur se trouve visiblement embarrassé.

L'heure de la dernière lutte a sonné. La foule frémissante assiége le nouveau prétoire. Le jeune disciple du Christ va consommer hors des murs le sacrifice de sa vie. Le voici, il apparaît hors de sa prison. Des fleurs et des bandelettes relèvent l'éclat de son front, et achèvent les grâces de son sourire, ce sont les vertus des Saints, ce sont les principes de la conscience et de la loi, c'est le vêtement de modestie et de douce gravité qu'il a reçu du Maître. Calme, plein de force et de majesté, il marche sans ostentation, comme sans faiblesse. Il va au lieu du supplice comme les triomphateurs allaient au Capitole.

Cette scène sublime a trouvé un pinceau digne d'elle. M. Ingres, chef de l'école française, a rendu cette belle page d'histoire par une belle page de peinture, que tout le monde a pu admirer à la dernière Exposition universelle, et qui obtient à la Cathédrale d'Autun tous les suffrages des connaisseurs. On ne peut passer à Autun sans voir ce chef-d'œuvre.

Le héros, avec sa toge blanche et son manteau de même couleur, s'avance entre les haches et les faisceaux. Autour de lui, des soldats contiennent la foule impatiente, impatients eux-mêmes, comme la bête féroce jalouse de sa proie. Le Proconsul à cheval, commande la marche. On vient de franchir les arceaux de la porte qui domine le rempart. La multitude, si avide de rassasier sa haine, se précipite en avant, et porte ses clameurs plus loin à mesure qu'elle approche du terme fatal. Tout à coup une voix a retenti, tous les yeux se sont levés et le mouve-

ment est resté suspendu. C'est la voix puissante d'une mère. Augusta était accourue, elle avait pénétré dans la foule, et elle arrivait à la galerie au-dessus de la porte par où passait le cortége. Le regard du fils a rencontré le regard de la mère ! Qu'est-ce qui se prépare entre ces deux grandes âmes à ce moment suprême, et si près du lieu de l'exécution ? « *Mon fils*, s'écrie la nouvelle Machabée, transportée d'enthousiasme dans l'héroïsme de sa foi, *mon fils! Symphorien! considère le Dieu vivant! Courage, cher enfant, courage! Pouvons-nous craindre la mort, la mort qui conduit indubitablement à la vie? Lève ton cœur en haut, mon fils; vois celui qui règne au ciel. Non, la vie ne t'est point enlevée: c'est aujourd'hui au contraire qu'elle est transformée pour toi en une vie meilleure; aujourd'hui que tu vas, mon fils, par un heureux échange, recevoir pour cette vie périssable la vie éternelle des cieux* [1]. » Le martyr se retourne vers la femme généreuse qui l'a si éloquemment exhorté. Il ne tient plus à la terre, l'élan de sa pose, le mouvement avancé de son corps, le geste hardi de ses bras étendus traduisent l'énergie de sa résolution et l'ardeur de son désir. D'une main il semble cueillir déjà la palme du martyre et de l'autre repousser la crainte des tourments et la séduction des promesses. Un sourire grave et mélancolique, un regard affectueux voilé d'un léger nuage de tristesse laissent percer, dans l'atmosphère de paix et de bonheur où respire son âme, la seule préoccupation qui agite son cœur.

La mère a compris, elle est consolée, et le fils va avec joie offrir sa tête à la hache du licteur.

Telle est, mon Très-Révérend et bien-aimé Père, la légende authentique du premier martyr d'Autun, dont le

[1] Liturgie pour l'Eglise d'Autun. Traduction de M. l'abbé Dinet, chanoine de la cathédrale d'Autun, dont nous avons suivi l'intéressant ouvrage dans nos descriptions et nos récits.

souvenir doit être particulièrement cher à notre Maison.

Si la terre où nous vivons nous parle d'apostolat et de martyre, la maison que nous habitons murmure encore à nos oreilles les accents harmonieux de la sainteté. Les souvenirs anciens de l'héroïsme se mêlent aux souvenirs plus récents de la contemplation et de la prière.

De nos fenêtres on peut apercevoir dans la plaine le village et le château de Monthelon, longtemps édifiés par les vertus de Mme de Chantal [1].

Souvent la sainte dame venait à pied entendre la sainte Messe à Autun. Elle devait passer par ce chemin difficile près duquel elle se créa dans la suite un lieu de repos comme souvenir de ses fatigues et de ses sueurs, chemin qui serait si bien appelé de son nom, et qu'on a si peu honorablement gratifié du nom de rue *Aux Rats*.

La Visitation d'Autun fut fondée par les soins de sainte Chantal. Faisait-elle partie elle-même de la première colonie ? on n'ose pas l'affirmer, ce qu'il y a de certain c'est que la petite famille a été visitée par la vénérable fondatrice et qu'un modeste monument de la maison continue de s'appeler l'*escalier de sainte Chantal* [2].

[1] Sainte Jeanne de Chantal a passé huit ans de son veuvage à Monthelon chez son beau-père, huit ans des plus dures épreuves pour une fille, une maîtresse de maison et une mère. La source de ses peines était le caractère difficile de son beau-père dominé par une servante hautaine et intrigante, et les traitements indignes de cette servante elle-même vis-à-vis de la sainte veuve et de ses enfants. Pendant tout ce temps, elle venait à la messe à Autun. Elle y connaissait les dames de Saffres, de Roussillon et de Chastelluz. C'est cette dernière qui, devenue religieuse, fut envoyée pour fonder le monastère d'Autun. « *Le monastère s'établit doucement et amoureusement au milieu de ce bon peuple qui n'avait pas perdu la mémoire de la Mère de Chantal et qui ne l'appelait toujours que la bonne Dame.* » (Fondation du monastère d'Autun.)

[2] Sainte Jeanne de Chantal visite le monastère d'Autun en 1627. « Jusque-là les Sœurs d'Autun n'habitaient qu'une simple maison de louage ; elles conjurèrent la bienheureuse d'aller leur choisir elle-même un emplacement pour la bâtisse du monastère, persuadées que ce choix leur serait

La maison, dans ses proportions actuelles, est postérieure de quelques années à la mort de la sainte, comme en font foi les dates inscrites en divers endroits sur les murs : 1667, 1669, 1676 ; toutefois c'est une tradition dans la Visitation d'Autun que tout fut fait d'après ses indications et ses ordres. C'est une chronique aussi rapportée dans l'excellente *Vie de sainte Chantal* par M. l'abbé Bougaud, que des concerts angéliques se faisaient entendre pendant que les murs s'élevaient sous la main des travailleurs [1].

Une pierre tombale, malheureusement enlevée de son lit de pose, nous atteste que trois corps de la famille de sainte Chantal, parmi lesquels celui de sa fille, reposent dans une ancienne chapelle adjacente à la chapelle principale. Des renseignements me font craindre que ces corps n'aient été enlevés avant même que la pierre ne fût définitivement déplacée par les Dames du Sacré-Cœur.

CI-GIST LE CORPS DE HAVT ET
PVISSANT SEIGNEVR MESSIRE
ANTOINE DE TOVLONJON GOV-
VERNEUR DE PIGNEROLLE
COMTE D'ALONNE MONTELON
ET LE CORPS DE MESSIRE
CLAVDE DE TOVLONJON ABBÉ
DE SAINT SATYR, SON FRÈRE,
ET LE CORPS DE HAVTE ET PVIS-
SANTE DAME FRANÇOISE
DE RABVTIN CHANTAL FEMME
DE MESSIRE ANTOINE DE TOV-
LONJON ET FONDATRI-
CE DE CETTE CHAPELLE DÉCÉDÉE
LE .... DÉCEMBRE 1684.

une source de consolations et de grâces. Elles ne se trompaient pas. Le lieu choisi par la Mère de Chantal, outre la solitude et la paix dont on y jouissait, devint aussitôt le théâtre d'admirables merveilles. Les murs du couvent sortaient à peine de terre, lorsqu'on commença à y entendre des concerts et des harmonies humainement inexplicables. » (M. l'abbé Bougaud, *Vie de sainte Chantal.*)

[1] « On eût dit que des musiciens célestes étaient assemblés en ce lieu

Quand le temps nous le permettra, nous pourrons faire avec votre autorisation, mon Très-Révérend Père, des recherches pour retrouver un si précieux trésor [1].

Les Filles de Sainte Chantal et de Saint François de Sales, dispersées par la révolution, ne rentrèrent jamais dans leur pieux asile. La Maison de Dieu, désolée et profanée, gémissait à sa manière depuis longues années; enfin, la divine Providence entendit sa plaintive protestation. Après bien des vicissitudes, elle passa aux Dames du *Sacré-Cœur*, qui lui rendirent, avec la vie et les vertus religieuses, sa première consécration et un charme de plus : les grands et beaux jardins dont nous jouissons aujourd'hui.

Entre les mains des nouvelles propriétaires, la maison conserva son ancienne physionomie : cellules étroites et basses, ouvrant sur l'intérieur, et reliées entre elles par des corridors sombres et mal aérés. Cela seul peut-être pourra faire comprendre comment le moderne institut n'y put pas demeurer toujours, si pourtant on s'explique qu'il n'ait pas eu le courage d'entreprendre les transformations nécessaires.

Aujourd'hui, mon Très-Révérend Père, grâce à l'énergie

pour y chanter les louanges de Dieu et y faire eux-mêmes la dédicace de ce nouveau séjour de son amour et de sa gloire. Plus tard, lorsque les religieuses eurent pris possession du monastère, on entendit plusieurs fois une voix surnaturelle se joindre à celle des sœurs qui chantaient l'office. Elle prenait l'octave sur toutes sans faire de désaccord, et elle causait dans l'âme de celles qui l'entendaient un si doux sentiment de la présence de Dieu, qu'il leur semblait être en paradis; mais sitôt qu'on voulait goûter le plaisir que l'oreille recevait de cette charmante voix, elle cessait. C'est principalement aux grandes fêtes et pendant les antiennes de Notre-Dame qu'elle se faisait entendre. » (Fondation inédite d'Autun, dans la *Vie de sainte Chantal* par M. l'abbé Bougaud.)

[1] Une circonstance complète l'intérêt qui s'attache à notre maison : le voisinage de Paray-le-Monial, monastère fondé et visité par la Sainte et illustré par la Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque.

de votre volonté et à la tendre sollicitude de votre cœur, quand il s'agit du bien-être de vos enfants ; grâce au coup d'œil du R. P. Tempier et à l'habile direction du R. P. Fayette, le vieux monastère est entièrement renouvelé. L'air et la lumière entrent largement partout. Deux siècles de poussière ont été secoués. Encore un coup de truelle, et nous serons sans conteste les hommes de notre temps.

Depuis six ans, l'immeuble de la *rue aux Rats* était abandonné, lorsque notre Congrégation s'est présentée pour l'acquérir. Les Filles de la Visitation, entrées à Autun à une époque où le local n'était pas en vente, en avaient acquis un autre dans le voisinage, et elles jalousaient pacifiquement l'heureuse communauté qui allait recueillir l'héritage de leurs devancières. Il était temps de négocier. La compétition des Révérends Pères Dominicains vint nous prouver que l'affaire était bonne et nous presser de la conclure. Nous ne saurions assez reconnaître la bienveillante impartialité de Mgr l'Évêque d'Autun dans cette circonstance et la délicatesse des Révérends Pères, qui s'empressèrent de donner leur désistement, dès qu'ils eurent connu nos démarches et nos intentions. Le R. P. Tempier et le R. P. Burfin ayant visité la propriété, la transaction eut lieu le 15 juillet 1862.

Ici, mon Très-Révérend Père, l'historien s'embarrasse de sa dignité plus qu'il ne s'en inspire. Appelé à Paris auprès de votre personne, et préalablement emmaillotté, comme vous savez, dans le réseau des considérations les plus incontestables en principe, sinon les plus concluantes dans l'espèce, je recevais mon obédience et votre bénédiction. Le 17 août, je partais avec le Révérend et à jamais regretté P. Vincens. Les incidents du voyage n'eurent d'intérêt que pour moi. Je savourerai tout seul mes souvenirs, ces témoignages de paternelle affection qui venaient si

à propos fortifier mon courage chancelant. Je garderai ineffaçables au fond de mon cœur les conseils de l'expérience et les recommandations de l'homme apostolique. Qui m'eût dit que c'était un testament !... Je recevais avec avidité et respect ces familières communications comme les paroles graves du vieillard, je les garderai comme le dépôt sacré du patriarche, comme la tradition des anciens, comme les derniers accents d'une âme déjà voisine du Ciel, comme une bénédiction sur la jeune famille et sur son Directeur encore plus jeune, si cela se peut dire.

Arrivés à Autun, nous descendîmes chez nos Pères de la maison de Saint-Jean. La nouvelle habitation, en train d'opérer sa métamorphose, n'était pas en état de nous loger. Vous pensez bien que nous ne tardâmes pas de lui faire une visite. Émerveillés de tout ce que nous voyions, nous ne savions qu'exprimer la satisfaction la plus complète : le présent était fort respectable, l'avenir nous apparaissait enchanteur comme dans les contes de fées, moins le coup de baguette toutefois, car l'instantanéité n'est pas précisément le côté miraculeux de nos améliorations. Cependant, à défaut de la baguette toute-puissante, nous avions alors l'infatigable activité de notre architecte ; et je dois dire que celle-ci nous dispensait de désirer celle-là.

La réception chez Mgr l'Évêque fut bienveillante et cordiale. Sa Grandeur nous fit faire connaissance, autour de sa table et dans ses salons, avec les principaux membres du Clergé de la ville.

La présentation étant faite, le R. P. Vincens se hâta de repartir, et me laissa sous le bénéfice de l'hospitalité à la Maison de Saint-Jean.

Le 21 août, fête de Sainte Jeanne-Françoise de Chantal (c'est notre journal que je cite), le Supérieur s'installe dans la maison. Le 24, fête de Saint Barthélemy, apôtre, il y célèbre pour la première fois la sainte Messe ; et dès

le 26 suivant, de deux jours en deux jours, les Frères arrivent par bandes de trois. Les premiers font fête aux suivants, la cordialité la plus franche unit les membres de la famille. On vit dans la gêne, les embarras, le bruit des démolitions et des reconstructions, au sein d'un nuage incessant de poussière ; on prend part aux travaux dans la mesure du possible ; on est mal logé, pauvrement nourri, mais on s'amuse de toutes les privations; on plaisante sur les épisodes plus ou moins curieux que la position à chaque instant fait naître : en un mot, le malheur rend spirituel, et on se permet, pour cette fois, de rire de lui. Une privation cependant nous tenait au cœur : nous ne possédions pas encore la Sainte Eucharistie dans la maison ; on disait la sainte Messe, et on faisait les autres exercices de règle dans un oratoire intérieur, en attendant l'achèvement des réparations de la chapelle et la pose d'un autel fixe. Notre autel improvisé n'avait pas de tabernacle, et nous ne pouvions pas y tenir la Sainte Réserve. Le jour de l'Exaltation de la Sainte Croix, nous ne fûmes plus orphelins, et Jésus Eucharistie fut salué par un *Te Deum* solennel chanté avec l'enthousiasme de la piété et l'énergie de l'amour.

Les RR. PP. Augier, Visidary, Tatin et Rivory s'étaient rendus au Scolasticat des divers points où s'exerçait l'activité de leur zèle. Notre Très-Révérend Père Supérieur Général était impatient de partager nos privations et d'asseoir la Maison sur sa base. Il vient parmi nous vers la mi-septembre ; rien n'est prêt encore, sauf le cœur de ses enfants. Les sentiments de vénération et de piété filiale font tous les frais et tout le mérite de la réception ; la Providence se chargea même d'effacer du programme ce qui aurait pu tant soit peu paraître un cérémonial officiel. La communauté du Sacré-Cœur s'était rendue à Saint-Jean, et les deux Supérieurs s'étaient engagés sur la route par où devait venir la voiture. Malheureusement pour eux, la

voiture, ce jour-là, avait devancé son heure; on devine ce qui arriva. Nous attendîmes pendant une heure, les yeux fatigués d'interroger l'horizon. Durant tout ce temps, le Supérieur Général, le R. P. Tempier et le R. P. Rey visitaient la Maison du *Sacré-Cœur* et se rendaient à *Saint-Jean*, où les Supérieurs furent les derniers reçus au milieu d'une hilarité générale qu'ils n'eurent rien de mieux à faire que de partager.

Notre Bien-Aimé Père est resté au milieu de nous jusqu'au 1er octobre. Pendant ce temps, il a réuni trois fois la Communauté pour l'entretenir sur les devoirs fondamentaux de la vie religieuse; il a vu ensuite en particulier tous les membres qui la composent, afin de tracer à chacun sa voie et de l'encourager à y marcher généreusement. Le Scolasticat d'Autun est fondé; notre Supérieur Général y a mis son esprit et son cœur. Quand un jour on voudra faire l'histoire de la famille et remonter aux origines de cette importante Maison, si elle est un édifice, on trouvera à sa base le second Chef de notre Société naissante; si elle est une branche vigoureuse où la saison des fleurs atteint la saison des fruits, et le développement des fruits la naissance de nouvelles fleurs, on verra qu'elle est née sur la racine même, et qu'elle va puiser immédiatement à la source la séve, la vie et l'accroissement.

Maintenant, mon Très-Révérend et Bien-Aimé Père, que me reste-t-il à dire? Les faits microscopiques que j'aurais à raconter ne peuvent être vus à distance; et, même avec des lecteurs attentifs et disposés par bienveillance à suivre de près le récit, il faudrait, pour leur donner quelque relief et rendre le dessin saisissable à l'œil nu, une plume plus fine.

Qu'est-ce que peut présenter d'intéressant la vie du Scolasticat? — tout et rien : tout, parce que c'est ici la

perfection de la vie intérieure, l'échange incessant de la charité de Dieu pour l'homme, et de l'homme pour Dieu, le progrès de la sainteté, les transformations du sacerdoce, l'incendie du zèle apostolique ; rien, parce que tout cela tombe sous le niveau de l'uniformité, pour le temps, pour le mode et pour les manifestations.

Naguères, un petit peuple ailé se répandait en frémissant dans la campagne; il couvrait toutes les prairies, visitait tous les coteaux, animait toutes les fleurs. Aujourd'hui que les pluies d'automne ont éteint les ardeurs d'un soleil d'été, que les feuilles tombent tristement, et que la dernière fleur a renversé son calice épuisé, le petit peuple est rentré dans ses États et s'est rangé sous une étroite clôture. L'homme distrait passe et repasse cent fois devant cette assemblée des États Généraux qui tient tout entière sous un petit toit de chaume. Personne ne s'avise de soupçonner là une merveille. Tout autour, c'est la solitude et l'isolement, c'est le silence et la mort ! Je me trompe : un admirateur reconnaissant des Œuvres de Dieu a tramé contre la chose publique une innocente trahison, et il s'est ménagé à lui-même la faculté d'assister aux délibérations du tiers état, de la haute et petite noblesse, de voir, en un mot, et de s'instruire. Le spectacle que se procure l'apiculteur indiscret, c'est celui auquel, mon Très-Révérend Père, je vous invite.

Voici que les études commencent : huit jours de sérieuses réflexions, suggérées par une parole sympathique lumineuse et abondante, recueillent les puissances de l'âme sous l'action vivifiante de Dieu. — Retraite prêchée par le R. P. Zabel, de la Maison de Saint-Jean. — Le mouvement se concentre et la vie se développe dans une proportion égale. Une loi générale régit les allées et les venues du petit État, tandis que chaque sujet se renferme plus étroitement encore dans les prescriptions minutieuses

d'un règlement particulier. Travail, discipline, piété, voilà le mot d'ordre par lequel et selon lequel tout se fait. Plus privilégiée que son type, l'abeille du Scolasticat n'est pas dans la nécessité de partager sa vie entre les travaux des champs et les travaux de la ruche. Dans l'intérieur de sa demeure, elle trouve un printemps éternel, des prairies toujours émaillées de fleurs, des sources sans cesse jaillissantes. En cette étroite enceinte où se resserrent les mouvements de la matière, l'esprit se meut vers des horizons sans bornes : partout c'est Dieu qui se montre, c'est Dieu qui se donne. Le paganisme nourrissait de miel ses dieux voluptueux ; dans notre pensée, c'est Dieu lui-même qui se fait nourriture de l'âme selon les divers modes qui lui sont accessibles : Dieu dans la création, ou la philosophie ; Dieu dans les conclusions de la foi, ou la théologie ; Dieu dans l'Écriture, ou la foi elle-même ; Dieu dans le Christ, Dieu dans la prière, Dieu dans les sacrements, Dieu dans l'Eucharistie, Dieu dans l'Église, Dieu dans l'histoire des siècles, Dieu dans la littérature elle-même. Quelle profusion ! et de quelle nature sont ces trésors ! Où y a-t-il une vérité qui nous reste étrangère, une grâce qui nous demeure voilée et une jouissance qui nous soit interdite ? A chaque lever de l'aurore, le Sinaï, le Thabor, le Calvaire, se couvrent d'un essaim laborieux, et, aux premières ombres de la nuit, la foule empressée afflue autour du Tabernacle Eucharistique. Partout l'abeille trouve des fleurs variées en chacune desquelles Dieu a déposé une goutte de sa substance. C'est au calice de la vérité qu'elle puise, c'est la beauté qu'elle effleure, c'est dans l'amour qu'elle se repose. Un jour la bouche des jeunes Apôtres parlera de l'abondance du cœur ; le mystère de la divinité unie à l'humanité dans l'Homme-Dieu, sera comme un rayon de miel sur la langue des nouveaux Ambroise. La pensée divine prendra corps dans la parole humaine. Cette dou-

ceur avec laquelle Saint François de Sales veut qu'on attire les âmes, débordera de leur âme, et ils feront de leur corps lui-même un sacrifice dévoré par la flamme de la Charité.

Quittons la poésie pour la prose :

Les études au Scolasticat sont, grâces à Dieu, en honneur. Mgr l'Evêque, avec la bonté qui le distingue, veut bien donner à nos examens un éclat et un stimulant dont nous ne saurions assez nous louer. Sa Grandeur consent à assister aux séances qui précèdent les ordinations ; et, jusqu'à ce jour, Elle a pu constater par Elle-même le travail, quelquefois le talent et généralement le succès de nos jeunes théologiens.

Vos chers fils du Scolasticat, mon Très-Révérend Père, se permettent naïvement un sentiment de joie bien légitime, et goûtent une satisfaction de tout distincte de la vanité et infiniment supérieure à la passion de l'amour-propre, quand ils peuvent recueillir quelques encouragements de ce vénérable Sénat qui pense comme les saints Pères et qui parle comme les Congrégations romaines. S'il y a alors quelque fierté dans leur âme, c'est de n'avoir pas été indignes de notre petite Société et d'avoir réjoui votre cœur de Père.

A ces examens, qui ne dispensent pas toujours des examens semestriels, les tonsurés et les minorés présentent les traités philosophiques ou théologiques du semestre courant ; les sous-diacres en présentent trois, à leur choix ; les diacres, cinq, différents des trois premiers ; et les prêtres, huit : trois de dogme et cinq de morale. Voici les notes obtenues à ces diverses épreuves : Examen de Noël, la note moyenne 8 (très-bien) avec une note exceptionnelle 10 (supérieurement bien). Examen de juillet 1863 : la note commune 9 (parfaitement bien) et une note exceptionnelle 10. Examen de Noël 1863, la note 8. Examen

de mai 1864, la note commune 9 avec trois numéros 10.

Les fêtes viennent par intervalles faire diversion aux études. Vous me permettrez de mettre au premier rang, mon Très-Révérend Père, celles que ne manque pas de nous apporter votre présence parmi nous. Le 10 février, à votre retour de la Ville éternelle, vous arriviez à Autun. Nos Frères se préparaient à passer leur examen semestriel, et la fête du 17 était proche : le moment ne pouvait être mieux choisi pour voir à l'œuvre le nouvel établissement et pour compter au cœur les pulsations de la vie scientifique et de la vie religieuse.

Vous daignâtes vous montrer satisfait sous le double rapport des études et de l'esprit de piété. Pourquoi faut-il que la plus belle mer ne soit pas toujours sans orages ?... On m'accuserait sûrement de manquer de sincérité ou de clairvoyance si, dans les conditions de l'humaine nature, et spécialement dans celles que fait à une communauté nombreuse comme la nôtre une exiguïté comme la mienne, nous osions prétendre que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Je me permettrai donc, mon Très-Révérend Père, de mettre, à côté de l'expression constante de votre satisfaction, le tempérament d'une admiration contenue.

La journée du 17 nous rappela les plus douces émotions des plus beaux jours de Montolivet. Le vénérable P. Tempier, toujours infatigable, était accouru sur un signe de votre part. La jeunesse, expansive comme on l'est au lendemain d'un examen, retenue comme on le suppose après une journée de retraite prêchée par le R. P. Rey, ouvrait joyeuse et modeste les exercices du jour. Une indisposition fâcheuse survenue à notre Bien-Aimé Père nous faisait craindre de ne pouvoir entendre son éloquente parole. L'inspiration l'emporta sur le mal. A ce moment solennel où, tenant la place de Dieu, devant le Saint Sacrement

exposé, il allait recevoir l'expression renouvelée de nos serments, il nous prêta ces belles paroles de l'Apôtre : *Scio cui credidi, et certus sum quia potens est depositum meum servare in illum diem justus judex.* Tous ceux qui ont entendu notre Bien-Aimé Père savent avec quels à-propos heureux et quelles applications saisissantes il développe une parole des Livres Saints : le cœur s'enflamme, la voix s'exalte, le geste grandit, l'âme se donne, la vie communique la vie. C'est avec ces progressions d'idées, de sentiments et d'action que notre Supérieur Général nous fit entendre la fidélité du Dieu auquel nous avons mis nos espérances et à la gloire duquel nous consacrons notre vie, la confiance qu'à son tour ce même Dieu nous accorde en nous revêtant du pouvoir sacré du saint ministère. Puis, avec cette autorité que lui donne le gouvernement de la famille, avec cette expérience acquise au contre-coup journalier de tout ce qui s'y fait de bien ou y déchoit de la perfection et de la vocation religieuses, il nous montra dans une peinture vivante le bon et le mauvais religieux, jugés diversement par ces paroles de l'Apôtre : *Scio cui credidi.* A ces accents pathétiques de la louange et de l'indignation parlant tour à tour, j'ai vu couler plus d'une larme et j'ai recueilli plus d'une énergique résolution.

Nos Annales ont rendu compte précédemment de notre première fête de l'Immaculée Conception. Nous espérons lui conserver toujours ce caractère de piété filiale envers Marie et d'amicales relations avec le clergé de la ville si distingué et si sympathique à notre établissement.

Le jour du Sacré-Cœur, Mgr l'Evêque, à qui une longue fatigue n'avait pas permis de dire la sainte Messe depuis les solennités de la Pentecôte, nous accordait la faveur bien appréciée de le posséder pour tous les offices du matin et du soir.

C'est aussi à la bienveillance de Sa Grandeur que nous devons un précieux trésor de reliques. L'Eglise d'Autun, si ancienne et si célèbre, est aujourd'hui encore une des plus riches en ce genre. Vingt-huit parcelles détachées des fragments les plus insignes nous ont en quelque sorte affiliés à la famille éduenne, et étendent sur nous la protection sous laquelle celle-ci a donné au monde tant de vertus et au Ciel tant de héros. La translation en a été faite solennellement par les soins de M. l'abbé Bouange, Vicaire Général, et en présence de Mgr de Cérame, officiant.

Deux fois déjà nous avons pris part aux manifestations religieuses en l'honneur de Saint Lazare, patron de la cathédrale et du diocèse. Ce sont les Frères Oblats qui ont le privilége de porter à la procession les reliques de l'Ami de Jésus.

Les Ordinations et les Oblations font époque. Ce sont nos grands jours ! c'est, relativement à notre but, le terme après le voyage, la couronne après le combat.

L'ordination de Noël 1862 nous a donné sept diacres, sept minorés et un tonsuré. L'ordination de la Trinité 1863, deux sous-diacres. L'ordination du 5 juillet, même année, huit prêtres, deux diacres, huit sous-diacres et un tonsuré. L'ordination du 12 dans le même mois, un prêtre. Il sortait encore un diacre qui ne pouvait être ordonné par défaut d'âge.

En somme, le cours sortant a donné à la Congrégation dix sujets, tous prêtres aujourd'hui : Le P. GILLIGAN, Maison de Liverpool ; le P. WASSEREAU, Maison d'Aix ; le P. COSSON, professeur de philosophie au Scolasticat ; le P. VOIRIN, Maison de Paris ; le P. HIDIEN, Mission des Cafres ; le P. GIGOUX, Mission d'Amérique ; le P. LEROND, Maison d'études à Rome ; le P. GUEGUEN, économe au Scolasticat ; le P. CORNE, Maison d'études à Rome ; le P. BESSON, Maison de N.-D. des Lumières.

Ici, mon Très-Révérend Père, je voudrais pouvoir acquitter la dette de la reconnaissance à l'égard de Mgr l'Evêque de Cérame, ce fidèle ami et confident intime de Mgr notre vénéré Fondateur, si digne de retracer, pour l'édification de l'Eglise, une physionomie qui fut faite pour les siècles, et dont, plus que personne, il a pu saisir les lignes, le coloris et les mouvements. A la première expression de nos vœux, Sa Grandeur a quitté le midi de la France pour venir répandre sur nous les bénédictions de son cœur et les grâces de son ministère. Les quinze jours qu'Elle a daigné passer parmi nous ont été pour nous pleins de charmes. Puissent-ils avoir inspiré à Monseigneur la pensée de venir quelquefois se reposer à la solitude si fraîche, si riante, si amie du *Sacré-Cœur*.

Les Oblations nous ont donné douze Frères Scolastiques, savoir : les FF. DECORBY, BOURG, LAITY, ROLLOT, VIGNERON, ROCHE (Timothée), LAMBLIN, JAFFRÈS, ROUX (Victor), O DWYER (Patrice), SHINNERS, BRADY ; un Frère convers pour les vœux perpétuels, le F. COLLIN ; trois pour les vœux d'un an, les FF. AUBIN, MARCHI et MARTZEL.

Rien n'a manqué à notre petite Communauté, pas même la visite de la mort. La fièvre typhoïde ayant fait invasion dans nos quartiers, nous n'avons pas pu nous en garantir. Plusieurs de nos Frères ont été atteints malgré toutes les précautions prises pour restreindre les relations aux seules relations nécessaires. Un d'eux, extrêmement faible de tempérament, n'a pu résister aux progrès du mal. C'était un Frère convers novice. Il nous a grandement édifiés par une sainte mort dont le nécrologue a donné le récit. Dans toutes ces épreuves, nos Frères ont montré par le calme qu'ils ont conservé, le courage qui les anime et le mépris qu'ils professent pour la mort, celle qui ne pouvait séparer l'Apôtre de la charité de Jésus-Christ. Les FF. infirmiers ont mérité ce témoignage que je me plais à leur rendre ;

ils se sont conduits en vrais Religieux, exposant leur vie comme s'ils n'eussent connu aucun danger, n'ayant d'eux-mêmes le moindre souci, comme de vrais enfants de l'obéissance et de la charité.

Une dernière visite de notre Bien-Aimé Père Général, au mois de septembre dernier, avait pour but d'inaugurer la seconde année avec son personnel et son règlement. Le Scolasticat de la Province britannique avait été réuni au Scolasticat des deux Provinces de France, et la philosophie nous était donnée, ce qui a porté subitement le nombre de nos étudiants à quarante-six. Le nouveau personnel des professeurs était ainsi composé : le R. P. Mangin pour la morale et pour la direction spirituelle des FF. Irlandais, absolument étrangers alors à la langue française; le R. P. Augier pour l'Ecriture Sainte, l'histoire et l'éloquence sacrée ; le R. P. Tatin pour le dogme et la direction spirituelle des FF. convers ; le R. P. Cosson pour la philosophie ; le R. P. Gueguen pour l'économat. Le R. P. Bécam est venu depuis partager le travail du R. P. Augier, que son trop grand zèle a fait condamner au repos pour plusieurs mois.

Le nouveau règlement nous donnait cinq classes de dogme et cinq de morale; deux d'Ecriture Sainte, herméneutique et exégèse, une d'histoire ecclésiastique, une d'éloquence sacrée, neuf de philosophie et une de physique. Une des premières résolutions du Conseil assemblé sous votre présidence, mon Très-Révérend Père, montra bien dès le début vos intentions et les nôtres, au sujet des études. Cinq Frères, qui n'avaient d'autre tort que celui d'avoir fait une philosophie incomplète, furent remis en philosophie. La raison aussi bien que l'esprit religieux leur fit accepter avec reconnaissance ce qu'ils regardent comme de leur intérêt propre autant que le bien de la Congrégation. Ces dispositions à l'égard des études, cette

juste appréciation de leur importance sont les dispositions et les appréciations de tous, j'ose m'en faire le garant et pour le présent et pour l'avenir.

Là finit ce rapport infiniment trop long et infiniment trop court, je sens que j'ai dit bien des choses que j'aurais dû omettre et omis des choses que j'aurais dû dire. Qu'on me pardonne les omissions et les longueurs, et tout sera dit.

Je ne puis cependant ne pas ajouter un mot pour vous féliciter, mon Très-Révérend Père, de la pensée que vous avez eue de réunir, dans une retraite générale au Sacré-Cœur, tous les Supérieurs de nos Maisons de France, et me féliciter moi-même d'avoir à remplir auprès de ces vénérés Pères qui ont blanchi dans les travaux apostoliques les devoirs sacrés de l'hospitalité. Permettez donc, mon Très-Révérend Père, que je salue comme un beau jour celui où le Père et les premiers membres de la Famille seront assemblés dans le cénacle possédant le cœur de Celui qui fut leur premier Père et qui est aujourd'hui leur intercesseur auprès de Dieu et de Marie Immaculée.

Agréez, mon Très-Révérend et Bien-Aimé Père, la nouvelle expression des sentiments les plus affectueux et les plus dévoués de votre fils en N. S. et M. I.

MARTINET, O. M. I.
Supérieur.



MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 11.—Septembre 1864.

RETRAITE DES SUPÉRIEURS.

Autun, le 10 juillet 1864.

C'est l'âme encore tout émue que je prends la plume pour confier à l'improvisation de quelques pages d'impérissables souvenirs. La grande Retraite des Supérieurs de France à laquelle ont participé trois Pères de notre Province britannique vient de se terminer, près du Cœur vénéré de notre bien-aimé Fondateur, et sous la direction du Très-Révérend Père Fabre, son successeur, second Supérieur Général de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée. Huit jours donnés aux pieux exercices, dans cette Maison du Sacré-Cœur, où nous avions pour nous encourager la présence et les exemples de notre studieuse jeunesse, ont été pour nous une halte réparatrice après les écrasants labeurs d'un long Apostolat. Comment pourrai-je résumer de si douces journées, raconter sans les déflorer les scènes de famille les plus touchantes? Mes

frères ne m'accuseront-ils pas de témérité et reconnaîtront-ils dans une narration décousue, arrachée aux premiers élans de mon âme, la physionomie de la retraite et l'écho de leurs pensées ? N'était l'obéissance qui vient d'armer ma main tremblante, je reculerais devant la tâche, tellement il me semble que le cœur seul peut rappeler à chacun l'histoire de ces jours bénis. Je veux donc oublier que d'autres me liront, j'écris pour moi-même, et tout rempli des impressions de la Retraite, je veux en faire le journal, et leur donner pour ma propre satisfaction la publicité d'un récit.

Toute Retraite est une époque importante dans la vie ; mais quand une retraite convoque des prêtres qui sont les pères et les confidents des âmes, des religieux qui sont les amis préférés du Maître, des Supérieurs dont l'autorité n'est en réalité que le service étroit de leurs frères, elle prend aussitôt un caractère de solennité. Qui de nous n'a été réjoui à la nouvelle qu'il allait être invité à une Retraite, pendant laquelle, n'ayant plus à s'occuper des autres, il goûterait le bonheur d'être instruit à son tour et de s'entendre rappeler ses devoirs ? L'empressement avec lequel on a répondu à la convocation témoignait assez de l'opportunité de la mesure, et de partout des sentiments de reconnaissance ont été exprimés au Supérieur Général. L'Apostolat est une fonction si redoutable, on touche là à des blessures si profondes ! ne faut-il pas au moins que celui qui y dépense sa vie ait des heures d'exclusif repos sur le cœur de Dieu ? La promulgation de l'Evangile est un état permanent d'héroïsme où les forces physiques et morales s'usent promptement. Quelle félicité on trouve à une trêve, si courte soit-elle ; n'est-ce pas un désirable bonheur de descendre parfois de la chaire évangélique où l'on promène aux yeux des foules le flambeau de la foi, pour s'asseoir, à son tour, modeste et

obscur auditeur au rang des simples disciples ? En recueillant les doux conseils de la Retraite, il me revenait habituellement à la mémoire une réflexion de saint Augustin. Après avoir exposé les difficultés de l'Apostolat et l'inquiétude inhérente à tout prédicateur de savoir s'il n'atténue pas la force de la parole de Dieu, et s'il n'en est pas un trop indigne et maladroit organe, le grand Docteur s'écrie : « Ah ! mais quand j'écoute, mes craintes se dissipent et je me délecte en toute sécurité ! *Quando autem audio, tunc securus delector....* »

Ainsi nous sommes-nous délectés pendant huit jours. Mais pourquoi des réflexions ? Mon âme et mes frères n'attendent que des souvenirs.

Dès le lundi 27 juin, le Supérieur Général, accompagné du R. P. Ret, était arrivé au Sacré-Cœur. Le premier au rendez-vous, il tenait à souhaiter la bienvenue à ses frères et à les recevoir sous un toit hospitalier. Les jours suivants amenèrent des quatre points de la France les heureux invités, et chaque jour devenait l'occasion d'une nouvelle fête. Nos Pères d'Angleterre furent accueillis avec un empressement plus fraternel encore : ils représentaient cette noble Province, si laborieuse et si dévouée. Le dimanche matin, 3 juillet, tous les Retraitants étaient réunis. En voici la liste d'après l'ordre hiérarchique et traditionnel suivi dans les réunions solennelles, ordre de dignité et d'ancienneté. [1]

Le R. P. Tempier, Premier Assistant Général.
Le R. P. Burfin, Provincial du Nord.
Le R. P. Cooke, Provincial des Iles-Britanniques.
Le R. P. Roullet, Provincial du Midi.
Le R. P. Martinet, Supérieur du Sacré-Cœur d'Autun.

[1] La Maison de N.-D. de Cléry n'est pas représentée : le Supérieur n'était point encore nommé.

Le R. P. MARTIN, Supérieur de N.-D. de Bon-Secours.

Le R. P. MAGNAN, Supérieur de Paris.

Le R. P. DASSY, Supérieur de N.-D. de la Garde.

Le R. P. BERNARD, Supérieur de N.-D. de Montolivet.

Le R. P. BERMOND, Supérieur de N.-D. de Lumières.

Le R. P. SANTONI, Supérieur du Grand Séminaire d'Ajaccio.

Le R. BARET, Supérieur de Nancy.

Le R. P. COSTE, Supérieur de Limoges.

Le R. P. CUMIN, Supérieur de N.-D. de l'Osier.

Le R. P. SOULLIER, Supérieur de Bordeaux, Pro-Directeur Général de la Sainte Famille.

Le R. P. JOLIVET, Supérieur de Liverpool.

Le R. P. DE L'HERMITE, Supérieur d'Aix.

Le R. P. DELPEUCH, Supérieur de N.-D. de Talence.

Le R. P. BALAÏN, Supérieur du Grand Séminaire de Fréjus.

Le R. P. MOUCHETTE, Supérieur de Vico.

Le R. P. BELLON, Supérieur du Calvaire, à Marseille.

Le R. P. ROUX (Marius), Supérieur d'Angers.

Le R. P. CHALMET, Supérieur de N.-D. de Sion.

Le R. P. NOLAN, Supérieur du collége de Dublin.

Le R. P. MARTIGNAT, Supérieur de Saint-Jean d'Autun.

Le R. P. RAMBERT, Maître des Novices de la Province du Nord.

Le R. P. SIMERMANN, Maître des Novices de la Province du Midi.

Les Retraitants profitèrent en arrivant des dernières heures de liberté qui leur étaient laissées ; ils parcouraient Autun, examinant ses antiquités, vénérant le trésor de ses reliques et recueillant entre autres les actes du martyre du héros éduen, le jeune et glorieux saint Symphorien. Plusieurs d'entre nous allèrent présenter leurs hommages à Mgr de MARGUERIE, dont la bienveillance pour la

Congrégation est celle d'un véritable père. Le Prélat nous en a donné de nouvelles preuves dans cette circonstance ; le dimanche, quatorze Oblats[1] s'asseyaient à sa table, et deux fois pendant les récréations, nous avons eu l'honneur de recevoir sa visite. La plupart des Supérieurs faisaient connaissance avec Autun ; aussi du Sacré-Cœur à Saint-Jean, Maison des Missionnaires, et de Saint-Jean au Sacré-Cœur, c'était une promenade incessante. A Saint-Jean, nous admirions les immenses jardins, les rives de l'Arou, les antiques remparts, au Sacré-Cœur nous parcourions les vastes cloîtres à l'air si monastique, les corridors, les salles, les jolies terrasses, en un mot, il fallait avant l'heure du silence, connaître la Maison et sa géographie.

C'est de cette sorte que se sont écoulées les heures laissées à l'installation. Le dimanche, 3 juillet, à six heures du soir, eut lieu l'ouverture de la Retraite, en présence des Scolastiques réunis à nous dans la grande chapelle qui retentit autrefois des pieuses psalmodies des Filles de la Visitation. Tous ensemble nous chantâmes le *Veni Creator*, demandant avec ardeur d'être fidèles aux sollicitations de la grâce. De là les Retraitants se rendirent seuls à la salle de communauté, où le Supérieur Général nous adressa les premières paroles. Il y avait un aspect saisissant dans cette belle salle où nous devions nous réunir cinq fois par jour, en y comprenant l'oraison du matin. Nous étions rangés sur une seule ligne, s'étendant dans toute la longueur en face du prédicateur qui parlait de l'autel. Les

[1] Le Très-Révérend Père Supérieur-Général, les RR. PP. Tempier, Berfin, Cooke, Rouillet, Provinciaux, Soullier et Cumin, anciens Supérieurs de Saint-Jean, Dassy, supérieur de N.-D. de la Garde, Bernard, ancien supérieur de N.-D. de la Garde, Martinet et Martignat, Supérieurs actuels d'Autun, Dr. L'Hermite et Delpeech, confirmés dans le Diocese de Saint-Flour par Mgr de Marguerie, le P. Rey, secrétaire du Supérieur-Général.

fils étaient sous les yeux du Père et en présence du Chef de la Famille ; nous voulions oublier qu'on nous appelle aussi Pères, pour ne nous rappeler qu'un seul titre, celui d'enfants : *Pro patribus tuis nati sunt tibi filii.* Au fond de la salle, un grand portrait en pied de notre bien-aimé Fondateur nous rappelait que son esprit animerait cette Retraite. Nous l'avons bien compris et nous avons reconnu son accent à la chaleur et à l'abandon des paroles. Il était là ce Père vénéré, dominant de sa taille imposante l'assemblée de ses fils, et de ses vertus citées avec une délicatesse infinie nous reportant à son image, nous cédions au charme d'une douce illusion. Dans le pourtour, les portraits de nos anciens, dont les visages souriant à leurs descendants semblaient nous encourager à suivre leurs exemples ; véritable galerie funèbre où la mort cachait ses rigueurs, ne laissant apparaître sous son deuil que des figures transfigurées. Cependant, parmi ces portraits quelques-uns avaient ici leur réalité vivante dans la personne de nos aînés, athlètes infatigables dont la verte vieillesse et les aimables vertus étaient pour les plus jeunes une seconde et éloquente prédication. Mais que dis-je ? tout prêtre n'est-il pas un ancien, *presbyter*, et tout homme courbé sous le poids du sacerdoce ne sent-il pas sur son front des plis creusés par de sérieuses et précoces pensées ? Nous étions là vingt-sept, portant le même caractère et la même responsabilité, les plus jeunes accordant aux anciens la déférence due à leur âge et à leurs travaux, les anciens montrant à leurs jeunes Frères l'affabilité et la noble gloire de leur vieux sacerdoce.

A notre tête, le R. P. Tempier, cèdre inébranlable, destiné à traverser toutes les étapes historiques, exact comme un novice, heureux de retrouver les plus beaux jours de sa vie religieuse, ne s'exemptant d'aucune pratique, faisant sa coulpe le vendredi comme le moindre d'entre nous

et servant au réfectoire dès le premier jour avec une satisfaction qui se trahissait sur son visage :

Ausus et ipse manu juvenum tentare laborem.
(Enéide.)

Ah ! mon Révérend Père, vous avez beau vous en défendre, il faut convenir que vous avez fait là un grand acte d'immortification ; le malin P. Soullier vous l'a dit et nous sommes tous de son avis. On vous le pardonne pour cette fois : il fallait bien montrer à la jeunesse comment on porte le poids de ses soixante-dix-huit ans et le poids de la Règle. Mais n'y revenez plus ; vous ne ménagez pas assez notre sensibilité. N'avez-vous donc pas remarqué que vous nous avez fait pleurer bien souvent ?

La Retraite commencée dans les plus saintes dispositions s'est poursuivie avec une édification remarquable. A côté du recueillement extérieur, qui est pour une communauté comme une majestueuse parure, il y a ce silence intime de l'âme, ouverte aux bruits qui lui viennent du ciel et recueillant dans la méditation ses facultés attentives. Il était saisissant de voir immobiles sur des bancs de bois des prêtres dont le zèle évangélise la terre ; il était plus consolant encore de les voir passer sous les beaux cloîtres, alterner leurs visites à la chapelle, à l'autel de Marie, aux stations du chemin de la Croix, de la chapelle revenir à la salle des exercices, de la salle des exercices à la cellule, sans que la plus légère infraction au silence ou à la modestie apparût en eux. Et en cela vraiment il n'y avait aucun mérite. On se sentait porté sans violence et par une douce inclination au grand respect des lois religieuses. L'étranger qui fût entré dans la maison pendant les temps libres, ne se fût pas douté que cent personnes l'habitaient, et il lui eût été impossible de soupçonner que deux communautés manœuvraient en face l'une de l'autre, se mou-

vant dans des occupations différentes, sans se gêner dans leur mutuelle activité. C'est qu'en outre de la bonne volonté individuelle, le service général avait été organisé avec un art exquis. Nous devons les plus grands remercîments aux R. P. MARTINET, Supérieur local, et à son économe, le R. P. GUÉGUEN, qui, non contents de nous accorder une cordiale hospitalité, nous ont épargné tous les inconvénients des malentendus. Au chœur, au réfectoire, à la salle commune, chacun trouvait immédiatement sa place, et le programme n'avait rien laissé à l'imprévu. Nous avions la faculté de dire la sainte Messe pendant la Retraite; tous en ont usé, et chaque matin quarante-deux messes étaient célébrées sans qu'aucun exercice en souffrît. Chaque prêtre avait un servant affecté à sa personne, son autel, son heure, et tout était inspiré par une discipline si merveilleuse, qu'on eût dit vraiment que les anges eux-mêmes avaient pris la direction de la maison.

La ferveur, le bon esprit, l'ordre le plus parfait favorisant l'ensemble, la Retraite s'est écoulée en imprimant en nous des traces ineffaçables. C'était comme un fleuve rempli et tranquille, apportant à nos âmes désireuses des flots de grâce et de paix intérieure. Nous nous sommes retrouvés là, pourquoi ne le dirai-je pas? religieux fervents et modèles; les distances de l'âge avaient disparu, les priviléges des fonctions étaient oubliés : tous sont redevenus enfants. Chacun, abdiquant les moindres vestiges de la supériorité, a repris la vie du noviciat, et notre bon Père Général a pu avec une sainte fierté présenter aux jeunes profès ceux qu'il appelait ses bien-aimés Pères : *J'ai voulu vous les montrer, regardez-les!* disait-il, avec un visible attendrissement.

Au réfectoire, les Supérieurs seuls lisaient et servaient; cela rappelait les beaux jours de l'enfance religieuse; puissions-nous être toujours les humbles serviteurs de ces

Frères bien chers, qui demain seront nos compagnons d'armes sur le champ de bataille ! On se livrait aussi aux pénitences les plus édifiantes et les plus pénibles. Du reste, qui eût pu hésiter, quand l'exemple venait de haut ? Le Très-Révérend Père Général lui-même a voulu nous donner le goût de ces humbles pratiques. Le soir de l'ouverture, nous avons vu le Chef de la Famille se traîner de table en table et baiser avec respect les pieds de tous les Retraitants. Ah ! jamais je n'ai mieux compris le mot d'Isaïe : « *Quam pulchri super montes pedes annuntiantis et prædicantis pacem !* Qu'ils sont beaux sur la montagne, les pieds de celui qui annonce et qui prêche la paix ! » (Isaïe, LII, 7). En voyant ces pieds déchirés dans la lutte, tendrement pressés par les lèvres d'un Père, les gloires indicibles de l'Apostolat me sont apparues. Courez maintenant, ô mes pieds, avec un zèle plus ardent et plus rapide sur les montagnes et dans les vallées : allez, et que rien ne vous arrête, vos blessures seront cicatrisées et vos sueurs recueillies !

On n'a pas voulu nous priver de la récréation pendant la Retraite, et en vérité rien n'en a souffert. Plusieurs d'entre nous ne s'étaient pas vus depuis longtemps ; quelques-uns même s'abordaient pour la première fois, il eût été rigoureux d'interdire toute communication à des hommes venus de tous les coins de la France ou de la Grande-Bretagne et qui restent longtemps séparés, à tel point qu'à chaque entrevue il faut constater sur les traits d'un ami les ravages que le temps et le travail y ont creusés. Mais cette récréation, due à la bienveillance, ne dissipait en rien l'esprit : on parlait de la Congrégation, de ses œuvres, de ses membres, de ses douleurs et de ses espérances, et tout respirait dans les conversations une joie grave et contenue.

Est-il besoin de parler des instructions ? On devine ce

qu'elles ont dû être. Devoirs de la vie religieuse, rigueur et consolations des vœux, conseils les plus expérimentés, commentaires pratiques de la Règle, dignité redoutable du sacerdoce et de la Supériorité, rien n'a été omis. Tout a été dit avec un accent de bonté qui a rencontré en nous tous la plus filiale sympathie. Non, je ne dirai pas ce que j'ai entendu et nul de nous le dira; mes frères et moi nous garderons dans la discrète solitude de nos âmes la moisson de gerbes d'or récoltée pendant huit jours. C'est là notre secret, il est bon de garder pour soi les mystérieuses clartés et d'avoir en son cœur un lieu caché où Dieu seul pénètre et console : « *Secretum meum mihi, secretum meum mihi :* c'est mon secret à moi, c'est mon secret à moi » (Isaïe, XXIV, 16).

Telle a été la Retraite. Les deux derniers jours ont présenté des particularités qu'on me reprocherait de taire. Le samedi toute la communauté a pris part aux exercices : elle se préparait à la grande solennité du lendemain. Après l'oraison, une Messe funèbre nous réunissait tous à la chapelle. Au milieu, un catafalque portant les armes de notre bien-aimé Père et celles de la Congrégation avait été disposé sans que le recueillement de la veille en eût souffert. Chacun a prié dans un silence ému dont aucun chant n'est venu interrompre la triste solennité. Au moment de l'absoute, le Supérieur Général, étant monté au siège du célébrant entouré des officiers du chœur, le R. P. Martinet s'est avancé aux degrés du Sanctuaire et dans le recueillement de l'assistance a fait lecture de notre long nécrologe : « *Beneficentiæ autem et communionis nolite oblivisci :* N'oubliez pas ceux qui vous ont fait du bien et avec lesquels vous êtes en communion » (Epître aux Hébreux, XIII, 16). Quatre-vingt-huit noms ont été proclamés; c'étaient les noms des braves tombés au champ d'honneur. Tel, un général, après le combat, fait l'appel

de ses soldats, et ceux qui ont survécu s'inclinent et pleurent sur la tombe où viennent de disparaître leurs compagnons d'armes. En tête, le Chef de la Famille, Monseigneur Charles-Joseph-Eugène DE MAZENOD, a passé, souriant à travers les mystères de la mort à ses fils éplorés, puis, successivement dans l'ordre assigné par les tables mortuaires, nos devanciers et nos Pères ont été nommés. Vraiment! c'était à donner le frisson glacial de la mort! Quelle scène! Cent religieux debout autour d'une représentation, présidés par leur Général, écoutant, muets et saisis d'une fraternelle douleur, la liste de ceux des leurs que le travail et le zèle ont emportés prématurément à l'éternelle gloire! Nous vous avons vus ainsi tous réunis à nous, chers défunts, et nous avons salué au passage vos aimables et héroïques mémoires, vous surtout dont les noms électriques nous ont rappelé l'abnégation de votre vie et le drame de votre mort, VERDET, VINCENS, engloutis dans des détresses suprêmes et lointaines, ALBINI, entouré d'une auréole de sainteté, BELLON, l'homme universel, le parfait religieux, mourant le sourire sur les lèvres, après avoir recueilli l'Association de la Sainte Famille des mains des deux Fondateurs; RICARD, le Missionnaire aux rivages du Pacifique, le Père et l'ami des enfants du Juniorat; AUBERT, modèle du dévouement sans bornes et au milieu des fondations de la Grande-Bretagne, et auprès de notre Père à tous; HONORAT, dont le nom retentit aux bords du Saguenay et de l'Ottawa, et les victimes tombées à Ceylan et au Texas! Et vous, aimable CAMPER, véritable Louis de Gonzague de notre jeunesse religieuse! Et vous aussi, chers Frères convers, modestes et infatigables enfants de la Famille, dont nous admirons en silence les vertus; vous surtout, fleurs récentes cueillies par Dieu et dont le parfum est revenu publiquement sur les lèvres de notre Père Général comme une mémoire bénie; PONS! laborieux

et austère Oblat de Marie, pieux et inaltérable MARTEL! Et vous tous, ô nos Pères et nos Frères, qui nous rappelez ce que la religion a de plus généreux et l'apostolat de plus héroïque! Ah! dormez en paix, demain nous irons nous reposer près de vous, et qu'en attendant ce repos, les larmes sincères que vos noms seuls ont surprises à nos yeux vous reviennent comme un suffrage et un fraternel souvenir : *Requiescant in pace!*

La Communauté a entendu ce jour-là deux instructions du Supérieur Général; la magnifique salle des exercices était remplie d'auditeurs. Leur présence a inspiré à notre Père des paroles plus vives, plus pressantes, afin d'exciter dans notre cœur le zèle que nous devons avoir et pour la Maison de Dieu qui est en nous, et pour la Maison de Dieu qui forme notre Famille, et pour la Maison de Dieu que composent les fidèles, l'Eglise de Jésus-Christ : le zèle de l'Oblat de Marie envers ces trois Maisons de Dieu doit être infatigable : « *Zelus domus tuæ comedit me :* le zèle de votre maison m'a dévoré » (Psal. LXVIII, 10). Le soir, quelques paroles sur notre Bonne Mère, modèle et Patronne des Oblats, ont achevé de nous préparer à la rénovation de nos vœux. Je passe sur bien des détails, ne pouvant tout dire. Je n'ai devant moi que quelques instants, et il faut saisir dans leur fraîcheur ces fleurs qui demain seront éparses dans les préoccupations de la vie.

Le dimanche 10 juillet devait être un beau jour, un de ces jours comme il s'en rencontre peu dans l'histoire d'une Congrégation et dans la vie de chacun de nous. Nos Pères devancent l'aurore et à six heures toutes les Messes étaient dites, ce qui paraîtra un chef-d'œuvre de précision. C'est l'heure fixée pour l'exercice de clôture. Le Supérieur Général monte à son tour à l'autel et nos deux communautés du Sacré-Cœur et de Saint-Jean en habits de chœur, assistent, après l'exposition du Très-Saint-Sacrement, à l'au-

guste Oblation de Jésus-Christ, type exemplaire de la nôtre. L'autel est illuminé, quarante-sept prêtres sont là, les scolastiques sont rangés à leur suite. A l'orgue, le R. P. Baret nous enivre d'harmonie et fait exécuter avec le R. P. Boeffard son immortel cantique : *Sacrifice d'amour! holocauste sublime!* Jamais Oblat de Marie n'entend ce chant empreint du lyrisme religieux le plus pur sans tressaillir. Les grandes obligations et l'offrande de soi-même y sont exprimés dans une mélodie de musique et de paroles dont l'auteur doit être remercié par ses frères. C'est la réunion suprême; on voit sur tous les visages un air de piété qui fait oublier la terre; les âmes sont balancées entre les souvenirs et les espérances, et elles se laissent porter sur les ailes de la prière et de la foi. Bientôt tous nos Frères scolastiques et convers reçoivent la Sainte Communion : ils s'unissent à ce Dieu caché qui resplendit sur l'autel de l'exposition et qui domine toute sa famille d'apôtres. La Communion au jour d'exposition solennelle a un attrait de plus : on voit d'une manière plus sensible l'abaissement de Dieu et l'exaltation de l'homme; ils échangent leur position : Dieu descend et l'âme monte : elle pourrait s'asseoir sur le trône Eucharistique.

Le Sacrifice est terminé : le Supérieur Général prend la chape splendide dont se servait notre vénéré Fondateur et gravissant les degrés de l'autel, il se place debout du côté de l'Evangile. De là il nous adresse une de ces allocutions qui se refusent à l'analyse, qui empruntent des circonstances où elles sont faites une force, une puissance que rien ne peut rendre et qui demeurent dans l'âme comme si elles y étaient imprimées en caractères de feu. Voici le texte, il fera comprendre la marche des idées et les heureuses applications qui en découlaient : « *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi? Calicem salutaris accipiam et nomen Domini invocabo; vota mea Domino red-*

dam coram omni populo ejus : Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens que j'en ai reçus? Je prendrai le calice du salut et j'invoquerai le nom du Seigneur : J'acquitterai mes vœux en présence de tout son peuple » (Psalm. cxv, 12, 13, 14). Bienfaits de la vocation,... de la retraite,... reconnaissance à acquitter. Mais comment payer la dette contractée? Voici le Sacrifice eucharistique offert par chacun de nous, offert par moi, en ce moment, au nom de tous... *Calicem salutaris accipiam :* à ce sacrifice, vous unissez la prière commune, la prière fraternelle; *Et nomen Domini invocabo :* à ce sacrifice, à cette prière il faut un complément, c'est votre oblation, unie à celle de Jésus... *Vota mea Domino reddam.* Renouvelez donc ces vœux, vous les anciens de la Famille qui en connaissez toute la douceur... vous, les nouveaux, qui voulez en goûter tous les charmes... Renouvelez ces vœux pour toujours, pour toujours,... avec serment de fidélité : *Jurejurando voveo ad mortem usque perseveraturum...* avec permanence comme Jésus-Eucharistie... Honte à ceux qui se retirent... Ah! ils se condamnent les premiers !... Renouvelez ces engagements en présence de Dieu, de Marie, notre Mère Immaculée, des Anges et des Saints, de notre Père, de nos Frères qui nous ont précédés et qui peuvent nous dire maintenant les récompenses réservées aux engagements fidèlement tenus... C'est en présence de ce peuple de Dieu, *coram omni populo ejus*, que vous allez faire entendre votre voix; qu'elle ait un écho dans le ciel!... Et moi, je demande pour vous la fidélité, la persévérance. Non, mon Dieu, que je ne perde aucun de ceux que vous m'avez donnés! *Serva eos quos dedisti mihi* (Ev. Joann., xvii, 11)... Qu'un jour nous nous retrouvions tous auprès de vous, nos vœux accomplis, chantant le cantique d'une reconnaissance éternelle!

Je ne puis dire l'impression causée par ces paroles vives

et ardentes : elles tombaient sur des âmes toutes sympathiques, qui s'harmonisaient avec la parole de Dieu, les grâces surabondantes et le sang de Jésus-Christ dont elles s'étaient enivrées peu d'instants auparavant. Immédiatement après a eu lieu la rénovation des vœux. Le Supérieur Général commence, il est suivi du R. P. TEMPIER, du R. P. MARTIN, du R. P. MAGNAN, etc., d'après l'ordre d'ancienneté dans la Congrégation, et non point d'après l'ordre des charges et des dignités : c'est l'usage traditionnel, qui renferme une haute signification. Tous viennent s'agenouiller aux pieds du Général et tenant dans la main un flambeau allumé, ils renouvellent lentement et solennellement les promesses de la profession. En se retirant, ils baisent la main de leur Supérieur, représentant de Dieu, *qui Dei vices geris* (Const.), et prennent place aux deux côtés de l'autel. Nous formions ainsi une magnifique couronne : tous debout, l'étole sur la poitrine, recevant à notre tour, en qualité de témoins, les vœux de ceux qui nous suivaient. Il y a eu un moment où quarante-sept Pères se sont ainsi trouvés rangés en cercle en avant de l'autel, armée vénérable et sacrée qui était comme un prolongement radieux de l'Eucharistie : c'était un spectacle émouvant. Les Pères ont renouvelé leurs vœux successivement ; nos Frères s'avancent par groupes de six : c'était une variété dans la cérémonie ; ces six voix n'en formaient qu'une seule, plus forte, plus accentuée, plus énergique, redisant les mêmes serments. Nos Frères convers sont venus à leur tour ; les Français ont parlé leur langue, les Irlandais la leur, mais le Dieu qui les écoutait était le Dieu des sciences, il entendait encore la même formule d'amour et de fidélité. La cérémonie est achevée. Le Supérieur Général entonne le *Te Deum*. Le chant de l'hymne de l'action de grâces est poursuivi avec un entrain et un enthousiasme qui ajoutaient encore à sa beauté sublime. On sait tout ce que l'allégresse commu-

nique à nos puissances, à nos facultés; dans la joie, la voix éclate ; sous le poids de la tristesse, elle gémit; ici, c'était une ivresse de reconnaissance et de bonheur. La bénédiction du Très-Saint-Sacrement a clôturé l'exercice à la chapelle. Mais sur l'ordre du Supérieur Général, le *Magnificat* est entonné, et les Oblats se dirigent en procession, revêtus de leur habit de chœur, vers la salle des exercices pour se donner le baiser fraternel. Nous sortons de la chapelle, nous passons sous les arceaux du cloître, et nous remplissons la Maison de nos voix et de nos chants; on sent que ce sont des poitrines de Missionnaires qui font vibrer l'air; il y a là une puissance et un élan où se révèlent des cœurs d'apôtres. Le cantique terminé, le Supérieur Général donne le signal et embrasse les Pères qui l'entourent. Les Prêtres et les Frères se mêlent sans distinction et se donnent, avec une effusion attendrissante, l'accolade dont nous reporterons à nos Communautés les durables et fraternelles étreintes. Rentrés dans les corridors et les vastes cloîtres, les groupes se multiplient, les entretiens prennent de l'animation, c'est la récréation qui succède aux graves pensées de la Retraite.

Une scène émouvante nous attendait encore; depuis vingt-quatre heures, les événements se succédaient en agitant les fibres les plus sensibles de notre cœur. Après déjeuner, tous les Retraitants se réunissent chez le Supérieur Général pour lui adresser de filials remercîments. Le R. P. Tempier a dit quelques mots; mais à peine a-t-il terminé, que le R. P. Burfin prononce d'une voix tremblante d'émotion une chaleureuse et délicate allocution où nous avons tous reconnu le secret de la véritable éloquence. Voici cette page, arrachée à la modestie du R. P. Provincial du Nord : elle dira les fruits de la Retraite et les conséquences avantageuses que nous pouvons en prévoir pour toutes nos Maisons :

Très-Révérend et bien-aimé Père.

Deo Gratias! c'est le cri de nos cœurs joyeux et contents; puisse-t-il réjouir le vôtre et lui dire toute notre reconnaissance! Vous avez voulu nous faire du bien; vous avez réussi: *Deo Gratias!* En nous attaquant avec de l'amour, vous ne pouviez pas n'être pas vainqueur, et si un Supérieur-Général ne devait pas mourir debout, nous vous dirions: Père, reposez-vous à l'ombre d'un laurier conquis. Vous nous avez parlé avec l'épanchement d'un Père et l'abandon d'un ami, vous n'y avez rien perdu; la parole paternelle et tendre gagne le cœur, attire la confiance, commande l'estime et grandit le respect. Votre noble appel à nos sentiments a été entendu: lorsqu'on cherche des amis, on est digne d'en avoir et l'on a le bonheur d'en trouver: *Beatus qui invenit amicum verum!* (Eccl. xxv, 12).

Vous nous avez rappelé souvent la vie sainte de notre vénéré Fondateur, vous avez bien fait. Il n'était pas connu de tout le monde, et nous avons droit de le connaître: ses vertus sont notre patrimoine, ne cachons pas nos richesses. Puisse l'âme divinement curieuse, qui cherche cette étoile nouvelle, la découvrir bientôt au firmament de l'Eglise! Pourquoi, en attendant, le Cœur de notre Père n'aurait-il pas un tabernacle plus digne et de Lui et de Nous?

Votre attachement profond, si hautement manifesté pour l'Epouse de Jésus-Christ et pour son Vicaire, a rencontré dans nos esprits et nos cœurs de sympathiques échos; nous ne serons pas au-dessous de votre amour pour le Pape, nous devons tenir et nous tenons à l'Eglise par le fond de nos entrailles: nous n'existons, nous ne vivons, nous ne serons forts que par Elle!

Vous avez bien voulu nous associer à vos peines en nous faisant part de vos tribulations et de vos craintes; nous les avons partagées, mais nous ne tremblons pas plus que vous. L'avenir a beau être sombre, l'œil de la foi aperçoit toujours le sourire de la Providence à travers les noirs orages, et pour les Congrégations comme pour l'Eglise, les défaites sont des victoires.

Vous demandez que nous soyons religieux avant tout ; vous avez raison ; c'est votre droit, c'est notre devoir, c'est notre intérêt à tous, car sans cela impossible de marcher ! Avec des rouages en mauvais état, le mécanicien le plus habile est impuissant à faire fonctionner sa machine. Ces religieux viendront, plusieurs sont déjà venus ; nous ne demandons pas mieux que de nous débarrasser de notre vieille rouille.

Vous nous aurez beaucoup aidé, mon bien-aimé Père, la Retraite laissera après elle une longue traînée de lumière et d'amour qui nous rendra le devoir et plus facile et plus doux. Notre dévouement s'est élevé au contact du vôtre, nous en aurons ; nous ne voulons pas, voyez-vous, être des hommes de rien, et nous savons que la valeur d'un homme se mesure sur son dévouement.

Cependant ne vous fiez pas trop à notre enthousiasme, et que votre charité nous demande le moins souvent possible des actes héroïques : l'homme n'est sublime que par transport, il n'est toujours égal que dans la médiocrité. Nous tâcherons au moins de nous y maintenir ; nous travaillerons à faire monter le niveau peu à peu, et nous espérons réussir avec le secours de la grâce divine et les encouragements de votre cœur paternel.

Vous nous l'avez montré ce cœur, merci ! c'est le moyen d'agrandir le nôtre. Vous nous avez fait aimer la règle, merci ! c'est le moyen de nous la rendre légère. Vous nous avez gagné de plus en plus au bon Dieu et à vous, merci encore ! car après l'ineffable bonheur de se laisser prendre par le bon Dieu, il n'est pas de plaisir plus grand que d'être pris par un bon Père que des fils dévoués embrassent aujourd'hui comme une mère !

Des applaudissements unanimes ont couvert ces paroles du R. P. Burfin. Dirai-je que tous nous pleurions ? Qui eût pu résister ?

La réponse du Supérieur Général a été des plus heureuses. Les paroles, nous arrivant à travers ses larmes, étaient comme une effusion de son âme à nos âmes : cœur,

émotion, dignité, affection, tout était là... Puis il a distribué à chaque Père, en souvenir de la Retraite, une image faite avec des vêtements de notre vénéré Fondateur.

Que dirai-je de plus? Vous parlerai-je du dîner, dîner festival, où ont bien voulu prendre place plusieurs ecclésiastiques d'Autun, nos amis[1], de la récréation avec ses épanchements joyeux, des Vêpres solennelles? Non, je serais interminable, et le temps qui me presse accélère ma pensée et ma plume.

Je trace ces dernières lignes au retour de la fête que le R. P. Martignat nous a donnée, le lundi 11 juillet, dans la Maison de Saint-Jean. A l'ombre des pommiers qui bordent la grande allée du parc, a été dressée la table où se sont assis tous les Supérieurs encore présents à Autun. C'étaient vraiment des agapes fraternelles, assaisonnées de l'expansion la plus douce. Le soleil, en pénétrant parfois de ses rayons ardents et le feuillage des arbres et les tentures qui les recouvraient, ajoutait encore à la surprise et se prêtait à l'imprévu. Jamais réunion semblable n'avait eu lieu dans le parc de Saint-Jean : c'est là qu'après les consolations de la présence ont commencé les adieux de la séparation.

Dans quelques heures, nous tous vénérables Supérieurs, nous allons reprendre notre direction sur toutes les lignes de France. Nous retournerons au champ de bataille, fortifiés, consolés, émus, aimant de plus en plus la Congrégation, celui qui en est le chef, et emportant au foyer do-

[1] Mgr l'Evêque d'Autun était parti la veille pour aller à Paray-le-Monial faire la levée de terre du corps de la Bienheureuse Marguerite Alacoque. Il a exprimé le regret de ne pouvoir assister à la clôture de la Retraite. M. Thomas, Vicaire-Général; M. Millerand, Doyen du Chapitre, Vicaire-Général; M. Juillet, Chanoine, Vicaire-Général; M. Picard, Supérieur du Grand Séminaire, Vicaire-Général; M. Gardette, Chanoine, Secrétaire-Général de l'Evêché, se sont rendus avec empressement à l'invitation qui leur avait été adressée.

mestique de nos Communautés respectives des souvenirs et des récits palpitants. Nous allons aussi revenir aux âmes, plus dévoués à leur salut, et aux heures découragées, notre pensée se reportera à cette chère Maison du Sacré-Cœur, où nous avons ajouté un anneau à notre histoire et à l'heureuse chaîne qui nous retient captifs sur le cœur de Dieu.

M. DE L'HERMITE, O. M. I.
Supérieur d'Aix.

MISSIONS DE CEYLAN.

Nous avons annoncé[1] un rapport général sur les travaux exécutés, pendant l'année 1862, par nos Pères de Ceylan. Nous sommes heureux de commencer la publication des documents qui nous ont été envoyés. On verra que là encore Dieu se plaît à bénir les membres de la Famille qui font connaître et aimer son saint nom. Nous donnerons successivement, 1° le rapport de la Mission de Chilaw, par le R. P. LE BESCOU; 2° le rapport général, par Mgr SÉMÉRIA; 3° le rapport sur les Orphelinats, par le R. P. BONJEAN, et 4° le rapport sur les Ecoles, par R. P. MOLA.

I. — MISSION DE CHILAW.

Maravil, district de Chilaw, le 3 mars 1863.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Mgr SÉMÉRIA ayant manifesté au R. P. CHOUNAVEL et à moi votre désir de connaître le résultat de nos travaux durant l'année dernière, je m'empresse de vous envoyer cette courte relation, avec d'autant plus de bonheur que votre vœu paternel ne pourra être que grandement consolé des bénédictions abondantes qu'il a plu au Seigneur de répandre sur le ministère de deux de vos enfants.

Parmi toutes les Missions du Vicariat de Jaffna, celle qui a

[1] Voir le tome II des *Missions*, p. 433.

été, l'année dernière, le théâtre de nos travaux apostoliques est sans contredit une des plus favorisées au point de vue matériel. Par la beauté de son paysage, la richesse de sa végétation, l'abondance de ses produits, elle rivalise avec le Vicariat du Sud, dont elle est limitrophe. C'est un grand jardin, planté d'arbres fruitiers et surtout de cocotiers, qui s'y élèvent à une hauteur prodigieuse. Nos chrétiens, qui ont le goût du travail, n'y laissent pas un pouce de terrain sans culture. Cependant les grandes rizières y sont rares : les Boudhistes s'occupent plus spécialement de la culture du riz dans l'intérieur des terres. Les voies de communication sont faciles et commodes. Nous pouvons nous rendre à toutes nos églises en voiture. Mais notre pauvreté ne nous permettant pas d'acheter et d'entretenir des chevaux, nous nous contentons de voyager en voiture à bœufs.

Sous le rapport moral, nos chrétiens du Sud, qui sont en grande partie d'origine cingalaise, ont en général plus de douceur, de sensibilité et de reconnaissance que les Tamouls du Nord. On dirait que les Cingalais sont presque naturellement portés à la piété, du moins, une fois qu'ils se sont adonnés aux pratiques religieuses, ils y sont assez fidèles, ils s'y affectionnent, et plusieurs ne craignent pas de s'imposer de véritables sacrifices pour assister aux offices divins, orner leurs églises et entretenir leurs Prêtres. J'ai entendu dire par quelques Missionnaires que les Cingalais sont plus légers et moins constants que les Tamouls. Je n'oserai pas souscrire à cette opinion, surtout à cause de sa généralité. J'ajouterai que les préjugés de caste si enracinés parmi les Tamouls, et qui ne sont pas toujours conformes aux devoirs de la charité fraternelle, ont presque disparu et tendent à s'effacer de plus en plus parmi les Cingalais. Leur contact plus fréquent avec les Européens favorise singulièrement cette tendance. Ils ont une propension marquée à se conformer à leurs manières, à leurs habitudes et à leurs allures. Plaise à Dieu qu'ils se contentent d'en suivre les bonnes qualités, la politesse, la droiture, etc., en se gardant bien de prendre leurs vices et de mettre en pratique une certaine civilisation raffinée et bâtarde.

Notre Mission, enclavée dans le district de Chilaw, compte près de 5,000 catholiques répartis en quatre églises : ce sont celles de Cattuneri, de Maravil, de Vennappouré et de Madha-Codhou, qui formeraient en Europe quatre grandes paroisses. Ces quatre églises quoique assez convenables, si on les compare à la plupart de celles de notre Vicariat, ne suffisent plus au nombre, à la piété et même, il faut bien le dire, à l'honneur de nos chrétiens, qui tiennent beaucoup à ce que leur église ne soit pas inférieure à celles des villages voisins. Aussi songe-t-on partout à en bâtir de nouvelles. Déjà les chrétiens de Maravil ont commencé la leur : elle sera bientôt achevée ; ils auront une église très-vaste et une des plus belles du Vicariat de Jaffna. Ils rivalisent de zèle. Il y a parmi eux trois riches propriétaires dont la contribution en argent ne s'élève pas à moins de 700, 800 et 1,000 francs, qu'ils se sont engagés à donner chaque année jusqu'à ce que l'église soit terminée. A ces quatre églises principales se rattachent trois petites chapelles que les chrétiens des villages d'Oullatiavou, Todouvaï, et de Talgas-Carey ont élevées à leurs frais pour s'y réunir les dimanches et les fêtes, et y réciter les prières de la messe lorsque le temps pluvieux ou l'éloignement ne leur permettent pas de se rendre à l'église où se trouve le Missionnaire.

Depuis plusieurs années, nos intéressantes chrétientés étaient sinon abandonnées, du moins privées des abondants secours que leurs besoins réclamaient. Il n'y avait pas de Missionnaire qui pût y résider habituellement. Les visites annuelles et plus ou moins rapides que le Prêtre y faisait étaient évidemment insuffisantes pour former de véritables et fervents chrétiens. Je pris la direction active de cette nouvelle mission vers le milieu de l'année 1861, sans connaître encore la langue cingalaise, qui est exclusivement parlée à Cattuneri et à Vennappouré. On ne connaît à Madha-Codhou que le tamoul, tandis qu'à Maravil les deux langues sont comprises et parlées par le plus grand nombre.

Cependant le Seigneur avait des desseins de miséricorde sur ces peuples. Mgr Séméria, notre Vicaire Apostolique, en

se rendant en Europe pour le Chapitre Général, eut l'heureuse pensée de m'adjoindre le R. P. Chounavel, déjà suffisamment familiarisé avec la langue cingalaise. Dès son arrivée au commencement de novembre 1861, nous formâmes ensemble notre plan de campagne. Ayant reconnu que les principaux ennemis que nous avions à combattre étaient l'ignorance et l'indifférence, qui entraînent toujours avec elles mille désordres, nous dirigeâmes tous nos efforts pour attirer à l'église nos chrétiens grands et petits, mais surtout ces derniers, afin de les instruire des principales vérités de la foi et des devoirs qu'elle impose. Nous commençâmes nos catéchismes dans l'église de Cattuneri. Le R. P. Chounavel, qui voulut bien s'en charger, réussit à préparer en assez peu de temps quarante-cinq enfants. Nous fûmes heureux de les admettre à la première communion le 24 novembre, fête du patronage de la Sainte-Vierge. Rien ne manqua, selon la mesure de nos moyens, à la solennité de cette fête : chants harmonieux, prédications, exhortations touchantes adressées tantôt aux enfants, tantôt aux parents, et par-dessus tout la piété de ces enfants privilégiés, le renouvellement des promesses de leur baptême, leur consécration à Marie, aux pieds de laquelle ils firent l'hommage de leurs jolies petites couronnes de fleurs, tout, dis-je, contribua à rehausser l'éclat de cette pieuse cérémonie et à inspirer les sentiments du plus vif regret aux autres enfants qui, par leur négligence, avaient mérité d'être éloignés du Banquet eucharistique.

Encouragés par ce premier succès, nous songions déjà à procurer les mêmes bienfaits aux enfants des autres églises, lorsque, dès le lendemain, un devoir impérieux m'appela à Colombo. Le regretté P. Crousel venait d'y arriver pour se rendre, si c'était possible, en Europe, selon les pressants conseils des médecins. Mais hélas ! notre cher malade dut bientôt se mettre au lit, et quelques jours après entreprendre le voyage de l'éternité. Quoique je me sois fait un devoir à cette époque de vous relater les divers incidents de la maladie et les admirables dispositions de ce digne enfant de la Famille, permettez-moi d'exprimer encore les sentiments de profonde

douleur et de grande édification que le souvenir de ce frère chéri réveille sans cesse dans nos cœurs. Et comment ne pas regretter un si bon religieux, un Missionnaire si dévoué qui venait à peine de commencer son ministère dans notre île, et qui possédait toutes les qualités pour en devenir l'Apôtre ?... Le souvenir de son zèle, de sa douce charité, et de ses autres vertus nous reste, nous soutient et nous encourage. Nous ne l'avons pas entièrement perdu : il est devenu notre Protecteur et c'est, en très-grande partie, à son intercession que nous n'avons pu nous empêcher d'attribuer les fruits abondants de grâce et de salut que Dieu a daigné produire dans notre Mission.

Tandis que j'étais à Colombo, le R. P. Chounavel dut quitter Cattuneri, malgré les vives instances que firent ses chers communiants pour le retenir au milieu d'eux. Ils auraient voulu s'instruire encore, mais le Missionnaire avait d'autres lieux à évangéliser. Je puis cependant rendre ce témoignage aux enfants de Cattuneri, qu'ils sont demeurés fidèles à la grâce qu'ils ont reçue. Ce fut à Vennappouré que le R. P. Chounavel alla commencer un cours d'instructions catéchistiques qui devaient avoir les plus consolants résultats. Ce cours dura deux mois, et eut pour auditeurs non-seulement les enfants des deux sexes, mais un grand nombre de personnes avancées en âge. Le R. P. Chounavel, assez difficile en ces matières, a déclaré n'avoir jamais rencontré d'enfants aussi bien préparés. A mon retour de Colombo, j'ai trouvé cent quatre enfants tout disposés à faire leur première communion à la fête de Noël. Les consolations que nous gouttâmes ce jour-là furent un adoucissement à l'amertume de notre douleur.

Le spectacle de cent quatre enfants s'approchant du Banquet eucharistique avec le recueillement le plus admirable, édifia et toucha profondément nos chrétiens. Par leur attitude, leurs paroles et leur empressement à venir à l'église, nous comprîmes que Dieu s'adressait à leur cœur et les pressait de se convertir. Voulant seconder ce mouvement de la grâce, le R. P. Chounavel ouvrit une série d'instructions plus spéciale-

ment adressées aux grandes personnes, outre le catéchisme qu'il continuait de faire chaque jour aux enfants. Il put toucher les grandes vérités et instruire ses auditeurs sans avoir l'air de le faire. Plus que jamais, je regrettai que mon peu d'habileté dans la langue cingalaise, et certaines indispositions assez fréquentes ne me permissent pas d'aider le R. P. Chounavel. Je dus aussi m'absenter plusieurs fois pour aller au secours des chrétiens des autres églises. Ce fut surtout durant mes absences que mon confrère se livra à un travail que je n'hésite pas à qualifier d'excessif. Le mois de janvier se changea en une véritable Mission pour les chrétiens de Vennappouré ; mais les travaux furent au-dessus des forces du Missionnaire. Aussi le 2 février, après avoir encore admis à la Sainte-Table cent deux personnes, dont trente-cinq enfauts pour la première fois, fut-il obligé, bon gré mal gré, de déposer les armes et de se mettre au lit. « Je ne connus guère, « dit le P. Chounavel avec sa gaieté ordinaire, la cause de « cette maladie ; on m'a dit que c'était la fatigue ; je n'en sais « trop rien ; ce que je sais, c'est qu'il me semblait avoir le « mal de mer ; mon lit paraissait se balancer comme une petite « barque sur une mer houleuse. Ce n'est pas étonnant, j'avais « trop de consolation, la tête me tourna. » Dès que j'appris cette maladie, je m'empressai de me rendre auprès du R. P. Chounavel, et je le fis conduire à Chilaw, où je le confiai aux soins d'un bon médecin européen, M. Cook, qui durant notre Mission de Chilaw avait soigné Mgr Séméria avec beaucoup d'habileté et de désintéressement. Le départ s'effectua au milieu de regrets universels ; une foule immense escorta la voiture assez longtemps, et les jours suivants des bandes de quinze, vingt, vingt-cinq personnes venaient à Chilaw, à environ vingt milles, voir le malade et s'enquérir de son état. Quelques semaines de repos suffirent pour rétablir cette santé altérée et le R. P. Chounavel, après m'avoir aidé à Maravil, put concourir à préparer les habitants de Chilaw à la communion pascale.

J'obtins les mêmes succès à Maravil. Je ne pouvais suffire à l'empressement des chrétiens qui assiégeaient mon confes-

sionnal. Plusieurs ne pouvant se confesser ni le samedi, ni le dimanche, ne s'en retournaient que le lundi, après s'être assis au Banquet eucharistique. Ils passaient ainsi deux ou trois nuits sous le portique de l'église, sans avoir de natte pour se coucher et sans prendre presque aucune nourriture.

Je vous ai dit nos consolations ; nous avons aussi nos peines. Dans toutes ces chrétientés, la grande majorité de nos chrétiens ont profité des grâces qui leur étaient offertes, mais un certain nombre en ont abusé par leur indifférence, par leur éloignement pour les devoirs de notre sainte religion. Ils ne venaient pas même entendre nos instructions. Dans un village une soixantaine de chrétiens, à moitié ivres, profitèrent de mon absence pour arracher les statues de l'église et les promener en tumulte dans le pays, afin d'obtenir, disaient-ils, une pêche abondante durant toute l'année. Ce n'est pas la première fois qu'il s'est commis dans notre Mission une profanation pareille. Il y a quelques années, plusieurs de ces hommes sans foi commencèrent par offrir des sacrifices au démon ; mais la pêche n'étant pas devenue plus abondante, ils outragèrent les statues des saints par une de ces processions sacriléges, espérant que les saints leur accorderaient ce que les démons leur avaient refusé. N'ayant pas mieux réussi, ils formèrent l'infernal projet de noyer les statues ; mais le complot ayant été découvert, les autres chrétiens en empêchèrent l'exécution. Vous voyez, mon bien-aimé Père, combien ces malheureux peuples ont besoin d'être instruits et évangélisés.

Je n'ai encore rien dit de la chrétienté de Madha-Codhou ; elle nous donnait depuis plusieurs mois de grandes inquiétudes. Ces chrétiens se confessaient généralement chaque année, à l'époque de la visite du Missionnaire, mais après son départ, ils ne se souciaient plus de pratiquer la religion le reste du temps ; les enfants étaient laissés dans la plus complète ignorance, les mariages se faisaient sans la bénédiction du prêtre, et sur une population de huit cents âmes, nous comptions vingt concubinages. Les mauvaises paroles et les blasphèmes étaient à l'ordre du jour. Ils avaient fait de grandes dépenses pour représenter une mauvaise comédie.

Enfin les disputes, les procès avaient engendré des haines et des discordes profondes que l'enlèvement de la fille d'un des chefs, au moment où elle allait se marier, avait porté à leur comble. Telles étaient les difficultés que nous avions à vaincre. Une occasion favorable se présenta et nous permit de les attaquer de front. Plusieurs chrétiens vinrent nous prier d'aller confesser la population et de régler ses affaires. Nous y consentîmes à deux conditions : 1° que les concubinaires se sépareraient immédiatement ; 2° que tous les chrétiens assisteraient à nos instructions pendant quinze jours consécutifs. Ils y consentirent, et ils tinrent parole. Le 24 mai, après avoir fait notre grande retraite, nous partîmes en invoquant en faveur de ce malheureux peuple la Mère des Miséricordes dont nous célébrions la fête. Le succès dépassa nos espérances. Nous eûmes à Madha-Codhou moins de réfractaires que partout ailleurs. Toutes les unions illégitimes furent validées, et les différents objets qui avaient servi aux comédies furent jetés au feu sur la place publique. « Ce ne fut pas sans peine, dit le « R. P. Chounavel, en sa qualité de *cattaley-souami*[1], le R. P. « Lebescou donna l'ordre d'apporter et de livrer tous les objets « dont ils s'étaient servis pour jouer leurs comédies, malgré « nos défenses. On nous promit d'obéir, mais personne ne pa- « rut. Deux jeunes gens se décident à nous remettre un vieux « chapeau orné de plumes et un vieux casque à moitié cassé. « Nous insistons, les menaçant de nous éloigner et de les « abandonner. Nous sommes presque obligés de mettre cette « menace à exécution pour obtenir le résultat que nous dé- « sirions. Tous nos comédiens et nos danseurs finirent par se « présenter avec les accoutrements de leur *couttou* (danse). « Je ne puis faire la description de ces curieux costumes. « Tout ce que je vous en dirai, c'est que ce sont des prodiges « de ridicule et de sottise. Nous en fîmes un feu de joie. » Un mauvais chrétien avait osé commencer près de l'église une

[1] *Souami* ou *souvami* signifie en tamoul, *seigneur*. C'est le nom que l'on donne ici aux Missionnaires catholiques. *Cattaley* signifie, *ordre, loi*. Le Missionnaire est donc *le seigneur qui fait la loi, qui a l'autorité, la juridiction*, etc.

taverne qui était cause de bien des désordres. Je ne sais qui eut la pensée d'y mettre le feu pendant la nuit. Tout ce que nous pûmes constater le lendemain, c'est qu'elle avait été la proie des flammes. — Un petit village voisin, très-ignorant, prit part à cette Mission ; tandis qu'un Père prêchait en tamoul dans l'église, l'autre expliquait le catéchisme à ces pauvres Cingalais. Un grand bien a été opéré. Qu'on en juge par le trait suivant : Quelque temps après la Mission, plusieurs femmes se disputaient avec tapage, et selon l'ancien usage elles proféraient des imprécations et des paroles tout à fait inconvenantes. Deux jeunes filles se trouvaient à une faible distance. — *Viens*, dit l'une à sa campagne, *allons voir comment ces femmes se battent. Que verrions-nous*, répond celle-ci, *qu'entendrions-nous sinon de mauvaises paroles? Eloignons-nous plutôt et allons prier afin que le Seigneur leur pardonne.* En effet, elles se retirèrent à l'écart et récitèrent ensemble le chapelet. Ces deux enfants avaient à peine dix ans.

Tout le reste de l'année nous avons continué à exercer ainsi notre ministère tantôt dans une église, tantôt dans une autre. Instruire, instruire, c'était notre grand soin, puis les confessions fréquentes, réitérées avant la concession de l'absolution. Ce n'était guère l'habitude, mais les résultats ont été bientôt appréciés par tous avec la plus grande satisfaction. Plusieurs personnes firent même dire des Messes pour obtenir la grâce de se rappeler tous leurs péchés, afin de faire une bonne confession et une bonne communion. Dieu seul connaît les trésors de grâces qu'il a répandus dans les âmes par ce moyen.

Aussi les progrès de la piété sont-ils de plus en plus consolants. Plusieurs chrétiens nous ont demandé de leur enseigner à faire la méditation. Nous hésitâmes d'abord, mais nous crûmes ensuite que nous ne pouvions nous refuser à un si pieux désir. Durant plusieurs dimanches, nous leur fîmes tour à tour quelques instructions sur ce sujet, et nous traduisîmes en cingalais la méthode de l'Oraison mentale. On fit de cette traduction un certain nombre de copies qui circulent de main en main. Plusieurs de nos fidèles, qui ne connaissaient pas même il y a un an les vérités indispensables, commencent

à s'avancer dans les voies de l'Oraison mentale ; Dieu a ici comme ailleurs ses âmes de prédilection. Le R. P. Chounavel demanda un jour à une bonne vieille si elle ne faisait pas la méditation. — *Hélas!* répliqua-t-elle, *je suis trop vieille, je ne puis presque rien retenir, je ne sais pas méditer.* — Mais, reprit le Missionnaire, à quoi penses-tu en allant, venant, travaillant ? — *Oh ! je ne fais guère que prier Dieu.* — Et que demandes-tu au bon Dieu en le priant presque toute la journée ? — *Je lui demande de me pardonner mes péchés, d'avoir pitié de moi et de me donner son saint paradis : tout le reste m'importe bien peu !* — Le Missionnaire se tut en admirant dans cette pauvre vieille non-seulement le don de la méditation, mais surtout l'esprit de prière et d'oraison.

On comprendra aisément qu'ayant été continuellement occupés anprès de nos catholiques, nous n'ayons pu travailler à la conversion des païens. Aussi n'en avons-nous baptisé que cinq qui ont eux-mêmes sollicité cette grâce.

Voici le tableau des baptêmes, confessions, etc., depuis le 1er décembre 1861, jusqu'au 1er décembre 1862.

1° Baptêmes d'enfants, 209, de païens adultes, 5 ; 2° confessions 5,563 ; 3° communions, 5,369. Nous ne comprenons pas dans ces chiffres les premières confessions et les premières communions des enfants ; 4° mariages, 43 ; 5° viatiques, 38 ; 6° extrême-onction, 41 [1].

[1] Ces chiffres, joints à ceux que nous fournissent d'autres Pères du même Vicariat, réfutent éloquemment un certain préjugé qui a porté à croire que les chaleurs de Ceylan ne sauraient permettre à nos Missionnaires un travail actif, long et assidu. Sans doute, il fait chaud à Ceylan et quelquefois très-chaud ; aussi quoique ces chaleurs soient ordinairement tempérées par une brise de mer, Mgr Séméria a-t-il recommandé à ses missionnaires de prendre une heure de repos après le repas de midi et de ne point voyager au milieu de la journée, sauf un cas extraordinaire. Mais les travaux auxquels nos Pères se livrent dans leurs missions respectives, prêchant, catéchisant, entendant les confessions depuis le matin jusqu'au soir, et cela presque tous les jours de l'année, sont une preuve péremptoire qu'avec une bonne volonté ordinaire l'exercice du ministère presque continuel est aussi possible à Ceylan que partout ailleurs. Le feu du saint zèle dont le cœur du Missionnaire s'enflamme à la vue de tant

Agréez, mon Très-Révérend et bien-aimé Père, les sentiments de profond respect et d'entière soumission que, conjointement avec le R. P. CHOUNAVEL, vous présente votre tout dévoué fils.

LE BESCOU, O. M. I.
Miss. apost.

II. — RAPPORT GÉNÉRAL DE 1862.

Jaffna, 30 juin 1863.

MON RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

En vous envoyant le compte rendu de la Mission des Révérends Pères LE BESCOU et CHOUNAVEL, je voudrais pouvoir vous dire que partout ailleurs le ministère de nos Pères a produit les mêmes fruits de sanctification. Nous constatons, sans doute, d'année en année une certaine amélioration, sinon dans tous et partout, du moins dans plusieurs localités, et particulièrement parmi les enfants, objet spécial de notre constante sollicitude. Mais tant à cause du petit nombre de nos ouvriers bien valides, et du vaste champ que chacun d'eux a à cultiver, qu'attendu le caractère indolent de la plupart de nos Indiens, surtout pour les choses spirituelles, ces progrès sont assez lents et ne peuvent guère être obtenus qu'à force d'un travail assidu, d'une abnégation et d'une patience à toute épreuve. Toutefois, je me plais à le répéter, si les progrès sont lents, ils n'en sont pas moins réels et solides; et en me rappelant les merveilles de la grâce, les conversions éclatantes et les changements prodigieux dont nous avons été les heureux témoins durant nos Missions proprement dites prêchées les années précédentes, je me confirme toujours davantage dans la persuasion qu'une fois que nos moyens d'action seront proportionnés aux grands besoins de nos populations, la face entière de notre Vicariat sera bientôt renouvelée.

En attendant ces pressants secours et cette sainte et totale

de pauvres âmes abandonnées est, du reste, bien plus ardent que le soleil de Ceylan.

rénovation, que j'appelle de toute l'ardeur de mes vœux, chacun de nos Pères de Ceylan s'occupe avec zèle à planter, à arroser la portion de la vigne qui lui a été confiée, dans la ferme espérance qu'il plaira au Seigneur de donner de plus en plus l'accroissement.

Voici le résultat de leurs travaux apostoliques durant l'année 1862.

1° *Mission de Jaffna.* — Jaffna, chef-lieu de la péninsule du même nom, de la province septentrionale de Ceylan et de notre Vicariat apostolique, est sans contredit la plus importante de nos Missions, non-seulement par le nombre de ses habitants, mais surtout par la résidence plus habituelle du Vicaire apostolique, par la communauté respectable de nos Pères et Frères, par les ennemis nombreux et fanatiques que nous y avons à surveiller et à combattre plus que partout ailleurs, enfin par les établissements d'éducation et de charité que nous y possédons.

Je ne parlerai pas moi-même de ces dernières œuvres qui ont déjà produit les plus heureux résultats, et qui, par suite de certains développements et de nouvelles améliorations, en promettent de bien plus grands pour l'avenir. Le R. P. Bonjean vous envoie une intéressante notice sur nos deux orphelinats dont, entre autres choses importantes, il est spécialement chargé. De son côté, le R. P. Mola qui à l'exercice malheureusement assez fréquent de Révérend docteur en médecine joint la haute direction de nos écoles, se fera un plaisir de vous faire connaître, dans un rapport spécial, les progrès toujours croissants de ces institutions, et il sera heureux de vous dire le zèle et le succès avec lesquels nos chers Frères Bennett et Brown, malgré le peu de santé qu'ils avaient à leur arrivée d'Europe, ont rempli leurs fonctions de Frères enseignants. Je me bornerai donc à vous donner un aperçu des travaux de nos Pères dans l'exercice du Saint Ministère. Depuis longues années cette importante Mission, comprenant aussi plusieurs villages éloignés avec une population de plus de 6,000 catholiques, est spécialement confiée au R. P. Mauroit. Ce Père cumule ainsi deux charges presque incompati-

bles, celle de Missionnaire de Jaffna qui l'oblige assez souvent de s'absenter pour en visiter les différentes chrétientés, et celle de Procureur Vicarial qui réclamerait sa présence habituelle dans la ville. Heureusement le R. P. Moukel, Supérieur de la Maison, et les autres Pères, animés du même esprit de zèle, n'ont rien de plus à cœur que de le seconder et au besoin, de le remplacer dans l'exercice de ses fonctions spirituelles, tandis que le cher Frère Gaspard de Stefanis continue avec sa sainte patience à nous rendre les plus signalés services dans les affaires temporelles.

Les deux premiers mois de cette année 1862 n'offrent rien qui mérite une mention spéciale. Mais depuis le mois de mars jusqu'à la fin d'août, nos Pères durent souvent pleurer entre le vestibule et l'autel, d'abord sur le plus énorme des sacriléges et ensuite sur le terrible châtiment par lequel le Seigneur voulut venger l'outrage fait à l'auguste Sacrement de son amour dans la principale église de Jaffna. Ce fut dans la nuit du 8 au 9 mars qu'une main profane et impie, guidée par la soif de l'or, osa s'introduire dans le Tabernacle et toucher au Saint des Saints. Heureusement on n'emporta que le ciboire vide et plusieurs vases des Saintes Huiles placées dans une armoire près du grand autel. Les Saintes Hosties furent retrouvées sur le corporal ; mais quelques parcelles ont pu rester au fond du saint ciboire et être jetées au vent, si tant est que les Saints Anges, gardiens du sanctuaire, ne se soient pas chargés eux-mêmes de les soustraire à la plus indigne profanation. Nos Pères auraient d'abord voulu garder secret un tel attentat, inouï jusqu'à ce jour dans ces contrées ; mais bientôt le bruit s'en répandit parmi nos catholiques, qui, à l'exemple de leurs Missionnaires, furent saisis de la plus morne stupeur, surtout lorsqu'ils virent pendant plus de vingt jours le Tabernacle enlevé et l'autel dépouillé de tous ses ornements. Toutes les recherches qui furent faites pour découvrir les coupables restèrent sans résultat satisfaisant... Enfin le quatrième dimanche de Carême, 30 mars, après un touchant sermon de circonstance, prêché par le R. P. Mola, après le chant du Psaume *Miserere* et de l'antienne *Parce, Domine,*

plusieurs fois répétée avec la plus vive émotion au pied de l'autel profané, le R. P. MOUKEL, assisté des Pères MAUROIT, BONJEAN et MOLA, du Frère FLANAGAN (actuellement Oblat scolastique), de nos autres Frères, des enfants de nos écoles et d'une foule immense de fidèles, vint prendre le Très-Saint-Sacrement dans notre chapelle de communauté, et le porta en procession sur le Maître-Autel de la grande église, où il resta solennellement exposé toute la journée, au milieu d'un riche luminaire. A la première Messe, il y eut un très-grand nombre de communions et il y en aurait eu bien davantage si les confesseurs avaient été plus nombreux. Durant toute la journée l'église fut presque constamment remplie par de pieux fidèles, qui par leurs humiliations, leurs gémissements et leurs prières s'efforçaient, en union avec leurs Missionnaires, de faire au cœur outragé de Jésus une amende honorable publique et solennelle. Cette cérémonie expiatoire fut terminée par un nouveau sermon prêché par le R. P. MAUROIT et la bénédiction du Très-Saint-Sacrement, après laquelle Notre-Seigneur reprit possession de son Tabernacle, ou pour mieux dire de son trône d'amour, de grâce et de miséricorde, d'où par le plus épouvantable des forfaits et la plus monstrueuse des ingratitudes quelque suppôt de l'enfer l'avait violemment arraché.

Cependant il paraît que ces expiations ne furent pas suffisantes pour fléchir la juste colère du Seigneur. Le sacrilége dont je viens de parler était trop grand et le scandale qui en était résulté non-seulement parmi les chrétiens des autres Missions, mais encore parmi les hérétiques et les infidèles, exigeait, ce semble, de la part de Dieu, une punition publique et éclatante. Elle ne se fit pas longtemps attendre. Le terrible fléau du choléra fondit bientôt sur la ville, sans que Marie s'interposât cette fois pour retenir le bras vengeur de son Divin Fils, comme elle l'avait fait efficacement au commencement de l'année 1855.

Pour l'intelligence de cette dernière phrase, je dois rappeler un fait qui est trop glorieux à notre auguste et Immaculée Mère et trop consolant pour nous pour n'être pas consigné dans nos Annales. Au mois de février 1855, tandis que conjointe-

ment avec le R. P. Mauroit, j'étais chargé de la Mission particulière de Jaffna, j'eus le bonheur de recevoir une lettre datée de Rome, le 8 même de décembre 1854, et dans laquelle notre vénérable et bien-aimé Fondateur me disait : « C'est « fait, le Saint-Esprit a parlé par la bouche de Pierre, de Pie, « Souverain Pontife de l'Eglise.... L'organe infaillible de cette « Eglise a prononcé, entouré de deux cents Evêques, l'oracle « divin qui reconnaît que la Vierge Marie, Mère de Dieu, a été « préservée de la tache du péché originel.... Il ne nous reste « qu'à remercier le bon Dieu et à nous réjouir d'avoir publié « d'avance par le nom que nous portons cette grande vérité.» Oh oui! enfants privilégiés de l'Immaculée Conception, nous aurions bien voulu, dans une circonstance aussi solennelle, faire éclater notre allégresse et unir nos joyeux Cantiques aux concerts de louange, dont, à la promulgation de ce dogme, le monde entier devait retentir en l'honneur de Marie. Mais nos cœurs étaient plongés dans la plus profonde tristesse. Il n'y avait que quelques jours que le choléra nous avait ravi un de nos Missionnaires les plus accomplis, le cher P. Lacombe, mort à la fleur de l'âge, victime de son zèle et de sa charité pour les malades. De plus, depuis environ neuf mois, nous étions jour et nuit au milieu des mourants et des morts. Le choléra et la petite vérole sévissaient avec violence à Jaffna et dans les districts voisins. Dans la seule Mission de Jaffna, sur un peu plus de 6,000 catholiques, un millier avait été déjà victime du double fléau. Cependant notre confiance et notre courage abattus par tant de scènes lugubres et par les cris déchirants des survivants, se ranimèrent. Nous ordonnâmes un *triduum* solennel, tant pour honorer le singulier privilége de l'Immaculée Conception que pour invoquer Marie sous ses autres titres, bien chers à son cœur, de Mère de Miséricorde, de Consolatrice des affligés, de salut des infirmes, et pour demander à Dieu par sa puissante intercession la cessation des deux fléaux. Un magnifique reposoir fut préparé dans le sanctuaire de notre église. Une grande statue de Marie, élégamment ornée, y fut placée au milieu d'un grand nombre de cierges, de guirlandes et de fleurs. J'écrivis en même temps aux Missionnaires

voisins de venir, s'ils le pouvaient, se joindre à nous pour faire tous ensemble une sainte violence au Ciel. Nous nous trouvâmes sept Prêtres réunis, chose assez extraordinaire dans ces pays de Missions, surtout à cette époque où notre nombre était plus restreint. Enfin le 4 mars, le *triduum* commença. Il y eut chaque jour Messe et Vêpres solennelles, sermon et procession. Les rues que la statue de Marie devait parcourir étaient richement décorées. Çà et là s'élevaient de beaux arcs de triomphe. Les protestants eux-mêmes se prêtèrent de bonne grâce à orner et à illuminer leurs maisons près desquelles nous devions passer. L'enthousiasme de nos chrétiens était à son comble. Une foule immense de fidèles remplissait deux fois par jour notre église, et un grand nombre s'approchèrent des Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Durant ces trois jours de solennelles supplications, les deux fléaux continuaient leurs ravages. Nous confessâmes encore un bon nombre de malades. J'en visitai moi-même quatre dans la même matinée et dans la même maison, et nous enterrâmes plusieurs morts. Mais aussitôt notre *triduum* achevé, le choléra disparut complétement ; dès ce moment il n'y eut plus une seule victime. De plus on m'assura que le lendemain une quarantaine de personnes sortirent saines et sauves de l'hôpital de la petite vérole. Si cette dernière maladie ne cessa pas aussi soudainement, elle perdit dès lors beaucoup de son intensité, et bientôt notre ville en fut entièrement délivrée. J'écris tout cela non pour l'avoir seulement entendu, mais pour avoir vu et examiné par moi-même. Si ce n'est pas là un miracle, je ne saurais comment le qualifier. — Gloire donc à Dieu, auteur de tout don parfait, et honneur à Marie Immaculée, Mère et secours des chrétiens et patronne bien-aimée des Oblats.

Ce ne fut pas seulement en nous délivrant des maladies corporelles que Marie, récemment proclamée Immaculée dans sa Conception, signala sa puissance et sa bonté durant nos deux épidémies. Elle nous obtint des grâces encore plus précieuses, je veux dire le retour sincère à Dieu d'un bon nombre de catholiques, la mort édifiante de nos pauvres malades, et la conversion de plusieurs païens. Voici un fait bien extraor-

dinaire et bien authentique, qui certes peut bien être placé à côté de celui que l'on raconte avec tant de bonheur du P. Bernard, dit le *pauvre Prêtre*. Un jour, le R. P. Le Bescou, se trouvant à Jaffna, se rendit à la maison dans laquelle on avait recueilli un grand nombre de malades de la petite vérole. Après avoir rempli son ministère auprès des catholiques qui l'avaient appelé, le bon Missionnaire se fit un devoir, selon notre habitude et malgré l'infection qu'exhalaient ces corps presque entassés les uns sur les autres, de visiter tous les réduits de cet hôpital improvisé pour s'assurer par lui-même s'il n'y avait pas quelque autre catholique ou quelque païen en danger de mort. Il avait à peine fait quelques pas qu'il aperçut une pauvre vieille païenne qui se mourait, mais qui heureusement conservait encore toute sa connaissance. Il s'approche, s'enquiert de son état et commence à lui parler de Dieu et de son âme. Notre moribonde ouvre de grands yeux, elle ne comprenait rien à ce langage. C'était peut-être la première fois qu'elle entendait dire qu'il y a un seul Dieu et qu'elle a une âme immortelle.... Mais dès qu'elle comprit qu'on l'exhortait à se convertir et à renoncer au paganisme, elle pria le Missionnaire de se retirer en lui disant qu'elle voulait rester et mourir comme ses ancêtres et ceux de sa caste. Le P. Le Bescou, qui s'attendait à cette réponse, loin de se rebuter, s'efforce d'éclairer son esprit, de toucher son cœur et de gagner cette âme à Jésus-Christ; mais tous ses efforts viennent se briser contre un refus plus formel et plus péremptoire que le premier. Cependant notre Missionnaire ne perd pas courage et voyant surtout qu'il ne restait plus à cette pauvre malade qu'un souffle de vie, il revient à la charge pour la troisième fois et met en œuvre tout ce que son zèle et sa charité surent lui inspirer afin d'arracher cette âme à l'enfer... Pour toute réponse, elle lui dit seulement de la laisser enfin tranquille, et elle lui tourne le dos. Ne pouvant rien obtenir de cette infortunée, le R. P. Le Bescou ne peut cependant se décider à l'abandonner. Mais ce n'est plus à la malade qu'il s'adresse, il a recours à Marie, refuge des pécheurs, et avec toute la ferveur dont il est capable, et avec les sentiments d'une

entière confiance, il commence le *Memorare*... Pendant la récitation de cette prière que se passa-t-il dans l'âme de notre malade? Dieu seul le sait. Ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'au même instant où la prière montait vers le Ciel, la Miséricorde divine dut descendre avec abondance dans cette âme, selon ces paroles de saint Augustin : *Ascendit precatio et descendit Dei miseratio*, car cette courte mais puissante prière ne fut-elle pas plutôt achevée, que notre païenne toute changée se retourne, appelle le Missionnaire qu'elle venait de brusquement renvoyer, et lui déclare qu'elle est prête à faire tout ce qu'il voudrait. Sans perdre un moment, le R. P. Le Bescou lui enseigne les principales vérités de la Foi, lui fait répéter les actes de Foi, d'Espérance et de Charité, l'excite à la contrition et la baptise... Notre heureuse néophyte expira bientôt après, et son âme recueillie par les anges, dut être bien agréablement surprise, si je puis ainsi m'exprimer, de se voir introduite dans le Ciel, dont quelques instant auparavant elle n'avait jamais entendu parler et dont elle n'avait aucune connaissance. Avant de quitter l'hôpital, le R. P. Le Bescou eut encore le bonheur de baptiser un petit enfant païen, qui mourut quelque de temps après, et alla au Ciel prier pour la conversion de sa mère, qui n'avait consenti à laisser baptiser cet enfant qu'à la suite des instances réitérées et saintement importunes de notre cher Missionnaire. Je n'essayerai pas de décrire l'immense bonheur dont fut inondé le cœur du R. P. Le Bescou. Tous ceux qui liront ces lignes pourront facilement se l'imaginer, et ils n'auront pas de peine à comprendre qu'en me racontant ces merveilles de la grâce, il m'ait avoué que ce jour était sans contredit un des plus heureux de sa vie.

Si les deux faits que je viens de raconter n'ont pas eu jusqu'ici un très-grand retentissement, et s'ils n'ont pas eu lieu sur un vaste théâtre comme celui de Paris, au temps du pauvre prêtre Bernard, ou celui de Marseille, à l'époque de la peste de 1720, ils n'en sont pas moins authentiques, extraordinaires, glorieux à Dieu et à Marie Immaculée, et par conséquent dignes d'être hautement publiés, conformément aux paroles

de l'Archange Raphaël : *Opera Dei revelare et confiteri honorificum est* (Tob. 12. 7).

Mais ce qui n'est pas moins admirable, c'est que la toute-puissante et visible protection de Marie s'étendit sur nous et sur notre Mission durant les années suivantes ; car tandis que depuis 1848 (époque ou je fus nommé Missionnaire de Jaffna) jusqu'en mars 1855, le choléra avait sévi immanquablement chaque année dans cette ville avec plus ou moins de violence, les années suivantes, c'est-à-dire depuis le 6 mars, dernier jour du *triduum*, année 1855, jusqu'au mois d'avril 1862, pas un seul de nos chrétiens n'a été mortellement atteint de cette terrible maladie. Ce ne fut qu'après l'horrible sacrilége dont j'ai parlé que Marie, indignement outragée dans la personne de son divin Fils, cessa, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, de s'interposer entre Dieu et nos chrétiens... — En effet quelques semaines s'étaient à peine écoulées, que le cri : *Le choléra ! le choléra !* se fit entendre dans la ville. Les premiers jours les cas furent assez rares, mais bientôt le fléau étendit ses ravages dans tous les quartiers de la cité, frappant à droite et à gauche des coups terribles, et cela dura quatre mois... Une des premières victimes fut une heureuse petite païenne qu'un de nos chrétiens avait adoptée depuis peu de temps et qui alla paraître devant Dieu avec la robe baptismale qu'elle venait à peine de recevoir des mains du R. P. Mauroit. Son père adoptif, quoique attaqué postérieurement, la précéda dans la tombe, et comme, selon l'expression du Prince des Apôtres, la charité couvre la multitude des péchés, nous espérons que son œuvre de miséricorde spirituelle et corporelle lui aura mérité un accueil favorable au tribunal de Dieu. Pendant tout le temps de l'épidémie, nos Révérends Pères Mouchel, Mauroit, Bonjean et Mola, sans avoir égard à la faiblesse de leur santé, se consacrèrent avec un admirable dévouement à l'assistance des pauvres malades. Presque tout le jour et quelquefois une bonne partie de la nuit, ils étaient à leur chevet, leur prodiguant tous les secours spirituels et même corporels dont ils avaient besoin. Le R. P. Mauroit se surpassa et se multiplia, pour ainsi dire lui-même dans cette

douloureuse circonstance. Tantôt entendant les confessions à l'église, tantôt administrant les derniers sacrements aux malades, ou conférant le baptême à quelque païen mourant, il trouvait à peine le temps de prendre à la hâte un peu de nourrriture, heureux de pouvoir réciter son office lorsqu'il portait, en voiture, le Saint Viatique aux pauvres cholériques. Vers la mi-juillet le fléau, tout en continuant à faire quelque ravage en ville, se déclara avec beaucoup d'intensité dans un de nos villages voisins appelé Passour. Les premiers coups qu'il y frappa saisirent en mer dix de ces malheureux chrétiens, tandis qu'ils étaient à la pêche le dimanche, malgré nos avertissements réitérés et toutes les promesses qu'ils nous avaient faites de sanctifier ce saint jour. Ces coups furent foudroyants. Les jours suivants le mal en atteignit plusieurs autres, dont l'imprécation la plus habituelle était celle-ci : *Que le choléra t'emporte*... Dès lors le R. P. Bonjean fut spécialement chargé en ville des neuvaines de Saint-Jacques et de l'Assomption, qu'il changea en exercices de Mission et de pénitence, et le R. P. Mauroit, ainsi que le R. P. Saint-Geneys, arrivé depuis peu à Jaffna pour rétablir sa santé, allèrent s'établir à Passour, pour être jour et nuit à portée des malades et confesser ceux qui d'un moment à l'autre pouvaient être atteints par la maladie. Se faisant tout à tous, nos deux charitables Missionnaires assistaient les uns, consolaient les autres et s'efforçaient d'inspirer à tous courage et confiance. Il est assez probable que sans leur présence la chrétienté de Passour n'existerait peut-être plus. Ces malheureux catholiques se voyant deux fois décimés (sur une population de moins de cinq cents, il en mourut environ cent), et n'écoutant que les inspirations d'une mauvaise conseillère, la peur, étaient disposés à émigrer en masse, c'est-à-dire à aller mourir ailleurs, ou du choléra ou de misère. Les pressantes exhortations et l'ingénieuse charité de nos Missionnaires les retinrent heureusement dans leurs foyers. De plus, vivement touchés par l'admirable dévouement de nos Pères, quelques messieurs Protestants voulurent aussi contribuer ou de leurs personnes ou par leurs aumônes à secourir nos infortunés chrétiens de

Passour, et c'est avec bonheur que je me plais à exprimer ici le juste tribut de nos éloges et de notre reconnaissance envers MM. Gibson, juge de district [1], Campbell, magistrat de la ville, et Wambeck, médecin civil, qui voulurent bien s'associer avec tant de sympathie à la douleur de nos chrétiens et de nos Missionnaires. Grâce à leur concours et à leurs aumônes, jointes à celles qu'il fut possible à nos Pères de distribuer, nos fidèles furent secourus à temps. La famine menaçait de se joindre à la maladie, car personne n'allait plus à la pêche, unique ressource des habitants de Passour, et selon l'habitude assez générale du pays, ces pauvres gens ne vivent guère qu'au jour le jour, mettant en pratique, bien plus par insouciance que par vertu, ce conseil de l'Évangile : *Nolite sollicite esse in crastinum... sufficit diei malitia sua.* (Matt. vi, 34.)

Enfin la maladie disparut peu à peu, tant de Passour que de Jaffna, laissant une fois de plus aux chrétiens de cette Mission cette terrible leçon : que les péchés publics sont, pour l'ordinaire, publiquement punis, et que si quelquefois le châtiment se fait attendre, il n'en est bien souvent que plus grand et plus terrible... Dieu veuille que cette leçon leur soit salutaire !

Quant à ceux que le choléra a emportés dans la tombe, leur sort est, aux yeux de la Foi, plutôt digne d'envie. Parmi eux il y a eu un bon nombre d'innocentes victimes que le Seigneur s'est choisies pour épargner les coupables et leur donner le temps de faire pénitence. Ensuite tous les adultes catholiques, à l'exception d'un ou de deux qui ne firent pas avertir à temps le Missionnaire, eurent la consolation de recevoir avec les meilleures dispositions les derniers sacrements de l'Eglise, grâce dont ils eussent pu être privés dans une autre circonstance. Enfin plusieurs païens eurent le bonheur, durant

[1] Ce n'est pas seulement dans cette circonstance que M. Gibson nous a donné les preuves les moins équivoques de sa sympathie et de sa bienveillance. Plusieurs autres fois il a bien voulu contribuer à l'entretien de nos orphelins, présider aux examens de nos écoles, etc. Aussi avons-nous vivement regretté son départ de Jaffna et sa translation à Kandy, où il remplit les mêmes fonctions de juge de district.

la maladie, d'être éclairés par les lumières de la foi et sur le point de perdre la vie du corps, ils reçurent par le saint Baptême la vie de l'âme et le gage assuré de la vie éternelle.

Durant le cours de cette épidémie, le R. P. Moukel, chargé de la direction de tout le Vicariat pendant mon absence, veillait avec une paternelle sollicitude sur la santé des enfants de nos deux pensionnats et de nos deux orphelinats. Comprenant que l'avenir de ces établissements naissants aurait été gravement compromis si le fléau s'y était introduit, il priait et il faisait prier chaque jour le Seigneur de garder lui-même ces chers enfants et de les préserver de tout mal. Ces prières furent exaucées. Quoique la maladie ait fait bien des victimes autour de nous, elle parut cependant respecter nos deux établissements : pas un seul de nos enfants n'en fut atteint. Aussi le R. P. Moukel s'empressa-t-il d'accomplir avec une sainte jubilation la promesse qu'il avait faite à Dieu de chanter une Messe solennelle d'action de grâces en l'honneur de Marie Immaculée. Mais si nous avons eu la consolation de voir tous ces chers enfants épargnés par le fléau, nous dûmes, pendant cette année, déplorer la mort prématurée d'un de leurs plus insignes bienfaiteurs. M. Bastian-Pulley, avocat natif de notre ville, catholique aussi disitingué par sa vertu que par la noblesse de sa caste et par sa position sociale, fut atteint par une maladie autre que le choléra, qui parut d'abord peu sérieuse, mais qui bientôt le conduisit au tombeau, au moment où il était appelé à siéger parmi les membres du Conseil législatif, en qualité de représentant de la province du Nord. Tout dévoué à nos œuvres, il nous a été d'un très-grand secours pour les commencer et les soutenir. Par son influence et ses conseils, il ne nous aida pas seulement à vaincre les obstacles presque insurmontables qui empêchaient la vente des différentes portions de terrains qui composent aujourd'hui le bel enclos du futur couvent de nos religieuses; mais il voulut encore contribuer largement de sa bourse à nous en faciliter l'acquisition. Dans les procès qui nous furent intentés par les schismatiques, dans nos embarras financiers, en un mot dans tous nos besoins, nous avons toujours trouvé en lui un ami

sincère, généreux et désintéressé. En lui payant ce faible tribut de reconnaissance et de regret, je recommande son âme aux prières de nos Pères, de nos Frères et de nos Sœurs. Il eût été si heureux de voir arriver à Jaffna nos six religieuses ! Il les attendait avec une grande impatience, et je ne sais ce qu'il n'aurait pas fait pour elles, s'il avait vécu plus longtemps. Mais le Seigneur ne lui a pas accordé cette douce consolation, et il s'est hâté de l'appeler à lui pour le récompenser plustôt de ses bonnes œuvres passées aussi bien que de celles qu'il avait le désir d'entreprendre. M. Bastián-Pulley mourut le 1er août, veille de la fête de saint Alphonse de Liguori, pour lequel il avait une dévotion spéciale, surtout depuis que nous avons élevé une petite et bien modeste chapelle en l'honneur de ce grand saint, à quelques lieues de Jaffna. Tous nos Pères se firent un devoir d'assister à ses obsèques, auxquelles ils conduisirent pour la première fois les enfants de nos deux orphelinats.

Pendant les derniers mois de cette année, nos Pères de Jaffna eurent à soutenir une lutte d'un tout autre genre. Le Conseil législatif de notre colonie venait d'être saisi de deux projets de loi, sur le mariage et sur les cimetières, dont plusieurs articles étaient pour le moins contraires à la liberté des catholiques ; leur adoption aurait entraîné les plus funestes conséquences. Nos Pères durent s'y opposer. Le R. P. Bonjean commença par publier plusieurs articles dans les journaux, et combattit les deux projets avec sa verve et sa logique ordinaires. Bientôt après, le R. P. Mouchel, Pro-Vicaire Apostolique, adressa dans un mémoire au gouverneur de Colombo ses observations sur le même objet et dans le même but. Les choses en étaient là à mon retour dans l'île, vers la fin du mois d'octobre. Je dus reprendre en main ces graves questions. Quoique je n'en eusse encore qu'une connaissance assez confuse, je crus cependant, à mon passage à Colombo, devoir en exprimer de vive voix à M. le Gouverneur ma peine et mes craintes. Son Excellence voulut bien me dire avec la plus parfaite bienveillance qu'il ne voulait froisser en aucune manière les croyances et les pratiques du nombreux et respectable corps

des catholiques, que dans son gouvernement civil il avait évité et il éviterait soigneusement de s'immiscer dans les questions religieuses, toujours irritantes, et que tout son désir était que ses ordonnances et ses lois pussent être reçues avec la même faveur aussi bien par les catholiques que par les protestants et les infidèles. Il finit par m'engager, me prier même de lui présenter mes propres observations sur les nouveaux projets de loi, m'assurant qu'elles seraient prises en sérieuse considération. Je ne perdis guère de temps, et quelques semaines après mon retour à Jaffna, j'envoyai un nouveau mémoire, pour confirmer, appuyer et corroborer celui du R. P. Moukel. Les deux projets de loi en question furent retirés pour cette année. Je désire qu'ils le soient pour longtemps ; mais je n'ose entièrement l'espérer.

2° *Mission de Kaijtz.* — Cette Mission est formée des îles de Kaijtz (qui en est la principale) de Nerundivo, de Mandativo, de Purgundivo, Alapetty, etc. Elle compte environ six mille catholiques, répartis dans dix-huit villages ou chrétientés différentes, dont quelques-unes sont malheureusement bien éloignées de la résidence principale du Missionnaire, et de plus presque inabordables à cause des vents, durant une partie de l'année. Le R. P. Pouzin, depuis plusieurs années, dirige seul cette Mission avec beaucoup de charité, de zèle et de patience, s'efforçant d'y maintenir le bien immense que le Seigneur y opéra durant les exercices spirituels que nous y prêchâmes en 1857. Si durant cette année, les résultats de son saint ministère n'ont pas partout correspondu à ses ardents désirs, notre Missionnaire a su cependant par sa longanimité démasquer et contenir le sot orgueil de quelques-uns, déjouer les menées de quelques autres, et conserver la paix avec tous. Pour cela il n'avait qu'à leur montrer la croix de la Mission, qui y est toujours en très-grande vénération, et que nous y élevâmes précisément pour perpétuer le souvenir de la paix que d'après nos ordres ils conclurent entre eux, ils signèrent et jurèrent d'observer. Sur le piédestal de cette croix nous fîmes écrire ce seul mot, qu'on y lit encore : *Samâdânam* — Paix.

A part ces épreuves, qui, du reste, sont l'apanage des Mis-

sionnaires de ces contrées, le R. P. Pouzin a trouvé beaucoup de bonne volonté et de docilité dans la plupart de ses autres chrétientés. Le Seigneur a daigné y bénir ses efforts. Plusieurs vieux pécheurs ont été ramenés dans le devoir; quelques scandales publics ont cessé, certains contrats usuraires ont été déchirés ou régularisés, un certain nombre de païens ont été régénérés dans les eaux saintes du baptême ; et, sauf quelques exceptions, les chrétiens se sont empressés de profiter de la visite du Missionnaire pour assister d'abord aux catéchismes qu'assez souvent il leur faisait deux fois par jour, et s'approcher ensuite des sacrements. L'année de Mission a été terminée par une retraite de huit jours prêchée immédiatement avant la fête de l'Immaculée Conception aux Congréganistes de Marie. Ces jeunes personnes, dont quelques-unes peuvent être proposées pour modèles à leurs propres mères, rivalisèrent de zèle durant ces saints jours, et quoique appartenant à trois églises différentes, elles furent très-assidues et très-attentives à tous les exercices. Le jour de la fête elles s'approchèrent avec beaucoup de recueillement et de piété de la Sainte Table, en compagnie de plusieurs jeunes enfants qui eurent le bonheur de faire, en ce beau jour, leur première communion.

Voici comment le R. P. Pouzin termine son rapport : « En « somme, il y a peut-être plus d'épines que de roses dans la « Mission de Kaijtz. Heureux le Missionnaire qui saurait « cueillir toutes les fleurs sans jamais se blesser aux épines. « Plus heureux encore celui qui saurait détruire toutes les « épines en cueillant toutes les fleurs. »

3° *Mission de Waligamme.* — Je ne puis dire grand'chose de la Mission de Waligamme qui se trouve à une douzaine de milles de Jaffna, et dans laquelle, sur une population de 90,000 habitants, nous ne comptons guère que 5,500 catholiques, formant vingt-deux chrétientés différentes. Par suite d'impérieuses circonstances, cette intéressante Mission a été successivement confiée, cette année, à plusieurs de nos Pères. Tous se sont efforcés d'y faire le bien en passant; mais aucun n'y ayant travaillé un temps considérable, n'a pu me donner un compte rendu suivi et détaillé. Le R. P. Rouffiac, qui en

fut chargé en premier lieu, dut bientôt la quitter pour aller aider le R. P. Pelissier à Nerundivo, et ensuite pour se rendre à Batticaloa, en remplacement du R. P. Salaun tombé malade. Il fut même obligé d'interrompre à Sillalé, principal village catholique de Waligamme, les exercices du mois de Marie qu'il y avait solennellement commencés et qui promettaient de produire quelques bons fruits. Durant les quelques semaines que le R. P. Mauroit, tout en conservant son titre de Missionnaire de Jaffna, passa à Waligamme, il n'eut pas de peine à s'apercevoir que malgré son bon vouloir et son activité il ne pouvait pas, étant seul, suffire à toute la besogne. Il dut d'ailleurs laisser bientôt ce pays, après y avoir, ainsi que le P. Rouffiac, fait le catéchisme et entendu les confessions, à peu près tout le temps qu'ils y sont restés. Peu de jours avant de quitter Waligamme le P. Mauroit dut administrer les derniers Sacrements à un jeune homme qui devait se marier le lendemain : le Missionnaire consola les parents qui eurent la douleur de porter à la tombe celui qui les avait convoqués pour assister à cette heure même au festin de ses noces.

Enfin, dans les derniers mois de l'année, les RR. PP. Saint-Geneys et Salaun, obligés l'un et l'autre de quitter leur Mission respective pour cause de santé, furent envoyés à Waligamme, et ils nous diront plus tard les fruits de salut que le Seigneur y aura opérés par leur ministère.

4° *Mission de Point-Pedro*. — Cette Mission est une des plus étendues de notre Vicariat. Elle comprend les grands districts de Vadamoratchy, de Tenmoratchy, de Patchalappaly et de Mulativo. Point-Pedro, située à l'extrémité nord de Ceylan, en est la ville principale. Dans cette vaste étendue, nous n'avons guère que 4,000 catholiques disséminés çà et là dans vingt-six villages. La population païenne dont nos pauvres catholiques sont entourés de toutes parts y est immense. Parmi toutes celles de notre île, elle est peut-être la plus attachée à ses superstitions et à son culte diabolique, et le district de Point-Pedro est considéré comme le boulevard du paganisme. Cette pauvre Mission a été aussi travaillée pendant un certain nombre d'années par plusieurs fauteurs du schisme de

Goa qui ont malheureusement réussi à fomenter des divisions, à exciter des troubles dans quelques-uns de nos villages, et à égarer une chrétienté tout entière. Cependant, le R. P. Pelissier, qui en est le Missionnaire, m'écrit que ces désordres tendent chaque jour à disparaître, et que dans plusieurs localités, à mesure que l'instruction religieuse y est donnée d'une manière plus suivie, les chrétiens apprécient et goûtent davantage les dons de Dieu ; les péchés diminuent sensiblement, les dimanches et les fêtes sont plus soigneusement sanctifiés, et les Sacrements fréquentés avec plus d'exactitude. Plût à Dieu que je pusse rendre un témoignage aussi consolant à toutes les chrétientés de cette Mission. Malheureusement les catholiques de deux ou trois villages du district de Patchalappaly ont poussé l'indifférence jusqu'à refuser la visite annuelle du Missionnaire, aimant mieux retirer le fruit modique de leur pêche à laquelle ils consacrent même une partie du dimanche, que d'aller entendre, pendant quelques jours, les paroles de la vie éternelle et recevoir la véritable nourriture de leurs âmes. Pauvres aveugles ! Ils n'ont pas vu le Ciel ni l'Enfer, ils ne voient pas leurs âmes..., et tout ce qui ne tombe pas sous leurs sens les touche fort peu. Espérons que dans son infinie miséricorde le Seigneur daignera les éclairer, les toucher et les convertir.

Dans le district de Patchalappaly se trouve un village appelé Couddarappou, dont les chefs eurent recours autrefois à un singulier expédient pour y multiplier le nombre des chrétiens. Ils ne permettaient presque jamais aux catholiques du pays de s'allier entre eux. Mais dès qu'ils voyaient un jeune homme ou une jeune fille en âge de se marier, ils s'empressaient d'aller chercher parmi les païens de leur caste un futur mari à celle-ci et une future compagne à celui-là, les conduisaient tout joyeusement à Couddarappou, les mettaient purement et simplement en concubinage, ayant soin toutefois de bien recommander à la partie catholique de vite enseigner les principales prières à la partie païenne, afin, disaient-ils, qu'à sa première visite, le Missionnaire pût conférer le baptême à cette dernière, et peut-être aussi à leur premier

né, et bénir leur union. Oh ! n'était-ce pas là une œuvre comme une autre pour la propagation de la foi ! Nos chefs en étaient tout fiers. Dans leur haute sagesse ils croyaient même *obsequium se præstare Deo,* s'imaginant sans doute qu'avec le baptême reçu par la partie païenne, avec la pénitence publique imposée par le Missionnaire à la partie catholique, et avec la bénédiction nuptiale accordée à l'une et à l'autre, tout était effacé, tout était fini. Les dispositions requises pour recevoir ces Sacrements ne les inquiétaient guère. C'était-là, d'ailleurs, l'affaire du seul Missionnaire qui, pour ne pas laisser plus longtemps en désordre ces pauvres gens, devait tâcher de tout arranger dans sa courte visite. Quant aux suites, ils avaient trop d'esprit et trop de foi, comme on le voit, pour les pressentir. Oh ! ils étaient loin de penser que quelques années plus tard il n'y aurait plus parmi eux de véritables croyants, mais simplement des païens baptisés, et qu'en multipliant ainsi les adhérents à leur Eglise, ils introduisaient dans leur village tous les vices et toutes les superstitions du paganisme. *Multiplicasti gentem, non magnificasti lætitiam.* (Isaïe, IX, 3.)

5° *Mission de Trincomalie.* — Le ministère que les RR. PP. KEATING et GOURET exercent à Trincomalie ne diffère guère de celui des curés des petites villes d'Europe. Quoique chef-lieu de la province de l'Est, Trincomalie ne renferme pas un très-grand nombre d'habitants. Nous n'y comptons que 2,000 catholiques, y compris ceux de quelques villages voisins et les soldats irlandais qui y sont en garnison. C'est surtout à ces derniers que le R. P. KEATING, Irlandais lui-même, est heureux de consacrer tous ses soins et le peu de santé que le Seigneur lui a donnée. Comme partout et toujours, ces braves Irlandais se conduisent généralement en dignes enfants de leur chère et infortunée patrie. Toujours respectueux envers le Prêtre, ils écoutent avec la plus religieuse attention les instructions qui leur sont faites chaque dimanche, et, ce qui est bien mieux, ils s'efforcent de les mettre en pratique, en fréquentant assez régulièrement, au moins plusieurs d'entre eux, les Sacrements, à la grande édification de nos chrétiens indigènes.

Il y a cinq ans, nous prêchâmes à Trincomalie une grande Mission qui fut couronnée par le succès le plus complet. Mais le feu sacré que la grâce avait allumé dans tous les cœurs commençait à se ralentir et était tout à fait éteint dans un bon nombre lorsque le P. Gourет y arriva vers la fin de l'année 1861. Ce Père ne tarda pas à se mettre à l'œuvre avec d'autant plus d'ardeur qu'il connaissait le bon esprit dont les chrétiens de Trincomalie sont animés, et les preuves éclatantes de foi et de religion qu'ils avaient données pendant tout le temps de la dernière Mission... Prédications, catéchismes plus fréquents, exhortations pressantes et quelquefois sévères aux parents qui négligeaint d'envoyer régulièrement leurs enfants à l'église, réorganisation des deux Congrégations que nous y avions établies pendant la Mission, mois de Marie célébré solennellement, visites aux prisons et aux hôpitaux civils et militaires, etc., telle sont les œuvres de zèle que nos deux Pères, Keating et Gouret, entreprirent de concert pour affermir les bons dans le devoir, ranimer la piété languissante des tièdes, reconduire dans le bercail les brebis égarées, et préserver leurs chrétiens, grands et petits, des embûches que l'or, l'influence, les promesses et surtout les écoles des protestants ne cessent de tendre à leur foi. Dans son infinie miséricorde, Dieu a daigné bénir leurs efforts; et la très-grande majorité des chrétiens de Trincomalie n'ont cessé de se montrer dignes d'eux-mêmes. Par leur fidélité et leur obéissance, ils ont voulu d'ailleurs, durant cette année, protester hautement contre le scandale donné par une jeune personne d'une honorable famille de descendance européenne qui, malgré toutes les remontrances de son Pasteur et mes propres avertissements, osa se marier chez les protestants, ou, pour mieux dire, se mettre en concubinage incestueux avec son cousin-germain, protestant. Ayant mérité par cette faute d'être chassée de l'église, et froissée par là dans son orgueil, elle ne craignit pas de citer le Missionnaire catholique devant le juge protestant et de lui susciter beaucoup de tracasseries. Je prie le Seigneur de la convertir ainsi que sa malheureuse mère, qui, jusqu'à ces derniers temps, s'était montrée foncièrement

attachée à sa religion et à ses ministres, et assez exacte à remplir tous ses devoirs, particulièrement ceux que lui impose sa qualité de mère chrétienne.

Avant de finir cet article, je suis heureux d'ajouter que nos Pères de Trincomalie aussi bien que ceux des autres Missions, ne se sont pas bornés à exercer exclusivement leur saint ministère en faveur de leurs propres ouailles. Ils ont aussi profité de toutes les circonstances que la divine Providence leur ménageait pour exhorter, instruire et convertir les pauvres païens. Dans une de leurs visites à l'hôpital civil, ils eurent le bonheur de baptiser sur son lit de mort une mère païenne dont ils s'empressèrent de recueillir les deux petits enfants qu'ils ont envoyés à notre Orphelinat de Jaffna. Dans une autre circonstance, ils baptisèrent dans le même hôpital un petit enfant païen qui mourut bientôt après. Les chrétiens de Trincomalie se cotisèrent pour faire à ce petit ange des funérailles très-solennelles. Touchée de cette charité chrétienne, la mère de cet enfant se sentit bientôt pressée intérieurement de se convertir, et ayant appris de la bouche du Missionnaire que son fils était au Ciel et qu'il y était parfaitement heureux, elle demanda et reçut le baptême. Elle fit plus, elle arracha des mains des protestants la fille unique qui lui restait, âgée d'une douzaine d'années. Actuellement, l'une et l'autre sont parfaitement heureuses d'appartenir à la véritable Eglise de Jésus-Christ, et soupirent après le moment où il leur sera donné d'aller au Ciel se réunir à leur fils et frère.

6° *Mission de Batticaloa.* — Ainsi que les chrétiens de Trincomalie, ceux de Batticaloa reçurent, il y cinq ans, le bienfait d'une grande Mission, sur laquelle il plut aussi au Seigneur de répandre les plus douces et abondantes bénédictions. Si tous les chrétiens n'ont pas été fidèles aux promesses qu'ils nous firent à cette époque, un certain nombre d'hommes et la très-grande partie des femmes ont continué à remplir avec plus d'exactitude leurs devoirs religieux, à sanctifier plus soigneusement les dimanches et les fêtes, à s'approcher de temps en temps des Sacrements, et à envoyer leurs enfants

au catéchisme. Les RR. PP. Le Can et Salaun qui, au commencement de 1862, étaient chargés de la direction spirituelle des 2,000 chrétiens de Batticaloa, sans négliger, bien entendu, les grandes personnes, se sont attachés avec un soin tout spécial à instruire la jeunesse et à entretenir dans la piété les congréganistes de Marie Immaculée.

Le dimanche et deux autres jours de la semaine, ils réunissaient autour d'eux un grand nombre d'enfants, enseignant aux uns les prières vocales et les premières vérités de la Foi, expliquant aux autres l'abrégé du catéchisme, donnant aux plus grands des leçons plus solides et proportionnées à leur âge, enfin, s'efforçant d'inspirer à tous l'horreur du vice, l'amour de la vertu, le goût pour les pratiques pieuses et tout particulièrement pour la fréquentation des Sacrements. A la grande satisfaction de nos Missionnaires, ces chers enfants ont généralement correspondu par leur exactitude, leur attention et leur docilité aux soins affectueux dont ils étaient l'objet et, selon l'expression du R. P. Le Can, il y a tout lieu d'espérer que leur conduite sera meilleure que celle de la plupart de leurs parents.

Quant à la Congrégation établie durant la Mission en l'honneur de l'Immaculée Conception de la Très-Sainte Vierge, « elle continuait, dit le R. P. Salaun, à produire les plus heureux fruits. La piété d'un bon nombre des personnes qui en font partie, se manifestait par la visite quotidienne au Très-Saint-Sacrement, et, grâces à elles, il y avait tous les jours une nombreuse assistance au saint Sacrifice de la Messe. Leur charité se faisait remarquer par leur empressement à visiter les malades et à les préparer pour la réception des derniers Sacrements. Enfin, la ferveur de la plupart de nos congréganistes faisait le charme de nos fêtes et nous rappelait la piété des florissantes Congrégations d'Europe. »

« Le bon Dieu, d'ailleurs, semblait se plaire à favoriser d'une manière particulière ces âmes qui le servent avec générosité. A ce propos je me rappelle souvent et toujours avec de nouveaux sentiments d'admiration un fait qui m'est arrivé pendant que j'étais à Batticoloa. Je fus prié un jour

d'aller porter quelques paroles de consolation à une jeune mère affligée de la perte de son enfant que la mort lui avait ravi quelques jours auparavant. Je demandai si cette personne n'était pas malade et si elle n'aurait pas besoin de recevoir aussi les derniers Sacrements. On me répondit que non, et qu'elle était seulement très-affligée de la mort de son fils, mais que du reste elle n'avait aucune infirmité. Je crus donc devoir me rendre auprès de cette pauvre mère. A peine m'eut-elle aperçu, que, se mettant à genoux, elle s'écria : « *Mon Père, donnez-moi votre bénédiction, donnez-moi l'ab-« solution de mes péchés !* » Je lui répondis que je la bénissais volontiers, mais que pour l'absolution de ses péchés, elle pourrait bientôt venir à l'église pour se confesser. Cette réponse ne la satisfit pas, et me demandant de nouveau l'absolution de ses péchés, elle répéta à plusieurs reprises et d'un ton suppliant : « *Mon Père, remettez-moi mes péchés, mon Père, re-« mettez-moi mes péchés !* » Touché de ses instances, je lui prêtai le secours de mon ministère, j'entendis sa confession, et après lui avoir adressé quelques paroles de condoléances, je la quittai en lui disant que dans quelques jours elle viendrait à l'église recevoir le Pain des forts et le Dieu de toute consolation. Ah ! il n'en devait pas être ainsi. Au moment même où je sortais de la maison, le délire prit cette pauvre femme et ne la quitta plus durant le peu de temps qu'elle vécut encore... Cette personne avait mené une vie assez édifiante : elle était congréganiste... Frappées de la circonstance providentielle qui avait procuré à cette enfant de Marie le bienfait de la confession dans un moment si décisif, plusieurs personnes s'empressèrent les jours suivants de solliciter la faveur d'être admises dans les rangs des congréganistes et d'être revêtues du Scapulaire de l'Immaculée Conception. »

Le R. P. Salaun, témoin oculaire et narrateur de ce fait si providentiel, ne put pas rester longtemps à Batticaloa. Vers la fin du mois de mars, il tomba malade et, bon gré mal gré, il fut obligé de se rendre à Jaffna, laissant à Batticaloa le R. P. Le Can, qui malheureusement ne jouissait pas non plus d'une santé très-florissante. Toutefois, le R. P. Le Can, écoutant plus

sa bonne volonté et son zèle que ses forces, continua de son mieux les catéchismes aux enfants, célébra solennellement le mois de Marie, et remplit seul les autres parties du saint ministère, jusqu'à ce que le R. P. Rouffiac, qui, les années précédentes, avait déjà été Missionnaire de Batticaloa, eût été envoyé à son secours [1].

7. et 8. Que dirai-je de nos *Missions de Manar et de Mantotte*? Malgré mes recherches, je ne trouve pas toutes les notes que les Pères chargés de ces deux grands et malheureux districts m'ont envoyées, et j'avoue que je n'en éprouve pas un très-grand regret. Parmi les cinquante chrétientés (non compris celles de Vanny) que renferment ces deux Missions, il y en a sans doute plusieurs, surtout à Mantotte, dont les chrétiens ont plus ou moins conservé leur ancienne simplicité, et qui par leur respectueuse docilité ont tâché d'adoucir, autant que possible, la juste douleur de leurs Missionnaires, à cause de la défection, des scandales, je dirai presque de l'endurcissement d'un bon nombre d'autres... En effet depuis longues années, le souffle empesté du schisme de Goa y a fait les plus grands ravages et y a desséché en plusieurs villages la séve catholique qui circulait dans le cœur de ces chrétiens autrefois simples, droits, craignant Dieu et ses ministres. L'indigne prêtre de Goa, qui dès l'année 1850 y leva, contre mon prédécesseur, l'étendard de la révolte, entraînant à sa suite un grand nombre de ces infortunés chrétiens, ne paraît pas certes disposé encore à réparer ses scandales et les maux immenses dont il a été la cause. Malgré une très-grave maladie dont il a été frappé dans le courant de cette année 1862, malgré le concordat conclu entre le Saint-Siége et le Portugal, relativement aux églises des Indes-Orientales, il continue à

[1] Quoique le nombre des chrétiens de Batticaloa et de Trincomalie ne soit pas aussi considérable que celui de nos autres Missions, il est nécessaire cependant de placer deux Missionnaires dans chacune de ces stations. Sans cette précaution, nos Pères seraient privés, durant six longs mois de l'année, de la consolation de voir un confrère, et cela à cause du vent constamment impétueux qui ne permet guère d'aborder ces deux villes pendant la moitié de l'année.

entretenir dans ces deux Missions l'esprit de discorde et à susciter toutes sortes d'entraves aux Missionnaires légitimes. Non content du procès qu'il osa intenter en 1862 au R. P. Saint-Geneys et qui eut de fâcheuses influences sur la santé de ce Père, il vient d'en commencer deux autres contre le R. P. Gourdon au sujet de deux églises, dont les chrétiens, autrefois schismatiques, sollicitèrent avec les plus vives instances notre Missionnaire de les admettre de nouveau dans l'unité catholique, d'aller chez eux célébrer la Sainte-Messe et leur administrer les sacrements. Or le Prêtre rebelle revendique comme sa propriété les deux églises en question. De là les deux nouveaux procès dont, pour le moment, il ne m'est guère possible d'entrevoir l'issue. Mais que pouvons-nous espérer, nous Missionnaires catholiques, de certains juges protestants ? Nous avons placé notre confiance dans la toute-puissante protection de Marie-Immaculée, qui ayant reçu le pouvoir d'écraser tous les schismes et toutes les hérésies, ne manquera certainement pas de venir à notre secours, d'apaiser cette furieuse tempête et de faire luire sur ces pauvres Missions des jours plus sereins et plus tranquilles. Je supplie tous ceux qui liront ces lignes de vouloir bien joindre leurs prières aux nôtres et de nous aider auprès de Dieu à obtenir un si heureux résultat.

En attendant il est facile de comprendre que la position de nos chers Pères de Manar et de Mantotte n'est guère, humainement parlant, digne d'envie. Dans les premiers mois de 1862, le R. P. Saint-Geneys tomba malade à Mantotte, et fut obligé de se retirer à Jaffna, où heureusement il put bientôt se rétablir. Le R. P. Pussacq alla le remplacer, et tandis qu'à Manar le R. P. Le Lons travaillait seul avec beaucoup de zèle, de patience et même avec quelques succès, les RR. PP. Pussacq et Gourdon parcouraient les différentes chrétientés fidèles de Mantotte, combattant partout le bon combat en véritables soldats de Jésus-Christ. Je ne parle pas ici des consolants travaux de nos RR. PP. Le Bescou et Chounavel, dans le district de Chilaw ; j'en ai envoyé une relation spéciale.

Indépendamment des stations que j'ai nommées dans ce

compte rendu et qui toutes sont occupées par nos Pères, nous avons encore, dans notre Vicariat apostolique de Jaffna les Missions de Calpentyn, de la petite ville de Chilaw et de Bollavatte, ainsi que l'intéressante chrétienté de Kornegalle, qui étaient desservies par cinq Missionnaires étrangers à notre Congrégation. Ce sont les RR. PP. Oruna et Garcia, bernardins espagnols, le R. P. Erminio Guidi, oratorien italien, et les RR. PP. François Vadoolison et François Xavier, prêtres indigènes ordonnés par mon prédécesseur. Le premier de ces Missionnaires, qui pendant une douzaine d'années a dirigé avec beaucoup de zèle et de fruit l'importante Mission de Chilaw, a jugé à propos, au commencement de la présente année 1863, de quitter notre Vicariat pour passer dans celui de Colombo.

Je regrette de ne pas avoir et par conséquent de ne pouvoir pas offrir ici au moins un aperçu des travaux, des difficultés et des succès de tous ces Messieurs. Je dois donc me contenter de dire, en général, que se montrant dignes de leur qualité de Missionnaires apostoliques, ils n'ont cessé de cultiver avec les plus grands soins le champ qui leur a été confié par le Grand Père de famille. Par leur charité, leur patience et leur prudence, ils en ont arraché beaucoup d'épines, et ils sont heureux d'y cueillir chaque année les plus doux fruits de grâce, de vertu et de sanctification.

Missions de Kandy et de Sina Corle, dans le Vicariat apostolique de Colombo [1]. — La tâche de nos RR. PP. Pulicani, Perrard et Duffo, qui depuis l'année 1851 travaillent dans

[1] L'île de Ceylan faisait partie autrefois du diocèse de Cochin, ville sur la côte du Malabar. En 1834, le Pape Grégoire XVI l'érigea en Vicariat apostolique. Plus tard, c'est-à-dire en 1847, sur les instances de Mgr Bettachini, qui était alors coadjuteur du Vicaire apostolique de Ceylan, elle fut divisée en deux Vicariats distincts connus sous les noms de Vicariat apostolique de Colombo ou méridional, et le Vicariat apostolique de Jaffna ou septentrional. Le premier de ces deux Vicariats, dont le chef-lieu est Colombo, capitale de toute l'île, comprend les trois provinces du sud, du sud-ouest et du centre. Le Vicariat de Jaffna est composé des trois autres provinces, du nord, du nord-ouest et de l'est. Quoique beaucoup plus étendu en superficie, le Vicariat de Jaffna est beaucoup moins

le Vicariat de Colombo n'est pas, sous certains rapports, aussi difficile que celle imposée à la plupart de nos Missionnaires du Vicariat de Jaffna. Ce n'est pas qu'ils n'aient là aussi leurs

peuplé et moins fertile que celui de Colombo. On compte dans toute l'île de Ceylan environ 2 millions d'habitants répartis comme il suit :

Dans le Vicariat de Colombo :

Total des habitants........................	1,356,000
Catholiques..................................	97,000
Protestants de toutes sectes environ..........	10,000

Dans le Vicariat de Jaffna :

Total des habitants........................	644,000
Catholiques..................................	58,000
Protestants de toutes sectes (y compris les élèves païens des écoles et aussi non baptisés......	2,758

Il y a aussi dans les deux Vicariats au moins 100,000 mahométans, qui dans certaines localités sont assez puissants. Ils tendent à le devenir toujours davantage. Il n'est pas certes facile de les convertir au christianisme. A part ces mahométans et environ 6,500 Européens ou descendants d'Européens, tous les autres habitants de notre île, c'est-à-dire la très-grande majorité sont ou Cingalais ou Tamouls. Les premiers sont les véritables indigènes de Ceylan, tandis que les Tamouls sont *ab antiquo* originaires de l'Indoustan. Vers le commencement du deuxième siècle de l'ère chrétienne, ces Tamouls firent une descente sur les côtes septentrionales de Ceylan, en chassèrent les indigènes, s'y établirent et bâtirent une ville à laquelle ils donnèrent le nom de leur chef *Ialpana*, qui signifie *lyriste* ou celui qui pince la lyre. C'est encore le nom qu'elle porte aujourd'hui et que lui donnent les gens du pays, quoique les Européens la désignent sous le nom de *Jaffna*. Peu à peu les Tamouls refoulèrent encore davantage les Cingalais vers le sud et finirent par occuper à peu près la moitié de l'île. Ainsi les trois provinces qui forment le Vicariat de Jaffna sont habitées presque exclusivement par des Tamouls. tandis que les Cingalais remplissent à peu près tout le Vicariat de Colombo. Ce sont deux peuples tout à fait distincts, autant peut-être par les qualités physiques que par le caractère moral. Quoique habitant la même île et quelquefois le même village, ils ne se mêlent jamais ensemble. Chacun de ces deux peuples a conservé son type primitif, ses habitudes, ses mœurs, sa langue et sa religion. Les Cingalais sont bouddhistes et les Tamouls suivent la religion de Brahma... Mais c'est assez. Je ne veux pas empiéter sur le terrain du R. P. Bonjean, qui se fera un plaisir, dès qu'il le pourra, d'envoyer une intéressante notice sur notre île, ses habitants, etc.

difficultés et leurs épreuves. Et où n'en trouve-t-on pas, surtout lorsque l'on doit traiter avec toute sorte de personnes, que l'on a à combattre toutes les mauvaises passions du pauvre cœur humain, et que dans cette lutte on s'étudie à ne pas s'écarter d'un seul iota de la ligne tracée par le devoir? Mais les Cingalais qui remplissent presque exclusivement les trois provinces du Vicariat de Colombo, sont généralement plus polis, plus doux de caractère, plus sensibles, et par conséquent plus aptes que nos Tamouls du Nord, à être formés à la piété et aux autres vertus chrétiennes. Respectueux, d'ailleurs, et dévoués à l'égard de leurs Missionnaires, les chrétiens Cingalais se font ordinairement un devoir, et bien souvent un honneur de leur fournir tout ce qui est nécessaire et même utile à leur entretien. En disant ceci, je n'ai aucunement l'intention de condamner nos chrétiens Tamouls. Il y en a sans doute plusieurs parmi ces derniers qui pourraient se montrer plus généreux, mais pour la plupart ils sont assez pauvres, et un bon nombre sont même indigents, au point que, loin de pouvoir venir à notre secours, nous sommes obligés assez souvent de soulager leur misère, selon la mesure de nos faibles moyens. De plus, comme tout le commerce de l'île est presque exclusivement concentré dans la partie méridionale, les voies de communication y sont beaucoup plus faciles, et les moyens de transport plus rapides, de manière qu'il est aisé aux Missionnaires de visiter plus fréquemment et sans beaucoup de fatigue leurs différentes églises, et même d'administrer à presque tous leurs malades les derniers secours de la religion. Profitant de ces précieux avantages dont nous sommes plus ou moins privés dans la plus grande partie du Vicariat de Jaffna, nos trois Pères de Colombo se sont mis à l'œuvre avec d'autant plus de satisfaction et de bonheur qu'ils voyaient que les instructions étaient religieusement écoutées, leurs avis mis en pratique ; que dans leurs Missions le nombre des péchés publics et secrets diminuait sensiblement, en un mot que leur saint Ministère était visiblement béni du Seigneur. Durant ces douze années, ils ont été successivement chargés de plusieurs Missions dont quelques-unes

ne renferment pas moins de huit mille catholiques. Il leur était sans doute matériellement impossible de donner à chacun tous les soins que les besoins de son âme auraient réclamés. Dans plusieurs circonstances et pendant un temps assez considérable ils durent se borner à l'exercice le plus indispensable du saint Ministère. Cependant comme dans le Vicariat de Colombo les différentes chrétientés ont assez généralement l'inestimable avantage d'être rapprochées les unes des autres; comme de plus un nombre considérable de catholiques se trouvent bien souvent réunis dans le même village, le zèle et l'influence de nos Missionnaires ont pu être exercés en même temps et avec fruit sur une grande partie de ceux qui leur étaient confiés. Je ne raconterai pas ici tout le bien qu'avec la bénédiction du Seigneur, nos trois Pères ont tâché de faire dans leurs Missions respectives, les consolantes conversions de pécheurs catholiques, de protestants et de bouddhistes dont ils ont été les heureux instruments, les premières communions très-nombreuses qu'ils ont données non-seulement aux jeunes gens et aux jeunes filles, mais aux adultes et aux vieillards, etc. Je crois avoir donné une légère idée de tout cela dans mes rapports précédents.

Durant l'année 1862, tandis que le R. P. Pulicani (directeur religieux de nos autres Pères de Colombo), travaillait seul dans la Mission de Sina-Corle, à quelques lieues seulement de Colombo, les RR. PP. Perrard et Duffo dirigeaient conjointement celle de Kandy, laquelle sans renfermer un très-grand nombre de catholiques, est sans contredit la plus étendue de toutes celles du Vicariat de Colombo, elle comprend toute la Province centrale. Kandy était autrefois la capitale de toute l'île et la résidence d'un roi assez puissant. Actuellement elle n'est que la seconde ville de Ceylan et le chef-lieu de la Province du centre. Cette province, dans laquelle on trouve d'immenses et florissantes plantations de café, est très-peuplée. Malheureusement on ne voit partout que des bouddhistes, et ce qui n'est pas moins affligeant, c'est que ces pauvres infidèles paraissent assez bien disposés, bien plus que nos Tamouls du Nord, sectateurs de Brahma, en

faveur de notre sainte Religion. Sans doute, ils ne demandent pas, comme les enfants dont parle le prophète, le pain de la Divine parole, ils ne le connaissent guère, mais un très-grand nombre l'accepteraient avec joie et s'en nourriraient pour la vie de leurs âmes, si quelqu'un était exclusivement chargé de le leur rompre. Chaque année, nos Pères de Kandy, tout occupés qu'ils sont auprès de leurs chrétiens, en admettent plusieurs dans le giron de l'Eglise, et bien souvent ils m'ont exprimé leurs vifs regrets de ne pouvoir point se consacrer tout entiers à une si belle œuvre, bien convaincus qu'auprès de leurs intéressants bouddhistes, la moisson serait très-abondante.

Voici maintenant ce que m'écrit le R. P. Duffo en me rendant compte de leurs travaux. « Tout naturellement je dois « commencer par Kandy, notre centre principal d'action, où « l'un de nous réside constamment, tandis que l'autre visite « les différentes stations moins importantes. A Kandy, notre « ministère a été un ministère paroissial qui s'est exercé sur « une Congrégation composée de plusieurs éléments, c'est-à- « dire d'Anglais, de Portugais, de Cingalais et même de « Tamouls. Nous y avons été très-occupés, tellement que nous « appelions vacances les quelques mois employés à l'extérieur « à la visite des autres églises. Nos journées à Kandy, qui « commencent de bonne heure pour se terminer à dix heures « du soir, sont toujours trop courtes pour vaquer à tout ce qui « réclame notre attention. Outre le ministère intérieur et « extérieur, tels que les confessions, la préparation de nos « instructions, la visite des malades, etc., nous visitons régu- « lièrement toutes les semaines les hôpitaux civil et militaire « et les prisons. Les dimanches, indépendamment du caté- « chisme qui a lieu vers les trois heures de l'après-midi, « nous donnons toujours, sans y manquer, deux instructions « dont l'une en anglais, à la messe de sept heures pour les « soldats, et la seconde en cingalais le soir, avant la bénédiction « du Très-Saint-Sacrement. »

Le ministère des Pères de Kandy n'a pas été moins fructueux et consolant dans leurs visites assez fréquentes aux autres

stations dont ils sont également chargés. Ce qui le prouve d'une manière évidente, c'est que durant cette année ils ont eu la consolation de bénir trois ou quatre nouvelles églises devenues nécessaires à cause du nombre toujours croissant des catholiques. Dans une de ces stations appelée Outuan-Kandy et dans laquelle une église a été ouverte, il n'y avait que trois familles catholiques lorsque nos Pères y arrivèrent la première fois, il y a quatre ou cinq ans ; on y voit actuellement une petite chrétienté composée d'environ quatre-vingts personnes, presque toutes nouvellement converties. Il y a tout à espérer que ce petit troupeau grandira peu à peu, et que saint Lazare, patron de l'église, obtiendra la résurrection spirituelle de plusieurs de ces pauvres bouddhistes qui, attirés par nos cérémonies religieuses, se rendent quelquefois à l'église, s'y tiennent avec respect, et y font même des offrandes. Si dans toutes les autres chrétientés dépendantes de Kandy, le nombre des catholiques n'a pas augmenté dans la même proportion, il n'est pas moins vrai qu'à chacune de leurs visites, nos Pères ont eu le bonheur d'y régénérer par le saint Baptême quelques infidèles et quelquefois des familles entières. Ainsi le jour même de la bénédiction d'une des nouvelles églises, six bouddhistes furent baptisés.

« Dans une de mes visites à Newera-Ellia et Badulla (petites « chrétientés de la Mission de Kandy) j'ai eu la consolation, « ajoute le P. Duffo, de baptiser sous condition un jeune et « intéressant Ecossais protestant, M. Geddes, planteur de café. « Je serais trop long si je voulais vous entretenir de tous ses « bons et admirables sentiments et de l'ardeur de sa foi. « C'est en lisant un livre (*Milner's end of religious contro-« versy*) qui lui tomba sous la main par hasard, ou pour « mieux dire par une permission toute providentielle, qu'il « comprit la nécessité d'une plus sérieuse recherche sur la « vérité de la religion. Il rechercha donc de bonne foi, et « selon la parole du saint Evangile, il trouva... la vérité. Il « la possède maintenant, il la suit, et il est parfaitement « heureux. »

A propos de protestants qui sont assez nombreux, ou, pour

mieux dire, qui font assez de bruit à Kandy et dans les environs, particulièrement dans les grandes plantations de café, le R. P. Perrard fut assez heureux, un jour, pour déjouer une *pieuse* petite fraude d'un ministre, et prévenir le grand scandale qui en serait résulté. Notre Missionnaire était seul à Kandy lorsqu'il fut appelé pour aller administrer à une assez grande distance les derniers sacrements à un sergent irlandais en retraite qui s'était confessé et avait communié quelques semaines seulement avant de tomber malade. Malgré sa diligence, le P. Perrard n'arriva malheureusement qu'après la mort du pauvre sergent, et au moment où M. le Ministre s'apprêtait à l'ensevelir solennellement dans le cimetière protestant, et cela sous prétexte que M. Daily (c'était le nom du sergent) s'était converti au protestantisme peu d'instants avant sa mort. Le P. Perrard et M. Ryan [1] qui l'accompagnait restèrent d'abord stupéfaits, sans néanmoins concevoir le moindre doute sur les sentiments catholiques du défunt. Mais pour certains protestants, qui savent faire feu de tout bois, l'occasion était des plus favorables pour pouvoir débiter quelques aménités de leur façon contre l'Eglise catholique... Il fallait en profiter. Si le tour avait réussi, toutes les circonstances d'une telle conversion — de la conversion d'un catholique au protestantisme, à l'heure de la mort ! ! — auraient été parfaitement stéréotypées. Bientôt le nom du sergent Daily serait devenu célèbre. Son éloge aurait été publié dans toutes les langues parlées à Ceylan... Tous les temples en auraient retenti... Les journaux du parti en auraient porté l'heureuse

[1] M. Ryan est un très-fervent catholique irlandais dont le Seigneur a récompensé la foi et la charité en bénissant tout particulièrement ses entreprises. Il est dévoué de cœur et d'âme à nos pères de Kandy et juste admirateur du mérite du P. Bonjean et de ses travaux pour la cause de l'éducation catholique dans notre île. Quoique résidant dans le Vicariat de Colombo, il est venu souvent et généreusement au secours de nos écoles et de nos orphelinats de Jaffna. Mme Ryan, digne émule de son mari pour la foi et les bonnes œuvres, a bien voulu nous faire cadeau de son piano avant leur départ pour l'Europe. Nous espérons qu'ils seront bientôt de retour à Ceylan, et nous prions instamment le Seigneur de continuer à les bénir ainsi que leurs chers petits enfants.

nouvelle au monde entier... Et, dans la bouche de certains prédicants... à gages, le seul fait du changement d'un si grand homme en face de l'éternité n'aurait-il pas suffi pour démontrer une fois pour toutes les progrès et la vérité du protestantisme, la décadence et la fausseté du catholicisme ?... Heureusement le P. PERRARD et M. Ryan arrivèrent à temps. La veuve de notre sergent, appelée devant le juge du lieu, déclara hautement que « M. Daily avait vécu en bon catholique, qu'il était mort catholique ; que durant sa vie il avait eu beaucoup à souffrir à cause de sa religion, que s'il avait voulu apostasier il ne serait pas mort simple sergent, mais colonel. » Enfin les honneurs funèbres qu'avec ses dernières bénédictions, l'Église catholique accorde à ses enfants, furent rendus au corps du fidèle irlandais par le Missionnaire catholique. Et M. le Ministre, malgré ses réclamations, dut même, à ce qu'il paraît, perdre les cinq shellings (un peu plus de six francs), qu'il avait dépensés pour faire creuser la fosse dans le cimetière protestant.

Si je ne fais mention qu'en dernier lieu des travaux apostoliques du R. P. PULICANI, ce n'est pas certes que je les aie perdus de vue ou qu'ils ne méritent point une place distinguée dans ce rapport. Je regrette, sans doute, que dans son compte rendu particulier, ce cher Père ne m'ait pas renseigné d'une manière plus détaillée sur tout ce que le Seigneur a fait par son entremise et sa fidèle coopération ; mais j'en connais assez pour dire en toute assurance et avec bonheur que l'année 1862 a été une année de grande bénédiction pour la Mission de Sina-Corle. Il y avait trois ou quatre ans que le R. P. PULICANI exerçait son saint Ministère à Kandy avec le R. P. DUFFO, lorsque vers la fin de l'année 1861, il fut envoyé dans cette nouvelle Mission. Je me trompe, Sina-Corle n'était pas une nouvelle Mission pour le P. PULICANI. Parmi toutes celles qu'il a dirigées, elle a été précisément la première qui lui ait été confiée après son arrivée à Ceylan. Aussi, si son départ de Kandy fut accompagné par les regrets les plus sincères, son retour à Sina-Corle fut-il salué et accueilli par les plus vives démonstrations de joie de ses anciens et nouveaux chrétiens.

En y arrivant donc pour la deuxième fois, il put dire avec vérité, proportion gardée, comme le Bon Pasteur : Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent. Il put également espérer qu'elles écouteraient sa voix et qu'elles la suivraient. Sa pieuse attente était fondée, et elle fut réalisée à la mutuelle satisfaction du pasteur et du troupeau. — Grâce, ainsi que s'exprime le P. Pulicani lui-même, à la protection de Marie Immaculée pour tous les membres de notre chère Congrégation, toutes les visites qu'il a faites aux quatorze églises qui sont comprises dans cette Mission ont été accompagnées par les plus douces et les plus abondantes bénédictions. Les 6,580 catholiques qui se trouvent à Sina-Corle ont montré assez généralement, le plus louable empressement pour aller entendre non-seulement les sermons des dimanches et des fêtes, mais très-souvent aussi les catéchismes que presque chaque jour notre Missionnaire leur faisait après la Sainte Messe. Il était sans doute bien consolant de voir des hommes et des femmes de tout âge, et même des vieillards sur le déclin de la vie, confondus avec les petits enfants pour entendre les paroles de vie qui sortaient de la bouche de leur Missionnaire. Mais il faut avouer en même temps que si ces instructions familières devaient être extrêmement utiles pour tous, elles étaient absolument nécessaires non-seulement pour les enfants, mais encore pour plusieurs adultes qui jusque-là avaient négligé de s'instruire des principales vérités de la foi ou qui les avaient oubliées, et qui ne s'étaient jamais approchés des Sacrements, s'étant contentés de faire une confession de pure formalité, à l'époque de leur mariage. Ces ignorants plus ou moins coupables et les pauvres pécheurs furent d'une manière spéciale l'objet du zèle et des recherches de notre digne Missionnaire. Il a heureusement réussi à en trouver et à en ramener un certain nombre dans la pratique du devoir. Plus de quatre-vingts personnes de vingt, trente, cinquante et même soixante ans ont reçu pour la première fois la Sainte Communion, et soixante-cinq adultes bouddhistes ou protestants ont été instruits et admis dans le sein de l'Eglise.

J'ajoute à ce compte rendu la liste des baptêmes administrés

et des mariages célébrés dans tout notre Vicariat de Jaffna [1], aussi bien que dans les Missions confiées à nos trois Pères de Colombo.

Baptêmes d'enfants nés de parents catholiques......	2,618
Baptêmes d'enfants nés de parents païens.........	70
Baptêmes d'adultes protestants..................	108 [2]
Baptêmes d'adultes infidèles....................	292
Mariages..................................	663

Je n'indique pas le chiffre des confessions et communions annuelles. Je ne pourrais donner qu'un nombre inexact, attendu que plusieurs de nos Pères n'ont pas tenu régulièrement ce compte.

En jetant maintenant un coup d'œil rétrospectif sur l'état général de notre Vicariat apostolique de Jaffna, le premier sentiment qui doit se réveiller dans nos âmes, c'est bien celui de la reconnaissance envers le Seigneur qui, après nous avoir conduits comme par la main dans cette île lointaine et nous y avoir établis d'une manière assez solide, a daigné constamment

[1] Y compris les baptêmes conférés et les mariages bénis par les Missionnaires qui, sans appartenir à notre Congrégation, travaillent dans ce Vicariat.

[2] Le plus grand nombre de ces adultes protestants ont été admis dans le sein de l'Eglise par nos Pères du Vicariat de Colombo. Mais la plupart, dit le P. Pulicani, n'avaient que le nom de protestants. Ils ne se disaient tels, ou pour mieux dire on ne les considérait comme tels que parce qu'ils s'étaient mariés devant M. le Ministre ! Il est douteux si tous avaient reçu le baptême ; mais ce qui est certain, c'est que à part le jour du mariage et pour quelques-uns le jour du baptême, aucun ne se rendait jamais au Temple, et tous continuaient à vivre comme s'il n'y avait ni Ministres, ni protestants, ni protestantisme. Dans le Vicariat de Colombo, il y a quelques districts où l'on trouve un bon nombre de véritables bouddhistes ainsi protestantisés, ou si l'on veut *inscrits sur le catalogue des protestants*. MM. les Ministres, comme on le voit, ne sont pas très-difficiles ni exigeants. Mais si les protestants de la trempe de ceux dont je viens de parler ne vont jamais au Temple, ils figurent au moins dans les rapports, et cela suffit non-seulement pour prouver les *étonnants* progrès de la secte, mais pour faire connaître (à ceux qui veulent être trompés) les *immenses* travaux et le zèle des ministres et des catéchistes à faire augmenter non les ouailles, mais... les shellings et les livres sterling.

nous protéger, nous bénir, et par les grâces abondantes répandues sur notre saint ministère et celui de nos zélés collaborateurs, renouveler en grande partie la face de nos chrétientés, autrefois presque entièrement abandonnées. Pour nous soutenir dans nos pénibles travaux, et pour s'accommoder en quelque sorte à la faiblesse de nos chrétiens dans la foi, Dieu a même voulu, dans maintes occasions, déployer la force de son bras, et nous manifester sa paternelle protection par des faits sinon aussi prodigieux que ceux que j'ai racontés au commencement de ce rapport, du moins marqués au coin d'une providence toute spéciale, ainsi que l'on pourra mieux en juger par le récit que je me propose d'en faire, si, Dieu aidant, je puis parvenir à les recueillir pour notre consolation commune.

Qu'il me soit permis, en deuxième lieu, de payer ici un doux tribu d'affection pour tous nos Pères de Ceylan, et d'admiration pour plusieurs d'entre eux, à cause de l'esprit de dévouement, d'obéissance, de charité fraternelle et de zèle pour le salut des âmes, dont ils se sont montrés constamment animés. Dans ce compte rendu aussi bien que dans les précédents, il m'a été impossible de raconter en détail les rudes travaux qu'ils ont entrepris, les peines physiques et morales qu'ils ont endurées, les privations auxquelles ils ont été exposés, les voyages qu'ils ont faits quelquefois par une chaleur étouffante, etc. Mais Dieu les connaît, et il sait que c'est pour la gloire de son saint nom, et pour accroître le nombre de ses fidèles serviteurs que quelques-uns de ses dignes ministres n'ont pas craint d'user, avant le temps, leur santé, et d'exposer leur vie, selon ces belles paroles de la préface de nos Saintes Règles : *Parati impendere opes, dotes, vitæ otia, vitam ipsam amori Domini Nostri Jesu Christi, utilitati Ecclesiæ et sanctificationi fratrum suorum.* Il me suffira de dire ici que chaque année nos Pères ont eu à visiter, quelquefois deux ensemble, mais le plus souvent seuls, à cause de notre petit nombre, environ deux cents chrétientés différentes[1] au milieu desquelles ils

[1] Je ne comprends pas dans ce nombre les chrétientés confiées aux Missionnaires étrangers à notre Congrégation.

n'ont pas troujours trouvé un abri convenable, une nourriture saine, ni même (quoique assez rarement) une réception très-affectueuse et empressée, qui leur eût fait oublier bien d'autres fatigues. Dans toutes leurs courses apostoliques, ces véritables Oblats de Marie Immaculée se sont constamment efforcés, et ils ont plus ou moins réussi à évangéliser les pauvres, à instruire les ignorants et surtout les enfants, à ramener dans la bonne voie les pauvres pécheurs, à stimuler les indifférents, à ranimer les tièdes, à affermir les bons dans leurs saintes dispositions, et à conférer le saint Baptême à plusieurs infidèles.

Mais s'il m'est doux de rappeler et de proclamer hautement le grand bien que, par le secours de la grâce, les Membres de notre chère Congrégation ont déjà opéré dans ce Vicariat apostolique, je dois, en troisième lieu, constater qu'il nous reste encore immensément à faire, non pas seulement auprès de cette grande multitude de païens qui nous environnent de toutes parts, et dont, à notre grand regret, nous n'avons pu et nous ne pouvons pas encore nous occuper activement, mais même auprès des domestiques de la foi auxquels, selon le précepte du Grand Apôtre, nous devons surtout faire le bien. En effet, attendu le nombre assez restreint d'ouvriers évangéliques, et l'état plus ou moins maladif de quelques-uns d'entre eux, il a été impossible à nos Pères 1° de visiter régulièrement chaque année toutes les chrétientés qui leur étaient confiées ; 2° de rester dans chacune de ces chrétientés aussi longtemps que les besoins l'auraient exigé ; 3° d'administrer à tous leurs malades les derniers Sacrements ; 4° d'entendre la confession annuelle de plusieurs de leurs chrétiens, tant à cause de l'ignorance ou nonchalance de ces derniers que parce que le Missionnaire ne trouvait pas toujours, dans ses visites, le temps nécessaire pour les instruire, les presser et les préparer suffisamment. — Eh ! que peut faire un pauvre Missionnaire chargé de cinq à six cents chrétiens disséminés çà et là sur une vaste étendue de pays dans lequel, pour comble de malheur, on ne trouve pas toujours des voies faciles de communication ? Une partie de son temps est absorbée par les voyages, dans lesquels il doit traîner avec lui-même au moins

tout ce qui lui est indispensable, un bon nombre de localités ne lui offrant pas les ressources nécessaires. Dans les quelques jours qu'il peut consacrer à la visite de chacune de ses églises, il prêche, il catéchise, il exhorte, il presse à temps et à contre temps, il reprend, il supplie *in omni patientia et doctrina*; mais malheureusement quelquefois le temps lui fait défaut et ne lui permet pas d'achever le bien commencé, ou s'il veut rester quelques jours de plus dans une chrétienté, il doit souvent se résigner à passer moins de temps dans la chrétienté suivante, et, dans ce cas, à faire une visite plus honorifique pour les chrétiens et plus fatigante pour lui que fructueuse et consolante. Aussi il n'est pas rare de trouver dans la plupart de ces chrétientés éloignées un certain nombre d'hommes et de femmes déjà avancés en âge qui n'ont guère de chrétien que le baptême et la foi implicite. Mais malheureusement cet état de choses n'a pas été seulement fâcheux pour quelques chrétiens isolés, il a eu des conséquences funestes et irréparables pour des villages entiers, et il m'est impossible d'exprimer avec des paroles la profonde tristesse dont, à plusieurs reprises, mon cœur a été oppressé en écrivant ce rapport et en lisant dans les notes de quelques-uns de nos Pères certaines phrases telles que les suivantes : « Les chrétiens de tel village n'ont pas voulu recevoir cette année la visite du Missionnaire. Ils sont à demi païens, et dans leurs besoins, au lieu de s'adresser à Jésus et à Marie, ils ont eu recours aux devins et aux autres superstitions en usage parmi les païens qui les entourent. — Si, dans telle autre chrétienté, le Missionnaire ne peut pas rester au moins quelques mois consécutifs, il n'y aura bientôt plus presque aucun vestige du christianisme. » Oh ! que ne puis-je donc faire entendre une voix éloquente et persuasive à tant de dignes prêtres dont le ministère n'est pas indispensable en Europe ! Que ne puis-je graver profondément dans leurs âmes les sentiments de tendre commisération dont débordait le divin cœur de Jésus lorsque *videns turbas misertus est eis quia erant vexati et jacentes sicut oves non habentes pastorem*. (Math., 9, 36.) Que ne puis-je enfin les convaincre efficacement de voler sans retard à notre secours ou,

pour mieux dire, au secours de tant de pauvres âmes abandonnées... Le temps presse... La moisson est non-seulement mûre, mais exposée à être emportée par une furieuse tempête, si une main charitable ne s'empresse de la recueillir et de la sauver.

Mais dans notre impuissance et dans l'amertume de nos âmes, c'est surtout au maître de la moisson que nous nous adressons, et que chaque jour, selon le précepte du Divin Pasteur lui-même, nous le prions, avec toutes les instances dont nous sommes capables, *ut mittat operarios in messam suam.* Nous avons la douce confiance que le Seigneur voudra bien exaucer tôt ou tard nos vœux, et cette ferme espérance soutient notre courage, adoucit nos peines, et nous méritera sans doute un plus prompt et plus abondant secours.

Durant une grande partie de l'année 1862, tandis que nos Pères portaient à Ceylan le poids du jour et de la chaleur, je me trouvais en Europe, où après avoir assisté au Chapitre général, je n'eus rien de plus à cœur que de m'occuper tantôt à Paris et à Bordeaux, tantôt en Angleterre et à Rome de notre Vicariat apostolique. Je suis heureux de dire que non-seulement je reçus partout l'accueil le plus cordial et le plus sympathique, mais encore que je trouvai chez tous les dispositions les plus favorables pour venir à notre secours. MM. le Président et le Directeur des œuvres de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance voulurent bien me donner en toute rencontre les témoignages de la plus exquise bienveillance, et me faire les plus encourageantes promesses qu'ils ont été heureux, ainsi qu'ils me l'écrivent, de pouvoir généreusement remplir. Que le Seigneur continue à bénir de plus en plus ces œuvres admirables et tous ceux qui les dirigent avec tant de zèle. — Le R. P. Cooke, Provincial d'Angleterre, au lieu d'un seul Frère enseignant, a gracieusement consenti, sur un simple désir de votre part, mon bien-aimé Père, à nous en céder deux. Ce sont les Frères Conway et Dowling [1], aux-

[1] Dès le mois de janvier 1863, les Frères Conway et Dowling ont commencé avec beaucoup de zèle leurs fonctions dans notre école anglaise de Jaffna. J'espère que par leur piété, leur savoir et leur aptitude, ils par-

quels vous adjoignîtes le frère LIGIER, novice convers. Indépendamment de ces trois frères, vous voulûtes bien, mon Révérendissime Père, m'accorder deux Missionnaires. Vous auriez vivement désiré, je le sais, pouvoir satisfaire à mes demandes réitérées et me fournir un nombre d'ouvriers évangéliques proportionné à nos plus grands besoins ; mais ayant à pourvoir en même temps d'autres Missions, vous ne pûtes, à votre grand regret et au mien, désigner pour la Mission de Ceylan que les deux Pères BOUTIN et BOISSEAU. Je vous remercie de nouveau et de grand cœur de ce précieux renfort. Ces dignes enfants de la Congrégation, dévorés d'un saint zèle et heureux d'avoir été choisis pour une si belle, quoique pénible Mission, ne soupirent qu'après le moment où ils pourront unir leurs propres efforts à ceux de nos autres Missionnaires, et travailler avec eux à étendre toujours davantage le royaume de Jésus-Christ. Que le Seigneur daigne les bénir et les conserver en bonne santé : *ad multos annos* [1].

Cependant les Révérends Pères et les chers Frères dont je viens de parler n'étaient pas les seuls auxiliaires que je voulais et que je devais conduire à Ceylan. Depuis longtemps nous désirions établir au moins dans le chef-lieu du Vicariat une Maison de religieuses, et leur confier l'éducation des jeunes filles, malheureusement si négligée dans ces contrées. Mais les démarches faites précédemment dans ce but, d'abord par mon vénérable prédécesseur et ensuite par moi-même au-

viendront, conjointement avec les Frères BENNETT et BROWN, à atteindre peu à peu le but que nous nous sommes proposé en établissant au prix de bien des sacrifices une école catholique anglaise, c'est-à dire à former l'esprit et le cœur de leurs jeunes élèves.

[1] Les RR. PP. BOUTIN et BOISSEAU, aussitôt après leur arrivée à Jaffna, c'est-à-dire au mois de novembre 1862, se mirent avec ardeur à l'étude de la langue tamoule. Après Pâques de cette année 1863, le P. BOUTIN, qui avait déjà exercé le saint ministère dans la Grande-Bretagne, et qui y a laissé beaucoup de regrets, a été envoyé à Manar, au grand contentement du P. LE LONS, qui se trouvait seul depuis assez longtemps. Quelques mois plus tard, le P. BOISSEAU, qui, à son départ de France, sortait du scolasticat, plein de piété et d'une sainte ferveur, s'est rendu à Valigame, où (ainsi que le P. BOUTIN à Manar) il a commencé à entendre les confessions dans la langue du pays.

près des Supérieures de deux Congrégations religieuses n'eurent aucun résultat. Nous en fûmes alors assez vivement peinés, mais nous reconnûmes plus tard que ce que nous avions regardé comme un échec, n'était en réalité qu'un trait de la divine Providence, qui, pour arriver à ses fins, règle tout avec une égale force et douceur, et qui avait choisi dans l'admirable Association de la Sainte-Famille, et non ailleurs, celles qui devaient commencer et soutenir une si importante fondation. Dès l'année précédente, 1861, le bien-regretté P. Bellon d'abord, et ensuite le R. P. Soullier, la très-honorée Mère Marie de la Croix, Directrice générale de cette sainte Association, avaient bien voulu me promettre pour notre œuvre trois sœurs de la Sainte-Famille. Dans l'espérance d'être plus facilement exaucés, nous avions dû d'abord nous contenter de demander trois religieuses seulement, d'autant plus que pour la direction du pensionnat et de l'école des externes nous avions particulièrement besoin de sœurs anglaises, ou parlant bien l'anglais. Mais sur mes observations, le R. P. Pro-Directeur et la digne Mère Directrice générale comprirent parfaitement que ce nombre était insuffisant, et consentirent généreusement à leur en adjoindre trois autres. Bientôt la Mère Marie-Xavier Marchand et les sœurs Marie-Liguori Roger, Marie-Thérèse Van Meurs, Marie-Stanislas Quinn, Marie-Hélène Winter et Marie-Joseph Maroilles, furent choisies pour aller fonder le premier établissement de la Sainte-Famille dans les Missions étrangères, et le premier couvent de religieuses à Ceylan, au moins depuis la domination portugaise. Que le Seigneur en soit mille et mille fois béni ! Et que vous, mon Très-Révérend Père, le cher P. Soullier, la bonne Mère H. Hardy-Moisan et les autres Supérieures de la Sainte-Famille, receviez de nouveau la bien sincère et cordiale expression de ma vive gratitude.

Je n'essayerai pas, mon Révérendissime Père, de manifester ici la grande et bien douce satisfaction que j'éprouvai par l'heureuse et finale conclusion de cette importante affaire qui me tenait tant à cœur depuis si longtemps. Ma joie fut à son comble d'abord par tout le bien que de tous côtés j'entendais

dire de nos futures sœurs ceylanaises, et ensuite lorsque j'eus l'avantage de les voir, de les connaître, et de pouvoir les apprécier par moi-même. Leur solide piété, leur esprit de sacrifice et d'entier abandon entre les mains de la Divine Providence, me donnèrent dès lors la douce assurance qu'elles étaient véritablement les élues du Seigneur, et qu'elles seraient à la hauteur de leur sainte et sublime mission.

Nous partîmes donc gaiement de Toulon le 6 septembre *in nomine Domini*. Comme déjà nous vous avons fait connaître les principaux incidents de notre voyage, je n'en parlerai pas ici.

Nous débarquâmes à Galle le 19, troisième dimanche d'octobre, consacré à honorer la pureté virginale de Marie. C'était assurément un beau jour pour des religieuses, qui, à la suite et sous la protection de la Reine des vierges, venaient les premières déployer l'étendard de la virginité dans un pays où il est si peu connu et encore moins suivi. Après quelques jours de repos à Galle et à Colombo, nous nous remîmes en mer, et le premier dimanche de novembre nous fîmes notre entrée solennelle à Jaffna, au milieu d'une foule immense de chrétiens, de protestants et de païens, qui voyaient des religieuses pour la première fois. Inutile de vous dire la grande joie dont le cœur de nos Pères et Frères de Jaffna fut inondé. En voyant une si nombreuse caravane de Pères, de Frères et de Sœurs, ils oublièrent complétement les fatigues et les peines endurées les mois précédents. Ce fut de grand cœur, je vous assure, qu'arrivés à l'église, ils entonnèrent l'hymne d'actions de grâces. Le soir de ce même jour nous allâmes installer nos Sœurs dans leur Maison provisoire, et un des vœux les plus ardents de mon cœur était accompli.

Ce ne fut cependant que dans le mois de janvier de cette année 1863 que nos dignes Sœurs prirent définitivement la direction du pensionnat, de l'école externe et des petites orphelines, la plupart païennes, recueillies et entretenues avec les secours de l'Œuvre de la Sainte-Enfance. Il y avait treize ou quatorze ans que mon vénérable prédécesseur, Mgr Bettachini, avait fondé cette école et l'avait confiée à une digne

veuve irlandaise, Mme Flanagan, mère de notre cher Frère scolastique. Durant ce long espace de temps, cette respectable dame, aidée plus tard par sa pieuse fille, remplit constamment cette haute fonction avec un zèle et une activité dignes de tous éloges. Par son dévouement et sa maternelle sollicitude, elle s'est justement acquise l'affection de ses élèves, la reconnaissance des parents et l'estime de tous. Cependant comme le nombre des élèves allait toujours croissant, quoique assez lentement, et que de plus, depuis un an nous avions adjoint à notre école de filles un orphelinat de jeunes païennes, il était évident que deux personnes ne pouvaient plus suffire à cette laborieuse tâche. Aussi Mme et Mlle Flanagan furent-elles très-heureuses lorsqu'elles virent enfin arriver à Jaffna six religieuses, et qu'elles purent leur remettre la direction de cet intéressant établissement. Nos Sœurs ont donc, dès leur début, à diriger des jeunes personnes de toutes les couleurs, c'est-à-dire, des blanches, des demi-blanches, des presque jaunes, et des noires de plusieurs nuances. Elles ont parmi leurs élèves des Européennes, des descendantes d'Européens (Portugais, Hollandais, Anglais), des mixtes, des indigènes, des catholiques, des protestants de plusieurs sectes et des païennes, se faisant tout à toutes, elles s'efforcent de les gagner toutes peu à peu à Jésus-Christ. Les attaques, d'ailleurs prévues, dirigées contre elles par certains bigots protestants, ne les ont point effrayées, et elles ont eu parfaitement raison de laisser passer inaperçue cette petite bourrasque. Je ne sais si ces malheureux protestants ne craindront pas de revenir à la charge. Je n'en serai pas, du reste, grandement étonné, d'autant plus que dans leur aveuglement plus ou moins volontaire, ils n'osent pas avouer, contre toute évidence et malgré l'expérience de trois siècles, qu'il leur est impossible de trouver parmi leurs coréligionnaires des maîtresses vraiment dévouées, désintéressées, et qui, sous ces rapports, puissent soutenir tant soit peu longtemps une honorable concurrence avec les écoles dirigées par nos religieuses catholiques. Quoi qu'il en soit, j'ai la douce et entière confiance que touché par l'admirable dévouement de nos six sœurs de

la Sainte-Famille, et de celles qui tôt ou tard viendront partager leurs travaux, leurs peines et leurs mérites, le Seigneur daignera répandre sur leur œuvre les plus abondantes bénédictions. C'est ce que nous ne cessons et ne cesserons de lui demander dans nos faibles prières, en suppliant aussi sa divine bonté de vouloir bien tout particulièrement les protéger elles-mêmes à l'ombre de ses ailes et de les garder toujours comme la prunelle de l'œil.

La prolixité de ce rapport ne me permet point de parler longuement de mes deux intéressants voyages à Rome. Mais pourquoi au moins ne ferais-je point part à nos chers Pères et Frères de l'ineffable consolation que le Seigneur voulut bien m'acorder en me ménageant l'insigne faveur d'être admis plusieurs fois à l'audience de N. S. P. le Pape, de prendre part aux deux Consistoires dans lesquels les Évêques furent appelés à donner leur avis sur la canonisation des vingt-six Martyrs du Japon et du bienheureux Michel de Sanctis ; d'assister à la plus solennelle, à la plus auguste des cérémonies durant laquelle le successeur de saint Pierre, entouré d'environ trois cents Cardinaux, Patriarches, Archevêques et Évêques, inscrivit au nombre des saints ces vingt-sept héros du christianisme ; enfin de m'associer à la magnifique et imposante manifestation de respect, de dévouement et d'amour que l'Épiscopat catholique offrit unanimement à son chef vénéré, à l'immortel Pie IX ? Je crois, du reste, que dans ce rapport je dois d'autant moins passer tout cela sous silence que je n'étais pas seulement à Rome en qualité d'Évêque d'Olympia et de Vicaire apostolique de Jaffna, mais bien aussi en qualité d'Évêque membre de notre bien-aimée Congrégation, qui, je le dis avec bonheur, a toujours été et sera toujours *in principio lætitiæ meæ*. Ce fut d'ailleurs sous ce double point de vue que le Saint-Père lui-même voulut bien considérer ma présence à Rome dans cette circonstance solennelle et unique peut-être dans les Annales de l'Église. En effet, le 9 juin, lorsque j'allai prendre congé et demander la dernière bénédiction du Saint-Père, qui, entouré de tous les Évêques, se trouvait dans le jardin du Vatican, Pie IX, avec cette délicate bienveillance qui le distingue, avec

ce tact qui tient du surnaturel, s'empressa de me dire ces paroles que je ne pourrai jamais oublier : *Oh ! oui, je vous bénis bien volontiers, mais je ne vous bénis pas tout seul, je bénis avec vous tous les Oblats et votre Mission.*

Je ne puis mieux terminer ce rapport que par ces paroles vraiment paternelles du Vicaire de Jésus-Christ, et en formant les vœux les plus ardents pour que cette triple bénédiction partie de son grand cœur soit féconde en fruits de grâce et de sanctification.

Agréez, mon Révérendissime et très-cher Père, les sentiments du plus respectueux et affectueux attachement de

Votre tout dévoué serviteur *in* C. J. et M. J.

† J. ÉTIENNE,
Évêque d'Olympia, Vic. apost. de Jaffna.

(La suite des rapports au prochain numéro.)

MISSIONS DE LA RIVIÈRE-ROUGE.

JOURNAL DE MONSEIGNEUR GRANDIN [1].

Après nous être un peu remis de notre saisissement, nous nous réjouissons ensemble. Le P. Grollier, une fois assis sur sa cassette, put me tenir tête pendant la conversation : J'occupai la seule chaise du logis. La grande pauvreté que je constatai partout m'émut profondément. *Soyez tranquille, Monseigneur*, dit le P. Grollier, *nous avons de quoi fêter ce soir votre arrivée ; nous sommes en possession d'un castor et de deux perdrix que le P. Séguin a tuées.*

Il donna ordre au Frère Kerney de préparer le repas du soir. Ce cher Frère fit cuire du poisson, c'était ce qui pouvait m'être le plus agréable, car depuis le 6 août je ne vivais plus que de viande, même le vendredi. N'en soyez pas scandalisé, Monseigneur, malgré votre amour pour la mortification, vous eussiez été obligé, en ma place, sinon de renoncer à vous mortifier, ce en quoi on peut plus que se satisfaire ici, au moins de renoncer à observer l'abstinence. Le poisson était donc pour moi un plat de fête. Afin que le régal fût complet, on y ajouta quelques crêpes, et pendant le souper on mit une chandelle sur la table, luxe que les Père ne s'étaient pas encore permis depuis qu'ils habitent cette maison.

Il est temps que je vous fasse connaître cette superbe demeure devenue par ma présence palais épiscopal. C'est une maison en bois, comme toutes les constructions du pays, de 22 pieds anglais de long sur 18 de large. Elle sert en même temps d'église, de salle des exercices, de salle de récréation,

[1] Voir t. II, p. 234 ; t. III, p. 208.

de réfectoire, de dortoir et de cuisine ; c'est un véritable *omnibus ;* elle sert aussi d'atelier de travail. Pour tout mobilier, il y a une vieille table et une vieille chaise qui ont été données par charité, un banc, quelques cassettes et enfin une horloge. Les lits ne prennent pas grande place ; ce sont nos couvertures que nous étendons chaque soir sur le plancher et que nous enlevons chaque matin. Au coin de la maison, se trouve une échelle pas trop solide, de la façon du P. Seguin ; elle sert à monter au grenier où se gardent la bourse et les provisions de la Mission. Cette bourse consiste en quelques pièces d'indiennes, plusieurs douzaines de mouchoirs de coton et quelques mètres de drap. Les provisions se composent de viande sèche et de poisson salé, de vingt livres au plus de farine, vingt livres de ce fameux pâté dont j'ai fait voir un échantillon à Votre Grandeur et que nous appelons ici *taureau* ou *pennican ;* ce pâté est caché, à peine si nous le regardons, je tirerai de là mes provisions de retour. Enfin pour dire absolument tout, il y a encore quelques livres de thé, de sucre, et pour les grandes fêtes, quatre ou cinq livres de riz. Avec les marchandises nous nous procurons les choses nécessaires à la vie et les moyens de transport pour le voyage.

Ce n'est qu'au mois d'août dernier que les Pères ont pris possession de cette demeure que la Compagnie leur a fait bâtir ; elle donnait alors passage à la pluie et aux vents et n'était éclairée que par quelques parchemins enfumés. La nécessité rend ingénieux. La Mission terminée, le Père Séguin, aidé du Frère Kerney, a refait la toiture et a éclairé convenablement l'intérieur au moyen de quelques châssis. C'est bien nécessaire dans ce pays, je vous assure, où les nuits d'hiver sont si longues. En moins de quinze jours le soleil va disparaître de l'horizon et je ne le reverrai pas à Good-Hope, bien que je ne doive partir qu'au mois de janvier. Cela vous explique pourquoi on ménage tant la chandelle. Avant mon arrivée, les Pères, pour l'épargner, disaient leur office à la lueur du foyer : j'ai cru devoir abolir cette coutume qui pouvait devenir dangereuse pour les yeux, mais en revanche, dans notre grande pauvreté, nous n'en brûlons plus qu'une

en disant la Sainte Messe. Je n'ai trouvé à Good Hope ni les sauvages, ni même les engagés de la Compagnie : les premiers sont éparpillés dans leurs déserts et ne viendront au fort que rarement; au printemps ils s'y réuniront; les seconds sont dispersés sur différents lacs où ils se livrent à la pêche; ils seront bientôt de retour. Nous sommes donc en ce moment parfaitement tranquilles.

Depuis que je suis ici, on a continué de travailler à rendre la maison moins froide et plus logeable. N'étant pas assez bon ouvrier pour aider aux Pères, le plus souvent je me suis constitué le chauffeur du logis. Chaque jour prenant pour camail une espèce de grosse blouse de peau d'orignal et pour crosse une hache, j'allais faire ma provision de bois. Le 26 octobre, jour où nous avons commencé notre retraite annuelle, nous avons singulièrement enrichi notre établissement. J'ai béni un petit tabernacle où le Dieu de la pauvreté a bien voulu habiter dans un coin de notre maison. Les planches nous manquaient pour construire notre chapelle, le P. Séguin a dégrossi quelques perches que j'ai recouvertes de filets de pêche usés; nous avons collé sur le tout de l'indienne et des images, et nous avons maintenant un sanctuaire séparé de notre habitation. Celui qui pour l'amour de nous est né dans une étable veut bien encore venir partager notre pauvreté, rendre nos privations supportables et même agréables. Nous avons fait notre retraite comme dans nos Maisons de France, la prédication exceptée, mais nous nous sommes bien gardés chaque soir d'omettre la bénédiction du Très-Saint Sacrement. Le jour de la Toussaint, nous avons renouvelé nos vœux avec la plus grande solennité, et le soir nous avons fait fête au réfectoire. Le jour de saint Charles et de saint Vital ne pouvait ne pas être un jour de réjouissance assez grand pour faire revenir à table le plat de riz. Il n'était pas possible que vos enfants si éloignés qu'ils fussent, vous oubliassent en ce jour; ils ont parlé de vous au bon Dieu et de vous entre nous. Depuis ce temps, les grands travaux ont cessé, on ne travaille plus que pendant les récréations. Je profite de mes loisirs pour apprendre l'anglais, sous la direction du Frère Kerney : cette

langue m'est de plus en plus nécessaire ; le P. Séguin étudie de son côté les langues sauvages. Tous nous avons la consolation d'observer nos Saintes Règles. J'avais besoin de ce repos au milieu de mon grand voyage ; c'est une halte bien agréable pour moi, je vous assure et qui l'est aussi pour nos Pères et Frère. J'ai atteint la Mission la plus éloignée, mais je ne suis pas au bout du monde, du monde malheureux surtout. Au nord-ouest de Good-Hope, depuis Peel's-River jusqu'à Youkon, sur le territoire russe, est répandue la nombreuse tribu des Loucheux. Le P. Grollier, malgré sa mauvaise santé, a déjà visité ceux de Peel'river, mais ceux de Youkon ne l'ont été que par un ministre protestant. S'il le peut, le P. Séguin ira les visiter au printemps pour les empêcher d'embrasser une fausse religion. Au nord-est, se trouve un nouveau poste de traite parmi les Esquimaux, presque sur les bords de la mer Glaciale. Ce sont encore là des sauvages qui attendent et qui désirent la bonne nouvelle : *Parvuli petierunt panem et non erat qui frangeret eis*. Vous comprenez ma pensée, Monseigneur, ce sont de nouveaux enfants que je vous prie de sacrifier pour la gloire de Dieu et le salut de ces pauvres infidèles. Quand ceux-là seront évangélisés, je ne vous en demanderai plus. Il en faudrait deux, outre le P. Séguin. Il est nécessaire de remplacer le P. Grollier, à qui tout voyage est devenu impossible et qui a besoin d'aller au plus tôt dans une Mission mieux établie où il pourra ménager ses forces, tout en utilisant le zèle qui le dévore. Trois Pères de résidence à Good-Hope évangéliseraient non sans peine mais avec succès les peuples de l'extrémité du monde. J'espère que dans quelques années la Mission de N.-D. de Bonne-Espérance sera sur un meilleur pied ; les commencements sont toujours pénibles. Malgré notre pauvreté nous sommes cependant plus heureux ici que dans nos autres Missions, parce que nous n'avons point d'engagés et que nous sommes complétement en famille ; nous sommes à l'abri des prétentions de ces étrangers dont les exigences dépassent toujours les nôtres. Si nous pouvions avoir des Frères en nombre suffisant, nous nous passerions de tous ces serviteurs, qui sont la source des plus grands

ennuis du Missionnaire. Je plains d'avance le P. Séguin si, pour achever son établissement il est obligé d'avoir des hommes à commander.

Quand je suis arrivé à Good-Hope il faisait déjà bien froid; la rivière a commencé à charrier de nombreux glaçons qui ont fini par la couvrir, mais sans cesser de marcher. Vers le 4 novembre ils se sont arrêtés tous debout comme pour marcher encore. Malgré l'abondance de neige qui est tombée ces jours-ci, ils rendent la rivière impraticable. J'espère cependant qu'au mois de janvier je pourrai y trouver mon chemin. Une fois dans notre Maison, il suffit d'y entretenir un bon feu avec le poêle que nous possédons pour que nous ne ressentions pas les rigueurs du froid. Jusqu'à ce jour le froid n'est pas descendu au-dessous de 30 degrés centigrades.

1er janvier 1862.

Bien-aimé Père, mon cœur ne vous donne pas d'autre titre ce matin ; si éloigné que je sois du centre de la Famille, je ne veux pas le céder à mes Frères plus favorisés que moi. Le cœur ne connait ni distance, ni obstacle, aussi je vous assure que le mien est en fête et que souvent il va trouver le vôtre, dont il a l'avantage d'être toujours compris. Tous les enfants font aujourd'hui des vœux et des souhaits pour leurs parents. Ce n'est pas en ce jour que je puis oublier que je suis votre fils, puisque voilà neuf ans que prosterné au pied de l'autel de N.-D. de l'Osier, je me consacrais à jamais au bon Dieu par les mains de Marie et je devenais tout à la fois son Oblat et votre enfant. Ni vous, bien-aimé Père, ni notre chère Congrégation n'avez gagné grand' chose en faisant l'acquisition de ma personne ; mais pour ma part, je n'ai jamais regretté une minute la démarche que j'ai faite alors, et si jamais vous vouliez briser ce contrat, certainement je ne serais pas d'accord avec vous ; loin de vouloir le briser, je ne veux que le fortifier s'il pouvait l'être, et je me hâterais de le signer s'il ne l'était pas. Ainsi, c'est donc bien entendu, je suis votre fils : j'ai renouvelé ce matin mon engagement devant Dieu, et je

le renouvelle maintenant devant vous. Puissé-je mourir en digne Oblat et avoir le bonheur de posséder encore longtemps mon Père !

Je ne sais si je partirai bientôt, je tâcherai de le faire dans quelques jours, mais il se présente de telles difficultés, que je doute de pouvoir les surmonter. Pendant les trois mois qui viennent de s'écouler, je n'ai presque pas vu de sauvages : ce n'est pas l'époque de leur visite au poste. Ils arriveront après mon départ, mais ils ne sont point à plaindre puisqu'il y a des Missionnaires pour les recevoir. Mon voyage a donc été surtout pour nos Pères et pour régler les intérêts de la Mission. J'ai cependant eu la consolation de baptiser cinq adultes, d'en admettre quatre à la première Communion et à la Confirmation : c'est bien peu, mais c'est le commencement. Quelques peines se sont mêlées aux joies que j'ai recueillies. Ceux qui ordinairement nous donnent partout des consolattons m'ont affligé à Good-Hope, je veux parler de certains engagés au service de la Compagnie qui semblent avoir quitté leur pays de foi pour venir cacher leurs honteux désordres dans ces lieux sauvages, déshonorant leur nation et leur religion. Ils évitent le Missionnaire, dont ils craignent la vue et surtout les remontrances, et outre le scandale qu'ils offrent aux sauvages, ils abusent quelquefois de la confiance que ces derniers ont en eux pour les éloigner de nous et de Dieu. C'est la première fois que je trouve de si tristes dispositions chez des Canadiens ; que Dieu leur pardonne et les amène à de meilleurs sentiments !

Le petit nombre de sauvages que j'ai vus en passant me paraissent assez bien disposés : ils sont loin cependant d'avoir acquis les mœurs chrétiennes, mais ils peuvent les acquérir. J'ai appris par eux que cet hiver encore quelques familles ont abandonné des vieillards et des infirmes qui ne pouvaient plus marcher et les ont ainsi laissés mourir de froid et de faim. Je n'ai point vu les coupables mais j'ai pris toutes mes mesures pour empêcher que jamais pareille chose se reproduise, menaçant des châtiments les plus terribles ceux qui abandonneraient ainsi leurs vieux parents. Nous n'avons jamais à

déplorer de pareils crimes dans nos Missions plus avancées. Un autre embarras, c'est le manque de femmes pour les jeunes gens. Croiriez-vous que ces malheureux sauvages étaient dans l'habitude de tuer la plupart des petites filles aussitôt après leur naissance? Cette cruelle coutume est, je pense, entièrement abolie, mais la nation est punie maintenant par où elle a péché.

L'hiver jusqu'à présent a été passablement rigoureux; les quinze premiers jours de décembre surtout ont été extrêmement froids. Nous n'avons pas eu moins de 35 degrés centigrades et plus de 47; nous avons été obligés, afin de pouvoir dormir, de nous rapprocher les uns des autres, comme dans les campements. Il faut vous rappeler, Monseigneur, que nous sommes au 66e ou 67e degré de latitude nord et au 128e de longitude. Cependant la température s'est un peu adoucie. Quoi qu'il en soit, le chef traiteur du fort Anderson, qui est à 60 ou 80 lieues au nord-est, sur la terre des Esquimaux, vient d'arriver avec quatre hommes. Tous sont défigurés; les uns ont le nez gelé, les autres la joue, et un autre les paupières. Ce n'est pas très-rassurant pour moi qui dois me mettre en route dans quelques jours, mais pourrais-je craindre de m'exposer à supporter pour Dieu ce que ces hommes supportent si volontiers pour de l'argent? Je vous avoue que le courage des marchands de fourrures me fait souvent rougir et n'est pas un petit stimulant pour moi.

Je vais partir sans avoir vu les Esquimaux et les Loucheux. Ces voyageurs m'assurent néanmoins que les premiers nous désirent ardemment, et ce serait bien en ce moment, qu'ils n'ont pas encore été trop gâtés par le commerce des blancs, que l'on pourrait obtenir quelques bons résultats. Le P. Grollier a vu les Esquimaux de Peel's river; il a baptisé un certain nombre de leurs enfants, mais il n'a pas pu instruire les adultes. Ces sauvages, dit-on, ont au suprême degré la passion du vol, mais ce vice est compensé par beaucoup d'autres bonnes qualités. Il est certain qu'ils nous demandent, qu'ils sont très-heureux d'entendre chanter des cantiques montagnais et qu'ils désirent ardemment les objets de piété.

La petite anecdote suivante vous le prouvera. L'été dernier, le ministre protestant se rendant à Youkon avait sur son passage rencontré bon nombre de nos sauvages; il prenait à tous, autant qu'il le pouvait, leurs différents objets de piété. Il s'était ainsi fait une pacotille de croix et de médailles. Plus tard, il rencontre des Esquimaux. Ces pauvres infidèles n'avaient ni médailles, ni croix, le ministre n'eut donc rien à prendre, mais Dieu permit qu'il eût à laisser prendre. Les sauvages s'emparèrent en effet de plusieurs de ses effets, et le cher homme ne put les avoir qu'à la condition de livrer les croix et les médailles qu'il avait volées.

Jusqu'à présent, Monseigneur, j'ai toujours trouvé moyen, excepté dans les voyages, de faire blanchir et raccommoder mon linge. Ici nous ne pouvons en venir à bout, il nous faut faire cela par nous-mêmes. Ainsi, à tous nos emplois nous avons ajouté celui de laveur et de raccommodeur. Mes chers compagnons ne m'ont laissé remplir ces fonctions que le plus rarement possible, cependant j'ai dû m'exécuter quelquefois; les bonnes sœurs de l'île à la Crosse pousseront des *Seigneur! Seigneur!* quand elles verront les jolis points que j'ai faits à ma soutane.

Mission Sainte-Thérèse, fort Norman, 24 janvier 1862.

Monseigneur et bien-aimé Père, j'ai enfin pu partir de Good-Hope et arriver ici. J'espérais avoir une occasion qui ne s'est point présentée. J'ai eu toute la peine du monde pour trouver deux hommes et trois chiens en état de traîner nos couvertures et nos provisions. Je n'aurais jamais pu avoir ces chiens et ces provisions sans l'aide de messieurs les chefs traiteurs des forts Good-Hope et Anderson. Enfin, tout étant réglé pour le départ, le 8 janvier, après avoir récité l'Itinéraire et prié une dernière fois dans le pauvre mais si aimable petit sanctuaire de N.-D. de Bonne-Espérance, je partis dans l'intention d'aller coucher au fort, accompagné du cher P. Grollier, qui entreprenait malgré moi de m'accompagner jusque-là. Nous

avions une bonne lieue à faire et j'étais sûr qu'avec sa maladie il lui était impossible de parcourir ce trajet. Il forma son dessein étant assis, position dans laquelle il ne souffre nullement, mais il n'avait pas fait cent pas qu'il me demanda de nous reposer de temps en temps. En effet, il était obligé de s'arrêter pendant quelques minutes pour respirer à son aise. J'aurais voulu à tout prix le faire retourner à la maison dont nous étions encore si peu éloignés, mais il voulait, disait-il, avoir la consolation de m'accompagner jusqu'au fort, consolation que je partageais bien assurément, mais que je craignais de voir nous coûter trop cher. Nous continuâmes d'avancer, en nous arrêtant de temps en temps pour respirer. Nous n'étions pas au tiers du chemin, que, comprenant l'impossibilité où il était d'achever le trajet, il me pria de prendre le devant pendant qu'il irait tout doucement et de lui envoyer un traîneau et des chiens. La chose vous paraît sans doute bien simple, Monseigneur, mais à moi elle ne me parut point ainsi. Ce n'est pas dans un pays tel que celui où nous vivons que l'on peut laisser sans danger, même momentanément, un malade comme le P. Grollier. Qu'il se fût assis, il aurait pu être saisi de froid, se geler et sinon mourir, du moins demeurer estropié le reste de sa vie. Je ne consentis donc qu'à la dernière extrémité à le laisser seul, mais il fallut en venir là. Après lui avoir bien recommandé de ne pas céder à la fatigue, mais de marcher toujours un peu, je pars et j'arrive au poste, en soufflant aussi fort que le P. Grollier lui-même. Le gentilhomme en charge envoya aussitôt un homme avec une carriole et trois bons chiens au-devant du pauvre Père ; quelques moments après il arrivait sans aucune incommodité. Nous passâmes la nuit au fort et nous y célébrâmes la sainte Messe le lendemain. Le P. Seguin et le Frère Kerney vinrent nous rejoindre et nous déjeunâmes tous ensemble pour la dernière fois. Puis je les embrassai, les bénis ainsi que tous les catholiques du fort, et je partis avec trois sauvages, dont l'un venait avec un traîneau et deux chiens pour nous secourir les quatre premiers jours. Le P. Seguin et le Frère Kerney, plusieurs autres personnes du fort m'accompagnèrent encore pendant quelques instants ;

bientôt, ne pouvant plus marcher sans raquettes, *j'emmanchai* les miennes et je leur donnai congé.

Nous n'allâmes pas au delà de quatre ou cinq lieues, les chiens étaient trop chargés et la rivière trop impraticable. Vous le comprendrez sans peine. Lorque la glace se fixe définitivement sur l'eau, elle ne le fait que par gradation, en commençant par le nord et en remontant le courant. Une fois que la glace est prise, le courant n'est pas aussi libre, l'eau monte au-dessus de la surface coagulée, accumule les glaçons qu'elle entraînait avec abondance et forme ainsi souvent de véritables montagnes; on ne saurait se faire une juste idée de ces créations fantastiques sans les avoir vues. La glace s'est-elle établie partout, outre que beaucoup de sources qui alimentaient la rivière sont arrêtées, l'eau reprend son cours naturel qu'embarrassaient les glaçons flottants; elle baisse donc d'une manière considérable; la glace à son tour s'affaisse, mais non uniformément. En s'affaissant, parfois elle se brise et donne passage à l'eau qui vient encore se congeler à la surface. Tous ces accidents, toutes ces combinaisons rendent à certains endroits la rivière littéralement impraticable. Dans ces circonstances, un sauvage passait le premier avec une hache, émoussant à grands coups les glaçons les plus dangereux; malgré ces précautions, nous avons eu des difficultés incroyables.

Le premier soir nous eûmes l'avantage de ne pas coucher tout à fait dehors et à la belle étoile. Nous nous arrêtâmes dans une espèce de maison que le pêcheur du fort habite pendant l'automne et qu'il abandonne ensuite. Elle était ouverte à tous les vents, mais nous aurions cependant été très-heureux d'en rencontrer une semblable à chaque campement. Le lendemain j'éprouvai un retard et je fus même effrayé par la maladie de l'un de mes sauvages; il était épileptique. Jugez de mon embarras : entreprendre un voyage aussi long avec un homme dans un tel état de santé! Quel danger pour lui! quelle inquiétude et quelle anxiété pour moi! Cependant on me rassure en me disant que les attaques sont rares. Nous partons et peu de temps après nous apercevons le soleil. Le jour de

mon départ du fort, on espérait le voir pour la première fois depuis le 6 décembre. Néanmoins on ne peut pas dire qu'il disparait entièrement, car même à 8 ou 10 lieues au-dessous de Good-Hope on peut voir des montagnes éclairées par le soleil et voir le soleil lui-même en montant à leur sommet, mais alors son lever, son midi et son coucher ont lieu au même point.

Pendant cette seconde journée, nous n'avons pas été trop fatigués par les glaçons : nous avons pu les éviter en suivant les côtes, mais j'ai dû marcher en second devant les chiens, pour leur rendre le chemin plus facile, et j'ai continué à le faire le reste du voyage. Le soir, pour la première fois de cette nouvelle année, il fallut me contenter d'un campement. Je ne sais quel degré marquait le thermomètre, mais je sentais un froid vraiment glacial. Il ne faut pas moins d'une heure chaque soir pour préparer le campement ; une grande quantité de bois nous est nécessaire, on doit ensuite enlever du mieux que l'on peut avec ses raquettes la neige qui encombre la place qu'occupera notre lit ; on couvre cette place de branches d'épinettes sur lesquelles on étend nos couvertures et on a ainsi un lit sur lequel on finit par dormir, quoiqu'il soit loin du *simplici grabato* que nous accordent nos saintes Règles. J'aidai un peu à préparer ce premier campement, mais je ne l'ai plus fait dans la suite, j'étais trop fatigué. Pendant que mes gens se livraient à cette besogne, je m'ensevelissais à moitié dans la neige, afin de conserver ma chaleur jusqu'au moment où ils allumaient le feu. Une âme plus ardente que la mienne, Monseigneur, vous ferait de magnifiques descriptions de bien des choses réellement remarquables que nous avons parfois rencontrées, car ces pays de glace ont aussi leurs beautés. Un saint aurait élevé son cœur à Dieu, en voyant chaque soir le plafond de notre hôtellerie si richement décoré et quelquefois si splendidement éclairé par des aurores boréales, auprès desquelles nos feux d'artifice ne sont que ténèbres. Pour moi, je vous l'avouerai franchement, j'étais insensible à toutes ces magnificences. Ce verset du Psaume : *Les cieux racontent la gloire de Dieu,* ne m'est pas même venu à

l'esprit, je n'étais sensible qu'au froid, et souvent lorsque j'étais sensé faire mes méditations, je répétais : Gelé et froid, bénissez le Seigneur ; neiges et glaces, bénissez le Seigneur : *Benedicite, gelu et frigus, Domino; benedicite, glacies et nives, Domino.* Rien n'avait d'attrait comme le bon feu du campement ; j'aurais dû dire alors : Feu et flammes, bénissez le Seigneur : *Benedicite, ignis et æstus, Domino,* mais je ne pensais qu'à jouir et non à remercier le bon Dieu, tant il est vrai que les privations sont plus propres à nous faire penser à lui que les jouissances !

Lorsque j'avais un peu réchauffé mes mains et ma figure, je me déchaussais et je me lavais les pieds avec de la neige. On m'avait enseigné ce remède pour prévenir le mal de raquettes ; je l'ai employé chaque soir et je m'en suis bien trouvé. Pendant ce temps, mes hommes faisaient fondre de la neige, se procuraient ainsi de l'eau et organisaient notre souper. Notre cuisine consistait à faire bouillir un morceau de viande à moitié sèche et à préparer le thé qui nous servait de boisson. Nous avions aussi une provision de ce pâté que votre Grandeur connaît ; cette fois, c'était du bon ; il était fait avec de la graisse d'ours. Mais comme nous n'allumions pas le feu à midi, à cause de la brièveté des jours, nous avions mis des morceaux de ce pâté dans nos poches, et quand nous en éprouvions le besoin, au risque de nous casser les dents, nous mangions un peu de *pâté froid.* Je ne vous parlerai pas de la propreté avec laquelle on faisait notre cuisine : ce mot doit être rayé du dictionnaire des sauvages et même de celui des voyageurs du pays. Malgré cela, j'avais ordinairement un assez bon appétit. Cependant un soir, plus fatigué que d'ordinaire, j'éprouvais un véritable dégoût. Pour le combattre, je me permis un petit acte de sensualité. J'avais pris un peu de farine aux pauvres Pères de Good-Hope : je me disposais à m'en servir et afin qu'il y eût un peu de propreté, je préparai moi-même le souper. Je fis dégeler dans une poêle un morceau de mon pâté, j'y mis de l'eau et de la farine, je fis ainsi un ragoût que mes sauvages dévoraient des yeux et du nez, désirant bien le dévorer d'ailleurs. Tout était à peu près ter-

miné, lorsque par un malheur très-commun en campement, le tout fut dans un moment recouvert de cendres et de charbons, ce qui donna à mon plat l'avantage d'être suffisant pour tous.

Quand nous avions assez mangé et parlé et que mes hommes avaient fumé, nous récitions ensemble la Prière du soir, puis nous faisions notre lit, en étendant nos couvertures sur les branches. En France, si j'avais été fatigué comme je l'étais, j'aurais pu me déshabiller pour dormir : ici on fait tout le contraire... Pour me coucher, je reprenais mes bas et toutes mes chaussures, j'ajoutais à mes habits ordinaires une grosse capote, et afin d'avoir part à la chaleur de mes sauvages, je leur faisais partager mes couvertures, au risque de partager leur vermine. Le matin, à notre réveil, nous avions quelquefois une épaisse couche de neige sur le dos, toujours de la gelée. A certains moments, nos couvertures se trouvaient plus ou moins endommagées par le feu. Notre déjeuner se composait des mêmes aliments que le souper : il en a été ainsi pendant tout le voyage.

Je ne vous ai rien dit, Monseigneur, de la récitation du Saint Office, c'est que je ne le récite point, ce serait impossible. Nous le remplaçons, avec l'agrément du Souverain Pontife, par la récitation du Rosaire. Dans un des campements, j'ai perdu mon chapelet et j'ai été réduit à me servir de celui d'un de mes hommes que je me suis approprié : c'est presque la seule dévotion qui nous soit possible dans ce genre de voyage.

Quatre jours s'étant écoulés, le métis qui était venu pour nous aider avec ses deux chiens s'en est retourné et j'ai continué ma route avec mes deux sauvages, dont l'un avait été baptisé par moi le jour de Noël, et l'autre qui n'a pas encore reçu cette grâce, pourra, je l'espère, l'obtenir bientôt. Voici notre ordre de marche. En tête s'avance un sauvage la hache à la main pour s'en servir au besoin et un ballot sur les épaules. Je marchais après lui, n'étant chargé que de ma personne et de mes vêtements, et malgré cela, j'étais chaque soir le plus fatigué. Les chiens traînaient après moi nos provisions

et les leurs, et le second sauvage, armé d'une longue perche, poussait de temps en temps le traîneau et fermait la marche. Votre Grandeur a mon portrait en différents costumes : si vous pouviez me posséder en costume de voyage d'hiver, je ne doute pas que ce nouveau portrait ne rendît les autres jaloux, parce qu'il attirerait à lui seul tous les regards. Mon costume n'est nullement épiscopal, pas même ecclésiastique. A part une chemise de flanelle, je suis presque entièrement vêtu de cuir : un long pantalon de peau d'orignal, une seconde chemise de peau de caribou avec le poil en dedans et enfin une espèce de grande blouse de cuir d'orignal. Quand il ne fait pas si froid, ou lorsque j'arrive dans un fort, je remplace cette blouse par un surtout noir qui serait très-bon à lui seul pour un hiver en France, mais qui ici n'aurait aucune efficacité contre l'âpreté du climat. Mon anneau est attaché au même cordon que ma croix : je ne puis le porter à mes doigts, il me les ferait geler. Deux sacs de peau d'ours blanc sont suspendus à mon cou : ce sont mes mitaines, où mes mains sont toujours renfermées. J'ai sur la tête un large bonnet de peau de castor, par-dessus ce bonnet un châle de laine, dont je me recouvre le cou, les oreilles, et autant que possible le visage, un grand capuchon protége encore et le châle et le bonnet. Tout ce qui entoure ma figure est en moins d'une demi-heure couvert de glace : c'est ma respiration qui me joue ce tour. Je change alors mon châle de place et je mets sur la tête ce qui était sur la figure, je le fais dégeler au campement et toujours un peu brûler : ce sera bien chanceux s'il peut me suffire pour tout mon voyage d'hiver.

A l'exception du jour où je suis arrivé ici, le 21 janvier 1862, je ne crois pas que nous ayons eu de grands froids, je veux dire, des froids de 40 degrés et au delà. Le 15 cependant il soufflait une petite bise qui nous frappait au visage et qui me gênait suffisamment. Une fois, je ne sais pourquoi, j'adressai la parole au sauvage qui me précédait ; il se retourna, puis sans me répondre, il s'en vint tout à coup me saisir le nez, le presser en tout sens, le frotter avec de la neige, comme s'il eût voulu y éteindre le feu. Il voulait tout sim-

plement y ramener le sang qui s'en était retiré : mon nez, malgré tous mes soins s'était gelé, sans que je m'en doutasse le moins du monde. On me l'a de même dégelé sans douleur. Si on ne s'en fût pas aperçu à temps, le sang se serait retiré de plus en plus : je me serais peut-être dégelé par la chaleur, mais toute la partie compromise aurait disparu. Quel malheur ! si j'avais perdu mon nez! jamais je n'aurais plus souffert qu'on tirât mon portrait! Grâce à mon sauvage, il est resté à sa place : j'ai bien senti une petite douleur en l'approchant du feu après cet accident, mais à la seconde fois, tout était fini : aujourd'hui il fait peau neuve et il sera plus beau que jamais. Rien n'est si facile que de se geler le nez : le service que m'a rendu ce sauvage, je l'avais rendu trois semaines avant au P. Seguin, en allant de la Mission au fort.

Le dimanche, 19 janvier, nous arrivâmes au vieux fort Norman, situé à la place où la rivière du lac d'Ours se jette dans la rivière Mackensie. Vous ne sauriez croire la difficulté que nous avons eue pour arriver à cet emplacement. Il nous a fallu plus de deux heures pour faire à peine dix minutes de chemin. La jonction des deux cours d'eau rendait la glace plus dangereuse en cet endroit que partout ailleurs : vous auriez dit une foule de petites montagnes que nous ne pouvions gravir qu'à quatre *pattes* et qu'autant de précipices séparaient les unes des autres. Les chiens ont brisé le traîneau, les hommes leurs raquettes et nous avons été heureux de n'avoir pas d'autres accidents à déplorer, car il y avait réellement du danger. Ajoutez que la nuit nous avait surpris dans ce mauvais pas. N'ayant que ma personne à soigner, je pris le devant et je laissai mes hommes se débarrasser comme ils purent avec les chiens qu'ils conduisaient, mais je me trouvai bientôt plus embarrassé qu'eux. Pour éviter le danger, je m'approchai de la terre, mais les côtes étaient de véritables remparts qu'un zouave n'aurait pas franchis : je dus me contenter d'en approcher de mon mieux, mais toujours en marchant d'un glaçon à l'autre. J'étais déjà assez loin de mes hommes lorsque tout à coup il me sembla entendre le bruit d'un cours d'eau. Je me débarrassai de tous les obstacles que j'avais autour de

la tête, afin de mieux entendre, et il me fut facile d'acquérir la certitude que l'eau coulait entre quelques-uns de ces gros glaçons. Je n'ose plus avancer et je veux attendre mes hommes, mais bientôt le froid me saisit, m'oblige de reprendre ma marche. Je me dirige toujours vers la terre et j'arrive bientôt au bord de l'eau que j'avais entendue. Dieu merci, je puis l'éviter et j'arrive enfin à la porte du vieux fort abandonné. Là, en attendant mes sauvages, je dansai sans violon pour retrouver la chaleur que j'avais perdue en prenant les précautions nécessaires dans un si mauvais pas.

A leur arrivée, nous nous réjouîmes de n'avoir pas à préparer un lieu pour camper et nous nous installâmes dans une baraque ouverte à tous les vents, mais qui était encore bien préférable à un bon campement. Je profitai de cet avantage pour réciter, à la lueur d'un bon feu, l'office du Saint Nom de Jésus. Le froid m'empêcha de dormir une partie de la nuit, par la raison qu'un de mes sauvages crut que dans une maison il pouvait se dispenser de coucher auprès de moi. Une fois que ces braves gens sont couchés, ils en ont jusqu'au lendemain sans remuer : je n'en suis pas là, il s'en faut. Et c'est pour cela qu'ils aiment bien mieux se mettre en trois doubles dans leur couverture que de venir s'allonger à mes côtés, ils se trouvent plus tranquilles. Pendant une partie de la nuit, un chien vint remplacer le sauvage absent et, grâce à lui, je pus dormir un peu. J'avais encore deux jours de chemin avant d'arriver au nouveau fort où je me trouve actuellement. Le 21 janvier fut la dernière journée de ce voyage, elle fut aussi la plus pénible, à cause du froid.

Comme elle devait être forte, nous partîmes plusieurs heures avant le jour. Mon occupation continuelle fut de me frotter le nez et la figure pour les empêcher de se geler, mais je dus renoncer à retirer mes mains de leurs mitaines pour cette opération, car elles se seraient gelées elles-mêmes. Mon nez et mes yeux étaient trois sources abondantes qui me couvraient la figure de glace : en m'essuyant avec mes mitaines, l'eau pénétra dans le poil, s'y gela et fit que bientôt elles ne donnaient plus de chaleur à mes mains. Je me battais les

flancs, je faisais tous mes efforts pour ramener la chaleur au bout de mes doigts, et je ne pouvais y réussir. J'indiquai à un de mes sauvages où se trouvait dans mon sac une paire de gants bien fourrés, il me la donna : j'y plaçai mes mains et enveloppai le tout de mes grosses mitaines. Si j'avais été obligé de chercher moi-même ces gants, je me serais infailliblement gelé. Je parvins à me réchauffer les doigts, mais je me gelai deux fois le nez et une fois la joue gauche. J'en eus toujours connaissance à temps et je pus prévenir toute suite fâcheuse. Il fallut nous arrêter pour faire du feu, prendre un peu de thé, et grâce à ce double auxiliaire, j'arrivai ici le soir, ayant toujours le nez au milieu du visage et faisant l'ornement de ma figure.

Ma présence en ces lieux surprit tous le monde : on ne supposait pas que je pusse venir dans cette saison. Le maître du poste, quoique protestant, m'a reçu de son mieux, il m'a donné ce qu'il pouvait me donner, c'est-à-dire, une petite chambre bien froide, éclairée seulement par deux morceaux de parchemin troués que, pour cette raison, j'ai recouverts de papier. C'est donc une *chambre obscure*. Cependant vous ne sauriez croire combien je m'y trouve heureux. Aujourd'hui 27 janvier, fête du premier apôtre de mon pays, j'ai dans ma petite chambre notre Divin Sauveur en personne, il est mon pain quotidien, mon compagnon, mon soutien et mon tout. Mon petit sanctuaire est encore plus pauvre qu'à Good-Hope ; mais sachant que ce divin Sauveur se plaît avec les enfants des hommes, et sentant le besoin que j'ai de le posséder, je passe sur bien des choses. Grâce à ma cheminée, j'ai au coin de ma chambre une petite alcôve d'à peu près cinq pieds sur trois ; j'ai tapissé les murs de papiers et d'images, et dans un tout petit tabernacle je conserve le Saint des Saints. Malheureusement je n'ai point de porte et mon cher petit sanctuaire n'est séparé du reste de ma chambre que par un morceau d'indienne qui même n'est pas aussi large que je voudrais. Je ne sais si le Pape approuverait ma conduite en pareil cas, je ne sais si vous l'approuverez vous-même, mon bien-aimé Père, cependant je puis vous assurer que je renon-

cerais de suite à cette précieuse consolation si je savais que cela dût déplaire à mon Sauveur.

J'ai retrouvé ici mon petit garçon ; il a repris ses nobles charges et il me prépare assez de bois pour entretenir un bon feu et le jour et la nuit : je suis maintenant à l'abri du froid. Il m'est impossible dans cette saison de faire une Mission en règle, car à part quelques familles, les sauvages sont tous éloignés. Ils en auraient pourtant bien besoin, car ce poste et le fort Simpson sont les deux qui ont le plus souffert des Ministres. Les quelques sauvages qui sont ici ont presque tous été baptisés par eux, mais le sauvage de bon sens et de bonne volonté comprend, quand il nous voit, la différence qu'il y a entre les Ministres et nous, et je suis certain que si nous pouvions visiter ce poste en temps convenable et régulièrement, les Ministres n'auraient plus que les mauvais sauvages à acheter avec leurs présents. Je ne m'épargne en rien pour instruire autant que possible ceux que j'ai rencontrés ; je m'efforce même de montrer à lire et à écrire aux plus intelligents afin qu'à leur tour ils instruisent leurs parents. Oh ! que ne puis-je rester ici jusqu'au mois de juin ! Je donne aussi mes soins aux familles qui sont au service de la Compagnie : toute cette petite population me fournit assez d'occupation. Le chef traiteur ayant la bonté de m'admettre à sa table, je n'ai point à m'occuper de la nourrriture, ce qui me délivre d'un grand embarras...

Au Révérendissime Supérieur Général des Oblats.

Mission de Saint-Joseph, lac des Esclaves, 9 avril 1862.

« Mon Révérendissime Père,

Ce n'est que dans la nuit du 17 au 18 mars dernier que j'ai appris la mort de notre à jamais regrettable Fondateur. Tout Oblat a sans doute perdu en lui un Père, mais il me semble qu'à part vous, qui avez été obligé de lui succéder dans sa redoutable charge de Supérieur Général, je suis peut-être celui qui ai le plus de raison de m'affliger de cette mort, car

Dieu seul connait ce que ce digne Père était pour moi dans ma position, et Mgr Taché et moi seuls connaissons peut-être tout l'intérêt qu'il portait à nos Missions. Les mêmes lettres qui m'apprenaient cette mort m'annonçaient aussi la réunion du Chapitre pour l'élection d'un nouveau Supérieur Général. Je n'ai aucune raison de supposer que le Chapitre projeté n'ait pas eu lieu, et j'en conclus que la Providence nous a donné un autre Père en qui nous retrouverons celui que nous pleurons. Je ne sais, Révérendissime Père, ni qui vous êtes, ni qui vous pouvez être, mais dès lors que vous êtes Supérieur Général des Oblats, je suis votre fils respectueux et soumis, et je vénère en vous notre Fondateur, bien plus, Dieu lui-même. C'est donc bien entendu, je suis votre enfant et je vais agir comme tel. Veuillez accepter pour vous la première partie de ce journal, que je destinais à notre bien-aimé Fondateur. Je pourrais recommencer ma lettre, mais il me semble qu'en la faisant plus respectueuse, elle témoignerait moins de confiance à celui en qui je veux absolument voir un Père. Ainsi ce que je disais à notre vénéré Fondateur, c'est à vous que je le dis ; les conseils que je sollicitais, c'est de vous que je les sollicite ; toutes les demandes que je lui faisais, c'est à vous-même que je les fais.

Je vais maintenant continuer avec vous ce que j'ai commencé avec lui, la relation de mon voyage que j'ai été forcé d'interrompre jusqu'à ce jour, à cause de mes voyages incessants.

Je suis resté à la Mission de Sainte-Thérèse, fort Norman, jusqu'au 8 mars. Je n'ai vu pendant ce temps-là qu'un petit nombre de sauvages, une cinquantaine au plus qui, semblables à des oiseaux de passage, ne demeuraient avec moi qu'une demi-journée ou une journée entière. La plupart n'avaient jamais vu de prêtres. Deux seulement se sont dits protestants ; l'un était un chef qui avait deux femmes, et je crois que c'était l'unique raison qui lui faisait dire : « Je suis de la religion anglaise. » Je n'ai fait que trois baptêmes dans ce poste, dont deux d'adultes, que j'ai ensuite mariés. J'ai en outre instruit et admis aux sacrements les engagés de la Compagnie, et

quoique je n'aie vu que peu de sauvages et bien rapidement, je suis content d'y avoir séjourné, j'en espère quelques bons résultats. Le 8 mars arriva l'express de Good-Hope et des forts plus éloignés : j'appris qu'à Good-Hope, tant au fort qu'à la Mission, les provisions avaient manqué après mon départ, et que pendant quinze jours on avait été réduit à ne manger que du poisson sec. Plusieurs sauvages avaient été plus malheureux encore. En venant de Good Hope au fort Norman, un de mes hommes avait laissé dans un campement une ou deux paires de souliers usés : quelques jours après, une famille sauvage qui ne mangeait pas depuis longtemps, les dévora à belles dents. Mais ce n'est pas tout : un misérable père tua et mangea sa petite fille âgée de quatre ou cinq ans, baptisée heureusement par le P. GROLLIER. On suppose que bien d'autres auront été réduits à cette horrible extrémité. La mère de cette enfant ne voulut pas prendre part à ce festin inhumain. Il paraît que les deux sauvages qui m'avaient accompagné la rencontrèrent en s'en retournant : elle fuyait avec ses autres enfants, de crainte de les voir encore dévorer par son mari. Grâce à leur secours, m'a-t-on dit, elle put se rendre à Good-Hope et y puiser des forces physiques et morales. Pauvre mère, elle aussi avait besoin de rendre son cœur fort! Le mari arriva quelques jours après, et le P. GROLLIER me dit qu'il fait la terreur du pays.

Le 8 mars, je me mis en route pour le fort Simpson avec trois gentilshommes ; deux sont commis de la Compagnie, le troisième est un savant venu dans ces contrées depuis trois ans, dans le but de faire avancer les sciences naturelles. Nous étions en tout six de cinq nations différentes : les deux commis étaient l'un, Anglais et anglican, l'autre, Ecossais presbytérien, et notre savant était un Américain qui n'a pas encore choisi sa religion. Le serviteur de ces messieurs est un Iroquois, et mon petit garçon, métis du pays : tous deux sont catholiques. Ce voyage, selon toutes les apparences, devait être plus agréable que les précédents, je le faisais du moins en bonne société. Ces messieurs, laissant de côté toute antipathie religieuse ou nationale, avaient pour moi tous les égards possibles. Deux

d'entre eux m'avaient déjà rendu de grands services pour quitter Good-Hope; ils m'ont continué leurs bons offices. Je n'avais ni traîneau, ni chiens, j'avais même lieu de craindre que mon jeune homme n'embarrassât au lieu de servir. Afin de pouvoir porter mon petit bagage et nos provisions, les gentilshommes ne prirent qu'un domestique au lieu de deux : avec un second, il aurait fallu augmenter les provisions, et les chiens n'auraient pas pu tout traîner. Nous nous entendîmes pour simplifier encore notre bagage. Comme nous devions tous coucher ensemble, nous diminuâmes le nombre de nos couvertures, et malgré cela, les deux traîneaux qui avaient l'un trois chiens et l'autre quatre, étaient on ne peut plus chargés. Ma grande inquiétude était en partant de retarder la caravane, car, outre que mes compagnons devaient retourner sur la glace du fort Simpson au fort Anderson parmi les Esquimaux, j'avais tout lieu de craindre d'arriver trop tard au fort Simpson pour profiter de l'unique occasion de venir ici, à la Mission de Saint-Joseph. Arrivés au campement, ces messieurs, n'ayant qu'un serviteur, étaient obligés de travailler pendant plus d'une heure et demie pour le préparer. Je pus les aider les deux premiers soirs, mais ensuite, je dus y renoncer, et force me fut de les voir travailler à faire mon lit sans pouvoir y mettre la main moi-même. Dès la deuxième journée de marche, j'avais les pieds couverts d'ampoules ; à la fin de la troisième, ils étaient littéralement comme si on eut enveloppé les extrémités, dessus et dessous, avec des mouches ; des douleurs rhumatismales vinrent se joindre à tout cela, et quand le matin, ou même après quelques instants de repos, il fallait se remettre en route, c'était pour moi des souffrances inouïes, que je ne pouvais dissimuler. Un bâton m'aurait bien rendu service si nous eussions marché sur la terre ferme, mais sur les glaces il aurait fallu une troisième raquette à mon bâton. Mes nobles compagnons, ayant la bonté de me faire partager leur nourriture, plus confortable que ne l'est ordinairement la nôtre, m'ont rendu par là un grand service; je crois que sans ce secours je n'aurais jamais pu arriver au terme de mon voyage. Mon unique soulagement

était, une fois arrivé au campement, de me déchausser et de me laver les pieds avec de la neige ; il me semblait toujours que je les avais dans le feu.

A moitié de notre voyage, nous rencontrâmes trois sauvages qui étaient à la chasse ; deux n'avaient jamais vu le Prêtre, j'avais entretenu le troisième pendant quelques instants l'automne dernier. Nous les payâmes pour marcher devant nous et nous faciliter ainsi pendant un jour notre chemin à travers la neige. Une fois au campement j'eus besoin de m'exciter pour leur parler de religion, car il me semblait que mes forces morales étaient aussi abattues que mes forces physiques, d'autant plus qu'ils paraissaient peu désireux de se faire instruire. Cependant je m'approchai d'eux et j'essayai de leur faire comprendre qu'ils devaient penser à autre chose qu'à la chasse. L'un d'eux alors, au nom de tous, me répondit qu'ils prieraient volontiers, mais que depuis que nous étions dans le pays tout le monde mourait, que notre baptême hâtait la mort, et bien d'autres choses de ce genre. Je lui demandai ce qu'étaient devenus ses ancêtres, qui étaient morts, bien que les prêtres fussent éloignés. Il ne sut que me dire.... Je m'efforçai de leur faire voir la sottise de leurs préjugés, ce dont ils parurent convenir. Je leur enseignai l'existence d'un Dieu qui doit récompenser ou punir leurs œuvres, leur fis faire le signe de la croix et leur recommandai de ne pas avoir peur du Prêtre quand ils le verraient : je fis ensuite ma prière vocale et je me couchai. Je ne pus pas réciter chaque soir la prière en commun, comme en venant de Good-Hope, car nous n'étions que trois catholiques, dont l'un faisait ses prières en iroquois. Le dimanche seulement, nous récitions ensemble deux fois le chapelet, c'était notre exercice public.

Dans ce voyage, à part un jour, nous n'avons pas eu de trop grands froids. Mes compagnons m'ont, du reste, enseigné un secret pour ne pas se geler trop facilement : c'est de mettre du coton ou du poil dans le nez. Nous l'avons tous employé et nous croyons que cet expédient nous a assez bien réussi. Les trois derniers jours de voyage, il y avait à peine huit ou dix degrés de froid ; j'en aurais mieux aimé vingt-cinq ou trente ;

j'aurais, il me semble, moins souffert. A cette température, la neige fond entre le pied et la raquette; il se forme alors en cet endroit des boutons de glace qui sont loin de faciliter la marche, surtout quand on a des ampoules. Enfin, le 17 mars, à la chute du jour, nous arrivâmes au fort Simpson, après dix jours de marche. Quoiqu'il y ait plus loin du fort Norman au fort Simpson que de Good-Hope au fort Norman, j'ai cependant mis bien moins de temps pour faire ce voyage ; c'est que maintenant les jours sont plus longs et la rivière est devenue plus praticable, la neige étant plus épaisse et plus dure. Ajoutez aussi que nous marchions plus vite. Malgré notre rapidité, nous sommes arrivés trop tard, car les lettres étaient déjà rendues au fort, et les hommes qui les avaient apportées devaient repartir le lendemain. Je n'avais pas les forces nécessaires pour me remettre immédiatement en route ; il me fallait séjourner et pour prendre connaissance de mes lettres et écrires les réponses les plus indispensables. J'étais d'ailleurs horriblement fatigué. La blancheur de la neige et la réflexion du soleil avaient mis mes yeux dans un déplorable état ; j'avais toutes les peines du monde à les ouvrir en face du feu ou d'une lumière. Cependant, après les lettres que j'avais reçues l'été dernier, il ne m'était pas possible de passer la nuit sans prendre connaissance de celles qui pouvaient ou me rassurer ou achever de m'enlever ce qui me restait d'espérance... Vous concevez quelle dut être la conséquence de mes lectures... Ce ne fut que le jour de Saint-Joseph que je pus offrir le saint Sacrifice pour le Père que je pleurais ; toutes les Messes que j'ai pu dire depuis ont été à son intention, et cependant je n'ai pas encore dit toutes celles que je lui dois. Ma conviction intime est qu'il n'en a pas besoin, et je me sens plus porté à l'invoquer qu'à prier pour le repos de son âme. Le lendemain le bourgeois en charge, me voyant si abattu, eut la bonté de retarder d'un jour le départ de l'express, ce qui me donna quarante-huit heures pour me reposer et pour expédier nos affaires. Plusieurs sauvages de passage au fort ne considérèrent pas que j'étais fatigué et très-occupé ; ils voulurent encore augmenter mes occupations. Il ne me fut pas

possible de les repousser entièrement, car ils avaient bien besoin de moi, et le ministre protestant m'aurait très-volontiers rendu le service de leur faire le catéchisme à ma place.

Reposé ou non, je dus me remettre en route le 20 au matin; le chef traiteur eut l'attention d'envoyer pendant deux jours un homme et quatre chiens pour traîner mon petit bagage, mes provisions et celles de mon petit sacristain et quelquefois aussi ma personne. Malgré la marche, ces deux premiers jours furent pour moi deux véritables jours de repos; j'en fus heureux, car je dus encore marcher à pieds et à la raquette jusqu'au 28 au soir, où j'arrivai au fort de la Grosse-Ile, mission du Saint-Cœur de Marie. Le 27, je saluai de loin la croix que j'ai plantée l'été dernier au lieu où s'établira la Mission de la Providence. Nous rencontrâmes là plusieurs familles sauvages qui augmentèrent un peu nos provisions et nous empêchèrent ainsi de dîner par cœur le jour de notre arrivée. Ces sauvages me témoignèrent un grand désir de se faire instruire et baptiser, et ils parurent enchantés quand je leur dis que dès l'été prochain nous fonderions la Mission de la Providence. Je me reposai deux jours à la Grosse-Ile, pendant lesquels j'achevais de lire mes lettres. Je confessai tous les employés de la Compagnie qui sont à ce poste et un certain nombre de sauvages qui y séjournent. Le dimanche, je donnai la Communion à une douzaine de personnes, la confirmation à une, le baptême à trois, dont deux adultes, que je mariai. Au lieu de me rendre de là au fort Roë, comme j'en avais formé le projet, je dus me diriger vers la Mission de Saint-Joseph. Ce contre-temps apparent était une véritable bonne fortune pour moi. Si je m'étais rendu de suite au fort Roë, j'y serais arrivé au moins quinze jours avant les sauvages. En passant par la Mission de Saint-Joseph j'allonge ma route d'une journée de chemin, mais je passe deux semaines en famille et je puis me confesser pour Pâques.

Nous nous mîmes en route le 31 mars de grand matin, sur le Grand lac des Esclaves. Nous l'avons traversé en quatre jours. Les chiens n'étant pas trop fatigués, je pus me faire un

peu traîner les trois derniers jours, ce qui me soulagea beaucoup. Depuis le fort Simpson, mes compagnons de voyage étaient tous catholiques ; nous avons fait la prière du soir, et récité le chapelet en commun, acte de piété que nos catholiques n'omettent généralement point en Carême. Pauvre Carême ! Je ne crois pas l'avoir passé sans faire pénitence ; mais je n'ai pas encore commencé à jeûner : j'espère m'y mettre lundi prochain, comme je me suis déjà mis à l'abstinence depuis que je suis ici.

En quittant le fort Simpson, le froid étant moins grand, j'ai changé de costume. J'ai remplacé ma grande blouse de cuir par un grand surtout de drap, et mon capuchon par un voile bleu afin de ménager mes yeux. Il faut dans cette saison avoir un voile ou des lunettes, autrement on s'expose à souffrir beaucoup des yeux. Si je l'avais pris trois jours avant d'arriver au fort Simpson, j'aurais moins souffert. Ce voile rend service, mais il gêne aussi beaucoup : pour peu que le temps fût couvert, il m'était impossible de distinguer sur le lac la trace de mes compagnons, et cependant le temps couvert n'empêche pas le mal d'yeux, s'il vente ou surtout s'il neige.

Le 3 avril, au soir, je surpris agréablement le cher P. Eynard et le F. Boisramé. Le Père n'est pas gêné dans ses mouvements par la graisse, il s'en faut ; cependant il se dit en bonne santé, et il jeûne fidèlement. Le F. Boisramé est moins heureux, il est souffrant, et s'afflige un peu de ne pouvoir exécuter tout l'ouvrage qu'il y aurait à faire ici, surtout ayant un serviteur qui le fait souffrir par sa paresse et ses exigences. Comme l'été dernier, nos saintes Règles s'observent bien dans cette mission : une transgression existe puisque le P. Gascon a dû passer l'hiver ailleurs ; mais elle n'est que momentanée, et ma présence va la faire disparaître. Néanmoins en ce moment je suis seul, le P. Eynard est en voyage à son tour. Il s'est rendu à l'extrémité du lac des Esclaves, à 30 ou 40 lieues d'ici. Comme le caribou y est en abondance, beaucoup de sauvages y séjournent. L'année dernière, lors de mon passage, ils m'avaient demandé la visite d'un Prêtre, je n'avais pu la leur accorder. Voici la lettre que le P. Eynard reçut

le lendemain de mon arrivée, lettre qui a déterminé son excursion. Je vous la traduis mot à mot :

« Mon Père, je voudrais rendre mon cœur fort, mais c'est « difficile. Mon enfant est mort, mon petit garçon que tu as « baptisé. Tout le monde ici est malade, c'est bien triste, va ! « Ecris-moi donc. Si nous pouvions voir le Prêtre, ce ne serait « point pénible ainsi. Vu que depuis longtemps je suis ma- « lade, je suis comme insensé ; donne-moi donc de la méde- « cine. Tous mes enfants, ma femme, tout le monde ici, mon « Père, fait pitié. Mais pour mon enfant qui est mort, parle « donc au bon Dieu. Sur cette terre, ce n'est que par Dieu et « le Prêtre que mon cœur devient fort, c'est pourquoi je pense « toujours merci. Envoie-moi bien ta parole, mon Père, car « sur cette terre, c'est par toi seul que je vis bien. Mais ça fait « pitié, mon Père, tout le monde est malade ici, ça finira mal, « je pense ; et des gens qui ne sont pas baptisés, il y en a « beaucoup qui vont mourir. Si le chef envoie des traîneaux, « toi aussi viens donc, mon Père.

« — Baptiste, sa parole, — c'est pour le Prêtre ceci. »

Quoique nous eussions été heureux de passer quelques jours ensemble, dès lors que j'étais ici pour prendre soin de la Mission et que l'occasion était très-favorable, je crus devoir faire partir le P. Eynard ; le besoin est réellement urgent. De tous côtés, les sauvages sont atteints d'un gros rhume qui en fait mourir un grand nombre. Le Père est parti mardi dernier, 8 avril ; il lui faudra bien dix ou douze jours pour accomplir son voyage.

Je vais officier *pontificalement* le dimanche des Rameaux et peut-être une partie de la Semainte Sainte, assisté par le F. Boisramé et mon petit garçon. Ici, comme dans les autres forts, les sauvages ne font que passer ; dans cette saison ils ne séjournent pas longtemps. Si le lac fournissait plus de poisson, nous aurions grande affluence pour Pâques. On me fait dire de ne pas partir parce que tous veulent me voir. Mais j'espère les retrouver à mon retour du fort Roë et confirmer ceux qui pourront l'être. Si je remplissais toutes les fonctions du P. Eynard, je n'aurais presque pas le temps d'écrire ; mais

afin d'avoir un peu de liberté, j'ai donné vacances à ceux qui fréquentent l'école et le catéchisme. Maintenant, grâce à Dieu, le plus difficile de mon grand voyage est fait. J'ai à remercier le Seigneur de ce que, malgré tant de difficultés, ma santé et mes forces se soient conservées. On dirait que les forces et la santé, qui quelquefois m'abandonnent, sont cependant à mon service, puisque j'en ai toujours assez pour m'acquitter de la charge que le bon Dieu m'a imposée. Plus d'une fois, épuisé de fatigues et presque découragé, je me disais à moi-même : *Oh! c'est fini! je n'en puis plus!* J'ai pu me convaincre qu'on en peut encore beaucoup, même lorsque l'on croit que l'on n'en peut plus, et le courage de mes compagnons qui, pour une fin bien différente, s'exposaient aux mêmes fatigues que moi, n'était pas un petit stimulant pour ma faiblesse, je vous l'assure.

Mission de Saint-Michel, fort Roë, 29 avril 1862.

Révérendissime Père, depuis quatre jours que je suis ici, voilà le premier moment dont je puis disposer, il sera pour vous, si court qu'il soit; quand je serai dérangé, je laisserai là mon entretien pour y revenir. Le Jeudi Saint 19 avril au matin, le P. Eynard revint de son voyage ; il avait les oreilles, les joues et le nez gelés. Il ne l'était pas assez pour être défiguré à tout jamais, mais j'ai pu voir qu'il l'était passablement. D'où vient qu'en cette saison il se soit gelé ainsi, tandis que par les plus grands froids de l'hiver j'ai voyagé sans perdre autre chose que la première peau de mon nez et de ma figure? La raison, bien-aimé Père, la voici : c'est que le P. Eynard est beaucoup plus mortifié que moi. En voyage d'hiver, il ne faut pas songer à se mortifier en se privant de nourriture ; pour ma part, je fais trois repas, et j'ai dans ma poche un morceau de *pâte gelée* pour m'en servir en cas de fatigue. C'est ce que le P. Eynard n'a pas osé se permettre pendant la Semaine Sainte. J'en ai été édifié mais non satisfait, et je vous prie instamment d'obliger vous-même vos enfants à se contenter dans ce pays rigoureux, lorsqu'ils voya-

gent en hiver, des mortifications que la Providence leur envoie; elles sont, je puis le dire, bien suffisantes. Je ne prêche pas le relâchement, non, je ne le prêche pas; mais j'estime que quand il faut se dévouer, on doit le faire généreusement, et lorsqu'on peut ménager une santé si utile à la gloire de Dieu, on doit le faire avec prudence.

Nous avons célébré tous les offices de la Semaine Sainte aussi solennellement que nous avons pu. Le P. Eynard n'a pas été peu surpris de trouver en arrivant un petit reposoir destiné à recevoir le Très-Saint Sacrement. Vous connaissez le local de la Mission de Saint-Joseph: une grande salle de 20 à 22 pieds carrés: à l'une des extrémités se trouve une chapelle de 12 à 15 pieds, laquelle, une fois ouverte, fait de la salle une église; à l'autre extrémité sont deux petites cellules: c'est dans l'une d'elles que nous avons vénéré la Sainte Eucharistie, le Jeudi et le Vendredi Saints. J'ai officié toute la semaine, je n'ai pas même omis le lavement des pieds. Jamais on n'avait vu choses pareilles dans ce pauvre pays. Le jour de Pâques j'ai encore célébré comme d'ordinaire, ni au trône, ni au fauteuil: je n'avais absolument d'épiscopal que mon anneau et ma croix, attendu qu'il m'a fallu encore simplifier mon bagage.

Le mardi de Pâques au soir je me suis remis en voyage. Cette fois j'ai réellement voyagé en seigneur. Le commis traiteur avait eu la bonté de me prêter quatre excellents chiens; j'ai presque pu me faire traîner autant que j'ai voulu, car ils n'étaient pas chargés. Le F. Boisramé avait si bien arrangé mon traîneau, que je pouvais m'asseoir et m'appuyer le dos comme dans une calèche épiscopale; c'est la première fois que j'ai cet avantage dans mes voyages. Je suis aussi parti de la Mission quasi épiscopalement; le F. Boisramé ayant attelé ses quatre chiens, trop maigres pour faire le voyage du fort Roë, mais capables de faire une course de quelques heures, vint en carrosse, ainsi que plusieurs autres, me faire la conduite aussi loin que le jour le permit. Nos voitures, en glissant sur la neige, ne faisait pas grand bruit, mais nos cochers en faisaient assez et augmentaient encore le tumulte en allon-

geant de temps en temps à nos coursiers quelques coups de fouet. Notre marche fut moins bruyante une fois que notre cortége nous eut laissés, et nous avancions sans fatigue, car nous ne marchions que lorsque nous avions trop froid ; alors il fallait toujours courir, parce que les chiens n'abandonnaient pas leur trot. A deux heures après midi, le dégel nous força de camper et un peu aussi le besoin de dormir. Quand nous marchions au milieu du jour, c'était toujours dans la neige fondante : les chiens ne pouvaient plus courir et ne nous traînaient qu'avec de grandes difficultés ; il nous fallait alors prendre des bains de pieds forcés, mais quelques heures après le coucher du soleil, nous reprenions notre course sur la glace et les chiens auraient pu traîner les plus lourds fardeaux sans se fatiguer. C'est mon dernier voyage d'hiver ; il a été le plus agréable, quoiqu'il ait été assaisonné de quelques misères. Une fois, pendant le jour, mais à une heure où la neige ne fondait pas encore, je marchais, et mon petit garçon se faisait traîner, tout à coup les chiens prirent la course dans une direction contraire à celle que nous devions suivre, sans qu'il fût possible de les retenir : bientôt le petit sacristain tombe du traîneau, et les chiens, comme des chevaux fougueux, de courir de plus belle. L'homme qui nous accompagnait eut le temps d'arrêter les chiens de son traîneau ; il me dit alors de m'en servir pour me rendre avec le petit jeune homme sur une île voisine, tandis qu'il s'efforcerait de rejoindre nos coursiers révoltés.

(*La suite au prochain numéro.*)

MISSIONS DE FRANCE.

MAISON DE N.-D. DE LA GARDE[1].

Gratiam et gloriam dabit Dominus.
PSALM. 83, 12.

11 juin 1864, Octave de la Dédicace de N.-D. de la Garde.

J'interromps volontiers l'exposé chronologique des principaux événements de notre Maison, pour offrir sans retard à la Congrégation le récit des grandes choses dont nous avons été les témoins, à Marseille, à l'occasion de la dédicace du nouveau sanctuaire de N.-D. de la Garde.

Si jamais la Congrégation a pu se sentir saintement fière du poste qui lui a été confié depuis plus de trente ans, en ce lieu mille fois béni, c'est assurément dans ces jours de grâce et de gloire que nous venons de traverser.

Une immense consolation lui a été départie du ciel. Du haut de son trône l'auguste reine du sanctuaire a souri maternellement à notre famille, au milieu de nos belles solennités. Tout en couvrant de riches bénédictions ceux qui venaient avec tant de bonheur d'achever le saint édifice, son cœur toujours fidèle se sera souvenu avec amour de la part considérable qu'avaient eue les Oblats, dès le principe, à sa magnifique reconstruction.

Quelques mots d'abord, avec des dates précises sur les

[1] Voir le numéro précédent, p. 244.

diverses transformations qu'a subies jusqu'à notre époque le sanctuaire dédié à Marie sur la montagne de la Garde.

En l'année 1214, cette montagne appartenait à l'abbaye de Saint-Victor. Un pieux serviteur de la mère de Dieu obtint des moines l'autorisation d'y construire un oratoire en son honneur... Devenue trop étroite par le concours croissant des pèlerins qui la visitaient, la petite chapelle dut être agrandie en 1477. Rebâtie sous François Ier, qui avait fait de cette montagne une place forte contre la vieille cité phocéenne, elle reçut la consécration épiscopale en 1544. On la répara vers le milieu du dix-huitième siècle. Notre génération l'avait encore vue s'étendre dans la première moitié de ce siècle. Mais justement parce que ses murs se trouvaient resserrés entre des fortifications que le gouvernement voulait conserver à tout prix, la chapelle de la *Bonne Mère*, — douce qualification sous laquelle le peuple marseillais l'a toujours désignée, — ne pouvait dilater que faiblement sa miraculeuse enceinte. Pourtant d'année en année on répétait partout que le sanctuaire de N.-D. de la Garde tendait à devenir le pèlerinage de France le plus fréquenté. D'heureuses circonstances vinrent enfin ménager l'accomplissement d'un projet ardemment désiré. On en confia l'étude à un jeune architecte déjà connu par l'habile direction qu'il imprimait, en qualité de premier inspecteur, aux travaux de notre gigantesque cathédrale [1]. Grâce à la sollicitude de Mgr de MAZENOD, Évêque de Marseille et notre Fondateur à jamais regretté, une décision ministérielle aplanit les plus sérieuses difficultés, et le 11 septembre 1853, l'immortel Prélat posait la première pierre d'une double église qui, aux termes de son admirable Lettre pastorale, devait répondre par la splendeur de sa construction à la dignité de la très-sainte et immaculée Mère de Dieu.

[1] M. Espérandieu.

Ainsi, suivant la parole honorable et vraie de Mgr Cruice, l'œuvre de N.-D. de la Garde était sortie du cœur de Mgr de Mazenod [1].

Les Oblats, ses enfants, allaient se dévouer avec des administrateurs actifs et éclairés à réaliser cette œuvre ; afin qu'un jour la bonne Mère pût régner en souveraine sur un trône éminemment digne d'elle.

Dans le cours des premières années les travaux furent poussés activement. Pour en hâter encore le progrès on organisa une loterie par toute la France. Déjà la crypte creusée dans le roc vif était terminée avec ses voûtes, ses mosaïques, son autel et ses sculptures ; l'église supérieure s'était aussi élevée avec son clocher aux deux tiers à peu près de sa hauteur : mais les sommes dépensées à un si beau résultat avaient atteint un chiffre très-fort [2]. Il devenait évident que les ressources obtenues ne pourraient suffire à l'achèvement de l'édifice. Avant de combiner d'autres moyens propres à terminer le monument, l'administration diocésaine et l'administration de N.-D. de la Garde préférèrent suspendre totalement la majestueuse construction : elles laissaient par là aux fidèles le temps de préparer de nouvelles offrandes, sans trop multiplier leurs sacrifices.

Dans cet intervalle, qui ne fut point long, l'église de Marseille et notre chère Congrégation se virent avec douleur privées de la consolation de leur Pasteur et Père.

Mais Dieu, qui avait pour agréable le glorieux tribut de la foi marseillaise, suscita à Mgr de Mazenod un successeur très-propre à couronner ses généreux efforts.

En effet, à peine installé sur le siége de saint Lazare, Mgr Cruice fit appel à la piété de ses diocésains, avec des

[1] Lettre de Mgr Cruice à MM. les administrateurs de N.-D. de la Garde (mai 1864).

[2] Ce chiffre s'élevait en septembre 1861 à 732,498 francs.

paroles brûlantes et une confiance qui réveillèrent leur antique libéralité ; si bien que dans l'espace de quelques semaines, plus de 300,000 francs avaient été recueillis comme par enchantement.

Aidé par le dévouement des administrateurs et par le zèle des Oblats chargés de la chapelle, le Pontife, poursuivant sans obstacle et parmi d'universelles sympathies l'entreprise privilégiée de son épiscopat, l'a merveilleusement conduite à sa fin.

Voilà donc la nouvelle demeure de Marie sur la terre, toute préparée : voilà l'autel où son nom sera sans cesse proclamé ; d'où ses yeux et son cœur s'ouvriront perpétuellement à la prière de ses enfants, marseillais ou étrangers.

Deux grandes cérémonies sont devenues indispensables pour que le temple de Marie soit inauguré avec éclat : les rites religieux doivent sanctifier ses murs et ses autels ; la vénérable image de la bonne Mère en prendra possession triomphalement. Dédicace par les Pontifes, procession générale du clergé et du peuple, tous les vœux appelent ces jours ; tous les cœurs invoquent des fêtes pour les mieux célébrer.

Nous abordons maintenant le thème des solennités des 4 et 5 juin, solennités qui laisseront dans la génération présente une émotion vive et durable et dans l'histoire de l'Église de Marseille un grave et impérissable souvenir.

Longtemps avant que le saint monument fût terminé, l'évêque de Marseille avait supplié le Souverain Pontife d'accorder des grâces de prédilection à la ville et au diocèse à l'occasion de sa future Dédicace. Pie IX, répondant avec bonté à d'aussi légitimes désirs, ouvrit les trésors de l'Église, et concéda pour un mois l'indulgence du Jubilé, conformément aux traditions canoniques.

Toutes les paroisses accueillirent dans de saints trans-

ports un bienfait aussi signalé. De nombreux Prédicateurs unirent alors les victorieuses industries de l'Apostolat pour préparer notre pays à retirer toute sorte de fruits du triomphe prochain de la très-sainte Vierge.

Parmi ces hommes de Dieu, les Églises du diocèse n'oublieront point les Missionnaires qui les ont évangélisées, sous la bannière de Marie immaculée. Toujours attachés à leur devise : *Pauperibus evangelizare misit me*, dix-huit Oblats ont passé par des paroisses humbles, y faisant beaucoup de bien comme partout. Ils étaient d'ailleurs les Apôtres nés d'un JUBILÉ DE MARIE [1].

Cette préparation évangélique du Jubilé avait coïncidé avec les exercices du mois de mai : nul doute que Notre-Seigneur et sa divine Mère n'aient réalisé par leur miséricordieuse tendresse et leurs vives supplications auprès du Très-Haut les grandes espérances du Souverain Pontife et les vœux du fervent évêque de Marseille.

Nous voici au 4 juin. La veille, vendredi, avait eu lieu la procession votive du sacré cœur de Jésus qui, rappelle à Marseille la douloureuse époque de 1720 et le miracle de son entière délivrance.

Des milliers d'étrangers s'étaient déjà rendus dans notre ville pour participer à cette première fête. La population marseillaise était sur pied : l'ovation au Cœur de

[1] Donnons ici le nom des paroisses évangélisées par nos Pères. En ville, N.-D. du Mont-Carmel, par le R. P. COSTE, Supérieur de Limoges; Saint-Marcel, par les RR. PP. VIALA et DE LA COUTURE ; Gémenos, par les PP. ROUVIÈRE et BONNET ; la Valentine, par les PP. BESSAC et GIBELIN ; Gréasque, par les PP. AUGIER (J.-B.) et DE ROLLAND ; Bonneveine, par les PP. HERMITTE et BONNIFAY ; Ceyreste, par le R. P. MARTIN, Supérieur de N.-D. de Bon-Secours; Eoures, par le R. P. BONNEFOY ; Saint-Just, par le R. P. MARTIGNAT. Supérieur de Saint-Jean d'Autun ; la Penne, par le R. P. GAZARD ; Saint-Barnabé, par le R. P. BERNARD, Supérieur de Montolivet ; Sainte-Anne, par le R. P. HERMITTE ; Montredon, par le R. P. BONNIFAY ; la Bourdonnière, par le R. P. FRANSON. Le R. P. BARTET prêchait à N.-D. de la Garde et le R. P. ZABEL dans l'Eglise du Calvaire.

Jésus fut sublime. Rien n'avait manqué à son effet grandiose et pénétrant : les pompes de la religion, les merveilles des arts, l'étendue et la dignité du cortége, l'ornementation des rues qu'il traversait, la splendeur du ciel et les acclamations de la cité. Ce beau spectacle s'était prolongé pendant cinq heures : il préludait à d'autres fêtes, révélant à toutes les âmes quelles seraient les magnificences des deux journées si impatiemment attendues.

Le samedi donc, de grand matin, le bourdon de Notre-Dame avait jeté à la ville, à la campagne, à la mer ses vibrantes volées. Déjà la sainte colline se couvrait de pèlerins, sans autre préoccupation que celle de voir de près le nouveau sanctuaire, de prier autour de ses murs et de recevoir les bénédictions des Pontifes ; car les fidèles n'ignoraient pas que l'église ne pourrait leur être ouverte pendant la longue cérémonie de la consécration.

Les Prélats arrivèrent vers les sept heures pour procéder au grand acte de la liturgie romaine qui devait transformer par la prière et les onctions ce monument de marbre en une Jérusalem nouvelle.

C'est de l'ancienne église provisoire, où les reliques avaient été exposées, dès la veille, que se développa la procession, gravissant les nombreuses marches qui devaient la conduire en face de l'enceinte pavoisée. Elle était exclusivement composée d'ecclésiastiques qui précédaient quelques abbés mitrés, vingt-cinq archevêques et évêques et quatre cardinaux.

Sa Sainteté Pie IX avait délégué le cardinal de Villecourt pour consacrer le sanctuaire de N.-D. de la Garde : de son côté l'évêque de Marseille s'était empressé d'offrir à quelques-uns de ses collègues dans l'épiscopat la consécration des six autels élevés dans les chapelles latérales, se réservant à lui-même la consécration de l'autel de la crypte.

Le cardinal de Villecourt et les six Prélats consécrateurs étaient en chape, avec crosse et mître[1] : les autres cardinaux et la suite des Évêques n'avaient revêtu que la mozette.

Nous n'avons pas à raconter les merveilles qui se passent entre la terre et le ciel, entre les représentants de l'Eglise et le Tout-Puissant, dans la succession des cérémonies de la consécration d'un temple et de ses autels. A la fin de cette dédicace si émouvante, où tous les symboles sont marqués d'un cachet céleste, où tous les pas et les mouvements des pontifes reflètent une espérance, une grâce et renferment d'instructifs et salutaires enseignements, le cardinal de Villecourt fit lire à haute voix le bref que lui avait remis Pie IX à son départ de la ville éternelle, dans lequel était accordée tout paternellement la faveur insigne d'une bénédiction papale avec indulgence plénière, pour le jour même de la consécration du sanctuaire de N.-D. de la Garde.

Après cette lecture, Son Eminence, s'étant recueillie, procéda selon le rit ordinaire à cette cérémonie si féconde en grâces. Les portes du saint temple venaient de s'ouvrir et la foule qui avait stationné au dehors pendant les cinq heures de l'office religieux, prévenue à l'instant même s'inclina profondément sous la main du vénérable cardinal ou plutôt sous celle du Vicaire de Jésus-Christ.

Quelques minutes après, le cardinal Donnet montait à

[1] Les six autels des chapelles ont été consacrés par les Pontifes dont les noms suivent : celui de Saint-Joseph, par Mgr Chalandon, Archevêque d'Aix ; celui de Saint-Pierre, par Mgr de Langalerie, Evêque de Belley : celui de Saint-Lazare, par Mgr de la Bouillerie, Evêque de Carcassonne ; celui de Sainte-Marie-Madeleine, par Mgr Jordany, Evêque de Fréjus ; celui de Saint-Roch, par Mgr Bernadou, Evêque de Gap, et enfin celui de Saint-Charles, par Mgr Jeancard, Evêque de Cérame. Ce dernier autel avait été réservé gracieusement à Mgr Jeancard, parce qu'il devait être dédié au saint patron de Mgr de Mazenod.

l'autel de Marie, pour y célébrer la première messe, en présence de ses collègues Eminentissimes, des archevêques et évêques et d'un nombre considérable de prêtres et de religieux de tout ordre.

A l'Evangile, il prononça un discours qui produisit une impression visible sur cette imposante assemblée : comme ce discours a été publié par la plupart des journaux, il nous suffira d'en donner ici une courte analyse.

Son Eminence rappela d'abord les antiques bienfaits de Marie sur sa montagne de la Garde ; agrandissant le cercle de sa respectueuse gratitude envers la Très-Sainte Vierge, elle s'étendit avec un intérêt soutenu et très-marqué sur les diverses formes qu'avait prises, dans ces derniers temps, sous chaque latitude la dévotion envers Marie..... Dans un commentaire chaleureux du *Salve Regina*, l'orateur, à la parole noble et puissante, démontra les effets toujours étonnants de sa maternelle protection et de la plénitude de son amour pour les chrétiens.

En terminant et après avoir rendu hommage à tous les serviteurs de Marie qui, par divers moyens, avaient concouru à la construction de son brillant sanctuaire, le cardinal s'adressa particulièrement à ses vénérés collègues. « Eminences Révérendissimes, leur dit-il, vous rapporterez à notre Pie IX de quel éclat la ville de Marseille a entouré le triomphe de sa grande Reine. Nous aussi, accourus de toutes les parties de la France, nous dirons à nos bien-aimés diocésains que les solennités de N.-D. de la Garde et de N.-D. de France sont pour notre pays le couronnement de toutes les gloires terrestres de Marie : le souvenir en vivra jusqu'aux plus lointaines générations. *Amen.*»

Au moment où le cardinal Donnet achevait son discours, le bourdon sonna à toute volée, pour proclamer que le sanctuaire de N.-D. de la Garde était consacré. Ainsi

l'Eternel avait préparé, accompli par Marie son œuvre de grâce sur la sainte montagne : il avait réglé en outre qu'il accorderait à la mère de son fils une gloire splendide et comme infinie par les soins de la religieuse Marseille, *gratiam et gloriam dabit Dominus.*

On jugera maintenant si Marseille a répondu comme elle y était appelée, à la grande glorification de la fille immaculée de l'Eternel.

En face de la journée du 5 juin, ma plume tremble : serait-ce que mon cœur est encore trop ému ? Ce qui me trouble par-dessus tout c'est la conviction, de jour en jour plus forte, de mon impuissance à raconter le divin triomphe décerné à Marie.

Des plumes plus autorisées que la mienne ont avoué leur incapacité : lisez plutôt ce qu'écrivait M. de Riancey au journal l'*Union*, le lendemain de notre fête :

« Marseille est toute palpitante encore des émotions de la journée d'hier. Rien n'en pourra donner l'idée, et après les avoir ressenties, jusqu'à en être brisé, il faut renoncer à les décrire. Quand on a vraiment mis la main sur le cœur d'un peuple, quand on a surpris et compté ses vibrations prodigieuses, on garde ce souvenir à jamais et l'on désespère que la parole humaine ait des accents pour le rendre. Ici plus que partout, il faut avoir vu et entendu. Tout d'ailleurs en cette solennité, tout défie la description... »

D'autre part, voici quelques impressions d'un des rédacteurs du journal la *Gazette de France :*

« Je suis encore tout saisi de la manifestation catholique qu'a faite aujourd'hui Marseille, et je ne pense pas qu'il soit possible de contempler un plus grand spectacle que celui dont je viens d'être le témoin. »

Après avoir essayé d'en produire le récit, l'écrivain at-

tendri se sent désespéré de la pâleur de son écrit :

« Il faut avoir eu le bonheur, dit-il, de voir et d'entendre pour apprécier cette démonstration catholique : aucun compte rendu ne saurait faire passer dans les esprits les impressions que nous avons éprouvées... »

Dans la journée du samedi 4 juin, les prélats qui n'avaient pu arriver assez tôt pour la cérémonie de la consécration, se succédaient d'heure en heure à la gare du chemin de fer. Avec eux d'innombrables vicaires généraux, chanoines, prêtres de tout rang, accouraient de tous les points de la France et de plusieurs pays étrangers. Les familles les plus honorables de Marseille avaient offert aux uns et aux autres une respectueuse, abondante et cordiale hospitalité : appartements de ville, maisons de campagne, équipages, domestiques, tout était mis à leurs ordres. Nos concitoyens avaient fait plus que cela : afin que cette hospitalité fût complète, ils avaient délaissé leurs propres affaires et leur commerce, offrant leur temps et leurs personnes afin que tout servît à l'honneur et aux pures jouissances de ces hôtes distingués de la religion.

Avant midi, des diligences sans nombre, et chaque voie ferrée avaient versé sur nos places et dans nos rues des masses compactes en habit de fête.

La joie, les expansions d'une politesse bienveillante ou fraternelle circulaient comme un courant électrique d'un cœur à l'autre : la même inspiration enflammait les divers âges. Pour augmenter la félicité de si heureux rapports, on se communiquait, dans toute la vivacité de la foi, les pensées, les sentiments sous l'empire desquels on était parti, et qui se développaient si abondamment, au sein d'un peuple d'amis. Mais l'arrivée et la rencontre de tant de prélats dominaient en quelque manière les consolations de cette frappante et universelle bienvenue. Un

article de la *Gazette du Midi* venait de paraître, chacun se hâta d'en prendre connaissance : la feuille courut bien vite de main en main ; l'article reflétait en beau style les choses que chacun sentait intimement :

« Recevons, disait le Rédacteur en chef, recevons les Cardinaux et les Evêques comme des hommes vénérés et revêtus d'un caractère émanant de Dieu même : il entendra leurs prières pour nous tous, pour le bonheur de notre pays et de la grande ville, sa capitale maritime, placée aujourd'hui plus que jamais sous l'invocation de l'Etoile des mers.

« Salut donc à vous, dignes hôtes, éminents voyageurs ! Salut à vous, princes de l'Eglise qui, sous la couleur commémorative du martyre, symbolisez la dignité acceptée au prix de la souffrance et nous représentez directement l'autorité du Père des Chrétiens ! — A vous le pasteur de nos frères de Bordeaux, orateur toujours missionnaire, qui avez fait retentir hier votre forte parole sur l'immense étendue du cours Belsunce et qui aujourd'hui encore venez de faire entendre un si apostolique discours à la consécration de N.-D. de la Garde ! — A vous, Cardinal-Archevêque de Besançon, un des plus fermes comme des plus savants entre tous les membres du Sacré Collége ! — A vous, Cardinal de Villecourt, qui, sous le poids de l'âge, personnifiez si bien à Rome les plus aimables et les plus douces qualités du caractère français et savez être, dans la capitale du monde chrétien, un des conseillers les plus écoutés, en même temps qu'une Providence visible de nos compatriotes ! — A vous enfin, Bénédictin érudit entre tous les érudits de cet ordre antique, vous, illustre dom Pitra, que le Sacré Collége s'honore de compter parmi ses nouveaux membres, et qui avez reçu mission spéciale de veiller sur l'avenir de ces Eglises d'Orient auxquelles votre science et votre zèle vous ont identifié.

« Salut encore à vous, Prélats de toutes nations, groupés autour de notre vénérable Archevêque d'Aix, noms aimés de tous les gens de bien, noms qui rappelez à la fois l'exemple des vertus épiscopales et de l'éloquence évangélique, noms

qui personnifiez et notre France chrétienne et les plus lointaines contrées, jusqu'à ce vaste et nouveau monde d'Australie qui semble être récemment sorti des eaux.

« Salut enfin à vous dont la mitre alliée à la robe de bure est le signe de l'autorité la plus haute jointe à l'austérité la plus extrême.

« Nous vous saluons tous d'un même sentiment de respect et d'affection ; nous nous unissons à l'effusion de vos prières ; nous vous rendons de tout cœur les vœux que vous formez en ce moment pour notre belle France, pour sa paix, pour sa puissance civilisatrice, pour sa fidélité de fille aînée à l'Eglise sa mère, pour tout ce qui peut accroître cette union des esprits et des cœurs dont notre ville offre aujourd'hui le touchant spectacle, sous un ciel qui semble sourire à la terre. »

Avant d'aller plus loin, hâtons-nous de donner la liste des prélats qui vont participer à notre fête du 5 juin ; nous avons déjà nommé les quatre cardinaux et les six pontifes consécrateurs : voici les autres archevêques et évêques et les abbés mitrés. Messeigneurs les archevêques de Babylone, de Gênes, de Nisibe, de Bourges, de Smyrne et d'Avignon ; les évêques de Marseille, d'Autun, d'Albenga, de St-Jean de Maurienne, de Perth (Australie), de Cassia (Abyssinie), de Clonfert, d'Hétalonie, de Digne, de Mende, de Castellamare, de Toronto, de Blois, de Valence, de Chartres, de Nîmes, de Rodez, de Viviers, de Nice, de Tripoli, de Pamiers, d'Annecy, d'Annemour [1], de St-Claude, de Nancy ; un évêque arménien ; Frattini, protonotaire apostolique ; les abbés mitrés de Solesmes, des Trappistes, d'Aiguebelle, de Sénanque, de Sept-Fonds ; joignons-leur les trois camériers de Sa Sainteté. En tout cinquante et un prélats.

[1] Mgr Faraud, notre Frère, consacré Evêque sur le tombeau de saint Martin le 30 novembre 1863. Le digne Prélat avait reçu à Rome l'invitation de Mgr Cruice.

Le dimanche était là. L'aurore s'était levée pure et brillante, le ciel de Marseille s'apprêtait à rayonner d'un éclat sans égal. Le printemps renouvelait en quelque manière sa douce chaleur et ses parfums pour embellir au plus haut point l'immortelle journée.

Partout la ville se parait comme pour le plus beau jour de son histoire. Des drapeaux de toute forme, des pavillons aux mille couleurs flottaient déjà suspendus au travers des voies par où devait passer le cortége de Marie ; les tentures de soie, les tapisseries finement ouvragées, des ornements en dentelle décoraient les fenêtres, tandis que des guirlandes de fleurs et de verdure couraient d'une maison à l'autre, afin de les unir plus étroitement dans un même et public hommage.

Le long de la sainte montagne, les décors semblaient l'emporter sur ceux de la ville. Des entrepreneurs artistes y avaient multiplié les estrades, et on y remarquait des centaines d'oriflammes de couleur bleue et blanche, flottant en liberté au souffle d'une brise tempérée ; entre ces oriflammes surgissaient des mâts vénitiens enrichis à leur centre de tableaux circulaires qui portaient les armoiries des cardinaux et des prélats. Au sommet de la colline, la décoration se montrait encore supérieure : une vaste estrade réservée aux Pontifes pour la bénédiction finale et simultanée ; une tribune d'honneur pour les autorités laïques ; deux autres tribunes pour des invités et en particulier pour les personnes qui ont le plus contribué par leurs largesses à la munificence de la procession, fixaient de loin l'attention générale par la variété et la richesse de leurs draperies.

Nous avions dressé un autel en avant du porche : nos plus précieux *ex voto* d'argent et de vermeil le circonvenaient de toute part. Plus haut que l'autel, à droite et à gauche, le drapeau pontifical et le drapeau français ou-

vraient au vent leurs larges plis, et vers le faîte du clocher, comme couronnement essentiel, hors ligne, une main aussi ingénieuse qu'habile avait combiné un trophée colossal de drapeaux exclusivement pontificaux.

Belle ordonnance où rien n'était confus ; car, malgré la multiplicité de ces drapeaux et de ces oriflammes, du pied de la montagne et de tous les points de la ville, on pouvait contempler le sanctuaire : sa coupole surtout, surmontée de la croix, planait blanche, très-élancée, sur cette masse d'embellissements.

A mesure que la matinée avançait, des flots de population envahissaient les rues. On a évalué à plus de 150,000 le chiffre des étrangers venus à Marseille pour notre fête : réunissez ce chiffre à celui de 300,000 habitants de la ville ou de la banlieue. Les visages sont ardents, les cœurs palpitent d'allégresse, ces flots s'agitent : le bonheur a de la peine à être contenu par le respect. Marseille est bien en ce moment la reine de la Méditerranée ; mais Marseille aime mieux se souvenir et se rendre digne de sa vieille gloire catholique qui la fit appeler, par notre poëte Prudence, l'élève sainte, la cité favorite de l'Eglise de Dieu : ALUMNA SANCTA, CIVITAS ECCLESIÆ.

A deux heures précises, toutes les cloches de nos églises s'ébranlent en même temps. Sonnez, sonnez, joyeux carillons de notre foi, plus harmonieux encore, on le croirait, en ce jour ineffable ; orchestre aérien, sonnez puissamment, remuez en nous les fibres d'un enthousiasme proportionné à nos désirs : non, vous ne pouviez réserver vos notes frémissantes pour une manifestation plus bénie de Dieu ; sonnez surtout, bourdon royal de Notre-Dame, grande voix d'un sanctuaire qui appelle son unique souveraine ; redoublez vos battements accentués, jusqu'à l'heure, jusqu'au moment où elle aura pris possession de son trône.

Voilà qu'à ces signaux convenus, des galeries sans fin se déroulent et se placent. A la Cannebière, on comptera vingt rangées de chaises de chaque côté de la chaussée ; il n'est pas une fenêtre inoccupée, plus un balcon vide, plus un seul point demeuré libre ; les toits eux-mêmes seront littéralement transformés en amphithéâtres. Nul ne veut perdre un seul trait de la grande procession de Marie ; si la foule ainsi condensée ne peut avoir le droit d'accompagner la bonne Mère dans son nouveau palais de marbre, elle jouira au moins intégralement de son passage et saura recueillir sous ses yeux sa part du torrent de bénédictions qui doit réjouir à jamais toute cité de Dieu.

Cependant les Prélats, revêtus de leur chape d'or, leur mitre en tête et leur crosse à la main, s'étaient rendus dans l'église cathédrale de Saint-Martin, avec leurs Vicaires généraux en grand costume de chœur. A l'ordre donné par le grand-maître des cérémonies, le vénérable cortége s'est mis en marche pour se réunir au cours Belsunce. Là, une large estrade a été préparée devant la statue du Pontife libérateur de Marseille. On n'a rien épargné pour la décorer splendidement. La statue de N.-D. de la Garde s'élève au-dessus de gradins somptueux, sous un dais de velours cramoisi à crépines de grand prix.

Les Prélats ont pris place à leurs siéges de distinction ; à leurs côtés, le clergé de la sainte hiérarchie se tient debout.

Bientôt arrivent les phalanges de Marie : chacune d'elles défilera devant ce sénat magnifique.

Divisées en cinq cortéges, ces phalanges s'étaient formées, préalablement, sur certains points un peu éloignés du cours Belsunce ; elles avaient ordre de déboucher, en un temps marqué, à une minute près, des rues où on les avait groupées, afin qu'il n'y eût aucun retard et que

chaque catégorie, arrivant à son poste, suivît immédiatement celle qui l'avait précédée.

A la manière dont se déploient ces divers cortéges, à l'ensemble des parties qui les composent, on reconnaît déjà l'effet d'une inspiration qui a tout sagement coordonné.

En effet, l'Evêque de Marseille lui-même en a été le premier organisateur. Sa brillante imagination avait tout conçu ; sa volonté ferme a tout réglé. Par lui, les organisateurs secondaires ont réalisé de magnifiques détails. Rendons grâce, comme il convient, au secrétaire particulier de Sa Grandeur et aux Vicaires de la ville qui ont si bien compris l'intelligence et la poésie de ses pensées. Après quatre semaines de préparatifs, ils étaient devenus maîtres de la situation, et pouvaient résolûment accomplir leur noble et laborieuse tâche. C'est pourquoi leur éloge restera dans la mémoire publique. L'Evêque de Marseille nous avait désignés aussi nous-mêmes pour l'exécution des mesures à prendre à l'arrivée des cortéges sur la sainte montagne. C'étaient les Oblats et les Oblats seuls qui avaient charge de diviser les postes par rang, par dignité, et de classer dans les diverses parties de l'emplacement désigné cette multitude immense qui passe en ce moment devant l'assemblée des Evêques [1].

Avant de décrire le spectacle vraiment magique de la procession, j'ai besoin de répéter ce mot déjà produit : « Il faut avoir vu et entendu : tout défie ici la description. » Qu'on se représente des cortéges sans pareils, s'avançant à travers des avenues jonchées de spectateurs,

[1] On nous a rendu témoignage que nous avions parfaitement exécuté notre rôle. Le lendemain de la procession, M. de Riancey disait à haute voix à une réunion d'amis : « Il a fallu un grand artiste pour organiser cette procession, et un grand capitaine pour la placer tout entière et sans confusion sur la montagne. »

dont les regards cherchent à saisir les moindres nuances, pour fortifier leur piété et se nourrir à l'envi de saints attendrissements. Au milieu des rangs respectueux, voyez-vous se succéder ces groupes inimitables, ces enfants, ces jeunes filles, ces théories gracieuses aux vêtements de l'innocence? les uns et les autres s'enlacent dans un monde d'images et de fleurs ambulantes : touffes de lis, harpes d'or, roses mystiques, oriflammes artistement découpées, guidons brodés avec luxe, bannières en velours de feu, drapeaux de soie aux enroulements capricieux, aux peintures emblématiques. Et ces confréries de costumes différents dont la variété des couleurs rompt sans peine la monotonie de leur ensemble, et ces longues associations de jeunes gens et d'hommes de tout âge, appartenant à toutes les familles du pays! Jouissez de ces myriades de sujets d'admiration. Mais le temps fait défaut à vos résolutions : contemplez vite ces châsses en or émaillées, plus précieuses encore par la valeur de leurs reliques; vrai palladium de Marseille, maisons de gloire pour les saints protecteurs de nos églises. Vous ne voudriez pas détourner vos yeux de ces brancards si pittoresques, chars triomphateurs au *plumarium* éblouissant. Quel bon goût a présidé à ces ouvrages! avec quelle élégance ils ont été façonnés! Tous les trophées répètent le monogramme de Marie; les corbeilles ne pouvaient être mieux harmoniées pour publier son nom; les fleurs embaumées chantent ses vertus; sur toute gaze on croit lire un de ses titres, et chaque emblème redit ses radieuses beautés, de même que chaque symbole prêche éloquemment ses grandeurs. Véritablement des mains filiales ont semé d'une ligne à l'autre les jalons de son amour, afin que les cœurs qui ne l'ont jamais invoquée en vain la proclament plus belle, plus tendre, plus miséricordieuse. Prêtez l'oreille à ces chants inspirés, sur toute l'étendue du parcours; — c'est

une chaîne sans fin de mélodies qui vous émeuvent; à ces psaumes prophétiques que le clergé recommencera bien des fois et toujours avec un égal entrain ; aux symphonies musicales qui alternent avec de délicieux cantiques. Entendez enfin et écoutez longtemps l'accord si simple et prodigieux d'un hymne de circonstance; les paroisses, les confréries, tous les chœurs des associations l'ont appris avec bonheur, et l'exécutent avec un ensemble, un mouvement joyeux, auquel personne ne résiste : *Triomphez, Souveraine, triomphez en ce jour*[1]; or les accents de cet hymne s'échapperont presque sans interruption de dix-huit mille poitrines, messagers enflammés dont le mot d'ordre sera nationalement adopté, flèches d'une divine charité qui s'élanceront, vives et fortes, du cours Belsunce au sommet de la montagne de Marie.

La procession est divisée en cinq parties, désignées sous le nom de *cortéges :* ils sont formés des vingt paroisses de la ville, des communautés de religieux et de religieuses non cloîtrés, des congrégations, des œuvres de jeunesse et des principaux pensionnats des deux sexes.

1er *cortége : Saint Vincent de Paul.* — Les reliques du grand bienfaiteur de l'humanité souffrante, qu'on portait dans ce cortége, l'ont fait ainsi qualifier. Il était juste que saint Vincent de Paul reçût cet honneur public et solennel. Diverses fondations rendent sa mémoire chère et toujours vivante à Marseille. Ses travaux apostoliques sur nos anciennes galères, le soin de nos hôpitaux accepté par sa

[1] Ce cantique a été imprimé à plusieurs milliers d'exemplaires ; en voici le chœur :

Triomphez, souveraine,
Triomphez en ce jour,
A vos pieds sans retour
Que l'amour nous enchaîne.
Triomphez, souveraine,
Triomphez en ce jour.

brûlante charité, l'établissement de notre Mission de France par les Lazaristes ses disciples, une constante dévotion de ce héros du dévouement envers l'ami de Jésus, premier évêque de Marseille, ces raisons et bien d'autres le désignaient à ce témoignage de vénération dans notre splendide fête.

Ce cortége est formé des associations et des congrégations de la paroisse Saint-Pierre et Saint-Paul, des dames de la charité, des sœurs de Saint-Vincent, au nombre de cent soixante, et des conférences marseillaises connues sous le même vocable. De distance en distance, entre les deux haies formées par ces associations, marchent trente groupes de jeunes filles portant des fleurs, des oriflammes et des guidons sur lesquels se montrent écrites ou brodées l'indication et la date des principaux traits de la vie de saint Vincent; d'autres groupes, dont les bannières brillent d'un seul et même éloge : *Dieu est charité;* puis viennent des enfants de troupe et des lévites avec des drapeaux renfermant entre eux tous les litanies lauretaines encadrées dans des figures expressives. En avant de la châsse, vingt-huit jeunes gens se serrent autour d'un guidon remarquable porté par des pénitents de la Très-Sainte Trinité, et rappelant qu'en 1634 Vincent de Paul s'était fait recevoir à Marseille dans cette antique confrérie. Vingt-huit thuriféraires, vingt-six fleuristes rendent hommage à ses saintes reliques abritées sous un dais d'une forme agréable. La châsse est portée par trente religieux maristes; derrière elle s'avancent des Lazaristes et le Supérieur du grand séminaire.

2e *cortége : Saint Jean de Matha, saint Ferréol, saint Sérénus.* — Trois noms populaires dans nos annales religieuses : saint Jean de Matha, rédempteur de nos captifs; saint Ferréol, protecteur de la cité; saint Sérénus, grand parmi nos plus grands évêques. Leurs ossements sanctifiés

reçoivent à leur tour des honneurs de notre peuple; leur propre gloire rejaillit vers notre immortelle Souveraine.

Voici d'abord les élèves de plusieurs institutions recommandables; un Catéchisme de persévérance, des Congrégations du Saint-Sacrement, les Filles de la Croix, les Religieuses trinitaires de Valence et les Religieuses trinitaires déchaussées de ce diocèse; les Pénitents noirs de Mazargues et de Marseille; divers établissements de garçons combinés avec des troupes de lévites; des thuriféraires encensant les reliques, et des enfants de chœur leur offrant des fleurs. On distingue dans ce cortége le trophée des apprentis, surmonté du monogramme de la Très-Sainte Vierge, et les jeunes élèves des Dames trinitaires, tenant en mains des tiges de lis.

Les pénitents de la Très-Sainte Trinité portaient la châsse de saint Jean de Matha, don généreux de leur dévotion et de la piété des Religieuses trinitaires; les Pénitents noirs avaient été désignés pour la châsse de saint Ferréol, et les Religieux de Saint-Pierre-ès-liens pour celle de saint Sérénus.

Le dais du dernier reliquaire était surmonté d'une couronne éclatante de laquelle descendaient des tentures en argent. Vingt-quatre enfants d'une maîtrise, très-élégamment habillés, palmes en mains, étaient rangés en ordre avant et après la relique insigne.

3ᵉ *cortége : Saint Cannat, saint Victor, saint Théodore.* — Saint Cannat et saint Théodore, ornements de l'épiscopat marseillais au sixième siècle; saint Victor, le plus célèbre de nos martyrs, avaient aussi de droit leur place honorifique au cortége de la Bonne Mère.

La congrégation de Notre-Dame du Mont-Carmel ouvrait la marche de ce troisième cortége; à sa suite, le Catéchisme de persévérance de la paroisse Saint-Cannat; l'Œuvre des servantes, accompagnées de quarante Sœurs de

la Compassion, leurs charitables Directrices, et les associations de Saint-Victor, de Saint-Théodore, du Calvaire, de Sainte-Anne. Comme dans les cortéges précédents, une multitude de jeunes filles vêtues de robes blanches, portant des oriflammes semées de devises ; puis des enfants agitant des tiges fleuries, en rapport avec le nom de saint Cannat, et rappelant un événement historique enregistré par nos annales.

La châsse de saint Cannat avait été offerte par les Religieuses hospitalières de Saint-Augustin. Celle de saint Victor est le fruit de la générosité des paroissiens : il en est de même de celle de saint Théodore.

Parmi bien des distinctions qui figuraient au troisième cortége, mentionnons les trente thuriféraires en chasuble d'argent moyen âge, d'un effet très-remarqué, miroitant sous les rayons du soleil, et les trente-huit lévites qui s'avançaient auprès des reliques de saint Théodore, présentant gracieusement des touffes de reines-marguerites blanches et mauves.

Ces trois reliquaires étaient portés par les Pères de la doctrine, les Frères des écoles chrétiennes et des Pénitents blancs.

4e cortége : Sainte Madeleine, sainte Marthe, saint Lazare. — Elle était touchante l'idée de réunir les amis de Jésus, ces Apôtres de la Provence, pour précéder la sainte effigie de la divine Mère. A Marseille, ces saints sont mêlés à toute notre histoire et participent à toutes nos fêtes. La population remarque donc avec un nouvel intérêt ce cortége qui se déroule sous leur bannière protectrice, mêlant leurs noms bénis à celui de Notre-Dame de la Garde.

Ne nous lassons pas dans la nomenclature des associations et des emblèmes qui s'enchaînent, pas plus que dans l'éloge donné à tous ces symboles expressifs, si fins de broderie, si purs de dessin, portés avec une grâce si ai-

mable et une démarche si modeste. Les religieuses et les pensionnats ici forment de véritables cohortes : ce sont les Dames de l'Immaculée Conception et leurs jeunes élèves, les Sœurs de l'Espérance et l'Œuvre de la Sainte Famille; c'est l'Institution de Sainte-Croix, qui fournit un groupe plein d'animation, dont les mains supportent les emblèmes des trois Apôtres de la Provence : l'urne, la palme et des fleurs; ce sont de plus les vingt-quatre élèves des Frères, en camail et barrette rouge, humble figure d'un collége des cardinaux; puis des thuriféraires en dalmatiques éblouissantes.

Les Dominicains de Saint-Maximin et de la Sainte-Baume, unis à leurs frères de Marseille, portent la châsse de sainte Madeleine. Les Religieux de Saint-François ont obtenu celle de sainte Marthe, et, par un choix tout paternel, Mgr l'Évêque a réservé aux Oblats de Marie la châsse de saint Lazare.

Chacun des reliquaires repose sur de riches brancards surmontés d'un plumarium tout à fait distingué dans sa forme et varié dans ses couleurs : à sainte Marie-Madeleine, des plumes blanches et jaunes; à sainte Marthe, des plumes amarantes, à saint Lazare, des panaches violets. Huit jeunes enfants servent de pages à l'Apôtre marseillais, souvenir charmant des usages d'un passé trop oublié : les gardes d'honneur de saint Lazare brillent par un costume exceptionnel; sur leur jolie tunique et sur leur manteau de velours, on a gravé la croix double du Saint Sépulcre.

On nous a rapporté qu'une vive émotion avait saisi l'âme des cardinaux et des évêques qui occupaient l'estrade au pied de la statue de Belsunce, au moment où les Religieux chargés des trois châsses vénérées s'arrêtèrent en leur présence, et entonnèrent les acclamations des Litanies en l'honneur de nos premiers patrons. L'imposante assem-

blée s'était levée spontanément : toutes les voix répétèrent par trois fois, avec un accent des plus solennels : *Priez, priez pour nous* [1].

5[e] *cortége : la Bonne Mère.* — Ce cortége est incomparablement le plus beau, le plus digne de notre attention. Voici venir l'Ouvroir catholique avec des ornements bien choisis ; six congrégations de demoiselles le suivent ; de nombreuses communautés marchent après elles : l'école des mousses frappe les regards par son costume traditionnel ; sur leurs pas, trois confréries de pénitents ; puis une députation de la confrérie de N.-D. de Fourvières : tous les spectateurs ont senti une joie particulière à la vue de ces pieux envoyés. Les Lyonnais avaient eu à cœur de saluer N.-D. de la Garde, au nom de leur grande ville : s'avançant sous une bannière qui surpasse peut-être en valeur et en élégance tout ce que l'industrie locale a produit de plus remarquable en broderies, on les voit aussi satisfaits que saintement impressionnés. Sans contredit, au spectacle merveilleux dont ils sont les témoins, ils pensent de temps en temps à leur propre cité qui doit reconstruire prochainement l'antique sanctuaire de Marie, méditant par avance aux moyens qui leur seront donnés pour égaler Marseille au jour solennel de l'inauguration d'un nouveau Fourvières.

Cinq groupes défilent à la suite des Lyonnais : il n'y a qu'une voix pour en admirer l'ordre et l'éclat. Les élèves du pensionnat des Dames de Saint-Joseph tiennent en main des tiges blanches : au milieu d'elles, s'élève et brille le saint nom de Marie en emblème ; les élèves du Sacré Cœur font flotter des bannières bleues, marquées du chiffre de Marie, entourant un *vase spirituel* richissime :

[1] Le Supérieur Général, qui jusqu'alors avait présidé le groupe des Oblats au nombre de quarante, fut retenu au pied de l'estrade par le maître des cérémonies et invité à porter un des cordons d'honneur.

celles des Dames de Saint-Thomas fléchissent doucement sous le poids d'une arche d'alliance avec ses chérubins, tandis que leurs plus jeunes compagnes présentent joyeusement leurs harpes d'or ; une rose mystique grandiose est l'apanage des pensionnaires de Saint-Charles ; enfin une couronne royale tissue de cœurs d'argent, entremêlés de pierres fines, vrai chef-d'œuvre de grâce, se balance sur un brancard dégagé, clôturant avec une supériorité incontestable ces indicibles applications du bon goût que nous avons signalées à leur passage.

Les ordres religieux sont représentés dans le cortége de la Bonne Mère par les frères de Saint-Gabriel, de Saint-Jean de Dieu ; par les Pères du Sacré Cœur, du Saint Sacrement ; par les Prémontrés et par les Pères de la compagnie de Jésus : ils précèdent la relique de saint-Hyacinthe, que Pie IX a daigné envoyer à N.-D. de la Garde, comme un témoignage sensible et bienveillant de sa haute participation au triomphe que Marseille lui devait consacrer. La sainte relique était portée par huit ecclésiastiques en tunique de velours rouge, à galons d'or.

Nous n'indiquons plus ici les lévites et les thuriféraires qui se succèdent, qui se multiplient toujours, embaumant l'air d'encens et de fleurs. Ils annoncent la plus grave, la plus pompeuse théorie du cortége.

Le chapitre canonial n'est pas éloigné : sa croix étincelle ; on compte plus de six cents prêtres en surplis ; des chanoines de plusieurs cathédrales, ceux d'Avignon en toge rouge ; les chanoines de Marseille, les protonotaires apostoliques ; cent jeunes enfants formant la troupe dite Angélique ; douze sapeurs en grande tenue, et enfin la Bonne Mère... Sa statue domine tout ce qui l'environne, le char qui la soutient est une œuvre monumentale ; le cercle religieux de la Mission de France aura à jamais la

gloire de l'avoir fourni dans toutes les conditions que réclamait la majesté de notre souveraine.

Devant la statue on reconnaît avec une sympathie parfaite huit administrateurs de N.-D. de la Garde : cette place leur était due comme récompense du zèle admirable qu'ils ont montré pour la construction et l'achèvement du sanctuaire de Marie ; les cordons du char triomphal sont tenus par notre Révérendissime et bien-aimé Père, par le Supérieur général des religieux du Saint Sacrement, par le Provincial des Dominicains et le Supérieur des Jésuites.

Derrière *la Bonne Mère* les cardinaux, les archevêques et les évêques tous en chape avec crosse et mitre, les abbés simplement mitrés répandent des bénédictions et des prières.

La ville entière, le long du parcours, a cherché, dans les rangs des prélats, l'évêque de Marseille. Hélas ! son absence faisait naître à chaque pas le même sujet de douleur, au milieu de tant d'éléments de félicité. Souffrant depuis plusieurs jours, Mgr Cruice n'avait eu que la force de se rendre au sanctuaire, pour y attendre, dans une résignation déchirante, l'arrivée de la Bonne Mère, qu'il n'avait pas pu accompagner dans son ovation : son cœur sous le pressoir de l'épreuve bénissait Dieu de tout ce que le peuple marseillais opérait conformément à ses brûlants désirs et à son inaltérable dévouement.

Il fallait voir l'attitude de nos concitoyens et des étrangers, quand s'avançait la haute statue de la Vierge : tous les genoux fléchissaient avec cette spontanéité méridionale qui révèle de si énergiques sentiments. La foule persévérait, prosternée, même après le passage de l'image sacrée : les cardinaux et les évêques qui formaient son escorte immédiatement, lui réservaient d'autres bénédictions. Personne n'ignore qu'en ce pays, singulièrement

respectueux envers les Pontifes, les hommes comme les femmes, les jeunes gens comme les enfants, s'inclinent et se signent à leur passage. Or, on nous permettra de citer en cet endroit une remarque tombée de la bouche de plus d'un évêque : elle est d'ailleurs aussi instructive qu'édifiante. Les Prélats se suivant si nombreux, il y avait à répéter bien des fois pour les fidèles le signe touchant de la croix ; mais lorsque leurs mains devenaient lasses de former sur leurs personnes le signe de la rédemption, leur cœur y suppléait par ce salut pressant qui s'épanouit en un geste significatif, et qu'on envoie de loin si l'on n'est plus sûr de pouvoir être entendu. Touchés de ces témoignages naïfs, les évêques bénissaient les fervents chrétiens avec une nouvelle ardeur, et ceux-ci, se relevant, les remerciaient les larmes aux yeux [1].

[1] Que de détails précieux nous pourrions citer sur l'effet magique produit sur certaines personnes par notre procession ! Voici un fait dont je garantis l'authenticité : aux allées de Meilhan, un homme âgé, connu par son incrédulité, que la curiosité seule avait pu conduire dans les rangs des spectateurs, avait longtemps jeté des sarcasmes, en voyant défiler les trois premiers cortéges; au quatrième, il ne put se retenir quand les vingt-quatre petits cardinaux passèrent devant lui : tout était selon lui *arlequinade indigne de notre siècle*. Une dame plus jeune et de sa parenté l'avait supplié bien des fois de se taire et de garder pour lui ses déplorables jugements. Ses prières et ses remarques n'avaient point eu de résultats; lorsque le cinquième cortége commença à se montrer, ce monsieur se tut tout d'un coup; puis le passage des cinq groupes de demoiselles qui portaient les plus ingénieux et les plus riches symboles l'attendrirent. Il considéra avec je ne sais quel respect les six cents prêtres et chanoines qui précédaient avec tant de recueillement *la Bonne Mère*. Mais au moment où il aperçut de loin l'image de Marie, il fit comme quelques-uns, en se tenant d'abord debout; ensuite on le vit tomber à genoux avec le plus grand nombre. La Vierge était devant lui, il se signa, pleura même et demeura à terre quand se succédèrent les cinquante et un Prélats. La pieuse dame, qui avait tant souffert de ses méchantes paroles, était stupéfaite de le voir ainsi ému et toujours prosterné. *Qu'avez-vous donc éprouvé, monsieur ?* lui dit-elle. — *Ah ! je vous demande mille pardons !* lui répondit notre converti ; *j'ai senti la foi de ma mère me remonter au cœur. C'est fini, je crois comme vous !*

La procession a traversé la rue Dauphine, les doubles allées de Meilhan, la rue Noailles, la Cannebière, les rues Saint-Ferréol, Montgrand et Paradis : elle a atteint le cours Bonaparte, et l'enthousiasme progresse, à mesure qu'on touche au pied du boulevard Gazzino; car de là le panorama de la sainte montagne, et le tableau des groupes et des décorations qui couronnent le sanctuaire, se manifestent sans obstacle.

Les cortéges successifs gravissent avec empressement les flancs de la colline de Marie : guidés par nous, d'après nos plans étudiés avec ensemble, ils s'étagent harmonieusement aux places qui leur ont été réservées : les anfractuosités de ces rochers brûlés, les étroits sentiers se garnissent, disparaissent sous des nuances inaccoutumées : toutes les couleurs de l'arc-en-ciel inondent en quelques quarts d'heure la montagne entière, et le tableau vivant présente une animation que j'appellerais féerique, si je l'osais. Les musiciens se sont tus ; les chants ont cessé : plus on avance, plus ce peuple doucement exalté subit je ne sais quelle attraction qui le subjuge enfin sans exception. Le boulevard Gazzino est devenu le point de mire de tous les yeux : on n'attend plus autre chose, on ne cherche plus que la dernière partie du cinquième cortége. Tout à coup, un cri se fait entendre, on a cru apercevoir la vénérable effigie : le bourdon du sanctuaire s'agite ; un roulement de tambours retentit : *la voilà, la Bonne Mère, la voilà!!!* A l'instant même des chantres désignés ont entonné le cantique *Triomphez, souveraine;* la procession poursuit le refrain tout entière, et à l'envi ; les douze musiques militaires ou civiles l'accompagnent. Alors nul cœur qui ne frémisse, nulle paupière qui ne soit sans larmes ; on bat des mains, on reprend le cri : *la Bonne Mère, la Bonne Mère!* La multitude poursuit le cantique ; à la reprise du refrain, on aurait cru entendre des

vagues incessantes roulant, éclatant pour se rendre dans l'immensité d'un écho souverain ; c'est que les vivat se sont confondus avec les chants : *Vive la Sainte Vierge; vive Marie Immaculée!* On ne marche plus, on est poussé, entraîné ; sur les flancs de la montagne les cortéges précédents s'étaient d'abord assis pour goûter un court repos, maintenant tout est debout, toutes les fleurs de ce jardin de Marie ont relevé leurs tiges : la statue virginale gravit déjà l'escalier laissé libre pour elle et pour son escorte ; les cortéges se resserrent, il faut voir N.-D. de la Garde de près, de plus près encore, on veut lui dire avec des voix qui ressuscitent malgré l'extrême fatigue : *Triomphez, souveraine, triomphez en ce jour;* les pénitents doublent le pas pour emporter plus vite ce rude escalier : des vivat, des acclamations énergiques inoculent pour ainsi parler dans leurs veines des forces sur le point de défaillir : et les évêques, ah ! les évêques, attendris comme ils ne le furent peut-être jamais, exténués de la course, s'appuiant sur leur lourd bâton pastoral, bénissant sans discontinuer à droite et à gauche, ont retrouvé à leur tour un courage que la foi seule explique, pour suivre cette course rapide au parfum de la Vierge Immaculée : *in odorem unguentorum tuorum currimus.*

La statue de Marie est arrivée sur son premier trône : où vont nos Cardinaux et nos Évêques ? Un acte de divine charité leur est inspiré à tous ; c'est Mgr Cruice qu'ils veulent voir, ils l'entourent ; ils le comblent de félicitations, au milieu de ces élans qu'ils échangent ensuite de l'un à l'autre : « *Que c'est beau! mon Dieu! que c'est magnifique!* « *ne semblait-il pas tout à l'heure que nous allions au ciel!* » L'un d'eux, serrant avec respect et enthousiasme la main du cardinal de Villecourt : « *Que dites-vous de cela, Éminence?* s'écrie-t-il ; *quelle manifestation! — Ah! Monseigneur*, répond le saint vieillard, dont la voix est coupée

par les sanglots, *je ne puis vous répondre et je ne sais que pleurer.* » Cinq minutes encore, toute la procession et le peuple qui couvrait la montagne tombaient à genoux; Monseigneur de Marseille prononçait l'Acte de consécration, devant notre autel. Au terme de cette profession d'amour et pendant que l'on transfère la statue d'argent de N.-D. de la Garde sur son second trône, c'est-à-dire dans l'église même qui devient sa royale demeure, le cardinal de Besançon se lève, et avec l'accent de l'inspiration, il s'écrie :

« O Marseille, ville chérie de Dieu, que de belles choses tu as montrées aujourd'hui à notre foi et enseignées à notre cœur ! La splendeur et la régularité de tes rangs ont ravi nos esprits en Dieu, notre Sauveur, et notre joie est grande de penser que tous nos Frères dans le Sacré Collége et dans l'Episcopat, qui sont venus concourir à la solennité de ce jour, iront redire partout les transports de tes enfants; de sorte qu'on dira de toi des paroles glorieuses, *gloriosa dicta sunt de te :* ô Marseille, cité de Dieu ! *civitas Dei!* que ce beau nom te demeure ; tu seras fidèle à Marie Immaculée ! ! ! »

Il fut impossible au Cardinal de poursuivre : un formidable vivat étreignit cette dernière parole : *Vive à jamais Marie Immaculée !* Du haut de la colline, cette entraînante acclamation descendit dans tous les rangs de la procession, et dans ceux des mille et mille spectateurs qui l'avaient suivie. C'est au milieu de ces transports inouïs que les Cardinaux, les Évêques et les Prélats mitrés unirent leur chant, leurs cœurs et leurs mains pour répandre une dernière bénédiction sur cette héroïque ville de Marseille et sur les cent cinquante mille hôtes qu'elles renfermait.

Entrés dans le nouveau sanctuaire, les Prélats chantèrent le *Magnificat* en action de grâces, et après quelques prières intimes, on donna le salut du Saint Sacrement.

Un vent frais s'élevait pendant ce temps, prélude pro-

chain de pluie. En effet elle ne tarda pas à tomber ; mais tout était fini au dehors. Seulement, afin qu'il ne manquât rien au mérite des membres de notre procession, le ciel qui leur envoyait cette prompte et unique épreuve, fit voir une fois de plus combien ils étaient dignes de ces éloges qu'on s'était plu à leur accorder si unanimement dans le cours de cette manifestation.

Chaque cortége se remit en marche, sans la moindre confusion, presque rang par rang, et comme il n'y avait plus assez de lumière pour retrouver dans les livres des cantiques aimés, l'on n'eut rien de mieux à faire que de redire incessamment l'hymne du jour : *Triomphez, souveraine:* la ville put ainsi l'entendre encore, en forme d'*adieu béni*. Une grande illumination devait avoir lieu à l'issue de la procession ; le mauvais temps l'a contrariée partout.

Mais la gloire était montée à son comble. Pouvait-elle surabonder plus largement en l'honneur de N.-D. de la Garde ? *gloriam dabit Dominus.*

Deux mots encore d'un ordre providentiel : on avait éprouvé en haut lieu administratif une véritable panique, au sujet de nos grandes fêtes. Vaines inquiétudes ! jamais la ville n'a été plus facile à la police.

Le soir du lundi 6 juin, quelqu'un demandait à M. le Secrétaire général de la préfecture s'il était enfin sans sollicitude après ces flots humains qui avaient passé si bruyants durant quarante-huit heures dans notre ville : « Jamais, dit M. le Secrétaire général, nous n'avons reçu moins de rapports de la police que dans ces deux journées. » Nous le savions bien, nous enfants chéris de la très-sainte Vierge.

Cette Mère immaculée gardait elle-même Marseille, vocation divine, d'ailleurs qui sera toujours la sienne : *posuerunt me custodem.*

Fortement impressionné à l'approche de l'inauguration du sanctuaire marseillais, avec ce regard pénétrant que l'Esprit-Saint dirige, Pie IX, souhaitant un voyage heureux au cardinal de Villecourt, lui aurait dit ces paroles :

« Félicitez Mgr CRUICE de tout ce qu'il prépare et de « tout ce qu'il a fait pour N.-D. de la Garde. Félicitez-le « de ma part et par avance des grandes choses qui auront « lieu à Marseille le 4 et le 5 juin, et ajoutez ceci : L'ovation « de Marie en cette ville bien-aimée du Saint-Siége ne « sera pas seulement l'occasion d'une gloire fort étendue « pour elle, nous y verrons le principe et le premier « mobile d'une suite de triomphes pour l'Église tout « entière. »

L. T. DASSY, O. M. I.
Supérieur.

MAISON DE N.-D. DE LUMIÈRES.

—

Un grand fait s'est accompli ; une belle page s'ajoute à l'histoire du Sanctuaire de N.-D. de Lumières. Le couronnement de la statue miraculeuse si impatiemment attendu, et si laborieusement préparé, a eu lieu le 30 juillet, en présence de plus de vingt mille fidèles, accourus de toutes les parties de la Provence et du comtat Venaissin. La Vierge des Lumières a été glorieusement honorée ; elle a reçu ici-bas le plus éclatant témoignage d'affection et d'amour que la terre puisse lui offrir [1]. Les

[1] Cette cérémonie avait été annoncée à tout le Diocèse par un mandement de Mgr l'Archevêque d'Avignon, en date du 29 juin 1862.

heureux témoins de la scène grandiose qui s'est déroulée sur les bords du Limergue vont nous la raconter avec l'émotion qu'elle a laissée dans leur cœur. Nous recueillons ces pages que l'on nous dit avoir été les interprètes fidèles des pensées et des sentiments de tous. Les répétitions qu'elles renferment donneront plus de charmes à la vérité ; écrites par une plume laïque et par une plume religieuse, elles se rencontrent dans l'expression de la même satisfaction et du même enthousiasme.

Voici ce que nous lisons dans le *Mercure Aptésien* du 7 août 1864 :

« Au milieu des secousses de notre vie terrestre, à travers les misères inséparables de la pauvre humanité, à côté des causes d'abattement ou d'alarmes qui pèsent sur les sociétés ou sur les individus, Dieu place toujours des espérances et des consolations, et sa bonté nous ménage, à notre insu, des joies ineffables, c'est-à-dire des jours sereins et souriants.

« Nous sommes encore sous le charme des douces émotions que le 30 et le 31 juillet ont fait naître en nous et dont nous devons compte à nos lecteurs, mais nous sommes aussi sous le poids écrasant des souvenirs qu'il nous faut retracer. Et si notre tâche de narrateur n'a jamais été plus honorable, jamais elle ne nous a paru plus délicate et plus difficile.

« Comment, en effet, pourrions-nous trouver des couleurs assez vives pour esquisser les principales scènes de l'imposant spectacle qui s'est déroulé devant nous, d'abord à N.-D. des Lumières où plus de vingt-cinq mille personnes s'étaient rendues, et, ensuite, à Apt, où le culte de Sainte-Anne vient de recevoir l'une de ces consécrations, qui rappelant les âges de foi, va faire époque dans les fastes de notre église d'Apt? Comment raconter dignement ces belles solennités qui ont eu pour but de glorifier la fille et la mère et dont toute une contrée a été témoin? Le temps et le cadre nous manquent, et, pourtant nous allons chercher à peindre ce qu'il y a eu de plus saillant pendant ces trois jours de grandes fêtes. Com-

mençons d'abord par le Couronnement de la Vierge du Sanctuaire de Lumières.

« Rien n'a manqué à l'éclat de cette cérémonie exceptionnelle, où l'Eglise avait ses illustres dignitaires et où le Souverain Pontife lui-même avait son digne représentant. Nous avons fait connaître le caractère et la signification de cette cérémonie et nous n'avons qu'à constater qu'elle s'est accomplie au milieu d'une pompe indescriptible et d'un immense concours de populations accourues de tous les points de la Provence et du Comtat.

« C'était, comme on le sait, le samedi 30 juillet. Dès le matin, les pèlerins detout âge et de tout rang étaient venus se grouper aux abords du sanctuaire. La route impériale était envahie par les véhicules de toute sorte ; le jardin, les prairies, les champs, les coteaux voisins et même le lit du torrent de Limergue ont été occupés par les familles ; çà et là des campements primitifs, des barraques improvisées, des hôtelleries en plein vent, des cafés champêtres — partout l'animation et la joie au dehors, animation et joie écloses au souffle puissant d'une dévotion séculaire.

« Au dedans, la piété, les messes, les chants, les prédications, les exercices religieux. Au nombre de ces derniers, il faut placer les vêpres solennelles où officiait Mgr l'Archevêque d'Avignon en présence de ses collègues de Digne, de Valence, de Nîmes et de Gap, assistés du R. P. Roullet, Provincial des Oblats, des Missionnaires et d'un clergé fort nombreux.

« Puis, quand la nuit est venue, le jardin a resplendi de mille feux, les illuminations ont commencé et bientôt s'est ébranlée cette interminable procession qui aura rarement sa pareille et qui s'est déroulée pendant plusieurs heures à travers les sentiers embaumés du jardin, au milieu des spectateurs attendris et charmés. Rien de pittoresque comme cette ascension à la chapelle de Saint-Michel, avec ces cierges, ces flambeaux, projetant leur clarté sur la verdure, rien de saisissant comme cette marche triomphale où l'on voyait, outre la double rangée des fidèles et un grand nombre de Prêtres, outre les cinq Prélats et leurs Grands-Vicaires, les plus hauts

dignitaires des ordres civil et militaire ; M. le préfet de Vaucluse, M. le général commandant la subdivision, M. le sous-préfet d'Apt, M. le maire de cette ville, ceux de Goult et de Bonnieux, le chef d'escadron de gendarmerie, un conseiller de la Cour impériale d'Aix (M. Seymard), des magistrats et des notables.

« L'escorte d'honneur était réservée aux sapeurs-pompiers de Bonnieux qui formaient la haie, et l'excellente fanfare de la compagnie alternait ses airs guerriers avec les chants des pieux cantiques.

« Deux scènes émouvantes ont marqué cette belle nuit : la première, quand, à l'arrivée du cortége sur la colline de Saint-Michel, Mgr Dubreuil a béni les couronnes, et la seconde quand, sur un autre point du jardin, a eu lieu le couronnement.

« Au moment de la bénédiction des couronnes, des flammes de Bengale nous ont tout à coup transportés comme dans une forêt fantastique ; l'azur du ciel s'est illuminé d'une teinte blanchâtre, les rochers ont pris un aspect gigantesque, et la grotte s'est montrée béante mais radieuse et empourprée. En ce moment, mille voix ont chanté le *Magnificat* entonné solennellement sous la voûte formée par le roc au sommet de la colline.

« A la cérémonie du Couronnement, le spectacle s'est agrandi, et la plume ne peut rendre la surprise qui nous attendait. Le cortége s'était massé aux pieds d'un vaste reposoir gothique où trônait la statue miraculeuse au milieu de nombreux trophées de draperies, de bordures, de fleurs, d'oriflammes, de banderolles, de vases, d'ornements variés ; tout autour, des transparents ingénieux, serpentant à travers les arbres, des lanternes vénitiennes, des verres de couleur, des inscriptions lumineuses, des emblèmes flamboyants. M. l'Abbé Terris, Curé-Doyen de Cavaillon, avait pris la parole et captivé son immense auditoire par l'un des plus remarquables sermons qu'il nous ait été donné d'entendre et dont nous regrettons sincèrement de ne pouvoir, faute d'espace, donner l'analyse, lorsque à un moment donné, c'est-à-dire quand le Prélat of-

ficiant a mis la couronne sur la tête de la Sainte-Vierge, les détonations ont éclaté, aux cris répétés de *Vive Marie!* les tambours ont battu, la musique s'est fait entendre, et des gerbes de lumières ont éclaté sur les hauteurs, au moyen de bombes, de chandelles romaines, de fusées volantes et de tous les projectiles de la pyrotechnie; en un mot, çà été un magnifique feu d'artifice qui est venu associer son prestige étincelant à l'éclat magique de cette manifestation en l'honneur de la protectrice de la contrée.

« Qu'on se figure la grandeur de ce spectacle au milieu des ténèbres de la nuit ! Cette explosion d'objets matériels venant se mêler à l'explosion des cœurs envers la Bonne-Mère, cette foule électrisée déjà par la chaleureuse parole d'un de nos orateurs les plus renommés, vivement impressionnée aussi par la nouveauté de la cérémonie, par la dignité du Pontife qui la présidait au nom du Saint-Père, par ce cortége imposant, par ces hommages des plus nobles représentants du pouvoir, par cette véritable fête *des Lumières* où le culte populaire et si touchant de la Reine du ciel était si ingénieusement symbolisé.

« A une heure après minuit, Mgr l'Archevêque a célébré la messe en plein air, et il s'est fait entendre ensuite dans une de ces allocutions où son cœur déborde pour nous montrer toutes les belles qualités qui y résident, à côté des rares qualités de son esprit; mais en ce moment, ce cœur était animé par les grâces que Marie y avait répandues; aussi le Prélat s'est-il réjoui d'avoir été choisi pour l'honorer d'une manière aussi exceptionnelle, et nous le félicitons d'avoir marqué son arrivée dans ce Diocèse par un de ces actes qui illustrent un épiscopat.

« Les messes célébrées par chaque prêtre, les chants et les cantiques ont successivement rempli les autres heures de la nuit, et la foule n'a cessé de grossir depuis la veille; chacun venait s'agenouiller devant la statue privilégiée, et quand le matin du dimanche a ramené les premiers rayons du soleil vers son trône improvisé, le spectacle a changé, mais il a toujours conservé son caractère de simplicité, d'expansion et d'enthousiasme. Des pleurs de joie ont coulé de bien des yeux, des

prières ardentes ont été inspirées par la reconnaissance, et la douce Marie a, du haut de son séjour immortel, souri à tout ce que la foi vive de nos habitants du Midi avait suggéré pour embellir son sanctuaire terrestre. Honneur aux pieux Oblats qui ont organisé cette fête grandiose avec un si bon goût; honneur au digne Supérieur, le R. P. Bermond, qui n'a reculé devant aucun sacrifice, devant aucune peine pour en assurer la célébration. Dieu a béni ses efforts, en lui donnant tout ce qui pouvait en rehausser la pompe; le concours le plus empressé de l'autorité civile s'associant aux plus éminents représentants de l'autorité ecclésiastique.

« Inutile d'ajouter que l'hospitalité la plus gracieuse et la plus courtoise a encore embelli le séjour des nombreux invités. »

Le R. P. de l'Hermite, supérieur de la maison d'Aix, a envoyé au journal *le Monde* le compte rendu suivant qui complète l'article que nous venons de transcrire. Historien du couronnement de N.-D. de Cléry, et préparateur actif de cette grande solennité du Nord, il a pu constater les différences que présente une fête célébrée sous le beau ciel du Midi, au milieu des populations ardentes de la Provence et chanter, avec son rhythme propre, le triomphe de N.-D. de Lumières [1].

« Un imposant spectacle religieux vient d'attirer des foules immenses à Notre-Dame de Lumières, petit hameau du diocèse d'Avignon. Là, depuis des siècles existe un sanctuaire célèbre consacré à la sainte Vierge et visité par les pieuses populations du Comtat et de la Provence. Placé dans un site pittoresque, au pied du Luberon, premier contrefort des Alpes, non loin du Ventoux, le géant de ces contrées, le sanctuaire de Notre-Dame de Lumières se détache dans le vaste cadre des monta-

[1] Les Maisons du Calvaire, de N.-D. de la Garde et de Fréjus étaient représentées, dans les cérémonies de N.-D. de Lumières, par les PP. Bellon, Bernès, Gigaud, Marthon, Augier et Bouffard.

gnes, et orne comme une perle précieuse les vallées du Limergue et du Calavon. Au dix-septième siècle, des lumières miraculeuses apparurent sur les collines voisines, étendant leurs clartés jusqu'au vieux sanctuaire de Saint-Michel, assis à la façon d'un nid d'aigle dans l'anfractuosité du rocher.

« Telles furent les origines : je n'ai point à les raconter, ni à dire comment l'Eglise, appelée à juger, décida sur ces prodiges. Il me suffira, pour édifier vos lecteurs de leur envoyer les souvenirs de la grande manifestation du samedi 30 juillet, à l'occasion du couronnement de Notre-Dame de Lumières. Venu à cette fête en pèlerin, après avoir visité bien d'autres sanctuaires, j'ose affirmer que celui de Lumières, est, à tous égards, un des plus pieux et des plus intéressants de notre catholique France.

« Partis d'Avignon la veille, vers une heure, nous aperçûmes bientôt sur la route, brûlée par un soleil dévorant, des voitures remplies de pèlerins transportant des familles et des paroisses entières. Ce n'est pas sans une secrète admiration que l'étranger voit ces courageux chrétiens, bravant les ardeurs de l'été et les souffrances d'une longue marche pour accomplir leur pèlerinage à la *bonne Mère*. Bientôt nous traversions la petite ville de l'Isle, aux charmants ombrages, sous lesquels dorment les eaux transparentes de la Sorgue, et laissant à notre droite Cavaillon, célèbre par son ancien évêché, à notre gauche la fontaine de Vaucluse, chantée par la poésie, nous arrivions à cinq heures à N.-D. de Lumières, où déjà se pressait une foule de prêtres et de fidèles.

« Le Couronnement devait avoir lieu le lendemain, dans la nuit, car ici tous les concours ont lieu la nuit, en souvenir des apparitions lumineuses du commencement, et je dirai tout à l'heure, pour rassurer les prudents et les timides, ce qu'il y a de touchant dans le respect de cette tradition. La matinée du 30 se passa en préparatifs. Des foules compactes arrivaient à chaque instant : c'étaient de véritables émigrations dirigées souvent par messieurs les curés, et chacune d'elles apportait des vivres pour deux jours et des tentes pour s'abriter. Au confessionnal les prêtres se succédaient ; le jour et la

nuit quinze confesseurs ont été au service des âmes. Les Oblats de Marie, qui ont la garde du sanctuaire, se multipliaient pour suffire à ce travail, ajouté aux préoccupations de la fête, et les prêtres venus de toutes parts les aidaient dans ce consolant ministère. L'église ne désemplit pas de la journée ; on y chantait, on s'y confessait, on s'y coudoyait dans ce mouvement calme et animé tout à la fois des populations méridionales, qui, loin d'être une offense à Dieu, est un mode particulier de louange. C'était surtout à la crypte où réside N.-D. de Lumières que la foule se portait de préférence. Dans les vastes jardins des PP. Oblats, sous les charmilles, près des fontaines, dans les sinuosités gracieuses et ombragées de la montagne, au pied de la chapelle de Saint-Michel, et sur la verdure des prairies qu'arrosent le Limergue et le Calavon, des campements de pèlerins se déployaient, offrant à l'œil ravi tous les prismes d'un indescriptible panorama. On eût dit une ruche à l'infatigable activité, et, il faut bien l'avouer, à voir ce flux et ce reflux que ne gênaient aucun obstacle et aucune limite, on se demandait avec une certaine inquiétude comment l'ordre sortirait, au moment solennel, de cet étrange chaos.

« Mais quand, vers cinq heures, on signala l'arrivée des évêques, une discipline d'autant plus merveilleuse qu'elle était spontanée et le fruit de la foi s'établit aussitôt, et Nos Seigneurs furent reçus avec les honneurs religieux et militaires dus à leur éminente dignité. C'étaient NN. SS. l'Archevêque d'Avignon, prélat diocésain ; les Evêques de Digne, de Valence, de Nimes et de Gap, accompagnés de M. le préfet de Vaucluse et de M. le général baron d'Azémar, commandant la subdivision. Plusieurs ecclésiastiques de distinction suivaient Leurs Grandeurs, et dans le nombre nous avons remarqué M. l'abbé de Cabrières, dont la parole éclatante relevait, il y a quelques jours, la pompe du cortége funèbre de Reboul.

« Le programme avait réglé que les vêpres seraient chantées immédiatement ; mais à la vue de ces flots de fidèles, NN. SS. les Evêques ne voulurent pas, en enfermant la pre-

mière cérémonie dans la trop étroite enceinte de l'église, priver des âmes venues de si loin du plaisir de contempler de près N.-D. de Lumières. Par une heureuse inspiration, on décida que le jardin et les rochers eux-mêmes serviront de temple. Du reste, un autel colossal est déja dressé pour le Couronnement. Sous les piliers granitiques, il y aura place pour tous. La procession s'ébranle donc. La statue miraculeuse est transportée à son trône majestueux, aux élans enthousiastes d'un peuple immense, dont les acclamations montent avec les pèlerins et remplissent les échos des vallées et des montagnes. Cinq évêques forment à Marie l'escorte de leur piété filiale et de leur autorité ; deux cents prêtres les précèdent ou les suivent, et les premiers magistrats du département apportent à cette manifestation l'éclat de leur présence et la leçon de leur bon exemple. Après avoir nommé M. le préfet et M. le général, nous nommerons M. le comte de Pontbriand, sous-préfet d'Apt, cette pieuse ville que trois lieues seulement séparent de Lumières ; M. Bernard, maire, et le conseil municipal de Goult, dont le hameau de Lumières dépend. Mgr l'Archevêque d'Avignon étant monté au trône préparé pour l'évêque officiant, et ses vénérables confrères et les magistrats ayant accepté avec la meilleure grâce du monde de modestes fauteuils mal établis sur la déclivité de la montagne, les vêpres ont commencé. Les fidèles debout ou montés sur les arbres et les murailles branlantes qui séparent les escarpements du sol, unissent leurs voix aux prêtres, et leurs chants, répercutés par les échos, arrivent aux spectateurs les plus éloignés, dont l'œil suit dans les sentiers et les prairies et jusque sur la route les innombrables anneaux.

« Après les vêpres, deux heures de repos sont accordées ; aussitôt les pèlerins, se partageant les abris du jardin et les rives du Limergue, profitent du répit pour prendre leur collation. On dirait une armée au repos entre deux batailles. Vers neuf heures les cloches donnent le signal de la dernière et plus solennelle cérémonie, et bientôt on voit sortir du couvent les croix et les bannières, les confréries des pénitents, les prêtres et les évêques. Quatre ecclésiastiques portent les couronnes et

six jeunes filles, habillées de blanc, forment autour d'elles une escorte, celle de la virginité honorant la royauté de Marie. Sur le parcours, des choristes venues de toutes les paroisses voisines, alternent leurs chants, dont la beauté trahit le timbre mélodieux des voix du Midi ; leurs cantiques, réveillant la nature endormie, sont une note de plus ajoutée au concert harmonieux des siècles. Nous entendons toutes les langues célébrer les louanges de Marie ; le latin sur les lèvres des prêtres, et sur celles des fidèles la grâce de notre belle langue française, unie aux accents plus gracieux encore de la veille langue provençale, où l'on croit entendre une dernière fois la poésie des troubadours. Devant les évêques et les couronnes, une première légion de fidèles s'avance, à leur suite une seconde légion tout aussi profonde marche avec un égal enthousiasme. Nos Seigneurs et les couronnes dues à la bienveillance de Pie IX sont donc ainsi le centre d'une chaîne lumineuse, dont les spirales se déploient et s'allongent dans les circuits de la montagne, comme un gigantesque serpent de feu. Chaque pèlerin porte le flambeau traditionnel, les grandes dames le portent à côté des bergères et des femmes du peuple, et les hauts personnages eux-mêmes ne dédaignent pas de s'armer de ce glaive pacifique. Les arbres sont couverts de splendides éclats, les fruits disparaissent sous les globes de lumière, et par delà la scène, les voitures, s'éclairant à l'improviste, nous renvoient de lointains reflets. C'est au milieu de ces émotions insaisissables à la plume, et soumises seulement à la fidélité du cœur, que le cortége arrive à la station de Saint-Michel. Là, dans un cercle formé sous l'énorme rocher dont la masse perpendiculaire, mais inébranlable, menace la chapelle, les couronnes ont été présentées et bénites. Quelques pèlerins seulement ont pu assister à cette bénédiction, mais les autres ont entendu les chants de triomphe de leurs frères, que leur apportaient les brises nocturnes.

« La procession ayant repris sa marche, parvient enfin au lieu du Couronnement ; là, la foule se presse en rangs épais autour de l'autel où va s'accomplir l'acte dernier de cette mystérieuse fête. M. l'abbé Terris, chanoine honoraire d'Avi-

gnon, curé de Cavaillon et enfant du pays, appelé, à ce titre, à l'honneur de parler, commence la prédication. Sa voix claire et puissante, dominant le murmure général, traverse des océans de lumières et de têtes, et s'en va retentir jusque dans les profondeurs du vaste amphithéâtre. Pendant près d'une heure, avec une diction facile et éloquente, il raconte les origines du sanctuaire à cette foule immobile, qui reconnaît son histoire locale dans ces intéressants récits. Le discours terminé, Mgr l'Archevêque monte les degrés, et au milieu des vivat et des applaudissements, il couronne N.-D. de Lumières et l'Enfant-Jésus. A cet instant une traînée électrique partie de la montagne franchit l'espace, et formant au-dessus de la Vierge une couronne brillante, dessine aux yeux de vingt mille pèlerins les traits de la Souveraine, tandis que dans les airs un feu d'artifice émaille le ciel de ses mille couleurs. Les méandres rapides de la lumière artificielle illuminent la nuit et figurent un peu plus haut, mais déjà loin de la terre, un second couronnement. On dirait que Marie, se substituant à son image, reçoit dans la région des anges les honneurs de l'apothéose.

« Tout est-il fini avec ce spectacle et les acclamations nouvelles qui saluent N.-D. de Lumières? Non! Minuit vient de sonner à l'horloge du couvent, et le dimanche commence : c'est le jour solennel de Dieu qui se lève sur le déclin d'une fête à sa mère. Mgr l'Archevêque revêt les ornements sacrés, et le saint Sacrifice, dans cette nuit heureuse, comme l'appelle la foule, *beata nox,* est offert sous le dôme du firmament et des étoiles. Vingt mille âmes se recueillent et adorent. Quand tout est terminé, Mgr l'Archevêque se retourne, et sa parole émue résume en quelques traits chaleureux les grandes joies et les grands enseignements de la fête.

« Pendant que cette dernière scène s'accomplit sur la montagne, une autre se passe dans l'église, dont la crypte et les moindres chapelles sont déjà remplies par la foule. A tous les autels des prêtres se succèdent, offrant le saint sacrifice et distribuant le pain eucharistique. Les pèlerins venus de loin après avoir marché de longues heures et supporté les émotions

de la journée et de la nuit, tombent de lassitude. On en voit qui dorment appuyés aux piliers ou aux autels, on en trouve dans les couloirs des sacristies, jusque sur les gradins où s'habillent les ministres; il y en a à l'entour des confessionnaux, et les nombreux pénitents qui les remplissent n'en paraissent ni surpris ni gênés. Ils sont là, ces fervents chrétiens, dormant aux pieds de leurs prêtres et sous le manteau de la Vierge Marie, rêvant sans doute aux joies incomparables de la fête. Qui prétendrait s'en scandaliser? L'Eglise est la maison de Dieu et de ses enfants; ainsi du moins l'entendent ces naïves populations; et loin de croire insulter à Dieu en dormant dans sa demeure, elles pensent faire un acte de foi et de filiale confiance que le père de famille ne trouvera ni trop désagréable ni trop hardi.

« Nous aurions encore beaucoup à raconter, mais quel observateur assez perspicace pourrait saisir tous les détails? Ceux qui ont été les témoins de la fête en parleront plus éloquemment que ces lignes incolores, et ceux qui, n'y ayant pas assisté, seraient tentés de sourire, peuvent essayer de ces pèlerinages. Si l'incrédulité n'a pas étouffé leur cœur sous une trop épaisse cuirasse, ils se sentiront atteints par les saintes blessures de la foi et de l'amour. Ils monteront, eux aussi, les degrés du sanctuaire qui rappellent le Carmel et les ascensions du chrétien, ou bien ils descendront dans le souterrain qu'éclaire la Reine de Lumière, et où leur âme assombrie s'ouvrira dans la pénitence aux radieuses clartés.

« Cette fête du Couronnement de N.-D. de Lumières a été belle et touchante. La foi gagne prodigieusement à de tels spectacles. Bénis soient les modestes apôtres, Oblats de Marie, dont le zèle prépare à leur mère de tels triomples! Leur supérieur, le R. P. Bermond, après avoir évangélisé pendant quinze ans les sauvages de l'Amérique du Nord, consacre noblement les dernières années de son apostolat à embellir le sanctuaire de Lumières et à lui procurer des pèlerins nouveaux. Une fête comme celle du 30 juillet 1864 doit être pour les serviteurs de Marie la plus désirée et la plus chère des récompenses. »

Ce qui a éminemment caractérisé la fête du Couronne-

ment de N.-D. de Lumières, ce qui en a fait le cachet spécial, c'est l'esprit de piété et de religion qui animait tous les fidèles qui ont pris part à ces touchantes cérémonies. L'ordre a été parfait; à la messe célébrée par Mgr l'archevêque d'Avignon, le peuple immense qui remplissait le jardin et couvrait la montagne opposée suivait l'adorable sacrifice et priait à genoux avec autant de recueillement que dans une église. Cette unanimité de foi et de piété tient du prodige, quand on pense à la vivacité native des populations méridionales ; la présence de N.-D. de Lumières semblait avoir captivé tous les cœurs sous l'empire de ses charmes divins.

Dans la matinée du dimanche, 31 juillet, 4,600 communions ont été distribuées et les jours suivants de nombreux pèlerins sont venus saluer la Vierge des Lumières sous son glorieux diadème et s'asseoir à la table eucharistique. Plusieurs grâces extraordinaires ont été la récompense de ces nouveaux témoignages d'affection et de reconnaissance décernés à la Mère de Dieu, dans son sanctuaire privilégié.

Aussi le souvenir de cette manifestation religieuse restera-t-elle gravée dans tous les cœurs. Elle est devenue l'objet de tous les entretiens et la confiance en la Vierge des Lumières a pris une plus grande extension. Le cantique chanté sous les voûtes de la crypte miraculeuse est répété dans les églises du diocèse d'Avignon.

Les Junioristes qui se forment à l'ombre du sanctuaire, à la piété la plus tendre envers la Mère de Dieu, les Oblats de Marie qui y combattent les combats du Seigneur, tous les membres de la Congrégation, témoins des cérémonies du Couronnement, n'oublieront point cette date du 30 juillet 1864 : elle est écrite dans leur âme en caractères de feu. Fidèles aux leçons que leur ont données les couronnes splendides déposées sur le front de N.-D. des Lu-

mières et de son divin Fils, ils feront de leur vie entière une couronne de vertus et de mérites qui les préparera au couronnement promis aux disciples généreux. Cette pensée se mêlait sans doute aux sentiments et aux impressions du vénéré Prélat qui a caractérisé de cette parole éloquente le spectacle dont il a été témoin : *Les cérémonies du couronnement de N.-D. de Lumières ont été célestes.*

Paris, le 17 août 1864.

VARIÉTÉS.

I. NOTES SUR LE SANCTUAIRE DE N.-D. DE LA GARDE.

Ces notes résument l'histoire du Sanctuaire depuis le rétablissement du Siége épiscopal de Marseille en 1823 jusqu'à l'époque de la mort de Mgr de Mazenod en 1861.

Lorsque Mgr Fortuné de Mazenod prit possession du Siége de Marseille qui venait d'être rétabli, la chapelle de N.-D. de la Garde était peu fréquentée. Un seul Prêtre y disait la messe le samedi et le dimanche. Ce n'était que par intervalle que d'autres Prêtres allaient célébrer dans ce Sanctuaire; encore choisissaient-ils le samedi, parce que les autres jours la porte se trouvait ordinairement fermée.

Mgr Fortuné, dont l'administratiou était principalement dirigée par son neveu et premier grand-vicaire, qui fut depuis son successeur, attacha un aumônier à N.-D. de la Garde pour y dire la messe tous les jours. C'est alors que les Prêtres et les fidèles commencèrent à visiter plus souvent la sainte colline. Les marins, surtout, allaient y acquitter les vœux qu'ils avaient faits à la Bonne Mère au milieu des tempêtes. A cette époque encore, dès que la messe de l'aumônier était dite, s'il n'y avait pas d'autres prêtres pour monter à l'autel, l'église était fermée jusqu'au lendemain.

Enfin, vers 1833, Monseigneur chargea les Oblats de Marie du service du Sanctuaire. Un seul d'entre eux remplissait les fonctions d'aumônier, mais, dès cette époque, la dévotion des Oblats envers la Très-Sainte Vierge les portait à concourir de leur mieux à l'extension de son culte dans le lieu où elle était spécialement honorée. Le R. P. Séméria, aujourd'hui évêque d'Olympia, fut un des premiers aumôniers; le R. P. Martin,

supérieur de N.-D. de Bon-Secours, en a rempli aussi les fonctions ; le R. P. Bernard fut nommé en 1837, et il est demeuré à ce poste jusqu'en 1861. Les soins que les Oblats donnaient au service du Sanctuaire, leur présence souvent multiple ne contribuèrent pas peu à augmenter le concours des fidèles, et à rendre le culte du saint lieu plus florissant.

C'était la maison du Calvaire qui avait à y pourvoir, et ce n'était pas une petite charge, surtout lorsqu'en 1838 notre vénéré Fondateur, devenu évêque de Marseille, eut la pensée d'adjoindre au R. P. Bernard deux ou trois autres Oblats pour l'aider dans l'accomplissement de son ministère. Dès lors les pèlerins étaient nombreux, et il fallait plusieurs messes célébrées à des heures réglées, afin de satisfaire la piété des fidèles qui montaient à N.-D. de la Garde. Cependant le zèle des Oblats ne se laissa point rebuter, et chaque jour ils étaient à leur poste d'honneur auprès de la Mère de Dieu. La distance qu'ils avaient à parcourir du Calvaire à N.-D. de la Garde fit naître le projet d'établir sur la montagne une maison spécialement chargée d'un service de plus en plus important. La Congrégation acheta à ses frais une maison très-exiguë, sise à mi-côte, sur un terrain pierreux, qui s'en va par une déclivité très-rapide vers le vallon occidental. C'est le jour de Pâques 1850 qu'on prit possession de ce local approprié depuis, toujours aux frais de la Congrégation, à toutes les exigences d'une communauté.

Il ne fut plus question de fermer l'église après la célébration des messes : un service de presque toutes les heures fut pratiqué, au grand contentement des fidèles de la ville et des étrangers, qui se portaient toujours plus en foule aux pieds de l'autel de Marie.

Il fallut bientôt songer à agrandir la chapelle : on fit une nef latérale sur la citerne du fort, sans aucun souci de la symétrie : c'était tout ce qu'on pouvait obtenir ; on avait à peu près doublé l'espace.

Déjà, en 1837, on avait fait faire une statue d'argent pour remplacer celle que la Révolution avait détruite. Le modèle fut l'ouvrage de M. Courtois, sculpteur de Paris, et l'exécution eut

lieu au repoussé, d'après le procédé de Benvenuto Cellini. Ce travail, dû au marteau de Chanuel, de Marseille, a été trouvé parfait. La nouvelle statue fut solennellement bénite par Mgr Fortuné de MAZENOD sur le cours Belsunce, et portée en procession dans toute la ville, au milieu d'un immense concours de peuple, le 2 juillet 1837.

Nous trouvons dans la collection des mandements de Mgr Joseph-Eugène de Mazenod une ordonnance en date du 22 mai 1841, constituant et organisant d'une manière précise et détaillée les attributions de la commission administrative du temporel de N.-D. de la Garde. Cette ordonnance prouve toute la sollicitude que Monseigneur portait dès lors à ce Sanctuaire vénéré.

Plus tard Mgr Joseph-Eugène de MAZENOD conçut le projet de doter la chapelle d'un grand bourdon, qui pût être entendu de toute la ville. Les ressources pécuniaires avaient augmenté : on commanda à Lyon ce bourdon, qui coûta 50,000 francs, et on construisit un clocher sur le porche de l'église, sans pouvoir en ce lieu lui donner un caractère architectural.

La bénédiction de la statue d'argent, l'élargissement de l'église, la construction du clocher et l'acquisition du bourdon furent antérieurs à l'établissement des Oblats dans leur maison de N.-D. de la Garde. Leur présence dans le Sanctuaire avait cependant contribué à augmenter sa prospérité matérielle et spirituelle. Divers exercices avaient été établis, des prédications souvent renouvelées se faisaient entendre dans la chapelle, où elles étaient auparavant inconnues, les confessions étaient nombreuses, et on y faisait tous les jours de mai, avec grande affluence, les exercices du mois de Marie. L'accroissement des ressources suivait en proportion. On en jugera par le rapprochement des revenus de l'année 1842 et de l'année 1860. En 1842 les recettes ont été de 13,577 fr. 25 c., en 1860 de 70,388 francs, d'où un excédant de 56,811 francs sur l'année 1842.

Cette prospérité matérielle toujours croissante, qui indique et accompagne d'une manière parallèle la prospérité spirituelle, permettait de concevoir des projets d'agrandissement

et d'embellissement qui devaient faire oublier les constructions dont une situation moins favorable avait commandé les limites restreintes. Mais on avait en face des difficultés presque insurmontables.

L'ancien édifice était très-exigu, sans caractère, inabordable en certains jours à la foule des pèlerins, qui affluaient au Sanctuaire devenu célèbre dans le monde entier. Sa reconstruction était d'une nécessité évidente, et cependant elle ne pouvait s'effectuer qu'autant que le gouvernement consentirait à la démolition des bâtiments parasites adossés à la chapelle, et en céderait le terrain. Or ces bâtiments étaient les seules habitations qui existaient dans le fort, pour loger le commandant de la petite garnison. Il fallait donc ou se contenter du peu que l'on avait, et chercher à l'embellir, ou tenter des démarches auprès de l'autorité militaire, pour obtenir une concession de terrain ; le projet d'embellissement et le projet d'agrandissement paraissaient également irréalisables.

Sans se faire illusion sur les difficultés à vaincre, Mgr de Mazenod n'hésita pas cependant à tenter tous les moyens pour arriver à un but si cher à sa piété envers la Très-Sainte Vierge. On fit quelques tentatives auprès de l'administration locale du génie militaire, afin de s'assurer si l'abandon d'un fort sans importance pouvait être obtenu. Les officiers, qui commandaient à Marseille et à Toulon, montrèrent très-peu de sympathie non-seulement pour l'abandon du fort, mais encore pour tout projet d'agrandissement de la chapelle. Monseigneur s'adressa alors à M. le général d'Hautpoul qui avait commandé la division militaire à Marseille, et qui était en ce moment ministre de la guerre. La réponse du ministre témoignait du désir qu'il avait de favoriser le projet, mais il conseillait en même temps de ne point demander le déclassement du fort : il était à désirer qu'on conciliât l'intérêt de la chapelle et l'intérêt militaire. Impossible de dire le nombre de lettres et de pourparlers qui suivirent cette communication bienveillante. Les difficultés se multipliaient sans cesse. On espérait néanmoins une solution prochaine, quand M. d'Hautpoul cessa d'être ministre. Le succès semblait plus éloigné que jamais.

Monseigneur avait résolu de s'adresser directement à l'Empereur, mais pour cela il fallait un plan qui fût de nature à ne pas être repoussé par l'autorité militaire, nécessairement consultée. Au retour du voyage qu'il fit en Angleterre en 1850, il s'arrêta à Paris, dans l'intention de traiter avec le chef du génie. C'était le général Niel, aujourd'hui maréchal de France. Ce général entra de son mieux dans les vues de notre vénéré Père ; il parut s'intéresser au succès d'une demande qu'il jugeait avec les dispositions les plus favorables. Dès ce moment, il s'établit entre lui et Mgr de Mazenod une sorte d'unité de pensées pour l'objet dont ils s'entretenaient. Le général leva toutes difficultés en concédant les terrains nécessaires, à la seule condition que l'administration de N.-D. de la Garde ferait construire un bastion au sud du fort, sous la direction des officiers du génie, et d'après un plan approuvé par le général. On serait autorisé de plus à démolir le rempart à l'entrée du fort, ainsi que le pont-levis, sauf à les reconstruire ensuite d'une manière qui serait ultérieurement déterminée.

Le général Niel, étant ainsi convenu de tout avec l'évêque, fit approuver son idée par l'Empereur, sous le ministère du maréchal Saint-Arnaud. L'Empereur rendit en 1851 un décret qui autorisait la reconstruction du Sanctuaire dans les dimensions les plus étendues, en se renfermant dans l'enceinte du fort. Il était impossible de faire une plus large concession.

Des difficultés de détail s'élevèrent encore avec le génie de Toulon, qui s'opposait aux travaux exécutés sur le penchant de la colline, afin de rendre l'emplacement de la chapelle accessible aux voitures et aux matériaux. Monseigneur, soutenu à Paris, triompha de tous ces détails. Il a gardé toute sa vie une véritable reconnaissance pour les services du maréchal Niel, et il la lui témoigna surtout pendant la guerre d'Italie, où le général commandait un corps d'armée. Il lui écrivait qu'il l'avait placé sous la protection de la Très-Sainte Vierge. Le général est revenu sain et sauf avec le bâton de maréchal de France, gagné à la bataille de Solférino.

Nous ne nous étendrons pas sur les détails des constructions, qui commencèrent immédiatement. Le bastion s'éleva au sud

du fort, une chapelle provisoire fut adossée au rempart afin que le service du pèlerinage ne fût point interrompu pendant les travaux. Ces constructions coûtèrent plus de 50,000 francs.

Monseigneur chargea M. Vaudoyer, architecte de la cathédrale de Marseille, du plan de la future chapelle; mais cet artiste n'ayant pas le temps de s'en occuper d'une manière suivie, pria Monseigneur de consentir à ce que son élève, M. Espérandieu, architecte en second de la cathédrale, le fit sous son contrôle.

La crypte qui, dans le plan primitif, ne devait être creusée que sous un tiers de la chapelle, fut plus tard étendue à tout son emplacement. Ce travail, entrepris dans le roc vif, ne s'effectua qu'avec beaucoup de lenteur, de peines et de dépenses. Enfin il fut achevé, et l'édifice commença à s'élever dans les rares conditions de solidité et d'embellissement que l'on admire aujourd'hui. Ce ne fut pas sans éprouver de nouvelles contrariétés que nous croyons devoir passer sous silence.

D'autres décriront les richesses artistiques et matérielles de la nouvelle Eglise. Nous continuons à la hâte l'historique des actes de Mgr de MAZENOD en faveur de son œuvre de prédilection.

Déjà un Mandement avait été publié le 1er novembre 1852, pour annoncer la reconstruction de la chapelle et faire un appel à la générosité des fidèles, en ouvrant une souscription. Monseigneur souscrivit, après le Souverain Pontife, à qui il avait communiqué son grand projet, pour une somme de 5,000 francs. Il fut imité par ses vicaires-généraux et les autres membres du Clergé, qui firent une offrande proportionnée à leurs ressources. Afin de stimuler le zèle de tous, Monseigneur paya de sa propre personne. Il convoqua au Palais épiscopal l'élite des dames de la ville de Marseille. Après avoir célébré la Sainte Messe en leur présence, dans la grande salle de l'évêché, il leur adressa une allocution des plus touchantes, et leur distribua des livrets qu'elles s'engagèrent à faire remplir. Le récit de cette réunion se lit dans le Mandement publié le 28 août 1853, à l'occasion de la pose de la première

pierre de la nouvelle Eglise, qui eut lieu le 11 septembre de la même année. L'exemple donné par le vénéré Prélat ne devait pas être perdu.

Plus tard une loterie fut ouverte. On eut à surmonter bien des obstacles pour la faire autoriser dans toute la France. C'est le général Espinasse, ministre de l'intérieur, qui voulut bien, à la suite d'une visite de Mgr de MAZENOD, obtenir de l'Empereur, avec l'empressement le plus admirable, l'autorisation demandée. Cette loterie produisit une somme considérable. Monseigneur ne jugea pas à propos de presser beaucoup les souscriptions dans la ville de Marseille : c'est une ressource qu'il désirait se réserver lorsqu'après l'épuisement de toutes les autres, il serait nécessaire d'obtenir de nouveaux secours.

Les travaux furent poussés avec autant d'activité que le permettaient les fonds dont on pouvait disposer [1]. On organisait en même temps les moyens de faire contribuer les familles riches pour les vitraux et les autels. Le grand autel devait être le monument de la générosité du conseil municipal de Marseille. La lettre de Monseigneur qui demandait dans ce but une somme de 50,000 francs avait été lue dans le conseil et n'avait soulevé aucune objection ; on avait même fait entendre qu'au moment voulu la somme désirée serait accordée.

L'Empereur étant venu à Marseille, en 1860, entendit la Messe dans la chapelle provisoire avec l'Impératrice. Monseigneur profita de l'occasion et sollicita la munificence impériale. L'Empereur ne prit aucun engagement pour le chiffre de la somme qu'il offrirait ; mais, d'après ses paroles, il était permis d'espérer que le don serait digne d'un grand souverain.

Cependant les arceaux des bas-côtés étaient déjà fermés et

[1] Le Mandement publié le 22 avril 1855 à l'occasion de la bénédiction de la Chapelle provisoire, qui se fit le 6 mai suivant, indique où en étaient arrivés les travaux : le bastion était terminé, la crypte était couverte et le monument commençait à s'élever. Tous les Mandements que nous avons rappelés respirent la piété la plus vive et la plus profonde envers N.-D. de la Garde. Monseigneur voulait que la reconstruction de son sanctuaire fût une œuvre nationale et catholique, vraiment digne de Marseille.

même les bas-côtés étaient couverts, mais on avait épuisé tous les fonds : on jugea qu'il y avait lieu de suspendre les travaux. Peu de temps après, Mgr de Mazenod tomba malade, de la maladie dont il est mort. Au mois de septembre 1861, l'administration qui était chargée du temporel du sanctuaire et qui avait secondé tous les plans de Mgr de Mazenod, fut changée. En remettant à d'autres leur gestion, les anciens administrateurs firent avec leurs successeurs l'inventaire de ce que l'on possédait. Cet inventaire constata qu'à cette époque il avait été payé 732,498 francs. Il y avait encore des dettes, mais on pouvait espérer de trouver les sommes nécessaires pour tout acquitter et pour achever le magnifique sanctuaire. On sait ce qu'a fait Mgr Cruice et avec quel empressement la générosité des fidèles, stimulée par la suspension des travaux, a répondu à son appel.

Dans son testament Mgr de Mazenod, dont la pensée s'était attaché avec tant de piété à la grande œuvre de N.-D. de la Garde, laissa la moitié de son cœur au Sanctuaire, pour y être déposé sous les auspices de la Sainte-Vierge, à laquelle, après Dieu, il avait voué tout son amour. Espérons qu'un jour ce cœur de chair, organe d'un grand cœur d'Évêque, trouvera la place désirée par celui qui doit être considéré comme le Fondateur de la nouvelle chapelle. C'est l'hommage que lui rend Mgr Cruice, dans la lettre qu'il écrivit le 18 décembre 1863 à Mgr Jeancard, Évêque de Cérame, pour l'inviter à la fête du 5 juin 1864 : *Cette fête serait incomplète si mon saint et vénérable prédécesseur n'y était pas représenté. C'est lui qui a élevé ce beau sanctuaire, je n'ai fait que continuer son œuvre... Mgr de Mazenod assistera certainement à notre fête et présentera nos prières à Marie ; il sera heureux de vous voir à côté de moi...*

***

Paris, juillet 1864.

II. FAITS DIVERS.

Le 22 juillet on a reçu à la Maison générale les premières nouvelles de l'heureuse arrivée de nos Pères, de nos Frères et des sœurs de la Sainte-Famille partis pour la colonie de Natal le 17 février dernier. La traversée s'est accomplie dans les meilleures conditions : la santé des passagers n'a pas été trop fortement éprouvée. C'est le 27 mai qu'ils ont foulé le sol de la Cafrerie et ont reçu à d'Urban, auprès du R. P. Sabon, la plus paternelle hospitalité. Le R. P. Hidien nous a promis le récit de ce long voyage, si favorablement exécuté sous les auspices de l'Etoile des mers, de Marie Immaculée, notre puissante Patronne.

— Quatre jours après, le 26 juillet, le courrier apportait encore la nouvelle ardemment attendue de l'arrivée au Texas du R. P. Gaudet et des deux frères convers qui l'accompagnaient. Nous avons les lettres qui renferment les détails de leur périlleuse mais heureuse navigation ; nous les publierons prochainement. Le R. P. Gaudet a trouvé tous nos Pères dans une parfaite santé ; ils avaient pu reprendre à Matamoros l'exercice du saint Ministère. Des jours plus sereins semblent se lever sur cette Mission du Texas, si cruellement éprouvée et lui préparer des destinées glorieuses. Remercions le Seigneur d'avoir accordé à nos Missionnaires voyageurs une prompte et tranquille traversée.

— Le R. P. Vandenberghe, assistant général, envoyé au Canada, vers le commencement du mois de décembre 1863, en qualité de Visiteur, pour achever l'œuvre commencée par le regretté Père Vincens, est demeuré jusqu'à la fin d'avril dans cette province. A cette époque il a pris le chemin du Vicariat de la Rivière-Rouge qu'il devait aussi visiter, et où il avait à régler plusieurs questions importantes, résultant de la création du Vicariat de Mackensie. Le R. P. Visiteur a heureusement traversé les immenses prairies du nord, infestées par les Sioux en pleine insurrection. Arrivé à Saint-Boniface, le R. P.

Vandenberghe a été vivement sollicité de continuer sa marche vers le nord afin de visiter les postes les plus importants qu'occupent nos Missionnaires. Présumant une permission qui répondait au désir du Supérieur général de prévenir tous les besoins de nos Pères, l'infatigable et zélé Visiteur s'est embarqué le 10 juin sur les berges de la Compagnie de la baie d'Hudson et s'est dirigé vers l'île à la Crosse et le lac Sainte-Anne. Cette lointaine excursion, qui sera féconde et pour le présent et pour l'avenir retarde le retour du R. P. Vandenberghe en France jusqu'au printemps prochain. Que Dieu guide ses pas à travers les dangers de la route et le ramène parmi nous, après avoir consolé et fortifié nos frères les plus éloignés !

— Mgr Faraud, évêque d'Anemour et vicaire apostolique des districts de Mackensie et d'Atthabaskaw, après avoir reçu la consécration épiscopale sur le tombeau de Saint-Martin des mains de Mgr Guibert, archevêque de Tours, le 30 novembre 1863 [1], a entrepris de parcourir la plus grande partie de la France afin de procurer des ressources aux Missions dont il vient d'être chargé. Le Seigneur l'accompagne dans ses pérégrinations où l'évêque aime à redevenir Missionnaire. La Bretagne, l'Anjou, l'Aquitaine ont reçu successivement la visite de l'apôtre Oblat de Marie. Au mois de mai, Mgr Faraud s'est rendu à Rome *ad limina apostolorum*. Il a reçu du Souverain Pontife l'accueil le plus bienveillant. Le Saint-Père a daigné bénir en lui la Congrégation tout entière et lui exprimer de la manière la plus délicate la satisfaction que lui procurent les travaux auxquels nos Pères se livrent dans toutes les Missions où ils se trouvent. Au commencement de juin, Mgr Faraud assistait aux grandes fêtes de Marseille, visitait les diocèses de Fréjus, d'Aix et d'Avignon, revoyait N.-D. de Lumières, berceau de sa vie religieuse, N.-D. de l'Osier, où il a fait son noviciat et son Oblation, et arrivait à Autun, après avoir parcouru le diocèse de Lyon, vers la mi-juillet. Là il a eu la consolation d'ordonner deux prêtres, dont l'un, le R. P. Ghilini, est destiné

[1] Mgr Guibert était assisté de Mgr Angebaud, Evêque d'Angers, et de Mgr Jeancard, Evêque de Cérame. Le Très-Révérend Père-Général, le R. P. Tempier et plusieurs autres Oblats assistaient à la cérémonie.

aux Missions de Ceylan. Singulière diffusion du sacerdoce ! Mgr FARAUD s'est reposé ensuite pendant quelques jours dans la Maison de Paris. Au commencement du mois d'août il a continué ses voyages, toujours préoccupé des besoins de l'immense district de Missions qui lui a été confié. Daigne le Seigneur rendre plus fécondes encore les sueurs et les fatigues de son Apostolat !

— Le Supérieur-Général a repris, cette année, le cours de ses visites à nos diverses Maisons de France. Dès le mois de janvier, il revoyait la Maison de N.-D. de Talence et la Résidence de Bordeaux. Pendant plusieurs semaines il s'est occupé des affaires qui avaient amené sa présence dans cette ville, et il est retourné à Paris au commencement du mois de février. La cinquantaine du R. P. TEMPIER devait se célébrer à Aix, le 7 avril. Le Supérieur-Général se rendit à Marseille le 30 mars. De là comme d'un centre il visita successivement les Maisons de N.-D. de la Garde, de Montolivet et de Fréjus. Il est demeuré trois jours au grand séminaire, et ces trois jours ont été remplis de consolation ; le 16 avril fut surtout une journée délicieuse, une journée de campagne comme le Midi seul peut en offrir.

Le 24 avril, le Supérieur-Général s'éloignait de Marseille et prenait la route de N.-D. de Bon Secours, où il arrivait heureusement dans la nuit, vers une heure du matin. Le R. P. MARTIN, supérieur de la maison, était venu le recevoir à Saint-Ambroix. Dans la matinée, la communauté réunie offrit ses hommages au Supérieur-Général ; le R. P. MARTIN se fit, dans un discours filial, l'interprète des sentiments de tous. Le sanctuaire de N.-D. de Bon-Secours offre une charmante solitude : elle avait alors revêtu toutes les grâces du printemps. La Mère de Dieu manifeste dans ces lieux bénis sa puissance et sa bonté souveraine. Un petit oratoire lui a été élevé dans le jardin : de là elle sourit à ses enfants,qui viennent se reposer sous ses regards maternels. Le Supérieur-Général est resté près de trois jours au milieu de nos Pères et de nos Frères de N.-D. de Bon-Secours, et il est parti pour N.-D. de l'Osier, où il est arrivé le 28 avril à midi. Le R. P. ROULLET, Provincial du

Midi, accompagnait le Supérieur-Général depuis Marseille.

La visite de N.-D. de l'Osier s'est prolongée jusqu'au 9 mai. Nous ne reviendrons pas sur les consolations que présente toujours ce délicieux sanctuaire, surtout pendant le mois de Marie. A l'intérieur comme à l'extérieur tout annonce une maison chère au cœur de la Mère de Dieu. L'âme se plaît à lui trouver les charmes d'un berceau ; ce n'est point pour elle une terre étrangère ; elle y respire l'air de la patrie. Instructions, entretiens particuliers, expéditions des affaires, visite à Mgr l'évêque de Grenoble, soins tout spéciaux pour le noviciat, tout a contribué à rendre bien rapide le temps qui s'est écoulé à N.-D. de l'Osier. Le Supérieur-Général en repartait le 9 mai, jour auquel s'inaugurait le chemin de fer qui relie Valence à Grenoble.

La journée du 10 s'est passée à Lyon. Le Supérieur-Général a fait sa visite à MM. le président et le secrétaire du conseil central de la Propagation de la foi ; il a prié ensuite aux pieds de N.-D. de Fourvières, et lui a recommandé la Congrégation tout entière. Le 11, nous étions à Paris.

Les lettres les plus pressantes rappelèrent bientôt le Supérieur-Général à Marseille, où devaient avoir lieu les grandes cérémonies du 4 et du 5 juin. Le 31 mai nous quittons la capitale, et le lendemain nous arrivons à Marseille, à 7 heures du soir. Nous voyageons entre Montélimart et Avignon, avec les évêques de Valence, de Saint-Claude et de Viviers et leurs vicaires-généraux qui se rendent à Marseille.

Inutile de décrire les cérémonies splendides auxquelles nous avons pris part.

Le lendemain 6 juin, le Supérieur-Général s'asseyait au banquet offert par souscription à tous les évêques présents à Marseille et aux principales autorités. Il y avait cent trente-cinq couverts.

Le 10 juin nous rentrions à Paris. Nous en repartions le 26 pour Autun, où devaient se réunir tous les Supérieurs de nos Maisons de France et d'Angleterre, pour vaquer aux exercices d'une retraite solennelle. Notre séjour au Sacré-Cœur était agréablement varié par les promenades faites jusqu'à la Mai-

son de Saint-Jean, dont le R. P. Burfin, provincial du Nord, faisait la visite canonique. Nous avons vu arriver tous les Supérieurs, nous les avons vus repartir. Le 19 juillet le Supérieur-Général revenait lui-même à Paris.

Le 1er août nous avons pris le chemin de Nancy, où nous sommes arrivés le soir, après avoir subi les fatigues d'une chaleur étouffante. La réception faite au Supérieur-Général a été, comme toujours, pleine d'affection. Les occupations journalières ont été interrompues par une visite faite à Mgr l'évêque de Metz, dont la bienveillance pour les Oblats est si grande, et par un pèlerinage à N.-D. de Sion. Je ne puis exprimer les émotions qu'a produites sur nous la vue qui se déroule aux pieds du pèlerin du haut de la colline où s'élève le Sanctuaire de Marie. Une plaine immense court jusqu'à l'horizon que bornent les premières assises des Vosges et les monticules verdoyants des départements voisins. C'était le moment de la moisson ; cette terre fertile payait son tribut en gerbes d'or, et l'empire de l'homme se manifestait sur tous les points de ce vaste domaine, si bien protégé par la présence de la Mère de Dieu. Puisse la glorieuse protectrice de Sion rendre à l'antique Sanctuaire toutes les splendeurs de son passé !

Le Supérieur-Général est rentré à Paris le 12 août. Le moment est venu de préparer à leur départ les Pères qui sont destinés aux Missions-Etrangères. C'est l'objet de ses soins, avant de reprendre la suite des voyages qui ont été promis.

Paris, le 20 août 1864.

FIN.

Paris. — Typographie Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 12.—Décembre 1864.

MISSIONS DE CEYLAN[1].

III. — Rapport sur les orphelinats.

Saint-Joseph, Colombogan, Jaffna, 9 septembre 1863.

Mon Révérendissime et bien-aimé Père,

Mgr Séméria me dit que l'on attend pour nos Annales une intéressante relation de ma part sur les Orphelinats de la Sainte-Enfance à Jaffna. Sa Grandeur ajoute même qu'elle en a fait la promesse en mon nom, et désire que je l'accomplisse sans trop tarder.

Me voilà donc mis en demeure de vous écrire quelque chose d'intéressant, et d'une manière intéressante. La première partie de ma tâche est incontestablement facile ; pour la seconde, j'ai lieu de douter du succès, et je réclame l'indul-

[1] Voir le numéro précédent, p. 309.

gence. En tout cas, je serai satisfait si les lignes que je vais tracer en style plus ou moins élégant peuvent être agréables à votre paternité, et lui faire aimer mes chers petits orphelins.

Nos orphelinats de Jaffna, qui ressemblent aujourd'hui à des ruches pleines de vie et d'activité, ont été parmi les plus beaux fruits de la Mission que nous prêchâmes à Jaffna en 1859. Devenu impropre à ces grands combats, c'est pour moi une consolation de cultiver les jeunes plants d'olivier qui ont poussé sur un de nos champs de bataille, et qui forment autour de la table de la Sainte-Enfance une couronne si fraîche et si belle.

Un courant de grâce, tel qu'il se produit en temps de mission, avait, à cette heureuse époque, traversé les masses païennes qui nous entourent, et nous avait apporté quelques dépouilles opimes du royaume de Satan. Parmi ces heureux vaincus de la grâce, se trouvaient plusieurs jeunes enfants, la plupart dans des circonstances exceptionnelles : il devenait urgent de pourvoir à leur persévérance. Le remède n'était pas difficile à trouver; sans aucun effort d'imagination, nous arrivâmes tous à la conclusion unanime que la Sainte-Enfance devait être la mère de tous ces pauvres enfants ; et que par eux, cette belle œuvre qui, jusque-là, avait semblé ne pouvoir s'acclimater dans nos parages, s'implanterait désormais d'une manière solide dans notre sol, pour prendre ensuite un rang important parmi nos moyens d'évangélisation.

Les directeurs de l'œuvre nous avaient déjà donné des gages précieux de leur bienveillance ; ils devaient attendre de nous quelque bonne nouvelle : nous nous empressâmes de les informer de ce que N. S. avait fait pour nos petits Indiens ; et tout en les réjouissant par cette communication, nous fîmes appel à leur dévouement pour l'enfance, et implorâmes d'eux les moyens de fonder à Jaffna des orphelinats en faveur de la jeunesse païenne des deux sexes. Inutile d'ajouter que cet appel rencontra des cœurs pleins de charité et des mains généreusement ouvertes.

Ce ne fut pourtant qu'au mois d'avril 1860 que nous pûmes donner à nos plans un commencement sérieux d'exé-

cution. — Mme Flanagan, qui a donné un de ses fils aux Oblats de Marie Immaculée, une de ses filles à la Sainte-Famille, et elle-même aux œuvres de charité, reçut quelques filles païennes dans l'Orphelinat, où, pendant bien des années, elle avait servi de mère à beaucoup d'orphelines catholiques. Votre enfant fut chargé de la fondation de l'Orphelinat, qui, sous le nom et le patronage de Saint Joseph, a pris aujourd'hui les développements que je dirai plus bas.

Mais n'ai-je pas employé une expression trop ambitieuse ? Il aurait fallu voir ma fondation ! c'était vraiment quelque chose digne de moi...; sous une hutte en feuilles de cocotier, entrepôt général de provisions, de caisses et de vieilleries sans noms, quatre enfants furent reçus et abrités : le mois de mai leur en adjoignit sept autres ; neuf vinrent en juin augmenter l'heureuse troupe ; et la petite famille continua de s'accroître jusqu'au chiffre de quarante-neuf, qu'elle avait déjà atteint au mois de décembre suivant.

Dès les premiers jours nous envoyâmes un ange au Ciel. Un enfant presque moribond fut reçu, et cinq jours après, muni de la grâce du baptême, il allait prier pour l'institution naissante.

Cependant, il fallut porter nos pénates un peu plus loin : le local était devenu par trop exigu. Nous songeâmes donc à une construction... et quelle construction rapide, économique ! Il faut se rappeler que sous notre ciel tropical, on ne songe guère aux logements chauds et bien abrités... ; point de fenêtres vitrées, point de portes bien calfeutrées, point de cheminées, point de poêle ni de bouches à chaleur. — La chaleur, comme l'air, est ici le bien de tous, quand elle n'en devient pas le tourment. — Voici donc comment l'on procède quand on veut se loger. — La Providence nous met les matériaux sous la main. Le palmier et le cocotier nous les fournissent tous : le premier donne toute la charpente et les poteaux ou colonnes qui la doivent soutenir. De murs, il n'en est nullement question, les feuilles du cocotier tressées qui font un toit de chaume bon, sinon absolument imperméable, servent aussi aux murs et cloisons. Il est vrai que ce genre de bâti-

ment devient vite la proie de notre terrible ennemi, la fourmi blanche ; mais, quand ce petit insecte a bien et dûment dévoré la maison tout entière, on en fait une autre, et ainsi de suite. Nous subîmes la nécessité commune, et plusieurs de ces maisons rustiques, hangars, si vous voulez les appeler par leur nom, s'élevèrent successivement, selon l'accroissement de la colonie et les dégâts à réparer. — Les enfants furent fiers d'exécuter eux-mêmes presque tout le travail. Lorsqu'au mois de mai de cette année, nous émigrâmes dans notre terre promise de Colombogam, nous dûmes abandonner une école de 75 pieds de longueur sur 24 de largeur, élevée au-dessus du sol et bien aérée, et diverses autres petites dépendances. Tout cela était l'ouvrage de nos chers orphelins. C'est qu'en effet, le travail manuel est entré dès l'origine pour sa bonne part dans la distribution de nos heures. Prières, étude, travail, récréation se partagent chaque journée et la remplissent agréablement. Depuis, nous avons introduit différents métiers : la fabrication des cierges, la confection des chapelets, la manufacture des cigares et la reliure des livres sont autant de nos industries naissantes ; là où le profit sera plus probable, nous donnerons plus de développement. La culture de notre jardin a déjà une importance assez grande, et j'espère y trouver une occupation salutaire aux enfants, non moins qu'une ressource pour l'établissement.

Passant du ministère des travaux publics à celui de l'instruction, je trouve là matière à encouragement. Le progrès de ces jeunes esprits est chose intéressante à suivre. On les voit éclore au contact de tout enseignement à leur portée, comme le bouton de rose s'épanouit aux rayons du soleil. En même temps les manières se dégrossissent, les traits se dépouillent de leur air sauvage et hébété, l'intelligence et le désir de savoir se reflètent dans le regard et jusque dans le sourire. Les enfants indiens ne le cèdent à ceux d'aucune race en pénétration et en facilité intellectuelle.

Il a été nécessaire de donner plus d'extension au programme des études que ne l'aurait absolument demandé l'objet premier de la Sainte-Enfance. — L'état social et intellectuel de ce

pays, la position particulière et les besoins des catholiques à Ceylan, la stabilité même de l'œuvre l'ont ainsi exigé. On se fait peu d'idée en Europe de l'extension et des résultats de l'éducation à Ceylan. Bien des gens classeraient volontiers les Indiens avec les Hottentots, les Patagons ou les habitants de de Tombouctou. Mais que l'on veuille bien me pardonner si je me fais l'écho de leur vanité nationale blessée !

Les Ceylanais en général, et les Jaffniens en particulier, sont avides d'instruction : non que je puisse attribuer cette disposition à un véritable amour de la science et de la vérité; je crois que le désir de s'élever dans le monde en est le premier mobile ; mais quelle qu'en soit la cause, le résultat en est incontestable et étonnant. Sur une population de 215,000 habitants que comprend notre péninsule de Jaffna, j'ai ouï dire à une personne bien informée que l'on trouve 10,000 individus qui parlent la langue anglaise [1]. Les mathématiques sont cultivées avec zèle et non sans succès, et l'on trouve beaucoup d'indigènes dont les écrits dans les journaux et ailleurs accusent un avancement intellectuel peu commun. — Ici donc, l'instruction est le grand appât qui attire les parents vers une institution ; — et bien qu'il soit vrai que d'autres causes, telles qu'une disette temporaire, une calamité domestique, aient plusieurs fois amené des postulants et postulantes à Saint-Joseph et à la Sainte-Famille, la grande masse de ceux et celles que nous avons recueillis ont été poussés au port du salut par le simple appât d'une ambition vulgaire ; et je suis persuadé que si nos écoles de la Sainte-Enfance n'avaient pris une position respectable, elles auraient échoué dans leur objet principal, le rachat des enfants infidèles.

Jusqu'à ces dernières années, la position sociale du corps catholique à Ceylan était assez humble, pour ne pas dire humiliante. Nous comptions à peine dans toute l'île, une école de quelque valeur. En même temps donc que des efforts con-

[1] En prenant 2 millions comme le chiffre le plus probable de la population totale de Ceylan, on trouve que la proportion des individus recevant l'instruction dans les écoles du gouvernement et dans celle des Missionnaires de toute communion chrétienne, est de 1 par 71 habitants.

sidérables étaient faits pour relever le niveau de l'enseignement catholique anglais ; que des frères instituteurs arrivaient, et que des religieuses étaient demandées, il parut bon de faire de Saint-Joseph une bonne école primaire indigène, où, brisant avec toutes les traditions d'un système abrutissant, les jeunes gens recevraient dans leur langue maternelle une instruction élémentaire solide, en même temps, que pour l'usage de la vie, l'anglais leur serait enseigné comme langue étrangère [1].

Il était impossible de ne pas gémir de la disette absolue de maîtres d'école et de catéchistes où se trouve notre Mission. On ne saurait se figurer le vide que fait autour de nous le manque d'agents subalternes de cette sorte : intelligents, de bonnes mœurs et bons chrétiens. Notre ministère en est souvent paralysé, et les labeurs du missionnaire, dénué de ce secours, sont parfois écrasants. Comment ne pas saisir l'occasion que la Providence nous offrait de travailler à une création si indispensable ? Nous avons donc eu en vue la formation de frères indigènes, soumis à une petite règle calquée, de plus ou moins près, sur nos propres constitutions, lesquels, avec la bénédiction du bon Dieu, et le secours puissant de Marie et de Joseph, deviendront de précieux auxiliaires *pour les Pères qui nous succéderont*. Je n'ose pas dire, pour la plupart d'entre nous, qui avons déjà commencé à redescendre la montagne de la vie. De là, il a été jugé bon d'introduire quelques leçons de latin pour les meilleurs sujets. Et si vous voulez me permettre, mon Révérend Père, l'expression d'un vœu cher à mon cœur, je me flatte de l'espoir, peut-être vain, mais pourtant assez légitime, que dans cette petite bande choisie, Dieu pourra susciter quelque prêtre indigène, qui, sous la bannière de Marie Immaculée, travaillera à l'évangélisation de ses compatriotes, et réalisera la perspective que les talents et les vertus

[1] L'anglais tend à devenir la langue polie du pays ; tout homme instruit la connaît, les indigènes l'emploient même entre eux et dans le sein de leurs familles ; et cette langue est le canal obligé des communications entre les Tamouls du nord et les Singalais du sud, qui se soucient généralement peu d'apprendre la langue les uns des autres.

de notre regrettable Frère Poorey nous avaient fait considérer comme si prochaine, et qui est, hélas! si lointaine aujourd'hui. Le jour où notre œuvre recevrait ce couronnement désiré, j'entonnerais mon *Nunc dimittis*, sans arrière-pensée ni regret.

Tel est le bel avenir que je rêve pour l'élite de nos enfants. Pour la masse, notre objet est de leur départir une éducation solidement chrétienne, c'est-à-dire de leur donner une connaissance aussi complète que possible de la doctrine et de l'histoire de notre sainte Religion, et de les former à la pratique sérieuse de leurs devoirs religieux. Bien établis dans la foi, exercés à la vie chrétienne, ils feront plus tard honneur, nous l'espérons, à leur profession par une conduite irréprochable. La connaissance d'un métier et l'amour du travail dont ils auront contracté l'habitude pendant de longues années, les mettront à couvert de quelques-unes des plus terribles tentations ; et en les mariant à de bonnes chrétiennes, au sortir même de l'Orphelinat, nous leur donnerons une autre sauvegarde importante. Ces nouvelles familles chrétiennes porteront l'édification dans les localités où elles s'établiront ; leurs enfants seront à leur tour bien élevés, et l'infusion de ce sang nouveau dans les veines de notre vieille société catholique aidera puissamment les efforts faits d'autre part pour la régénération du peuple ; tandis qu'il paraît assez naturel d'espérer que la propagation de la foi dans les familles et les villages d'où sortent nos enfants deviendra plus rapide.

Enfin, vu l'état maladif et la mauvaise constitution physique de bien des enfants que nous admettons, nous pouvons envisager comme un résultat certain le salut de tous ceux qui décéderont annuellement dans nos Orphelinats.

Tels sont nos plans, telle l'œuvre à laquelle nous travaillons ; telles nos espérances.

L'Orphelinat des filles autorise des espérances analogues. L'éducation qu'elles reçoivent est d'une nature beaucoup plus élémentaire que celle donnée aux garçons ; mais elle les placera dans une sphère intellectuelle et morale tellement au-dessus du niveau abaissé où végètent les femmes indiennes,

qu'elle ne peut manquer de leur assurer une position sociale où l'influence que leur donneront leurs bonnes qualités, leur intelligence, leur savoir-faire et leurs petits talents féminins, ne pourra être qu'infiniment favorable à la réforme de la société catholique, et à la propagation de la vraie Foi. Au moins, pourrons-nous compter sur quelques bonnes mères de famille,... et les mères de famille vraiment bonnes sont rares à Ceylan... Ici, comme dans le reste de l'Orient, la femme a oublié sa vocation, ou plutôt on la lui a fait oublier. L'instruction que donneront les Sœurs de la Sainte-Famille aux heureuses adoptées de la Sainte-Enfance la leur rappellera et les disposera à en remplir les importants devoirs. Est-ce aussi folie que de supposer qu'il y aura parmi elles quelques âmes choisies que le Divin Maître prendra pour ses épouses, et qui, tâchant d'imiter les beaux exemples qu'elles ont journellement sous les yeux, à la Sainte-Famille, donneront à Ceylan le spectacle nouveau de vierges ceylanaises, dont la pureté et la modestie proclameront à nos populations sensuelles la possibilité d'une vertu sans tache, et dont la charité chrétienne répandra sur la jeunesse, sur le malheur et l'infirmité, ces bienfaits par lesquels notre sainte Religion prêche plus hautement et plus efficacement que par la bouche de ses prédicateurs! — J'ose prédire à nos chères Sœurs de la Sainte-Famille, et en particulier à la digne Sœur Marie Liguory, qui, dans l'œuvre commune, a reçu pour sa part les orphelines Tamoules, ce beau fruit de leur dévouement.—Quand Ceylan aura ainsi produit des prêtres, des religieux et des religieuses, j'y regarderai la Foi comme définitivement établie, et l'Eglise de Ceylan comme complète, ce qu'elle ne sera pas jusque-là.

J'aime à me nourrir de la pensée qu'avec le temps toutes ces grandes choses sortiront de nos Orphelinats de la Sainte-Enfance comme l'arbre de son germe, en quoi cette belle œuvre aura dignement rempli son rôle d'humble auxiliaire de son aînée et maîtresse, la Propagation de la Foi.

Mais poursuivons notre histoire. Je ne puis en marquer que les traits généraux. La vie d'une école chrétienne ne présente rien de bien saillant, les événements y sont rares; c'est le

ruisseau coulant sur le sable, tranquillement, sans bruit ni prétention. Ce qui s'est fait aujourd'hui s'est fait hier et se reproduira encore demain. Le bonheur y est pur et la joie franche ; mais cela se sent, se savoure et échappe à la description. Les seuls jours qui aient vraiment pris dans nos souvenirs une place bien fixe sont ceux des baptêmes, des premières communions, des confirmations. Pour moi comme pour les enfants, le parfum de joie sainte dont ils ont été embaumés ne saurait s'évanouir. Nous comptons déjà dans nos annales sept fêtes de ce genre et quatre-vingt-un enfants baptisés dans les deux Orphelinats. La plupart ont fait leur première communion, quelques-uns ont été confirmés. Tout cela se fait par interstices et s'accorde en récompense de la bonne conduite. Sauf quelques rares exceptions, les enfants qui ont été l'objet de ces précieuses grâces se conduisent d'une manière fort édifiante. La régénération est chez eux complète ; on n'y voit plus rien de l'enfant païen, menteur, insoumis, impudent ; mais l'enfant chrétien, humble, pieux, innocent et joyeux, dont le cœur est le sanctuaire du Saint-Esprit, se peint dans tous leurs traits et toutes leurs actions. Je ne dis pas qu'ils soient sans fautes, non, mais la nature n'est plus la même. Ils semblent porter leur acte de baptême écrit sur leurs personnes.

Nous avons eu aussi à enregistrer des événements d'une couleur plus sombre. Après avoir bravement traversé la période du choléra en 1862, nous eûmes à payer notre tribut à la mort. Nous perdîmes plusieurs de ces chers enfants d'une manière un peu soudaine et inexplicable, mais tous reçurent la grâce du saint Baptême. La mort de quelques-uns fut même tout à fait édifiante, et l'on se souviendra longtemps à Saint-Joseph du petit Denis, qui, pendant quelques jours d'une maladie cruelle, nous étonna et nous édifia tous par sa patience et ses remarques pleines d'un sens et d'une piété tout à fait au-dessus de son âge. Ayant raconté ces traits édifiants dans les *Annales de la Sainte-Enfance*, je ne crois pas devoir y revenir ici [1]. J'ajouterai que quelques-uns de nos enfants ont eu à souf-

[1] Denis était très-jeune, je n'avais remarqué en lui rien qui le distinguât des autres. Il était sage, mais c'est l'habitude d'être sage à Saint-

frir de la part de leurs parents des tracasseries que, vu la tendresse de leur âge, j'appellerais de véritables persécutions; mais ils ont montré dans ces épreuves une force au-dessus

Joseph. Une crise violente et soudaine m'engagea à le baptiser avec quelque hâte; il survécut plusieurs semaines à cette attaque et ces jours furent, pour tout l'Orphelinat, des jours de grâce. Cet enfant ne parlait que du Ciel; il voulait savoir tout ce qui concerne ce séjour de gloire; il faisait quelquefois des remarques qu'on eut à peine attendues d'une âme longtemps exercée à la vie chrétienne. Sa prière était presque continuelle : si on l'appelait, il était sûr qu'il ferait quelque allusion au Ciel; qu'il promettrait de prier pour le Père, pour ses maîtres, pour ses camarades. On lui avait raconté la légende de son saint patron; elle lui avait extraordinairement plu et il la racontait à tous ceux qui le visitaient. Ses parents païens le vinrent voir; ils le plaignaient. *Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre*, dit-il; *moi, je m'en vais voir le bon Dieu, je vais au Ciel; mais c'est vous qu'il faut plaindre d'être les esclaves du démon. Voyons, voulez-vous, maintenant que je vais mourir, me promettre de vous faire chrétiens?* — Et il accompagna son exhortation d'une peinture vive des tourments de l'enfer. Les parents sont ébahis d'entendre de si grandes choses de la bouche d'un enfant, que quelques mois auparavant, ils avaient connu si ignorant, si incapable de rien dire ou de rien penser de sérieux; mais l'Indien est dur; les sentiments religieux ne descendent pas facilement dans son cœur. Les parents de Denis prétextèrent ceci et cela pour se dispenser de se rendre; rien que des raisons charnelles. Alors le pauvre enfant qui, dans sa simplicité, avait cru en avoir assez dit pour amollir le cœur le plus dur, se montre désolé et plein d'une sainte indignation. *Je vous ai dit la vérité*, s'écrie-t-il, *moi, pauvre enfant moribond, que puis-je faire si vous ne voulez pas vous convertir? Je vous attends au jugement de Dieu.* — Et il ne voulut plus leur parler. Le jour où il reçut le Saint Viatique et l'Extrême-Onction, nous eûmes une scène vraiment attendrissante. J'ai assisté bien des moribonds, et même dans ces pays de l'Orient j'ai vu de belles morts; mais mon petit Denis se préparant à sa première et dernière Communion était vraiment beau entre tous. Ses petites prières à Notre-Seigneur pour ses camarades, pour les Pères, pour Monseigneur, pour les associés de la Sainte-Enfance étaient tout à fait touchantes.

Il avait appris que ma croix d'Oblat était indulgenciée pour la bonne mort; bien qu'il eût déjà un crucifix dans une de ses petites mains, il voulut avoir ma croix dans l'autre, *car*, disait-il, *je ne voudrais pas aller en purgatoire*. Jusqu'à sa mort, ses mains n'abandonnèrent guère ce signe de la Rédemption. Enfin, il s'endormit doucement, nous laissant tous pénétrés d'admiration, je dirai même de respect, car il y avait chez lui quelque chose de surnaturel. Où avait-il puisé la connaissance de tant de

de mon attente. J'ai également mentionné quelques traits de ce genre dans des lettres publiées ; je ne m'y arrête donc pas, et j'en viens de suite à faire mention de l'assaut que les protestants jugèrent à propos de nous livrer à cette époque. Ils profitèrent de nos épreuves, et firent entendre que nous maltraitions les enfants, pour ameuter l'opinion contre nous. Des articles remplis de calomnie, et écrits avec une violence puritaine, furent lancés contre moi dans les journaux ; on envoya certains parents païens m'insulter et me faire des scènes extrêmement pénibles ; puis on porta plainte contre moi au magistrat. Le détail de cette intrigue, assez habilement ourdie, n'aurait pas d'intérêt; Dieu me fit la grâce de déjouer les artifices de nos ennemis, et certaines réponses que je publiai fermèrent la bouche à nos adversaires les plus décidés... Dieu veuille leur pardonner de s'être laissé ainsi égarer par leur haine sectaire, jusqu'à chercher à détruire une œuvre qui, au seul point de vue philanthropique, aurait dû leur inspirer, sinon de la sympathie, au moins du respect! Aujourd'hui l'Orphelinat est au-dessus d'attaques de ce genre ; à l'époque où elles furent faites, son existence pouvait en être compromise. Grâce à Dieu nous n'avons eu à déplorer autre chose, sinon l'impression défavorable produite sur le public païen, je dis païen, car les protestants raisonnables, c'est-à-dire la majorité, étaient pour nous, et dont le résultat fut d'empêcher pendant plusieurs mois les parents de nous confier leurs enfants. Cette impression est aujourd'hui complétement effacée. Nous avons atteint le chiffre de quatre-vingt-deux orphelins, y compris cinq orphelins nés catholiques. Indépendamment de ces quatre-vingt-deux orphelins, il y en a sept autres nés de parents catholiques. Ils sont entretenus aux frais de la Mission et ils fréquentent l'école anglaise, sous la direction de nos frères. Nous avons également dans l'établissement de nos sœurs soixante-dix orphelines, dont sept européennes, vingt-quatre

choses que personne ne se rappelait lui avoir dites ? Evidemment, le Saint-Esprit avait été son maître. Nos enfants ne parlent de Denis que comme d'un petit ange qui est au Ciel, et je suis de leur opinion. (*Annales de la Sainte-Enfance*, février, 1864.)

indigènes catholiques et trente-neuf nées de parents païens. Le plus grand nombre de ces dernières ont eu déjà le bonheur de recevoir le baptême.

Dieu, qui, pour le bien de ses enfants, mêle toujours quelques amertumes à leurs joies, et quelques douceurs à leurs épreuves, nous ménageait au sortir de la petite tempête que je viens de raconter, une bien grande consolation. L'agglomération d'un si grand nombre d'enfants dans le jardin déjà occupé de la Mission nous paraissait peu favorable à leur santé; dès le mois de décembre précédent, nous avions fait au Conseil de la Sainte-Enfance la demande d'une allocation extraordinaire pour l'achat d'une belle propriété de la contenance de 14 ares, sise à Colombogam, à une distance d'environ un mille de la maison de la Mission, et sur le bord de la mer, dans une position agréable et salubre : c'est le lieu même d'où je vous écris; « la terre promise » signalée plus haut, et que les libéralités du Conseil nous ont mis à même d'acquérir. La nouvelle de cette allocation généreuse nous arriva à point nommé ; quelques jours plus tard, cette propriété passait aux mains d'un autre acquéreur, avec lequel la transaction eût été moins facile et duquel nous ne pouvions attendre un marché aussi avantageux. Je ne vous fatiguerai pas du récit des intrigues que les ultra-protestants mirent en jeu pour empêcher « les papistes » de faire une aussi belle acquisition pour un établissement dont le parti avait comploté la ruine. Il me suffira de mentionner qu'ayant eu vent de ce qui se tramait contre nous, je déjouai tous ces méchants projets par un petit « coup d'Etat » à ma façon. C'était le dimanche dans l'Octave de la Fête-Dieu, le jour de notre grande et belle procession du Très-Saint Sacrement. J'y avais assisté avec mes enfants; après la cérémonie j'avais prêché; on devait me croire occupé de toute autre chose que de Colombogam, mais une heure ne s'était pas écoulée que j'y étais déjà installé ; et quand le Ministre protestant qui s'était mis à notre encontre me fit dire le lendemain qu'il avait loué la maison, et demanda à s'y établir, je lui répondis froidement que j'étais fort étonné qu'il eût affermé notre propriété sans notre consentement et notre

connaissance. Ce prétexte d'une sous-location convenue, disait-on, avec le locataire qui venait de partir, n'était qu'une ruse; on espérait gagner du temps pour trouver des raisons plausibles de retirer la parole d'honneur qu'on nous avait donnée, et empêcher l'acte de vente de se passer, et nous rendre la somme avancée par nous. Pendant plusieurs jours, je montai pour ainsi dire la garde à Colombogam; je savais que *melior est conditio possidentis*, et que ma présence formerait un obstacle invincible à la réalisation des projets formés contre nous. En effet, après quelques semaines de pourparlers, l'acte fut bien et dûment passé, et nous sommes depuis en possession tranquille.

Depuis notre changement de résidence, la santé de nos chers enfants s'est grandement améliorée, une maison spacieuse, un terrain vaste, nous donnent toutes les facilités d'étendre notre œuvre. Plus de cent orphelins peuvent y être élevés, et y trouver tous les avantages sanitaires qu'on doit rechercher pour une communauté nombreuse. Cet établissement a fait dans le public une impression profonde et éminemment favorable à la cause catholique. Tant que l'Orphelinat était à la Mission, il attirait peu l'attention; aujourd'hui, c'est une institution à part, qui provoque la jalousie de nos ennemis et l'admiration de tous ceux chez lesquels le fanatisme n'a pas étouffé les sentiments de bienveillance naturelle. C'est le Christianisme prêchant par ses œuvres; et dans ce pays étouffé par l'égoïsme et énervé par le sensualisme, il n'y a pas d'apologie plus éloquente.

Pour moi, mon bien-aimé et Révérend Père, j'ai mis dans cette œuvre mon âme, ma vie, mon être tout entier. Reconnaissant envers mes Supérieurs qui me l'ont confiée, je serais, malgré les inquiétudes et les préoccupations incessantes qui en accompagnent l'exécution, le plus heureux des missionnaires, si mes imperfections ne mettaient évidemment un grand obstacle à son progrès; j'ai donc à vous demander, bien-aimé Père Général, et à tous mes Frères, le secours charitable de vos prières, pour moi et pour la nombreuse jeunesse que je dois conduire des portes même de l'enfer à celles du paradis.

Enfin, en terminant, j'oserai vous faire une demande que vous exaucerez, j'en suis bien sûr.

Dans un établissement si grand, il y a une foule de détails qui demandent une surveillance active et constante. Quelque bons que soient les jeunes maîtres indigènes que j'emplois, je ne puis me reposer sur eux de tout cela; l'indigène fait bien lorsqu'il est dirigé; laissé à lui-même, il s'endort ou s'égare. Cependant, avec les nombreuses occupations que j'ai d'ailleurs; avec les luttes que j'ai souvent à soutenir pour la défense des intérêts catholiques, et autres détails d'administration qui m'incombent, je me sens quelquefois accablé... Indépendamment de cette circonstance, je ne puis donner à l'institution les développements industriels que son succès exige, faute de connaissance et d'aptitude personnelles pour ce qui touche aux arts, métiers et travaux manuels; et je ne puis trouver ici que des mercenaires qui se font payer énormément pour des services, ou peu intelligents, ou mal rendus.

Il me faudrait deux frères anglais, qui fussent des *factotum*, ayant une instruction élémentaire suffisante, mais de l'activité, du soin, de l'invention. Ils devraient connaître un ou plusieurs métiers, de manière à les enseigner aux enfants; et de plus, avoir le talent de s'adapter aux circonstances; être enfin des hommes de ressources. Je les désirerais Anglais ou Irlandais, non Français; parce que dans le premier cas, ils pourraient se mettre à l'œuvre dès leur arrivée. Ils apprendraient le tamoul en se jouant, dans leurs rapports avec les enfants, auxquels il serait également avantageux de s'exercer à parler l'anglais. Des frères français, ayant à apprendre deux langues à la fois, ne pourraient se rendre utiles qu'après un temps plus ou moins long, et toutes choses égales d'ailleurs, ne seraient jamais aussi propres à l'œuvre que des « sujets britanniques. »

C'est par cette demande, très-importante au point de vue de notre œuvre, que je termine cette longue lettre, et dans l'espoir de son heureux succès, je me prosterne aux pieds de votre Paternité, en implorant sa bénédiction pour moi et toute ma

jeunesse, et je me dis avec une profonde vénération et un amour tout filial, votre enfant obéissant et dévoué,

Ch. Bonjean, O. M. I.
Missionnaire apostolique.

IV. Rapport sur les écoles de Jaffna [1].

Jaffna, 10 janvier 1864.

Révérendissime et bien-aimé Père,

Me rendant aux désirs de notre vénéré Supérieur, Mgr Séméria, j'ai l'avantage de vous offrir le rapport suivant sur nos opérations éducationnelles dans le Vicariat apostolique de Jaffna.

Je saisis avec empressement cette occasion, mon Très-Révérend Père, pour vous présenter mes profonds sentiments d'affection filiale, d'obéissance et de respect, et demander votre paternelle bénédiction pour celui qui sera toujours, mon Très-Révérend et bien-aimé Père, votre enfant humble et affectionné,

L. C. Mola,
Miss. apost., O. M. I.

Avant-propos. Ce rapport a été rédigé à la hâte, par lambeaux, durant de courts instants de loisir, Sa Grandeur l'ayant promis avant même de m'inviter à l'écrire ; mes chers confrères et lecteurs voudront me pardonner de leur offrir un pareil négligé. Néanmoins, en ce qui concerne la stricte exactitude, je ne réclame aucune excuse. J'ai fait, pour le rendre l'expression de la pure vérité, tous les efforts possibles, la précipitation ne donnant pas le droit de faillir en ce point.

Dans le but d'être scrupuleusement exact, j'ai même pris

[1] Ce rapport, composé en anglais, a été traduit par le R. P. Boisseau. Nous le publions en entier, afin d'offrir à toutes nos Missions des renseignements précieux.

l'étrange résolution d'éviter tous les *loca poetica*, persuadé que la poésie est le plus dangereux ennemi de ces sortes de travaux. C'est une chose facile à qui possède peu le génie poétique. Je n'ignore pas non plus l'analogie qui existe entre les rapports et les vins. Un fort petit nombre peut, sans altération, supporter les voyages, et la plupart d'entre eux doit perdre ou gagner en traversant les mers.

La cause la plus ordinaire des inexactitudes même involontaires dans les rapports vient de ce qu'on envoie souvent les tableaux sans indiquer le jour qui leur convient et qui peut seul leur faire reproduire fidèlement la pensée que l'artiste a voulu rendre. Pour éviter cet inconvénient, j'ai cru bien de faire accompagner leurs tableaux de la muraille qui les soutient. C'est ainsi que dans un article préliminaire, j'ai groupé quelques faits et certaines statistiques qui feront voir le milieu intellectuel dans lequel nos écoles se trouvent placées et les résultats comparés de leur action. Nul, je pense, ne le trouvera superflu.

J'ai été contraint d'émonder sans miséricorde quelques passages, de m'abstenir entièrement de certaines considérations incidentes, de me limiter à de simples faits et d'être aussi concis que possible pour me rendre agréable à mon cher traducteur, qui, pour me détourner de donner à ce rapport les dimensions que j'eusse souhaitées, ne cessait de le menacer du destin réservé à ces infortunés voyageurs qui, tombés aux mains de Procuste, étaient trouvés plus longs que son lit.

De toutes les omissions, celle que je regrette davantage est un article sur la question des secours accordés par le Gouvernement, dont le R. P. Bonjean s'est, dans sa brochure, fait l'éloquent avocat.

Je réduis mon rapport aux chefs suivants :

1° *La civilisation européenne à Ceylan.* — On se représente d'ordinaire Ceylan comme une contrée demi-barbare, ou tout au plus à moitié civilisée : cette dernière expression, ambiguë par elle-même, peut être vraie si l'on entend par là qu'une moitié de la population *ceylanaise* jouit du bienfait de la civilisation, tandis que l'autre demeure toujours à l'état primitif,

encore ne sera-t-il peut-être pas superflu d'ajouter quelques explications nécessaires pour donner au lecteur étranger une idée exacte de la question.

Cette heureuse alliance de la magnanimité romaine et du christianisme que nous appelons civilisation européenne, est chez nous le développement graduel de l'élément intellectuel et moral secondé et ennobli par la religion catholique, tandis que ce que nous nommons quelquefois improprement civilisation ceylanaise n'est au plus qu'une étrangère naturalisée sur son sol, un produit exotique privé de la vigueur et de la souplesse propres aux plantes indigènes. Aussi ai-je pour cette raison intitulé cet article : La Civilisation à Ceylan *et non* la Civilisation ceylanaise.

L'Europe et l'Inde ne diffèrent guère moins par leur antiquité que par la couleur de leurs habitants; et si les Ceylanais avaient une civilisation propre, elle différerait du tout au tout de celle d'Europe. Leur histoire ancienne offre à peine quelques exemples de vraie grandeur, et vainement chercherait-on parmi leurs héros antiques les Régulus, les Horatius Coclès, les Mucius Scévola, les Scipion, les Lucrèce et les Clélie. Ce qu'ils ont possédé de vertu était, si je puis dire, d'un niveau inférieur, d'où il suit que l'on doit s'attendre à y trouver la civilisation européenne avec ses arts, ses sciences et ses institutions, comme l'étrangère loin du foyer naturel. Tout cela n'a point encore enrichi le cœur et grandi le caractère de la nation. Ici, un homme savant (et les villes en comptent plusieurs) n'est jamais un homme modeste, très-rarement un homme supérieur. A part un fort petit nombre d'honorables exceptions, les érudits à Ceylan sont d'ordinaire de pusillanimes astucieux, d'une insupportable suffisance, désavouant le plus souvent par leurs actes les principes moraux qu'ils professent de bouche.

Ce n'est pas le seul obstacle qui entrave ici le progrès de la civilisation. Comme toute importation étrangère, celle-ci doit se frayer une voie de la circonférence au centre par de rares et étroits sentiers, au lieu de projeter ses rayons du centre à la circonférence. De là vient que, pendant que les villes et les

confins peuvent être regardés comme jouissant de la civilisation, au moins en ce qui concerne la culture purement intellectuelle, l'intérieur de l'île est encore comparativement à l'état d'enfance. Parmi les habitants de la plaine de *Vanny*, le nombre des illettrés l'emporte peut-être sur celui des lettrés ; parmi les montagnards de *Kandy*, une personne qui sait lire est presque une rareté, et même les *Védas*, dispersés dans les forêts de *Bintenne*, égalent à peine les insulaires de l'Océanie.

Il me reste à signaler une autre circonstance qui réagit d'une façon funeste sur le développement de la civilisation, même au sein des cités. En Europe, les rapports de l'homme et de la femme sont toujours tels, que cette dernière trouve, dans l'amour et la déférence que lui rend le premier, une large indemnité à la soumission qu'elle lui doit; mais ici un amour pur et chevaleresque est chose que n'offrent ni l'histoire du passé ni les coutumes actuelles de l'Asie. Le respect pour la femme est une absurdité aux oreilles d'un pur Asiatique, et là où n'ont pas encore pénétré les idées européennes, la femme n'est considérée que comme un objet de commodité, que l'on pourra priser comme l'on prise ce qui favorise les basses passions, mais que l'on n'affectionnera pas. La mère elle-même n'est pas recommandée au respect des enfants ; de là, de sérieux obstacles à l'introduction des écoles de filles à Ceylan, et si, en ce moment, quelques-unes sont florissantes dans cette île, toujours doit-on avouer que l'éducation de la femme est loin encore d'avoir atteint le développement dont jouissent les contrées civilisées.

Je me suis, jusqu'à présent, efforcé d'offrir avec une scrupuleuse exactitude une légère esquisse de la forme et des limites de la civilisation que j'ai accordée aux villes de Ceylan ; j'ai maintenant à présenter au lecteur des faits et quelques chiffres qui démontreront, sans la possibilité d'un seul doute, que les habitants de nos principales cités, telles que Colombo, Kandy, Jaffna, Galle, Trincomalie, Manaar, Batticaloa, etc., ne peuvent être autrement que civilisés.

L'éducation n'est pas ici un monopole : le gouvernement, les sectes religieuses et les catégories sociales de la nation ri-

valisent de concert à l'accroissement de ses intérêts. En 1832, le gouvernement, ayant senti la nécessité d'établir des écoles sur un plan amélioré, résolut d'instituer et de fait établit, la même année, une Commission dont l'unique objet était d'élaborer et d'émettre un système perfectionné pour le développement des écoles ; de là naquit l'Académie de Colombo. Cette Commission, néanmoins, dura peu : deux ans plus tard, en 1834, elle était supprimée, et une autre prit sa place. Cette dernière était destinée à poursuivre la même œuvre sur une plus large échelle, et pour cela elle fut investie de plus grands pouvoirs. Elle a continué jusqu'à ce jour son œuvre civilisatrice sous le titre de : *Commission centrale des Ecoles pour l'éducation de la population de Ceylan.* Les sommes votées par le gouvernement pour l'éducation étaient mises à sa disposition, dans le but de fonder et de soutenir des écoles supérieures dans les principales localités.

La Commission centrale des écoles se compose « de neuf membres au plus, dont ordinairement trois doivent appartenir au clergé de l'Eglise d'Angleterre, plus un ministre presbytérien, un prêtre catholique romain et un laïque, avec un secrétaire et un inspecteur sous leurs ordres. »

Dans le cours de l'année 1846, un Sous-Comité d'éducation était organisé dans les provinces avec ordre de se conformer, autant que possible, aux principes et aux règlements de la Commission centrale (*Report* 2, p. 23).

Il serait étranger à mon but d'énumérer ici les attributions de la Commission centrale des écoles. Qu'il me suffise de dire que, depuis son origine, elle a été secourue par des fonds, tels que les nécessitaient les exigences du moment, et que, durant ces dernières années, une somme de 16,000 livres sterling, représentant une valeur de 400,000 francs, a été annuellement votée par le gouvernement et mise à sa disposition. Proportionnellement aux revenus respectifs, c'est plus qu'on accorde pour le même objet en Angleterre et aux Indes.

Voici, d'après un extrait du deuxième rapport de la Commission, une statistique abrégée de ses opérations :

Au mois de décembre 1862, on comptait à Ceylan :

109 écoles du gouvernement fréquentées par (élèves). . .	5,518
18 écoles aidées par le gouvernement.	1,424
4 écoles d'orphelins[1].	150
15 écoles pour les enfants de militaires.	822
309 écoles libres.	12,087
784 écoles privées.	5,508

Total : 1,239 écoles et 25,509 élèves.

Vers la fin de l'année 1860, alors que nulle épidémie ne venait arrêter le concours des élèves, leur nombre s'élevait à 28,951, et si nous y ajoutons le chiffre de 2,340 pour ceux qui fréquentent 390 écoles libres, dont la statistique ne se trouve pas ci-dessus, nous aurons un total général de 31,291 élèves fréquentant les écoles.

Toutefois, le gouvernement n'est ni le plus libéral, ni le plus zélé promoteur de l'éducation à Ceylan. S'il m'était donné de produire le chiffre des revenus alloués aux écoles, par les différentes missions protestantes, je suis sûr que le total annuel excéderait de beaucoup la somme que le gouvernement vote chaque année pour le même motif. La Commission elle-même n'a jamais hésité à reconnaître que les écoles placées sous la surveillance des missionnaires protestants, quelle que soit leur dénomination, sont dans un état plus florissant que les siennes, et que, pour des raisons bien connues, celles-ci n'osent entrer en parallèle avec celles-là.

Au village de Cotta, l'église des missionnaires protestants a, depuis plusieurs années, fondé une *Institution chrétienne*, dans laquelle un certain nombre d'étudiants, choisis dans la jeunesse cingalaise et malabare, se livre à l'étude de la théologie, de l'hébreu, du grec, du latin et de l'anglais. Ne possédant aucun de leurs rapports, il m'est impossible d'entrer dans des détails statistiques. Je puis seulement avouer confidentiellement que l'on y travaille avec beaucoup de succès

[1] J'ai pris la liberté d'ajouter au rapport, en y joignant comme ne faisant qu'un, les deux orphelinats de Saint-Joseph et de la Sainte-Famille.

au profit de l'éducation séculière, et, par malheur, beaucoup trop aussi au détriment de la foi catholique. Elle possède une presse qui sans cesse fonctionne, et d'où sortent incessamment des brochures et des pamphlets en langue cingalaise et anglaise.

En nous rapprochant de Jaffna, qui est la portion qui nous est échue, nous rencontrons, à environ cinq milles de cette ville, un établissement central de Missionnaires américains, véritable curiosité protestante. Là, sous le même toit, habitent des ministres de diverses dénominations, prêchant *le repentir des péchés* et la foi en Jésus-Christ, comme moyen de justification et unique voie de salut, et différant de leurs confrères d'Angleterre par leur genre de vie simple et même austère. Ils arrivèrent à Ceylan en 1815. L'extrait qu'on va lire, et où se trouvent mentionnés les efforts faits par la mission américaine au profit de l'éducation, est tiré du rapport adressé en 1848, par lord Torrington, au gouvernement.

« Depuis leur arrivée à Ceylan, les susdits missionnaires ont dépensé, pour l'éducation, plus de 100,000 livres sterling, c'est-à-dire 2,500,000 francs, recueillis, aux Etats-Unis, à l'aide de souscriptions volontaires, et ont vu leurs écoles fréquentées par 93,000 enfants de l'un et de l'autre sexe, qui, pendant un temps plus ou moins long, y sont venus puiser l'instruction, de telle sorte que, tous les quatre ans, époque requise en moyenne pour l'achèvement des études, près de 25,000 individus ont reçu là une éducation dont ils sont redevables à ces étrangers.

« Outre de nombreuses écoles externes ouvertes tant aux Anglais qu'aux Tamouls, la Mission américaine a de plus fondé de spacieux pensionnats pour les garçons et les filles, et où les élèves, entièrement à sa charge, résident sous le même toit, et reçoivent un admirable perfectionnement moral, complément nécessaire à l'instruction scolaire. Les effets de ce système sur le peuple en général, et par-dessus tout, l'influence et l'exemple des jeunes personnes qui ont reçu leur éducation dans ce remarquable établissement, exercent la plus heureuse influence sur l'esprit de la société, et tendent à in-

troduire chaque jour une notable amélioration dans les habitudes domestiques de la nation.

« Un collége tamoul a pareillement été fondé à Batticotta. On y admet, comme internes, ceux qui se sont le plus signalés dans les écoles élémentaires, afin de les initier aux plus hauts enseignements de la littérature, des sciences et de la religion. Depuis son origine, en 1823, 570 étudiants ont été admis dans cet excellent séminaire, pour de là être en majorité mis au service du gouvernement, et envoyés, comme officiers natifs, dans les postes publics de la province du Nord.

« Cet établissement a, en outre, secondé ces excellentes opérations à l'aide d'une presse, dont la Mission s'est, depuis l'année 1833, occupée avec la plus grande activité, et qui fournit journellement de l'emploi à 82 individus qui ont reçu là leur éducation, et auxquels on confie ensuite de lucratifs emplois. De cette presse sortent annuellement plus de 50,000 volumes, la plupart classiques, de telle sorte que, depuis la fin de l'année 1846, près de 470,580 volumes, contenant plus de 134 millions de pages, ont été imprimés dans ce seul établissement. »

Voici, extrait du dix-huitième rapport de la Commission centrale, le programme d'études suivi dans les écoles du gouvernement, et le sujet de l'examen que doivent subir les instituteurs :

I. *Langues*. — 1° Anglais. — On requiert une connaissance exacte de cette langue, et des principaux passages de ses meilleurs écrivains, comme Shakspeare, Milton, Bacon, Addison, Hume, Johnson, Burke, Macaulay. — 2° Tamoul ; — 3° Cingalais ; — 4° Latin ; — 5° Grec.

II. *Philosophie morale*. — Mackintosh, avec la préface de Whewell et les Eléments de la morale (par le même).

III. *Mathématiques*. — Arithmétique et arpentage. — Algèbre jusqu'aux équations quadratiques inclusivement. — Euclide, du livre I à VI, et le livre XI, de la première proposition à la vingt et unième. — Trigonométrie plane. — Le Compendium de Snowball.

IV. *Histoire*. — L'Histoire d'Angleterre et des colonies bri-

tanniques, par Chepmell. — Cours d'histoire (1re série). — L'Histoire de l'Inde, par Macfarlane ou Murray. — Esquisse d'histoire moderne et d'histoire ancienne.

V. *Géographie*. — La Géographie générale de Cornwall, ou l'Epitome géographique de la Commission irlandaise, par Guyot. — La Géographie de la Société nationale, ou la Géographie physique de Hughes.

VI. *Astronomie*. — Esquisse populaire.

VII. Histoire et chronologie de la narration biblique.

VIII. Théorie de l'enseignement et de la tenue des écoles. — De l'Education, par Tates. — Théorie de l'enseignement.

En donnant la liste de ces ouvrages, je me suis simplement proposé d'offrir un aperçu du programme requis pour le certificat de la première classe.

Dans les écoles des Missionnaires protestants, le programme des connaissances requises est souvent plus étendu encore que celui que nous venons de présenter. Les uns et les autres s'efforcent, dans leur système de prosélytisme, d'élever le niveau de l'éducation à un degré qui puisse lui gagner la supériorité du nombre.

Indépendamment des établissements des Missionnaires de l'Eglise anglicane, le personnel au service des diverses sectes protestantes est composé comme il suit :

1° Le Collége américain : 13 Ministres et 22 Catéchistes ;

2° L'Eglise de la Société des Missionnaires : 14 Ministres, 35 Catéchistes ;

3° La Propagation de la Société biblique : 19 Ministres, 17 Catéchistes ;

4° La Société des Missionnaires Wesleyens : 28 Ministres, 17 Catéchistes ;

5° La Société des Missionnaires Baptistes : 5 Ministres, 11 Catéchistes.

Ici, on ne manque pas non plus de ces stimulants qui grandissent l'émulation de la jeunesse d'Europe. Des prix annuels dus à des dons particuliers sont décernés aux élèves qui se sont le plus distingués dans l'étude des mathématiques, des

langues latine et grecque, ce qui donne, chaque année, lieu à des concours présidés par des députés.

Je ne puis, non plus, me dispenser de mentionner ici certaines autres sources fécondes d'éducation, qui, bien que hors du territoire de Ceylan, ne laissent pas de coopérer efficacement à cette œuvre. Je veux parler des Universités de Calcutta, de Madras et de Bombay, où, dans la première surtout, une jeunesse d'élite s'en va fréquenter les écoles de médecine aux frais du gouvernement, et dans laquelle l'Evêque anglican de Colombo envoie à ses charges les candidats qu'il destine au clergé. Quant aux Européens, ou semi-Européens doués de fortune, ils préfèrent, pour plusieurs raisons, envoyer leurs enfants aux Universités d'Oxford, de Cambridge ou d'Edimbourg, pour en former l'élite de nos magistrats, de nos légistes ou de nos médecins.

Avec autant et de si puissants agents de civilisation, on ne s'étonnera plus de ce qu'à Ceylan, à la fois favorisée de la nature et des bonnes grâces de Sa Majesté Britannique, le peuple chez qui s'est, pendant de longues années, révélé de tels foyers de lumières, ait atteint un degré de culture qui le mette à même de soutenir avec honneur, et quelquefois avec supériorité, le parallèle avec nos cités de second ordre.

Déjà de puissants principes de vitalité publique se sont fait sentir dans les luttes électorales, même avant que les lois aient investi le peuple du pouvoir constitutionnel. L'opinion publique a commencé à régner et à se manifester par la presse; toutes et chacune des catégories politiques ou religieuses ont confié aux journaux le soin d'exposer leurs vues et leurs projets aux regards du public. Le gouvernement a une Gazette officielle. Les trois principaux partis politiques ont chacun une Feuille chargée d'émettre leurs manières de voir sur la religion, la politique ou la littérature. Chaque secte protestante a une ou plusieurs feuilles où paraissent leurs élucubrations en matière religieuse. Les protestants natifs ont une presse et des papiers périodiques, ainsi que les Boudhistes et les Hindous. Les catholiques du Vicariat de Colombo ont, à leur tour, édité le *Rising-Sun;* peut-être sommes-nous le seul corps

politico-religieux qui n'en ayons point, quoique supérieurs en nombre à plusieurs des catégories ci-dessus indiquées, et occupant une partie de l'île où l'éducation a le plus pénétré dans les masses. (Ceylan, p. 144.)

Je m'arrête sur cette matière et laisse parler les faits et les chiffres que je viens d'exposer. J'aurais pu être plus complet. J'ai pu omettre, mais je n'ai rien exagéré. Telle est l'atmosphère intellectuelle dans laquelle nous vivons. Telles sont les institutions avec lesquelles nous avons à rivaliser, sous peine de perdre l'élite de notre jeunesse. Telle est la hauteur à laquelle nous devons nous élever et nous maintenir, si, comme il sied, nous désirons marcher en tête du mouvement de la civilisation.

2° *Coup d'œil sur l'histoire de l'éducation catholique à Ceylan.* — Ce rapport étant le premier qui ait traité de l'éducation catholique à Ceylan, il m'a semblé qu'on ne trouverait pas superflu de donner au lecteur un rapide aperçu des phases qu'elle a eues à subir avant d'arriver à l'état actuel, et de jeter un regard rétrospectif sur sa marche sous le gouvernement des Portugais et des Hollandais. Le passé étant une garantie pour l'avenir, ce plan aura l'avantage de faire ressortir les espérances que nos chrétiens natifs entretiennent à cet égard.

Ce fut à une époque de gloire et de grandeur que le Portugal eut à exercer sa domination sur la province maritime de Ceylan, et si l'on doit juger de son influence civilisatrice ici, par les monuments d'architecture, les forteresses et les temples qu'elle y a laissés, par les livres qui en restent et la profonde affection que sa langue et ses mœurs se sont conservée dans le cœur des natifs, en dépit des efforts de la jalousie hollandaise, désireuse d'effacer de la mémoire du peuple les heureux souvenirs de la domination portugaise, nous devons admettre que cette héroïque nation s'est magnanimement acquittée de sa tâche vis-à-vis de l'Eglise et de la civilisation.

La province de Jaffna y comptait à elle seule trente belles églises, dont les blanches tours s'élançaient de sombres et épais massifs de palmiers et de cocotiers, doux oasis de paix, de bonheur et de civilisation, où le peuple, oubliant l'inéga-

lité de castes, venait, de concert, adorer le Seigneur. Chaque église de village ou du moindre hameau avait invariablement un presbytère adjacent et une école qui y était attenante.

Plus de quarante Missionnaires, Franciscains, Dominicains et Jésuites, travaillaient de concert à satisfaire aux besoins spirituels et à l'éducation du peuple.

Au côté ouest de la ville, les Jésuites fondèrent, près de leur résidence, un collége pour l'éducation supérieure, pendant qu'à l'extrémité opposée, peut-être à l'endroit qu'occupe aujourd'hui la cathédrale, s'élevaient une église et un couvent de Frères Prêcheurs.

Comme il a été dit que chaque église paroissiale avait une école qui lui était annexée, le nombre des premières nous donnera le chiffre des secondes hors de Jaffna.

Mission	de Waligamme.	14 églises,	14 écoles.
—	de Patchalapally	3	3
—	de Wadamoratchy	5	5
—	de Tenmoratchy	3	3
—	de Manar	7	7
—	de Vannry	7	7

Dans chacune des îles voisines se trouvaient aussi certainement alors comme aujourd'hui plusieurs autres Ecoles privées, dispersées çà et là pour la commodité de ceux qui vivaient loin des Ecoles paroissiales. Ces chiffres parlent d'eux-mêmes. Tous les autres mémoires et publications de ce temps ont été anéantis par les Hollandais, successeurs des Portugais, en 1640, époque où l'abomination de la désolation s'introduisit dans le Lieu Saint.

Le gouvernement hollandais n'avait pas plutôt pris possession des provinces maritimes de Ceylan, qu'un de leurs premiers soins fut de bannir tous les Prêtres catholiques, de s'emparer de toutes les Eglises, de spolier les Couvents, de tenter enfin tous les efforts pour l'anéantissement de la Religion catholique, afin d'y substituer leur doctrine. Quelques-unes de leurs ordonnances persécutrices nous ont été conservées ; la plus ancienne qui me soit tombée entre les mains

porte la date du 19 septembre 1658. Elle défend, sous peine de mort, d'accueillir et de fournir un refuge à tout Prêtre catholique..., et quand, plus tard, le gouvernement venait à apprendre qu'au mépris de sa défense certains Prêtres dévoués, bravant tout danger et faisant volontiers le sacrifice de leur vie, avaient pénétré dans l'île à l'aide de déguisements... et du territoire indépendant du roi de Kandy, s'étaient avancés dans les villes de sa domination pour administrer aux Catholiques les secours de la Religion, une seconde loi, datée du 11 janvier 1715, était publiée et prohibait toute réunion publique ou privée de Fidèles, sous peine de 100 dollars pour la première infraction, de 200 pour la seconde et de châtiments arbitraires pour la troisième. Enfin une autre ordonnance du 8 août 1718 faisait aux Catholiques un crime sujet à la pénalité des lois, de se présenter, eux ou leurs enfants, aux Prêtres catholiques pour en recevoir le baptême; de telle sorte que lorsqu'en 1690 le vénérable Joseph Vaz, de l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri, vint de Goa débarquer à Jaffna, sous les haillons d'un pauvre mendiant, il y trouva l'Eglise réduite par la persécution au plus misérable degré d'abaissement.

Ce que fit l'homme de Dieu avec ses compagnons et ses successeurs pour la cause de l'éducation, c'est ce qu'il me serait difficile de constater d'après les mémoires catholiques. Il paraît seulement, d'après une nouvelle loi de proscription, qu'ils s'acquittèrent avec zèle de cette œuvre. Leur conduite, en établissant secrètement pour la jeunesse des Ecoles dans les localités les plus reculées, et même publiquement dans les cités principales, alors que semblait se calmer la fureur de la persécution, fut, par une notification datée du 4 juin 1786, déclarée en opposition directe avec la loi, et leurs établissements condamnés à être immédiatement fermés, avec défense à toute Ecole romaine de s'établir désormais dans les cités principales aussi bien que dans l'intérieur de l'île, sous peine aux délinquants d'être punis des travaux forcés.

Ce dernier édit n'eut d'autre résultat que d'engager les Missionnaires à éviter pour l'heure de se montrer au grand jour, mais ne découragea pas ces intrépides champions que dévorait

le feu de la charité et le désir de propager le flambeau de la civilisation, et là où leurs voix ne pouvaient pénétrer, leurs savantes et pieuses publications, écrites sur des feuilles de palmier, et de nos jours encore lues avec respect dans la famille et dans les Eglises, allaient les remplacer.

Quand, en l'année 1796, cette possession hollandaise passa aux mains des Anglais, toutes les lois pénales contre les Catholiques, aussi bien que contre les païens, cessèrent d'être en vigueur et furent finalement abrogées dix ans plus tard, en même temps que des Ecoles populaires se fondaient immédiatement dans chaque village chrétien. Je ne suis pas à même de porter un jugement sur l'influence qu'elles ont exercée.

Avec la cessation des hostilités religieuses, qui avaient criblé les Catholiques comme le blé, cessa aussi le concours des Apôtres-Martyrs, et les successeurs des Joseph Vaz, des Menèzes, des Carvalhos, des Consalvi et des Patchecos n'eurent pas toujours ce qui avait distingué leurs devanciers. — Je me rapproche de nos temps...

L'infériorité que je viens de signaler semble être devenue plus apparente vers l'an 1835, alors que toutes les propriétés ecclésiastiques étaient spoliées, les ordres religieux supprimés sur tout le territoire de l'ancienne domination portugaise, et que leurs couvents et leurs terres étaient confisqués au profit du trésor. Comme conséquence, les Oratoriens de Goa se virent privés des moyens de former leurs novices aux connaissances théologiques et religieuses qui avaient si éminemment distingué leurs prédécesseurs. C'est un aveu que j'ai recueilli de leurs lèvres... Ces nouveaux ouvriers manquaient de données théologiques et se trouvaient tout à fait dépourvus des connaissances séculières, et comme suite naturelle de cet état de choses, l'éducation de la jeunesse se trouvant négligée, la Communauté catholique retomba de nouveau au plus bas degré de la hiérarchie sociale.

Sensibles à un tel abaissement, les Catholiques poussèrent un cri de détresse et convièrent leurs Missionnaires à guérir un tel mal. Leurs demandes étant demeurées sans effet, ils

exposèrent leurs anxiétés au Père commun des Fidèles, le priant respectueusement d'envoyer d'Angleterre ou de quelque autre contrée d'Europe des ouvriers à leur secours.

Accédant à leurs demandes réitérées, le Saint-Père, après un appel infructueux pour engager des Missionnaires de la Grande-Bretagne à venir entretenir ce champ, envoya enfin le R. P. O. Bettachini, Italien, de l'ordre de Saint-Philippe, qui, quelques années plus tard, était sacré Evêque de Torona et donné comme coadjuteur à Mgr Musulce, avec droit de succession. Peu de temps après, l'île était divisée en deux Vicariats. Mgr Bettachini, ardent à l'œuvre de l'éducation, établit des Ecoles anglaises dans le Vicariat récemment érigé de Jaffna. Avec quel succès ? c'est ce qui nous reste à examiner.

3° *Situation présente.* — Les progrès de notre Ecole anglaise de garçons ont été lents et assez sérieusement entravés. Ce me serait une tâche difficile et sans grand profit de la suivre dans toutes les phases qu'elle a eues à subir durant ces quatorze dernières années ; peut-être manquait-on des moyens de la rendre ce qu'elle devait être. Le public a quelquefois exprimé assez haut son mécontentement ; pour le calmer, bien des promesses, qui toujours ont dû échouer, ont été faites. Cent fois ces conditions d'existence ont eu à subir quelque nouveau tempérament, sans que l'on prît jamais le moyen le plus efficace d'assurer son succès.

Après tant de mécomptes, le public dut conclure finalement que nous étions incapables d'introduire une direction meilleure, et aujourd'hui même, où presque tous les éléments nécessaires pour la faire marcher de pair avec tout autre établissement de Jaffna se trouvent à notre disposition, ce n'est que lentement que nous pourrons reconquérir l'estime et la confiance publiques.

Ce fut assurément une heureuse pensée qui inspira d'y placer comme maîtres de nos frères venus d'Angleterre, et de leur confier cet établissement ; non moins heureuse fut celle qui porta Sa Grandeur Mgr Semeria à se rendre personnellement dans la Grande-Bretagne pour y faire elle-même son choix.

Quand, encore simple Missionnaire apostolique séculier et membre du Sous-Comité d'éducation de la province du Nord, je fus pour la première fois chargé, durant trois années consécutives, de l'Ecole catholique de Jaffna, l'on me crut (quoique, en réalité, j'ignore pourquoi) apte à remplir cet emploi. Je suis loin, en vérité, de partager cette opinion; néanmoins, je me suis permis de l'émettre, puisqu'après mon Oblation elle motiva mon rappel à ce même poste. Il valait mieux assurément avoir un Missionnaire pour la surveillance de l'Ecole que de n'en avoir point, et, malgré mon incapacité, ma position ici n'a point été sans produire quelques fruits.

Mais le renouvellement de notre Ecole était surtout espéré de l'enseignement que devaient fournir nos frères d'Angleterre. Aussi quand, vers la fin de l'année 1860, on vit glisser sur les flots du canal de Jaffna le navire qui portait deux de ces frères, l'attente publique grandit. Les chers Frères Brown et Byrne étaient accueillis comme les bienvenus par la multitude anxieuse, qui, l'œil ouvert, suivait et étudiait de la tête aux pieds leurs gestes et leur allure. Hélas! ni l'un ni l'autre n'avaient eu l'avantage de fréquenter quelques établissements d'éducation en Angleterre, comme Sa Grandeur, et nous tous l'espérions; et tous les deux portaient empreintes sur leurs traits les traces de longues et sérieuses indispositions, dont le dernier allait bientôt être victime. Quant au Frère Brown, après avoir quelques années fourni à l'Ecole le bienfait de soins souvent entravés par la souffrance, il se voit désormais incapable de lui prêter son concours.

Quoi qu'il en fût, nous cherchâmes à en tirer le meilleur parti. Ils étaient blancs, Européens, Religieux et, par-dessus tout, enfants de la Grande-Bretagne... Ce qu'ils savaient, ils pouvaient le produire; ce qu'ils ignoraient, ils pouvaient le dissimuler par un silence prudent, indice quelquefois de longs traits puisés aux sources de la science... La surface unie des flots cache souvent des abîmes.

Peu de temps après leur arrivée, Sa Grandeur Mgr Bonnand, Vicaire apostolique de Pondichéry, et Visiteur apostolique de toutes les Indes orientales, était arrivé pour visiter notre Vica-

riat. De là occasion était prise pour leur solennelle installation. Le rapport suivant, qui fut alors rédigé et inséré au Mémorandum de l'Ecole, contient sur l'état antérieur de cet établissement quelques particularités que j'ai cru devoir omettre précédemment pour ne pas m'exposer à des redites.

INAUGURATION DE L'ÉCOLE CATHOLIQUE ROMAINE DE JAFFNA.

Le 16 février de l'année 1860 a été pour nos Ecoles catholiques un jour d'un heureux présage. Profitant du séjour officiel de Sa Grandeur Mgr Bonnand, Evêque de Drusipare, à Jaffna, Mgr Semeria désira le faire présider, comme représentant du Saint-Siége, à la cérémonie par laquelle devait être inaugurée notre Ecole anglaise, qui, par l'arrivée récente de nos Frères, allait, comme le Phénix de la fable, recouvrer une nouvelle jeunesse.

Le vénérable Prélat se rendit gracieusement à la proposition. Les salles, les classes et l'entrée avaient été décorées avec goût par les élèves eux-mêmes, au moyen de guirlandes et de festons, qui se mariaient gracieusement au feuillage du palmier et aux grappes de coco disposées avec art. Dans la pièce principale s'élevait une plate-forme pour recevoir les fauteuils destinés à Leurs Grandeurs. A l'heure fixée (sept heures et demie du matin), le cortége quittait l'Evêché pour se rendre à la Cathédrale, et de là à l'Ecole, où Sa Grandeur Mgr de Drusipare, revêtu des habits pontificaux, procéda à la bénédiction de l'établissement, escorté de Sa Grandeur Mgr d'Olympia. La cérémonie religieuse achevée, Leurs Grandeurs se rendirent à la salle de réception, pour y prendre leurs places au milieu du Clergé, des Frères, des maîtres et des élèves, et de quelques invités debout ou assis autour de la plate-forme. Le reste du peuple occupait les portiques. C'est alors que le R. P. Mola, directeur de l'Etablissement, se leva et lut le discours suivant :

« Messeigneurs, Messieurs,

« Il fut un temps où les Catholiques de ce Vicariat n'avaient pas d'Ecole anglaise, et où notre jeunesse, hélas ! trop avide

d'une éducation séculière et des avantages matériels qu'elle procure, s'en allait frapper à la porte d'établissements anti-catholiques, où, avec les rudiments de la langue anglaise et les éléments des sciences séculières, elle puisait les vues, les préjugés et les erreurs du protestantisme. Triste état de choses, qui, chez plusieurs, occasionna le naufrage de leur foi, et ne laissa chez d'autres, de leur antique Religion, que le titre de chrétien. Ceux-ci ne sont pas de ceux qui consolent l'Eglise; leurs cœurs étaient sevrés du sein maternel, et peu, très-peu d'entre eux lui demeurèrent fidèles.

« Quand, en 1849, on fit pour la première fois l'essai d'un établissement d'Ecole anglaise, nous eûmes à rencontrer et à vaincre de formidables obstacles et des difficultés telles, que prétendre les surmonter paraissait chimérique. Les ressources pécuniaires du Vicariat ne suffisaient pas à une telle entreprise, et d'autres besoins également pressants absorbaient par ailleurs le peu qu'il possédait. Nous ne pouvions trouver de maîtres catholiques à la hauteur de la position, ce qui nous obligea même quelque temps à demander le concours de maîtres païens et protestants. Nous ne pouvions nous procurer de livres catholiques qu'avec une extrême difficulté, et jamais en nombre suffisant pour satisfaire aux demandes. Durant quelques années, nous avons eu à subir la privation presque absolue de toutes les choses requises pour une école. Un maître ou deux seulement pour cinq à six classes, et qui n'avaient encore ni le zèle ni la capacité désirables. Aucune uniformité de livres dans les classes, de sorte que le temps qu'un maître consacrait à un élève se trouvait entièrement perdu pour les autres. Les classes étaient privées de tous les instruments au moyen desquels eussent pu être complétés les enseignements fournis par le zèle diligent des derniers maîtres, auxquels, en ce jour de séparation, je dois un juste tribut de gratitude, d'éloges et de remercîments.

« Cette Ecole néanmoins, telle qu'elle était, nonobstant le manque de tout ce qui peut faire fleurir un établissement de ce genre, a produit d'heureux fruits, sinon de science, du moins en empêchant une nombreuse jeunesse de fréquenter

les écoles protestantes, au péril évident de ses principes et de sa foi, qui, encore qu'elle ne disparût pas de chez tous, était pourtant rendue chez plusieurs méfiante et rebelle aux lois de l'Eglise. . . . .

« ... Désormais vont cesser d'exister les prétextes pour recourir à ces sources empoisonnées d'éducation. Nous serons, à l'avenir, en mesure de fournir à la jeunesse une bonne, substantielle et catholique éducation élémentaire, avec tous les compléments ordinaires dans un établissement largement pourvu. L'école récemment construite, avec les entourages déjà suffisants, va recevoir des additions appropriées à de futurs besoins. La bibliothèque, fournie des meilleurs classiques catholiques, qui seront livrés à des prix réduits, des instruments et appareils destinés à élucider les lois de la physique sont attendus d'Europe. Au lieu d'un seul maître pour deux ou trois classes, nous en aurons maintenant un pour chacune. Une salutaire discipline pour la bonne direction de l'établissement va être mise en vigueur. Les deux maîtres, venus l'un et l'autre du Royaume-Uni, vont en prendre la charge sous la haute direction de l'ancien surintendant, dont les travaux se trouveront notablement allégés par l'expérience des nouveaux arrivés. Ces Frères ont l'avantage d'être Religieux, c'est-à-dire qu'ils se sont voués à Dieu comme le Missionnaire apostolique, et agissent sous la même impulsion surnaturelle, qui est l'amour de Dieu et du prochain. Comme le Missionnaire, ils ont brisé les liens de la chair et du sang, pour pouvoir, sans obstacle, se livrer de tout cœur à l'œuvre qui les attend. En retour de leurs patients labeurs, ils n'ambitionnent de leurs élèves que la dette d'amour que sait payer un cœur affectueux et reconnaissant. C'est au cœur qu'ils feront surtout appel, sachant que le terme le plus élevé d'une vraie éducation est moins encore d'inculquer la science que de façonner le cœur de la jeunesse sur celui de Dieu même...

« Je termine en bénissant le Seigneur de nous avoir, à l'heure où vont enfin se réaliser nos vœux de longues années, et où commence à renaître au fond de nos cœurs une timide mais profonde espérance, envoyé l'Ange protecteur de Drusiparo

pour présider à cette inauguration. Députée par le Saint-Siége pour la visite de tous les Vicariats de l'Inde orientale, Sa Grandeur, dont les pas ne sont marqués que par des bienfaits, a daigné, en finissant la visite de celui-ci, nous accorder, après bien d'autres faveurs que nous ont values sa présence, celle de bénir et d'inaugurer nos Ecoles. Gracieuse condescendance qui sera pour elles un gage de succès et de grâces célestes. Permettez-moi, Monseigneur, d'offrir à Votre Grandeur, au nom de notre bien-aimé et Révérendissime Supérieur et Père, Mgr Séméria, au nom de tous les Révérends Pères Missionnaires apostoliques, aux noms de tous les maîtres et élèves de cette Ecole et de tous les Fidèles de ce Vicariat, l'expression la plus sincère de notre profonde et éternelle gratitude. »

La lecture du discours achevée, les deux nouveaux Frères et les trois moniteurs s'avancèrent et, agenouillés devant Sa Grandeur Mgr de Drusipare, lui demandèrent sa bénédiction, qu'elle leur accorda, en l'accompagnant de quelques paroles courtes, mais pleines de souhaits et d'encouragement, et durant lesquelles la physionomie du vénérable Prélat rayonnait d'amour et de bonheur. Quand il eut cessé de parler, Mgr Séméria termina par une paternelle exhortation aux maîtres : « Le champ, disait Sa Grandeur, qui s'offrait à eux et qu'ils allaient arroser de leurs sueurs était large et riche d'espérances, et leurs travaux allaient égaler leurs désirs ; leur tâche était d'amour et de pur amour, une participation aux fonctions sublimes de l'apôtre et du Missionnaire, dont ils devaient partager les célestes aspirations, les efforts et les rudes labeurs. Comme eux aussi ils devaient recueillir les mêmes fruits de joie surnaturelle et mériter les mêmes récompenses dans la vie future. »

Alors, comme pour couronner le tout, Sa Grandeur Mgr de Drusipare, mû par la plus heureuse inspiration, rappelait une seconde fois près d'elle les Frères et les maîtres, pour les bénir de nouveau au nom de Sa Sainteté, qu'elle représentait. Par là fut terminée cette intéressante cérémonie, dont le souvenir demeurera gravé dans nos cœurs et qui sera le gage assuré de futurs succès. (Jaffna, 20 juillet 1860.)

Malgré notre désappointement au sujet de nos nouveaux Frères, que nous trouvâmes maladifs et inhabitués à ce genre d'emploi ; en dépit aussi des efforts tentés par les protestants pour faire tomber le discrédit sur eux ; malgré même les mécomptes de la majorité de nos chrétiens, on vit alors le chiffre des élèves s'élever sur-le-champ de quatre-vingts à cent, indice évident de la faveur et de la confiance publiques.

Mais ce ne fut là pourtant qu'un flux rapide, suivi presque aussitôt d'un reflux plus sensible encore que les précédents, signe d'une diminution notable de faveur. Les chers Frères Brown et Byrne luttèrent vigoureusement contre ces décourageantes influences et ne s'épargnèrent nulle peine pour donner à leur enseignement toute la puissance possible. Sous eux l'École gagna assurément, et elle leur doit un tribut de gratitude qu'elle ne saura jamais assez reconnaître.

Mais les Tamouls ont une méthode particulière d'apprécier ceux qui sont placés au-dessus d'eux [1].

[1] L'esprit observateur du natif ceylanais est proverbial ; il ne manque jamais de mesurer la capacité de celui qui le dirige toutes les fois que son intérêt particulier semble le demander. La tactique suivante est pour cela la plus généralement suivie.

Saisissant adroitement l'occasion d'aborder le candidat sans défiance qui doit subir les honneurs de cet examen inattendu, il lui adresse d'abord un salut profond, et du sourire le plus modeste et le plus gracieux prélude par des éloges tous plus doux à l'oreille les uns que les autres, lui donnant tout l'honneur comme aussi tout le fardeau d'une intelligence supérieure, puis choisissant le moment le plus opportun d'entrer en matière, il lance au hasard quelques questions des plus subtiles. Un second salut pareil au premier met fin à cet examen imprévu. Si le jugement est favorable, il est hautement proclamé ; si, au contraire, l'examiné a été trouvé *minus habens*, aussitôt une rumeur secrète pénétrant de maison en maison l'ira dire à l'oreille de ceux qui y sont intéressés. Je n'en saurais faire un crime au caractère tamoul, quoi qu'en puissent penser un moment les victimes. De fréquentes déceptions sur le compte des maîtres leur ont appris à user d'une industrie qui peut seule leur fournir le moyen de porter un jugement sur ceux auxquels ils doivent se confier, et d'où dépend à un si haut degré leur bonheur. Je suis sûr que si les rôles respectifs de l'Indien et de l'Européen se trouvaient changés, et que ces derniers devinssent la nation indépendante, ils ne se feraient pas scrupule d'agir ainsi, et peut-être même iraient-ils plus loin dans leurs invectives en trouvant moins aptes qu'eux les maîtres chargés de les instruire.

Nonobstant le dévouement de nos Frères, l'on vit donc bientôt les cadres des élèves diminuer et l'Ecole tomber de nouveau presque aussi bas qu'elle l'était avant qu'ils en eussent pris la charge.

Quelques mois seulement après son arrivée à Ceylan, le cher Frère Byrne succombait à la maladie dont il avait apporté les germes d'Europe, et le Frère Benett était envoyé pour prendre sa place. Ce Frère était assurément une précieuse acquisition pour notre établissement. Son heureux caractère, ses manières aimables et distinguées, sa prudence et son zèle offraient tout ce qu'il fallait pour faire peu à peu un maître excellent; mais sa constitution était délicate, et qui ne sait ce qu'a de pénible la lourde charge d'instruire !

Un moment nous craignîmes de le perdre; mais, après une longue maladie suivie d'une convalescence plus longue encore, il recouvra peu à peu un état de santé qui lui permit de reprendre enfin ses premières fonctions.

A lui est confiée la principale charge du pensionnat fondé en 1860, à l'arrivée des Frères Brown et Byrne. Ses aptitudes naturelles le secondent singulièrement et lui ont conquis à lui et à l'établissement une estime méritée. Les élèves lui sont sincèrement attachés et trouvent en lui un ami dévoué, et parmi eux règnent, sans l'intervention de la crainte, un ordre et une discipline parfaits.

Durant ces quatre derniers mois, ce Frère a été à même d'enseigner les cours de composition anglaise, de grammaire latine et de littérature anglaise, pour lesquelles il montre une inclination marquée, quoiqu'il ait besoin, dans cette dernière branche surtout, de se perfectionner, n'en ayant qu'une très-incomplète notion lorsqu'il en commença l'enseignement.

Cependant, tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour dans le but de relever l'établissement n'a été, pour ainsi dire, qu'un pur rapiéçage, se déchirant de nouveau au premier effort et laissant le second état pire que le précédent.

Il était nécessaire que Sa Grandeur se rendît en Europe pour y faire son propre choix, quoique cette absence temporaire dût nous causer des regrets. Et c'est du jour où elle nous amena

les chers Frères Conway et Dowling qu'a commencé pour l'établissement une ère plus prospère, non que ces derniers fussent mieux préparés que leurs devanciers ou qu'ils dussent les surpasser en zèle et en dévouement, mais parce que l'un et l'autre, le premier surtout, étaient doués d'une santé robuste. Par bonheur aussi, tous les deux possédaient une aptitude plus prononcée pour une branche d'instruction appréciée ici entre toutes : je veux parler des mathématiques, pour lesquelles le Frère Dowling, en particulier, montre un talent plus qu'ordinaire.

Comme tous les deux étaient arrivés pleins de l'idée qu'ils étaient fort au-dessous du poste qu'ils allaient occuper, pas un moment ne fut perdu par eux, pour se défaire de leurs préjugés, et préparer leurs matières.

A la fin de cette première année de leur enseignement, on a déjà pu remarquer que les élèves instruits par les Frères sont plus avancés que ceux qu'ont enseignés les autres maîtres natifs. L'attention du frère Conway a été presque exclusivement concentrée sur l'étude de l'arithmétique avec laquelle ses études élémentaires l'avaient déjà suffisamment familiarisé, mais qu'il possède aujourd'hui avec une remarquable supériorité. La sphère parcourue par le frère Dowling a été plus large encore. Doué pour les mathématiques d'une perception prompte et les souvenirs pleins encore d'arithmétique et d'algèbre, il s'est mis de suite à enseigner cette dernière partie. Pendant ce temps il repassait son Euclide, qu'il doit enseigner cette année. Ayant eu en outre à préparer un certain nombre de jeunes aspirants aux honneurs des examens locaux établis par le gouvernement et présidés par un de ses délégués le 15 novembre dernier dans les cinq villes principales, il a dû parcourir et enseigner l'histoire d'Angleterre. Le haut sentiment de ses devoirs joint à son inclination prononcée pour l'étude font qu'il ne se rend jamais aux classes sans avoir préparé des notes sur les points principaux des matières qui doivent s'y traiter ; aussi n'ai-je point besoin d'ajouter que ses enseignements sont toujours fructueux. J'ai vu ses élèves les recueillir avidement de ses lèvres et écouter

avec l'attention qu'ils auraient prêtée au récit des aventures de Sinbad le marin ou de Robinson Crusoë, l'exposition ardue et sèche de la science des nombres.

Avant d'en finir avec le personnel enseignant, je dois aussi mentionner les travaux passés et présents d'un de nos maîtres natifs : sir *John Bastien*, qui dès l'enfance a été attaché à notre école, d'abord comme élève, puis comme moniteur, et enfin en qualité de maître, charges dont il s'est acquitté jusqu'ici, de concert avec nos Frères, avec zèle et habileté. Nous avons aussi d'autres maîtres, dont l'un est un ami protestant ; l'un et l'autre, celui-ci surtout, s'acquittent assez bien également de leurs devoirs.

Jusqu'à la fin de cette année nous avons continué la méthode précédemment adoptée de restreindre à *six ans* le temps requis pour parcourir le programme des études. Ce plan, qui limitait si fort nos opérations, et fournissait à nos rivaux un trop facile prétexte de discréditer notre école, en la qualifiant d'école *alphabétique* et de *dernier ordre*, nous était imposé par une dure nécessité : l'impuissance de nous procurer des maîtres capables de pousser les élèves au delà de ce qu'un cours de six années pouvait comporter. Mais puisque le frère Dowling, vu ses rapides progrès, se trouve en mesure d'enseigner le cours de mathématiques sur tous les points de la première partie de l'algèbre de *Colenso*, c'est-à-dire aussi loin qu'on le requiert pour obtenir le degré de bachelier ès-science à l'Université de Cambridge, et peut en outre professer les six premiers livres d'Euclide, et qu'avant la fin de l'année prochaine, je puis compter sur lui pour l'enseignement aussi des onzième et douzième livres, et de la trigonométrie ; vu que le frère Conway peut non-seulement professer quelque partie que ce soit de l'arithmétique, mais encore se trouvera dans peu de temps capable d'enseigner l'arpentage ; et que, de plus, le zèle de l'un et de l'autre pour les mathématiques a fait surmonter l'aversion que leur surintendant manifestait pour ce genre d'études, au point de l'engager à revoir ses matières, jamais bien éclaircies ou depuis longtemps négligées. Puisque enfin le frère Benett, redevenu

robuste, peut maintenant enseigner le latin assez passablement, le grec mieux encore peut-être ; qu'il commence surtout à chérir les délicieux sentiers de la littérature anglaise, et que pressé par eux tous, j'ai commencé à leur enseigner moi-même ce qui leur manquait sur certaines parties de l'éducation, et me propose de leur faire parcourir les traités de physique, de logique et de métaphysique ; eu égard, dis-je, à toutes ces raisons, je suis déterminé à pousser nos élèves aussi loin que possible, où que la concurrence l'exigera, et à consacrer à cette œuvre dix années au plus, selon qu'il sera jugé nécessaire. De sorte que si Dieu daigne nous conserver ces chers Frères, notre école ne sera, pour parler très-modestement, inférieure à aucun établissement de même genre établi dans cette ville.

Voici notre programme d'études :

6me *Classe.* Éléments d'anglais et d'arithmétique, — Écriture, — Histoire de la Bible, — Instruction religieuse.

5me *Classe.* Leçons faciles de lecture, avec leur traduction de l'anglais en tamoul, — Arithmétique, — Écriture,— Histoire de la Bible (continuée), — Éléments de grammaire anglaise exposés en tamoul, — Instruction religieuse (continuée).

4me *Classe.* Leçons de lecture et leur traduction en tamoul (continuée), — Arithmétique, — Grammaire anglaise et tamoul, — Écriture, — Dictées, — Compositions anglaises, — Éléments de grammaire latine, — Instruction religieuse.

3e *Classe.* Leçons de lecture, — Arithmétique (continuée), — Algèbre et géométrie commencée, — Lecture, — Instruction religieuse.

2e *Classe.* Arithmétique, — Algèbre et Géométrie (continuées), — Arpentage commencé, — Littérature anglaise, — Histoire de l'Angleterre et des Indes, — Géographie et usage des sphères, — Exposition du nouveau Testament, — Latin. — Instruction religieuse.

1re *Classe.* Algèbre, — Géométrie et arpentage (continués). — Arithmétique (occasionnellement), — Trigonométrie, —

Histoire grecque et romaine, — Littérature anglaise, — Physique, — Exposition du nouveau Testament (continuée), — Classiques latins, — Compositions, — Instruction religieuse.

Remarques. — Si la série des études pour chaque classe semble trop étendue, le lecteur doit savoir qu'une classe n'est pas nécessairement restreinte à une année seulement, mais peut se prolonger deux ans et même plus si les nécessités l'exigent.

Jusqu'ici nous sommes toujours restés bien au-dessous de ce programme.

Ces diverses branches d'enseignement se trouvent distribuées de manière à ce que chaque maître puisse enseigner dans chaque classe la faculté dont il est chargé, et qui leur est toujours assignée en raison de l'aptitude qu'il manifeste. Ce plan me semble fort avantageux et, quoi qu'on en puisse penser, le meilleur qui soit laissé à notre choix, vu la rareté de maîtres suffisamment capables.

L'*horarium* est divisé de façon à laisser aux Frères l'usage de tous les moments libres qui peuvent s'offrir.

Si j'avais à entrer dans quelques détails sur ces matières, le lecteur éprouverait peut-être une certaine surprise en remarquant l'importance que nous sommes obligés d'attacher aux mathématiques. J'avoue qu'en cet endroit je suis presque à moitié converti au système suivi chez les Anglais d'accorder, dans un cours d'éducation, une part plus large aux sciences exactes qu'en Italie et en France. Mais quelle que soit la manière de voir du lecteur à cet égard, je le prie de regarder cette petite préférence tout au plus comme un nécessaire et fort léger inconvénient ; à Ceylan, la hauteur d'une école se mesurant sur le cours des mathématiques [1].

[1] En plus d'une rencontre les inspecteurs du gouvernement ont eu occasion d'observer que souvent la mémoire des élèves se trouvait trop exclusivement cultivée, quelquefois même aux dépens du jugement. Je pense qu'ils ont raison, car outre que charger la mémoire de matières superflues, c'est entraver le travail de l'intelligence et rendre la jeunesse pédante, ce système a encore l'inconvénient de rendre les progrès lents et l'étude ennuyeuse. Les tables d'arithmétique, les définitions des propositions de géométrie, les rimes de *Ince* sur l'histoire d'Angleterre, avec

Vers la fin de juin et le milieu de décembre, ont lieu deux examens semestriels; le dernier se termine par la distribution solennelle des prix. Les résultats des examens se trouvent toujours insérés dans quelques feuilles locales.

Nos écoles recevaient en 1850 un secours de 150 pounds (livres sterling), que le gouvernement éleva en 1860 au chiffre de 200 pounds, représentant une valeur de 2,500 francs.

Elles sont soumises à une visite annuelle de l'inspecteur du gouvernement, dont le résultat est ensuite consigné dans le rapport général publié chaque année, et dont une copie est adressée gratis à tous les directeurs de chaque établissement d'éducation. En conséquence aussi de ce secours, nous sommes obligés de fournir des rapports semestriels et annuels, et plusieurs tableaux statistiques d'une préparation quelquefois assez difficile. J'ai pris la peine d'en tracer la description, dans l'espoir qu'elle pourra être utile à ceux qui se trouveraient engagés dans les mêmes œuvres, mais je l'omets ici, comme ne devant offrir qu'un médiocre intérêt à la plupart des lecteurs.

Règlement général de l'école catholique anglaise des garçons.

« Art. 1. Le but de l'établissement est de porter à la vertu par l'étude de la vérité. Les élèves y doivent être pour le reste de la jeunesse moins favorisée qu'eux les modèles d'une bonne éducation, et surtout d'amour et de respect pour leurs supérieurs, tant à l'extérieur qu'au sein de l'école. Toute faute contre les mœurs dûment prouvée et antérieure à l'admission sera une cause suffisante d'exclusion, et de renvoi si elle a été commise subséquemment.

« Art. 2. Tout élève devra se pourvoir lui-même de livres nécessaires pour chaque classe respective, ainsi que de pa-

quelques morceaux choisis en poésie et en prose, voilà à peu près les seules matières qu'il est requis d'apprendre par cœur dans notre Ecole de garçons.

pier, ardoise, crayons et autres objets de même nature. Quiconque ne se sera pas muni de la sorte perdra tout droit à l'attention des maîtres.

« Art. 3. Les livres approuvés par le directeur de l'établissement peuvent seuls, sous quelque prétexte que ce soit, être introduits dans l'école.

« Art. 4. Les classes s'ouvriront par la récitation de la prière : *O incomprehensible Creator*, et seront terminées par cette autre : *Strengthen our minds*. Ces prières, ainsi que celles de l'*Angelus*, à midi, seront dites à genoux par tous les élèves catholiques.

« Art. 5. Immédiatement après la prière d'ouverture, un appel général de chaque élève devra être fait, et la présence ou l'absence, suivant le cas, notée par un signe au nom de chacun. Le même appel devra être renouvelé le soir avant la réunion des classes, aussitôt la récréation terminée. Ces notes, consignées sur les registres de chaque classe, devront être présentées au surintendant de l'école, qu'il les demande ou non, toutes les fois qu'il en fera la visite.

« Art. 6. Les élèves ne peuvent ignorer que l'acquisition de la science n'est que le prix d'efforts assidus, et que par conséquent il est pour eux de la plus haute importance de ne jamais s'absenter, hors le cas d'une absolue nécessité. Des arrangements doivent être pris avec les parents pour assurer leur assiduité. Finalement tout élève qui s'absente souvent par négligence perd tout droit à l'attention des maîtres.

« Art. 7. Un silence absolu doit être observé dans les salles, durant les heures de classe. La voix du maître ou celle de l'élève répondant aux questions qui lui sont adressées doivent seules s'y faire entendre.

« Art. 8. Les élèves ne peuvent sortir à leur gré des salles communes, sans une permission de chaque maître respectif, lesquels ne pourront l'accorder que pour un seul enfant à la fois.

« Art. 9. La langue tamoule n'est parlée dans l'école anglaise que dans les basses classes, où l'on ne s'en devra servir que pour certaines explications qui dans un dialecte étranger

pourraient n'être pas comprises des natifs. A cette exception près, la langue anglaise est seule admise dans cette école.

« Art. 10. Quand un étranger entrera dans les classes, tous devront se lever en silence et se tenir debout, jusqu'à ce qu'on les invite à s'asseoir.

« Art. 11. Les honoraires devront être remis au premier maître vers le 10 de chaque mois.

« Art. 12. Pour ce qui concerne la distribution des diverses matières d'étude et l'heure assignée à chacune, les maîtres devront se conformer au règlement affiché au mur de chaque classe, et ne s'en départiront point sans en avoir préalablement obtenu la permission du surintendant.

« Art. 13. On devra conserver dans l'école un memorandum contenant tous les règlements et autres ordres donnés occasionnellement par le directeur. Un espace pour cela réservé sera consacré à recevoir les noms des messieurs ou dames qui daigneront visiter l'établissement, avec les remarques qui leur sembleront opportunes [1].

« Art. 14. La direction de cette école est une tâche de dévouement et de charité. On attend qu'en retour les élèves sauront la rendre toute d'amour, et ne nécessiteront point l'emploi de mesures sévères pour le maintien de la discipline. Néanmoins, si quelque élève, par des fautes souvent répétées, forçait à la rigueur, les maîtres seront investis du pouvoir arbitraire de le châtier au besoin, en cas pourtant que le délinquant soit susceptible d'être rendu sensible à sa mauvaise conduite.

« A la fin de chaque trimestre, les maîtres devront désormais envoyer aux parents qui, accédant à des ordres souvent réitérés, auront eux-même présenté leurs enfants au directeur général, des notes sur l'assiduité, les progrès et la conduite des élèves. Ceux-là seuls auront droit à la sollicitude attentive des maîtres, et seront récompensés selon leur diligence, leur application et leurs succès. »

[1] Nous avons adopté pour modèle des registres ceux imprimés par W. *Rooker*. Tous nos livres sont tenus dans le meilleur ordre par le frère Brown.

Je joins ici le rapport de l'inspecteur du gouvernement sur les premières classes des deux principales écoles de Jaffna, avec lesquelles nous avons à soutenir la concurrence. J'ajouterai ensuite le rapport du même inspecteur sur notre propre école, afin que le lecteur puisse lui-même tirer cette conclusion vraie, que si, chez nous, nous enseignons peu, nous l'enseignons bien, et que, supérieurs peut-être à nos rivaux pour la partie élémentaire de l'éducation, nous sommes loin derrière eux pour le nombre et la hauteur des matières.

« *École centrale de Jaffna* (sous la direction des Missionnaires wesleyens).

« La première classe comptait six élèves, cinq étaient présents..... Ils ont parcouru toute l'histoire de l'Inde (de Gorret). Ils ont paru la posséder très-bien, et ont répondu d'une manière satisfaisante aux questions de détail. En mathématiques, ils ont appris les six premiers livres d'Euclide, la première partie de l'algèbre de Colenso, et les plus faciles démonstrations des forces mécaniques. En trigonométrie, ils ont paru assez familiarisés avec les formules élémentaires. Sur ces matières, tous ont bien répondu, quoique deux aient paru de beaucoup plus avancés.

« La première et la seconde classes réunies ont lu avec beaucoup de soin le recueil en poésie et en prose des classiques anglais, publié à Madras. Mais la plupart des élèves, dans l'une et l'autre classe,étaient pour la composition peu habiles à s'exprimer et même à répondre aux plus simples questions sans faire plusieurs fautes d'orthographe et de grammaire. Un soin particulier a été accordé aux études tamoules, dans le dessein de préparer les élèves aux examens de l'université de Madras.

« *Haute école de Batticotta* (sous la direction des Missionnaires américains).

« La première classe comptait quatre élèves. Ils répondirent bien sur l'histoire romaine, au temps des Césars ; mais leur connaissance d'anglais fut trouvée défectueuse, et leurs classiques mal choisis. Leurs réponses sur la physiologie et la

structure du crâne humain furent bonnes. Ils ont parcouru le quatrième et le sixième livre d'Euclide, mais sans pouvoir tirer aucune déduction. En trigonométrie, ils ont appris les chapitres des mathématiques de Goodwens, sur les propriétés et la solution des triangles, et ont semblé fort bien comprendre tant les formules que leurs applications. Ils ont été capables aussi de démontrer la proposition appelée en mathématiques le parallélogramme des forces, et dans les sections coniques ont pu géométriquement démontrer les propositions les plus élémentaires. La littérature tamoule y est étudiée une heure chaque jour.

« *École des garçons* (sous la direction des Missionnaires catholiques romains).

« La première classe lut très-bien le troisième livre (*of Christian Book*), et donna assez exactement la signification des mots. En géographie, ils avaient parcouru presque la moitié de leur manuel, mais trop rapidement pour le posséder parfaitement ; un enfant seul répondit bien. En grammaire, les réponses furent très-bonnes. Un élève répondit fort bien sur le premier livre d'Euclide, la plupart des autres d'une manière très-satisfaisante. En algèbre, six élèves firent correctement une multiplication. Les dictées furent bien faites partout.

« La deuxième classe comptait onze élèves. Ils lurent dans le deuxième livre (*of Christian Book*), et donnèrent bien le sens des mots et les réponses aux questions. En arithmétique, plusieurs des élèves résolurent bien les problèmes sur les quatre premières règles.

« La première et la seconde classes réunies lurent un chapitre de l'Évangile selon saint Jean, et répondirent aux questions qui leur furent adressées sur cette matière.

« La troisième classe comprenait seize élèves qui lurent assez bien dans le *Sequel to the* 2[e] *book*, et répondirent à quelques questions faciles sur la géographie d'Europe et d'Asie.

« Les élèves de la quatrième classe ont parcouru *the first book of Lesson* ; ils épelèrent et donnèrent bien le sens des mots, et récitèrent exactement la table de multiplication.

« La cinquième classe comprenait deux divisions ; la première renfermait dix élèves, qui lurent, traduisirent et épelèrent très-bien des extraits du premier livre. La deuxième division contenait six élèves, trois d'entre eux ont épelé les mots faciles. Les autres apprenaient les lettres.

« Cette école a beaucoup progressé depuis ma dernière visite, et le personnel des maîtres a été augmenté. (Report 1860.) »

Remarquons que l'histoire de l'Inde, le premier livre d'Euclide, toute la première partie de l'algèbre de Colenso, les plus faciles démonstrations sur les forces mécaniques, les formules élémentaires de trigonométrie et les études de tamoul enseignées dans la première classe de l'école wesleyenne, sont toutes autant de matières surnuméraires et au-dessus de celles que nous enseignons dans notre première classe ; celle-ci est fort au-dessous de la première classe de la haute école de Batticotta, et considérablement inférieure à celle du séminaire Chundicully.

Depuis ce temps (1860) notre École a beaucoup gagné.

La première classe, qui a été dissoute au commencement de l'année dernière (1863), avait parcouru les quatre premiers livres d'Euclide, et en algèbre était arrivée aux équations quadratiques. Comme nous n'avons pas eu de première classe durant le cours de l'année qui vient de s'écouler, et que la seconde se trouvait composée d'élèves à l'esprit exceptionnellement lent, nous semblons avoir un peu rétrogradé, mais ce n'est que pour prendre un plus vigoureux essor. Dans deux ou trois ans, quand la troisième classe actuelle, qui se compose d'élèves intelligents, sera devenue la seconde ou la première, je mets en fait que nous serons à la hauteur des premières écoles protestantes.

Je termine par le rapport de notre dernier examen public, soutenu le 12 décembre (1863). (Extrait du *Jaffna Freeman* 17 décembre 1863.)

« Samedi dernier avait lieu à Jaffna l'examen annuel de l'École catholique des garçons, auquel assistait un petit nombre de messieurs Européens et natifs. Les élèves furent exa-

minés sur la lecture, l'anglais, l'histoire sacrée, la géographie, la grammaire, l'arithmétique, l'algèbre, l'Euclide, et autres branches ordinaires d'étude. Cinq classes répondirent aux questions de grammaire latine, firent quelques cours de composition sur divers objets et réussirent fort bien dans l'analyse logique.

« On a remarqué dans les mathématiques un progrès décidé sur les années précédentes. Les élèves semblaient familiarisés avec les principes, et remarquablement prompts à résoudre certains problèmes difficiles sur les proportions et l'algèbre. Le plan qu'on a paru adopter, et qui nous semble préférable à tout autre est d'enseigner peu à la fois, mais de façon à en rendre les élèves parfaitement maîtres.

« Dans la partie littéraire, la pureté de l'accent anglais, uni à une élocution courante et correcte, nous a surtout frappé chez quelques jeunes élèves natifs. Une école sous des maîtres anglais offre certainement à cet endroit un grand avantage sur celle où le personnel est exclusivement composé de natifs; mais nous pensons qu'on pourrait obtenir beaucoup plus encore, même en cette partie, en lui donnant toute l'attention que lui mérite sa haute importance. Les réponses sur l'histoire ont été bonnes, et les principaux événements ainsi que les dates données avec précision.

« Les compositions étaient écrites dans un style aisé, simple et généralement correct. Les réponses sur la grammaire latine furent satisfaisantes, et l'on sut rendre promptement et correctement en latin certaines courtes phrases d'anglais.

« A la fin de l'examen, le R. P. Mola se leva et prononça le discours suivant :

« Mes chers enfants,

« Je suis heureux que l'état présentement amélioré de cette École, comme vient de le prouver ce dernier et intéressant examen, me permette de vous adresser quelques paroles de félicitation, telles que j'aurais voulu pouvoir vous offrir les années précédentes ; car s'il me répugne de recourir à l'imagination lorsqu'il s'agit d'apprécier des faits, je suis éga-

lement prêt à donner des louanges, quand je les trouve méritées, et c'est pour moi une bien douce satisfaction d'avoir à signaler ce fait, que sur toutes les parties du programme d'étude parcourues par cette école, vous n'avez rien à envier aux autres institutions. C'est un fait certainement encourageant, et, à mon avis, de nature à répandre du crédit sur notre système d'enseignement, aussi bien que sur les maîtres et les élèves, de voir des enfants, qui, hors les heures de classe, ne se servent que de leur langue maternelle, capables, dès l'âge de douze à treize ans, de s'exprimer en anglais avec un degré remarquable de correction et d'aisance.

« Il ne sera point dit de vous, mes chers enfants, qu'habiles à résoudre des équations quadratiques, vous ignorez l'art de revêtir vos pensées d'un anglais passable. En lecture, écriture, grammaire, analyse logique, mathématiques et algèbre, vous avez subi un examen qui vous fait honneur. Tout ce que la tendresse de votre âge vous a permis d'apprendre, vous le possédez à fond. Nulle surcharge, nul exercice purement de mémoire, aux dépens du jugement, n'ont été mis en œuvre pour vous faire briller aux yeux du public. Vous avez été sagement et intelligemment instruits, non dans le but de vous attirer un éclat passager, mais bien un profit durable.

« Libre à moi maintenant de réclamer une plus haute élévation dans notre programme d'études, pour placer cette école au même rang que toute autre institution de notre ville. De solides bases une fois jetées, ce n'est plus là qu'une question de temps. Et permettez-moi de vous dire, il dépend entièrement de vos parents et de vous-mêmes qu'il en soit ainsi, l'école se trouvant en état de vous pousser dans les mathématiques et les autres branches élevées de l'éducation aussi haut que vous pouvez le désirer ou que la concurrence peut le requérir ici.

« Ainsi vous n'aurez plus besoin à l'avenir d'aller chercher ailleurs ces avantages éducationnels qu'ambitionnent vos vœux, et pour me servir d'une expression locale, vous pourrez devenir ici aussi *élevés* que vous sauriez le souhaiter.

« Mais n'oubliez pas, oh ! non ! n'oubliez jamais que la

science seule n'est ni l'unique, ni le plus haut terme auquel un homme, et surtout un chrétien, doive tendre. Une vie probe et sans tache est un bien préférable à quelque degré de science que ce soit. La science est une puissance, mais non secondée de la vertu, une puissance funeste et auxiliaire du mal. Pour imprimer en vous tous le désir de cultiver vos cœurs non moins que vos esprits, laissez-moi vous recommander trois points principaux, comme moyens d'arriver à ce but, d'où dépend notre bonheur présent et futur. Le premier est l'obéissance aux parents à qui Dieu vous a confiés, et auxquels il donnera la grâce de diriger vos pas inexpérimentés dans les sentiers de la vertu. Ensuite, un sérieux et fidèle accomplissement de vos devoirs religieux, sans lequel vous tenteriez vainement de triompher de vos passions. Enfin, la fuite des mauvaises compagnies fidèlement pratiquée, ces trois avis vous épargneront dans la vie future *peine*, *honte* et *regrets*. »...

Sur le point de terminer ce rapport sur notre école de garçons, j'ai la tentation d'imiter le guerrier Parthe dans sa retraite, et de décocher comme lui quelques flèches en fuyant.

J'ai plus d'une fois exprimé l'espérance bien vive de voir en peu d'années notre école marcher de pair avec ses rivales. Mais, je dois le dire, la réalisation de cette espérance implique une nécessité : celle d'accomplir avec une seule école de six classes et cinq maîtres et demi (le frère Benett, ne pouvant y consacrer que la moitié de son temps) la même somme de travaux que les *Wesleyens* et les *Anglicans* réalisent avec deux Ecoles : l'une préparatoire ou primaire de trois classes dirigées par trois maîtres, et une supérieure avec cinq ou six classes et autant de maîtres, et avec un établissement dépourvu de tous les éléments qui facilitent chez nos compétiteurs l'acquisition de la science, celle de ne leur point être inférieurs, et cela dans une contrée où l'éducation séculière est un sujet d'orgueil et de lutte gigantesque, et où nul moyen n'est omis pour donner à l'enseignement toute la puissance et la rapidité possibles. Ici, la nature et la science sont obligées de faire presque toutes les avances aux étudiants, au

lieu de se voir péniblement recherchées par ces derniers.

Je crains le zèle de nos chers Frères enseignants; on ne doit pas pousser le coursier jusqu'au trépas.

Pourquoi ne pourrions-nous pas élever notre personnel au rang de celui de nos rivaux? pourquoi ne pas fournir notre école des moyens propres à faciliter l'acquisition de la science, et refuserions-nous de revêtir une armure à l'épreuve des traits de l'ennemi?

En vérité, je crains que si, comme les Macchabées, nous ne pouvons faire tout ce qui dépend de nous pour assurer la victoire, nos ennemis *tollent locum nostrum et gentem.*

4° *The Jaffna female seminary.* — C'est sous cette dénomination que la Commission centrale des Ecoles, avec l'agrément de Sa Grandeur, a cru devoir désigner notre établissement de filles, pour le distinguer des autres institutions de même genre. Après ce que nous avons dit précédemment, l'histoire de cette école sera, je l'espère, tracée en peu de lignes.

A cet endroit, les protestants ne peuvent rivaliser avec nous; et ce leur est une extrême difficulté de trouver des dames qui aient le pouvoir ou la volonté de se vouer à cette œuvre. De là vient qu'ils en sont toujours à recommencer, et lorsqu'un nouvel établissement a fait la moitié de son temps d'épreuve, il arrive toujours, ou qu'une alliance matrimoniale, ou les soins de la maternité, ou toute autre cause, viennent faire fermer l'école. Ici, un établissement de filles qui, quoique défectueux sous certains rapports, possède des éléments de stabilité, et une maîtresse vouée de cœur à sa tâche, l'emportera aisément sur tout autre. C'est à peu près ce qu'offrait notre école.

Lorsqu'en 1849, Mgr Bettachini recourut au Père Bravi, dans le but d'obtenir une institutrice, ce fut une heureuse fortune que Mme Flanagan fût proposée et voulût bien accepter. Mes lecteurs ont appris à connaître cette dame par les rapports précédents.

Vers la fin de la même année, elle prenait la direction de notre école actuelle de filles. N'ayant jamais songé précédem-

ment à diriger vers ce côté l'activité de son esprit, elle dut d'abord laisser quelque chose à désirer pour la partie théorique de l'enseignement. Mais son anglais était pur, quoique son accent un peu irlandais. De talents naturels, elle en avait beaucoup; et ses voyages, ses nombreuses lectures, et son expérience pratique des hommes et des choses étaient une large compensation à ce qui pouvait lui manquer sous le rapport de la technologie purement scolaire.

Après cela, le lecteur est déjà tout préparé à ce qui va suivre : La première année, notre école de filles travailla avec quelque infériorité, jusqu'à ce que la maîtresse pût posséder certaines parties qu'elle se trouvait en commençant inhabile à enseigner. Mais elle sut peu après conquérir aisément la première place; et pour ce qui regarde la formation des jeunes cœurs, et leur initiation à tout ce qui est grand et bon, dès le principe même, Mme Flanagan parvint à l'élever incomparablement au-dessus de ses rivales. L'affectueux dévouement que sa conduite prouvait à ses élèves lui valut l'estime et l'attachement de ces dernières; aussi a-t-on vu bien des fois plusieurs d'entre elles ne se résigner qu'à grand'peine à quitter leur mère adoptive, quand arrivait l'heure de rentrer au sein de leurs familles. C'est de ces élèves que se compléta dans la suite le personnel enseignant. Outre sa fille, Mlle Catherine Flanagan, actuellement postulante de la Sainte-Famille, qui après avoir grandi dans l'école, et y avoir appris le piano et le dessin, a été durant ces quatre dernières années chargée de professer ces deux branches, plusieurs autres excellentes demoiselles sont demeurées là, pour partager avec elle les travaux et les joies de l'enseignement. Et c'est un devoir pour moi de mentionner ici miss Mary Christian et miss Rosa Anthony Pulley, l'une et l'autre modestes et exemplaires, et toutes les deux actuellement chargées de l'école tamoule des natives indigènes.

Voici quel était le programme des études :

1re *classe*.—Nouveau Testament, quatrième livre (*of Christian Book*). — Grammaire. — Géographie générale. — Géographie de Ceylan. — Histoire de la Bible. — Mathéma-

tiques (règles de trois) et usage des sphères. — Compositions. — Récitation des morceaux de poésie. — Piano. — Dessin. — Ouvrages d'aiguille (simples ou de fantaisie).

2e *classe.* — Nouveau Testament, troisième livre (*of Christian Book*). — Grammaire. — Géographie. — Catéchisme historique. — Dictées. — Arithmétique (les quatre règles). — Récitation (choix de poésies). — Travaux d'aiguille (*id.*).

3e *classe.* — Deuxième livre (*of Christian Book*). — Grammaire. — Catéchisme. — Ecriture. — Table de multiplication.

4e *classe.* — Lecture. — Orthographe. — Ecriture. — Catéchisme. — Table de multiplication.

5e *classe.* — Commencement de lecture. — Instruction dans la doctrine chrétienne.

J'y joins le rapport officiel suivant pour l'année 1860.

Rapport de l'inspecteur du gouvernement sur l'école des filles, à Jaffna.

« La première classe contenait six élèves : cinq étaient présentes. Elles lurent dans l'Evangile, et avaient appris l'histoire de l'Ancien Testament jusqu'au temps de Joseph. Elles lurent également dans le quatrième livre (*of Christian Book*). Leur prononciation était bonne, mais leurs réponses défectueuses. En géographie, elles répondirent assez bien sur l'esquisse générale. Leurs réponses sur l'histoire d'Angleterre ont été meilleures que l'année dernière. Leurs dictées ont été fort bonnes. Pour la composition anglaise, elles montraient une très-grande facilité d'élocution, et avec un peu d'exercice, elles pourront, assurément, écrire très-bien. En arithmétique, elles résolurent exactement quelques problèmes sur les règles composées.

La deuxième classe comptait quatre élèves ; deux lurent dans le troisième livre ; deux épelèrent et écrivirent correctement sous la dictée. Elles répondirent très-bien sur l'esquisse de géographie, mais échouèrent en donnant le sens des mots

qui s'offraient dans leur livre de lecture, probablement trop difficile pour elles.

La troisième classe renfermait trois élèves : deux lurent très-bien dans le premier livre, et récitèrent correctement les six premières lignes de la Table de multiplication.

La quatrième classe contenait huit élèves : cinq d'entre elles lurent, épelèrent et donnèrent exactement la signification des mots faciles ; les trois autres ne faisaient que commencer.

Ecole tamoule. — Le nombre des enfants présentes à cette école était de soixante-treize.

La première et la deuxième classe réunies contenaient sept élèves qui lurent et épelèrent un peu d'anglais dans le *second English instructor*. Elles firent aussi une lecture dans le Nouveau Testament en tamoul.

La troisième et la quatrième classe comprenaient chacune quatre élèves. Elles lurent un peu dans le Nouveau Testament, et le *Tamul instructor*. Quelques-unes épelèrent correctement les mots faciles.

La musique et le dessin sont enseignés à quelques élèves de l'école anglaise. Une grande attention semble avoir été apportée aux ouvrages d'aiguille, dont quelques jolis spécimens, tels que : patrons, dentelles, corsages d'enfants, etc., se trouvaient étalés sur une table. L'état général de l'école est presque sous tous les rapports le même que l'année dernière. »

Je ne veux point fatiguer le lecteur en donnant ici les rapports d'autres écoles du gouvernement ou aidées par lui. Qu'il me suffise de dire que les meilleures d'entre elles restent à une distance respectable de la nôtre.

Avant d'en finir avec notre établissement de filles, tel qu'il était sous la direction de Mme Flanagan, qu'il me soit permis de présenter ici un juste tribut de remerciments et de gratitude à cette excellente dame, qui, après avoir débuté dans des temps difficiles et des circonstances pénibles, avoir eu à supporter elle-même toutes les anxiétés et les désappointements d'une situation d'épreuve, avoir su, grâce à Dieu, traverser heureusement bien des tempêtes, et se frayer une voie lente, mais sûre, à l'estime publique, a remis aux mains des Sœurs

de la Sainte-Famille une école fréquentée par de nombreuses élèves, et que l'on devait, sous le rapport de l'instruction scolaire et de l'éducation morale, certainement considérer comme un établissement déjà excellent.

Encore une fois, son dévouement et ses travaux au profit de l'école, et le généreux sacrifice qu'elle a fait de deux de ses enfants, Mlle Catherine Flanagan, devenue, comme je l'ai dit, postulante de la Sainte-Famille, et M. Patrick Flanagan, aujourd'hui Frère scolastique de notre Congrégation, lui ont valu notre sincère reconnaissance et notre estime. Dieu veuille être lui-même sa récompense *Magna nimis*.

Mais du jour où Sa Grandeur Mgr Séméria introduisit dans son vicariat l'œuvre de la Sainte-Enfance, en 1861, et confia la charge des petites orphelines païennes à Mme Flanagan, qui, malgré sa vigilance, avait déjà plus d'élèves qu'elle n'en pouvait convenablement surveiller, sa responsabilité et la multiplicité de ses travaux devinrent graduellement telles, qu'elle se sentit écrasée sous le fardeau.

Pour satisfaire aux exigences d'un établissement qui chaque jour prenait de nouvelles proportions, et aussi afin de lui fournir des garanties de stabilité, et offrir aux demoiselles d'un rang plus élevé les avantages éducationnels que mieux, que toute autre, pouvaient procurer des dames religieuses, Mgr Bettachini, et après lui Mgr Séméria, crurent devoir faire appel à diverses communautés religieuses, mais toujours sans succès... La divine Providence réservait à d'autres cette honorable tâche. Une nouvelle tentative faite en 1861, par Sa Grandeur Mgr Séméria, auprès des Supérieures de la Sainte-Famille, réalisait enfin nos vœux, et dès le commencement de l'année dernière (1863), six de ces sœurs, dont les noms sont connus, succédaient à Mme Flanagan, et prenaient seules la direction de tout l'établissement, comprenant : le pensionnat et l'école externe anglaise, avec l'orphelinat de la Sainte-Enfance, auquel se trouvaient annexés un pensionnat et une école externe de natives; le tout contenant cent vingt élèves.

Nous admirions tout à l'heure les sacrifices et le dévouement dans une dame séculière : que ne devait-on pas atten-

dre de personnes vouées à Dieu, qui ont la croix pour étendard, et Dieu seul ! pour devise?... Leur nouvelle tâche réclamait de leur part : patience, générosité et courage. Elles avaient tout promis, elles n'ont failli en rien.

Sous la direction de la révérende Mère Xavier, déjà l'on a vu s'introduire dans l'établissement cette régularité, cette bonne tenue, et ce caractère religieux dont les pensionnats d'Europe offrent un modèle si parfait. Les sœurs Marie-Hélène et Marie-Stanislas, chargées des deux premiers cours d'anglais, ont plus d'une fois héroïquement montré leur dévouement à leur tâche, en faisant durant plusieurs mois, avec un courage au-dessus de tout éloge, leurs fatigantes classes, alors qu'une affection au foie, chez l'une, et une fièvre violente chez l'autre, eussent retenu toute autre qu'elles à l'infirmerie. Outre les études, les arts d'agrément aussi ont atteint un remarquable degré de perfectionnement. Les dessins et les ouvrages de broderie exécutés par les élèves des sœurs Marie-Thérèse et Marie-Joseph, chargées d'enseigner ces parties, ont de beaucoup surpassé ce que l'on pouvait attendre dans une première année, où les épreuves de l'acclimatation semblaient devoir retarder le succès. Enfin, l'excellente sœur Marie-Liguori, chargée de l'orphelinat des natives, se livre avec ardeur à l'étude aride de la langue tamoule, et sera bientôt à même de fournir à ses enfants de prédilection le bienfait de ses connaissances et de son zèle.

Puisse le Seigneur bénir leurs efforts et leur donner dès ici-bas le centuple promis à ceux qui ont tout quitté pour procurer sa gloire.

Pour éviter des redites, et introduire un peu de variété, je laisse aux extraits suivants la tâche bien douce de faire l'éloge de ces bonnes sœurs. Voici d'abord leur dernier programme.

Programme des études pour l'examen public
(du 15 décembre 1863).

1re *classe.* — Lecture dans le livre classique (*of Christian Book*). — Histoire de la Bible (*de Formby*) jusqu'à Moïse.

— Grammaire (*of Christian Book*) sur toutes les parties. — Histoire d'Angleterre jusqu'au règne d'Edouard III. — Géographie jusqu'à la page 70. —Arithmétique jusqu'à la réduction des fractions.—Règles de la composition (*de Graham*) jusqu'à la page 60.

2e *classe.* — Lecture au troisième livre (*of Christian Book*) jusqu'à la page 292. — Histoire de la Bible jusqu'à Joseph. — Grammaire jusqu'à la page 92. — Histoire d'Angleterre jusqu'à la page 35. — Géographie jusqu'à la page 70. — Arithmétique jusqu'aux soustractions composées.

3e *classe.* — Lecture (2e livre *of Christian Book*). — Catéchisme historique jusqu'à la page 25. — Grammaire jusqu'à la page 16. — Histoire d'Angleterre jusqu'à la page 23. — Géographie jusqu'à la page 12.—Arithmétique (les règles simples).

4e *classe.* — Lecture (*Sequel*) jusqu'à la page 41. — Catéchisme historique jusqu'à la page 9.—Arithmétique. — Table de multiplication. — Récitation de morceaux faciles de poésie.

Rapport de l'examen, extrait du *Colombo examiner* (30 décembre 1863).

L'article suivant entre dans quelques détails sur le dernier examen de notre école de filles, et ne manque pas d'intérêt. Ecrit sous un pseudonyme, cet article a pour véritable auteur un gentleman protestant, qui occupe ici un poste honorable, et se montre très-bienveillant pour nous. Le voici tel quel , moins la petillante vivacité de l'original :

« L'examen du *Catholic female seminary* a été fort intéressant. Quelques-unes des dames les plus distinguées de Jaffna assistèrent à l'examen et à la distribution des prix. Plusieurs gentlemen hindous et les principaux catholiques indigènes témoignèrent aussi, par leur présence, d'un grand intérêt pour cette institution. Il faut espérer que la communauté protestante réussira avec le temps à s'assurer dans l'éducation des filles des succès tels que je les ai pu constater à Jaffna : des institutrices à la hauteur de leur tâche, des élèves

nombreuses et distinguées, et un programme d'études beaucoup plus avancé qu'on ne l'a vu encore dans aucune école de filles à Ceylan.

« Peu exercé au genre de description que j'entreprends ici, je suivrai l'avis qui m'a été donné, et après avoir traité de ce qui fait le fond et l'âme de l'éducation des filles, je m'essayerai à une description des arts d'agrément et des ouvrages de fantaisie. Peut-être ferai-je mieux d'appliquer le mot d'essai à la première partie de mon sujet ; car, en vérité, je puis faire des ouvrages de fantaisie mieux que je ne saurais résoudre les difficiles problèmes d'arithmétique dont un des Frères de l'école catholique (ainsi les nomme-t-on) demanda la solution aux filles (déjà presque dames) de la première classe. Mais laissez-moi vous dire d'abord qu'il y a dans cette institution, bon nombre d'orphelines et de pensionnaires européennes, filles de dévots catholiques d'un rang respectable. Il y a aussi plusieurs élèves distinguées de la classe Burgher (descendants de Portugais), et enfin de très-intéressantes petites filles indigènes qu'on aimait à voir, dans leur costume oriental et chargées de bijoux, lire et prononcer si bien l'anglais. La géographie n'a pas semblé, elle, aussi bien. Peut-être, je crois, les questions étaient-elles trop relevées ; ainsi l'on demanda pourquoi les contrées les plus fertiles étaient celles que traversent les grands cours d'eau, et pareilles choses aussi inattendues. Mais nous fûmes enchantés, quand, vers la fin, requise, par le savant interrogateur, de désigner le pays le plus riche du monde, une des élèves s'en alla d'un pas sûr à la carte, et montra du doigt les Iles-Britanniques.

« L'examen sur l'arithmétique avait été mieux concerté. Les problèmes à résoudre étaient de nature à effrayer toutes les dames présentes. Ils ne portaient cependant que sur des calculs de vente ou d'achat de mousselines. Nous avons été vraiment bien contents de n'être point invités à examiner en arithmétique. En revanche, nous inspectâmes les cahiers d'écriture que nous trouvâmes nettement rédigés ; mais ce n'était ni une bonne ronde, ni une écriture de dame. Sur tous les autres points, autant que notre connaissance des branches or-

dinaires d'une bonne éducation nous permet d'en juger, l'enseignement était bon et soigné. J'oubliais de dire que l'histoire paraissait évidemment apprise par cœur, et dans un auteur catholique romain qui adoucissait quelque peu certains faits si sévèrement racontés dans les histoires protestantes. Mais, si l'on peut passer sur cela, il n'est pas difficile de louer ce que j'ai nommé l'âme et le fond de l'éducation, y comprenant la démarche modeste des jeunes filles et la discipline douce que l'on fait observer. Les murs portent l'épigraphe : « Obéissance. »

« Arrivons aux arts d'agrément : ces arts, que nous envoyons nos filles acquérir en Angleterre, en payant pour chacune bien des guinées, en sus de la pension annuelle ordinaire. Les talents des élèves étaient vraiment surprenants, au moins aux yeux de ceux qui voyaient pour la première fois ce que peuvent produire la méthode et le zèle, dans une école pourvue d'un personnel enseignant capable.

« Les dessins exposés sur les murs étaient d'un mérite supérieur, et dénotaient un progrès remarquable dans les études au crayon. Les esquisses surtout étaient merveilleuses, et portaient le cachet de talents tels, qu'une religion seule, je le crains, pourra jamais fournir à notre pauvre Ceylan.

« En fait de progrès effectués, la musique vient ensuite. La *Dernière pensée de Weber*, exécutée plus lentement que nous ne sommes habituées à l'entendre, ainsi que tous les autres airs, témoignaient d'une grande patience et d'un grand soin dans l'enseignement. La « *Pluie de perles* » ne fut point jetée aux pourceaux, car, même les visiteurs indigènes paraissaient écouter avec une grande attention, sinon admiration. L'égalité du toucher produisait cet éclat tranquille, bien justement appelé *une ondée de perles*. Ce morceau servit de clôture à l'examen. Il n'y eut d'autre chant que celui du *God save the Queen*, dont tous les couplets furent, durant un intervalle, chantés à l'unisson par les élèves de la première classe.

« Les ouvrages de fantaisie comprenant : le tricot, le filet, la torsade, la broderie, les modes, les fleurs artificielles, des porte-monnaie, des pantoufles et toutes les variétés d'un ba-

zar de fantaisie, ne laissaient rien à désirer, si ce n'est des chalands qui en fissent l'achat au profit des pauvres orphelines, pour lesquelles cette abondance de belles choses avait été si industrieusement exécutée. Espérons qu'il se trouvera des dames protestantes pour se consacrer à une pareille œuvre.

« Dans cette institution il y a plusieurs maîtresses, et parmi elles, des dames capables d'enseigner le français, le hollandais et l'espagnol. Une classe est déjà formée pour la première de ces langues. Est-il étonnant que des mères protestantes de familles respectables profitent de cette institution supérieure, et paraît-il vraisemblable qu'après leur expérience des progrès obtenus dans une seule année, elles veuillent abandonner un avantage déjà acquis.

« Une éducation morale bien soignée et une connaissance de l'économie domestique, voilà deux choses qui offrent des tentations bien fortes, et dans un très-petit nombre d'années les résultats s'en feront sentir dans le ton de la société de Jaffna.

« La politique de la Mission catholique a été excellente ; il n'y a eu ni conversion, ni essai de conversion, mais les religieuses ont gagné des amis. Si les protestants veulent profiter de cette école, ils recevront plus qu'ils ne donneront. L'école elle-même est si solidement établie, que son maintien et sa prospérité croissante sont choses certaines.

« La question qui se présente naturellement est celle-ci : Que font les protestants ? donneront-ils jamais aux jeunes demoiselles de bonne famille dans ce pays une école comme celle-ci, où tous les arts utiles et tous les talents qui rendent un intérieur heureux, sont enseignés ? Il y a beaucoup de familles respectables que la pauvreté seule fait passer sur les craintes trop fondées qu'inspirent les écoles ordinaires de filles. Pour elles, la discipline et l'éducation morale d'écoles pareilles à cet établissement catholique doivent être une grande tentation. D'autres familles, plus favorisées de la fortune, et qui désirent pour leurs filles une éducation mieux soignée que celle que l'on trouve dans les écoles du gouvernement, don-

neront leur argent là où il y a espoir d'en retirer un plus riche intérêt. »

Jeudi 17 décembre, dit le *Freeman* du 24 décembre 1863, avait lieu la distribution des prix à l'école des Sœurs, en présence d'un petit nombre d'amis invités. Sa Grandeur Mgr Séméria présidait.

La fête commença par le chant du *Rule Britannia*, qui fut exécuté avec goût et ensemble. Une des Sœurs proclama ensuite les noms des élèves qui avaient remporté des succès, et qui tour à tour venaient recevoir de gracieuses couronnes accompagnées de fort beaux livres. Plusieurs morceaux furent encore exécutés par intervalles. Un air français nous frappa surtout par sa remarquable harmonie. Cette intéressante cérémonie terminée, le R. P. Bonjean se leva et prononça le discours suivant :

« Monseigneur, Mesdames et Messieurs,

« Je suis chargé d'un message. Mme la Supérieure et ses Sœurs désirent que je vous transmette l'expression de leur gratitude pour la sympathie que vous leur avez témoignée à elles-mêmes et à leurs œuvres, et me prient de féliciter les parents sur les progrès de leurs chères enfants, auxquelles elles souhaitent d'agréables vacances.

« Ayant rempli la commission qui m'était confiée, j'ose espérer que votre indulgence me permettra maintenant quelques remarques de mon propre fonds. Je n'aime point que l'on fasse soi-même son éloge. Aussi n'ai-je nulle envie de prononcer le panégyrique d'une institution qui doit parler plus haut par ses œuvres qu'elle ne pourrait grandir par mes louanges. Mais une pensée utile me vient à l'esprit, et, avec votre permission, je m'en vais l'exprimer.

« Vous n'avez peut-être pas oublié l'émotion qu'excita l'arrivée des Sœurs à Ceylan, ni comment je me trouvai au plus épais de la polémique qui s'ensuivit sur la question générale de l'éducation des couvents. Le débat fut clos par cette remarque : que le temps de parler était passé et celui d'agir arrivé.

Or, il me semble qu'après une année d'existence, cette école peut présenter d'assez beaux résultats.

« Vous avez vu le genre d'éducation que l'on donne ici et quels en sont les fruits. A vous de prononcer le verdict et de dire si c'est ou non le lieu où des parents désireux de procurer à leurs filles une éducation morale, intelligente et polie, les doivent envoyer. Vous avez, je le sais, été satisfaits de ce que vous avez pu observer par vous-mêmes hier et aujourd'hui. Mais je n'ai pas, il me semble, à vous demander pardon de dévoiler un coin du tableau que vous n'avez pas vu, et qui n'en est peut-être pas le côté le moins intéressant. Près du lieu qui nous réunit se trouve l'Orphelinat indigène. Cinquante-deux jeunes et heureuses enfants l'habitent. Plus de la moitié sont des néophytes arrachées au paganisme. Toutes ont été retirées d'un état de détresse morale et physique bien grande. Outre l'instruction qu'elles ont reçue dans les branches élémentaires de l'enseignement tamoul, elles ont encore une certaine habileté dans les travaux d'aiguille et les ouvrages de broderie. Elles sont modestes; elles sont pieuses et sages. Elles eussent été la honte de leurs familles, le fléau de la société; elles seront désormais l'ornement et feront le bonheur de l'une et de l'autre.

« Mais en appelant votre attention sur cette œuvre de charité et en réclamant des sympathies pour elles, je ne saurais oublier celle (Mme Flanagan) dont je regrette l'absence momentanée, et qui, pendant quinze ans, a si bien mérité de Jaffna par son zèle infatigable et désintéressé dans les œuvres d'éducation et de charité.

« C'est elle qui a planté d'abord, cultivé ensuite cet arbre dont la croissance continue à faire notre joie, et je désire associer son nom à celui de ces dames généreuses dont la présence à Jaffna est peut-être le gage le plus encourageant des succès que nous espérons dans nos efforts pour l'amélioration et le bien de ce pays.

« Avant de me rasseoir, un mot à vous, mes chères enfants, dont je viens de contempler avec tant de bonheur les innocents triomphes. C'est *un jour de fête*, avez-vous dit dans vos chants :

Oui, c'est un vrai jour de fête. J'ai partagé vos joies, et j'aime à vous féliciter de ces récompenses décernées à votre application et à votre bonne conduite. J'exprimerai seulement le pieux désir que ces gracieuses couronnes qui ceignent vos fronts se changent un jour au ciel en couronnes immortelles ! »

5° *Autres écoles du Vicariat. Conclusion.* — Pour ce qui regarde nos autres écoles, je me bornerai à une simple mention. Durant une ou deux années, nous avons eu à Trincomalie des écoles anglaises de filles et de garçons. Pendant quelque temps aussi à Chilaw, et actuellement encore à Batticaloa, etc. Mais plusieurs ont été de courte durée, précaires et peu fréquentées. Nous avons également, dans nos villages chrétiens des écoles indigènes, adjacentes aux principales Eglises. Peu aussi, faute de ressources et de surveillance, sont dans un état vraiment prospère. Néanmoins celles-ci, comme les premières, ont obtenu un résultat qui, fût-il seul, ne laisserait pas de les rendre précieuses : celui d'empêcher une jeunesse, en somme nombreuse, à aller puiser l'instruction aux sources empoisonnées du brahamisme ou du protestantisme : mais c'est assez, plus tard j'aurai, s'il est besoin, de plus amples détails à présenter sur ce sujet.

Nous venons de considérer les développements progressifs, l'état présent et les espérances de l'éducation au sein de ce Vicariat. Qu'il me soit permis, avant de finir, de révéler l'auteur de tant de bienfaits.

Quand fut confiée aux soins de Sa Grandeur Mgr Semeria la direction du Vicariat apostolique de Jaffna, nous manquions, à proprement parler, d'écoles, ou le peu qui existaient, malgré le zèle et les efforts de Mgr Bettachini, ne méritaient point ce nom. Pénétré de l'importance de l'éducation, même séculière, pour propager la gloire de Dieu et accroître le bien-être du pays, Mgr Semeria se mit donc, dès le principe, courageusement à l'œuvre.

Dieu a béni les efforts de son zèle, et Ceylan lui doit, à cette heure, deux établissements prospères, dont l'action bienfaisante se fait déjà sentir au loin. Elle lui doit le maintien et le développement de plusieurs établissements secondaires, qui

croissent à l'ombre de sa protection. Elle lui est redevable, à son tour, d'une dette de gratitude qu'elle n'acquittera jamais.

Puisse, vénéré et bien-aimé Père, votre paternelle bénédiction répandre sur nos œuvres, attirer de plus en plus sur elles la fécondité et le succès et, par là, réaliser l'un des vœux les plus chers au cœur de Sa Grandeur et aux nôtres.

J.-C. Mola, O. M. I.,
Missionnaire apostolique.

MISSIONS DE LA PROVINCE BRITANNIQUE.

Dublin, août 1864.

L'année 1863 laissera un souvenir ineffaçable dans les annales de notre Province Britannique, le souvenir de la première visite du successeur de notre vénéré Fondateur. Depuis longtemps nous désirions voir parmi nous notre nouveau Supérieur général, afin de lui offrir de vive voix l'hommage de nos sentiments d'entière soumission à son autorité et d'attachement tout filial à sa personne vénérée. Plus nous nous sentons éloigné du centre de notre chère Congrégation par la diversité des langues et la distance des lieux, plus nous éprouvons le besoin de nous en rapprocher par l'esprit et le cœur que doivent posséder de véritables Oblats de Marie Immaculée. Pénétrés de cette douce obligation, nos vœux appelaient ardemment auprès de nous celui que le Ciel nous a donné pour premier Père.

Il ne nous appartient pas de deviner les secrètes pensées de notre bien-aimé Supérieur général, mais si nous nous en rapportons à ce que nous avons vu et entendu, nous pouvons affirmer qu'il a été heureux de faire cette visite de notre Province Britannique. Un sentiment de tristesse et de douleur s'est mêlé aux consolations et aux joies qu'il recueillait sur son passage. Notre Père marchait sur les traces de notre Fondateur, et il pouvait contempler dans leur complet épanouissement les œuvres dont celui-ci avait jeté les premières semences. Nous l'avons

entendu s'écrier : *Ah ! si Monseigneur était ici pour voir ce que je vois, comme il serait heureux !* c'était aussi notre pensée...

Cette visite restera gravée dans notre cœur comme un souvenir béni qui formera un anneau de plus à la chaîne qui nous lie à notre sainte vocation. Qu'on nous permette d'en prolonger les heureuses impressions, en insérant ici un extrait de l'acte solennel de visite que notre vénéré Père a adressé à tous les membres de la province. C'est une page que nous devons relire, afin de mériter toujours les mêmes encouragements :

Mes bien chers Pères et Frères,

De tous les devoirs inhérents à la charge qui m'a été confiée, un des plus importants et des plus consolants est de faire à de certaines époques, selon la teneur de nos saintes Règles, la visite canonique de nos Maisons.

Depuis le jour où j'ai dû accepter la charge qui m'était imposée, je désirais remplir ce devoir. Autant pour ma propre satisfaction que pour remplir l'obligation qui m'incombait, j'ai eu le bonheur de faire la visite de nos Maisons de France ; il me tardait de faire celle de notre Province Britannique. Sur le point de la terminer, je vous dois et je me dois à moi-même de vous témoigner à tous l'impression qu'il m'a été donné d'éprouver et de vous faire connaître quelques pensées qui, je l'espère, pourront, par leur réalisation, concourir à augmenter le bien déjà opéré et à vous mettre à même d'en faire davantage.

Parti de Paris le 4 mai dernier, j'arrivai le soir même à Londres. Le lendemain, je pus présenter mes devoirs à Son Eminence le Cardinal Wiseman et à M. le Vicaire Général de Southward, en l'absence du digne et vénéré Prélat qui est à la tête de ce Diocèse. Je fus accueilli avec une bonté et une bienveillance qui me touchèrent. J'étais inconnu ; cet accueil, je ne le devais qu'à vos œuvres et à la bonne opinion qu'elles avaient donnée de vous.

Dès cette première station sur le sol anglais, je compris que ma joie et ma consolation seraient grandes en visitant chacune de nos Maisons.

Le lendemain, j'étais à Leeds. En gravissant la colline de Sainte-Marie, je ne pus m'empêcher d'éprouver un sentiment de bonheur et un mouvement de la plus vive reconnaissance envers Dieu. Sur cette montagne si bien nommée se trouvent tous les établissements que la piété la plus zélée peut désirer, et là se font des œuvres que le Seigneur daigne bénir, et qui produisent dans les âmes les fruits les plus abondants. Il y a quelques années à peine, cette colline était dépouillée de tout. La Très-Sainte Vierge y a établi son trône et ses enfants sont là pour veiller sur son sanctuaire, pour instruire les ignorants, visiter les pauvres et soulager toutes les misères spirituelles. Je pus être l'heureux témoin du concours nombreux qui chaque soir venait rendre à notre bonne Mère les hommages de la piété la plus touchante.

En partant de Leeds, nous nous rendîmes à Leith, près d'Edimbourg : je ne fus pas peu surpris de ce qu'il me fut donné d'y voir. Une église grande, régulière et bien tenue, un concours de fidèles qui va toujours en augmentant, une Maison de communauté bâtie tout nouvellement avec art et intelligence. Là comme à Leeds, des écoles créées par nos Pères sont fréquentées par des enfants nombreux qui, pour être pauvres, n'en doivent être que plus chers à notre zèle et à notre dévouement. Une assistance assez nombreuse aux exercices du mois de Marie me faisait jouir chaque soir de la consolante pensée que par nos soins et notre zèle, là encore Marie notre Mère est connue, aimée et invoquée.

Quelques jours après, je me dirigeai vers la Maison de Sikling-Hall. Je n'avais pas à trouver dans cette résidence ce que j'avais vu à Leeds et à Leith, je n'en goûtai pas moins le bonheur que j'avais goûté dans ces deux Maisons, de voir notre Congrégation aimée et nos Règles observées par le Père et les deux Frères qui y demeurent. Je pus apprendre ce que cette Maison avait été pour notre chère Province Britannique, et en nous retirant, j'emportai l'espérance qu'elle pourrait être encore

d'une grande utilité. Ce ne fut pas sans une véritable consolation que j'appris que quelques semaines auparavant deux Retraites y avaient été prêchées aux Prêtres du Diocèse de Beverley. Mgr l'Evêque avait daigné manifester toute sa satisfaction, en se promettant de faire renouveler de temps en temps ces pieux exercices. J'avais à me rendre à Liverpool. Leeds se trouvait sur mon passage ; pendant les quelques heures que j'y passai, je pus voir de nouveau combien nos Pères y sont occupés et combien leurs services y sont appréciés.

En arrivant à Liverpool, et en me souvenant de tout ce que j'avais entendu sur la situation si précaire et si peu convenable de cette chère Mission, je remerciai Dieu dans toute l'effusion de mon cœur de ce qu'il avait daigné faire par nous dans cette ville pour sa gloire et pour le bien des âmes. Sur l'emplacement si pauvre, où pendant tant d'années, nos Pères ont exercé le saint ministère avec le plus admirable dévouement, s'élève une grande et belle église, qui, quoique inachevée, satisfait l'œil autant que le cœur. Tout à côté de l'église, et en communication immédiate avec elle, j'ai eu le bonheur de voir une Maison simple et vaste à la fois, laquelle permet à nos Pères d'être à la portée des nombreux fidèles qui viennent nuit et jour demander le secours de leur ministère. A quelques pas de là s'élève un grand et beau bâtiment où des centaines d'enfants puisent avec les éléments de l'instruction primaire les secours qui fortifient leur foi et les mettent à l'abri de toute tentation. Si ma joie fut si vive en voyant ces monuments du zèle de nos Pères et du généreux dévouement de nos pauvres catholiques irlandais, elle fut bien plus vive encore en voyant tous les jours, à la prière du soir, cette église littéralement remplie de fidèles, hommes et femmes qui, pendant de longues heures prolongent leurs prières, ou s'approchent du saint Tribunal.

J'étais dans cette Maison, lorsque arriva le second anniversaire du jour à jamais douloureux où nous perdîmes le meilleur des Pères ; je lui devais le tribut de mon affection reconnaissante. Les Membres de la Maison furent heureux d'unir leurs prières aux miennes, et de prouver une fois de plus

combien était cher à leurs cœurs le souvenir d'un Père à jamais regretté. Par leurs soins, tout fut préparé pour un service solennel. Sur leur invitation, et malgré l'heure matinale, un concours nombreux me témoigna l'attachement que ces bons catholiques ont pour les Oblats qui les soignent avec tant de dévouement. Je pus apprécier combien ce dévouement était méritoire, soit par le genre d'occupations, soit aussi par le manque de tout moyen de respirer sur place, de temps en temps, un air pur et salutaire. Ça été pour moi une douce consolation en quittant Liverpool, d'emporter l'espérance que cet état de chose, si pénible pour la santé, pourra recevoir quelque amélioration[1].

De Liverpool je me dirigeai vers l'Irlande. Là aussi je devais éprouver de bien douces joies. C'est de l'Irlande que le bon Dieu a daigné se servir pour faire la plus grande partie de ce que j'avais admiré en Angleterre. Je pouvais espérer d'y recueillir les mêmes consolations. Mon espoir ne fut pas trompé. Tous nos établissements d'Irlande se trouvent à Dublin et dans les environs. Pour être plus récents, ils n'en sont pas moins solidement établis. Les deux premiers jours furent consacrés à la visite du collége que nous avons à Merrion-Square. Ce collége n'est ouvert que depuis un an, et déjà il est fréquenté par une centaine d'enfants. Les Pères et les Frères qui y sont employés montrent un dévouement qui m'a profondément édifié. Je n'ai qu'à désirer que cette Maison s'organise de mieux en mieux, afin qu'elle puisse toujours mieux correspondre à la confiance des familles. Cette confiance nous a été donnée avec élan, nous devons veiller à ce qu'elle nous soit continuée. Nos Pères peuvent faire beaucoup de bien dans cette Maison et y être aussi très-utiles à notre Famille. Mais pour cela il faut qu'ils puissent s'acquitter fidèlement de tous les devoirs que leur imposent l'importance et la délicatesse de leurs fonctions.

En partant du collége, je dus me rendre à Glen Mary, siége du Noviciat. Quinze Novices de chœur et plusieurs Novices

[1] La fondation de Rock-Ferry a réalisé cette espérance.

convers attendaient ma visite et me ménagèrent un de ces accueils qu'on ne trouve qu'en famille. Le site est un des plus beaux que j'aie jamais vus. Malheureusement l'habitation est des plus tristes et surtout elle est insuffisante. L'air y est d'une pureté rare, et la ferveur de nos chers Novices leur fait supporter volontiers les incommodités d'un local trop exigu. J'ai pu passer deux jours au milieu de ces chers enfants ; j'aurais bien désiré y prolonger mon séjour. On y respire une atmosphère de piété, de douce charité, qui montre combien ces jeunes Frères connaissent déjà la Famille à laquelle ils doivent appartenir et avec quelle ardeur ils désirent marcher sur les traces de ceux qui dans cette Province leur prêchent si bien l'amour de la Congrégation et le zèle pour les âmes les plus abandonnées.

Dans les communications que j'ai pu avoir avec ces chers Novices, j'ai appris avec joie que leur zèle ne se bornait pas aux pays qui les entourent et qu'ils seraient heureux, si l'Obéissance les choisissait, d'aller porter la foi chez les infidèles. Je leur en ai témoigné ma satisfaction.... C'est à regret que j'ai dû quitter cette chère solitude. Quelques heures après, j'étais à Glencree.

Pendant les deux jours que j'ai passés dans cette Maison, j'ai été grandement édifié de l'union, de la charité et du bon esprit qui règnent parmi les membres qui la composent. Le ministère qu'y exercent nos Pères et Frères est difficile et bien souvent ingrat. Je n'ai pu que louer le zèle avec lequel ils remplissent leurs fonctions et remercier le bon Dieu des résultats heureux qu'il daigne lui donner.

Il me restait à voir la Maison d'Inchicore. C'est là que je me trouve en ce moment, et c'est de là que je vous écris cette lettre. Ici comme dans toutes nos Maisons, le bon Dieu a daigné nous bénir d'une manière toute particulière. Les fidèles y viennent déjà en grand nombre des différentes paroisses de Dublin. Nos Pères partent d'ici pour aller dans différents diocèses d'Irlande et d'Angleterre évangéliser les populations pauvres. Autour de nous se trouvent notre Scolasticat et notre Juniorat. Il y a une grande et belle maison toute prête à

recevoir les pieux fidèles qui désirent retremper leurs âmes dans la solitude et se ranimer dans la pratique des devoirs du Christianisme.

Tel est le tableau succinct de ce que j'ai pu voir dans le cours de cette trop courte visite. J'ai tenu à le faire passer sous vos yeux aussi fidèlement qu'il m'a été possible. Gardons-nous de nous en glorifier : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.* Nous ne sommes que des instruments, ne le perdons jamais de vue. Ce que j'ai pu constater, notre vénéré Fondateur l'avait entrevu dans ses visites. En lisant les actes qu'il en a laissés, je croyais lire l'histoire de ce qui s'est passé. Sa joie eût été bien grande de contempler la réalisation de ses espérances et un sentiment de regret profond dont je n'ai pu me défendre, m'a accompagné dans toutes nos Maisons en pensant à ce Père qui aurait été si heureux de voir ce que je voyais moi-même. Le bon Dieu a fait beaucoup pour nous, nous lui en devons une vive et profonde reconnaissance[1]. . .
. . . .

Ces bénédictions que notre bien-aimé Père a constatées n'ont point cessé d'accompagner nos œuvres et de soutenir le zèle de nos Pères. Nous allons en reconnaître la présence et dans les Maisons de la Province et dans les Missions qui ont été prêchées avec les fruits les plus abondants.

§ I. — LES MAISONS.

I. La Maison d'Inchicore a vu s'inaugurer l'œuvre importante des retraites qui a été le principal objet de sa fondation. La première retraite générale a eu lieu au mois d'octobre 1863. Depuis cette époque nous comptons plus de cent vingt-quatre messieurs qui ont pris part à nos pieux exercices. Dans ce nombre se trouvent plusieurs des principaux négociants de Dublin, des magistrats, des

[1] Ce document porte la date du 4 juin 1863.

maires des villes, de jeunes médecins et des élèves de séminaires, etc., etc. La classe ouvrière n'a pas été exclue de nos réunions. Des négociants de Dublin se sont fait un devoir d'envoyer leurs employés suivre les instructions et les exercices de la retraite. Je dois surtout nommer M. Killy, gouverneur de la banque d'Irlande, qui a su ménager à ses employés tout le temps nécessaire pour cela. M. Killy est un des plus dévoués amis de la Congrégation. Il en a donné une preuve sensible en prodiguant, lui et sa respectable famille, les témoignages d'une bienveillance spéciale à notre Très-Révérend Père Général, lors de sa visite à Dublin.

Avant la fête de l'Immaculée Conception nous avons eu une retraite de première communion à laquelle ont assisté quarante enfants appartenant aux meilleures familles de Dublin et des environs. Cette retraite a fait un très-grand bien, et les parents ont été enchantés de ses résultats.

Des conversions nombreuses et remarquables ont attesté déjà les bénédictions que le Seigneur répand sur l'œuvre des Retraites. Plusieurs pères de famille, des jeunes gens qui vivaient dans l'oubli de leurs devoirs religieux, sont devenus de fervents chrétiens après avoir passé quelques jours à Inchicore. Un jeune chirurgien se présenta à une de nos premières retraites. Il était à peine arrivé qu'il voulait déjà repartir ; un changement de vie lui paraissait impossible. Il surmonte cependant cette tentation et il demeure. Après un jour de retraite, ses agitations se calment et font bientôt place à d'ineffables consolations, suite d'un repentir très sincère. Le bonheur dont il jouit lui inspire l'apostolat. Il a un frère, étudiant en médecine, qui n'a que trop fidèlement suivi ses exemples d'irréligion ; il le presse, le harcèle, l'importune jusqu'à ce qu'il l'ait amené à Inchicore, où il fait une nouvelle retraite avec lui. La grâce compta un triomphe de plus.

Dernièrement un curé me disait : « J'avais dans ma paroisse un homme très-respectable. La fréquentation de mauvaises compagnies l'entraîna bientôt dans des écarts qui lui firent perdre une place de haute confiance qu'il occupait ; il était l'unique soutien d'une famille nombreuse et bien intéressante. L'ivrognerie semblait avoir creusé le dernier gouffre où tout devait disparaître. On désespérait de sa conversion, quand je lui ai conseillé de faire une retraite chez vous. Il a pris part à la première retraite générale. Depuis lors il est entièrement changé, il a reconquis la confiance dont il s'était rendu indigne, et il est rentré dans le poste qu'il avait occupé. Il est devenu par sa piété sincère l'édification de toute la paroisse. »

Notre Maison offre donc un asile pour le repentir; mais elle est aussi fréquentée par plusieurs âmes d'élite, qui viennent y puiser une connaissance plus entière de leurs devoirs. Au mois d'août, nous aurons même, d'après les conseils de Monseigneur l'archevêque de Dublin, une retraite générale pour les prêtres. Nous embrasserons ainsi toutes les classes de la société.

Je profite avec bonheur de cette occasion pour exprimer mes sentiments d'estime et de reconnaissance envers plusieurs communautés religieuses qui m'ont rendu des services signalés à l'époque où je suis allé étudier en Bretagne et en Vendée l'œuvre des Retraites, depuis longtemps florissante dans ces contrées vraiment catholiques. Je nommerai les sœurs de l'Espérance de Rennes et d'Angers, les Pères de Marie établis à Saint-Laurent-sur-Sèvres et les prêtres de l'Immaculée Conception de Rennes. Je n'oublierai jamais la bonté dont usa à mon égard le Très-Révérend Père Général de ces Missionnaires qui m'accompagna à Bécherel et dirigea lui-même les exercices d'une retraite afin de mieux me mettre au courant de cette divine stratégie. J'ai des remercîments sincères à

donner aussi à M. le Supérieur du grand séminaire de Rennes et au docte et vénérable P. Chaignon, jésuite d'Angers.

Inchicore, outre ses retraitants, voit une affluence presque continuelle de fidèles qui viennent se confesser à nos Pères. Plusieurs protestants se sont présentés dans le cours de l'année pour se faire instruire et prononcer leur abjuration. Une conversion de ce genre a été produite d'une manière bien inattendue. Notre crèche de Noël en a été l'occasion. Cette crèche est construite dans de vastes et belles proportions : c'est véritablement une œuvre d'art ; voici la description qu'en donnait le *Morning-News*, dans son numéro du 6 janvier 1863 :

Dans l'église des Pères Oblats à Inchiocre, on voit une jolie représentation de l'étable de Bethléem. Conformément à la tradition, l'étable où naquit notre Sauveur est représentée sous la forme d'une grotte ou d'une caverne creusée dans le roc. On y voit figurer tous les accessoires de son humble berceau. Le bœuf et l'âne sont auprès de la crèche. Ils nous rappellent que c'est dans l'habitation des animaux que le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, voilant sa Divinité, a donné son premier signe de vie dans un corps humain. L'ouverture, à travers laquelle le vent pénètre et souffle à volonté, offre une idée de la triste demeure, digne seulement de la brute, où IL était couché comme un petit enfant, en proie à toutes les rigueurs d'une extrême pauvreté. L'humble et douce Vierge, l'Immaculée fille de la royale maison de David, chargée de veiller sur l'enfance du Fils de Dieu, y tient sa place d'honneur ; debout, au pied de la crèche, est la figure de saint Joseph, paraissant partager avec Marie le soin de Jésus. Les Rois Mages, — les bergers en adoration, — les chameaux attendant leurs maîtres, — tout annonce que sont venus de loin, pour honorer l'Enfant qui a apporté la paix sur la terre aux hommes de bonne volonté, ceux à qui les Anges ont appris la mystérieuse nouvelle. Au-dessus de tout brille la glorieuse

étoile qui s'arrêta sur l'étable et guida les Mages vers CELUI qu'ils cherchaient.

En fait de représentation de la scène de la naissance de l'Homme-Dieu, je ne sache pas avoir rien vu d'une invention plus exquise, ni d'une exécution plus exacte. Louer les Pères Oblats de leur dessein d'exciter la piété et la dévotion,—et c'est au fond le but que nous nous proposons, — est une tâche épargnée à tous ceux dans la mémoire desquels est encore familière la renommée de leurs travaux apostoliques en Irlande. De toutes parts dans cette île, ils ont jeté la semence de la piété, et déjà autour d'eux ses fruits mûrissent rapidement. Nous sommes convaincu que ce nouvel effort, en faveur de l'amélioration morale de ceux qu'ils dirigent dans le chemin de la piété, ne sera pas stérile, non plus que d'autres œuvres plus éclatantes que leur zèle leur a fait entreprendre.

Pendant le temps de Noël de nombreux fidèles ont visité tous les jours la crèche d'Inchicore ; ils s'y rendaient de tous les quartiers de la ville. Bien des étrangers se seraient reprochés de quitter Dublin sans être allés à Inchicore admirer la crèche catholique. Plusieurs protestants, attirés par la curiosité, ou plutôt guidés par la main d'une Providence bienfaisante, ont subi la douce influence qui s'échappait de la grotte mystérieuse. Voici le fait que j'ai à raconter. Une dame protestante arriva un jour à Inchicore, accompagnée de sa jeune fille et de sa gouvernante : elle venait, mue par un sentiment de pure curiosité, visiter la crèche. La gouvernante, étant catholique, se dirigea vers le monument, et touchée par une vive émotion de piété, elle se mit à genoux et s'inclina profondément. Dans cette attitude elle continuait de donner la main à la jeune fille protestante, son élève, qui s'était agenouillée. La mère, qui ne s'était pas encore approchée de la crèche, voyant son enfant à genoux à côté de la gouvernante, s'indigne, elle accourt, relève brusque-

ment sa fille et adresse à haute voix de violents reproches à la jeune catholique : *Quoi ! non contente d'être idolâtre, vous voulez que ma fille le soit aussi !* Cependant elle finit par se calmer, s'avance à son tour pour considérer les pieuses statues. Bientôt ses regards se fixent, des larmes montent à ses yeux, elle tombe à genoux ; elle est catholique. Des prières ferventes sortent de cette bouche qui naguère parlait si hautement contre les vérité de notre sainte foi. La gouvernante considérait avec étonnement ce changement si subit, ne sachant à quoi l'attribuer, lorsque sa maîtresse lui dit d'une voix émue : *Conduisez-moi à un prêtre.* Elle est introduite dans notre Maison, où elle rencontre le R. P. Fox, à qui elle raconte elle-même comment un quart d'heure auparavant elle était protestante acharnée et comment maintenant elle croit de tout son cœur à la sainte Église catholique. Elle prie le Révérend Père Fox de lui indiquer dans le voisinage de sa demeure un prêtre auquel elle puisse s'adresser pour recevoir les instructions nécessaires, car habitant assez loin d'Inchicore, il lui serait trop difficile d'y revenir souvent. Le R. P. Fox lui donne l'adresse d'un prêtre de sa connaissance, et quelques semaines plus tard il recevait une lettre de ce digne ecclésiastique, qui lui apprenait que la nouvelle convertie et sa nombreuse famille venait de faire leur abjuration avec les plus vifs sentiments de foi et de piété.

Nos Pères d'Inchicore s'occupent en ce moment de la construction d'une école destinée à recevoir cinq cents élèves de la classe ouvrière et qui sera dirigée par nos Frères convers. L'archevêque de Dublin favorise beaucoup cette entreprise. Il a manifesté dans une lettre adressée au R. P. Fox tout le désir qu'il avait de la voir réalisée, et il s'est mis à la tête des souscripteurs pour une somme de 1,200 francs. Nous combattrons par cette école le

danger auquel sont exposés les enfants catholiques. Il y a dans les environs d'Inchicore une école normale dirigée par un protestant et patronée par l'État. Des centaines d'enfants catholiques la fréquentaient avant l'arrivée de nos Pères. Pour obvier au péril qui menaçait leur foi, notre premier soin fut d'improviser une école dans une pauvre étable, faute d'un local plus convenable. Grâce à nos efforts et surtout à la protection de notre Mère Immaculée, deux cents enfants ont été détournés de l'école protestante et reçus dans la nôtre. Il ne reste plus qu'à achever nos nouvelles constructions pour compléter la victoire que nous avons remportée.

La Maison d'Inchicore est donc complétement dévouée aux œuvres du saint ministère. Par une mesure des plus importantes et dont l'avenir dira tous les heureux résultats, le Scolasticat de la Province d'Angleterre a été réuni à celui des Provinces de France. Nos scolastiques reçoivent ainsi une direction unique, auprès du cœur de notre vénéré Père, dans cette Maison qui renferme les espérances de la famille. Ils y puisent l'amour et le dévouement pour la Congrégation et cet esprit de charité fraternelle qui forme le trait distinctif de ses membres. Ils ont la consolation de voir plus souvent notre bien-aimé Père Général et de travailler en quelque sorte sous ses regards à se rendre de dignes Oblats de Marie. Cette première séparation d'une patrie qui leur est chère, de la belle et verte Irlande, les prépare à tous les sacrifices et donne la mesure du dévouement qu'ils mettront à servir les intérêts de la Congrégation partout où l'obéissance les placera. C'est ainsi que se réaliseront de plus en plus les douces espérances de notre vénéré Fondateur, qui a voulu ne former qu'une famille des nombreux enfants que la Providence lui a confiés, sous tous les climats et parmi toutes les nations. Nos Frères ont pu prendre part,

il y a quelques semaines, à une réunion qui laissera des souvenirs ineffaçables dans l'âme de tous ceux qui y ont assisté : je veux parler de la retraite des Supérieurs à Autun. La Province Britannique y était représentée par trois de ses Pères. Je ne dirai pas les émotions dont tous les cœurs ont été remplis : il est des sentiments que la plume ne peut exprimer. Du haut du ciel notre Père a dû contempler avec bonheur cette réunion de famille, mettant en pratique ses salutaires prescriptions et manifestant par des preuves sensibles qu'elle était fidèle à conserver le précieux héritage de la charité fraternelle. Les Scolastiques n'oublieront pas les exemples offerts à leur piété dans cette première retraite des Supérieurs, qui ne pouvait avoir lieu qu'autour du chef de la Famille, et ils les raconteront plus tard à ceux de leurs Frères qui n'en ont point été les heureux témoins ; ils diront qu'il n'y a parmi les Oblats qu'un seul cœur et qu'une seule âme : *cor unum et anima una.*

La translation du Scolasticat de la province s'est opérée dans la seconde moitié du mois d'août 1863. Les lettres de nos jeunes Frères nous ont dit la cordiale hospitalité qu'ils ont trouvée dans la Maison du Sacré-Cœur.

II. C'est à Glencree que nos Pères ont fondé le premier pénitencier établi en Irlande pour la correction des jeunes prisonniers. Autrefois les enfants de cette classe étaient renfermés dans les prisons ordinaires, où ils achevaient de se perdre, par le contact avec les criminels plus âgés et plus endurcis dans la pratique du mal. Il y a cinq ans, le Parlement anglais approuva une loi qui accordait aux catholiques de l'Irlande le droit d'établir des pénitenciers, entretenus par l'Etat et où les enfants au-dessous de seize ans, convaincus de quelques délits, pourraient être envoyés. On regarda cette nouvelle loi comme une des meilleures concessions faites aux catholiques depuis leur

émancipation. Aussi dès sa promulgation plusieurs messieurs se réunirent-ils en comité, afin d'user du privilége concédé et de hâter la fondation d'une Maison pénitentiaire. On craignait qu'un retard prolongé ne permît aux orangistes de faire retirer ou du moins modifier une concession aussi avantageuse. Mais une grande difficulté se présenta immédiatement aux membres du comité. Une communauté religieuse voudra-t-elle se charger de l'exécution d'un projet dont l'essai n'avait pas encore été tenté, et qui par conséquent présentait peu de chances de réussite? Et puis quelle communauté choisir dans le petit nombre de Congrégations qui sont implantées sur le sol de l'Irlande? L'affaire demeurait indécise, lorsque l'avocat général et l'inspecteur général des prisons, tous les deux excellents catholiques, vinrent me trouver de la part du comité pour prier nos Pères de se charger de la fondation du pénitencier. *Si vous acceptez,* me dirent-ils, *votre Société aura rendu un service inappréciable aux catholiques irlandais; un service d'autant plus grand,* ajoutèrent-ils, *qu'il est très-probable que le gouvernement va retirer cette loi, parce qu'elle est trop favorable à nos intérêts religieux; il nous importe donc de pouvoir, avant la prochaine réunion du Parlement, présenter l'établissement d'un pénitencier catholique à Dublin comme un fait accompli.* D'autre part, l'autorité ecclésiastique désirait vivement que cette œuvre fût entreprise par nos Pères. Pressé par ces hautes instances, je crus devoir soumettre cette grave affaire à notre vénéré Fondateur et à son Conseil. La conclusion fut que nos Pères devaient se charger de cette œuvre. Voilà donc la Congrégation en face d'un projet de fondation qui avait bien pour objet les âmes les plus abandonnées, mais qui se présentait cependant semé de difficultés et chargé des responsabilités les plus lourdes; nous étions sous les regards du gouvernement et du pays tout entier, des catholi-

ques qui avaient confiance en nous et qui attendaient tout de nos efforts, des protestants qui se préparaient à nous critiquer amèrement, et à pousser même plus loin leurs attaques, si les circonstances le leur permettaient. Nous n'avions d'autres ressources et d'autre appui que cette divine Providence qui favorise si ostensiblement notre chère Congrégation dans toutes les œuvres qu'elle entreprend en faveur des pauvres et des âmes les plus abandonnées. Aussi employai-je tous les moyens pour me la rendre favorable. Des communions générales eurent lieu dans plusieurs communautés, de toutes parts je sollicitai des prières, afin que le Seigneur bénît notre nouvelle fondation, et j'attribue tout le succès qu'elle a obtenu et qu'elle obtient aux saintes violences faites au Ciel par les âmes ferventes qui s'intéressaient à son établissement.

Le R. P. Lynch fut le premier Père auquel je pensai pour commencer notre œuvre. Mais comme cette œuvre était tout à fait exceptionnelle, comme sa direction exigeait des sacrifices spéciaux et des aptitudes particulières, je ne crus pas devoir l'imposer à son dévouement, et je lui donnai le temps de réfléchir et d'examiner s'il se sentait le courage de l'entreprendre. Au bout de deux jours, il m'écrivit en ces termes :

« Mon Père, ayant réfléchi devant Dieu pendant ces deux jours, et ayant demandé un secours spécial de sa grâce, je me sens le courage de me dévouer à l'œuvre du Pénitencier que vous m'avez proposé. »

Le Supérieur était prêt, mais il fallait encore des hommes capables d'enseigner l'agriculture et différentes sortes de métiers, de faire l'école aux enfants, et d'exercer une surveillance active, intelligente et de tous les instants. Nous avons trouvé parmi les Frères convers de notre province tout ce qui nous était nécessaire, et nos Frères de

Glencree nous rendent les services les plus dévoués.

Il était indispensable d'établir un bon système de direction dans une œuvre aussi compliquée et aussi étendue. Après avoir visité les principaux pénitenciers de la France, de l'Angleterre et de la Belgique, le R. P. Lynch a composé un réglement qui a été imprimé et qui fonctionne d'une manière admirable à Glencree.

Disons un mot du local qu'occupe le pénitencier. Glencree est une haute montagne, à une distance de quatre lieues de Dublin. Il y a dans son voisinage des lacs magnifiques et des points de vue très-pittoresques. Une vallée d'une beauté sauvage s'étend de notre Maison jusqu'à la mer, que l'on aperçoit dans le lointain. La Maison est une ancienne caserne construite par le gouvernement à l'époque où les Irlandais cherchaient à recouvrer leur indépendance, mais depuis plusieurs années elle était complétement abandonnée. Les ravages du temps la réduisirent bientôt à un état de délabrement tel, que deux chambres à peine se trouvèrent habitables lorsque nos Frères en prirent possession. Les ouvriers appelés à la réparer ne voulaient point passer la nuit dans ces ruines qu'on disait être hantées par des revenants. Des bruits étranges s'y faisaient entendre ; là avaient eu lieu des sacriléges affreux commis par la soldatesque sur les images et les statues des saints. Pressés par les motifs qu'on leur donna, les ouvriers consentirent à y passer une première nuit, mais le lendemain ils se présentèrent pâles et défaits au R. P. Lynch, en protestant que pour tout l'or de Dublin ils ne s'exposeraient plus aux dangers qu'ils avaient courus ; toute la nuit ils avaient entendu au-dessus de leur tête des bruits effroyables. Le R. P. Lynch ne se laisse point intimider ; il se résout à faire des perquisitions jusqu'à ce qu'il ait trouvé les auteurs du tapage. Il pousse ses recherches de réduit en réduit et arrive au

toit de la maison. Là il découvre deux énormes chèvres qui se régalaient avec l'herbe qui y poussait en abondance. Les ouvriers, à cette vue, reprirent courage, et oncque depuis il n'a été question de revenants dans la Maison de Glencree.

Cependant l'ancienne caserne fut bientôt entièrement restaurée ; mais quelques mois s'étaient à peine écoulés qu'elle était devenue trop étroite pour le nombre des détenus confiés à nos soins. Une nouvelle construction était nécessaire ; elle s'éleva comme par enchantement, grâce à l'énergie déployée par nos Pères et nos Frères. Cet édifice à une longueur de près de quatre cents pieds ; il renferme un dortoir de trois cent soixante pieds de longueur, terminé aux deux extrémités par des chambres qu'occupent les Frères surveillants. Au rez-de-chaussée se trouvent l'école, le réfectoire, la cuisine, etc. Tout l'établissement est éclairé au gaz, qui est fabriqué dans un gazomètre que le R. P. Lynch a fait établir ; c'est un de nos Frères qui dirige ce travail. On compte en ce moment deux cent cinquante-sept jeunes détenus à Glencree. Ils sont employés dans divers ateliers, où nos Frères leur enseignent des métiers dont la connaissance leur sera utile quand ils recouvreront leur liberté. Ceux-ci sont cordonniers, ceux-là tailleurs, d'autres ébénistes. Ces derniers ont déjà confectionné plusieurs pièces d'ameublement d'un goût et d'un travail exquis, sous la direction du Frère Macdonald. Au moment où je trace ces lignes, Glencree figure à l'exposition de Dublin d'une manière très-honorable. Les journaux protestants n'ont pu s'empêcher de louer la beauté de plusieurs échantillons sortis des ateliers du pénitencier catholique.

Malgré sa position au milieu des montagnes, le pénitencier reçoit des visites assez fréquentes de la part de personnages distingués catholiques ou protestants. On y

a vu le vice-roi de l'Irlande, plusieurs lords, entre autres lord Campden, des juges de districts et de hauts tribunaux, des évêques, etc. Tous ces messieurs ont laissé par écrit, dans le registre des visiteurs, le témoignage de la grande satisfaction que leur faisait éprouver le bien dont ils étaient témoins. C'est à la puissance de notre divine religion qu'est due l'amélioration qui s'opère dans nos jeunes détenus. Avec deux Pères et quelques Frères convers on est parvenu à maîtriser des natures vraiment indomptables par l'emportement de leur caractère et les habitudes précoces et invétérées contractées dans la pratique du crime. Nous avons là un enfant qui a déjà subi cent quinze condamnations. Plusieurs y ont été placés à la suite de leur premier vol, mais le grand nombre s'est toujours rendu coupable de plusieurs récidives. Et cependant presque tous, de leur propre mouvement, se confessent chaque mois; beaucoup communient tous les huit jours, et plusieurs ont une piété vraiment touchante. Pendant les moments libres on les voit agenouillés auprès du Saint-Sacrement, au pied de la Très-Sainte Vierge ou occupés à faire le Chemin de la Croix. Plus de quatre cents prisonniers nous ont été confiés depuis l'établissement du pénitencier. Sur ce nombre, près de deux cents ont déjà été renvoyés dans leurs familles ou placés dans des positions honorables, avec l'espoir bien fondé de leur entière conversion. Dieu seul connaît la multitude d'âmes qui ont été ou seront dans l'avenir retirées de l'abîme des plus grands crimes par l'œuvre de miséricorde que la Congrégation opère à Glencree.

III. Le Seigneur continue de bénir notre collége de l'Immaculée Conception à Dublin. Aussi le dévouement de nos Pères et de nos Frères est-il proportionné au travail et aux fatigues qui leur sont imposés. Il y a deux ans, ils ont commencé ce nouveau collége à Merrion-Square avec

vingt élèves ; ils en comptent maintenant cent quarante, appartenant aux premières familles de la ville. Ces enfants sont bien attachés à nos Pères. Leur conduite est excellente et leurs progrès dans les études ne laissent rien à désirer. C'est avec bonheur que je rends témoignage de l'esprit de dévouement avec lequel nos Pères et nos Frères s'acquittent de leurs diverses charges dans le collége de l'Immaculée Conception. Mgr l'archevêque de Dublin a manifesté en plusieurs circonstances la grande satisfaction que lui font éprouver les heureux résultats obtenus par cet établissement. Que le Seigneur daigne répandre de plus abondantes bénédictions encore sur une Maison où on le fait connaître et aimer par ceux qu'il appelle plus près de son divin Cœur : *Sinite parvulos ad me venire!*

IV. Depuis l'époque de mon dernier rapport, le Noviciat de la Province a changé de lieu de résidence. Notre Très-Révérend Père Général, lors de sa visite, trouva que la Maison de Glen-Mary était trop petite et trop éloignée de Dublin, et manifesta le désir de nous voir rapprocher de cette ville. La Providence nous servit à souhait. Avant de quitter l'Irlande, notre bien-aimé Père put examiner par lui-même le local dont on nous offrait l'acquisition, et il en fut très-satisfait. La nouvelle Maison de Noviciat s'appelle Belmont-House ; c'est un ancien château assez bien conservé et situé dans le joli village de Stillorgan. Pour faire comprendre tous les agréments qu'offre cette situation, il suffit de dire que c'est à Stillorgan que l'archevêque protestant de Dublin a sa maison de campagne : nous pouvons croire qu'il a su choisir entre tous les autres sites. Maintenant, l'air pur de Stillorgan, tout en conservant chez sa Grandeur anglicane les restes d'une vie qui se consume dans l'oisiveté, fera éclore dans notre Noviciat les précieux germes des vies pures et saintes

qui doivent un jour doucement se consumer au service de Dieu et du prochain.

Belmont-House est à une distance d'une lieue et demie de Dublin ; deux chemins de fer y conduisent en quelques minutes. Il y a dix-sept acres de terre autour de la Maison ; le jardin est très-beau. La vue embrasse un immense horizon : c'est la baie de Dublin, si souvent comparée à celle de Naples, qui en borne l'étendue ; les regards se reposent avec délices sur ces nappes d'eau où se réflètent toutes les magnificences de la terre et du ciel. En un mot, Belmont-House est un des plus charmants sites pour un Noviciat.

C'est le 10 octobre que nos Frères en ont pris possession. Le R. P. Boisramé, maître des novices, écrivait au Supérieur Général, peu de jours après l'installation, le 14 octobre :

Voici ma première lettre de Belmont House ; elle est à votre adresse; je vous la dois.

Mon premier devoir en prenant possession de cette nouvelle demeure, c'est de vous remercier, vous, mon Très-Révérend Père, et ceux qui avec vous ont contribué à m'en ouvrir les portes.

Pauvre Glen Mary ! Ses murs étaient bien vieux et son toit bien mauvais! Cependant Jésus daignait y demeurer avec nous et s'y montrer prodigue de ses faveurs... Adieu, petite chapelle ; adieu, chère cellule ! Adieu ! je ne vous oublierai jamais !

Nous avons quitté Glen Mary samedi dernier, à dix heures du matin. Nous étions à pied; nous avions pris la résolution d'offrir les petites peines du petit voyage pour obtenir de Jésus, par Marie Immaculée, les grâces dont nous aurions besoin dans notre nouvelle demeure. Une pluie torrentielle nous surprit à moitié chemin, heureux présage, sans doute, de l'abondance des grâces que le Ciel se propose de répandre sur le Noviciat et le Juniorat.

Tout n'était pas en ordre à notre arrivée ; nous nous y attendions. Depuis lors, nous avons tâché de mettre un peu chaque chose à sa place, au moins provisoirement : c'est ce qui m'a empêché d'écrire plus tôt. Nous étions bien à Glen Mary ; nous sommes bien mieux ici. Je ne sais si j'aurais jamais eu une aussi belle chambre si je n'avais pas fait le vœu de pauvreté. Cependant, on le sait, la maison n'est pas neuve, et elle n'est pas trop grande pour les deux communautés.

J'ai dit que Jésus daignait demeurer avec nous à Glen Mary : il daigne résider avec nous ici, avec non moins de bonté et d'amour.... Qu'il bénisse toujours sa petite Famille !

V. L'établissement de Leeds est certainement un des plus beaux parmi ceux que possède notre chère Congrégation. Il y a quelques années que nous ouvrions une chapelle provisoire dans le misérable galetas d'un cabaret abandonné qui servait lui-même d'habitation à nos Pères. Depuis nous avons acheté un vaste emplacement sur lequel ont été bâtis une très-belle église, une Maison de communauté, des écoles pour six cents enfants, une école pour les filles, un couvent pour quarante religieuses et les commencements d'un orphelinat. Toutes ces constructions présentent un ensemble imposant ; elles occupent le plateau d'une colline qui domine la grande ville de Leeds. L'église n'était pas achevée ; il manquait encore le transept et le chœur. Nous n'espérions pas voir terminer cet édifice pendant notre vie. Mais le Seigneur a inspiré à un de nos bienfaiteurs de laisser après sa mort une somme importante destinée à l'achèvement de l'église [1].

[1] Nous devons inscrire ici le nom de ce généreux ami. Il se nommait Jackson. Il avait obtenu du Supérieur Général des lettres d'affiliation. Ces lettres accordent une participation à tous les mérites, à toutes les bonnes œuvres, à tous les biens spirituels de la Congrégation : elles existent dans tous les ordres religieux. Le Supérieur Général ne les accorde qu'à des bienfaiteurs insignes. Voici ce que nous lisons dans une lettre du R. P. Pinet, datée du 15 avril 1864 : « M. Jackson, notre in-

Cette somme, jointe aux quêtes faites parmi les fidèles, nous permettra de compléter cette magnifique construction. Les travaux ont été repris avec une nouvelle ardeur. Quand ils seront terminés, l'église aura deux cents pieds de longueur, cent de largeur dans le transept et près de cent de hauteur. C'est le célèbre architecte M. Pugin qui dirige les travaux. Le style est le gothique orné du quatorzième siècle.

Le service religieux, qui se fait dans la partie déjà achevée de l'église, s'accomplit avec une beauté et une solennité dignes d'une cathédrale. Aussi nos cérémonies attirent-elles de nombreux protestants ; la grâce obtient toujours parmi eux quelques triomphes. Depuis que nos Pères sont à Leeds, ils ont reçu près de mille abjurations[1].

VI. Au centre de la ville de Liverpool se trouvent trois édifices érigés par nos Pères, une église, un grand presbytère, et des écoles pour quinze cents enfants. A notre arrivée à Liverpool, nos Pères n'avaient pas d'autre local pour réunir les fidèles et célébrer les Saints Mystères qu'une misérable salle située au-dessus d'une étable et à laquelle on parvenait au moyen d'une échelle. Leur établissement est un des plus beaux monuments catholiques élevés en Angleterre. Nos Pères ont à desservir une paroisse de treize mille catholiques Irlandais. On peut dire en toute vérité que nous évangélisons les pauvres : *Pau-*

signe bienfaiteur, est mort ce matin. Je l'ai assisté dans ses derniers moments. Il m'a exprimé plusieurs fois sa joie et sa reconnaissance de son affiliation à notre Congrégation. Il va être enterré avec son épouse dont le corps repose à Siklinghall : veuillez bien prier pour ce véritable ami des Oblats. »

[1] Dans la lettre précédemment citée, le R. P. Pinet ajoutait : « Nos confessionnaux ont été cette année plus fréquentés que jamais. Pendant la Semaine sainte, nous allions au confessionnal à trois heures et nous n'en sortions qu'à onze heures et demie. Il en a été ainsi dans la semaine de Pâques et presque pendant toute la sainte quarantaine. Les Sœurs ont instruit un bon nombre de convertis. »

peres evangelizantur. Le travail qui se fait dans cette Maison est énorme. Déjà deux des nôtres y sont morts, martyrs de leur zèle. Je ne puis oublier le P. Power, que nous avons perdu le 6 août 1863. Sa mémoire est religieusement conservée par les pieux Irlandais qui avaient eu recours à son ministère, et nous le regardons nous-même comme un modèle de dévouement envers notre chère Congrégation. Voici le commencement d'une lettre écrite par le R. P. Power au Supérieur Général, le 21 novembre 1862; elle traduit d'une manière touchante les sentiments qui animaient son cœur :

Holy-Cross, Liverpool, fête de la Présentation.

Très-Révérend Père,

Il y a aujourd'hui deux ans que j'entrai au Noviciat à Siklinghall. Je fis mon Oblation le jour de la fête de l'Immaculée Conception, l'année suivante, ayant ainsi le bonheur d'être le premier admis à la profession religieuse après l'heureux événement de votre élection à la charge de Supérieur Général. J'aurais dû me hâter de vous écrire plus tôt, pour me conformer à la Règle qui, heureusement, nous oblige tous de correspondre une fois l'an avec notre commun Père, et qui tend si fortement à vivifier et à fortifier cet esprit de charité dont notre saint Fondateur nous a légué l'héritage en nous souhaitant qu'il fût notre caractère distinctif. Mais l'espoir de votre visite à notre Province me le fit longtemps différer. Peut-être même un peu de négligence a-t-elle été la cause d'un plus long délai. Enfin, je me trouve presque à la fin d'une année depuis mon Oblation et à peine à temps de prévenir une infraction à la Règle.

En choisissant la Société de Marie Immaculée comme celle où je dois servir Dieu, je suis heureux de dire que je me félicite de mon choix. J'y ai trouvé tout ce que mon cœur désirait depuis le premier moment de ma vocation à la prêtrise, c'est-à-dire la charité dans nos rapports les uns avec les

autres, dans nos rapports avec le monde et le zèle du salut des âmes. Mon unique regret consiste à n'avoir pas été Oblat plus tôt et à n'être pas pleinement imbu de l'esprit des Oblats, maintenant que je suis de leur famille. . . . .

Ainsi s'exprimait ce parfait Oblat de Marie, trop tôt ravi à notre affection et à nos espérances !

VII. De l'autre côté de la rivière le Mersey, et presque en face de notre Maison de Liverpool, s'élève la résidence de Rockferry. C'est un grand édifice gothique, qui doit servir d'église, d'école et de maison de communauté. Pugin en a fourni le plan et on y travaille avec activité. Nos Pères de Liverpool trouvent à Rockfrry un air pur et tous les agréments d'une maison de campagne, tout en y exerçant aussi les fonctions du Saint Ministère.

VIII. Depuis le commencement du mois d'août de cette année 1864, le Juniorat réside à Siklinghall. Il avait suivi le Noviciat à Belmont-House, mais le développement que les deux communautés ont pris nous a obligé de les séparer. Siklinghall a vu autrefois dans ses murs le Noviciat de la Province britannique ; nos Junioristes y retrouveront des souvenirs précieux et des traditions bien édifiantes. Là reposent à l'ombre du cloître plusieurs membres de la famille qui ont laissé la bonne odeur de leurs vertus : le P. Perron et le P. Bouquillon, le Frère Caix, scolastique, et le Frère Stoddart, Frère convers, tous morts en véritables Oblats de Marie Immaculée.

En 1863, deux Retraites pastorales ont été prêchées dans la Maison de Siklinghall, sur la demande de Mgr l'évêque de Beverley, qui les a présidées. Elles ont réuni la totalité des prêtres de son vaste diocèse[1].

[1] Le R. P. Pinet, Supérieur de Leeds, écrivait au Supérieur Général, le 25 avril 1863 : « Je suis revenu hier de Siklinghall, où j'ai été appelé pour assister en qualité de Confesseur à la Retraite pastorale de notre

Ces exercices s'y sont renouvelés en 1864. Voici un extrait d'une lettre du R. P. ARNOUX au Supérieur Général, en date du 28 avril dernier :

« Malgré que je sois si souvent et si longtemps seul à Sikling-hall, je m'y plais et je tâche de faire le bien, soit parmi nos trois cents catholiques dispersés çà et là dans six paroisses protestantes de trois ou quatre mille âmes chacune, soit parmi nos protestants. Trois de ces derniers ont été reçus dans le sein de l'Eglise l'hiver passé.

« Les deux Retraites qui ont eu lieu ici dernièrement nous ont amené trente-deux prêtres séculiers, sans compter Sa Grandeur Mgr l'Evêque de Beverley, qui a passé chez nous toute la quinzaine, édifiant tout le monde par sa régularité parfaite, sa piété vraiment épiscopale. Le R. P. COOKE n'ayant pu prêcher lui-même ces Retraites, qui lui avaient été offertes, c'est le R. P. COFFIN, ancien ministre protestant converti et maintenant Vice-Provincial des Rédemptoristes, qui est venu, sur la demande de Monseigneur. Je crois que les Prêtres en ont été contents. C'est un homme de Dieu, un véritable enfant de saint Liguory. J'ai passé le temps bien agréablement avec lui. Il me parlait souvent de notre saint Fondateur, qu'il avait connu à Marseille et dont il n'oubliera jamais les bontés à son égard. »

IX. La Maison de Leith, en Écosse, a continué de progresser sous tous les rapports. Voici le compte rendu que le R. P. NOBLE m'a adressé dans le courant du mois de juillet 1864, pour l'année 1863 :

Etoile de la mer, Leith.

MON CHER PÈRE COOKE,

Si j'avais été averti un peu plus tôt, je vous aurais envoyé un

Diocèse prêchée par notre R. P. Provincial. L'Evêque et ses Prêtres ont été enchantés de la manière dont cette retraite a été prêchée. Monseigneur m'a dit qu'il était on ne peut plus satisfait et que le R. P. COOKE avait, selon lui, surpassé tous les prédicateurs qu'il avait entendus jusqu'alors. »

(*Note du chroniqueur.*)

compte rendu détaillé de notre Mission de Leith depuis sa fondation jusqu'à cette heure. Mais le temps me manque, et je ne puis que relater brièvement les principaux faits qui se sont produits dans le courant de l'année dernière.

Et d'abord, je vous parlerai des Missions et des Retraites qui ont été prêchées par les Pères de Leith. Au mois de juin 1863, j'ai donné une retraite aux Sœurs Franciscaines du couvent de Glasgow, à la prière de Mgr l'Evêque, qui vint en personne me la demander. Cent religieuses y prirent part. En juillet, j'ai prêché les mêmes exercices aux Sœurs de la Présentation, à Stradbally en Irlande, aux Ursulines de Churles, également en Irlande, et enfin au commencement de septembre aux Sœurs de Leith.

Au mois de mars nous avons prêché une Mission à Perth en Ecosse. C'était pour la seconde fois que nous évangélisions cette ville ; nous y étions venus trois ans auparavant. Je ne me rappelle pas avoir compris aussi entièrement en aucune circonstance les précieux avantages que procure une Mission. Quand nous allâmes à Perth pour la première fois, il y avait au moins les quatre cinquièmes de la population catholique qui ne faisaient pas leurs Pâques, et depuis lors le plus grand nombre s'approchent des Sacrements plusieurs fois l'année. A l'occasion de cette Mission, nous établîmes des confréries avec obligation pour les confrères de communier régulièrement chaque mois. Ce fut avec le plus grand plaisir que trois ans après, nous entendîmes le Missionnaire de l'endroit, un de nos meilleurs amis, nous assurer qu'il avait eu régulièrement chaque mois, depuis notre Mission, cent cinquante personnes à la sainte Table.

Vous pourriez vous imaginer peut-être, d'après ces détails, que nous n'avons pas eu à travailler pendant notre seconde Mission ; mais je puis vous certifier qu'il n'en a pas été ainsi. Une branche de la société secrète connue sous le nom de *Fraternité de saint Patrice* s'était établie à Perth, et petit à petit était parvenue à éloigner une grande partie de la jeunesse de la fréquentation des Sacrements. Cette Société s'était introduite à Perth et y était encouragée par un infâme journal ap-

pelé *Free press*. L'éditeur de ce journal, qui avait été autrefois étudiant de la Propagande à Rome, est devenu aujourd'hui un ennemi de l'Eglise des plus acharnés. Depuis plus d'un an ce malheureux n'a pas cessé d'attaquer de la manière la plus inique et la plus scandaleuse tout ce qui fait la gloire de l'Eglise naissante d'Ecosse : Evêques, Prêtres, Religieux et Religieuses, rien n'a échappé à ses insultes. La mémoire de Mgr Gillis, l'Evêque bien-aimé d'Edimbourg, n'a pas même été respectée par ce John Knox en herbe. Il écrivait pour la multitude, toujours si facile à impressionner, surtout quand on s'adresse à son patriotisme et à son esprit national. Il représentait les Evêques et les Prêtres comme des agents du gouvernement anglais, et par conséquent comme des persécuteurs du peuple Irlandais. Ces articles scandaleux préparaient la voie pour *les frères de saint Patrice*, qui savaient très-bien en tirer parti.

Le *Free press*, voilà donc l'ennemi que nous avions à renverser à Perth. Vous pouvez vous imaginer l'agitation qui se produisit parmi le peuple, lorsque nous commençâmes notre attaque en public. La lutte dura une semaine tout entière, et après huit jours de combat, grâce à Dieu, la victoire fut complète, à tel point qu'on ne trouva plus une seule copie de ce journal dans toute la ville de Perth. M. Rigg, le vénéré pasteur de l'endroit, eut la bonté de venir à Leith pour nous remercier, et il m'a assuré que le bien que cette Mission avait produit était incalculable et que, de plus, il était permanent. Le *Free press* n'y paraît plus, et la Société de saint Patrice a cessé d'exister.

Après la Mission de Perth, nous nous sommes rendus à Johnstown, dans le Diocèse de Glasgow. Sa population catholique est très-considérable. Aussi la Mission, qui eut un succès complet, y produisit-elle un grand bien.

Si à ces travaux vous ajoutez deux Retraites de paroisses prêchées à Ledburgh et à Peebles, vous aurez la liste complète de nos œuvres pendant l'année 1863.

Mais j'ai à vous entretenir d'une question de la plus haute

importance pour nous à Leith aussi bien que dans toutes les autres parties de l'Ecosse, je veux dire, de l'éducation de nos pauvres enfants catholiques. C'est là le point important. Car pour les adultes qui ont longtemps vécu dans un pays protestant, privés du bienfait d'une éducation religieuse et quelquefois des secours les plus essentiels de la Religion ; il y a peu de chose à faire. Ceux qui sont bons, restent bons, mais ceux qui se sont pervertis restent aussi en grande partie pervertis. Nos espérances sont donc dans l'avenir, dans la jeune génération qui grandit maintenant sous nos yeux.

Or, jusqu'ici quelques démarches avaient à peine été faites pour arriver à ce but si désiré. Il est vrai que j'avais réussi à former, au moyen de quêtes, la somme de 12,500 francs, afin d'acheter plus tard, si l'occasion se présentait, un terrain où nous pourrions établir des écoles. J'avais prié aussi quelques-uns de nos amis de vouloir bien m'avertir s'il se rencontrait une chance favorable, car j'aurais souhaité présenter à notre Supérieur Général, qui était alors attendu, un emplacement convenable à nos vues. Mais notre attente se prolongea pendant trois mois, et rien ne s'offrait. La ville de Leith a pris un accroissemeent si rapide depuis quelque temps, qu'il est presque impossible de trouver du terrain à acheter dans ses environs, et celui qui est à vendre, on ne le cède qu'à des prix exorbitants. Enfin, je commençais à désespérer, lorsque le jour de l'Annonciation, 25 mars 1863, je dis à la Très-Sainte Vierge que si elle voulait avoir un couvent et des écoles à Leith, elle devait se mettre à l'œuvre elle-même, car pour moi, je ne pouvais réussir. J'ajoutai que j'allais célébrer la sainte Messe en son honneur et dans cette intention, et que je lui abandonnais entièrement le projet.

Tout était ainsi réglé, lorsque le même jour, vers onze heures du matin, j'entends frapper à ma porte. C'était le R. P. Ring qui venait, un journal à la main, le *Scotsman*, me faire lire une annonce imprimée à la première page et ainsi conçue : *A vendre immédiatement une belle maison et trois acres de terre, au prix de* 1,250 *liv. st.* — Cette propriété se trouve à peine à dix minutes de notre église, et commande

une vue superbe de la mer. Mais que pouvais-je faire? J'avais, il est vrai, 600 liv. st., et, à la rigueur, j'aurais pu emprunter le reste, mais je n'avais pas encore obtenu de permission, et la conscience avant tout. D'un autre côté j'étais bien déterminé à tenter l'impossible plutôt que de laisser échapper une si belle occasion, étant persuadé qu'elle ne se représenterait pas de sitôt. Je recommandai de nouveau cette affaire à Dieu et à la sainte Vierge qui, évidemment, paraissait s'y intéresser, et comme il n'y avait pas de temps à perdre, je me rendis aussitôt chez une bonne dame catholique, et après lui avoir fait connaître la propriété en question, et le but pour lequel je désirais l'acquérir, je lui proposai de l'acheter, avec la condition que si le Supérieur Général voulait bien m'accorder la permission demandée, je reprendrais le marché, et que dans le cas contraire, elle le garderait. Toute sa fortune devait être risquée pour cet achat, qu'importe ! Cette bonne dame, dont je ne saurais trop louer le généreux dévouement, consentit à tout, et quelques heures après, la propriété destinée à devenir le couvent de Leith était acquise. Nous n'étions pourtant pas encore au bout de nos difficultés. Le prix de la vente fut exigé bien plus tôt que nous ne nous y attendions, et cette dame ne pouvait disposer pour le moment de son argent, qui était prêté sur hypothèque. C'est alors que je m'adressai à lord Henry Kerr, qui, avec sa générosité proverbiale, se fit un bonheur de venir à notre secours. Il se rendit caution pour nous et tout fut fini. En mai 1863, le Supérieur Général voulut bien sanctionner tout ce qui avait été fait, et dans le mois d'août de la même année, sept Religieuses vinrent prendre possession de la maison qui leur était destinée. Ces Religieuses sont des Sœurs de Lorette ; elles ont consenti à quitter leur Maison Mère en Irlande, pour venir dans un pays hérétique, et par conséquent hostile, aider à l'œuvre de la régénération de nos pauvres populations catholiques d'Ecosse. Dieu a béni leur dévouement, et au moment où je vous écris, nous avons plus de trois cents enfants qui fréquentent nos écoles. Dans quelques années, leur présence aura, nous n'en doutons point, opéré un bien immense à Leith.

Quant aux conversions, nous en avons eu à peu près une centaine dans les cinq dernières années [1].

Je ne saurais terminer cette lettre sans exprimer tout le regret que j'éprouve de ce que nous ne sommes pas en nombre suffisant pour nous livrer au travail des Missions. Depuis quelques semaines, nous avons reçu plusieurs demandes dans les localités les plus importantes de l'Ecosse, telles que Edimbourg, Glasgow, Dundee, et nous n'avons pu les accepter faute d'ouvriers.

J'espère être à même de vous donner plus tard un compte rendu plus complet de nos travaux à Leith, pendant les cinq dernières années.

Veuillez agréer, etc.

JEAN NOBLE, O. M. I.

X. Il me resterait à parler de la position que nous venons de prendre dans l'immense ville de Londres. Son Éminence le cardinal Wiseman a daigné nous accueillir avec une bienveillance toute paternelle et nous permettre de nous établir dans un des quartiers de la ville les mieux situés, à Kilburn. Cette permission nous a été accordée très-gracieusement et en des termes très-encourageants. Comme cette nouvelle fondation n'est pas encore sortie des épreuves et des embarras d'un premier essai, je me contenterai de la recommander aux prières de tous les membres de la Congrégation, afin que le Seigneur veuille bien la bénir, la rendre féconde et étendre ainsi la sphère de nos Missions, dans notre Province britannique.

[1] Ce chiffre, qui paraît petit pour un laps de temps si considérable, paraîtra bien grand si on se rappelle qu'il s'agit de l'Ecosse et non de l'Angleterre, et, qu'en Ecosse, les conversions sont infiniment plus difficiles.

§ II. — LES MISSIONS.

I. L'œuvre des Missions a commencé avec l'année 1863, dans la paroisse de Sainte-Catherine, à Dublin. Là le R. P. Provincial, les PP. Fox, Nolan et Ring ont évangélisé pendant un mois une population de vingt-cinq mille catholiques. La belle et vaste église de Sainte-Catherine se vit envahie dès les premiers jours de la Mission par des foules immenses, avides d'entendre la parole de Dieu. Dès que les portes étaient ouvertes le matin, des masses de pénitents se précipitaient autour de nos confessionnaux, et à notre arrivée nous en trouvions chacun assez pour nous occuper pendant trois jours. En vain nous leur disions qu'il était inutile de nous attendre, nous ne pouvions les éloigner et ils restaient là, conservant toujours quelque espoir, jusqu'au moment où on venait fermer les portes. Ce n'était que vers minuit que nous sortions du confessionnal, afin de prendre notre repas du soir. La Mission se termina par la plantation d'une magnifique croix qui atteste que les Oblats de Marie Immaculée ont donné une Mission à la paroisse Sainte-Catherine.

II. Newbridge fut le second théâtre de nos travaux apostoliques. C'est une petite ville à vingt milles de Dublin, où logent dans une vaste caserne deux ou trois régiments de cavalerie. Tout près se trouve le camp de Kildan, occupé par douze mille soldats demeurant sous des tentes. On comprend facilement les résultats d'un tel voisinage : la Religion doit employer tous ses efforts pour empêcher la contagion morale de prendre des proportions vraiment effroyables. Le curé jugea qu'une Mission exercerait la plus salutaire influence, et il appela nos Pères. Pendant trois semaines, le R. P. Provincial et les PP. Ryan et

Ring ont soutenu les fatigues de l'apostolat au milieu de cette ville. On constata, peu de jours après, les effets de la prédication ; un silence profond régnait tous les soirs dans les rues de Newbridge, où naguère on n'entendait que des blasphèmes et des chansons licencieuses. Bientôt la sainte contagion de la Mission s'empara du camp de Kildan. Les soldats commencèrent à venir en foule se confesser. La guerre se déclare entre les soldats et les personnes de la ville, mais une guerre toute sainte dont les batailles ne se livraient qu'autour des confessionnaux. Oh ! comme nous aurions voulu nous multiplier dans cette circonstance, pour contenter tout le monde ! Comment renvoyer ces pauvres soldats, qui demandaient à haute voix à se confesser ? Et cependant les habitants n'avaient pas tort quand ils disaient : *Père, vous êtes venus pour nous !* Un grand nombre de protestants se sont convertis à l'occasion de cette Mission ; parmi eux nous comptons plusieurs militaires.

III. Vers la même époque, les PP. Fox, Kerby et Gubbins prêchaient une Mission à Mill Street, bourg considérable au midi de l'Irlande. Dès qu'elle fut commencée, elle devint l'objet des préoccupations de toute la ville. L'Evêque du diocèse, Mgr Moriarty est venu à la tête d'un bon nombre de ses Prêtres aider nos Pères au confessionnal. Chaque jour on donnait la Communion à cinq ou six cents personnes, et on la distribuait à ceux qui la demandaient jusqu'à neuf heures du soir. Nulle part nos Pères ont rencontré une foi plus vive et aussi simple que celle des bons habitants de Mill Street.

IV. Les mêmes Pères se sont rendus de Mill Street à Oola, dans le comté de Limerick, près de Tipperary, où nous avons prêché en 1862 une grande Mission. A Oola, sept mille personnes se sont approchées de la Table eucharistique.

V. Peu après la clôture de la Mission d'Oola, qui a duré trois semaines, le R. P. Provincial, et les PP. Fox, Kerby et Gubbins en ont ouvert une à Dungarvan. Ce bourg considérable avait été évangélisé par nos Pères en 1861. La seconde Mission a rivalisé en tout avec la première. Elle s'est prolongée pendant un mois. Nous avons été puissamment aidés au confessionnal par le clergé des environs. De douze à treize mille personnes ont accompli leurs devoirs religieux.

VI. Après quelques jours de repos, le R. P. Provincial et les PP. Gubbins, Ryan et Ring ont commencé les exercices de la Mission de Gorey, paroisse importante dans le diocèse de Ferns. Le digne Evêque de ce Diocèse, qu aime beaucoup les Oblats, est venu passer plusieurs jours au milieu de nous. Le curé de Gorey, homme fort instruit et qui a déjà eu plusieurs Missions dans son église, m'a assuré qu'aucune ne lui avait procuré autant de consolation que celle que nous avons prêchée.

VII. De Gorey je suis venu en Angleterre, où m'appelaient des travaux pressants. C'est là qu'avec le R. P. Arnoux j'ai prêché une grande Retraite à Masborough, dans le Yorkshire : j'ai chargé ce Père d'en faire le compte rendu. Le voici tel qu'il a été adressé au Supérieur Général, le 31 décembre 1863 :

Masborough est un pays de fonderies. Il se trouve à 6 milles de Sheffield, ville renommée par ses manufactures d'instruments tranchants et à quelques pas seulement de Rotterham, autrefois une des principales villes du comté d'York, et du centre de laquelle s'élève, sur une éminence, une magnifique église gothique, ancienne collégiale, couronnée par un de ces clochers remarquables que le Missionnaire rencontre souvent dans cette île, et qui lui rappelle si bien la foi vive des Anglais au moyen âge. Cette vue le fait soupirer avec une

nouvelle ardeur vers le retour de l'Angleterre à la foi de ses pères.

Le recteur de Masbro est un de ces excellents prêtres qui ont assisté à la Retraite pastorale prêchée à Siklinghall après Pâques. Il venait d'être chargé par l'autorité diocésaine des deux mille catholiques qui forment la paroisse de Masbro. Ayant trouvé ses ouailles dans un état vraiment déplorable, il s'est empressé d'appeler à son secours les Missionnaires qui sont spécialement envoyés pour évangéliser les âmes les plus abandonnées. En conséquence, le 5 de ce mois, second anniversaire du jour mémorable où vos enfants cessaient en quelque manière d'être orphelins..... le R. P. Cooke et votre humble serviteur se rendirent à Masbro. Le lendemain, deuxième dimanche de l'Avent, ils ouvraient ce que nos saintes Règles ne me permettent pas d'appeler une Mission, attendu que nous n'avons pu rester que quinze jours à Masbro, mais une Retraite qui a eu tout l'entrain et a donné tous les fruits d'une Mission proprement dite.

Tous les matins à six heures, l'église commençait à se remplir de fidèles qui venaient assister au saint Sacrifice et entendre le sermon qui avait lieu à sept heures. C'était un spectacle aussi consolant que nouveau pour le pasteur de Masbro de voir, à cette heure *avancée pour ces pays*, les jours ouvriers, presque autant de catholiques qu'il y en avait le dimanche à la sainte Messe. La majorité de ceux qui venaient ainsi assister aux exercices du commencement de la journée avaient passé la nuit dans leurs forges, et s'estimaient heureux de sacrifier dans l'intérêt de leur âme un repos que leur corps réclamait avec instance.

Depuis l'exercice du matin jusqu'à deux heures, nos deux Missionnaires vaquaient à l'œuvre des œuvres au saint Tribunal.

A deux heures avait lieu une instruction familière pour les enfants et tous ceux qui, ne pouvant assister aux exercices du matin et du soir, venaient alors satisfaire leur désir d'entendre la parole de vie.

Le travail de la réconciliation des pécheurs se reprenait de cinq heures jusqu'à sept.

A sept heures, l'église, qui ne peut contenir confortablement que trois cents personnes, en possédait alors quatre ou cinq cents. De sept à neuf heures cette foule compacte prenait part à la récitation du saint Rosaire, recevait avec une sainte avidité une instruction sur les commandements, puis, après le chant de quelque Cantique, entendait un sermon sur les grandes vérités, et se prosternait ensuite pour recevoir la bénédiction de Notre-Seigneur au Saint-Sacrement.

Un grand nombre d'entre eux, aussitôt l'exercice du soir fini, se jetaient pour ainsi dire sur nos confessionnaux, pressés qu'ils étaient du besoin de nous ouvrir leur cœur touché par le repentir et d'entendre de notre bouche le *Verbum reconciliationis*, cette belle couronne des discours du Missionnaire.

Ces braves gens formaient ainsi autour de nous, d'abord jusqu'à onze heures, et puis jusqu'à minuit, et enfin jusqu'à une heure et demie du matin, une nombreuse garde d'honneur dont nous étions fiers.

Nous avions à admirer à chaque instant les triomphes de la grâce parmi ces bons Irlandais, obligés de vivre loin de leur patrie, chez un peuple sans foi et presque sans mœurs, surtout dans les centres manufacturiers, exposés à toutes les tentations imaginables et inséparables, pour ce qui a rapport à la boisson, de leur genre de vie. Qu'il était consolant pour nous d'entendre ces ouvriers, condamnés à travailler nuit et jour dans des ateliers de feu, prendre contre le danger de l'ivrognerie des résolutions aussi généreuses que pénibles à la nature.

Parmi ceux qui se pressaient ainsi autour de nous, se trouvaient de temps en temps de bons protestants qui, touchés par la grâce de la Mission, venaient se jeter à nos genoux pour se confesser. Nous avons eu le bonheur d'en admettre une dizaine au sein de l'Eglise.

Les deux cérémonies de consécration à la sainte Vierge (le jour de l'octave de l'Immaculée Conception), et au Sacré Cœur (le vendredi suivant), et le service pour les âmes du Purgatoire n'ont pas peu servi à ranimer la foi endormie et à réchauffer la piété bien refroidie de ces pauvres catholiques.

L'érection d'un Chemin de Croix, aux gravures frappantes, a beaucoup contribué à amollir et à transformer leur cœur.

Les chapelets et scapulaires étaient choses nouvelles pour tous, à l'exception des anciens qui en avaient apporté d'Irlande. Un grand nombre pourtant se sont munis de ces armes de salut pendant la Mission.

C'est surtout au jour de sa clôture, le quatrième dimanche de l'Avent, que les fruits de la Retraite se sont fait remarquer. Ce jour-là, M. le Recteur a pu compter huit cent cinquante communions reçues pendant la quinzaine ; son église s'est remplie outre mesure pendant les trois Messes qui y ont été célébrées. A deux heures, la nef de cette église était occupée exclusivement par deux cent trois adultes, qui reçurent des mains de leur Evêque, Mgr de Beverley, le Sacrement de la Confirmation. C'était néanmoins la seconde fois, depuis Pâques, que Sa Grandeur administrait ce Sacrement à Masborough.

Aussi le Pasteur de ce troupeau, comme Monseigneur, le Chanoine et le Vicaire qui l'accompagnaient nous le firent remarquer, en était-il aux Anges.

Le soir, de six heures et demie à neuf heures et demie, eut lieu l'exercice final : la Rénovation des promesses baptismales. C'était un spectacle ravissant de voir cette église de Masbro, construite, il y a une vingtaine d'années, pour deux cent cinquante fidèles seulement, littéralement jonchée de catholiques qui, ce jour-là même et les précédents avaient scellé leur paix avec Dieu par la sainte Communion. Qu'il était touchant de les entendre répéter, avec l'accent du repentir le plus vif, l'acte de contrition, d'abord après la première, et ensuite après la seconde Table de la Loi, que leur Pasteur lisait à haute voix, et que le R. P. Cooke leur expliquait brièvement avec cette éloquence qui lui est particulière ! Mon Très-Révérend et bien-aimé Père, ma plume se refuse à décrire ce qui se passait dans l'âme, lorsque, tenant dans leurs mains le symbole de leur foi, le cierge bénit, ils s'écrièrent comme un seul homme et avec cet enthousiasme qu'un cœur irlandais sait si bien manifester : *Je renonce à Satan ! ! ! Je renonce à ses œuvres ! ! ! Je renonce à ses pompes ! ! !* Et puis lorsque, à la demande du

Missionnaire, s'ils voulaient vivre et mourir dans la foi catholique, ils s'écrièrent tous, en élevant vers le Ciel leurs cierges allumés : *Oui, oui, dans cette foi nous voulons vivre et mourir !!!*

Ces cris fervents sortis de ces poitrines sanctifiées par la présence de Jésus-Christ en la sainte Communion, et s'élevant du milieu de ces flots de lumière, sont arrivés au cœur maternel de Marie, et par elle ont été présentés à celui de Jésus. Puissent les grâces qu'ils ont arrachées de ces divins Cœurs continuer et perfectionner leur œuvre dans l'église de Masbro, et attirer sur leurs instruments de miséricorde les vertus qui leur sont nécessaires.

Mon bien-aimé Père, il nous aurait été impossible de dire le saint Office pendant la quinzaine qu'a duré notre campagne, si nous n'avions eu recours au moyen que voici : Pendant que l'un des Missionnaires distribuait le Pain de la parole aux fidèles, l'autre se nourrissait de celui de la Prière, et lisait son Bréviaire. Sous ce rapport, je n'étais pas mal partagé, vu que le verbe de mon Révérend compagnon participe mieux que le mien du Verbe éternel.

Vous avez peut-être remarqué, lors de votre béni, mais trop court passage parmi nous dans cette Province, combien nos catholiques irlandais aiment les Prêtres français ! J'ai eu plusieurs fois l'occasion de l'observer. Permettez que je vous cite un petit trait à ce sujet. Il appartient à la Retraite dont je viens de vous écrire le compte rendu.

Un beau matin, un grand Irlandais, sans doute un Tipperary-boy, se présente à moi et me dit : « *Mon Père, voilà bien des années que je ne me suis pas mis à genoux aux pieds d'un Prêtre. Eh bien ! je viens aujourd'hui (and I will be proud to say), et je serai fier de dire à tout le monde que ma première confession, après mon long éloignement des Sacrements, a été faite à un Prêtre français. Tenez, placez votre main sur ce livre de Prières que je viens d'acheter tout exprès pour que vous le bénissiez.* » Ce n'est pas trop édifiant, mon bien-aimé Père, de me mettre ainsi en scène, mais ce n'est que comme ombre, d'une manière passive, afin de faire ressortir la bonté déjà si connue du cœur irlandais, et de lui rendre hommage.

Il est bien temps, mon Très-Révérend Père, que je termine cette lettre, si toutefois elle mérite encore ce nom, ayant de beaucoup dépassé les limites naturelles. On a pensé qu'un compte rendu détaillé sur nos Missions et Retraites en *Angleterre* vous serait agréable.

Veuillez l'accepter comme un faible gage de l'amour filial et du dévouement parfait, avec lesquels j'ai le bonheur d'être, mon Très-Révérend et bien-aimé Père,

Votre Fils en Jésus-Christ et Marie Immaculée.

J.-F.-M. Arnoux, O. M. I.

VIII. Le 17 janvier 1864, commençait une Mission à Wokefield, grande ville manufacturière du Yorkshire. Elle a été prêchée par le R. P. Provincial et le R. P. Crowley, sur la demande des Révérends Pères jésuites qui ont la desserte de cette paroisse. Nous avons reçu le compte rendu suivant :

La ville de Wokefield, située dans le comté d'York, à 9 milles de Leeds, compte environ vingt-cinq mille âmes, dont un cinquième est catholique. Comme beaucoup d'autres villes de la Grande-Bretagne, elle possède plusieurs anciennes églises catholiques. La plus remarquable est l'antique église paroissiale. Cet édifice, autrefois splendide, est encore aujourd'hui un objet d'étonnement et d'admiration par sa forme majestueuse, sa riche architecture, sa tour meublée d'une sonnerie de dix larges cloches et dont la flèche atteint une hauteur de 350 pieds. Bien qu'il ait traversé cinq siècles, témoin irrécusable de la foi et de l'habileté de nos ancêtres, il est dans des conditions de solidité telles qu'il semble vouloir défier le temps lui-même.

La grande majorité des catholiques de cette ville s'était éloignée des Sacrements, malgré les soins assidus et le zèle infatigable des Jésuites. Quelques-uns même ne mettaient plus les pieds à l'église depuis des années. Ces bons Pères comprirent que des moyens extraordinaires pourraient seuls

ramener au bercail les nombreuses brebis égarées. Ils résolurent donc de faire donner une Mission. Ils s'adressèrent aux Pères Oblats dont les succès dans ce genre de travaux leur étaient bien connus. Notre R. P. Provincial, qui était alors à Leeds, accueillit favorablement leur demande et se rendit lui-même à Wokefield, accompagné du R. P. Cowley, pour y ouvrir la Mission le 17 janvier. Dès les premiers jours, le nombre de ceux qui assistaient aux exercices était immense. Bientôt l'église ne put contenir la foule toujours croissante; non-seulement les catholiques, mais aussi les protestants de toutes dénominations venaient y prendre place. Les sermons du R. P. Provincial attiraient puissamment l'attention; à l'ordre et au recueillement général, il était facile de connaître l'impression produite dans les âmes. Les Pères Jésuites ne pouvaient assez exprimer leur joie en voyant tout ce pauvre peuple assister aux exercices avec tant d'édification; mais ce qui mit le comble à leur bonheur, ce fut de voir, à la fin de la Mission, presque tout le monde s'approcher de la sainte Table. Quelques-uns seulement, en très-petit nombre, ne correspondirent pas à la grâce.

En terminant, le R. P. Provincial crut devoir prévenir ses nombreux auditeurs de n'être point surpris s'ils apprenaient bientôt que la mort a frappé subitement quelques-uns de ceux qui ont été infidèles à la grâce de la conversion. Or, chose étonnante, deux jours après le départ des Missionnaires, un homme d'une vie peu exemplaire et que l'on avait invité à profiter de la Mission et à se réconcilier avec Dieu, fut enlevé de ce monde sans avoir pu donner le moindre signe de repentir, réalisant trop tristement la prophétie du Missionnaire : *que la mesure des iniquités une fois pleine, le pécheur mourrait dans son péché d'habitude*. Plusieurs personnes remarquèrent en effet que son dernier péché avait été un péché d'habitude.

Dieu merci, ceux qui ont raison de redouter ce terrible châtiment sont en petit nombre. Bien des changements se sont opérés pour le mieux : des mariages légitimés, des ivrognes devenus tempérants, des maisons de débauche fermées ou

changées en maisons de prières, une société secrète dissoute, tels sont quelques-uns des fruits de la Mission.

En dehors de leur généreux concours au succès de la Mission, les Pères Jésuites s'occupèrent activement à préparer les enfants pour la Confirmation. Ce Sacrement devait leur être conféré le 7 février par Mgr l'Evêque de Beverley. Sa Grandeur fut heureuse de voir l'œuvre de la régénération des âmes s'effectuer sans obstacles dans cette portion de son Diocèse. Elle témoigna plusieurs fois sa reconnaissance aux Missionnaires.

Le 7 février, jour de clôture de la Mission, laissera longtemps de doux souvenirs dans la mémoire de la population catholique et protestante de Wokefield. Il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de peindre sous leurs vraies couleurs les belles cérémonies qui eurent lieu ce jour-là dans l'église. Il suffit de mentionner la grand'Messe et l'administration du Sacrement de Confirmation, pendant lesquelles le bonheur et la joie, signes certains de la paix des consciences, rayonnèrent sur tous les fronts. La journée fut couronnée par la rénovation des promesses du Baptême, qui s'accomplit avec une solennité imposante, et par la Bénédiction du Très-Saint Sacrement. Au sortir de l'église, Prêtres et fidèles se témoignaient leur satisfaction des heureux résultats de la Mission. Le Supérieur des Jésuites s'est rendu dans les journaux l'interprète de la reconnaissance universelle.

IX. L'Irlande est redevenue le champ de bataille de nos Pères. Après Wokefield, c'est là que nous les trouvons donnant une Mission à Tramore. Ecoutons le R. P. Arnoux dans une lettre adressée au R. P. Lagier, le 2 juin 1864 :

Mon Révérend Père,

Votre bonne lettre du 19 mai, ne m'ayant pas trouvé en Angleterre, est venue me chercher en Irlande. Je l'ai reçue il y a quelques jours à Tramore, jolie petite ville du comté

de Waterford, où la société fashionable de l'Irlande vient respirer en été l'air pur et salutaire de la mer. Il me semble vous entendre dire : *Voyez donc ce Père Arnoux, comme il fait le gentleman! Il oublie ses Alpes, son Yorkshire, et va se faire caresser par les brises de l'Océan* ! Rassurez-vous, mon Révérend Père, c'est l'obéissance qui m'y a envoyé, afin de prendre part avec les PP. Fox, Gubbins et Laffan au travail d'une Mission. Elle a eu lieu pendant le saint mois de Marie. Chaque jour à sept heures du matin, à midi et surtout le soir à sept heures, la magnifique église gothique de Tramore, une des plus belles et des plus vastes du royaume, se remplissait de nombreux fidèles accourus non-seulement de la paroisse même de Tramore, mais des villes et des paroisses voisines. Comme à l'ordinaire, dans ce pays de foi, nos confessionnaux étaient littéralement assiégés depuis l'heure à laquelle les portes de l'église sont ouvertes jusqu'à celles où elles sont fermées. Pendant la nuit, un bon nombre de personnes venues de très-loin, et qui avaient déjà jeûné deux ou trois jours jusqu'à quatre heures du soir, dans l'espérance de pouvoir enfin se confesser et communier, veillaient avec anxiété aux portes de l'église.

La paroisse de Tramore compte cinq ou six mille âmes. Il y a eu pendant la Mission, qui a duré un mois, six mille communiants. Mgr l'Evêque de Waterford, qui assistait à l'ouverture de la Mission, est venu ensuite donner la Confirmation à cent trente personnes, dont cent adultes. Nous avons eu cent premières communions. La plantation d'une Croix presque aussi grande que celle du Calvaire à Marseille, a eu lieu dimanche passé après la grand'Messe, en présence de sept à huit mille âmes. La vue seule de cette Croix, s'avançant en triomphe, arrachait des larmes de tous les yeux et des soupirs de douleur de bien des poitrines. Le soir, les promesses du Baptême ont été renouvelées par huit mille adultes réunis dans le saint temple et ayant chacun un cierge allumé dans la main. Les Prêtres des paroisses voisines et même de la ville épiscopale sont venus nous aider à entendre les confessions; sans ce secours, un grand nombre d'âmes auraient été privées

de recevoir les Sacrements pendant la Mission. Le Curé de Tramore, vrai type du prêtre irlandais, vieillard de soixante-douze ans, pleurait de joie à la vue du bien que la grâce opérait parmi ses ouailles. Les deux Vicaires, dont l'un a été élevé à Saint-Sulpice à Paris, partageaient sa joie et sa reconnaissance. Là encore les Oblats ont contribué à faire glorifier Jésus-Christ et Marie Immaculée.

X. La Mission de la paroisse de Saint Audeon, à Dublin, est une des plus considérables que nos Pères aient donnée en Irlande. L'église de cette paroisse, malgré son étendue, ne pouvait suffire à recevoir les foules accourues de tous les quartiers de Dublin. Plusieurs fois l'affluence fut telle que la grande place qui se trouve devant l'église était occupée par des masses compactes d'auditeurs et de spectateurs. Il est impossible de déterminer le nombre des personnes qui se sont approchées des Sacrements, car les fidèles se confessaient et communiaient partout où ils pouvaient. Plusieurs protestants ont fait leur abjuration dans le cours de la Mission, qui a duré un mois. Elle a été prêchée par le R. P. Provincial et les PP. Kerby, Gubbins et Arnoux.

XI. Outre les Missions dont je viens de parler, nous avons donné quatre Retraites ecclésiastiques, plusieurs Retraites à des communautées religieuses et deux stations de carême dans la ville de Dublin. Ces carêmes prennent les proportions d'une Mission. Nous annonçons la parole de Dieu deux fois par jour et le reste de notre temps se passe au confessionnal. Au dernier carême que nous avons prêché dans l'église des Pères carmes, sept protestants se sont présentés pour abjurer leurs erreurs et faire profession de notre sainte Foi.

XII. J'avais promis une relation des faits merveilleux qui s'offrent parfois à nous dans le cours de nos Missions. Des occupations incessantes ne m'ont pas permis de réa

liser ma promesse. Je ne puis cependant clore ce compte rendu sans raconter un trait qui contribuera peut-être à augmenter dans notre chère Famille le respect et la piété envers le Scapulaire de l'Immaculée Conception, qui doit nous être si précieux.

Nos Pères donnaient une Mission à Manchester, dans l'église de Sainte-Anne. Une dame protestante eut le bonheur de faire son abjuration, et le jour même de son baptême, elle vint trouver le P. Cooke pour lui dire qu'il ne lui restait plus maintenant qu'un seul sujet d'affliction, c'était l'incrédulité de son mari. Quoique élevé dans un collége catholique, il était devenu pire qu'un hérétique par les mauvaises lectures qu'il avait faites et les compagnies qu'il avait fréquentées. La douleur de cette pauvre dame ne pouvait être plus grande. Le Père la pria d'employer tous les moyens qu'elle aurait à sa disposition pour lui amener son mari, afin qu'il pût entrer en relation avec lui. Le soir même, un jeune monsieur très-bien mis, de manières polies et distinguées, se présente et demande à parler au P. Cooke. C'était le mari en question. — *Ma femme vient de m'apprendre que vous l'avez baptisée*, dit-il au Père en l'abordant, *je crois que vous avez fait une œuvre fort inutile, mais il est de mon devoir de vous remercier, parce que vous avez voulu lui faire du bien, et c'est pour cela que je suis venu auprès de vous.* Cela dit, il allait se retirer quand le Père engagea la conversation, en lui demandant quelles étaient ses propres croyances ; il acquit bientôt la conviction qu'il avait en sa présence un homme imbu des plus mauvais principes, grand admirateur de Voltaire, et allant jusqu'à nier l'existence de Dieu.

Le lendemain, la nouvelle convertie revenait auprès du Père, plus convaincue que jamais de l'inutilité de ses efforts pour amener la conversion de son mari. Le Père lui conseilla de mettre toute sa confiance en la sainte Vierge et de ne pas cesser de la prier. Le jour suivant, on vit cette fervente catholique passer des heures entières aux pieds de la statue de Marie Immaculée, invoquant avec larmes, en faveur de son

mari, celle que l'on n'invoqua jamais en vain. Elle réussit à amener encore une fois son mari auprès du P. Cooke. Voici le motif qu'elle mit sur ses lèvres : *Je viens vous demander pardon*, dit-il au Père en s'approchant de lui ; *dans notre dernière entrevue, j'ai manqué de politesse à votre égard, en vous exprimant avec trop de passion mes croyances ; j'ai eu tort dans la forme, mais je n'ai rien à changer pour le fond.* Le Père lui répondit : *Monsieur, je prierai Dieu pour vous, car en ce moment, il est inutile de vous faire entendre la voix de la raison. — Vous prierez le bon Dieu !* dit-il d'un ton moqueur, accompagné de ricanement, *comme s'il y avait un bon Dieu ! Non, monsieur*, continua-t-il, *il n'y a pas de Dieu ! Vous autres prêtres, vous faites votre métier en prêchant, peut-être même faites-vous quelque bien au bas peuple, mais vous n'en êtes pas moins dans l'erreur !* Le Père, voyant qu'il n'avait rien à gagner en raisonnant avec un homme aussi perverti, et se sentant inspiré de lui parler de Marie, notre Mère Immaculée, lui dit avec douceur : *Monsieur, accordez-moi une faveur. Je suis Prêtre Oblat de Marie Immaculée ; j'ai entre mes mains le scapulaire de son Immaculée Conception ; permettez-moi de le mettre sur vos épaules. Je vous demande cette grâce en retour du temps que j'ai passé avec vous.* Notre jeune homme accepte la proposition en riant : *Cela ne peut me faire*, dit-il, *ni bien ni mal, faites ce que vous voulez.* Le Scapulaire bleu est mis sur ses épaules.... Au même instant, un changement subit se manifeste sur son visage.... Que se passe-t-il ? Marie le sait ; elle montrait sa puissance et sa bonté. Frappé de ce qu'il voit, le Père ne balance plus : *Tombez à genoux*, dit-il au jeune homme avec autorité, *et commencez votre confession.* Aucune résistance, aucune objection n'est présentée ; la confession commence, et trois jours de suite, le nouveau pénitent vient la continuer. Le dernier jour de la Mission, il reçoit enfin l'absolution, mais en versant une si grande abondance de larmes, que la parole expire presque sur ses lèvres. Il était redevenu un fervent catholique, un digne enfant de Marie Immaculée.

XIII. Il est temps de terminer ce rapport, qui a pris une

extension inattendue. On ne se lasse pas en racontant les merveilles de la miséricorde divine. Redire ces merveilles, c'est aussi faire aimer l'instrument dont Dieu se sert. Voilà ce que le Seigneur daigne produire par le zèle et le dévouement des Oblats consacrés à sa Mère ! Et cependant nous sommes si peu nombreux ! Si donc, malgré notre petit nombre, nous pouvons embrasser tant de travaux et supporter de si grandes fatigues, ne faut-il pas l'attribuer à l'union fraternelle qui règne parmi nous et que Dieu bénit ? Français, Anglais, Irlandais, Canadiens, nous ne sommes tous que des Oblats de Marie, membres de la même famille, enfants de la même Mère chérie et Immaculée qui est au ciel, et du même Père que nous avons sur la terre et que nous vénérons et aimons.

Robert Cooke, o. m. i.
Provincial.

MISSIONS DE FRANCE.

C'est un résumé succinct que nous présentons à nos lecteurs. Plusieurs raisons nous engagent à réunir, cette année, en un seul rapport général les rapports particuliers qui nous ont été envoyés. On saisira mieux dans ce faisceau commun l'ensemble des travaux et des œuvres accomplis par tous, et on admirera plus facilement la fécondité que le Seigneur daigne accorder à notre chère Congrégation. Peut-être ce genre de rédaction ajoutera-t-il plus de variété à la répétition monotone qu'engendre nécessairement le récit des mêmes labeurs évangéliques. En recueillant çà et là les faits les plus saillants, nous conserverons à chaque maison son caractère propre, et nous éviterons les redites et les longueurs. C'est un essai que nous tentons ; il ne déroge en rien aux prescriptions de la circulaire imprimée en tête du premier volume de nos *Annales*, prescriptions auxquelles les Supérieurs devront toujours se conformer[1].

Nous ne nous sommes pas dissimulé les difficultés qu'offre la narration que nous entreprenons. Une pensée nous rassure : comme il s'agit de notre bien-aimée famille, un même sentiment d'amour soutiendra l'attention du lecteur et la faiblesse de l'historien. La gloire et la beauté de notre Mère ne peuvent être diminuées par le bégayement d'un enfant, qui n'aspire d'ailleurs qu'à la faire mieux connaître et mieux servir. Disons maintenant avec confiance et avec

[1] Cette circulaire ordonne aux supérieurs d'envoyer deux rapports par an ; le premier, à la fin du mois de mai ; le second, à la fin du mois d'octobre.

bonheur les œuvres de Dieu accomplies en France par les Oblats de Marie Immaculée.

I. La Maison de Paris suit une marche lente, mais toujours progressive. La chapelle, au point de vue matériel, a reçu ses derniers embellissements ; les autels latéraux, la chaire, la boiserie du chœur, dons d'une gracieuse bienfaitrice, s'harmonisent avec le reste de l'édifice et présentent, dans la variété des ornements, l'unité de style la plus parfaite; un goût pur respire partout. Aussi l'impression est-elle la même chez tous ceux qui la visitent. C'est une belle chapelle, et tout y porte à la piété. Les fidèles la fréquentent en plus grand nombre, et, comme les rues adjacentes voient leur population augmenter chaque jour, il est facile de prévoir le temps où l'enceinte de notre chapelle sera devenue trop étroite. Le bien s'y opère par la prédication et la confession, et tous les membres de la communauté apportent leur concours à la grande œuvre de la sanctification des âmes, selon la mesure de leurs forces, de leurs aptitudes et de leurs occupations.

Plusieurs travaux ont été exécutés à Paris avec un succès consolant. Le R. P. Reynaud a prêché, dans l'église de Saint-Séverin, la Station de l'Avent et l'Adoration des Quarante-Heures; dans l'église de Bonne-Nouvelle, le mois de Marie tout entier. La santé du jeune missionnaire a été un peu ébranlée par ces prédications incessantes, et, sur sa demande, la maison du Scolasticat est devenue pour lui un lieu de repos. Il s'y délasse de ses fatigues en professant l'éloquence et l'Écriture sainte.

Notons rapidement les Retraites prêchées par le R. P. Chaine, avant son départ pour Limoges, au pensionnat de Saint-Thomas, à Saint-Germain en Laye, au pensionnat des Dames de Sainte-Chrétienne, à Mézières, aux Sœurs de l'Espérance de Laval, de Château-Gontier et de Tours, et par le R. P. Sardou, aux Sœurs de la Sainte-

Famille de Pont-Audemer et de Versailles. Le R. P. Magnan a aussi prêché plusieurs Retraites à différentes maisons religieuses, et le R. P. Lagier a accepté volontiers celles du Scolasticat et de la Maison de Paris. C'est un total de plus de seize Retraites depuis le mois de novembre 1863. Un jour viendra où nos Pères verront s'ouvrir devant eux la belle carrière des Missions. Le R. P. Fayette, qui, dès son arrivée à Paris, avait prêché une Retraite aux jeunes Incurables et, plus tard, le mois de Marie chez les Sœurs de l'Espérance, a donné à Boran une Retraite de première communion, dont les fruits montrent combien les exercices d'une Mission proprement dite seraient avantageux aux populations des campagnes du Diocèse de Paris et de Versailles. C'est à ce genre de travail que se limitent de plus en plus les occupations de la Maison de Paris.

II. Ce ministère, qu'elle ne peut encore que désirer, la Maison de Nancy continue de le remplir avec bénédiction. Six Missionnaires y ont été employés ; ce sont : le R. P. Baret, Supérieur ; les PP. Rambert, Michaux, Dufour, Colombot et Bach. La grâce de Dieu a accompagné tous leurs pas. Groupons autour de chaque Père les œuvres qu'il lui a été donné d'accomplir.

Le R. P. Supérieur a prêché l'Octave des morts à Delme, diverses retraites à Nancy et à Metz, et a terminé la saison des travaux par le Carême de Saint-Amand, seconde paroisse de Rodez. Cette station a été remarquable par l'affluence des fidèles, leur attitude recueillie et pieuse et par plusieurs retours.

Le R. P. Rambert a su allier aux devoirs d'un maître de novices les fatigues d'un Missionnaire. C'est ainsi qu'il a prêché successivement la retraite de la Communauté, celle des dames de la ville, du grand Séminaire de Nancy, du collége de la Malgrange, du Noviciat des Sœurs de la Doctrine chrétienne et enfin celle des Sœurs de la Sainte-

Famille à Metz, Vitry-le-François et Nancy. En tout huit retraites, sans compter les sermons détachés donnés à l'occasion de plusieurs fêtes solennelles. Mgr Lavigerie, qui devait prêcher lui-même la retraite du collége de la Malgrange, témoigna au P. Rambert sa reconnaissance en termes flatteurs.

Le R. P. Michaux, après avoir retrouvé aux Eaux-Bonnes une santé qu'avaient profondément altérée les travaux de l'année dernière, est rentré dans la carrière avec une nouvelle ardeur. Il a été presque continuellement en campagne. Nous le voyons à Badonviller et à Pont-à-Mousson, prêchant deux Retraites d'hommes qui offraient de sérieuses difficultés; elles ont disparu devant le zèle du Missionnaire, qui a recueilli les plus douces consolations. Les mêmes succès sont obtenus aux retraites de Stamoncourt, de Fleury et de Chaleville dans la Moselle, aux Missions de Domvallins dans les Vosges, de Parroy, de Rechicourt-le-Château et de Liverdun dans la Meurthe. Ces trois dernières surtout ont produit des manifestations enthousiastes bien rares dans la Lorraine. Liverdun a été témoin d'un véritable triomphe apostolique, remporté par le P. Michaux et le P. Colombot.

Liverdun est une petite ville, autrefois résidence d'été des Evêques de Nancy ; elle couronne un des sites les plus riants et les plus pittoresques de toute la contrée. C'est le but le plus ordinaire des promenades et des excursions champêtres. Ce concours habituel d'étrangers et de touristes et de plus l'agglomération et le séjour de nombreux ouvriers occupés aux travaux du canal et du chemin de fer avaient dû diminuer notablement la foi et les mœurs de cette paroisse. Malgré les saints exemples et les généreux efforts d'un curé vénérable la décadence était visible et vraiment désolante. Sur une population de plus de onze cents âmes, quarante hommes à peine faisaient encore leurs Pâques. La Mission a ressuscité ce

peuple comme par miracle. Les deux Missionnaires ont partagé avec l'excellent curé de Liverdun la joie et le ravissement que procure à l'âme la vue de ces grands prodiges de la grâce.

Des manifestations émouvantes devaient signaler la clôture de cette Mission. Le P. Colombot ayant quitté Liverdun la veille, reçut de son confrère le charmant récit que nous sommes heureux de reproduire : « Mon bien cher Père, vous manquiez à tout le monde, à Liverdun, dimanche dernier, et si plus heureux que Crillon vous étiez à la bataille, vous n'étiez pas au triomphe, alors que vous étiez si digne d'y figurer. Nous avons eu une journée complète. La procession a été magnifique, et l'entrain de la population ne laissait rien à désirer. Après vêpres, les autorités municipales sont venues m'offrir des remercîments qu'elles m'ont chargé de vous transmettre. Mais les habitants de Liverdun ont voulu donner une preuve nouvelle de leur reconnaissance. A dix heures et demie du soir, je sortais du presbytère pour gagner la station, quand je me trouve en présence de la paroisse tout entière, hommes, femmes, enfants, armés de torches, de bougies, de lanternes vénitiennes. Le cortége se met en marche, on chante, on acclame le Missionnaire, on pleure... Dieu soit béni ! Tout cela remontait à Lui, qui avait comblé de tant de grâces cette pauvre paroisse. »

Le R. P. Colombot, que nous rencontrons à Liverdun, avait été aumônier des prisons de Nancy pendant quatre ans. Rendu à la vie du Missionnaire, il en a supporté les travaux avec joie et succès. Il prêche l'Octave des Morts à Baudrecourt, une Retraite de Première Communion à Guinglang, la Mission de Liverdun, et va dans les Vosges évangéliser successivement Charmoix et Vemécourt. Dans cette dernière paroisse, Dieu a béni d'une manière toute spéciale les travaux du Missionnaire, qui a su gagner tous les cœurs.

Le R. P. Dufour, récemment revenu en Lorraine, a

prêché, pendant le mois de décembre 1863, une Mission à Chaligny, paroisse considérable aux environs de Nancy. Au mois de février, il évangélisait Punerot, dans les Vosges; pendant le Carême, il parcourait en apôtre plusieurs paroisses de la Moselle. Partout de nombreux fruits ont couronné ses œuvres.

Le R. P. Bach possède le précieux avantage de pouvoir prêcher en allemand et en français. Il a accompagné le R. P. Colombot à Charmoix et a parcouru lui-même les paroisses allemandes de Guinglang, Kerbing, Leling, Absting et Hettange. Sa vive et chaleureuse parole a fait germer la grâce de Dieu dans bien des cœurs qui en étaient privés.

Pendant que nos pères travaillaient hors de Nancy, le R. P. Conrard, redevenu aumônier des prisons, remplissait avec courage son laborieux ministère. Au mois de février, il a prêché à Nancy, avec l'aide du P. Dufour, la Retraite annuelle de l'Œuvre des Servantes.

En résumé, plus de trente Missions, Retraites ou Octaves ont été prêchées par les Pères de la Maison de Nancy.

III. Si de l'est nous passons à l'ouest, nous trouverons la Maison d'Angers fidèle aux grandes et laborieuses traditions apostoliques que nos Pères tiennent à conserver. On en jugera par le résumé suivant du rapport que nous avons reçu. Nos Pères d'Angers ont prêché, du mois de septembre 1863 au mois de juin 1864, huit grandes Missions, quatorze Retraites de paroisses, neuf Retraites de Première Communion, sept Retraites religieuses, cinq Adorations perpétuelles, deux Retraites de collége, deux retours de Mission, une Station de Carême à Notre-Dame de Mayenne, par le P. Audruger, et deux Stations du Mois de Marie, dont l'une dans la paroisse de Saint-Saturnin, à Tours, par le même Père; en tout cinquante Œuvres plus ou moins importantes. Les PP. Roux, Supérieur, Audruger, Duclos,

Fisse, Bovis, Thévenon, Frain ont pris part à ces travaux.

On comprend sans peine que nous ne pouvons suivre nos Missionnaires sur les différents théâtres de leurs exploits. Détachons quelques fleurs du bouquet qu'ils ont cueilli et qu'ils ont offert à notre Mère Immaculée.

On se rappelle que le R. P. Fisse avait été chargé de l'aumônerie de Saint-Nicolas, ancienne abbaye de Bénédictins occupée aujourd'hui par trois cents détenues, sous la direction des Religieuses du Bon-Pasteur. Voici la fête qu'organisa ce zélé Missionnaire, avant de remettre en d'autres mains les fonctions qui lui avaient été confiées.

Trente jeunes filles appartenant aux différentes classes Sainte-Geniève, Saint-Augustin et Sainte-Germaine s'approchaient pour la première fois de la table Eucharistique, suivies d'un grand nombre de leurs compagnes. La veille, trois d'entre elles reçurent le Sacrement de baptême, en présence des Religieuses de Saint-Nicolas, dont trois remplirent les fonctions de marraine. Cette cérémonie si belle et si propre à faire une heureuse impression n'était pourtant que le prélude d'une fête plus éclatante. Le lendemain, tandis que les anciennes détenues attendaient, réunies dans la chapelle, leurs jeunes compagnes, en exécutant des chants ravissants, un autre bonheur vint accroître la joie de toutes : c'était l'arrivée de leur *Bonne Maman* ; c'est ainsi qu'elles appellent la vénérable Supérieure Générale du Bon-Pasteur. Cette bonne Mère, malgré ses souffrances et l'éloignement de la Maison, avait voulu partager les consolations de ces pauvres détenues. Toutes ces jeunes filles, par leur modestie et l'émotion qui les gagnait, prouvèrent bien qu'elles comprenaient la grandeur du Dieu qu'elles recevaient. Le Père Supérieur présida la cérémonie du renouvellement des promesses du baptême ; il trouva d'heureux rapports entre le jour du baptême et celui de la première communion. Une procession gracieuse se déploya ensuite sur la vaste terrasse de l'abbaye. Quelques paroles du Supérieur clôturèrent cette belle solennité : c'était un acte de consécration à Marie, le réfuge des pécheurs, devenue la vé-

ritable Mère et la puissante protectrice de ces jeunes cœurs exposés à de si nombreux périls. Les chères enfants ne savaient comment témoigner leur reconnaissance. Aussi garderont-elles longtemps encore le souvenir d'un si beau jour.

Suivons les Missionnaires à Beaulieu; c'est une paroisse où les Oblats sont aimés.

A son retour des Retraites des Sœurs de la Sainte-Famille, le Père Supérieur accompagné du P. Fisse, se dirigeait vers une population déjà bien connue. C'était pour la troisième fois que les Oblats prêchaient à Beaulieu la Retraite d'adoration. Cette œuvre, si propre à assurer la conversion des pécheurs et le renouvellement des justes, est due à la charité de Mme Desmazières. La vénérable nonagénaire veut bien recevoir chez elle les deux envoyés de Dieu, les admettre à sa table tous les jours, ainsi que le respectable curé de la paroisse. Inutile de décrire le zèle que ce bon peuple apporte aux saints exercices que la noble bienfaitrice de Beaulieu leur procure fidèlement toutes les années. La Retraite se termine par une communion, qui comprend toutes les femmes et tous les hommes, à peu d'exceptions près.

Le jour de la clôture, Monseigneur l'évêque d'Angers et M. le curé de la cathédrale se sont rendus à l'invitation de Mme Desmazières, et ont assisté à la fête de l'Adoration. Après la grand'Messe et le soir après le salut, le vénéré Prélat ne se lassait pas d'entendre nos beaux cantiques de Mission, chantés par un chœur de plus de cent hommes.

L'espace nous manque pour reproduire les comptes rendus des Missions de Saint-André de la Marche, de Saint-Sylvain, de Huillé, de Saint-Lambert du Lattay, qui ont été publiés dans l'*Union de l'Ouest* ou dans la *Semaine religieuse* d'Angers. Le zèle de nos Pères a été largement récompensé par des succès complets.

Mais voici un nouveau Missionnaire qui paraît dans

l'Anjou ; accompagnons-le dans une de ses courses apostoliques.

Il y avait à peine quatre mois que le Père Supérieur et les Pères Bovis et Thévenon avaient donné la Mission à Saint-André de la Marche, lorsque le respectable curé de cette paroisse apprit que Monseigneur Faraud arrivait à Angers. Aussitôt il s'empresse d'inviter le zélé Prélat à venir administrer le Sacrement de Confirmation à Saint-André. Mgr Angebaud accorde volontiers son assentiment à l'invitation, et le 9 avril Mgr d'Anemour, accompagné du R. P. Roux, se dirigeait vers cette Vendée si célèbre par l'héroïsme de sa foi et son attachement à ses traditions religieuses. A trois heures du soir, ils arrivent en face du bourg de Saint-André. Là, le vicaire de la paroisse avait improvisé une élégante chapelle au pied d'une croix de Mission. C'est en ce lieu que Monseigneur devait revêtir les ornements pontificaux. La paroisse entière, son digne Pasteur et les curés voisins arrivaient, rangés en procession pour recevoir l'Apôtre des pays lointains. Après les cérémonies d'usage, les fidèles, chantant leurs plus beaux cantiques, défilèrent en ordre à travers les rues de Saint-André, gracieusement décorées de guirlandes de verdure et d'oriflammes aux mille couleurs. Sur les places principales s'élevaient des feux de joie aux proportions gigantesques, comme on sait les faire en Vendée. C'est au milieu de ce triomphe et au son de quatre belles cloches que l'Evêque arriva sur le seuil de l'église. Alors M. le curé complimenta le Pontife, qui répondit avec un gracieux à-propos à ses éloquentes paroles.

Après la Bénédiction solennelle, les confessionnaux furent littéralement assiégés. Le P. Bovis, qui depuis quatre jours préparait deux cents personnes à recevoir le Sacrement de Confirmation, dut, comme le Père Supérieur, demeurer au confessionnal jusqu'à une heure après minuit. Le lendemain fut un grand jour de fête pour la paroisse de Saint-André. A huit heures, Mgr Faraud officia pontificalement à la Messe de première communion. Le Père Supérieur prit la parole à l'Evangile, pour féliciter les fidèles de l'empressement qu'ils témoignaient.

Après midi, Monseigneur, suivi du clergé de la paroisse, auquel s'étaient réunis les professeurs du séminaire de Beaupreau et de toute la population, se rendit dans la paroisse de Saint-Macaire, voisine de Saint-André. Plus de deux mille personnes attendaient sur la route l'arrivée du nouvel Evêque. De nouveau une immense procession s'organise, elle s'avance vers l'église, à travers les rues fraîchement ornées. Le vaste monument est bientôt comble, et le peuple écoute le Prélat, faisant le récit des souffrances et des joies du pauvre Missionnaire de l'Amérique du Nord.

Dans la maison où Monseigneur avait pris les ornements pontificaux, se trouvaient deux femmes déjà bien âgées, appartenant à la secte de la petite Eglise. Depuis plus de quarante ans, les curés de Saint-Macaire avaient cherché inutilement à ramener ces âmes égarées. Dieu en réservait le salut à l'Evêque-Missionnaire. Elles le voient, reçoivent sa bénédiction, et après la cérémonie religieuse demandent à l'entretenir en particulier. Une longue conférence a lieu, et à la suite elles accompagnent Monseigneur jusqu'à Saint-André, où elles le font appeler au confessionnal. Le lendemain, à la grande joie du curé de Saint-Macaire, de leur famille et de toute la paroisse, les deux nouvelles converties approchaient pour la première fois de la divine Eucharistie.

Le soir, Saint-André avait aussi sa magnifique réunion. Après le chant des vêpres, Monseigneur monta en chaire et continua à donner les détails les plus touchants sur sa laborieuse Mission. L'attention la plus soutenue et surtout les larmes abondantes qui coulaient de tous les yeux prouvaient à l'apôtre que l'on comprenait l'étendue de ses sacrifices. Le lendemain fut encore chômé à Saint-André. Deux cents personnes reçurent le Sacrement de Confirmation. Le clergé de vingt paroisses assistait à la Messe pontificale et écoutait avec avidité les paroles émouvantes du Prélat-Missionnaire. Dans la soirée l'église ne pouvait contenir la foule vraiment électrisée. Mgr Faraud se fit encore entendre, et parla de la Sainte-Vierge et de la protection qu'elle étend sur les Missionnaires, au milieu des contrées sauvages.

Le mardi matin amena le moment de la séparation. La paroisse était sur pied. Elle se dirigea vers la belle croix de Mission qui avait été plantée quatre mois auparavant. Quel spectacle ! Tout le peuple s'agenouille autour de cet étendard sacré et réclame en fondant en larmes et en tendant les bras vers le Pontife une dernière bénédiction. Monseigneur bénit avec effusion de cœur cette chère population de Saint-André, qui avait si bien apprécié la visite d'un Apôtre des pays sauvages. De Saint-André, Mgr Faraud alla visiter les paroisses de la Romagne, de Roussay, de Torfou, où le même enthousiasme se manifesta avec cet amour vendéen qu'il serait difficile de décrire.

Le Supérieur du petit Séminaire de Beaupreau avait assisté à plusieurs des fêtes qui avaient accueilli Mgr Faraud ; il voulut aussi lui offrir la sienne, et invita le vénéré Prélat à accepter l'hospitalité dans sa maison. Le lendemain, à midi, Monseigneur arrivait à Beaupreau avec un cortége formé par le clergé des paroisses qu'il avait visitées. Plus de deux cents jeunes gens, musique en tête, viennent à sa rencontre. Un trône gracieux, orné de tapis et de fleurs, était dressé au milieu de l'immense réfectoire ; tous les élèves s'avancent et saluent à leur tour le Pontife qu'ils désiraient si vivement voir et entendre. Un élève de philosophie se fit l'organe de leurs sentiments, dans un discours plein de généreuses pensées. Monseigneur répondit à leur pieuse attente en leur parlant de ces pauvres tribus sauvages perdues dans les immenses régions du Nord. Cet entretien, qui dura près de deux heures, enchanta les professeurs et les élèves. Après un Salut solennel, tout le personnel de la Maison, musique en tête, conduisit Monseigneur à la magnifique église paroissiale, où pendant plus d'une heure l'infatigable Prélat tint suspendu à ses lèvres son nombreux auditoire, ravi de ses touchantes narrations. Le soir, Monseigneur reprenait la route d'Angers.

Le dimanche suivant, Monseigneur Faraud prêcha à Angers. Quelques jours après, un journal reproduisait un article de M. Roy, vicaire de Saint-Joseph. « Dimanche dernier, 17 avril, Monseigneur Faraud, évêque d'Anemour, Oblat de Marie,

a prêché à la cathédrale à la Messe de paroisse et à vêpres, en l'église de Saint-Joseph. Sa parole simple, mais toujours éloquente de faits émouvants a vivement impressionné les deux auditoires nombreux qui l'ont entendu. »

Ne quittons pas la Maison d'Angers sans entrer un instant dans le Dépôt de mendicité, œuvre qui correspond si bien à notre fin : *Pauperes evangelizantur.*

L'aumônier du dépôt de mendicité, le P. Bovis, a continué parmi ces pauvres âmes son acte de dévouement ; aussi n'a-t-il pas travaillé en vain pour un grand nombre d'entre elles. Indépendamment des instructions de chaque dimanche, des conférences ont été données trois fois la semaine pendant le carême et une Retraite de huit jours a précédé la solennité de Pâques. De tels soins ont eu leur récompense. Le Père a vu s'approcher du Sacrement de Pénitence un grand nombre de retardataires. Sur soixante-cinq hommes, neuf seulement ont manqué à l'appel de la grâce, et sur trente femmes une seule a fait défaut.

La Providence prépare de nouveaux champs de bataille au zèle et à l'ardeur apostolique de nos Pères. Le diocèse de Laval s'ouvre devant eux, et les premiers travaux qui ont été exécutés dans ce beau Diocèse y ont rendu cher le nom des Oblats. Les demandes seront certainement au-dessus de leurs forces ; au commencement du mois de juin, dix-huit Missions et plusieurs retraites étaient déja promises pour la saison des travaux. Que le Seigneur continue de bénir la Maison d'Angers !

IV. La Maison de Saint-Jean d'Autun rivalise avec celle d'Angers. Là aussi le dévouement de nos Pères se montre sans bornes ; ils ne reculent pas devant une succession presque ininterrompue de fatigues et de laborieux efforts. Onze Missions, cinq retours de Missions, huit Retraites religieuses, six Retraites de première communion ou

de pensionnats, c'est un résultat magnifique, quand on pense que, dans leurs travaux, les Pères ont presque toujours marché deux à deux, et que ce résultat a été obtenu du mois de juin 1863 au mois de mai 1864. Inutile d'ajouter que le Seigneur a fécondé la sueur de ses ouvriers et leur a accordé les plus riches moissons. Ont pris part à ces travaux le R. P. MARTIGNAT, supérieur, les Pères ZABEL, DESBROUSSES, COUASNON, BOEFFARD, RAMADIER. Le R. P. BRUN est chargé de la paroisse, où il déploie toujours le zèle le plus actif. Le R. P. DE LA COUTURE, de la Maison de Limoges, est venu prendre part à deux retours de Missions. Voici quelques extraits du rapport envoyé par le R. P. MARTIGNAT :

Le 15 juin, le R. P. COUASNON donnait la Retraite aux enfants de la maîtrise de la cathédrale ; comme les années précédentes les réunions se faisaient dans la chapelle de l'Evêché, et étaient présidées par un de MM. les Vicaires Généraux qui, avec Monseigneur, nous prodiguent toujours la plus douce bienveillance.

Le 19 septembre, se faisait une plantation de croix à Baugy, paroisse évangélisée huit mois auparavant, et que nous avions préparée à cette solennité par quelques jours de retraite. Le jour de la cérémonie les communions ont été nombreuses. A trois heures, la foule, que, l'on a portée à deux mille cinq cents personnes, formait une très-belle procession. La croix, placée sur un char de triomphe, a été, après un long parcours, fixée sur son piédestal. Treize prêtres étaient présents. A l'issue de la bénédiction du Saint-Sacrement qui a suivi le sermon et qui a été donnée aux pieds de la croix, car l'église n'aurait pu recevoir toute la foule, le pieux concours s'est écoulé dans une sainte joie. J'étais avec le R. P. FAYETTE, qui a été le directeur de cette belle cérémonie, et qui nous a quittés au mois de novembre.

Les PP. ZABEL et COUASNON ouvraient leurs travaux le 13 décembre, à Dracy-le-Fort. Cette paroisse, qui compte six cent

cinquante habitants, ne voyait plus que quelques femmes et six hommes s'approcher de la Sainte-Table, à Pâques. Les dimanches et les fêtes l'église restait déserte ; dès lors ignorance complète et partant plus de foi. Par leur zèle, les Missionnaires ont fait approcher des Sacrements toutes les femmes et quatre-vingts hommes.

Au mois de janvier je me trouvais avec le R. P. Boeffard à Saint-Aguan, paroisse de dix-huit cents âmes, sur les bords de la Loire. Les quinze premiers jours ont été d'une nullité telle que, découragés, nous nous disposions à partir. Mais il nous vint en pensée de faire la cérémonie en l'honneur de la Très-Sainte-Vierge : elle réussit à nous attirer les plus efficaces bénédictions. Bientôt la population tout entière se lance; les exercices durent quatre semaines, et nous sommes d'autant plus consolés que les jeunes gens, meneurs de l'opposition et qui s'étaient oubliés jusqu'à nous insulter, vinrent faire des excuses et se présentèrent les premiers au confessionnal.

Les PP. Desbrousses et Ramadier évangélisent la Chapelle-sous-Dun. Dès le début, les Missionnaires jugent, à l'empressement de la population, qui est de huit cents âmes, des heureux résultats qu'ils doivent obtenir ; les nombreux ouvriers occupés dans les usines de la commune sont les plus prompts à profiter de la Mission : une quête abondante manifeste le désir de tous les habitants d'avoir une belle croix, comme souvenir de la grande grâce reçue.

A la Mission de Roussillon, près Autun, prêchée par les PP. Zabel et Couasnon, et à celle de Mélay-outre-Loire, par les PP. Martignat, Zabel et Boeffart, nos Missionnaires ont acquis une nouvelle expérience des bontés auxquelles Mgr l'évêque d'Autun les a habitués. Ces deux Missions ont eu un succès complet.

Les trois Missionnaires de Mélay, avant de rentrer dans la communauté, sont allés prier sur le tombeau de la bienheureuse Marguerite Alacoque, à Paray-le-Monial. Ils ont pu, avec l'autorisation de Monseigneur, visiter le pieux monastère et célébrer la Sainte Messe dans la chapelle où Notre-Seigneur

Jésus-Christ révéla à son humble épouse les richesses et les bontés de son Cœur adorable. Le 4 avril au soir, nos Pères de Saint-Jean étaient réunis et commençaient la saison du travail intérieur. Ils avaient combattu les bons combats.

V. La Maison de Limoges nous présente un ensemble d'œuvres qui nous révèlent l'immense activité déployée par nos Pères pendant les mois de leur ministère apostolique. Insérons ici le résumé qu'en a tracé le Supérieur lui-même dans la note qu'il nous a transmise :

Depuis le mois de juillet 1863, époque de mon dernier compte rendu, nous avons trouvé sur notre route quelques épines douloureuses, mais nous les avons déposées aux pieds du crucifix. Il ne me reste qu'à dire les grandes consolations que le Seigneur nous a accordées. La première, c'est d'avoir beaucoup travaillé : seize Missions, cinq Retraites paroissiales, quinze Retraites religieuses, vingt-sept cérémonies d'Adoration, une Octave des morts, trois mois de Marie, quatre remplacements de curés ou d'aumôniers et quelques sermons de circonstance, telle est la liste de nos œuvres. Et encore je ne compte pas celles que le R. P. de la Couture a faites dans le diocèse d'Autun, ni les Jubilés que le même Père et moi avons prêchés à Marseille. Ces œuvres n'ont pas eu une égale importance ni le même succès. Je puis affirmer cependant qu'à la réserve de quelques Missions, toutes nos œuvres paroissiales ont été largement bénies par le bon Dieu. Mais ce qui ajoute à nos consolations, c'est qu'elles se sont opérées en général dans les localités les plus pauvres, sous le double rapport des biens temporels et de l'instruction religieuse. C'était tout à fait *popello per rura et incolis spiritali cibo maxime jejunis* que nous portions secours. Nous nous en réjouissions, car l'expérience nous apprend que c'est dans des travaux de ce genre que l'on fait le plus de bien aux âmes et le moins de mal à soi-même, et que, comme nous l'écrivait notre bien-aimé Supérieur Général, c'est là le ministère spécial de l'Oblat de Marie Immaculée. Aussi suis-je un peu contristé de ce que les travaux

prochains ne se trouvent pas tout à fait dans les mêmes conditions.

Le Seigneur nous a ménagé une consolation d'une autre espèce, au milieu de la terrible catastrophe qui a saccagé une partie de la ville de Limoges. Je veux parler du bonheur que nous avons eu de pouvoir porter secours aux victimes du fameux incendie qui a failli dévorer notre malheureuse cité. Il éclata le soir du 15 août, au moment où la population s'était portée sur le champ de Juillet pour assister au feu d'artifice. Quoique notre Maison soit éloignée de l'endroit attaqué par le fléau, nous avons été des premiers à en découvrir les lueurs sinistres, du fond de notre jardin, et des premiers aussi à paraître sur le théâtre de ses ravages. Nous y passâmes une partie de la nuit, et le lendemain les Oblats se montraient encore pour organiser des chaînes et faire manœuvrer les pompes. Les feuilles publiques ont cru devoir mentionner le zèle déployé par nos Pères. Quant à nous, nous avons remercié Dieu d'avoir préservé notre quartier et de nous avoir fourni l'occasion de faire un peu de bien dans l'ordre naturel, après celui que nous avions tâché de faire dans l'ordre plus élevé des âmes.

VI. Nous regrettons de ne pouvoir donner en son entier le rapport envoyé par le R. P. Delpeuch, Supérieur de la Maison de Talence. Il présente une appréciation générale du milieu dans lequel s'exerce l'action du Missionnaire et des populations qu'il a à évangéliser. Les difficultés spéciales qui se rencontrent sur les bords de la Garonne y sont déterminées avec précision et font mieux ressortir la fermeté de caractère et les qualités requises dans l'envoyé du Seigneur. Plus tard, nous aurons sans doute occasion de reproduire ces études intéressantes; nous devons nous borner aujourd'hui au tableau promis à nos lecteurs.

Deux Stations de carême, douze Missions, quatre Retraites paroissiales de huit à quinze jours, une Retraite de dix jours à l'hôpital général de Bordeaux, cinq Retraites

de colléges, pensionnats ou congrégations, onze Retraites religieuses, huit de première communion, le panégyrique de saint Ignace dans la chapelle des Pères Jésuites et un nombre considérable de sermons de circonstance ont tenu en haleine tous les Pères de Talence, depuis le mois de juin 1863 jusqu'au même mois de cette année.

Le R. P. Gillet a pris à peine quelques jours de repos. Ouvrier infatigable, doué d'une splendide santé, il a sillonné dans tous les sens les diocèses de Bordeaux et d'Agen, et partout il a passé en faisant le bien.

Ce dernier diocèse a vu s'inaugurer nos travaux par la station de carême prêchée à Damazan par le R. P. Burfin, Provincial du Nord. Malgré ses souffrances, ce vénéré Supérieur s'est tenu sur la brèche avec un courage indomptable. De grandes consolations ont été accordées à son cœur de Missionnaire.

Le R. P. Nicolas (Yves) a travaillé aussi dans le diocèse d'Agen, et, comme le P. Gillet et le P. Charreaux, il y a laissé les meilleurs souvenirs. Nos Pères sont désormais connus et aimés dans ce diocèse comme dans celui de Bordeaux.

A Pouillac, le R. P. Delpeuch a donné à une Station de carême tout l'entrain d'une Mission, et il a amené au banquet eucharistique la presque totalité des habitants de cette gracieuse ville, saluée comme la reine du Médoc. C'est ce que le R. P. Bartet a fait aussi à la Teste, où les forces du Missionnaire se sont accrues en raison même des fatigues qui lui étaient imposées par l'assiduité et la conversion de ses auditeurs.

« Cette année, dit en terminant le R. P. Delpeuch, je ne trouve rien dans les annales de la paroisse qui sorte de la ligne ordinaire. Les œuvres de cette nature sont toujours d'une uniformité monotone. Le R. P. Jeanmaire a cependant établi une association en l'honneur de saint Joseph, et il continue à

faire progresser lentement, mais sûrement, les âmes qui lui ont été confiées.

« De son côté, notre sanctuaire, visité par des Evêques qui sont venus y célébrer les saints Mystères, et par un grand nombre de Prêtres, fréquenté par une affluence toujours croissante de personnes pieuses, devenant chaque jour une source plus abondante de grâces, nous donne les plus douces consolations. J'ai regretté souvent que ce vénéré sanctuaire ne fût pas plus connu des nôtres. Les étrangers y reçoivent tant de faveurs! J'espère toutefois que l'*Histoire de Notre-Dame de Rama ou de Talence*, que je viens de publier, fera connaître notre Pèlerinage et multipliera les bénédictions en accroissant la ferveur.

« L'œuvre du Refuge de Nazareth a pris un nouvel aspect. Une chapelle, construite par les Dames de Marie-Joseph, a été, sur notre demande, ouverte au public. Le zèle et la prudence du R. P. Bœuf me font espérer que cet heureux événement sera un principe régénérateur pour le quartier de Saint-Genez, l'un des plus importants de la paroisse de Talence. »

VII. Avant de quitter Bordeaux, reposons-nous un moment auprès de nos Pères qui forment une résidence dans cette ville. Le R. P. Soullier, Pro-Directeur Général de la Sainte Famille, et ses compagnons, sont en mission permanente. Chaque jour ramène de longues heures de travail consacrées à la prédication ou à l'administration du Sacrement de Pénitence dans la Maison-Mère de la Sainte-Famille et dans les maisons de Noviciat des branches de l'Immaculée Conception, de Saint-Joseph, de l'Espérance, de Sainte-Marthe et des Solitaires. Dieu seul connaît l'étendue et le prix du bien opéré par ce labeur humble et caché, mais dont les résultats se révéleront aux jours des rémunérations éternelles. La Congrégation tout entière participe à ces mérites précieux, récompensés dès ici-bas par les prières d'un si grand nombre d'âmes, qui ne vivent et ne travaillent que pour Dieu seul, en se dé-

vouant au soulagement de toutes les misères physiques et morales. Son Éminence le Cardinal-Archevêque Donnet a daigné reconnaître plusieurs fois les heureux fruits obtenus par nos Pères, soit de la Maison de Talence, soit de la résidence de Bordeaux. NN. SS. les Archevêques de Tours et d'Aix, les Évêques d'Aire, de Périgueux, de Bayonne et plusieurs autres, ont trouvé auprès du R. P. Soullier une religieuse hospitalité. C'est encore un honneur qui rejaillit sur la Famille mise ainsi en contact avec de si dignes et de si vénérés Prélats.

VIII. Nous sommes dans le Midi ; continuons notre excursion sous son beau ciel et au milieu de ces populations plus impressionnables et plus accessibles à l'enthousiasme que celles du Nord. La Maison du Calvaire à Marseille a eu de nombreux travaux à exécuter, et elle a dû, dans plusieurs circonstances, faire appel au zèle des Maisons voisines et même des Maisons les plus éloignées.

Le mois de Marie de 1863 a été prêché dans notre Eglise par le R. P. Sardou. C'est la dernière œuvre de ce Père avant de quitter Marseille et de se rendre à Paris en qualité de Procureur Général. Passons sous silence plusieurs Retraites prêchées dans le courant de l'été et de l'automne de la même année. Avec l'hiver s'ouvrent les Missions. Il s'en est donné jusqu'à onze, du mois de novembre 1863 au mois de mars 1864. Cujes, Roquefort, la Bourrine, Saint-Antoine, Sainte-Marthe, Château-Gombert, les Camoins, Saint-Savournin, la Penne, Saint-Henri dans le diocèse de Marseille, et Saint-Cannat dans le diocèse d'Aix, ont vu successivement les Oblats de Marie prodiguant aux pauvres pécheurs les soins les plus empressés. Les PP. Viala et Marthon, de la Maison de N.-D. de la Garde, Bermés, du Calvaire, Rouvière, Bonnet, de Rolland, de Saboulin, d'Aix, ont pris part à ces travaux, que le Seigneur a généralement bénis. On connaît le zèle

déployé par nos Pères à l'occasion du Jubilé préparatoire à la consécration de la chapelle de N.-D. de la Garde. C'est encore une page glorieuse dans l'histoire de notre Congrégation. Ajoutons à ces œuvres considérables deux Retraites prêchées par le R. P. TISSOT aux congréganistes des paroisses de Saint-Cannat et de Saint-Martin à Marseille ; un retour de Mission par le Père BERMÉS à Saint-Savournin ; deux Retraites prêchées par le R. P. GIGAUD aux Sœurs de l'Espérance d'Angers et de Toulon, les Retraites prêchées par le R. P. AUGIER à l'Association de N.-D. des Sept-Douleurs, au Calvaire, dans l'église de Saint-Nizier, à Avignon; au petit Séminaire de Sainte-Garde et au grand Séminaire de Fréjus, et nous aurons une énumération complète des œuvres apostoliques accomplies sous la direction de la Maison du Calvaire.

Nous n'avons rien à changer au passage du rapport de l'année dernière relatif à l'œuvre des Italiens. Le R. P. ZIRIO et le R. P. GALLO, qui lui a été donné pour auxiliaire, continuent de se dévouer entièrement au salut des enfants de cette malheureuse nation, qui contriste si douloureusement l'Eglise. Dieu ne laisse point leur zèle sans consolation.

N'oublions pas l'Aumônerie de la prison préventive, confiée à l'infatigable activité du R. P. REY (Jean). Depuis longtemps ce Père s'acquitte de son pénible ministère, à la plus grande satisfaction des malheureux prisonniers et des autorités civiles et religieuses. Nous voudrions nous étendre longuement sur une œuvre qui entre si bien dans les fins de notre Institut; nous sommes obligé de nous borner à analyser une note intéressante qui nous initie à tous les mystères d'une prison préventive.

Si l'on se contente de la juger à distance et d'une manière superficielle, l'Œuvre des prisons pourra paraître une véritable

sinécure; mais si l'on prend la peine de l'examiner de près, d'étudier attentivement les diverses obligations qu'elle impose, on ne sera pas longtemps sans se convaincre que ce ministère caché et obscur est aussi agréable à Dieu et utile au prochain que celui qui est entouré de plus d'estime et de considération, et l'on comprendra que le ministère des prisons, surtout de la prison préventive, est, pour ceux qui en sont chargés, une Mission continuelle, une Mission pénible à la nature, difficile sous tous les rapports, hérissée de nombreux dangers et presque sans consolation, excepté de la part de Dieu.

Chacune de ces affirmations est munie de ses preuves convaincantes; contentons-nous d'offrir la dernière.

Le ministère de la prison préventive est presque sans consolation, si ce n'est de la part de Dieu. En effet, les personnes qui ont été admises à entendre la Messe que l'on célèbre pour les prisonniers ont toujours été agréablement surprises de la tenue, du silence, de l'attention de ces malheureux pendant le saint Sacrifice et l'instruction que l'Aumônier leur adresse les dimanches et les jours de fête. Cette conduite digne de louanges, deux vocations à la vie de Trappiste (celle d'un Prêtre et celle d'un jeune laïque), un certain nombre de Communions pascales de la part de quelques hommes sortis de prison, ce sont là toutes les consolations recueillies par l'Aumônier de la prison préventive de Marseille. Il faut dire cependant, pour être juste, que, parmi ces derniers, il en est un qui est devenu un véritable saint, qui communie trois fois par semaine, et qui est un sujet d'édification pour les membres d'une association religieuse dont il fait partie. Mais c'est là tout. Dans la prison préventive, jamais de Communions générales, jamais de Confirmations suivies de la visite de l'Evêque, jamais de ces belles cérémonies comme on en fait parfois dans les maisons de correction. Et, au milieu des peines, des dégoûts inséparables de ce pénible ministère, aucun mot d'encouragement de la part des hommes, aucune parole de consolation. Heureusement que Dieu n'est pas aussi avare que les

créatures; il sait proportionner ses grâces et ses faveurs aux sacrifices qu'on fait pour sa gloire et le salut du prochain.

Nous ne parlerons pas des différentes associations que dirigent nos Pères du Calvaire; mais nous devons dire un mot des œuvres confiées depuis deux ans au R. P. Gigaud.

Le pensionnat de l'Immaculée Conception, au Prado, a vu se former une petite Congrégation, composée des anciennes élèves. Elles se réunissent une fois chaque mois, et les heures qu'elles passent ensemble sont consacrées à confectionner des ornements pour les églises pauvres. C'est là comme une extension du pensionnat et de l'action de l'Aumônier, exerçant son influence jusque dans le foyer domestique et y entretenant l'amour et la pratique de toutes les vertus. L'association de la Sainte-Famille, qui a pris une seconde naissance en 1860, ne cesse de progresser et de répandre ses bienfaits sur les malades pauvres qu'elle a adoptés. Le P. Gigaud trouve là un ministère étendu, fécond en mérites, et qui lui rappelle parfois les consolations du Missionnaire. Bien des âmes lui doivent de servir Dieu plus fidèlement, et un certain nombre ont appris de sa bouche à connaître et à aimer notre sainte Religion. L'association comporte, en effet, toutes les inventions du dévouement sacerdotal et religieux, soit dans la chaire, soit au confessionnal, soit auprès des malades. C'est encore un vaste champ que la Congrégation cultive par un de ses membres. Cette Œuvre tient ses réunions mensuelles dans la chapelle des Sœurs de l'Espérance.

Nous manquerions au devoir de la reconnaissance si nous ne faisions pas connaître à notre chère Famille les preuves d'affection qu'a bien voulu donner à la Maison du Calvaire Mgr Nardi, Prélat de Sa Sainteté et Auditeur de Rote pour l'Autriche. Passant à Marseille, lors de son voyage à Malines, au mois d'août 1863, et y repassant plus tard lors de son retour à Rome, le digne et vénéré Prélat

nous a demandé l'hospitalité et s'est montré au milieu de nous comme un père au milieu de ses enfants. Cette année encore, à la fin du mois d'octobre, il est descendu au Calvaire et a pu s'entretenir longuement avec notre bien-aimé Père Général, qui se trouvait à Marseille à l'occasion de la seconde Retraite générale de la province du Midi. Mgr Nardi a laissé sous le charme de ses belles qualités tous ceux qui l'ont approché ; son souvenir vivra dans leurs cœurs et l'illustre Prélat n'aura pas à se repentir d'avoir aimé des ingrats.

XI. Si du Calvaire nous montons à N.-D. de la Garde, nous trouverons nos Pères occupés soit à l'œuvre des Missions, soit à augmenter la popularité du sanctuaire qui leur est confié. C'est le R. P. Viala qui représente dans cette maison l'élément actif et vital du Missionnaire. Nous n'avons pas la liste complète de ses travaux, mais nous savons qu'il a noblement soutenu le poids du jour et de la chaleur. Il est vraiment infatigable et il conserve parmi nous ce type du Missionnaire de Provence qui a environné le berceau de la Congrégation d'un si vif éclat.

Les Pères chargés du sanctuaire se montrent dignes de la garde honorable qu'ils ont à remplir. Depuis la consécration de la nouvelle chapelle, le pèlerinage a pris un plus vif essor ; il est impossible de dire à quel degré de prospérité temporelle et spirituelle il s'arrêtera. N.-D. de la Garde est bonne et puissante ; son nom est béni sur toutes les plages de ce monde et partout où le marin marseillais porte ses pas. Mais nous devons cependant faire remarquer que ce célèbre sanctuaire n'offre pas encore aux Pères qui le desservent les consolations que nous recueillons dans les autres pèlerinages où s'exerce notre amour envers la Vierge Immaculée. Mgr l'Evêque de Marseille désire le voir se transformer en un lieu de conversion et de régénération spirituelle. Nous le désirons

aussi et, dans la mesure de nos forces, nous n'épargnerons rien pour arriver à ce résultat. C'est afin de seconder les vues de Sa Grandeur que nous avons dû faire certaines modifications importantes dans le personnel de la Maison, modifications dont nous avons senti toute la gravité et mesuré toutes les conséquences. Mais, pour accéder aux désirs de NN. SS. les Evêques, nous ne craignons pas de nous exposer à des embarras sérieux. Nous espérons que le Seigneur bénira notre bonne volonté.

Cette bonne volonté, commune à tous les membres de la Famille, s'était déjà manifestée chez tous les Pères et Frères de la Maison de N.-D. de la Garde, à l'approche des grandes fêtes du 5 juin ! Quelle activité ils ont déployée ! quelles fatigues ils se sont imposées ! Plusieurs nuits ont été employées à disposer toutes choses et à réaliser les mille préparatifs qu'exige la consécration d'une Eglise et de sept autels différents. Le R. P. Chauvet, les Pères et nos chers Frères convers, Bouquet, Schavelche et autres ont secondé de leur mieux l'impulsion générale donnée par leur Supérieur.

X. Les sanctuaires sont ouverts devant nous ; visitons-les rapidement. N.-D. de Lumières est encore sous l'émotion des grandes manifestations qui ont accompagné et suivi le couronnement de la statue miraculeuse. Depuis lors le mouvement des pèlerins n'a pas cessé. Espérons que la Mère des Lumières, couronnée au nom de Pie IX, fera de son sanctuaire un centre toujours plus attrayant de sainteté, un foyer plus expansif d'illumination et d'amour. Les populations y chercheront ce qu'elles ne peuvent trouver ailleurs, l'Etoile brillante qui trace seule une route sûre au milieu des flots et des écueils de la vaste mer qu'elles ont à traverser.

L'augmentation du Juniorat, qui est parvenu à un nombre d'élèves qu'il n'avait point atteint depuis sa première

fondation, ne serait-elle pas une preuve plus éclatante des bontés de Marie envers la famille religieuse qui lui a procuré les gloires du couronnement ? Puisse la petite phalange des Junioristes demeurer fidèle au drapeau de la Vierge Immaculée, qui ombrage et protége les jours de leur jeunesse et de leur adolescence !

Les Missions ont repris une nouvelle extension ; neuf Missions, sept Retraites, trois Jubilés à Marseille, forment la part de travail fourni par la Maison de N.-D. de Lumières. Le R. P. BERMOND, Supérieur, et les Pères FRANSON, NICOLAS (Pierre), BONNEFOY, MAURAN, GIBELIN, ont renouvelé les scènes d'enthousiasme qui accompagnaient les premières Missions prêchées par nos Pères. Le R. P. GALLO a concouru aux œuvres accomplies à Morières, Caseneuve et Peyruis. A Courthezon, les Pères MAURAN et BONNEFOY ont fait une nouvelle expérience des grâces que l'obéissance attire sur les Missionnaires et sur les travaux qu'elle leur confie. Cette Mission offrait des difficultés sérieuses, propres à rebuter des ouvriers plus âgés et plus expérimentés. Les jeunes apôtres se le disaient en tremblant. Ils avancent cependant au nom du maître qui les envoie ; les obstacles s'aplanissent, les difficultés tombent et les fruits les plus heureux ont abondamment récompensé les premières frayeurs et les fatigues du travail.

En somme, dit le R. P. BERMOND, le résultat de nos Missions et de nos Retraites n'a rien laissé à désirer dans certaines paroisses ; dans d'autres, il a été plus ou moins complet, mais partout satisfaisant [1].

XI. Du Juniorat passons au Noviciat de la province du Midi. N.-D. de l'Osier ! Que de souvenirs dans ce nom !

[1] Voici les noms des lieux évangélisés par les Pères de N.-D. de Lumières : Morrières, Barret de Lioure, Lacoste, Saint-Pantaléon, Ceillac, Beaumes de Transit, Caseneuve, Courthezon, Pontet, Visan, Mirabeau, Peyruis, Abeilles, Auribeau, Uchault.

C'est toujours le sanctuaire qui rappelle au plus grand nombre d'entre nous une des plus douces années de la vie et le moment à jamais solennel de l'Oblation. Qui pourrait ne pas garder souvenance des coteaux verdoyants, des vallées ombreuses et plus encore des fêtes du pèlerinage, de l'exercice du samedi soir ? Qui ne se rappelle ses pieux tressaillements aux premiers récits des conquêtes remportées par les Missionnaires sur l'ennemi du salut ? Ces fêtes se renouvellent, ces récits se répètent, car la Maison de N.-D. de l'Osier n'a rien perdu de ses plus beaux jours.

Le chemin de fer sillonne maintenant la riche vallée de l'Isère, et il a rendu plus facile l'accès du sanctuaire de Marie. Aussi les pèlerins sont-ils plus nombreux, et l'avenir les rendra plus nombreux encore. La grâce victorieuse les amène aux pieds de Marie, qui manifeste de la manière la plus touchante sa souveraine bonté. Recueillons ici quelques traits arrachés à la discrétion de nos Pères.

1. Depuis un grand nombre d'années, un homme faisait la désolation de sa famille par son éloignement de toute pratique religieuse. A la prière d'une de ses filles, il vint un jour en pèlerinage à Notre-Dame de l'Osier. Lorsque cette pieuse fille eut achevé sa confession, elle fit part à l'Oblat qui l'avait entendue de la profonde douleur qu'elle éprouvait en pensant à l'état de son père. « Il est ici, dit-elle ; je l'ai amené afin que la bonne Mère de l'Osier le convertisse ; mais je crains... il est si endurci... » Le confesseur ranima la confiance de cette pauvre enfant, qui sanglotait à ses pieds, et il fut convenu qu'elle irait se prosterner devant la statue miraculeuse, et qu'elle réciterait trois fois les litanies de la Très-Sainte Vierge à l'intention d'obtenir la conversion de son père.

La prière était à peine terminée que le Missionnaire aperçoit, à l'extrémité de la foule qui environnait le confessionnal, un homme qui paraissait vouloir s'approcher... Il suppose à l'instant que c'est le malheureux dont on vient de lui parler.

Il sort du saint Tribunal, se dirige vers lui : « Venez, s'il vous plaît, à la sacristie, mon bon ami ; ces femmes ne vous laisseraient point passer. » Le pauvre pécheur obéit, commence sa confession en versant des torrents de larmes et revient le lendemain recevoir l'absolution. Les paroles du pardon étaient à peine prononcées, qu'il se relève, se jette au cou du Père en lui disant : « Mon Père, le monde est mauvais ! Que de choses j'ai entendues contre la Confession ! Quelle folie d'écouter ce langage ! Ah ! je suis heureux maintenant ! Mon bonheur est à son comble... Mon Père, je vous donnerai bientôt une preuve de ma fidélité : je reviendrai dans quelques semaines faire une Communion en action de grâces. » Deux mois après, il réalisait sa promesse et s'engageait à revenir chaque année à Notre-Dame de l'Osier, pour la remercier de la grâce de sa conversion.

2. Une femme pieuse fit connaître au même Père ses inquiétudes à l'égard d'un vieillard de soixante-quatorze ans, qui ne voulait pas entendre parler de confession. Une neuvaine fut commencée à l'intention de ce malheureux. Le septième jour, cette femme va trouver le vieillard, afin de lui proposer une visite à Notre-Dame de l'Osier. Quelle n'est pas sa douce surprise, en l'entendant lui dire d'un air gracieux : « Je pensais, depuis deux ou trois jours, à ce que vous me dites, et même la nuit dernière, je n'ai pu dormir à cause de cela... Comme je ne connais personne à Notre-Dame de l'Osier, veuillez m'indiquer un Père qui sache bien faire la confession d'un vieux pécheur, et j'irai le voir demain. » Le lendemain, le vieillard arrive à Notre-Dame de l'Osier. Il entre dans l'église, et, après y avoir passé un moment, cédant à une dernière tentation du démon, il se disposait à en sortir, sans demander le confesseur qui lui avait été indiqué ; mais Marie veillait... Le Père, pour un motif qu'il n'a pas encore pu s'expliquer, se sent pressé de sortir du confessionnal ; il va directement à cet homme et lui fait cette question : « Vous demandez un Père, sans doute ? » Le vieillard, interdit, balbutie le nom de ce Père. « C'est bien, mon ami ; venez à la sacristie. » Et la confession commence. Il la termine quelques jours après,

communie, à la grande édification de toutes les personnes qui le connaissent, et cinq semaines ne s'étaient pas écoulées, que Dieu l'appelait à lui. Notre-Dame de l'Osier l'avait préparé à la mort.

3. Un homme venait de se confesser à la sacristie. Le Père qui l'avait entendu se disposait à sortir, lorsqu'il est retenu par son pénitent : « Mon Père, attendez un peu ; je veux vous donner de l'argent. — Et pourquoi ? mon ami. — Ah ! voici : dans ma paroisse, on a soufré les vignes afin de les protéger contre la maladie ; pour moi, mon Père, il m'est venu une pensée, et je me suis dit : Si, au lieu de faire comme les autres, je chargeais la Sainte Vierge de soufrer ma vigne... Elle doit s'y connaître un peu, certes ! A l'instant, je fais mon calcul ; il me fallait vingt francs de soufre ; je promis de donner cette somme à Notre-Dame de l'Osier si elle m'accordait de beaux raisins. Mon Père, voilà les vingt francs, car mon raisin est le plus beau de la paroisse, même du pays tout entier. » Et cet homme de foi ajoutait : « J'ai toujours mis ma confiance en la Très-Sainte Vierge, et elle m'a toujours protégé. Je vais maintenant faire la communion avec mes deux enfants, en action de grâces. »

Ces triomphes de la grâce ont accompagné nos Pères dans les Missions et les Retraites qu'ils ont prêchées. La Maison de Notre-Dame de l'Osier a maintenu ses nobles et fortes traditions de zèle et de dévouement : seize Missions et quatorze Retraites ont montré que la fatigue n'avait pas de prise sur ces intrépides ouvriers. Le R. P. Cumin, malgré un douloureux état de santé, a dirigé lui-même quatre Missions et présidé neuf Retraites. Après lui figurent les Pères Hermitte, Monfort, Baret (Victor), Depetro, Lemasson. Le P. Trouin, novice encore, a fait ses premiers essais de Missionnaire dans trois Missions et une Retraite, et le maître des novices, le R. R. Simmerman, a pris part à la Mission de Saint-Pierre-d'Allevard, où il accompagnait les PP. Hermitte, Monfort et Depetro. Le succès a été

complet. La population tout entière, profondément remuée, ne pouvait consentir à l'éloignement des Missionnaires. Le moment du départ a été des plus touchants; des larmes étaient dans tous les yeux, et la foule a suivi les envoyés de Dieu pendant plusieurs kilomètres, malgré les instances des Pères pour qu'elle revînt sur ses pas. Comme le cœur surabonde de joie en face de ces démonstrations, que le sentiment religieux est seul capable d'inspirer! Puisse la Maison de Notre-Dame de l'Osier marcher toujours avec la même ardeur et les mêmes fruits de salut dans la sublime carrière ouverte devant elle!

XII. Notre-Dame de Bon-Secours a aussi ses triomphes, et nos Pères sont les messagers qu'elle emploie pour distribuer ses grâces et ses faveurs. Le pèlerinage fournit à leur zèle un aliment toujours nouveau. Nous pouvons en juger par cet extrait du rapport du R. P. Martin :

Dans le courant de l'année, nous avons bien compté de cinq à six mille hommes qui sont venus s'asseoir à la Table Sainte. Ce chiffre est l'argument le plus clair que je puisse présenter pour faire connaître l'état de progrès où se trouve notre œuvre à Bon-Secours, et si j'ajoute qu'à côté de ce festin solennel, nous avons encore pu admettre au Banquet sacré plus de vingt-cinq mille femmes et placer près de cent mille âmes, dans le cours de l'année, aux pieds de notre Bonne Mère, on comprendra qu'à Notre-Dame les brebis égarées rentrent en foule dans le bercail du Père de famille, sous la houlette de la divine Bergère, et que les âmes pieuses s'y portent en masse pour se désaltérer à la source des eaux vives. Je pourrai joindre à ces âmes d'élite une foule de religieuses, qui visitent chaque année, en communauté, notre Pèlerinage, ainsi que toutes les écoles des environs, qui viennent régulièrement, au jour de la Présentation, s'offrir et se consacrer à la Sainte Vierge. Ce pieux concours, composé de ce qu'il y a de plus pur et de plus innocent dans la contrée, n'est pas la moindre gloire ni la moindre consolation pour le cœur de Marie; que dis-je? ce

sont les fleurs les plus suaves qui viennent embaumer son Sanctuaire, et c'est ainsi que toutes les classes de la société, tous les âges et toutes les vocations apportent leur tribut d'hommage et de vénération à l'auguste Vierge auxiliatrice.

Ecoutons les merveilles opérées par la Vierge puissante dans son sanctuaire privilégié :

Le 21 du mois d'avril, nous avons vu arriver à Notre-Dame deux familles d'Allain et de Ginoullisas (Gard). La première accompagnait une jeune enfant qui avait été atteinte d'une maladie mortelle, il y avait quelque temps, et qui est revenue subitement à la vie au moment où sa mère, la voyant à toute extrémité, se jeta à genoux aux pieds de Notre-Dame de Bon-Secours et la conjura, les larmes aux yeux, de sauver son enfant. Sa prière fut exaucée immédiatement, car la jeune malade ouvrit tout à coup les yeux et sortit de son lit pleine de force et de santé. Quelques jours après, elle est venue remercier la Sainte Vierge dans son Sanctuaire, escortée de tous ses parents, qui nous racontaient l'événement en versant des larmes de reconnaissance. Encouragée par ce premier succès, Mme Massé, c'est le nom de cette mère, s'adressa de nouveau à Marie, pour demander la guérison de son père, appelé M. Martin ; ce malheureux souffrait, depuis longues années, d'une infirmité cruelle qui ne lui laissait de repos ni le jour ni la nuit, et contre laquelle tous les remèdes avaient échoué. Une autre fille du pauvre malade, qui est Religieuse dans le couvent de Saint-Joseph des Vans, s'unit à sa sœur pour implorer la guérison de leur bien-aimé père. Une neuvaine fut donc commencée dans ce but, et à la fin de ces pieux exercices, un mieux sensible se déclara chez le malade. Quelques jours se passèrent encore, et cet heureux favori de Marie, que j'appellerai presque un ressuscité, a pu se mettre en route et faire un voyage de plus de trente kilomètres pour remercier sa puissante libératrice. Cette guérison a ému profondément la paroisse de Ginoullisas, dont M. Martin est un des habitants les

plus importants, et a causé même une vive sensation parmi les protestants de la localité.

Une autre guérison non moins remarquable est celle d'un sous-officier du génie, appelé M. Massot, natif d'Aubenas, et, cette fois, la prière du suppliant s'est fait entendre de loin ; car c'est du fond de l'Afrique, où il était en garnison, qu'il a crié vers Notre-Dame de Bon-Secours, et qu'il s'est vu exaucé. Ce brave militaire, au milieu des infirmités dont il était atteint, et qui ne lui permettaient plus de quitter le lit depuis longtemps, sentit toute la piété de sa jeunesse se ranimer dans son âme, et, après avoir épuisé les remèdes de l'art, il lui vint en pensée de se recommander à la Vierge de Bon-Secours, qui est en si grande réputation dans son pays. Il commença donc à réciter quelques prières à cette Bonne Mère et persévéra pendant vingt-cinq jours dans ces pieux exercices. Dès ce moment, il put secouer toutes ses chaînes, comme il le disait lui-même, et il se mit en devoir de retourner en France pour remercier sa céleste Libératrice. Nous l'avons vu, en effet, et c'est de la bouche même de ce vieux guerrier que nous avons recueilli ces intéressants détails. Les larmes d'émotion qui sortaient de ses yeux et les affectueuses paroles qu'il adressait à la Sainte Vierge en nous racontant sa guérison nous attendrissaient jusqu'au fond de l'âme. Il m'a demandé à être reçu du Saint-Scapulaire, et, lorsque la cérémonie eut été terminée, il a fait entendre son *Deo gratias* d'une manière toute militaire : « Vous le voyez bien, ce Scapulaire, me dit-il en le plaçant sur sa poitrine, eh bien, on m'arracherait les côtes maintenant plutôt que d'arracher de mon cœur l'amour de cette sainte image de Marie ! »

Je pourrais citer bien d'autres traits encore qui ont signalé la puissance miséricordieuse de l'auguste Mère de Bon-Secours ; mais qu'il me suffise de dire que l'année qui vient de s'écouler est celle où l'on nous a raconté le plus grand nombre de faveurs obtenues par l'intercession de cette divine Vierge.

Sept Missions, un retour de Mission, une Retraite pascale, plusieurs Retraites et Triduum d'Adoration, trois

Jubilés à Marseille ont montré que les Pères de Bon-Secours accomplissaient toujours avec ardeur les belles destinées de notre Famille. Leurs travaux ont été bénis. Le R. P. MARTIN, Supérieur, les PP. TELMON, BONIFAY, BRETANGE, BESSAC, ont généreusement défriché le champ du Seigneur, même au péril de leur vie. Ce n'est pas sans émotion que nous transcrivons cette page, que l'on croirait détachée d'une lettre de nos Missionnaires perdus dans les plaines glacées de l'Amérique du Nord :

Vers le commencement du Carême, nous reprîmes nos courses apostoliques, et nous nous dirigeâmes vers les paroisses de Bessas et de Saint-Remère; mais à peine étions-nous arrivés à mi-chemin de notre voyage, que la neige et la tourmente vinrent nous arrêter et briser ainsi les armes dans nos mains. On aurait dit que l'enfer combattait contre nous. Le courrier qui portait le P. BRETANGE vers Bessas rebroussa chemin pour éviter le danger, ce qui retarda sa mission de huit jours ; mais les fruits n'en furent point diminués, car les fidèles, touchés du danger qu'avait couru leur Missionnaire, le dédommagèrent par leur assiduité aux instructions et leur empressement autour du Saint Tribunal. De notre côté, le P. BESSAC et moi, nous faisions des efforts inouïs pour arriver au terme de notre voyage, dont nous n'étions séparés que de quelques kilomètres ; mais la tourmente devint si violente, et la neige s'était tellement agglomérée sur notre route, qu'il ne nous fut plus permis de faire un pas avec nos chevaux. Nous nous aventurâmes donc à pied à travers champs, dans l'espoir d'atteindre bientôt le village. Nous ne pouvions être plus mal inspirés, car nous tombâmes dans un labyrinthe de fossés et de fondrières; à chaque instant, nous faisions des chutes et nous nous enfoncions dans la neige jusqu'à perdre haleine. Pour comble de malheur, la nuit vint se joindre à la tourmente et nous mettre dans une position périlleuse. Mon compagnon, plus jeune que moi, soutint la fatigue vigoureusement, et il m'encourageait tant qu'il pouvait, car je sentais mes membres

bien engourdis par la fatigue et le froid. Nous errâmes ainsi pendant plusieurs heures, sans savoir où nous aboutirions, et déjà nous nous disposions à profiter du premier abri que nous rencontrerions, pour y passer le reste de la nuit, lorsque tout à coup nous aperçûmes un mur, qui nous parut être le clos d'un jardin ; nous le longeâmes jusqu'au bout, et nous trouvâmes une maison, puis deux. Nous étions entrés, sans nous en douter, dans Saint-Remère. Le lendemain, nous ouvrîmes les exercices de la Mission, dont le succès ne laissa rien à désirer.

XIII. La Maison de Vico, en Corse, mériterait une plus large place dans ce compte rendu général; mais nous sommes obligé de nous borner à une rapide énumération. Nous suivons avec le Rapport l'ordre chronologique, et nous regrettons de ne pouvoir publier les détails intéressants dont il est semé.

1° Mission de Poggiolo, par les PP. Rolleri et Semeria (J.-B.); 2° Retraite à l'hospice d'Ajaccio, par le P. Audric ; 3° fête de la Portioncule et restauration de l'église du Couvent. L'éclat de cette fête a été rehaussé par la présence de Mgr l'Evêque d'Ajaccio et de Mgr d'Hétalonie. La restauration de l'église a réalisé le vœu que le regretté P. Vincens avait formé lors de sa dernière visite, en déplorant l'état de délabrement dans lequel elle se trouvait. Les souscriptions des fidèles, recueillies par le R. P. Mouchette, Supérieur, avec un dévouement infatigable, souscriptions dans lesquelles sont entrées et l'obole du pauvre et l'offrande du riche, ont permis à nos Pères de conduire cette œuvre à bonne fin. L'Église du couvent de Vico est maintenant en parfait état. 4° Retraites prêchées par le P. Rolleri aux Religieuses de Vico et du monastère d'Herbalunga ; par le P. Supérieur, aux élèves de l'Ecole ; par le P. Audric, aux congréganistes de l'Eglise. 5° Carême de Vico, par le P. Rolleri. 6° Retraite pascale à Nesa par le P. Semeria. 7° Retraite pascale à Coggio, par le P. Audric. Ce Père a eu le bonheur de travailler à la conversion d'un concubinaire qui avait résisté,

trois ans auparavant, au bienfait de la Mission. Quatre jours après sa confession, ce pauvre pécheur paraissait au Tribunal de Dieu. 8° Retraite pascale à Renno, par le P. Audric. 9° Mission du pénitencier agricole de Chiavari et de Laticapso, par le P. Supérieur et le P. Rolleri. Les détenus sont au nombre de sept cent quarante, répartis dans ces deux établissements, distants l'un de l'autre de 8 kilomètres. Nous publierons plus tard les renseignements précieux donnés par le R. P. Supérieur. Contentons-nous de dire que, le jour de la clôture, il y eut 380 communions, parmi lesquelles 40 étaient reçues pour la première fois; 80 confirmations, 3 baptêmes d'adultes, dont l'un avait quarante ans et un autre vingt-huit, et le troisième, né de parents protestants, reçut le baptême catholique. Ce fut une belle fête pour le pénitencier. On a redemandé nos Pères pour cette année. Les fatigues de cette Mission ont été si considérables, que le R. P. Mouchette en a fait une longue et douloureuse maladie. Enfin la Mission de Coti, par les PP. Rolleri et Audric.

Nous trouvons le R. P. Deveronico chargé de la petite paroisse de Nesa. Il déploie dans ce poste tout le zèle qu'on lui connaît. C'est ainsi que tous les Pères qui composent la Maison de Vico se montrent animés de l'esprit apostolique dont cette résidence a toujours été un ardent foyer.

XIV. La Maison d'Aix, non contente de fournir des Missionnaires à plusieurs Maisons de la Provence, a payé elle-même un généreux tribut personnel dans différents Diocèses. Le R. P. de L'hermite, Supérieur, a prêché la Retraite de l'Association de la Sainte-Famille, à Marseille, et la Station du Carême à Apt, où son cœur a été grandement consolé en contemplant les nombreuses Communions pascales qui ont couronné ses prédications apostoliques. Il a su mettre à profit, dans cette œuvre capitale, quelques-unes des touchantes cérémonies usitées en temps de

Mission. Voici ce que disait le *Mercure Aptésien* dans son numéro du 13 mars 1864 :

Une intéressante cérémonie a été offerte, mercredi matin, aux mères de famille et aux jeunes enfants dans l'Eglise paroissiale, où le zélé et éloquent prédicateur de la Station les avait convoqués, pour les instruire et les bénir. Il a eu le secret de charmer son jeune et nombreux auditoire par une petite instruction à la portée de tous, et il a fait ensuite une distribution de Médailles.

Le P. de L'HERMITE poursuit avec un grand succès le cours de ses instructives prédications, et chaque fois il est écouté avec plaisir. Son sermon de dimanche, sur la Confession, et celui de mardi, sur l'Eucharistie, ont été justement remarqués. Il est difficile d'apporter, dans l'explication du dogme et de la morale, une plus grande logique, une plus vive clarté, un sentiment plus vrai des devoirs et des besoins de l'humanité, au milieu de tant de causes de dépérissement et de scandale qui effrayent la société moderne.

Le même journal a évalué au chiffre de mille le nombre des hommes et des jeunes gens qui ont communié le jour de Pâques.

Voici une note sur les autres travaux de la Maison d'Aix :

La Maison d'Aix a donné quinze grandes Missions dans le courant de l'année qui vient de s'écouler et un nombre considérable de Retraites. Nous ne signalons ici que les travaux les plus importants par les résultats : Château-Gombert, au Diocèse de Marseille, Mission fort belle donnée par les PP. BONNET et DE ROLLAND, en compagnie d'un Père du Calvaire ; Caderousse, paroisse considérable du Diocèse d'Avignon, où les PP. ROUVIÈRE, BONNET et DE ROLLAND ont travaillé pendant un mois et obtenu les résultats les meilleurs et les plus complets ; Saint-Etienne-du-Grès, au Diocèse d'Aix, beau travail du P. ROUVIÈRE ; Saint-Cannat, grande Mission au Diocèse d'Aix, suivie avec un admirable entrain. Le P. BONNARD a eu là un

succès apostolique des plus signalés ; deux fois Mgr l'Archevêque d'Aix est allé encourager et récompenser par sa présence le Missionnaire, les paroissiens et leur excellent Curé, homme de zèle et de véritable dévouement. Pendant le mois de mai, le même Père a évangélisé avec fruit le petit village du Tholonnet, dans la banlieue d'Aix. La paroisse est composée, en majeure partie, des blanchisseuses d'Aix, population essentiellement nomade, et à laquelle on ne pouvait parler qu'à cinq heures du matin et à neuf heures du soir. Le mouvement religieux a été très-prononcé et a rappelé celui de la Mission donnée, il y a longtemps, par le R. P. André, de sainte mémoire.

Il serait inutile d'énumérer les autres travaux, malgré leur mérite réel, sous peine de descendre aux inconvénients d'une aride statistique ou d'un compte rendu interminable.

L'Œuvre des Servantes continue à prospérer et à s'établir sur des bases solides. C'est le R. P. Bonnard qui en est chargé. Il prodigue aussi ses soins au pensionnat des Religieuses du Saint-Sacrement. Constatons avec bonheur que les autres œuvres, telles que celle des prisons, des insensés, etc., se maintiennent dans l'état que l'on peut désirer pour l'honneur de la Congrégation et pour le bien des âmes les plus abandonnées. Nous aurons occasion de revenir plus tard sur ces œuvres et de les faire mieux connaître.

XV. Retournons vers le Nord ; nous aurons ainsi fait le tour de la France. La Maison de Notre-Dame de Cléry présente toujours la même activité, soit à l'occasion du Pèlerinage, soit à l'occasion des Missions. Le caractère propre de ces travaux dans l'Orléanais a été suffisamment établi dans les différents Rapports qui ont paru jusqu'ici. Nous n'avons rien à retrancher, rien à modifier. Le bien s'opère lentement, mais il s'opère, et les Oblats de Marie peuvent en revendiquer une part. L'intérim qui a suivi le changement du R. P. de L'Hermite, et qui a cessé par la nomination du R. P. Conrard, nous prive des détails de

chaque Mission. Nous devons nous borner à la note suivante :

Seize Missions et deux Retraites de confirmation ont été prêchées par les PP. VIVIERS, DUCLOS et BONNEMAISON. Outre ces grands travaux, nos Pères ont donné quelques Retraites de première communion dans le voisinage, quelques sermons d'Adoration et en particulier deux Retraites religieuses prêchées à Blois par le P. DUCLOS, aux communautés du Bon-Pasteur.

La paroisse et ses besoins nombreux, le Pèlerinage et ses exigences toujours croissantes ont été un vaste champ ouvert au zèle actif et intelligent du R. P. MARCHAL, curé de Cléry, et du P. RONZI, son vicaire. Le P. DUCLOS leur a prêté un concours devenu indispensable pendant le Carême, à raison de la chute du P. MARCHAL et de l'infirmité qui en est résultée.

Pendant l'été, tous les Pères ont apporté leur part de concours au développement du pèlerinage et à la solennité de ses fêtes, parmi lesquelles il faut faire une mention particulière de celle du 8 septembre, premier anniversaire du couronnement solennel de la statue miraculeuse de N.-D. de Cléry. La décoration du sanctuaire, la richesse des oriflammes, etc., et surtout le nombre des communions et la foule des pieux pèlerins ont fait de cette solennité le digne et fidèle écho de la grande fête du couronnement.

XVI. La Maison de Notre-Dame de Sion, quoique réduite à un bien petit nombre de membres, n'en a pas moins rempli une laborieuse carrière. Le R. P. CHALMET, Supérieur, a prêché une Octave des Morts, trois Missions et quatre Retraites religieuses; le R. P. CASENAVE, une Octave des Morts, les Quarante Heures à Vitrey, deux Retraites paroissiales de quinze jours, deux autres de huit jours, une Retraite aux Frères de Vézelise et une autre aux Congréganistes de Coulercy ; le R. P. LEROY, plus spécialement chargé de la paroisse, a cependant prêché quatre

Retraites. Le P. CASENAVE a été remplacé à Sion par le R. P. DUFOUR, dont le zèle a dû faire face immédiatement à plusieurs travaux.

Les Pères qui ont été de résidence à Sion et qui gardent de ce sanctuaire un pieux souvenir, apprendront avec bonheur que le schisme créé par les frères Baillard ne compte plus que deux adhérents, un homme et une vieille fille; et encore, ces deux infortunés suivent-ils les exercices de la paroisse, mais sans vouloir s'approcher des Sacrements. Cette obstination tient plus à d'anciennes rancunes qu'au caractère propre de schismatique. Le schisme Baillard a donc disparu. Nous raconterons dans un prochain numéro la triste mort de François Baillard, le principal instigateur du grand scandale qui a désolé, pendant de si longues années, la paroisse de Saxon. Ce malheureux prêtre est mort dans l'impénitence, malgré les soins dévoués du R. P. CONRARD, le 4 juin 1863.

XVII. Ne terminons point notre Chronique sans dire un mot de nos deux grands Séminaires. Nos Pères y exercent le ministère le plus noble et le plus important. Là ils sont en mission perpétuelle, et Dieu se plaît à rendre fécondes leurs fatigues et leurs sueurs. Quoique plus spécialement consacrés à l'étude et à l'enseignement des sciences sacrées, plusieurs d'entre eux ont pu ajouter aux travaux scolaires des œuvres éminemment apostoliques. C'est ainsi que le R. P. SANTONI, Supérieur du grand Séminaire d'Ajaccio, a prêché, en 1863, la Retraite pastorale de ce Diocèse; le R. P. VASSAL, professeur de dogme dans le même Séminaire, a prêché, cette année, la grande Retraite de Notre-Dame de l'Osier. C'est ainsi que le R. P. CORBIN, Directeur au grand Séminaire de Fréjus, a prêché, pendant les vacances de 1864, l'Octave de l'Assomption à Notre-Dame de la Garde, et que le R. P. PICUS, professeur de dogme dans le même Séminaire, a prêché en 1863 plu-

sieurs Retraites religieuses, et la Retraite du Pèlerinage de Notre-Dame de l'Osier. Nous espérons que ce Père nous fera connaître un jour l'Œuvre des Églises pauvres, qu'il a dirigée avec zèle pendant plusieurs années. Il appartient maintenant à la Maison de Paris. Il a prêché, à la fin de septembre, les exercices de l'Adoration perpétuelle dans la chapelle des Sœurs de l'Espérance.

Résumons-nous : les deux Provinces de France ont donné 153 Missions, 213 Retraites, 47 Triduum d'Adoration, 10 Stations de Mois de Marie, 9 Octaves et 8 Stations d'Avent ou de Carême, c'est-à-dire 440 Œuvres apostoliques; et nous devons reconnaître que ce chiffre est en dessous de la réalité, car la statistique de chaque Maison n'était pas complète.

Les deux Provinciaux, le Supérieur Général lui-même ont monté sur la brêche et ont donné l'exemple. Le R. P. Burfin, Provincial du Nord, a prêché, outre le Carême de Damazan, la Retraite de rentrée du grand Séminaire de Grenoble, et le R. P. Roullet, Provincial du Midi, a prêché plusieurs Retraites. On connaît les travaux du Supérieur Général.

Une Congrégation aussi active, aussi généreuse à l'égard des âmes, manifeste toute la fécondité dont le Seigneur l'a enrichie. C'est la fécondité de la jeunesse ; à cet âge la vie est exubérante ; elle rayonne et s'épanouit comme la nature entière aux jours du printemps. Non, ce n'est point là le symptôme de la caducité ou de la décrépitude, c'est le symptôme de l'énergie, de la force et de la santé. Est-il étonnant que dans ce mouvement accéléré, dans cette marche vivifiante, mais qui suppose le zèle, le renoncement de l'apôtre, est-il étonnant que nous voyions tomber les lâches, les transfuges, les retardataires ? Ils se jugent les premiers en abandonnant un drapeau dont les blancs replis ne les conduisent que dans les voies de l'hon-

neur et de la sainteté. Et, semblable à l'arbre qui a dépouillé sa pâle écorce et rejeté ses branches inutiles, notre Famille éprouvée se couvrira de feuilles plus verdoyantes, de fleurs plus embaumées et de fruits plus savoureux. Les bénédictions de Dieu et de son représentant sur la terre sont immortelles, et nous avons été trois fois bénis, avec notre bien-aimé Fondateur !

Paris, 12 novembre 1864.

FAITS DIVERS.

Le jeudi 25 août 1864, les RR. PP. GUEGUEN, du diocèse de Quimper, TISSIER, du diocèse de Nancy, LAVOIE, du diocèse de Québec (Canada), et le F. LEDUC, diacre scolastique du diocèse de Laval, quittaient la Maison de Paris après avoir reçu la bénédiction du Supérieur Général. Ils se rendaient à Liverpool, d'où ils devaient s'embarquer pour le Canada. Le R. P. LAVOIE rentre dans sa province, et les trois autres Pères sont destinés aux Missions des Vicariats de la Rivière-Rouge et de la Rivière-Mackensie. Le Seigneur a voulu mettre à l'épreuve la confiance de ses Missionnaires. Partis de Liverpool, le jeudi 1er septembre, sur le *Damascus*, ils ont été assaillis par une violente tempête qui a mis leur vie à deux doigts de la mort ; l'hélice du navire a été brisée, et pendant deux jours et deux nuits l'équipage s'est trouvé dans un état d'alarme indescriptible ; plusieurs fois le navire a été sur le point de sombrer. Le 9, le *Damascus* se dirigeait vers l'Irlande, accompagné du steamer le *Saint-Georges*, prêt à recevoir les passagers en cas d'accident. Après avoir touché à Londonderry et s'y être reposé deux jours, en goûtant les douceurs de l'hospitalié irlandaise, nos Pères sont repartis le 13 septembre, et grâce à la protection de l'Etoile des mers, ils sont heureusement arrivés à Québec vers la fin du même mois.

— Le 31 août, le Supérieur Général a repris le cours de ses visites. Une fois déjà il était allé à Angers, mais nos Pères occupés, à différents travaux, n'avaient pu jouir des consolations de sa présence. Toutes les mesures étaient prises pour que la communauté se trouvât au complet, au commencement du mois de septembre. Le Supérieur Général quittait Paris à huit heures du matin, et à trois heures de l'après-midi, il recevait au milieu de nos Pères le plus filial et le plus affectueux accueil. Dès le lendemain il put offrir ses hommages à Mgr l'évêque d'Angers, toujours rempli d'une bienveillance toute paternelle pour nous. Mgr l'évêque de Limoges se trouvait

auprès de Mgr Angebaud : le Supérieur Général eut l'occasion d'exprimer à ce vénérable Prélat la reconnaissance que nous inspire la protection qu'il accorde à nos Pères.

Les travaux, les entretiens, une visite bien intéressante à la Maison Mère du Bon-Pasteur, si bonne et si dévouée, les soins donnés à nos Pères et à la communauté des Sœurs de l'Espérance, retinrent le Supérieur Général jusqu'au dimanche soir 4 septembre. Il prit alors le chemin de fer de Nantes, où il passa deux jours, retenu par les affaires et une légère indisposition. C'était une étape vers le but de ce voyage. Depuis longtemps la Bretagne attirait les regards et l'attention du Supérieur Général ; plusieurs invitations gracieuses avaient été faites ; le moment d'y répondre était arrivé. Mgr l'Archevêque de Rennes, dans plusieurs circonstances, avait bien voulu manifester le désir de voir les Oblats de Marie s'établir dans son beau diocèse ; la Providence nous appelait et elle devait aplanir toutes les voies. Nous allions donc à Rennes.

Le chemin de fer, en sortant de Nantes, trace ses lignes vers la mer : il sillonne une plaine qui se perd dans l'immensité d'un horizon que baignent les flots de l'Océan. Nous sommes en Bretagne et tout change d'aspect ; voici des costumes pittoresques, des danses animées, une noce de campagne tourbillonne non loin de la voie, tandis que la vapeur nous emporte à toute vitesse à travers des prairies, de verdoyants coteaux, des sites ravissants. A Savenay nous laissons à notre gauche le chemin de Saint-Nazaire et de l'Océan, et nous arrivons à Redon, après avoir joui de la vue des vastes forêts de Saint-Gildas-des-Bois, patrie de Mgr l'évêque d'Angers. Redon est une charmante ville assise sur les bords de la Vilaine qui participe déjà de la vie de la grande mer, où se jettent ses eaux. Les Eudistes ont à Redon de très-beaux établissements. De Redon, nous nous dirigeons vers Rennes et nous admirons encore le tracé que suit le chemin de fer ; ce sont des marais, des prairies de bruyères, des collines qui se présentent tour à tour et qui disparaissent bientôt pour laisser de nouveaux points de vue, des horizons plus larges, des paysages plus frais. Plusieurs fois nous traversons la Vilaine, dont les eaux semblent dormir sous l'épais feuillage qui encadre ses bords. Çà et là sur des hauteurs couronnées de verdure, au fond des vallées qu'ombragent de grands arbres, on aperçoit des châteaux, de luxueuses maisons de campagne qui rappellent les manoirs d'autrefois. Nous foulons une terre chevaleresque, riche en héroïques souvenirs, fidèle aux grandes traditions de la Foi et du dévouement, entourant ses armoiries royales de la noble

devise : *Mori potius quam fœdari*, la mort plutôt que le déshonneur.

Il était nuit quand nous arrivâmes à Rennes, le mardi 6 septembre. La Supérieure des Sœurs de l'Espérance nous avait préparé un logement gracieusement offert par une famille bienfaitrice de la Maison. Le lendemain, le Supérieur Général recevait un accueil plein de courtoisie et de bonne grâce auprès de MM. les Vicaires Généraux, de M. Massabiau, Secrétaire de Mgr l'Archevêque et de M. Leménée, Supérieur Général des Prêtres de l'Immaculée Conception. Un repas réunit le jeudi suivant tous ces messieurs, plusieurs Curés et Prêtres de la ville, et M. Hue, professeur à la Faculté de droit, autour du Supérieur Général, qui se trouva ainsi mis directement en rapport avec l'élite du clergé de Rennes. C'était le 8 septembre, jour de la Nativité de la Très-Sainte-Vierge. Une gaieté franche et cordiale présida à cette réunion : c'étaient des agapes vraiment fraternelles.

Le vendredi, le Supérieur Général s'asseyait à la table de M. l'abbé Massabiau, qui avait invité plusieurs des convives de la veille et qui nous traita avec une grande et cordiale hospitalité.

Malheureusement Mgr l'Archevêque était absent. Il semblait que le but de notre voyage était manqué. Mais le Supérieur Général confia l'objet de sa demande à la Supérieure des Sœurs de l'Espérance, qui se chargea avec empressement de la présenter à Monseigneur.

Le samedi soir le Supérieur Général quittait Rennes, emportant les plus doux et les plus consolants souvenirs. La Providence avait tout préparé : il lui appartenait de tout conduire à une prompte et heureuse fin.

Deux heures après, nous arrivions à Laval. Le Supérieur Général tenait à remercier Mgr l'Evêque de cette ville de la bienveillance qu'il accorde à notre chère Congrégation et de la facilité qu'il octroie à ceux de ses diocésains qui désirent y entrer. Il faudrait consigner ici les éloges que le vénéré Prélat fit entendre à la mémoire de notre bien-aimé Fondateur, qu'il avait particulièrement connu, les félicitations qu'il accorda à l'occasion des travaux de quelques-uns de nos Pères, mais le temps nous presse et l'espace nous manque. M. Sebeau, Supérieur, et M. Huart, directeur du grand Séminaire de Laval, avaient acquis aussi des droits à notre reconnaissance. On sait que M. Sebeau est un des meilleurs amis de Mgr Grandin. Nommons encore M. Wicart, frère de Mgr Faverol, chanoine, et M. Echaptoy, secrétaire de l'Evêché, parmi ceux qui veulent

bien accorder à nos œuvres et aux œuvres de la Sainte-Famille la plus généreuse protection.

Après un séjour de quelques heures à Châteaugontier, le Supérieur Général se dirigeait, le mardi 13 septembre, vers Tours. Il arriva auprès de Mgr Guibert dans la soirée, et fut accueilli par le vénéré Prélat avec la plus touchante cordialité. Elles ont été rapides les heures passées auprès de l'illustre Archevêque, qui donnait encore, à cette époque, une noble hospitalité à Mgr Sibour, évêque de Tripoli, et à Mgr Jeancard, Evêque de Cérame. L'auxiliaire dévoué de notre bien-aimé Fondateur venait d'achever deux ouvrages en l'honneur de saint Martin, destinés à répandre et à populariser la dévotion au grand thaumaturge des Gaules. C'est ainsi qu'une plume exercée apporte son concours à l'œuvre gigantesque de restauration entreprise par le successeur de saint Martin. Le jeudi 15 septembre, le Supérieur Général clôtura les exercices de la Retraite prêchée aux Sœurs de l'Espérance par le R. P. Chaine, et prit congé de Mgr l'Archevêque et des deux Prélats ses hôtes.

Vers quatre heures, nous étions à Cléry. Le marquis de Poterat était venu nous prendre à la gare de Beaugency et avait ainsi abrégé notre voyage. Cette visite au Sanctuaire devait être courte. Le Supérieur Général tenait à présenter ses hommages à Mgr l'Evêque d'Orléans. Il resta à Cléry jusqu'au samedi matin, et M. de Poterat eut encore l'obligeance de nous conduire à Orléans. Une voiture attendait à l'Evêché le Supérieur Général pour l'amener à la Chapelle, où se trouvent le petit Séminaire et la maison de campagne de Mgr Dupanloup. M. Bougaut, le gracieux historien de sainte Jeanne de Chantal, accompagnait le Supérieur Général. Nous avons vu la Chapelle, résidence princière aux vastes allées, aux ombrages superbes. C'est là que s'élève le petit Séminaire du diocèse d'Orléans, riche monument approprié à toutes les exigences de l'éducation et de l'hygiène la plus difficile. Mgr Dupanloup en a fait un établissement hors ligne; il y applique les règles sûres dont une longue expérience l'a mis en possession. Tout auprès est la petite maison de l'Evêque ; elle s'ouvre sur une terrasse qui domine la Loire, et d'où l'on jouit d'un des plus beaux points de vue.

Monseigneur nous fit asseoir à sa table. Il parla de notre vénéré Fondateur en termes magnifiques. « Il avait le génie de l'épiscopat, disait-il ; il a été un des plus grands Evêques de notre époque. » Et il demanda si l'on ne publierait pas bientôt la vie de cette gloire de l'Eglise de France.

Il s'entretint ensuite longuement avec le Supérieur Général,

vint le saluer encore au moment où nous montions dans la voiture qu'il avait fait mettre à notre disposition. Nous avons été témoin de l'activité incessante déployée par le célèbre Prélat : il corrigeait des épreuves, recevait des visites, écoutait des confessions et se prodiguait avec une infatigable ardeur.

Le samedi soir, 17 septembre, le Supérieur Général rentrait à Paris, en remerciant le Seigneur de toutes les grâces répandues sur ce rapide voyage.

— Le 19 septembre se sont embarqués à Marseille, sur un paquebot des messageries impériales, les RR. PP. Ghilini, du Diocèse d'Ajaccio, et Desforets, du Diocèse de Quimper. Ces deux Pères sont destinés aux Missions de Ceylan. Les nouvelles reçues jusqu'à ce jour font espérer une heureuse traversée pour ces nouveaux apôtres, qui voient un si vaste champ s'ouvrir devant eux.

— Le 24 septembre, fête de Notre-Dame de la Merci, le Supérieur Général apprenait avec bonheur que Mgr l'archevêque de Rennes nous autorisait à nous établir dans son Diocèse. Bientôt un lieu favorable à notre ministère nous fut désigné par Monseigneur lui-même, et les paroles les plus encourageantes montrèrent toute la bienveillance qui l'animait envers la Congrégation. Le R. P. Frain fut désigné par le Supérieur Général pour se rendre immédiatement à Rennes et prendre possession d'un local provisoire. Le P. Lemasson est devenu son *socius;* mais la Maison ne sera complétement constituée par la nomination d'un Supérieur qu'à la fin des travaux de l'hiver, qui occupent tous nos Missionnaires. Attirons, par nos prières, sur ce futur noviciat les bénédictions les plus abondantes et les plus fructueuses.

— Le 7 octobre, le Supérieur Général arrivait à Notre-Dame de l'Osier. C'est là que devaient se donner les exercices de la première Retraite générale prêchée aux Pères qui composent la Province du Midi. Le dimanche 9 octobre avait été marqué pour l'ouverture de la Retraite. Le R. P. Hermitte, de la Maison de Notre-Dame de Bon-Secours, en a été le prédicateur. Vingt-deux Pères, douze Novices ou postulants et quinze Frères convers ont pris part aux pieux exercices, qui ont produit tous les résultats que l'on pouvait désirer. Le Supérieur Général les présidait, et, chaque jour, il prenait lui-même la parole dans une conférence spéciale pour les Pères, afin de leur rap-

peler les principaux devoirs de notre sainte vocation. On comprend sans peine le sujet des instructions du R. P. Hermitte : vocation religieuse, vocation apostolique, vocation de l'Oblat de Marie Immaculée, causes des défaillances et des chutes, vertus à pratiquer, dévouement sans bornes envers la Famille et son Chef, culte des vertus et des exemples de notre vénéré Fondateur, le mauvais Oblat, le fervent Oblat, les destinées qu'ont à remplir les Congrégations religieuses : telles sont les grandes questions que le zélé Missionnaire a traitées. Posant des principes incontestables, il en déduisait avec une implacable logique les rigoureuses conséquences ; c'était un exposé simple, affirmatif, énergique, semé parfois de saillies inattendues, d'aperçus originaux, qui amenaient le sourire sur les lèvres et laissaient dans l'esprit un impérissable souvenir, cherchant avant tout à manifester une conviction profonde avec franchise et vérité plutôt qu'avec art et prétention, et trouvant dans une vie d'abnégation et de dévouement le plus persuasif des commentaires. Une scène émouvante clôtura le dernier exercice. Le prédicateur venait de dire, avec une éloquence rare, les grandeurs que renferme le titre d'Oblat de Marie Immaculée ; il avait rappelé Jésus à la dernière Cène, enseignant à son disciple bien-aimé la charité ; puis Jésus sur la croix, confiant à ce même disciple sa propre mère... Il avait fait un rapprochement entre ces scènes augustes et celles qui se déroulèrent auprès du lit de mort de notre Fondateur, répétant, lui aussi, à un disciple bien-aimé : la charité, la charité, et lui confiant, en quelque sorte, la Congrégation et Marie, sa mère... Un dernier appel avait été fait pour que tous les membres de la Famille fussent fidèles à ce testament d'amour, accepté par un Père disposé à tout pardonner et à n'avoir aussi d'autre maxime que celle de la charité, et une prière fervente était sortie de la poitrine du Missionnaire...

Le Supérieur Général crut devoir ratifier cette parole de pardon, qu'il n'avait pas de peine à accorder, puisque, disait-il, ses Frères ne lui avaient donné aucune raison de plainte, et rappeler en même temps les souvenirs précieux auxquels le P. Hermitte avait fait une si délicate allusion. Il termina en remerciant le zélé prédicateur et en le priant de vouloir bien bénir la Communauté, qu'il avait évangélisée avec un dévouement si fraternel. Il y avait de l'émotion dans cette voix paternelle. Le prédicateur n'y répondit que par ses sanglots. En entendant les paroles que lui adressait le Supérieur Général, il s'était mis à genoux ; il se relève aussitôt, traverse la salle, et se prosterne aux pieds du Supérieur Général, en demandant

instamment d'être béni et de ne point bénir. Par deux fois encore l'ordre lui est donné ; l'humble Missionnaire se soumet enfin, et sa voix se fait à peine jour à travers les sanglots qui l'oppressent. Il est impossible d'exprimer les sentiments que cette lutte touchante avait fait naître dans tous les cœurs.

Le lendemain 16 octobre eut lieu l'exercice de clôture. Une instruction du Supérieur Général résuma toutes les impressions de la Retraite et prépara tous les cœurs à la rénovation solennelle des vœux. Que de souvenirs se présentèrent à ceux qui avaient eu le bonheur de prendre ces engagements sacrés dans ce lieu même, au pied de cet autel ! Un Prêtre novice fit sa profession, et tous les Pères vinrent successivement renouveler ces serments d'amour qui les unissent pour jamais à Dieu et à la Congrégation. Le cantique de l'Oblation avait retenti avec un harmonieux ensemble, sous la direction du R. P. Depetro et avec l'accompagnement du R. P. Nicolas. Tout favorisait une vive, profonde et indestructible émotion.

Je ne décrirai point le reste de cette journée ; elle fut douce, heureuse, remplie de joies célestes. Le ciel rivalisait avec la terre pour en faire un de ces jours à part, qui réalisent pour l'âme religieuse le centuple promis. Si notre existence ne comptait que de ces heures de fraternelles consolations, d'expansions radieuses, ne serait-elle pas la Patrie anticipée ?

Le soir, les Novices accompagnèrent le nouveau Profès aux pieds de la statue de Marie Immaculée, placée dans le jardin, et brillamment illuminée ; il portait la couronne de fleurs qui entoure, pendant la messe, la croix destinée au futur Oblat, et il allait en faire offrande à sa Mère. C'est une marche aux flambeaux, et l'on s'avance vers la statue en chantant des cantiques. La couronne est déposée sous les regards de Marie ; des prières sont récitées, et l'Oblat s'éloigne, n'ayant plus que la croix suspendue sur sa poitrine. Adieu les douces joies du noviciat ; le Calvaire se dresse devant le Religieux ; mais un jour Marie lui rendra sa couronne de fleurs, et elle ne se flétrira jamais.

Voici les noms des Pères qui ont assisté à la Retraite de Notre-Dame de l'Osier. De la Maison du Calvaire : les PP. Augier et Gigaud ; de la Maison de Notre-Dame de la Garde : le R. P. Chauvet ; de la Maison d'Aix : le R. P. Rouvière ; de la Maison de Notre-Dame de Bon-Secours : les PP. Bonnet, Bretange, Bessac ; du grand Séminaire de Fréjus : le R. P. Boeffard ; de la Maison de Notre-Dame de Lumières : les PP. Nicolas, Bonnefoy, Mauran et Gibelin ; de la Maison de Vico : le

R. P. Busson; de la Maison de Notre-Dame de l'Osier : les PP. Pont, Depetro, Baret (Victor), Monfort, Avignon, d'Halluin, Lemasson, Trotobas et le P. Trouin, Novice.

— Le 17 octobre, les Séminaristes de Marseille ont fait leur entrée à Montolivet, devenu le grand Séminaire du Diocèse. Les Lazaristes s'y étaient installés dans les premiers jours du mois. C'était le 15 octobre 1854 que le R. P. Tempier en avait pris possession et avait présidé à l'installation de nos Frères scolastiques. C'est lui qui a accepté la mission de remplir toutes les formalités exigées pour la cession de cette magnifique résidence au Diocèse de Marseille. Il l'a exécutée avec une parfaite résignation et a quitté Montolivet le 15 octobre 1864. C'est un exemple d'abnégation que nous devons conserver pour l'édification de tous. Les Congrégations religieuses participent aux destinées de l'Eglise ; comme la divine Epouse de Jésus-Christ, elle ont à suivre une route parfois arrosée de pleurs; leurs tentes ne demeurent pas toujours aux mêmes lieux ; si elles trouvent sous la main de la Providence un puissant abri, elles n'en ont pas moins des sacrifices à accomplir ; mais, fidèles au culte des souvenirs, elles n'oublient point le berceau où elles ont reposé. Quel est l'Oblat, enfant de Montolivet, qui pourrait perdre la mémoire des bienfaits reçus dans cette Maison, consacrée par notre Fondateur et si souvent sanctifiée par sa présence ?

— Le 23 octobre, s'ouvrait au Calvaire la seconde Retraite générale de la Province du Midi. Elle était encore prêchée par le R. P. Hermitte, et le Supérieur Général y faisait chaque jour aux Pères une conférence pleine d'opportunité sur les points les plus essentiels de la vie religieuse. Comme à N.-D. de l'Osier, la ferveur s'est renouvelée dans l'âme de tous les retraitants, comme à N.-D. de l'Osier les pratiques traditionnelles de mortification et d'humilité ont présenté les spectacles les plus édifiants. Tous rivalisaient de zèle, d'ardeur et d'application pour profiter saintement de ces jours de grâce. Nos plus anciens Pères se trouvaient là ; ils marchaient à notre tête, et montraient que la vie religieuse peut se conserver dans une perpétuelle jeunesse. La cérémonie de clôture a eu lieu le dimanche 30 octobre, elle s'est terminée par la Rénovation solennelle des vœux. Trente-deux Pères et sept Frères convers ont formé la couronne eucharistique que la Congrégation a présentée à Notre-Seigneur Jésus-Christ à la fin de cette Retraite qui laissera des fruits impérissables. Après la bénédiction du Très-Saint-Sacrement, le *Magnificat*

a été entonné, et tous les membres de la communauté se sont rendus à la salle des exercices où s'est donnée l'accolade fraternelle. Inutile de dire que la joie et le bonheur rayonnaient sur tous les fronts et que chacun de nous éprouvait un nouveau sentiment d'amour envers la Congrégation et envers celui que Dieu a appelé à être notre Père. La présence du R. P. TEMPIER, les souvenirs que la Maison du Calvaire rappelle à tous les cœurs contribuaient à répandre un charme indéfinissable sur une réunion aussi imposante et aussi solennelle. Le passé et le présent se prêtaient à des contrastes émouvants et on ne pouvait s'empêcher de sourire à un avenir que protégent notre Mère Immaculée et les Frères qui nous ont précédés au delà du tombeau. Marchons toujours à leur suite.

Ont pris part à la Retraite du Calvaire : de la Maison d'Aix, les PP. TELMON, BONNARD, SUMIEN, CHARDIN, DE SABOULIN, DE ROLLAND et VASSEREAU ; de la Maison de N.-D. de la Garde, les PP. VIALA, PINEAU, MARTHON, ALQUIÉ, OZIL, PIRAUD ; de la Maison de N.-D. de Bon-Secours, le R. P. BONIFAY; de la Maison de N.-D. de Lumières, le R. P. FRANSON ; de la Maison de Vico, les PP. ROLLERI, AUDRIC, SÉMÉRIA (J.-B.) ; de la Maison du Calvaire, les PP. GENTHON, REY (Jean), ZIRIO, TISSOT, GALLO et GAZARD ; de la Maison de Paris, le R. P. REY (Achille).

Le Supérieur Général quittait Marseille le soir même et rentrait à Paris le lendemain, 31 octobre, vers minuit, heureux des bénédictions que les deux Retraites de la Province du Midi ont attirées sur les Pères appelés à ces salutaires exercices.

— C'est le 9 octobre, jour de la fête de la Maternité de la Très-Sainte-Vierge, que le R. P. D'HERBOMEZ, Vicaire des Missions du Pacifique, a dû être sacré Evêque de Melitopolis, *in partibus infidelium*, à Victoria, par l'Archevêque d'Orégon-City, assistés des Evêques de Walla-Walla et de Victoria. Nous espérons recevoir bientôt les détails de cette cérémonie. On sait que Mgr D'HERBOMEZ est chargé du Vicariat Apostolique de la Colombie Britannique.

— Mgr FARAUD, Vicaire Apostolique de la Rivière-Mackensie, se dispose à quitter la France vers la fin du mois de décembre, et à reprendre le chemin de ses lointaines Missions, en visitant l'Angleterre et le Canada. Le zélé Prélat a continué de s'occuper des intérêts et de l'avenir de cette portion de l'Eglise qui lui est confiée. Il doit encore parcourir quelques diocèses avant de s'éloigner de nous. Comme souvenir de son

trop rapide passage, il va publier un ouvrage sur les coutumes des peuplades sauvages qu'il a évangélisées pendant dix-huit ans. La santé de Mgr Faraud s'est améliorée : daigne le Seigneur lui donner toutes les forces nécessaires pour fonder solidement son nouveau Vicariat !

— Les dernières nouvelles du R. P. Vandenberghe sont du 30 juillet. A cette époque l'infatigable Visiteur était arrivé au Grand-Portage la Loche, où se trouve la ligne de démarcation entre le diocèse de Saint-Boniface et le Vicariat de la Rivière-Mackensie. Il s'y est rencontré avec Mgr Grandin, et ils ont repris ensemble le chemin de l'Ile à la Crosse. De là le R. P. Vandenberghe devait se rendre au lac à la Biche et au lac Sainte-Anne pour visiter les Pères qui desservent ces deux importantes Missions. Les fatigues de ce long voyage n'ont point altéré la santé de l'intrépide Missionnaire, qui voit de près et qui expérimente par lui-même les privations auxquelles sont condamnés nos Pères dans ces régions immenses. Tout fait espérer que le dévouement du R. P. Vandenberghe aura pour l'avenir des Missions du nord de l'Amérique une très-grande portée. Que nos prières l'accompagnent et lui obtiennent toutes les grâces et toutes les forces d'en haut, en assurant à ses pas la protection puissante de notre Mère Immaculée !

Paris, le 14 novembre 1864.

FIN DU TOME III.

604

TABLE DES MATIERES.

MARS 1864.

JUIN 1864.

SEPTEMBRE 1864.

DÉCEMBRE 1864.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Typographie Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

